Leslie Feinberg

Stone Butch Blues

Hystériques & Associé.E.s

Leslie Feinberg

Stone Butch blues

© Leslie Feinberg, 2014 & © Hystériques & AssociéEs, 2019.

Cette traduction est disponible à prix coûtant en format papier ou gratuitement sur internet.

Son téléchargement à titre privé ou sa diffusion gratuite sont encouragées, sous réserve de citer la source, mais aucune réutilisation/diffusion commerciale n'est autorisée !

Produire une version française de *Stone Butch Blues*…

Quelques secondes pour avoir l’idée, des années pour la réaliser…

Aimer ce livre et vouloir le partager. Se lancer avec excitation dans ce projet. En faire un collectif. Discuter ensemble de ce que ce texte éveille en nous. Être frustré·e·s parfois de ne pas réussir à mettre des mots. Traduire. Relire ensemble et savourer cette magie du texte qui a changé de langue. Pinailler à plusieurs sur le moindre détail, la moindre virgule. Croiser d’autres personnes qui ont voulu traduire ce livre, ou qui ont commencé à le faire. Faire une correction dans un sens. Puis la refaire dans l’autre. Et six mois plus tard, refaire l’inverse. Ramasser des bouts de traductions hétérogènes, celle qui a traduit au passé simple et celui qui a horreur de ça. Voir les années défiler et ce projet qui traine encore. Questionner notre propre genre. Transitionner ou pas. Regarder nos solidarités. Aimer les butchs, les fems et les trans’ qui traversent nos vies. S’adapter en cours de route à la nouvelle édition sortie aux États-Unis et qui modifie le texte. Relire les mêmes passages jusqu’à ne plus y voir les fautes. Chercher comment avancer ensemble dans ce projet. S’engueuler, abimer nos amitiés. Faire scission. Quitter un projet dans lequel on a mis tant d’énergie. Apprendre ou réapprendre des dizaines de règles de grammaire. Faire des choix. Douter. Refabriquer du collectif. Chercher des gens à chaque étape : pour traduire, pour corriger, pour corriger encore, pour faire la mise en page, pour éditer, pour dessiner, pour corriger, pour corriger. Et en trouver toujours. Écouter la playlist de toutes les chansons citées dans le roman. Se quereller sur quels mots prennent des tirets ou pas. Tenter d’accorder notre manière de traduire à notre éthique politique. Repasser ces centaines de pages pour s’assurer qu’on a bien utilisé les mêmes normes de grammaire et de syntaxe dans tout le texte. Se retrouver ici ou là. Essayer de comprendre le contexte socio-politique de ce livre pour rédiger des notes de bas de page. Se prendre la tête sur leur longueur et leur degré de précision. Chercher du fric pour financer l’impression. Penser détester ce texte de l’avoir tant relu, et pourtant être encore ému·e·s par un passage ou un autre. Se demander si un jour on sera satisfait·e·s ou si on est condamné·e·s à la correction

éternelle. Chercher comment diffuser ce livre hors des circuits capitalistes. Apprendre à maquetter. Trouver où stocker les exemplaires. Avoir la larme à l'œil face au manuscrit final.

Parce que lire *Stone Butch Blues* a été pour nous une expérience incroyable.

Parce que ce texte nous a marqué·e·s, porté·e·s, qu'il nous a fait rêver autant que donné la rage, parce qu'il nous a ouvert des portes, des imaginaires, des perspectives.

Parce que pour une fois nous avions l'occasion de lire un livre qui parle de nous avec des mots qui nous ressemblent, qui viennent du fond du cœur, du fond des tripes -- et non pas le jargon universitaire d'un·e expert·e auto-proclamé·e qui nous aurait choisi·e·s comme objet d'étude.

Alors pour ces raisons, on s'est lancé·e·s dans l'aventure.

Cette édition française que vous tenez maintenant en main est le résultat de centaines d'heures de travail. Un travail non-rémunéré, motivé simplement par l'envie de partager ce texte, mené par une vingtaine de personnes qui ont accepté de mettre un peu (ou beaucoup) de leur temps et de leurs compétences à disposition de ce projet : traductions, relectures, coordination, corrections, graphisme, édition, diffusion. Merci à elles. Merci à eux.

Il aura fallu six ans à ce projet pour aboutir. Parce qu'il faut bien dire que l'enthousiasme parfois nous rend un peu naïf·ve·s -- et que nous avons découvert au fur et à mesure ce que traduire et publier un roman signifie. Du temps, de l'énergie, de la méthode et des compétences que nous avons souvent dû improviser sur le tas. Dans notre équipe fluctuante, nous avions bien peu d'expérience en matière de traduction ou d'édition. Encore une manière pour nous de dire que nous pouvons nous passer des expert·e·s pour nous donner ce dont nous avons besoin. Alors bien sûr, ce texte n'est pas parfait. Il est ce qu'on a pu. Merci à vous, lectrices et lecteurs, de vous montrer indulgent·e·s.

Ce livre que vous tenez en main est à nos yeux un bijou, un hommage à la lutte, à la résistance et à la solidarité. Merci à Leslie pour nous avoir offert ce texte magique.

L'équipe qui a achevé cette édition

Juillet 2018

TRADUIRE *STONE BUTCH BLUES* EN FRANÇAIS…

Bousculer les imaginaires et développer des alternatives…

Alors qu'en anglais le genre des noms, adjectifs et participes passés est neutre, la traduction en français nous oblige à marquer le masculin ou le féminin sans arrêt dans ce récit à la première personne.

Stone Butch Blues raconte un voyage à travers le genre, celui de Jess, écartelé·e entre masculin et féminin dans un monde qui attend de nous qu'on soit hommes ou femmes, et exclusivement tout l'un ou tout l'autre. Nous avons voulu par nos choix de traduction rendre compte de cette complexité.

Pour cela, nous avons utilisé et le féminin et le masculin quand Jess parle d'elle/lui-même, en variant les proportions selon le moment du récit. Quand d'autres personnes s'adressent à Jess, nous avons utilisé le genre dans lequel elles le/la perçoivent.

Cela peut parfois dérouter à la lecture, mais n'avons-nous pas intérêt à ouvrir d'autres imaginaires pour nous nommer que ceux imposés par la grammaire ?

Parce que le langage est enjeu de luttes et de rapports de pouvoir, parce que nous ne voulons pas reproduire une norme où « le masculin l'emporte sur le féminin », nous avons décidé de travailler le genre des accords tout au long du livre :

Dans le récit :

- nous avons utilisé parfois le masculin et parfois le féminin pour les pluriels génériques : « *Je serais étonnée qu'il y ait plus de deux cents habitantes dans toute la vallée.* »
- nous avons également utilisé la règle de l'accord de proximité qui consiste à accorder en genre et en nombre un adjectif (ou un participe) avec le plus proche des noms qu'il qualifie, qu'il soit féminin ou masculin : « *Des médecins et des infirmières se sont penchées au-dessus de moi. *»

Pour les annexes et les notes de bas de page, nous avons choisi une forme d'écriture avec les doubles accords féminins et masculins, sous diverses formes :

- séparés par des slashes : *ils/elles ; le/la ; lui/elle*
- séparés par des points médians : *auteur·e ; tou·te·s ; …*
- contractés en un seul mot : *celleux*

Les règles grammaticales et orthographiques sont nombreuses et parfois contradictoires. Parce que la définition de ces règles est un enjeu de classe, nous avons fait le choix d'appliquer celles qui simplifient la langue française au maximum.

- nous avons choisi d'enlever les accents circonflexes sur le *u* et le *i* quand le mot n'a pas d'homonymes sans accent (réforme de 1990) : *gout ; paraitre ; s'il te plait ; …*
- nous avons supprimé les tirets de la plupart des mots composés (réforme de 1990) : *weekend*, *contremaitre*, …

S'efforcer d'éviter autant que possible de calquer les biais excessivement genrés de la langue française sur un texte originellement écrit en anglais est pour nous une manière de produire une traduction de meilleure qualité. Par ailleurs, il nous semble que transformer nos pratiques de la langue fait partie intégrante de nos combats.

Toutes les notes de bas de page sont des traducteur·ice·s.

Avertissement de l’auteur·e

Chèr·e Lecteur·rice :

Je veux vous avertir que Stone Butch Blues est un roman anti-oppression/s.

En conséquence, il contient des scènes de viols et d’autres violences.

Cette violence n’est jamais gratuite ni voyeuriste.

Leslie

Chapitre 1

Chapitre 1

Chère Theresa,

Je suis allongée sur mon lit ce soir et tu me manques. J'ai les yeux tout gonflés. Des larmes chaudes coulent sur mon visage. Un violent orage éclate dehors, illuminé d'éclairs.

Ce soir, j'ai marché dans les rues. Je te cherchais dans chaque visage de femme, comme je l'ai fait chaque nuit de cet exil solitaire. J'ai peur de ne plus jamais voir tes yeux rieurs et moqueurs.

Tout à l'heure, j'ai pris un café à Greenwich Village avec une femme. Une amie commune nous a mises en contact, convaincue que nous aurions beaucoup à partager puisque nous faisions toutes les deux « de la politique ». Eh bien ! On a été au café et elle a causé de la politique démocrate, de colloques, de photo, de ses problèmes avec sa coopérative et de son opposition au plafonnement des loyers.[1] *Pas étonnant, Papa est un grand promoteur immobilier.*

Pendant qu'elle parlait, je la regardais en me disant que j'étais une étrangère dans ses yeux de femme. Elle me regardait mais ne me voyait pas. Puis elle a fini par me dire combien elle haïssait cette société pour ce qu'elle faisait aux «femmes comme moi» qui se détestent tellement qu'elles se sentent obligées de ressembler à des mecs et de se comporter comme eux. Je me suis senti rougir, mon visage s'est un peu crispé et j'ai commencé à lui répondre, très calme et tranquille, que des femmes comme moi existaient depuis la nuit des temps, bien avant d'être opprimées. Puis je lui ai raconté comment les sociétés les respectaient. Alors elle s'est donné un air très intéressé -- et puis il était temps d'y aller.

On a marché jusqu'à un coin de rue où des flics emmerdaient un sans-abri. Je me suis arrêté et j'ai commencé à ouvrir ma gueule. Ils sont venus vers moi avec les matraques sorties et elle m'a attrapé par la ceinture pour me tirer en arrière. Je l'ai juste regardée, puis d'un coup j'ai senti ressurgir en moi des choses que je pensais avoir enterrées. Je suis restée plantée là, à me souvenir de toi, comme si je ne voyais pas les flics sur le point de me

frapper, comme si je me retrouvais dans un autre monde, un endroit où j'avais envie de retourner.

Et d'un coup mon cœur m'a fait si mal que j'ai réalisé que ça faisait longtemps qu'il n'avait pas ressenti… quoi que ce soit.

J'ai besoin de rentrer chez nous ce soir, Theresa. Je ne peux pas. Alors je t'écris cette lettre.

Je me rappelle ce jour, il y a de cela des années, quand j'ai commencé à bosser à la conserverie de Buffalo où tu travaillais déjà depuis quelques mois ; et je me rappelle la manière dont tes yeux ont attrapé les miens et ont joué avec moi avant de me laisser partir. J'étais censé suivre le contremaitre pour remplir des papiers mais j'étais trop occupé à me demander de quelle couleur étaient tes cheveux sous le bonnet de papier blanc, et comment ça serait de les sentir sous mes doigts, une fois défaits et libres. Et je me rappelle ton petit rire lorsque le contremaitre est revenu et a dit : « Hé, tu viens ou pas ? »

Nous, toutes les il-elles[2], les femmes masculines de l'usine, avons été folles de rage quand on a appris que tu avais été virée parce que tu n'avais pas laissé le chef du personnel te tripoter les seins. J'ai continué à faire le déchargement dans les hangars pendant quelques jours, mais j'étais un peu maussade. Plus rien n'était pareil une fois que ta lumière était partie.

Le soir où je suis allée dans cette nouvelle boite dans le West Side, je n'ai pas réussi à y croire. Tu étais là, appuyée contre le bar, ton jean trop moulant pour le dire avec des mots, et tes cheveux… Tes cheveux défaits et libres.

Je me souviens encore de ton regard. Tu me connaissais à peine, tu appréciais ce que tu voyais. Et cette fois-ci, ma belle, on était sur notre terrain. Je pouvais bouger comme tu aimais et j'étais bien contente d'être sur mon trente-et-un.

Sur notre terrain… « Tu danses avec moi ? »

Tu n'as dit ni oui ni non. Tu m'as simplement taquiné d'un regard. Tu as resserré ma cravate, caressé mon col de chemise, et tu m'as pris par la main. Tu avais déjà mon cœur avant même de bouger contre moi comme tu l'as fait. Tammy chantait Stand by your man[3] et on remplaçait tous ses « il » par des « elle » dans notre tête, pour que ça colle. Après cette danse, tu avais bien plus que mon cœur. Tu me rendais dingue et tu aimais ça. Et moi aussi.

Les vieilles butchs[4] m'avaient mise en garde : « si tu veux préserver ton couple, ne va pas dans les bars ». Mais j'ai toujours été une butch monogame. Et puis, c'était notre communauté, la seule à laquelle on appartenait. Alors on y allait tous les weekends.

Il y avait deux sortes de bagarres dans les bars. La plupart des weekends, c'était l'une ou l'autre, certains weekends, c'était les deux. Il y avait les bastons entre butchs -- pleines d'alcool, de honte et de jalousie angoissée. Des fois c'était vraiment affreux et ça s'étendait comme une toile pour piéger tout le monde dans le bar, comme le soir où Heddy a perdu un œil parce que quelqu'un l'avait frappée au niveau de la tête avec un tabouret de bar.

Je suis vraiment fier de n'avoir jamais frappé une autre butch au cours de toutes ces années. Tu vois, je les aimais elles aussi, et je comprenais leur douleur et leur honte parce que j'étais comme elles. J'aimais les rides qui creusaient leurs visages et leurs mains, et la courbure de leurs épaules usées par le travail. Des fois, je me regardais dans le miroir et j'essayais d'imaginer comment je serais à leur âge. Maintenant je sais !

À leur manière, elles m'aimaient aussi. Elles me protégeaient parce qu'elles savaient que je n'étais pas une butch du samedi soir.[5] Ce genre de butch avait peur de moi parce que j'étais une il-elle stone.[6] Si seulement elles avaient su comme je me sentais impuissante à l'intérieur ! Mais les vieilles butchs, elles, connaissaient tout le chemin que j'avais à parcourir et auraient souhaité que je n'aie pas à l'emprunter, parce qu'il fait trop mal.

Quand je suis entré dans le bar en drag king[7] un peu vouté, elles m'ont dit : « Sois fière de ce que tu es » et elles ont réajusté ma cravate, un peu comme tu l'as fait. J'étais comme elles, elles savaient que je n'avais pas le choix. Alors je ne me suis jamais bastonné avec elles. On se donnait de grandes tapes dans le dos au bar et on surveillait nos arrières les unes les autres à l'usine.

Mais ensuite est venu le temps où nos vrais ennemis sont arrivés à notre porte : hordes ivres de marins, brutes dans le style Ku Klux Klan[8], psychopathes et flics. On savait toujours quand ils entraient parce que quelqu'un pensait à arracher la prise du juke-box. Peu importe combien de fois ça arrivait, on faisait toujours toutes un petit : « Ooh… » quand la musique s'arrêtait, et seulement ensuite on réalisait qu'il fallait relever nos manches.

Quand les réacs s'amenaient, c'était le moment de se battre, et on se battait. On se battait dur -- fems[9] et butchs, femmes et hommes, ensemble.

Si la musique s'arrêtait et que dehors c'étaient les flics, quelqu'un la remettait et on échangeait nos partenaires de danse. Nous, dans nos costumes-cravates, on se mettait par deux avec nos sœurs drag queens[10] en robes et talons. Dur de se souvenir qu'à l'époque c'était illégal pour deux femmes ou deux hommes de danser ensemble. Quand la musique finissait par être coupée, les butchs s'inclinaient, nos partenaires fems faisaient la révérence, et on retournait à nos sièges, à nos amantes et à nos boissons, attendant d'être fixées sur notre sort.

C'est là que je me souviens de ta main sur ma ceinture, sous ma veste de costume. C'est là qu'est restée ta main tant que les flics étaient là. Tu roucoulais à mon oreille : « Laisse tomber, chérie. Reste avec moi, bébé, tranquille », comme une chanson d'amour spéciale répétée aux guerriers qui doivent, pour leur survie, apprendre à choisir quelles batailles mener.

On a vite compris que les flics mettaient toujours leur camion juste devant la porte du bar et y laissaient des chiens menaçants pour nous empêcher de sortir. OK, on était prises au piège.

Tu te rappelles cette soirée où tu es restée avec moi à la maison, quand j'étais tellement malade ? Cette soirée-là, tu t'en souviens je pense. Les flics avaient embarqué la plus stone des butchs pour la détruire en l'humiliant. C'était une femme dont tout le monde disait « qu'elle gardait son imper sous la douche ». On a entendu dire qu'ils l'avaient déshabillée lentement devant tout le monde, et qu'ils avaient ri d'elle alors qu'elle essayait de cacher sa nudité. Après, elle est devenue folle, ils ont dit. Plus tard, elle s'est pendue.

Qu'est-ce que j'aurais fait si j'avais été présente ce soir-là ?

Je me souviens des descentes dans les bars, au Canada. Parquées dans les camions de police, toutes les butchs du samedi soir essayaient de faire gonfler leurs cheveux et de changer leurs vêtements avec des petits rires nerveux, pour être mises dans le même camion que les fems, à croire que c'était le paradis. La loi disait qu'on devait porter au moins trois vêtements féminins.

Nous n'avons jamais changé de vêtements. Pas plus que nos compagnes drag queens. On savait, et toi aussi, ce qui allait arriver. Pour pouvoir survivre à ça, on avait besoin de garder nos manches retroussées et nos cheveux ramenés en arrière. On avait les mains menottées dans le dos. Tu

les avais menottées devant. Tu défaisais ma cravate, déboutonnais mon col et touchais mon visage. Je voyais sur le tien la douleur et la peur pour moi, et je te chuchotais que tout allait bien se passer. On savait bien que ce n'était pas vrai.

Je ne t'ai jamais dit ce qu'ils nous faisaient, une fois en bas -- les travs dans une cellule, les stone butchs dans une autre -- mais tu le savais. Un à la fois, ils trainaient nos frères hors des cellules, ils les giflaient et les frappaient, refermant rapidement les barreaux derrière eux au cas où on aurait pété les plombs et essayé de les arrêter. Comme si on le pouvait. Ils menottaient le poignet d'un frère à sa cheville, ou ils l'enchainaient le visage contre les barreaux. Ils nous faisaient regarder. Parfois on croisait le regard de la victime terrorisée ou de celle qui allait suivre, prise dans l'angoisse de la torture, et on disait doucement : « Je suis avec toi mon chou, regarde-moi, ça va aller, on va te ramener chez toi. »

On ne pleurait jamais devant les flics. On savait qu'on était les suivantes.

La prochaine fois que la porte s'ouvrirait, ce serait moi que les flics allaient trainer dehors et attacher, bras et jambes écartées sur les barreaux.

Est-ce que j'ai survécu ? Je pense que oui. Mais seulement parce que je savais que j'allais pouvoir te retrouver à la maison.

Ils finissaient par nous relâcher, un par un, le lundi matin. Sans poursuites. Trop tard pour appeler le boulot et dire qu'on était malade. Sans fric. Sans autre moyen pour rentrer que le stop. Passer la frontière à pied[11]*. Les vêtements chiffonnés. En sang. Besoin d'une douche. Blessées. Apeurées.*

Je savais que tu serais à la maison, si j'arrivais jusque-là.

Tu me faisais couler un bain avec de la mousse qui sentait bon. Tu me sortais un caleçon blanc et un t-shirt propre, puis tu me laissais seul pour laver la première couche de honte.

Je me rappelle, c'était toujours pareil. Je me mettais en slip, puis j'avais à peine passé mon t-shirt par-dessus ma tête que tu trouvais une raison d'entrer dans la salle de bain pour prendre ou ramener quelque chose. D'un coup d'œil tu mémorisais les blessures sur mon corps, comme une carte routière : les coupures, les coups, les brulures de cigarette.

Plus tard, au lit, tu me tenais avec douceur, me caressant partout, le plus tendrement possible là où j'avais été blessée. Tu savais tous les endroits où j'avais mal -- dedans comme dehors. Tu ne cherchais pas à me séduire ni à

m’exciter, parce que tu savais bien que je n’avais pas assez confiance en moi pour me sentir sexy. Mais, petit à petit, tu flattais mon amour-propre en me montrant combien tu me désirais. Tu savais que ça allait te prendre à nouveau des semaines pour ramollir la pierre.

Plus tard, j’ai lu des histoires qui parlaient de femmes tellement en colère contre leurs amantes stones[12] *qu’elles finissaient par se moquer de leur désir quand elles arrivaient enfin à faire confiance et à se laisser toucher. Et je me demande : est-ce que je t’ai blessée les fois où je ne te laissais pas me toucher ? J’espère que non. En tous cas tu ne l’as jamais montré. Je crois que tu savais que ce n’était pas de toi que je me protégeais. Tu traitais mon blocage comme une blessure qui avait besoin d’amour pour guérir. Merci. Personne n’a jamais refait ça depuis. Si seulement tu pouvais être là ce soir… Bon, c’est juste une idée, hein ?*

Je ne t’ai jamais dit tout ça.

Ce soir, je me souviens de la fois où j’ai été embarquée seule dans un coin louche. Je vois déjà ton visage se crisper, mais je dois te le dire. C’était le soir où on avait fait cent-cinquante bornes pour aller voir des amies qui ne sont jamais venues. Quand la police a fait irruption dans le bar, on était « seules ». Le flic avec un écusson en or sur son uniforme est venu droit sur moi et m’a dit de me lever. Pas étonnant, j’étais la seule il-elle à cet endroit ce soir-là.

Il a passé les mains partout sur mon corps, a tiré l’élastique de mon slip Jockey[13] *et a dit à ses hommes de me mettre les menottes -- je n’avais pas les trois vêtements féminins sur moi. J’ai voulu me battre à ce moment-là. Parce que je savais qu’après ce serait trop tard. Mais je savais aussi que tout le monde allait se faire tabasser si je réagissais, alors je n’ai pas bronché. J’ai vu qu’ils t’avaient mis les bras dans le dos et passé les menottes. Un flic avait un bras en travers de ta gorge. Je me rappelle ton regard. Ça me fait encore mal aujourd’hui.*

Ils ont tellement serré les menottes, avec les mains dans le dos, que j’en ai presque pleuré. Puis, avec un rictus, le flic a descendu sa braguette très lentement et m’a ordonné de me mettre à genoux. D’abord, j’ai pensé : « Je ne peux pas.* » Ensuite, j’ai dit à haute voix, pour moi-même, pour lui, pour toi : «* Non, je ne le ferai pas !* » Je ne te l’ai jamais dit, mais quelque chose a basculé en moi à cet instant. J’ai appris la différence qu’il y avait entre ce que je ne pouvais pas faire et ce que je refusais de faire.*

J’ai payé le prix fort pour cette leçon. Est-ce que je t’avais raconté tous les détails ? Certainement pas.

Quand je suis sorti de cellule le lendemain matin, tu étais là. Tu avais payé la caution. Pas de poursuites, ils ont juste pris ton fric. Tu avais attendu toute la nuit dans le poste de police. J’étais le seul à savoir à quel point c’était dur pour toi de supporter leurs regards lubriques, leurs sarcasmes, leurs menaces. Je savais que tu serrais les dents à chaque son qui s’échappait des cellules. Tu priais pour ne pas m’entendre hurler. Je n’ai pas hurlé.

Je me rappelle quand on est sorties sur le parking. Tu t’es arrêtée et tu as doucement mis les mains sur mes épaules en évitant mon regard. Tu as délicatement frotté les traces de sang sur ma chemise et tu as dit : « Je n’arriverai jamais à enlever ces taches. »

Et merde à tous ceux qui pensent que ça veut dire que ta vie se limitait à te faire du souci pour mon nœud de cravate.

Je savais exactement ce que tu pensais. C’était une manière étrange et douce de dire, ou de ne pas dire, ce que tu ressentais. Un peu comme moi quand je craquais lorsque je me sentais effrayée, blessée et sans défense, et que je disais des petites choses insignifiantes qui semblaient complètement à côté de la plaque.

Tu as conduit jusqu’à la maison avec ma tête sur tes genoux pendant tout le trajet, en me caressant le visage. Tu as fait couler le bain. Sorti mes sous-vêtements propres. Tu m’as mise au lit. En me caressant avec précaution. En me prenant tendrement dans tes bras.

Plus tard, cette nuit-là, je me suis réveillée et j’étais seule dans le lit. Tu étais en train de boire à la table de la cuisine, la tête dans les mains. Tu pleurais. Je t’ai prise fermement dans mes bras et je t’ai serrée contre moi. Tu as lutté, frappant ma poitrine avec tes poings, parce que l’ennemi n’était pas là pour te battre contre lui. Puis tu t’es rappelé les bleus sur ma poitrine et tu t’es mise à pleurer encore plus fort en sanglotant : « C’est ma faute, je n’ai pas su les arrêter. »

J’ai toujours voulu te dire ça. À ce moment-là, j’ai su que tu comprenais vraiment ce que je ressentais dans la vie. Étouffée par la rage, me sentant impuissante, incapable de protéger ni moi ni celles que j’aimais le plus, et toujours à lutter pour me défendre, encore et encore, refusant d’abandonner. Je n’avais pas les mots pour te dire ça à l’époque. J’ai juste dit : « C’est bon, ça va aller. » Et on a souri ironiquement de ce que je

venais de dire. Je t'ai ramenée à notre lit et je t'ai fait l'amour du mieux que j'ai pu, vu l'état dans lequel j'étais. Tu savais qu'il ne fallait pas essayer de me toucher cette nuit-là. Tu as juste passé les doigts dans mes cheveux, et crié, et crié encore.

Quand la vie nous a-t-elle séparées, ma douce guerrière ? On a cru qu'on avait gagné la guerre de libération lorsqu'on a adopté le terme gay. D'un coup il y a eu des profs, des docteurs et des avocates surgissant de nulle part qui nous expliquaient que nos assemblées auraient dû être régies par le Robert's Rules of Order[14] *(qui a laissé à Robert la place d'un Dieu ?).*

Ils nous ont évincées et nous ont rendues honteuses de ce à quoi on ressemblait. Ils ont dit qu'on était des sales machos de merde, qu'on était l'ennemi. C'étaient des cœurs de femmes qu'ils ont brisés. On n'était pas dures à virer, on est parties tranquillement.

Les usines ont fermé. C'était quelque chose qu'on n'aurait jamais pu imaginer.

C'est là que j'ai commencé à passer en mec. Étrange de se retrouver exilée de son propre sexe jusqu'à des frontières qui ne seront jamais les siennes.

Tu t'es retrouvée bannie toi aussi, dans un autre pays, avec ton propre sexe, séparée de force des femmes que tu aimais autant que tu essayais de t'aimer toi-même.

Pendant plus de vingt ans j'ai vécu sur ce rivage solitaire, me demandant ce que tu devenais. Est-ce que tu essuyais ton maquillage des samedis soir dans la honte ? Est-ce que tu frémissais de rage quand des femmes disaient : « Si je voulais un homme, j'irais avec un vrai » ?

Est-ce que tu fais des passes aujourd'hui ? Est-ce que tu débarrasses des tables dans un bar ou bien est-ce que tu apprends le traitement de texte ?

Est-ce que tu es dans un bar lesbien, lorgnant du coin de l'œil la plus butch des femmes de la salle ? Est-ce que les femmes qui sont là causent de la politique des démocrates, de colloques et de coopératives ? Est-ce que tu es avec des femmes qui ne saignent qu'une fois par mois, quand elles ont leurs règles ?

Ou bien es-tu mariée, dans une autre ville de prolos, couchée à côté d'un ouvrier de l'automobile au chômage qui me ressemble beaucoup plus qu'elles, écoutant la respiration de ton enfant qui dort ? Est-ce que tu

soignes ses blessures intérieures de la même manière que tu apaisais les miennes ?

Est-ce que tu penses encore à moi dans la nuit froide ?

J'ai passé des heures à t'écrire cette lettre. Mes côtes me font encore mal de mon dernier passage à tabac. Tu connais ça.

Je n'aurais jamais pu survivre aussi longtemps si je n'avais pas connu ton amour. Encore maintenant, ton absence me fait souffrir, et j'ai tellement besoin de toi.

Il n'y a que toi qui pourrait ramollir cette pierre. Est-ce que tu reviendras un jour ?

L'orage est maintenant passé. Il y a une lueur rose dans le ciel, derrière ma fenêtre. Je me rappelle les nuits où je te baisais profondément et lentement, jusqu'à ce que le ciel soit précisément de cette couleur-là.

Je dois arrêter de penser à toi, la douleur me dévore. Je dois expulser ton souvenir, comme une précieuse photographie sépia. Il y a encore tellement de choses que je veux te dire, que je veux partager avec toi.

Puisque je ne peux pas t'envoyer cette lettre, je vais la mettre à l'abri dans un endroit où on conserve la mémoire des femmes. Peut-être un jour, en passant par cette grande ville, tu t'arrêteras et tu la liras. Peut-être pas.

Bonne nuit, mon amour.

NOTES

[1] Le plafonnement des loyers (*rent control*) est une législation mise en place à New York et dans d'autres villes états-uniennes, qui fixe des limites aux propriétaires en termes d'augmentation des loyers. C'est une mesure sociale de droit au logement, critiquée par les propriétaires et celles/ceux qui pensent que cela fait perdre de la valeur à l'immobilier.

[2] En anglais *he/she*. C'est à l'origine une insulte qui désigne une personne dont il est difficile de déterminer le genre, ou qui transgresse manifestement le genre qui lui a été assigné à la naissance. Le terme peut s'appliquer à des personnes trans', travesti·e·s, ou intersexes. La traduction la plus proche serait *travelo*. Jess l'utilise la plupart du temps pour désigner des personnes

assignées femmes à la naissance et qui ont une apparence masculine (peu importe leur orientation sexuelle).

[3] *Stand By Your Man, *« Reste près de ton homme », chanson de Tammy Wynette, 1969.

[4] *Butch* : lesbienne utilisant des codes de masculinité dans son apparence ou son comportement. En anglais, *butcher* signifie *boucher* et peut désigner un homme particulièrement viril. Le terme a été utilisé comme insulte lesbophobe mais aussi comme identité revendiquée par des lesbiennes à l'apparence masculine. Les butchs transgressent les normes du genre en adoptant des comportements habituellement réservés aux hommes. Elles sont particulièrement visibles comme lesbiennes, et donc particulièrement exposées à la répression et aux violences. En français, les termes les plus proches seraient *camionneuse* ou *jules*.

[5] *Butch du samedi soir *(*saturday night butch*) est une expression désignant des lesbiennes qui n'ont une apparence butch que le weekend, pour sortir dans les bars et clubs (contrairement aux autres butchs qui doivent composer avec leur apparence masculine au quotidien : dans la rue, sur leur lieu de travail, etc.)

[6] *Stone butch *: Feinberg l'utilise ici pour parler de butchs particulièrement masculines qui sont identifiées en permanence comme telles, et subissent au quotidien les discriminations que cette visibilité implique.

[7] En miroir de la notion de *drag queen* (voir note ci-dessous), celle de *drag king* fait référence à des personnes incarnant des formes de masculinités, bien qu'ayant été assignées filles à la naissance (qu'elles soient trans' ou non).

[8] Le *Ku Klux Klan* est une organisation suprémaciste blanche états-unienne, connue pour ses nombreux actes de violence raciste.

[9] Fem* : lesbienne qui utilise des codes socialement considérés comme féminins, dans son attitude et son apparence. En anglais, le terme provient du français* femme*. Dans le monde hétérosexuel, les fems ne sont pas forcément vues comme lesbiennes (puisque ne correspondant pas aux stéréotypes). Cela peut leur permettre de passer inaperçues (et donc de trouver un emploi plus facilement par

exemple), mais elles subissent une invisibilisation et une négation de leurs identités. En anglais, le terme peut être utilisé également pour désigner un homme gay féminin. Dans les milieux ouvriers des années 1940, les identités sociales et sexuelles *butch* et *fem *structurent la culture des bars lesbiens aux États-Unis et au Canada, et fonctionnent en reflet. Il est alors répandu que les relations sexuelles et/ou amoureuses aient lieu entre une butch et une fem. Le couple butch/fem fonctionne comme une stratégie de visibilisation et de solidarité économique. La dynamique butch/fem évoque également une codification des rôles dans la séduction et les relations sexuelles. Dans les années 1970, le féminisme universitaire et le lesbianisme politique ont du mal à reconnaitre la culture butch/fem comme subversive, lui reprochant d'imiter les rôles traditionnels du couple hétérosexuel. En France on a parlé dans les années 1960/1970 de dynamiques *jules/nana*.

[10] Dans le contexte de l'époque, le terme drag queen fait le plus souvent référence à des personnes qui seraient sans doute aujourd'hui qualifiées de femmes trans'. À la période où se déroule le récit, le « travestissement » est interdit aux États-Unis et les drag queens subissent la répression policière. Par ailleurs, l'accès aux parcours de transition est relativement limité, et les traitements hormonaux et chirurgicaux en sont encore à leurs balbutiements. Le terme drag queen peut être utilisé plus généralement pour décrire des personnes assignées garçons à la naissance qui, d'une manière ou d'une autre, vivent et/ou expriment leur genre sur un spectre féminin. Présente dans la culture gay, la notion de drag queen a notamment été rendue visible par les spectacles transformistes où les drag queens qui s'y produisent font de leur féminité une performance scénique.

[11] Buffalo, la ville où se passe la majeure partie du récit, se trouve proche de la frontière États-Unis/Canada.

[12] Au-delà d'une expression de genre, *stone butch *peut désigner un rapport à la sexualité : dans un échange sexuel codifié, la stone butch ne veut/ne peut pas se laisser toucher au niveau génital, mais tire son plaisir de celui qu'elle donne à sa partenaire.

[13] *Jockey* : célèbre marque états-unienne de sous-vêtements masculins.

[14]

Le *Robert's Rules of Order* est un livre écrit par Henry Martin Robert qui explique les règles et les convenances à suivre pour prendre des décisions dans des réunions, des assemblées ou des procédures parlementaires.

CHAPITRE 2

CHAPITRE 2

Je n’ai pas voulu être différente. Je désirais être exactement ce que les grandes personnes voulaient que je sois, pour qu’elles m’aiment. Je suivais toutes leurs règles en faisant de mon mieux pour leur plaire. Mais il y avait quelque chose chez moi qui leur faisait froncer les sourcils et se renfrogner. Personne n’a jamais mis de mots sur ce qui n’allait pas. C’est pour ça que j’ai eu peur que ce soit vraiment grave. J’ai seulement appris à en reconnaitre la mélodie à travers cet incessant refrain :

- C’est un garçon ou une fille ?

J’étais une mauvaise carte de plus dans la main de mes parents. C’étaient déjà des personnes cruellement déçues par la vie. Mon père avait grandi fermement décidé à ne pas finir coincé dans une usine comme son vieux, et ma mère n’avait aucune intention de se faire piéger dans un mariage.

Quand ils se sont rencontrés, ils ont rêvé de vivre ensemble une grande aventure. Quand ils se sont réveillés, mon père bossait à l’usine et ma mère était devenue femme au foyer. Quand ma mère s’est rendu compte qu’elle était enceinte de moi, elle a dit à mon père qu’elle ne voulait pas perdre sa liberté en faisant un enfant. Mon père lui a affirmé qu’elle serait heureuse quand le bébé serait là. Que la nature y veillerait.

Alors ma mère m’a eue pour lui prouver qu’il avait tort.

Mes parents étaient enragés d’avoir été trompés par la vie. Ils étaient furieux que le mariage les ait privés de leur dernière possibilité d’échappatoire. Là-dessus, je suis arrivée et j’étais différente. Depuis, ils étaient furieux contre moi. Je pouvais l’entendre dans la manière dont ils racontaient l’histoire de ma naissance.

Le vent et la pluie cinglante s’étaient déchainées sur le désert pendant que ma mère était en travail. C’était pour ça qu’elle avait accouché à la maison. La tempête était trop violente pour être bravée. Mon père était au boulot et on n’avait pas le téléphone. Ma mère racontait qu’elle avait pleuré de peur quand elle avait compris que j’étais en route, si fort que la vieille grand-mère Dineh[1] qui vivait sur le palier était venue frapper à la porte

pour voir ce qui se passait. Quand elle s'était rendu compte que j'étais sur le point de naitre, elle était allée chercher trois autres femmes pour l'aider.

Les femmes Dineh ont chanté quand je suis née. C'est ce que ma mère m'a raconté. Elles m'ont lavée, elles ont fait de la fumée autour de mon petit corps, puis elles m'ont mise dans les bras de ma mère.

« Mettez le bébé là-bas », leur a dit ma mère en montrant un berceau près de l'évier. *Mettez le bébé là-bas*. Ces mots ont fait frémir les femmes Indiennes. Ma mère l'a très bien vu. J'ai entendu cette histoire de nombreuses fois au fur et à mesure que je grandissais, comme si le froid glaçant de ces mots pouvait fondre avec la répétition, l'humour ou l'ironie.

Quelques jours après ma naissance, la grand-mère est de nouveau venue frapper à la porte, cette fois parce que mes pleurs l'inquiétaient. Elle m'a trouvée dans le berceau. Je n'avais pas été lavée. Ma mère a reconnu qu'elle avait peur de me toucher, sauf pour changer une couche ou me coller un biberon dans la bouche. Le lendemain, la vieille dame a envoyé sa fille qui était d'accord pour s'occuper de moi pendant la journée quand ses enfants étaient à l'école, si ça allait. Ça allait, et ça n'allait pas en même temps. Ma mère était soulagée, j'en suis sûr, mais ça sonnait aussi comme une accusation. Elle m'a quand même laissé y aller.

J'ai donc grandi entre deux mondes, immergée dans les musiques de deux langues différentes. Un de ces mondes était celui des Weathies[2] et de Milton Berle[3]. L'autre était fait de pain frit et de sauge. L'un était froid, et c'était le mien ; l'autre était chaud, mais ça ne l'était pas.

Mes parents ont fini par arrêter de me laisser traverser le couloir quand j'avais quatre ans. Ils sont venus me récupérer un soir avant le diner. Plusieurs des femmes avaient fait un grand plat et rassemblé tous les enfants pour le festin. Elles ont demandé à mes parents si je pouvais rester. Mon père a commencé à paniquer quand il a entendu une des femmes me dire quelque chose dans une langue qu'il ne comprenait pas, et moi lui répondre avec des mots qu'il n'avait jamais entendus avant. Il a dit plus tard qu'il ne pouvait pas rester là à regarder la chair de sa chair se faire kidnapper par des Indiennes.

Je n'ai entendu à propos de cette soirée que des bribes de récit, et je ne sais pas tout ce qui s'est passé. J'aimerais bien. Mais ce bout-là, je l'ai entendu et ré-entendu : une des femmes a dit à mes parents que j'aurais un parcours de viedifficile. La formulation exacte changeait à chaque fois qu'on le racontait. Des fois, ma mère faisait semblant d'être une voyante.

Les yeux fermés et se tenant le front de la main, elle disait : « Je vois une vie difficile pour cette enfant. » D'autres fois, mon père mugissait comme le Magicien d'Oz[4] : « Cette enfant aura un dur chemin à parcourir ! »

Quoi qu'il en soit, mes parents m'ont arrachée de là. Avant qu'ils ne partent, la grand-mère a donné une bague à ma mère en disant qu'elle aiderait à me protéger dans la vie. Cette bague a effrayé mes parents mais ils se sont dit qu'elle devait bien valoir quelque chose avec toutes les turquoises et l'argent, alors ils l'ont prise.

Mes parents m'ont dit que cette nuit-là, il y avait de nouveau eu une tempête effroyable, d'une violence terrifiante. Le tonnerre grondait et les éclairs illuminaient tout le paysage.

***

L'institutrice a appelé :

- Jess Goldberg ?

- Présente, j'ai répondu.

Elle a pointé ses petits yeux sur moi :

- Qu'est-ce que c'est que ce nom ? C'est un diminutif pour Jessica ?

J'ai secoué la tête.

- Non m'dame.

- Jess, a-t-elle répété. Ce n'est pas un nom de fille.

J'ai baissé la tête. Les enfants autour de moi ont mis la main devant la bouche pour étouffer leurs ricanements.

Miss Sanders les a fusillés du regard jusqu'à ce qu'ils redeviennent silencieux.

- Est-ce que c'est un nom Juif ?

J'ai fait oui de la tête en espérant qu'elle en avait fini. Mais ce n'était pas le cas.

- Écoutez, vous autres, Jess est de confession Juive. Jess, dites à la classe d'où vous venez.

Je me tortillais sur ma chaise :

- Du désert.

- Pardon ? Parlez plus fort, Jess.

- Je viens du désert.

Je pouvais voir les autres enfants grimacer et se regarder les uns les autres avec de grands yeux.

- Quel désert ? Dans quel État ?

Elle a remonté ses lunettes sur son nez.

Je tremblais de peur. Je ne savais pas. J'ai haussé les épaules.

- Le désert.

Miss Sanders commençait visiblement à s'impatienter.

- Pourquoi votre famille est-elle venue à Buffalo[5] ?

Comment est-ce que je pouvais le savoir ? Est-ce qu'elle pensait vraiment que les parents expliquent à leur enfant de six ans pourquoi ils prennent de grandes décisions qui vont chambouler toute sa vie ?

- On a pris la route, j'ai dit.

Miss Sanders a secoué la tête. Je n'avais pas fait une bonne première impression.

Les sirènes se sont mises à hurler. C'était l'exercice d'alerte aérienne du mercredi matin. On s'est accroupis sous nos pupitres et on s'est couvert la tête avec les bras. On nous avait bien dit de traiter la Bombe comme on traitait les inconnus : ne pas établir de contact visuel. Si tu ne pouvais pas voir la Bombe, elle ne pouvait pas te voir.

Il n'y avait pas de bombe. C'était juste un exercice. Mais j'ai été sauvée par la sirène.

***

J'étais triste d'avoir quitté la chaleur du désert pour cette ville froide, si froide. Rien ne m'avait préparée à sortir du lit par un matin d'hiver, dans un appartement non chauffé, à Buffalo. Même réchauffer nos habits dans le four avant de les mettre n'aidait pas beaucoup. De toute façon, il fallait d'abord enlever nos pyjamas. Dehors, le froid était si vif que le vent me transperçait le nez et se glissait jusque dans ma tête. Les larmes me gelaient dans les yeux.

Ma sœur Rachel était encore un bébé. Je me souviens juste d'un anorak tout rond, agrémenté d'écharpes, de moufles et d'un bonnet. Pas d'enfant, juste des habits.

Même au pire de l'hiver, quand j'étais complètement emmitouflée avec seulement quelques centimètres de mon visage qui émergeaient du col de mon anorak et de mon écharpe, des adultes m'arrêtaient et me demandaient :

- Mais tu es un garçon ou une fille ?

Je baissais les yeux de honte, sans jamais remettre en question leur droit de me demander ça.

Pendant l'été, il n'y avait pas grand chose à faire dans la cité ouvrière. Mais il y avait plein de temps pour le faire.

La cité, c'était d'anciens baraquements militaires où logeaient maintenant les travailleurs employés à l'usine d'avions de guerre, et leurs familles. Tous nos pères travaillaient dans la même usine, toutes nos mères restaient à la maison.

Le vieux Martin était à la retraite. Il restait assis dans sa chaise de jardin, sur le perron, à écouter les discours de Mc Carthy[6] à la radio. Il la mettait si fort qu'on pouvait l'entendre dans tout le pâté de maisons.

- Fais bien gaffe, me disait-il alors que je passais devant chez lui, les communistes peuvent être partout. Absolument partout.

Je hochais la tête solennellement et je courais jouer plus loin.

Cependant, le vieux Martin et moi partagions quelque chose. La radio était ma meilleure amie, à moi aussi. Je riais au *Jack Benny Show* et à *Fibber McGee and Molly*, même quand je ne voyais pas bien ce qui était si drôle. *The Shadow* et *The Whistler*[7] me glaçaient le sang.

Peut-être qu'en dehors de cette cité, des familles ouvrières avaient déjà la télé, mais pas nous. Les rues de la cité n'avaient pas encore été goudronnées. Il n'y avait que du gravier, et des bouts de bois pour marquer les places de parking. Il n'y avait pas grand-chose de récent qui arrivait jusqu'à notre rue. Des poneys tiraient le chariot du vendeur de glaces comme celui de l'aiguiseur de couteaux. Le samedi, ils amenaient les poneys sans les chariots et faisaient la promenade à un penny. C'était aussi un penny pour une portion de glace, découpée par le glacier avec son pic. La glace était dense, luisante et brillante comme un diamant gelé que rien n'aurait pu faire fondre.

Quand une télévision est apparue pour la première fois dans la cité, c'était dans le salon des McKensie. Tous les enfants du quartier suppliaient leurs parents de les laisser aller regarder *Captain Midnight*[8] sur la nouvelle télé des McKensie. Mais la plupart d'entre nous n'avions pas l'autorisation. On avait beau être en 1955, il restait dans le quartier des frontières invisibles, résidus d'une violente grève qui avait eu lieu en 1949, l'année de ma naissance. « Mac » McKensie avait fait partie des jaunes[9]. Ce seul mot suffisait à me faire éviter leur maison. On pouvait encore voir les

traces de ce mot écrit sur leur réserve à charbon, même si ça avait été repeint par-dessus avec une couche d'un vert légèrement différent.

Des années après, les pères se disputaient encore à propos de cette grève, autour des tables de cuisine et des barbecues. J'ai surpris tellement de descriptions des bagarres sanglantes pendant la grève que je croyais que la Seconde Guerre mondiale s'était déroulée dans l'usine. Le soir, quand on emmenait mon père prendre son poste, j'avais l'habitude de m'accroupir sur le siège arrière pour jeter un coup d'œil, par les portes de l'usine, sur le champ de bataille désormais tranquille.

Il y avait aussi des bandes dans la cité, et les enfants de ceux qui avaient été des jaunes durant la grève constituaient un groupe petit mais redouté.

- Hé, espèce de pédale ! T'es un garçon ou une fille ?

Il n'y avait pas moyen de les éviter sur la petite planète qu'était la cité. Leurs refrains injurieux m'accompagnaientlongtemps après que je sois passé.

Le monde me jugeait durement et c'est ainsi que je me suis dirigée, ou bien que j'ai été poussée, vers la solitude.

La voie rapide passait entre notre cité et un immense champ. Traverser cette route, c'était enfreindre les règles. Il n'y avait pas beaucoup de circulation dessus. Il aurait fallu rester longtemps en plein milieu d'une voie pour se faire écraser. Mais je n'étais pas censée la traverser. Je le faisais quand même et personne n'avait l'air de le remarquer.

Je me suis frayé un chemin au milieu des grandes herbes brunes qui bordaient la route. Une fois que je les avais passées, j'étais dans mon monde.

En allant à l'étang, je me suis arrêtée pour voir les chiots et les chiens dans les chenils extérieurs, derrière la SPA. Les chiens ont aboyé et se sont dressés sur leurs pattes arrières quand je me suis approchée de la clôture. Je leur ai fait « chhht ! » Je savais que personne n'avait le droit de venir là derrière.

Un épagneul a passé son nez à travers la barrière fermée par une chaine. Je lui ai gratté la tête. Je cherchais des yeux le fox-terrier que j'aimais bien. Il n'était venu, lui, qu'une seule fois jusqu'à la clôture pour me dire bonjour, en reniflant prudemment. D'habitude, peu importait la façon dont j'essayais de l'amadouer, il gardait la tête posée sur ses pattes, me regardant de ses yeux tristes. J'aurais bien voulu le ramener à la maison. J'espérais qu'il partirait avec un enfant qui l'aimerait.

- T’es un garçon ou une fille ? j’ai demandé au cabot.

- Ouaf, ouaf !

Quand j’ai vu le type de la SPA, il était trop tard.

- Hé, petit, qu’est-ce que tu fais là ?

Attrapée.

- Rien, j’ai dit. Je ne fais rien de mal. Je cause juste aux chiens.

Il a fait un petit sourire.

- Ne mets pas tes doigts dans le grillage, petit. Il y en a qui mordent.

J’ai senti le bout de mes oreilles rougir. J’ai hoché la tête.

- Je cherchais le petit avec les oreilles noires. Est-ce qu’une gentille famille l’a pris ?

L’homme a froncé les sourcils un instant. Puis il a dit calmement :

- Oui. Et il est très heureux maintenant.

Je me suis dépêché d’aller à l’étang pour y attraper des têtards dans un pot. Je me suis accoudé par terre, pour regarder de près les petites grenouilles qui grimpaient sur les cailloux inondés de soleil.

- Croa, croa !

Un grand corbeau noir a tourné au-dessus de moi dans les airs, avant de se poser sur une pierre, pas loin. On s’est observés en silence.

- Corbeau, t’es un garçon ou une fille ?

- Croa, croa !

J’ai rigolé et je me suis allongée sur le dos. Le ciel était d’un bleu profond. Je m’imaginais que j’étais couchée sur des nuages de coton blanc. La terre était humide dans mon dos. Le soleil était chaud, l’air était doux. Je me sentais heureuse. La nature me serrait contre elle et semblait ne me trouver aucun défaut.

***

En revenant des champs, je suis tombée sur la bande des petits jaunes. Ils avaient trouvé un camion laissé ouvert dans une pente. Un des garçons les plus âgés avait débloqué le frein à main et faisait courir deux petits de mon quartier devant le camion en train de rouler.

- Jessy ! Jessy ! me narguaient-ils en courant vers moi.

L’un d’eux m’a dit :

- Brian dit que t’es une fille, mais moi je crois que t’es une tapette.

Je n’ai rien dit.

- Alors, t’es quoi ?

J’ai battu des bras en faisant « Croa, croa ! » Je riais.

Un des garçons a tapé dans le pot rempli de têtards que je tenais dans la main. Il s’est brisé sur le gravier. J’ai donné des coups, j’ai mordu, mais ils ont réussi à me tenir et à m’attacher les mains derrière le dos avec un bout de corde à linge.

- On va voir comment tu pisses, a dit un des garçons en me poussant par terre tandis que deux autres luttaient pourbaisser mon pantalon et ma culotte de force.

J’étais terrifié. Je ne pouvais pas les arrêter. La honte d’être à moitié nue devant eux -- la moitié la plus importante --m’a privée de mes forces.

Ils m’ont poussée et trainée vers la maison de la vieille Mrs Jefferson, et ils m’ont enfermée dans la réserve à charbon. Il faisait noir là-dedans. Les morceaux de charbon étaient pointus et coupaient comme des couteaux. Ça faisait trop mal de rester dessus, mais plus je bougeais et plus je me blessais. J’avais peur de ne jamais ressortir.

Ce n’est que plusieurs heures après que j’ai entendu Mrs Jefferson dans sa cuisine. Je ne sais pas ce qu’elle a pu se dire en entendant mes ruades et les coups de pied que je donnais dans sa cave à charbon. Mais quand elle a ouvert la petite porte de la cave et que j’ai rampé dehors sur le sol de sa cuisine, elle a eu l’air si effrayée que j’ai cru qu’elle allait mourir de peur. J’étais là, couverte de suie et de sang, ligotée et à moitié nue, dans sa cuisine. Elle a marmonné des jurons pendant qu’elle me déliait, puis elle m’a renvoyée chez moi enveloppée dans une serviette. J’ai dû traverser tout un pâté de maisons et frapper à la porte de mes parents pour trouver refuge.

Ils étaient très en colère quand ils m’ont vu. Je n’ai jamais compris pourquoi. Mon père s’est mis à me gifler encore et encore jusqu’à ce que ma mère lui retienne le bras en le suppliant d’arrêter.

Une semaine plus tard, je suis tombé sur un des garçons de la bande des jaunes. Il avait fait l’erreur de trainer tout seul trop près de chez nous. J’ai gonflé mon biceps et je lui ai ordonné de le tâter. Puis je lui ai envoyé un coup de poing dans le nez. Il est parti en pleurant. Je me suis senti bien pour la première fois depuis des jours.

Ma mère m’a appelée pour le diner.

- C’était qui ce garçon avec lequel tu jouais ?

J’ai haussé les épaules.

- Tu lui montrais tes muscles ?

Je me suis raidie, me demandant ce qu'elle avait vu de la scène.

Elle a souri.

- Tu sais, des fois c'est mieux de laisser croire aux garçons qu'ils sont les plus forts.

Je me suis dit qu'elle était complètement cinglée si elle pensait vraiment ça.

Le téléphone a sonné.

- J'y vais, a crié mon père.

C'étaient les parents du garçon à qui j'avais défoncé le nez, je pouvais le deviner au regard assassin que mon père m'a lancé pendant qu'il écoutait.

***

- J'ai eu tellement honte, a dit ma mère à mon père.

Il m'a jeté un coup d'œil dans le rétroviseur. Tout ce que je voyais c'étaient ses épais sourcils noirs. On avait informé ma mère que je ne pourrais plus aller à la synagogue tant que je ne porterais pas de robe, ce que je refusais catégoriquement. À cet instant précis je portais une panoplie de Roy Rogers[10], sans les pistolets. C'était déjà bien assez dur d'être la seule famille Juive de la cité sans avoir en plus des problèmes au temple. Il nous fallait faire beaucoup de route pour aller à la synagogue la plus proche. Mon père priait en bas.

Ma mère, ma sœur et moi, on devait regarder du balcon, comme au cinéma.

On aurait dit qu'il n'y avait vraiment pas beaucoup de Juifs sur Terre. Il y en avait quelques-uns à la radio, mais aucun dans mon école. Les Juifs n'étaient pas acceptés sur les terrains de jeux. C'est ce que disaient les gosses plus âgés, et ils le faisaient respecter.

On était presque à la maison. Ma mère a secoué la tête.

- Mais pourquoi est-ce qu'elle n'est pas comme Rachel ?

Rachel m'a regardé, honteuse. J'ai haussé les épaules. Le rêve de Rachel, c'était une jupe de velours avec un caniche en tissu dessus et des chaussures en plastique couvertes de strass.

Mon père a arrêté la voiture devant la maison.

- Tu vas directement dans ta chambre, jeune fille. Et tu y restes.

J’étais méchante. J’allais être punie. La peur me donnait mal à la tête. Je voulais trouver un moyen d’être gentille. La honte m’étouffait.

C’était presque la nuit. J’ai entendu mes parents appeler Rachel dans leur chambre, pour allumer les chandelles pour le Shabbat[11]. Je savais que les rideaux étaient tirés. Le mois dernier, on avait entendu des rires et des cris dehors, devant la fenêtre du salon, alors que mon père allumait les chandelles. On s’était précipités à la fenêtre pour scruter l’obscurité. Deux adolescents étaient là, le pantalon baissé, en train de nous narguer.

« Sales youpins ! » ils avaient crié. Mon père ne les avait pas chassés. Il avait fermé les rideaux. À la suite de ça, on avait commencé à prier dans leur chambre avec les rideaux tirés.

Tous les membres de ma famille connaissaient bien la honte et la peur.

Peu de temps après, ma panoplie de Roy Rogers a disparu de la corbeille de linge sale. Mon père m’a acheté la robe d’Annie Oakley[12] à la place.

- Non, j’ai crié. J’en veux pas. Je veux pas porter ça. J’aurais l’air trop bête !

Mon père m’a tiré par le bras :

- Jeune fille, cette panoplie d’Annie Oakley m’a couté quatre dollars quatre-vingt-dix, et tu vas la porter.

J’ai essayé de me dégager de sa prise, mais il a douloureusement serré le haut de mon bras. Des larmes ont coulé le long de mes joues.

- Je veux la toque de Davy Crockett.

Mon père a encore resserré sa prise :

- Pas question.

- Mais pourquoi ? j’ai crié. Tout le monde en a une sauf moi. Pourquoi pas moi ?

Sa réponse était incompréhensible :

- Parce que tu es une fille.

***

J’ai entendu ma mère se plaindre à mon père :

- J’en peux plus qu’on me demande si c’est un garçon ou une fille. Partout où je l’emmène, les gens me posent la question.

J’avais dix ans. Je n’étais plus une petite et je n’avais pas ce petit côté mignon derrière lequel me cacher. Le monde n’avait plus beaucoup de patience envers moi, et cela me terrorisait.

Quand j’étais encore petite, je crois que j’aurais fait n’importe quoi pour changer ce qui n’allait pas chez moi. Maintenant, je ne voulais plus changer. Je voulais juste que les gens arrêtent d’être en colère contre moi tout le temps.

Un jour, mes parents nous ont emmenées, ma sœur et moi, faire des courses en ville. Alors qu’on descendait Allen Street, j’ai vu une grande personne dont je n’arrivais pas à deviner le sexe.

- Maman, est-ce que c’est une il-elle ? j’ai demandé tout haut.

Mes parents se sont lancés des regards amusés et ont éclaté de rire. Mon père m’a regardée dans le rétroviseur.

- Où as-tu entendu ce mot-là ?

J’ai haussé les épaules. Je n’étais pas sure d’avoir déjà entendu ce mot avant qu’il ne sorte de ma bouche.

- C’est quoi une il-elle ? a demandé ma sœur qui voulait savoir.

La réponse m’intéressait moi aussi.

- C’est un excentrique, a rigolé mon père. Un genre de beatnik.

Rachel et moi avons hoché la tête sans comprendre.

Tout à coup, une vague d’appréhension m’a envahie. La tête me tournait et j’avais la nausée. Mais peu importe ce qui avait provoqué la peur, c’était bien trop angoissant pour y penser. Cette sensation a disparu aussi vite qu’elle m’avaitsubmergée.

***

J’ai doucement poussé la porte de la chambre à coucher de mes parents, et j’ai regardé à l’intérieur. Je savais qu’ils étaient tous les deux au boulot, mais entrer dans leur chambre était interdit. J’ai donc jeté un coup d’œil d’abord, pour êtresûr.

Je suis allée directement vers le placard de mon père. Son complet bleu était là. Ce qui voulait dire qu’il devait porter le gris aujourd’hui. Un complet bleu et un complet gris, c’est tout ce dont un homme a besoin, c’est ce que mon père disait toujours. Ses cravates étaient soigneusement rangées sur un cintre.

Il m’a fallu plus de courage pour ouvrir son tiroir. Ses chemises blanches étaient pliées et amidonnées, raides comme du carton. Chacune était enveloppée de papier de soie, ficelée comme un paquet cadeau. Au moment même où j’ai déchiré le papier, j’ai su que j’allais avoir des problèmes. Je

n’avais aucun endroit où cacher des choses sans que ma mère ne les trouve. Et j’ai réalisé que mon père connaissait probablement le nombre exact de chemises qu’il possédait. Même si elles étaient toutes blanches, il pourrait sans doute dire précisément laquelle manquerait.

Mais c’était trop tard. Trop tard. J’ai enlevé mes sous-vêtements en coton, mon t-shirt, et je me suis glissé dans sa chemise. Elle était si raide que mes doigts de onze ans ont eu du mal à boutonner le col. J’ai pris une cravate sur le cintre. Depuis des années, je regardais mon père tordre et nouer ses cravates avec dextérité dans une succession de mouvements compliqués, mais je n’arrivais pas à reconstituer le puzzle. J’ai fait un nœud maladroit. Je suis monté sur un tabouret pour sortir le costume du placard. Son poids m’a surpris. Il est tombé en vrac. J’ai mis la veste et me suis regardée dans le miroir. Un son est sorti de ma gorge, comme un hoquet. J’ai aimé la petite fille qui se tournait vers moi.

Il manquait encore quelque chose : la bague. J’ai ouvert la boite à bijoux de ma mère. La bague était grosse. L’argent et les turquoises formaient un personnage qui dansait. Je ne pouvais pas dire si cette silhouette était celle d’un homme ou d’une femme. Je ne pouvais plus passer trois doigts dans la bague. Maintenant, elle tenait sur deux doigts.

Je me suis regardée dans le grand miroir de ma mère. J’essayais de voir loin dans l’avenir quand les vêtements seraient à ma taille, d’entrevoir la femme que je deviendrais.

Je ne ressemblais à aucune des filles ou des femmes que l’on voyait dans le catalogue Sears[13]. On recevait le catalogue au changement de saison. J’étais la première à la maison à le parcourir, page par page. Toutes les filles et les femmes avaient l’air à peu près pareilles, tout comme les garçons et les hommes. Je ne parvenais pas à me reconnaitre parmi les filles. Je n’avais jamais vu de femme adulte ressemblant à ce que je m’imaginais être quand je serai grande. À la télé, aucune ne ressemblait à cette petite femme que reflétait le miroir, aucune dans les rues. Je le savais bien. Je passais mon temps à chercher.

Pendant un instant, j’ai vu dans ce miroir la femme que j’allais être une fois adulte qui me regardait fixement. Elle avait l’air inquiète et triste. Je me demandais si j’étais assez courageuse pour grandir et devenir elle.

Je n’ai pas entendu la porte de la chambre s’ouvrir. Au moment où j’ai vu mes parents, c’était déjà trop tard. Chacun d’eux croyait qu’il devait

emmener ma sœur chez l'orthodontiste. Ils étaient donc tous les deux rentrés plus tôt que d'habitude.

Leur expression s'est glacée. J'avais tellement peur que j'ai senti mon visage se figer.

Des nuages menaçants emplissaient mon horizon.

***

Mes parents ne m'ont pas parlé du fait qu'ils m'avaient trouvée dans leur chambre avec les habits de mon père. Je priais pour être tirée d'affaire. Mais un jour, peu après, ma mère et mon père m'ont emmenée en voiture, à l'improviste. Ils m'ont dit qu'on allait à l'hôpital pour me faire des examens sanguins. On a pris un ascenseur pour aller à l'étage où ces examens étaient censés avoir lieu. Deux grands gars en tenue blanche m'ont sortie de l'ascenseur. Mes parents sont restés dedans. Puis les types se sont retournés et ils ont fermé la porte, barrant l'accès à l'ascenseur. Je me suis tendue vers mes parents mais ils ne m'ont même pas jeté un regard quand la porte s'est refermée.

La terreur m'a comprimé la poitrine comme si un éléphant s'était assis sur moi. Je respirais péniblement.

Une infirmière m'a expliqué les règles de mon séjour : je devais me lever le matin et rester dans la grande salle toute la journée. Je devais porter une robe, m'asseoir en croisant les jambes, être poli et sourire quand on me parlait. J'ai fait oui de la tête comme si je comprenais. J'étais encore en état de choc.

J'étais le seul enfant dans la salle. Ils m'ont mise dans une chambre avec deux femmes. L'une d'elles était une très vieille femme blanche qu'ils gardaient attachée au lit. Elle avait le regard perçant et appelait par leur nom des gens qui n'étaient pas ici. L'autre femme blanche était plus jeune.

- Salut. Moi c'est Paula, m'a-t-elle dit en me tendant la main. Contente de t'rencontrer.

Ses poignets étaient bandés. Elle m'a expliqué que ses parents lui avaient interdit de voir son copain parce qu'il était Noir. Elle s'était tailladée les poignets de chagrin, alors ils l'avaient envoyée ici.

On a joué ensemble au ping-pong le reste de la journée. Paula m'a appris les paroles de *Are you lonesome tonight ?*[14] Elle riait et applaudissait quand je faisais ma voix basse comme celle d'Elvis.

- Fais donc des napperons et des mocassins, m’a-t-elle dit. Fais-en plein, le plus que tu pourras. Ça, ils aiment.

Je ne savais pas ce qu’était un napperon.

Cette nuit-là, j’ai eu du mal à dormir. J’ai entendu des hommes chuchoter et rire en entrant dans ma chambre. J’ai enroulé les draps serrés autour de mon corps et je suis restée totalement immobile et silencieuse. J’ai entendu le bruit d’une fermeture éclair qui s’ouvrait. Une odeur d’urine a empli mes narines. Encore des rires, puis un bruit de pas qui s’éloignaient de plus en plus loin. Mes draps étaient trempés. J’avais peur d’être disputée et punie. Qui m’avait fait ça ? Et pourquoi ? Je demanderais à Paula demain matin.

Alors que le jour était encore tout gris derrière les barreaux des fenêtres, les infirmières et les aides-soignants étaient déjà dans la chambre.

- Debout là-dedans ! ont-ils crié.

La vieille dame a commencé à appeler des gens.

Paula s’est battue avec les infirmiers en leur mordant les mains. Ils l’ont insultée puis l’ont attachée à son lit et l’ont fait rouler hors de la pièce.

Une infirmière s’est approchée de mon lit. Je sentais encore une vague odeur de pisse sur les draps qui avaient séché. Est-ce qu’elle m’emmènerait moi aussi si elle s’en rendait compte ? Elle a regardé dans son cahier.

- Goldberg, Jess.

Ça m’a glacé de l’entendre dire mon nom.

- Je n’ai pas de signature pour celle-là, a-t-elle dit aux infirmiers.

Ils sont tous sortis de la chambre.

- Golberg, Jess ! s’est mise à crier la vieille dame encore et encore.

Après le petit déjeuner, je me suis faufilé dans la chambre pour prendre mon yo-yo. Paula était assise sur son lit, les yeux fixés sur ses pantoufles. Elle m’a regardée en penchant la tête. Elle m’a tendu la main.

- Salut. Moi c’est Paula, a-t-elle dit. Contente de t’rencontrer.

Une infirmière est entrée.

- Toi, a-t-elle dit en me pointant du doigt.

Je l’ai suivie jusqu’à la salle des infirmières. Elle a sorti deux verres en carton. De jolies pilules de toutes les couleurs roulaient dans l’un. L’autre était rempli d’eau. J’ai regardé les deux.

- Avale ça, a ordonné l’infirmière. Ne me donne pas de mal.

J’avais déjà compris que donner du mal au personnel voudrait sûrement dire ne jamais sortir d’ici, alors j’ai pris les pilules. Peu après les avoir

gobées, le sol s’est mis à bouger sous mes pieds. J’avais l’impression d’avancer dans de la colle.

Chaque jour, je fabriquais plus de napperons et de mocassins. J’ai commencé à m’attacher à une femme qui parlait à des fantômes que je ne pouvais pas voir.

J’ai trouvé une anthologie de poésie dans la bibliothèque des patients. Ça a changé ma vie. J’ai lu et relu les poèmes jusqu’à ce que j’en saisisse le sens. Ce n’était pas seulement parce que les mots ressemblaient à des notes de musique que mes yeux pouvaient chanter. C’était aussi découvrir que des femmes et des hommes morts depuis longtemps m’avaient laissé des messages sur leurs sentiments, des émotions que je pouvais comparer aux miennes. J’avais enfin trouvé des gens qui se sentaient aussi seuls que moi. D’une curieuse manière, cette découverte m’a réconfortée. Trois semaines après qu’ils m’aient mise dans cet endroit, une infirmière m’a amenée dans une pièce. Un homme avec une barbe était assis derrière un grand bureau. Il fumait la pipe. Il m’a dit qu’il était mon docteur. Il a dit que j’avais l’air de faire des progrès, qu’être jeune était difficile, que je traversais une mauvaise passe.

- Est-ce que tu sais pourquoi tu es ici ? m’a-t-il demandé.

J’avais beaucoup appris en trois semaines. J’avais compris que le monde pouvait faire bien pire que juste me juger, qu’il pouvait avoir un énorme pouvoir sur moi. Je n’en avais plus rien à faire que mes parents ne m’aiment pas. J’avais accepté ce fait pendant les trois semaines où j’avais survécu seul dans cet hôpital. Mais à présent, je m’en foutais. Je les haïssais. Je ne leur faisais pas confiance. Je ne faisais plus confiance à personne. Mon esprit était concentré sur l’évasion. Je voulais sortir de cet endroit et quitter la maison.

J’ai dit au docteur que j’avais peur des patients hommes adultes. J’ai dit que je savais que j’avais déçu mes parents mais que je voulais les rendre heureux et fiers de moi. Je lui ai dit que je ne savais pas ce que j’avais fait de mal mais que si je pouvais juste rentrer chez moi, je ferais tout ce qu’il me dirait de faire. Je ne le pensais pas, mais je l’ai dit. Il a hoché la tête mais il avait l’air plus préoccupé par le fait de garder sa pipe allumée que par moi.

Deux jours plus tard, mes parents sont venus à l’hôpital et m’ont ramenée à la maison. On n’a pas parlé de ce qui s’était passé. J’étais focalisée sur comment m’enfuir, attendant le bon moment. J’ai dû

accepter de voir le psy une fois par semaine. J'espérais ne pas devoir y aller pendant trop longtemps, mais les rendez-vous ont continué pendant plusieurs années.

***

Je me souviens précisément du jour où le psy a lâché la bombe : lui et mes parents s'accordaient sur le fait qu'une école de bonnes manières[15] m'aiderait beaucoup. La date est gravée dans ma mémoire. 23 novembre 1963. Je suis sortie de son bureau complètement sidérée. L'humiliation d'une école de bonnes manières me paraissait plus que ce que je pouvais encaisser. Je me serais tuée si j'avais pu trouver une manière de le faire sans souffrir.

Tout le monde autour semblait aussi abasourdi que moi. Quand je suis rentrée à la maison, mes parents avaient la télé allumée à fond et un présentateur expliquait que le président avait été tué à Dallas[16]. C'était la première fois que je voyais mon père pleurer. Le monde entier était hors de contrôle. J'ai fermé la porte de ma chambre et j'ai sombré dans le sommeil pour m'échapper.

Je ne pensais pas pouvoir survivre aux projecteurs de l'école de bonnes manières braqués sur mes différences honteuses. Mais d'une manière ou d'une autre, j'ai traversé ça. Mon visage me brulait de colère et d'humiliation à chaque fois que je devais faire la révérence devant toute la classe, encore et encore.

L'école de bonnes manières m'a appris une bonne fois pour toutes que je n'étais pas jolie, pas féminine et que je ne serais jamais gracieuse. La devise de l'école était *Chaque fille qui entre deviendra une dame*. J'étais l'exception.

***

Juste au moment où je pensais que ça ne pouvait pas être pire, j'ai remarqué que mes seins commençaient à pousser. Les règles ne m'embêtaient pas tellement. À moins de me vider entièrement de mon sang, c'était une affaire privée entre moi et mon corps. Mais les seins ! Les garçons passaient leurs têtes par les vitres des voitures et me criaient des insanités. À la pharmacie, Mr Singer a fixé ma poitrine pendant qu'il

emballait mes emplettes de bonbons[17]. J'ai quitté l'équipe de volley parce que je détestais que mes seins me fassent mal quand je sautais ou que je courais. J'aimais mon corps comme il était avant la puberté. Quelque part, j'avais pensé que ça ne changerait jamais. Pas comme ça !

Peu importe ce que les autres me reprochaient, j'ai fini par penser qu'ils avaient raison. La culpabilité me brulait comme du vomi dans la gorge. La seule fois où ça s'est estompé, c'est quand je suis retournée à L'Endroit Où Ça Ne Dérange Pas. C'est ainsi que je me rappelais du désert.

Une femme Dineh est venue à moi, une nuit dans un rêve. Elle avait l'habitude de venir presque toutes les nuits, mais ça s'était arrêté depuis que j'avais été à l'hôpital psychiatrique quelques années plus tôt. Elle m'a prise sur ses genoux, et m'a dit de trouver mes ancêtres et d'être fière de ce que j'étais. Elle m'a dit de me souvenir de la bague.

Quand je me suis réveillé, il faisait encore noir dehors. Je me suis blotti dans le fond de mon lit et j'ai écouté l'orage derrière ma fenêtre. Des éclairs éblouissants illuminaient le ciel nocturne. J'ai attendu que mes parents soient habillés avant de me glisser dans leur chambre et de prendre la bague. Pendant ma journée d'école, je me suis cachée dans les toilettes et je l'ai regardée, m'interrogeant sur son pouvoir.

Quand est-ce qu'elle me protégerait ? Je m'imaginais que c'était comme la bague-décodeur du Captain Midnight[18], il fallait trouver comment ça marchait.

Ce soir-là, pendant le diner, ma mère s'est moquée de moi.

- Tu as encore parlé martien dans ton sommeil la nuit dernière, quand on est allé se coucher.

J'ai écrasé ma fourchette dans mon assiette.

- C'est pas du martien.

- Jeune fille, a hurlé mon père, tu peux aller dans ta chambre.

***

Alors que je traversais le couloir du collège, un groupe de filles a poussé des cris aigus sur mon passage.

- Est-ce-que c'est animal, minéral ou végétal ?

Je ne collais à aucune de ces catégories.

J'avais un nouveau secret, quelque chose de si terrible que je savais que je ne pourrais jamais le dire à personne. J'ai découvert ça à propos de moi

après la séance du samedi matin au cinéma Colvin. Ce jour-là, je suis restée une bonne partie de l'après-midi dans les toilettes. Je n'étais pas encore prête à rentrer à la maison. Quand je suis ressortie, le film pour adultes était en cours. Je me suis faufilée discrètement dans la salle et j'ai regardé. J'ai fondu quand Sophia Loren[19] a frotté son corps contre son partenaire. Elle lui a passé les mains autour du cou pendant qu'ils s'embrassaient, ses longs ongles rouges glissant sur la peau de l'acteur. J'ai frissonné de plaisir.

Tous les samedis suivants je me suis caché dans les toilettes pour pouvoir me glisser en douce et regarder les films pour adultes. Un désir nouveau me rongeait. Ça m'effrayait mais je savais qu'il ne valait mieux pas me confier à qui que ce soit.

Je me noyais dans ma propre solitude.

Un jour, ma prof d'anglais, Mrs Noble, nous a donné un devoir à la maison : choisir huit lignes de notre poème préféré pour les lire devant la classe. Certains des enfants ont gémi et protesté qu'ils n'avaient pas de poème préféré et que ça avait l'air « bar-bant ». Moi, j'ai paniqué. Si je lisais un poème que j'aimais, ça m'exposerait et me rendrait vulnérable. Mais lire huit lignes qui ne me parlaient pas m'aurait donné l'impression d'une auto-trahison.

Quand ça a été mon tour de lire, la semaine suivante, j'ai pris mon livre de maths avec moi sur l'estrade, devant la classe. Au début du semestre, je lui avais fabriqué une couverture avec un grand sac en papier kraft et j'avais recopié un poème de Poe sur le rabat.

J'ai éclairci ma voix et j'ai regardé Mrs Noble. Elle a souri en me faisant un petit signe de tête. J'ai lu les huit premières lignes.

Depuis l'heure de l'enfance, je ne suis pas
Semblable aux autres ; je ne vois pas
Comme les autres ; je ne sais pas tirer
Mes passions à la fontaine commune --
D'une autre source provient
Ma douleur, jamais je n'ai pu éveiller
Mon cœur au ton de joie des autres
Et tout ce que j'aimai, je l'aimai seul[20]

J'ai essayé de lire ces mots avec un ton plat et monocorde, sans émotion, espérant qu'aucun des gosses ne pourrait comprendre ce que ce poème signifiait pour moi. Mais leurs yeux étaient déjà remplis d'ennui. J'ai baissé

les yeux et je suis retournée m'asseoir. Mrs Noble m'a serré le bras au passage, et quand je l'ai regardée j'ai vu qu'elle avait les larmes aux yeux. La façon dont elle m'a regardé m'a donné envie de pleurer aussi. C'était comme si elle pouvait vraiment me voir, et il n'y avait pas de reproches dans son regard.

***

Le monde entier était en mouvement, mais ce n'est pas en regardant ma vie qu'on aurait pu s'en rendre compte. La seule façon dont j'ai eu connaissance du mouvement des droits civiques[21], c'était dans les numéros de *Life Magazine*[22] qui arrivaient à la maison. Chaque semaine, j'étais la première de la famille à lire la nouvelle édition.

L'image qui me restait dans la tête était celle de deux fontaines à eau, marquées *gens de couleur* et *blancs*. Les autres photos me montraient des personnes courageuses, à la peau foncée ou pâle, essayant de changer ça ! J'ai lu leurs pancartes. Je les ai vues en sang aux comptoirs des snack-bars à Greensboro[23], et tenant tête aux troupes casquées d'acier à Little Rock[24]. J'ai vu sur leur corps les vêtements déchirés par les lances à incendie et les chiens policiers à Birmingham[25]. Je me demandais si je pourrais un jour être aussi courageuse.

J'ai vu une photo de Washington D.C. avec plus de gens que je n'aurais cru possible d'en rassembler à un endroit. Martin Luther King leur parlait de son rêve. J'espérais que je pourrais en faire partie.

J'ai observé l'expression de mes parents pendant qu'ils lisaient tranquillement les mêmes magazines. Ils n'ont jamais dit un mot à ce sujet. Le monde était sens dessus dessous et ils tournaient tranquillement les pages comme s'ils feuilletaient le catalogue Sears.

- J'aimerais pouvoir descendre dans le Sud avec les *freedom riders*[26], j'ai dit à voix haute, un soir pendant le repas.

J'ai regardé mes parents échanger toute une série compliquée de regards au-dessus de la table. Ils ont continué à manger en silence.

Mon père a posé sa fourchette.

- Ça n'a rien à voir avec nous, a-t-il dit, fermant brusquement le sujet.

Le regard de ma mère allait et venait du visage de mon père au mien. Je pouvais voir qu'elle voulait à tout prix éviter l'explosion imminente. Elle a souri.

- Vous savez ce que j'ai du mal à comprendre ?

On s'est tous tournés vers elle.

- Vous voyez, cette chanson de Peter, Paul and Mary[27] ? « La réponse, mon ami, est portée par le vent »[28] ?

J'ai hoché la tête, impatiente d'entendre sa question.

- Je ne vois pas ce que le vent pourrait nous apporter de bon.

Mes deux parents se sont écroulés de rire.

***

À quinze ans, j'ai trouvé un petit boulot après l'école. Ça a tout changé. Je devais convaincre le psy que ça allait être bon pour moi avant d'avoir la permission de mes parents. Je l'ai convaincu.

Mon boulot, c'était d'aligner les caractères à la main dans une imprimerie. J'avais dit à Barbara, une de mes seules amies de la classe, que si je n'avais pas de boulot, j'allais juste mourir. Sa sœur ainée m'a trouvé celui-là en mentant et en promettant que j'avais seize ans.

Personne au travail n'avait de problème avec le fait que je porte des jeans et des t-shirts. Ils me payaient en liquide à la fin de chaque semaine et mes collègues étaient sympas avec moi. Ce n'était pas qu'ils n'avaient pas remarqué que j'étais différente, ils ne semblaient juste pas s'en soucier autant que les gosses du collège. Après l'école, j'enlevais ma jupe en vitesse et je courais au travail. Mes collègues me demandaient comment s'était passée ma journée et ils me racontaient comment c'était quand ils étaient au lycée. Un enfant peut parfois oublier que les adultes ont eux-mêmes été des ados, jusqu'à ce qu'ils le lui rappellent.

Un jour, un travailleur d'un autre étage a demandé à Eddy, mon supérieur :

- Qui c'est la butch ?

Eddy s'est contenté de rire et ils sont sortis en discutant. Les deux femmes qui bossaient à ma gauche et à ma droite ont jeté un coup d'œil pour voir si j'étais blessé. J'étais plus troublé qu'autre chose.

Ce soir-là, à la pause repas, mon amie Gloria a mangé à côté de moi. Sans prévenir, elle a commencé à me parler de son frère. Elle a dit que c'était une tapette et qu'il portait des robes de femmes, mais qu'elle l'aimait quand même et qu'elle détestait voir la façon dont les gens le traitaient, parce qu'après tout, ce n'était pas sa faute s'il était comme ça. Elle a dit

qu’elle était même allée avec lui une fois dans un bar où ils se retrouvaient avec ses amis, et qu’il y avait toutes ces femmes masculines qui venaient vers elle. Elle a frémi en disant ça.

Je me demandais pourquoi elle me racontait tout ça.

- C’était où cet endroit ? je lui ai demandé.

- Quoi ?

Elle avait l’air de regretter d’avoir lancé le sujet.

- C’est quoi l’endroit où sont ces gens ?

Gloria a soupiré.

- S’il te plait, ai-je supplié.

Ma voix tremblait.

Elle a regardé autour avant de parler.

- C’est à Niagara Falls[29].

Elle a baissé la voix.

- Pourquoi tu veux savoir ?

J’ai haussé les épaules.

- Comment ça s’appelle ?

J’essayais d’avoir l’air décontracté.

Gloria a soupiré profondément.

- Tifka’s.

C’est tout ce qu’elle a dit.

NOTES

[1] *Dineh* est un autre nom pour *Navajos*, peuple natif du sud-ouest du continent nord-américain.

[2] Les *Weathies* sont une marque de céréales états-unienne très populaire.

[3] *Milton Berle* est un acteur états-unien, devenu célèbre à partir des années 1930-1940.

[4] *Le Magicien d’Oz* est un roman pour enfants très populaire aux États-Unis, écrit par Lyman Frank Baum en 1900, et adapté en 1939 au cinéma.

[5] Située dans l’ouest de l’État de New York, *Buffalo* est jusque dans les années 1950 une ville densément peuplée et fortement

industrialisée, ainsi que le plus gros port intérieur des États-Unis.

[6] *McCarthy* : sénateur états-unien devenu célèbre pour ses diatribes contre le gouvernement fédéral des États-Unis et ses virulentes campagnes contre les communistes (ou supposé·e·s).

[7] Il s'agit de quatre feuilletons radiophoniques diffusés à partir des années 1930 jusque dans les années 1950 aux États-Unis.

[8] *Captain Midnight *est un feuilleton radio diffusé de 1938 à 1949, puis adapté à la télévision. Il met en scène un ancien aviateur à la tête d'une brigade secrète.

[9] *Jaunes* est une insulte désignant les briseurs de grève, les travailleurs embauchés pour faire tourner les usines à la place des grévistes. Par extension, il désigne également les « traitres », c'est-à-dire les travailleurs non grévistes. C'est une expression française qui viendrait du « syndicalisme jaune », plus favorable au patronat que le « syndicalisme rouge » (socialiste ou communiste).

[10] *Roy Rogers* est un acteur qui a tourné dans une centaine de films entre les années 1930 et 1940, principalement des westerns de série B.

[11] Dans le judaïsme, le *shabbat*, ou *chabbat*, est le septième jour de la semaine. Considéré comme un jour de repos, il est consacré à la famille. Il commence le vendredi soir, environ vingt minutes avant le coucher du soleil et finit le samedi soir, environ quarante minutes après le coucher du soleil. Les femmes allument deux bougies avant le début du chabbat.

[12] Devenue célèbre pour sa précision au tir, *Annie Oakley *participe à partir de 1885 à un spectacle itinérant avec son mari, et en devient rapidement la vedette, capable de couper en deux une carte à jouer par son côté le plus fin, ou encore d'enlever d'un tir les cendres de la cigarette à la bouche de son mari.

[13] Catalogue de vente par correspondance (équivalent de *La Redoute* en France).

[14] *Are you lonesome tonight ?, *« Es-tu seule ce soir ? », chanson de Roy Turk et Lou Handman (1926), interprétée en 1960 par Elvis Presley.

[15] Une *école de bonnes manières *(dans le texte : *Charm School*) est un établissement pour jeunes filles destiné à apprendre les bonnes

manières et le savoir-vivre. On y suit des cours d'étiquette, de protocole, de cuisine, de décoration, d'art de recevoir, etc.

[16] John F. Kennedy, président des États-Unis, a été assassiné le 23 novembre 1963.

[17] Aux États-Unis, on peut acheter des bonbons dans les pharmacies.

[18] Héros populaire, le Captain Midnight utilise un anneau décodeur pour crypter des messages. Des reproductions de ce type d'anneau ont été largement diffusées comme jouets bon marché.

[19] *Sophia Loren* est une actrice italienne célèbre ayant tourné dans de nombreux films hollywoodiens, considérée comme un sex symbol à la fin des années 1950.

[20] Extrait du poème « Alone » d'Edgar Allan Poe (publié en 1829), traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par Charles Baudelaire, sous le titre « Seul ».

[21] L'expression *mouvement pour les droits civiques* désigne un ensemble de groupes et de dynamiques de lutte qui revendiquent l'abolition de la ségrégation raciale aux États-Unis et l'égalité de droits entre noir·e·s et blanc·he·s. Émergeant dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, le mouvement (principalement non-violent) s'élargit avec la contestation massive des années 1960-1970 et recouvre des revendications noires, chicanas, natives, homosexuelles et féministes pour l'égalité.

[22] *Life Magazine* : magazine hebdomadaire d'information, axé sur le photo-journalisme.

[23] À Greensboro (Caroline du Nord), le 1er février 1960, des étudiant·e·s afro-états-unien·ne·s organisent des sit-ins contre la ségrégation raciale dans les magasins Woolworth (chaine de magasins populaires). Ce jour-là quatre militants noirs s'asseyent au comptoir du magasin (réservé aux blanc·he·s) et commandent un café. Les employé·e·s, appliquant la politique ségrégationniste du magasin, refusent de les servir et leur demandent de partir. Les militants persistent et restent jusqu'au soir. Le lendemain, vingt autres étudiant·e·s rejoignent l'action qui commence à attirer la presse. Au quatrième jour, plus de trois-cents personnes sont présentes et le mode d'action s'étend rapidement à d'autres magasins, puis dans d'autres villes, parfois accompagné

d’affrontements avec la police ou avec des blanc·he·s. La mise en place de ces boycotts a forcé nombre de propriétaires à arrêter la ségrégation dans leurs enseignes.

[24] À Little Rock (Arkansas) en 1957, un groupe d’élèves noir·e·s doit intégrer un lycée jusque-là réservé aux blanc·he·s, la ségrégation raciale ayant été légalement abolie l’année précédente. Le gouverneur ordonne néanmoins (de manière illégale) à la garde nationale d’empêcher les jeunes d’accéder à l’établissement. Après trois semaines de manifestations racistes à Little Rock (et de contre-manifestations), le gouvernement fédéral intervient et fait escorter les jeunes par l’armée.

[25] Le 3 avril 1963, l’association états-unienne pour les droits civiques *Southern Christian Leadership Conference* lance une campagne contre la ségrégation dans les bars, restaurants, commerces et pour l’embauche des noir·e·s dans l’industrie à Birmingham, ville d’Alabama où la ségrégation raciale est particulièrement dure. Soutenue par Martin Luther King, James Bevel, Fred Shuttlesworth et d’autres, cette campagne prône l’action directe non-violente et le boycott des établissements ségrégationnistes. Les manifestations s’enchainent dans les semaines qui suivent, durement réprimées. Les photos des violences policières scandalisent à l’époque l’opinion publique internationale.

[26] Militant·e·s du mouvement des droits civiques, les *Freedom Riders *prenaient des bus inter-États pour protester contre la ségrégation dans les transports. Leurs bus ont été attaqués à plusieurs reprises par des racistes et par les autorités.

[27] *Peter, Paul and Mary *: groupe de folk états-unien des années 1960.

[28] « *The answer my friend is blowin’ in the wind* », refrain d’une chanson de Bob Dylan. Cette chanson contestataire, très largement reprise, fait partie des hymnes du mouvement des droits civiques.

[29] *Niagara Falls* est une ville voisine de Buffalo, distante d’une trentaine de kilomètres.

CHAPITRE 3

CHAPITRE 3

Il m’a fallu presque un an pour trouver le courage d’appeler les renseignements et obtenir l’adresse du Tifka’s. Je me tenais enfin debout dans la rue, devant la porte du bar, morte de trouille. Je me demandais bien comment j’avais pu croire que j’aurais une place là-dedans. Et si je m’étais trompée ?

Je portais ma chemise rayée bleu et rouge, une veste bleu marine qui cachait ma poitrine, un pantalon noir repassé et une paire de baskets noires -- je n’avais pas de chaussures pour sortir.

Quand je suis entrée, c’était juste un bar comme un autre. À travers l’épais nuage de fumée, j’ai senti des regards se poser sur moi et m’examiner des pieds à la tête. Je ne pouvais pas revenir en arrière, et je ne le voulais pas. Pour la première fois de ma vie, j’avais peut-être trouvé ma communauté. Seulement, je ne savais pas comment m’y intégrer.

Je me suis précipité au comptoir et j’ai commandé une Genny[1].

- T’as quel âge ? m’a demandé la patronne.

- J’ai l’âge, ai-je rétorqué en posant du fric sur le bar.

J’ai vu des petits sourires se dessiner sur les visages qui nous entouraient. J’ai bu à petites goulées en essayant d’avoir l’air dans le coup. Une drag queen plus âgée m’observait attentivement. J’ai pris ma bière et je suis allée vers l’arrière-salle enfumée.

Ce que j’y ai vu m’a fait monter aux yeux des larmes contenues depuis des années : des femmes solides, baraquées, qui portaient la cravate et le costume. Elles avaient les cheveux lissés en arrière à la gomina. C’étaient les femmes les plus imposantes que je n’avais jamais vues. Certaines d’entre elles dansaient des slows en enlaçant d’autres femmes en robes moulantes et talons hauts qui les caressaient tendrement. J’en crevais d’envie rien qu’à les regarder.

J’avais rêvé de ça toute ma vie.

- T’es déjà venue dans un bar comme celui-là ? m’a demandé la drag queen.

J’ai répondu avec empressement :

- Plein de fois.

Elle a souri.

Mais une question me taraudait tellement que j’en ai oublié de tenir mon mensonge.

- Je peux vraiment offrir un verre à une femme, ou l’inviter à danser ?

- Bien sûr, chérie. Mais seulement les fems.

Elle s’est marrée et m’a dit son prénom : Mona.

Mon regard s’est fixé sur une femme assise toute seule à une table. Bon sang, qu’elle était belle ! Je voulais danser avec elle. Les Four Tops chantaient *Baby, I need your loving*.[2] Je n’étais pas sure de savoir danser un slow, mais avant de risquer de perdre mon courage, je me suis dirigée droit sur elle.

- Tu veux danser avec moi ? j’ai demandé.

Mona et la videuse m’ont attrapé et m’ont presque trainé jusqu’au comptoir, où elles m’ont assise sur un tabouret. Mona m’a posé la main sur l’épaule et m’a regardée droit dans les yeux.

- Gamine, il y a quelques trucs que je dois te dire. C’est ma faute. Je t’ai dit que tu pouvais inviter une femme à danser. Mais il y a une chose que tu dois savoir avant tout : tu ne peux pas inviter la nana de Butch Al !

J’enregistrais mentalement cette information quand l’ombre de Butch Al m’est tombée dessus d’un coup. La videuse s’est dressée entre nous deux et Mona a entrainé Butch Al vers l’arrière-salle. Ça s’est passé en un éclair, mais la brève apparition de cette femme m’avait troublée. Butch Al était un modèle de force. Elle me laissait une image que j’avais peur de retenir et en même temps peur de laisser filer.

Je suis restée assise un moment, encore tremblante, alors que les autres semblaient toutes être déjà passées à autre chose. Au bar, je me suis sentie exilée, plus seule qu’avant de venir, parce que maintenant je me rendais compte que je ne faisais pas partie de ce monde.

Une lumière rouge a illuminé la salle. Mona m’a saisi la main et m’a trainée à travers l’arrière-salle jusque dans les toilettes pour femmes. Elle a baissé le couvercle d’un des chiottes et m’a dit de grimper dessus. Elle a claqué la porte et m’a ordonné d’attendre là et de rester tranquille. Les flics étaient là, je devais rester planqué. Pendant un long moment. J’ai failli mourir de peur quand une fem a ouvert la porte des toilettes où j’étais. Ce n’est qu’à ce moment-là que j’ai compris que la police était partie depuis

longtemps, grâce au pot-de-vin payé par les propriétaires. Plus personne ne se souvenait de la gamine cachée dans les toilettes.

Quand je suis ressortie des chiottes, tout le monde dans la pièce s'est mis à rire de moi. Je me suis réfugiée au bar et j'ai siroté une bière.

Un peu plus tard, j'ai senti une main se poser sur mon bras. C'était cette magnifique femme à qui j'avais proposé une danse. C'était la fem de Butch Al.

- Allez ma belle, viens t'asseoir avec nous, a-t-elle proposé.

- Non, je suis bien là, ai-je répondu aussi courageusement que possible.

Mais elle a doucement passé son bras autour de moi et m'a fait descendre du tabouret.

- Allez, viens avec nous. C'est bon. Al ne va pas te faire de mal, m'a-t-elle rassurée. Elle aboie plus qu'elle ne mord.

J'avais un doute là-dessus. D'autant plus quand j'ai vu Butch Al se lever alors que je m'approchais de leur table.

C'était une femme immense. Je ne saurais pas dire sa taille exacte, je n'étais qu'une gamine, mais elle me dominait de sa hauteur et de sa carrure.

J'ai instantanément aimé la force qui se dégageait de son visage. La façon dont sa mâchoire se crispait. La colère dans ses yeux. La façon dont elle portait son corps. Son corps qui émergeait de sa veste de sport tout en restant caché dessous. Les courbes et les plis. Ses épaules carrées, son large cou. Sa forte poitrine étroitement bandée. Les couches superposées de sa chemise blanche, de sa cravate et de sa veste. Ses hanches soigneusement dissimulées.

Elle m'a regardé de haut en bas. J'ai essayé de me gonfler. Elle l'a perçu. Sa bouche refusait de sourire mais on aurait dit que ses yeux le faisaient. Elle m'a tendu une grande main rugueuse. Je l'ai serrée. La fermeté de sa poigne m'a surprise. Elle a mis plus de force dans son étreinte, je lui ai rendu la pareille. J'étais contente de ne pas porter de bague. Sa prise se resserrait, la mienne aussi. Elle a fini par sourire.

- Il y a de l'espoir pour toi, a-t-elle dit.

Je rayonnais de reconnaissance en accueillant ces mots.

Je suppose que vu de l'extérieur, on aurait pu interpréter cette poignée de main comme une bravade. Mais ça signifiait beaucoup plus que ça pour moi, et aujourd'hui encore. Ce n'était pas juste une façon de mesurer nos forces. Une poignée de main comme celle-là, c'est un défi. C'est rechercher

la puissance en s'encourageant pas à pas. Au point le plus fort, un équilibre s'établit et c'est là que tu rencontres vraiment l'autre.

J'avais vraiment rencontré Butch Al. J'étais tellement excitée. Et effrayée. Je n'avais pas de raison de l'être : personne n'avait jamais été aussi gentil avec moi. Elle était parfois assez bourrue mais elle agrémentait ça en ébouriffant mes cheveux, en me prenant par l'épaule ou en me donnant sur la joue plus qu'une tape, et moins qu'une claque. Je me sentais bien. J'aimais l'affection dans sa voix quand elle m'appelait *gamine*, ce qu'elle faisait souvent. Elle m'a prise sous son aile et m'a appris les choses qu'elle jugeait les plus importantes à savoir pour une jeune butch comme moi, avant d'embarquer pour un voyage aussi dangereux et douloureux. À sa manière, elle savait faire preuve de patience avec moi.

À cette époque, dans le quartier de Tenderloin, les bars étaient gays[3] par pourcentage. Le Tifka's était gay à peu près à vingt-cinq pour cent. Ce qui signifie qu'on avait un quart des tables et de la piste de danse. Les trois autres quarts empiétaient toujours sur notre espace. Al m'a appris comment garder notre territoire.

J'ai appris à craindre la police comme un ennemi mortel et à haïr les macs qui contrôlaient la vie de tant de femmes qu'on aimait. Et j'ai appris à me marrer. Cet été-là, les vendredis et les samedis soir étaient pleins de rires et de taquineries, gentilles pour la plupart.

Les drag queens s'asseyaient sur mes genoux et on posait pour des photos Polaroïd. On a appris beaucoup plus tard que le type qui les prenait était en fait un flic en civil. Je pouvais regarder les vieilles bulldaggers[4] et voir mon propre futur. J'ai découvert ce que j'attendais d'une autre femme en observant Butch Al et son amante, Jacqueline.

Elles m'ont laissé trainer avec elles tout l'été. Je disais à mes parents que je doublais mes heures de travail les vendredis et samedis soir pour « mettre de l'argent de côté pour la fac » et que je passais la nuit chez une copine du lycée qui habitait juste à côté de mon boulot. Ils ont choisi de croire à mon alibi. Tout au long de la semaine, je comptais les heures qui me séparaient du vendredi soir, quand je pourrais me barrer du boulot et me diriger vers Niagara Falls.

Après la fermeture du bar, on marchait dans la rue, complètement bourrées, chacune à un bras de Jacqueline. Elle levait la tête vers le ciel en disant : « Merci Seigneur pour ces deux belles butchs ! » Al et moi on se

penchait en avant pour se faire un clin d'œil et on riait toutes les trois, pour le simple plaisir d'être là et d'y être ensemble.

Elles m'ont laissée dormir chez elles tous les weekends, sur leur vieux canapé moelleux. Jacqueline préparait des œufs à 04h00 du matin pendant que Al faisait mon éducation. C'était toujours la même leçon : s'endurcir. Al n'a jamais dit précisément ce qui m'attendait. Ce n'était jamais énoncé clairement. Mais j'avais l'intuition que ça allait être terrible. Je sais qu'elle était inquiète pour ma survie. Je me demandais si j'étais prête. Le message de Al était : *Tu ne l'es pas !*

Ce n'était pas très encourageant. Je savais que si ses leçons étaient si cinglantes, c'était parce qu'elle voyait l'urgence à me préparer à une existence difficile. Elle n'a jamais voulu me heurter. Elle cultivait ma solidité de butch de la meilleure façon qu'elle connaissait. Elle me le rappelait souvent : personne n'avait jamais fait ça pour elle quand elle était jeune butch et elle avait survécu. Elle avait une drôle de manière de me rassurer. Mais j'avais Butch Al comme mentor.

Al et Jackie m'ont bichonné. Littéralement. Jacqueline me coupait les cheveux dans sa cuisine. Ce sont elles qui m'ont emmené chercher ma première veste de sport et ma première cravate dans un magasin d'occasion. Al a épluché les rayons et a sorti les vestes de sport les unes après les autres. Je les ai toutes essayées. Jackie penchait un peu la tête, puis la secouait. Enfin, elle a fini par lisser le revers de ma veste en hochant la tête en signe d'approbation. J'étais au paradis des butchs !

Ensuite, ça a été au tour de la cravate. Al l'a choisie pour moi. Une fine cravate noire.

- Une cravate noire, c'est une valeur sure, m'a-t-elle expliqué solennellement.

Et bien sûr, elle avait raison.

C'était plutôt amusant. Mais la question du sexe me mettait la pression, à l'intérieur comme à l'extérieur, et Al le savait. Un soir, elle a posé un carton sur la table de la cuisine et l'a poussé vers moi pour que je l'ouvre. Dedans il y avait un gode en caoutchouc. J'étais sidérée.

- Tu sais ce que c'est ? a-t-elle demandé.
- Bien sûr, ai-je répondu.
- Tu sais quoi faire avec ça ?
- Bien sûr, ai-je menti.

Jackie a lâché la vaisselle dans l'évier.

- Al, pour l’amour de Dieu, laisse-la souffler, tu veux ?

- Une butch doit savoir ces choses-là, a insisté Al.

Jacqueline a balancé son torchon et a quitté la cuisine, furieuse.

Ça devait être la version butch de la discussion « père-fils ». Al a parlé, j’ai écouté.

- Tu comprends ? a-t-elle demandé avec insistance.

- Bien sûr, ai-je répondu. Bien sûr.

Al était satisfaite d’avoir transmis suffisamment d’informations avant que Jackie ne revienne dans la cuisine.

- Une dernière chose, gamine, a-t-elle ajouté, ne fais pas comme ces bulldaggers qui accrochent ça et se pavanent avec leur attirail. Fais-ça avec un peu de classe, tu vois ce que je veux dire ?

- Bien sûr.

Je ne voyais pas du tout.

Al a quitté la pièce pour prendre une douche avant d’aller dormir. Jacqueline a essuyé la vaisselle pendant un moment, le temps que la rougeur sur mes joues s’estompe et que le sang arrête de me cogner les tempes. Elle s’est assise sur une chaise, à côté de moi.

- Est-ce que tu as compris ce que Al t’a dit, chérie ?

- Bien sûr, ai-je répondu en me faisant le serment de ne plus jamais dire ça.

- Est-ce qu’il y a des choses que tu n’as pas comprises ?

- Eh bien, ai-je commencé doucement, on dirait qu’il faut un peu de pratique, mais j’ai saisi l’idée générale. Je veux dire, j’imagine que comme pas mal de trucs il faut s’exercer un peu avant de le faire correctement.

Jacqueline a eu l’air confuse, puis elle a ri jusqu’à ce que de chaudes larmes ruissellent le long de ses joues.

- Chérie, a-t-elle commencé, mais elle riait trop pour réussir à continuer. Chérie, tu ne peux pas apprendre à baiser en lisant un manuel de bricolage. Ce n’est pas comme ça qu’une butch devient une bonne amante !

C’était précisément ça que j’avais besoin de savoir !

- Eh bien, qu’est-ce qui fait qu’une butch devient une bonne amante ? ai-je demandé, en essayant de faire comme si la réponse n’avait pas tant d’importance pour moi.

Son visage s’est adouci.

- C’est difficile à dire. Je suppose qu’être une bonne amante, ça veut dire savoir respecter une fem. Ça veut dire être à l’écoute de son corps. Et même

si le sexe devient un peu brutal, ou quoi que ce soit, c'est parce qu'elle en a envie aussi, parce qu'au fond de toi tu la traites toujours avec douceur et attention. Est-ce que ça te parle ?

Pas du tout. J'avais obtenu moins d'informations que ce que je cherchais. Ça s'est pourtant révélé être pile celle dont j'avais besoin. Ça m'a donné matière à réfléchir pour le restant de ma vie.

Jacqueline m'a pris la bite en caoutchouc des mains. Est-ce que je l'avais tenue tout ce temps ? Elle l'a délicatement placée sur ma cuisse. Ma température corporelle est montée d'un cran. Elle a commencé à la toucher doucement, comme si c'était quelque chose de vraiment magnifique.

- Tu sais, avec ça, tu peux donner beaucoup de plaisir à une femme. Peut-être plus qu'elle n'en a jamais eu dans sa vie.

Elle a arrêté de caresser le gode.

- Ou tu peux vraiment la blesser et lui rappeler toutes les fois où elle a été blessée dans sa vie. Tu dois penser à ça à chaque fois que tu attaches ce truc. Alors tu seras une bonne amante.

J'ai attendu, en espérant qu'elle en dirait plus. Mais c'était fini. Elle s'est levée et a commencé à s'affairer dans la cuisine. Je suis allée au lit. J'ai essayé de mémoriser chaque mot avant de tomber dans le sommeil.

***

Quand Monique a commencé à flirter avec moi, tout le monde dans le bar nous observait. Monique me terrifiait. Jacqueline avait dit une fois que Monique utilisait le sexe comme une arme. Est-ce que Monique avait vraiment envie de moi ? Les butchs disaient que oui, alors ça devait être vrai. Je ne sais pas pourquoi, mais tout le monde avait l'air sûr que j'allais perdre ma virginité de butch avec Monique.

Un vendredi soir, les butchs m'ont donné un petit coup de poing dans l'épaule, m'ont tapé dans le dos et ont réajusté ma cravate, avant de m'envoyer à sa table. Quand on est sorties toutes les deux, j'ai remarqué qu'aucune des autres fems ne m'encourageait. Pourquoi est-ce que Jacqueline ne daignait même pas me regarder ? Elle tapotait simplement ses longs ongles vernis sur son verre de whisky en le fixant comme si c'était la seule chose qui existait. Avait-elle pressenti le drame imminent ?

Le soir suivant, je suis arrivé tard au bar, en priant pour que Monique et sa bande n'y soient pas. Elles y étaient. Je me suis glissé furtivement

jusqu'à notre table et je me suis assis. Personne ne savait précisément ce qui s'était ou ne s'était pas passé la nuit précédente. Mais tout le monde savait que ça s'était très mal passé.

Je me suis assise, noyée dans ma propre honte, en me remémorant notre soirée. Quand je m'étais retrouvée chez Monique, j'avais été tétanisée. Il m'était apparu clairement que je ne savais pas ce qu'était le sexe. Quand est-ce que ça commençait, et comment ? Qu'est-ce que j'étais censée faire ? Et Monique me flanquait une peur bleue. D'un seul coup, j'avais changé d'avis. Je n'avais pas voulu me confronter à ça. J'avais bavardé nerveusement. Monique avait eu un petit sourire ironique. Alors que je m'étais déplacé du canapé à une chaise, elle m'avait suivie.

- C'est quoi le problème ? s'était-elle moquée. Je ne te plais pas chérie ? C'est quoi le problème, hein ?

J'avais parlé de la pluie et du beau temps jusqu'à ce qu'elle me coupe, exaspérée.

- Tire-toi d'ici !

Elle avait eu l'air dégoutée de moi. J'avais bafouillé quelques mots d'excuses et je m'étais enfuie de chez elle.

Mais de retour au bar, je ne pouvais pas esquiver les conséquences. Je me suis assis à une table éloignée de la sienne et je me suis frotté la tête comme si je pouvais en effacer la mémoire. Je me suis demandé combien de temps allait durer cette soirée. Longtemps. Très longtemps.

Monique a chuchoté quelque chose à une butch assise à côté d'elle. La butch a traversé la pièce et s'est approchée de notre table.

- Hé ! m'a-t-elle interpellée.

Je n'ai pas levé les yeux.

- Hé, toi, la fem, tu veux danser avec une vraie butch ?

Je me suis tortillée sur ma chaise. Al lui a murmuré quelque chose que je n'ai pas entendu.

- Oh, je suis désolée Al, je ne savais pas que c'était ta fem !

Al s'est levée et a frappé la butch avant même qu'on ait eu le temps de comprendre ce qui se passait. Puis Al m'a regardée en ayant l'air d'attendre quelque chose de moi.

- Alors ?

Elle maintenait la butch pliée en deux. Al attendait que je frappe cette femme pour défendre mon honneur. Je n'avais envie de frapper personne

dans cette pièce, à part peut-être moi-même. Je n'avais aucun honneur à défendre.

Les butchs qui accompagnaient Monique se sont levées, prêtes à traverser la salle. Al et les autres butchs de notre bande se sont alignées devant la table pour me protéger. Jacqueline m'a mis la main sur la cuisse pour me rassurer et pour me dire que je n'étais pas obligée de me battre. Elle n'aurait pas eu besoin de le faire. Mona est arrivée derrière moi et a posé les mains sur mes épaules. Les fems resserraient les rangs autour de moi, elles aussi. Je suis restée assise, mon visage enfoui dans mes mains, en secouant la tête. Je voulais juste que ça s'arrête. Mais ce n'était pas encore fini.

La bande de Monique a finalement battu en retraite. Mais aucune d'entre nous ne pouvait quitter le bar tant que les autres étaient là, sinon on aurait pris le risque de se faire attraper dans un coin. C'était parti pour être une très longue soirée.

Al était furieuse contre moi.

- Tu vas laisser ces bulldaggers te parler comme ça ?

Elle a donné un grand coup de poing sur la table pour appuyer son propos.

- La ferme, Al, lui a dit Jacqueline d'un ton tranchant.

Ça m'a tellement surpris que j'ai redressé la tête pour la regarder. Elle fusillait Al du regard.

- Laisse la gamine tranquille, tu veux ?

Al a arrêté de me hurler dessus mais elle m'a tourné le dos pour regarder danser les couples. Son langage corporel me disait qu'elle était encore déçue de ma réaction. Jacqueline se contentait de tapoter son verre de whisky avec les ongles, comme le soir précédent. Il m'a fallu beaucoup de temps pour apprendre le langage morse des fems.

Au bout d'un moment, le bar a commencé à se vider un peu. Yvette est arrivée. Jacqueline l'a regardée, l'air manifestement inquiète.

- Qu'est-ce qu'il y a ? lui ai-je demandé, arrêtant de m'apitoyer sur mon sort.

Jackie a observé mon visage.

- À toi de me le dire.

J'ai regardé Yvette. Comme Jacqueline, elle avait commencé à faire le trottoir quand elle était ado. Jackie avait arrêté de faire des passes quand elle s'était mise avec Al, qui avait les moyens de les faire vivre toutes les

deux grâce à ce qu'elle gagnait avec son boulot syndiqué[5] dans une usine automobile.

Yvette n'avait pas de butch qui travaillait à l'usine. Yvette n'avait personne, à part les filles avec qui elle bossait.

- Elle a l'air d'avoir eu une dure soirée, ai-je suggéré.

Jacqueline a hoché la tête.

- C'est comme ça sur les boulevards. On en prend vraiment plein la gueule là-bas.

J'étais troublée par l'intimité de cette discussion. Puis, elle a fait mine de changer de sujet.

- De quoi elle a besoin à ce moment précis, à ton avis ?

- Qu'on lui foute la paix, j'ai dit, en pensant à mes propres besoins.

Elle a souri.

- Oui, elle veut qu'on lui foute la paix. Elle ne veut surtout pas que quelqu'un dans ce monde de merde vienne encore lui demander quoi que ce soit ce soir. Mais elle aurait bien besoin d'un peu de réconfort, tu vois ce que je veux dire ?

Peut-être bien que oui.

- Elle apprécierait sûrement qu'une butch comme toi vienne la voir et l'invite simplement à danser, tu vois ? Sans la brusquer.

Je me suis dit que je pouvais peut-être faire ça. N'importe quoi pourvu que ça atténue ma propre honte.

Jacqueline m'a tiré sur la manche.

- Fais-ça avec douceur, OK ?

J'ai hoché la tête et traversé lentement la pièce jusqu'à Yvette. Elle se tenait la tête dans les mains. Je me suis éclairci la voix. Elle m'a regardée d'un air las, en buvant une petite gorgée.

- Qu'est-ce que tu veux ? m'a-t-elle demandé.

- Ben, je me disais… Est-ce que tu veux danser avec moi ?

Elle a secoué la tête.

- Peut-être plus tard bébé, OK ?

Peut-être que c'était la façon dont je suis restée plantée là. Je ne pouvais pas retraverser la salle et faire face au groupe de Monique ou au mien sans avoir dansé. Je n'avais pas pensé à ça. Et Jackie, est-ce qu'elle l'avait prévu ? Ou peut-être que c'était lié aux regards échangés entre Jacqueline et Yvette d'un bout à l'autre de la pièce. Quoiqu'il en soit, Yvette a finalement dit « Allez, pourquoi pas » et elle s'est levée pour danser avec moi.

Je l’ai attendue au milieu de la piste de danse. La voix de Roy Orbinson était douce et séduisante. Je suis restée debout, avec sa main dans la mienne, jusqu’à ce qu’elle se détende et vienne contre moi. Après avoir dansé pendant un moment, Yvette m’a dit :

- Tu peux respirer tu sais !

On a éclaté de rire ensemble.

Puis j’ai senti son corps se serrer contre le mien et on a, en quelque sorte, fondu ensemble. J’ai découvert toutes les douces surprises qu’une fem peut faire à une butch : sa main à l’arrière de mon cou, posée sur mon épaule, ou serrée comme un poing. La sensation de son ventre et de ses cuisses pressées contre moi. Ses lèvres effleurant mon oreille.

La chanson s’est finie et elle s’est écartée de moi. J’ai doucement pris sa main.

- S’il te plait.

- Chérie, a-t-elle ri, tu as dit le mot magique !

On a dansé quelques slows d’affilée. Nos corps se balançaient sans effort dans le cercle des danseuses. La plus petite variation de la pression exercée par ma main dans son dos influait sur les mouvements de son corps. Pas une seule fois je n’ai passé la cuisse entre ses jambes. Je savais qu’elle avait été blessée à cet endroit-là. Même en tant que jeune butch, c’était quelque chose que je protégeais chez moi. Je sentais sa douleur, elle connaissait la mienne. Je sentais son désir, elle attisait le mien.

Finalement, la musique s’est arrêtée et je l’ai laissée partir. Je l’ai embrassée sur la joue et je l’ai remerciée. J’ai traversé la piste de danse jusqu’à ma table. J’étais changé à jamais.

Jackie m’a tapoté la cuisse avec un sourire chaleureux. Les autres fems - hommes ou femmes -- me regardaient différemment. Alors que le monde nous écrasait la gueule, elles essayaient coute que coute de protéger et de nourrir notre sensibilité. Elles venaient de voir la tendresse dont j’étais capable.

Les autres butchs devaient me reconnaitre comme sexuelle à présent, comme une rivale. Même Al me regardait différemment.

Aussi pénible qu’avait pu être toute cette initiation, ce n’était rien de moins qu’un rite de passage. Ça ne m’a pas rendue arrogante. J’ai appris qu’il fallait avant tout de l’humilité pour réussir à provoquer le désir d’une femme et à en déchainer toute la puissance.

Forte face à mes ennemis, tendre pour celles que j'aimais et que je respectais. C'était ainsi que je voulais être. Bientôt, j'allais devoir soumettre ces qualités au test. Mais pour l'instant, j'étais heureuse.

***

Le vendredi suivant, au bar, ça a été tumultueux. On riait toutes, et on dansait. Je regardais Yvette du coin de l'œil. Jacqueline a dû le remarquer parce qu'elle m'a expliqué que le mac d'Yvette ne la laisserait pas avoir une butch régulière. Mon ventre se tordait de rage. Je gardais quand même un œil sur elle. Après tout, son mac ne pouvait pas tout savoir, hein ?

Quand la lumière rouge a jailli dans le bar, je suis allé de moi-même dans les toilettes et j'ai pris mon poste sur les chiottes. Un long moment s'est écoulé. J'ai entendu des bruits sourds et plusieurs cris. Puis tout est redevenu calme.

J'ai jeté un coup d'œil dans la salle. Toutes les stone butchs et les drag queens étaient alignées face au mur, les mains menottées dans le dos. Plusieurs fems, connues par les flics pour se prostituer, se faisaient malmener et séparer des autres. Je savais maintenant que ça leur couterait au moins une pipe pour pouvoir sortir de taule ce soir.

Un flic m'a aperçue et m'a empoignée par le col. Il m'a menottée et m'a balancée à travers la pièce. Je cherchais Butch Al des yeux mais ils avaient déjà commencé à charger des gens dans les camions de police.

Jacqueline a couru vers moi.

- Prends soin des autres, m'a-t-elle glissé.

Et elle a ajouté :

- Sois prudente, chérie.

J'ai hoché la tête. Mes poignets attachés dans le dos me faisaient souffrir. J'allais faire de mon mieux pour être prudente. J'espérais que Al et moi, on pourrait prendre soin l'une de l'autre.

Le temps que les flics m'arrêtent, le camion des butchs était déjà plein. Ils m'ont emmenée dans un autre, avec Mona et les autres drag queens. J'étais contente. Mona m'a embrassée sur la joue et m'a dit de ne pas avoir peur. Elle m'a dit que ça allait bien se passer. Si elle disait la vérité, pourquoi est-ce que toutes les drag queens avaient l'air aussi terrifiées que moi ?

Au commissariat, j'ai vu Yvette et Monique, elles aussi arrêtées au cours d'une rafle dans la rue. Yvette m'a lancé un sourire d'encouragement, je lui ai répondu par un clin d'œil. Un flic m'a poussée par derrière à l'intérieur du commissariat. J'ai été dirigée vers la cellule des gouines. Ils ont sorti Al de la cellule en même temps qu'ils m'ont mise dedans. Je l'ai appelée. Elle n'a pas eu l'air de m'entendre.

Les flics m'ont enfermé à clé. Au moins, mes poignets étaient libérés des menottes. J'ai fumé une cigarette. Qu'allait-il se passer ? À travers la petite fenêtre grillagée, j'ai vu quelques butchs du samedi soir qui se faisaient identifier. Ils avaient emmené Butch Al dans la direction opposée.

Les drag queens étaient dans une grande cellule à côté de la nôtre. Mona et moi, on s'est échangé un sourire. À ce moment-là, trois flics sont arrivés et lui ont ordonné de sortir de la cellule. Son corps s'est légèrement recroquevillé. Elle avait les larmes aux yeux. Puis elle s'est avancée vers eux plutôt que de se faire trainer dehors.

J'ai attendu. Que se passait-il ?

À peu près une heure plus tard, les flics ont ramené Mona. Mon cœur s'est serré quand je l'ai vue. Deux flics la trainaient. Elle tenait à peine debout. Ses cheveux étaient trempés et collaient à son visage. Son maquillage était barbouillé. Il y avait du sang qui coulait le long de ses bas sans coutures. Ils l'ont balancée dans la cellule voisine de la mienne. Elle est restée là où elle était tombée. J'avais du mal à respirer. Je lui ai parlé en chuchotant.

- Chérie, tu veux une clope ? Tu veux fumer ? Allez, viens près de moi.

Elle avait l'air hébétée et peu disposée à bouger. Finalement, elle s'est trainée jusqu'aux barreaux, à côté de moi. J'ai allumé une cigarette et la lui ai tendue. Pendant qu'elle fumait, j'ai glissé mon bras entre les barreaux et je lui ai doucement caressé les cheveux, puis je lui ai posé la main sur l'épaule. Je lui ai parlé à voix basse. Pendant un bon moment, elle n'a pas eu l'air de m'entendre. Puis elle s'est appuyée le front contre les barreaux et j'ai passé les bras autour d'elle.

- Ça te change, a-t-elle dit. Ce qu'ils te font ici, la merde que tu ramasses tous les jours dans la rue… Ça te change, tu sais.

J'écoutais. Elle a souri.

- J'arrive pas à me rappeler si j'étais aussi innocente que toi quand j'avais ton âge.

Son sourire s'est estompé.

- Je ne veux pas te voir changer. Je ne veux pas te voir te durcir.

Je comprenais, en quelque sorte. Mais j'étais vraiment inquiète pour Al et je n'avais pas la moindre idée de ce qui allait m'arriver. Ça ressemblait à une discussion philosophique. Je ne savais pas si j'allais vivre jusqu'à l'âge d'être changée par l'expérience. Je voulais juste vivre au-delà de cette soirée. Je voulais savoir où était Al.

Les flics ont dit à Mona que sa caution avait été payée et qu'elle pouvait partir.

- Je dois avoir l'air d'une épave, a-t-elle dit.

- Tu es magnifique, lui ai-je répondu.

Et je le pensais.

J'ai regardé son visage une fois encore, en me demandant si les hommes auxquels elle se donnait l'aimaient autant que moi.

- Tu es vraiment une butch adorable, m'a dit Mona avant d'y aller.

Ça faisait du bien.

Les flics ont ramené Al juste après le départ de Mona. Elle était en assez mauvais état. Sa chemise était ouverte par endroits et la fermeture éclair de son pantalon était baissée. Sa bande était défaite, libérant sa large poitrine. Ses cheveux étaient mouillés. Il y avait du sang qui coulait de sa bouche et de son nez. Elle avait l'air hébétée, comme Mona.

Les flics l'ont poussée dans la cellule. Puis ils se sont approchés de moi. J'ai reculé jusqu'à me retrouver dos au mur. Ils se sont arrêtés et ont souri. Un des flics s'est touché l'entrejambe. L'autre m'a passé les mains sous les aisselles et m'a soulevé à quelques centimètres du sol, puis m'a plaqué violemment contre les barreaux. Il m'a enfoncé les pouces profondément dans les seins avant de me coller son genou entre les cuisses. Il a raillé :

- Tu seras grande comme ça bientôt. Assez grande pour que tes pieds atteignent le sol. Alors on s'occupera de toi comme on a fait avec ta petite copine Allison.

Puis ils sont partis.

Allison.

J'ai attrapé mon paquet de clopes et mon Zippo et j'ai rampé par terre jusqu'à l'endroit où était affalée Al. Je tremblais. J'ai appelé « Al », en tendant le paquet.

Elle n'a pas levé les yeux. J'ai posé la main sur son bras. Elle l'a repoussée brusquement. Sa tête était immobile. Je pouvais voir l'étendue de

son large dos, la courbure de ses épaules. Je l'ai touchée encore une fois, sans réfléchir. Elle m'a laissée faire.

Je fumais d'une main, lui effleurant le dos avec l'autre. Elle a commencé à trembler. J'ai passé les bras autour d'elle. Son corps s'est ramolli contre moi. Elle était blessée. Le parent était devenu l'enfant pour un instant. Je me sentais forte. On pouvait trouver du réconfort entre mes bras.

- Hé, vise un peu ça ! a crié un des flics à son collègue. Allison s'est trouvée une bébé butch. On dirait deux pédales.

Ils ont éclaté de rire.

Mes bras se sont resserrés autour d'elle pour la protéger, comme si je pouvais faire taire leurs railleries, comme si je pouvais la garder en sécurité dans mon étreinte. J'avais toujours admiré sa force. Maintenant, je sentais les muscles de son dos, de ses épaules et de ses bras. Je ressentais toute sa puissance de stone butch, même à bout, effondrée dans mes bras.

Les flics nous ont annoncé que Jacqueline avait payé notre caution. Les derniers mots que je les ai entendus prononcer étaient :

- On se reverra. Souviens-toi bien de ce qu'on a fait à ta pote.

Qu'est-ce qu'ils lui avaient fait ? Les mêmes questions revenaient sans cesse. Le regard de Jacqueline passait du visage de Al au mien avec la même interrogation. Je n'avais pas de réponse. Al n'en livrait aucune. Dans la voiture, Jacqueline tenait Al d'une telle façon qu'on aurait pu croire au premier coup d'œil que c'était Al qui était en train de la consoler. Je me suis assise sans bruit sur le siège avant. J'aurais eu moi aussi besoin de réconfort. Je ne connaissais pas le mec gay qui conduisait. Il m'a demandé :

- Est-ce que ça va ?

- Ouais, ai-je répondu, sans le penser.

Il nous a déposées chez Al et Jacqueline. Al a mangé ses œufs comme si elle ne pouvait pas en sentir le gout. Elle n'a pas dit un mot. Jacqueline nous a regardées nerveusement à tour de rôle, Al et moi. J'ai mangé et puis j'ai fait la vaisselle. Al est partie dans la salle de bain.

- Elle va y passer un bon moment, a dit Jacqueline.

Comment est-ce qu'elle le savait ? Est-ce que c'était déjà arrivé plusieurs fois ? J'ai essuyé la vaisselle.

Jacqueline s'est tournée pour concentrer son attention sur moi.

- Ça va toi ? a-t-elle demandé.

- Ouais, c'est bon, ai-je menti.

Elle s'est rapprochée de moi.

- Bébé, est-ce qu'ils t'ont fait du mal ?

J'ai menti à nouveau.

- Non.

J'étais en train d'ériger un mur de briques à l'intérieur de moi. Le mur ne me protégeait pas, et j'étais juste là à regarder comme si ce n'était pas mes propres mains qui empilaient les briques une par une. Je me suis tournée dos à elle pour lui signifier que j'avais une question importante à poser.

- Jacqueline, est-ce que je suis assez forte ?

Elle est venue derrière moi et m'a prise par les épaules pour me retourner. Elle a attiré ma tête contre sa joue.

- Qui l'est ? a-t-elle murmuré. Personne n'est assez fort. Tu survis juste, du mieux que tu peux. Les butchs comme toi ou Al n'ont pas le choix. Ça va t'arriver. Tout ce que tu peux faire, c'est essayer de trouver comment vivre après ça.

Une autre question me brulait encore les lèvres.

- Al veut que je sois dure. Toi, Mona et les autres fems, vous êtes toujours en train de me dire de rester douce, de rester tendre. Comment est-ce que je pourrais être les deux à la fois ?

Jacqueline m'a effleuré la joue.

- C'est Al qui a raison. Vraiment. J'imagine que pour nous les filles, c'est égoïste de te dire ça. On veut que vous soyez suffisamment fortes pour survivre à toute la merde que vous subissez. On aime cette force en vous. Mais les butchs se font aussi défoncer le cœur. Je suppose que des fois, on espère juste qu'il existe un moyen de protéger vos cœurs et de vous garder tendres, pour nous. Tu vois ce que je veux dire ?

Je ne voyais pas. Je ne voyais vraiment pas.

- Est-ce que Al est tendre ?

Le visage de Jacqueline s'est crispé. Ma question touchait à des choses qui risquaient de percer l'armure de Al. Mais Jacqueline a vu que j'avais vraiment besoin de la réponse.

- Elle a été blessée très profondément. C'est difficile pour Al de dire ce qu'elle ressent. Mais, ouais. Je ne pense pas que je pourrais être avec elle si elle n'était pas tendre avec moi.

On a toutes les deux entendu Al déverrouiller la porte de la salle de bain. Jacqueline m'a lancé un regard d'excuse. Je lui ai signifié que je

comprenais. Elle a quitté la cuisine et je me suis retrouvée seule. Il y avait beaucoup de choses auxquelles je devais réfléchir.

Je me suis affalée sur le canapé. Au bout d'un moment, Jacqueline m'a apporté des couvertures. Elle s'est assise à côté de moi et m'a caressé le visage. Ça faisait du bien. Elle m'a regardé pendant un long moment, l'air triste. Je ne sais pas pourquoi mais ça m'a fait peur. Je crois que je m'imaginais qu'elle pouvait voir ce qui m'attendait, alors que moi je ne pouvais pas.

- T'es sure que ça va ? a-t-elle demandé.

J'ai souri.

- Ouais.

- T'as besoin de quelque chose ?

Ouais. J'avais besoin d'une fem qui m'aime comme elle aimait Al. J'avais besoin que Al m'explique exactement ce qu'ils allaient me faire la prochaine fois, et comment y survivre. Et j'avais besoin de la poitrine de Jacqueline. Quasiment à l'instant où cette pensée m'a traversé l'esprit, elle a pris ma main et l'a posée sur sa poitrine. Elle a tourné la tête vers la chambre à coucher, comme si elle était en train d'écouter Al.

- T'es sure que tu vas bien ? m'a-t-elle demandé une dernière fois.

- Oui, ça va.

Son visage s'est adouci. Elle m'a frôlé la joue et a retiré ma main de sa poitrine.

- Tu es une vraie butch, elle a dit, en secouant la tête.

Je me suis sentie fière en entendant ça.

Le matin, je me suis réveillée de bonne heure et je suis partie sans faire de bruit.

Butch Al et Jacqueline ne sont plus venues au bar après ça. Leur téléphone était débranché. J'ai entendu différentes rumeurs sur ce qu'il était advenu de Al. J'ai choisi de n'en croire aucune.

L'été touchait à sa fin. Il était temps de retourner au lycée pour ma première. Alors que les vacances s'achevaient, j'ai arrêté d'aller à Niagara Falls les weekends. Juste avant Noël[6], je suis retourné au Tifka's pour revoir la vieille bande. Yvette n'était pas là. J'ai entendu dire qu'elle était morte seule dans une ruelle, la gorge lacérée d'une oreille à l'autre. Mona avait fait une overdose, volontairement à ce qu'on disait. Personne n'avait vu Al. Jackie travaillait à nouveau dans la rue.

J’ai sillonné le quartier de Tenderloin, marchant de bar en bar dans le vent glacial. J’ai entendu son rire avant de la voir elle. Jacqueline était là, dans l’ombre d’une ruelle, riant avec ironie avec les autres travailleuses. Elle m’a vue.

Jacqueline est directement venue vers moi, souriante. J’ai vu le voile de l’héroïne traverser ses yeux. Elle était maigre, vraiment maigre. Elle se tenait face à moi. Elle a ouvert le col de ma veste pour réajuster ma cravate. Puis elle a remonté mon col pour me protéger du froid. Je me tenais là, les mains profondément enfouies dans mes poches. J’ai ressenti la même chose que la nuit où j’avais dansé avec Yvette.

On s’est posé l’une à l’autre une foule de questions, juste avec les yeux, et on se répondait tout aussi silencieusement. Tout ça s’est passé très vite. J’ai vu les larmes commencer à perler dans ses yeux, puis elle s’est retournée pour s’en aller.

Le temps que je retrouve ma voix pour parler, Jacqueline était partie.

Notes

[1] *Genny* : bière légère, produite aux États-Unis.

[2] *Baby, I need your loving, *« Bébé, j’ai besoin de ton affection », chanson des Four Tops, 1964.

[3] Aux États-Unis, le terme *gay* peut être utilisé dans un sens large pour homosexuel·le·s, hommes ou femmes.

[4] *Bulldagger* : il s’agit encore ici d’une insulte détournée et réappropriée, désignant des lesbiennes très butchs. Le terme suggère que la personne ne correspond pas aux normes de beauté conventionnelles. Il contient le mot *bull*, qui veut dire *taureau* ou *costaud*. Par exemple, la chanteuse de blues afro-états-unienne Gladys Bentley (1907-1960), ouvertement lesbienne, se définissait elle-même comme bulldagger.

[5] Dans certaines grandes usines, aux États-Unis, le syndicat (*labor-union*) permet aux ouvriers et ouvrières syndiqué·e·s d’obtenir de meilleurs salaires ainsi que des avantages sociaux (assurance maladie, plan de retraite). Il a aussi un pouvoir sur les embauches et fait

pression pour limiter les licenciements. Il négocie avec la direction les accords d'entreprise qui sont renouvelés périodiquement.

[6] *Noël* était à l'origine une fête romaine célébrant le soleil. Avec la christianisation de l'Occident, *Noël* est devenu le jour de célébration de la naissance de Jésus Christ, et a fini par remplacer les fêtes paiennes associées au solstice d'hiver. Fêtée le 25 décembre, elle est aujourd'hui largement considérée comme une fête familiale.

Chapitre 4

Chapitre 4

Le papier a volé de mon bureau et a glissé sur le sol. Tout en gardant un œil sur Mrs Rotondo, je me suis pliée en deux pour le ramasser. Par chance, elle n'a pas eu l'air de remarquer quoi que ce soit.

ATTENTION !!! Tes parents ont appelé chez nous pour te trouver et mes parents veulent savoir pourquoi. Je ne peux plus te couvrir. S'IL TE PLAIT, PARDONNE-MOI !!! Amour pour l'éternité. Ton amie pour la vie, Barbara.

J'ai levé les yeux et j'ai croisé le regard de Barbara. Elle se tordait les mains avec l'air de demander pardon. J'ai souri et hoché la tête. J'ai mimé le geste de fumer une cigarette. Barbara a hoché la tête et a souri. Elle me réchauffait de l'intérieur. Barbara, la fille à côté de qui j'étais assise en classe depuis deux ans. Barbara, la fille qui m'avait dit que si j'avais été un gars, elle serait tombée amoureuse de moi.

On s'est retrouvées dans les toilettes des filles. Deux jeunes qui fumaient avaient déjà ouvert les fenêtres.

- T'étais où ces temps-ci ? a-t-elle voulu savoir.

- Je bossais comme une dingue. Il faut que je me barre de chez mes parents sinon je vais crever. On dirait qu'ils ne supportent pas qui je suis.

J'ai pris une longue bouffée sur ma cigarette.

- Je crois qu'ils préféreraient que je ne sois jamais née.

Barbara a frémi.

- Ne dis pas ça, a-t-elle réagi après avoir jeté un coup d'œil autour pour voir si quelqu'un pouvait entendre.

Elle a pris une taffe sur sa cigarette et a craché la fumée par la bouche tout en l'aspirant avec le nez.

- C'est fou non ? Ça s'appelle une boucle française. C'est Kevin qui m'a montré.

- Oh, merde, a sifflé quelqu'un.

- Très bien, jeunes filles, en rang !

C'était Mrs Antoinette, le fléau des filles accros à la nicotine. Elle nous a ordonné de nous mettre en ligne pour sentir nos haleines. Vu qu'elle ne m'avait pas encore repérée, j'ai saisi ma chance et je me suis glissée par la

porte. Les couloirs étaient déserts. Dans une minute, une sonnerie exaspérante allait retentir et les couloirs seraient bondés de jeunes tenant leurs classeurs devant eux, un peu comme des boucliers pendant une bataille.

Je crois que l'été m'avait changé. Avant, je n'aurais jamais quitté le chemin balisé de la routine pour sortir du bâtiment pendant les heures de cours. J'avais envie de courir sur la piste aussi vite que je pouvais pour évacuer en transpirant cette poisseuse sensation d'emprisonnement. Sauf que les garçons s'entrainaient au milieu du terrain de foot ainsi qu'un groupe de pom-pom girls juste à côté d'eux. Alors j'ai grimpé dans les gradins et j'ai marché jusqu'au fond.

Une buse à queue rousse a plané au-dessus des arbres. C'était une apparition inhabituelle dans la ville. Il n'y avait pas d'endroit où aller et il n'y avait rien à faire. Peu importe ce qui devait se passer dans ma vie, je voulais que ça arrive vite. J'aurais aimé pouvoir être quarterback[1] dans l'équipe de football américain. Je pouvais m'imaginer le poids de l'équipement et la tenue comprimant mes seins. J'ai posé une main sur ma forte poitrine.

J'ai remarqué que cinq des huit filles qui s'entrainaient pour être pom-pom girls étaient blondes. Je ne savais même pas qu'il y avait cinq blondes dans l'école. Presque la moitié du lycée était blanche, Juive et de classe moyenne. L'autre moitié était Afro-Américaine et de classe ouvrière.

Ma famille était Juive et de classe ouvrière. J'étais tombée dans un abime de solitude sociale. Le peu d'amis que j'avais dans l'école venait de familles qui travaillaient dur pour joindre les deux bouts.

J'ai regardé les pom-pom girls quitter le terrain. Elles ont jeté un coup d'œil par-dessus leurs épaules pour voir si les garçons les avaient remarquées.

L'entrainement de football était terminé. Quelques garçons blancs sont restés sur le terrain. L'un d'entre eux, Bobby, a fait un signe de tête dans ma direction. Je me suis levée pour partir.

- Où tu vas, Jess ? s'est-il moqué en s'approchant de moi.

Plusieurs gars l'ont suivi.

J'ai commencé à accélérer entre les gradins.

Où tu vas, lezzie[2]? Je veux dire Jezzie.

Ils m'ont suivie alors que je forçais l'allure pour m'enfuir. Bobby a fait signe à un des garçons de monter sur les gradins face à moi. Lui et les

autres sont venus directement sur moi. J’ai sauté au-dessus des gradins et j’ai couru à travers le terrain. Bobby m’a plaqué dans la boue. J’ai violemment heurté le sol. Tout s’est enchainé très vite. Je ne pouvais rien faire.

- C’est quoi le problème, Jess ? Tu nous aimes pas ?

Bobby a plongé les mains sous ma robe, entre mes jambes. J’ai lancé des coups de poings et des coups de pieds mais lui et les autres garçons me maintenaient.

- Je t’ai vue nous regarder. Viens, tu en as envie, n’est-ce pas Jezzy ?

J’ai mordu la main la plus proche de ma bouche.

- Aïe, merde, putain !

Le garçon a hurlé et m’a giflé le visage d’un revers de la main. Je pouvais sentir le gout de mon propre sang. J’étais terrifiée par l’expression de leurs visages. Ce n’était plus des gosses à présent.

J’ai frappé le torse de Bobby aussi fort que j’ai pu. Je n’ai dû toucher que son équipement parce que je me suis écorché le poing alors que Bobby s’est contenté de rire. Il a appuyé son avant-bras contre ma gorge. Un des garçons m’écrasait les chevilles avec ses crampons. J’ai résisté et je les ai insultés. Ils riaient comme si c’était un jeu.

Bobby a défait son pantalon et a enfoncé son pénis dans mon vagin. La douleur est remontée jusque dans mon ventre et m’a glacé le sang. J’ai senti quelque chose se déchirer profondément à l’intérieur de moi. J’ai compté mes agresseurs. Ils étaient six.

Celui contre lequel j’avais le plus de rage était Bill Turley. Tout le monde savait qu’il était à l’essai dans l’équipe parce que les autres gosses se moquaient de lui en disant que c’était une tapette. Il piétinait l’herbe avec ses crampons et attendait son tour.

Une partie de ce cauchemar était liée au fait que tout semblait aller de soi. Je ne pouvais pas l’arrêter, je ne pouvais pas m’échapper, alors j’ai fait comme si ça n’était pas en train de se passer. J’ai regardé le ciel, si pâle et si calme. J’ai imaginé que c’était l’océan et que les nuages étaient des vagues à têtes blanches.

Un autre garçon s’époumonait au-dessus de moi. Je l’ai reconnu. C’était Jeffrey Darling, une petite brute prétentieuse. Jeffrey a attrapé mes cheveux et les a tirés d’un coup sec en arrière, si fort que j’ai suffoqué. Il voulait que j’accorde de l’attention au viol. Il m’a baisée plus violemment.

- T’es qu’une sale petite salope de Youpine, une putain de gouine.

Tous mes crimes étaient listés. J'étais reconnue coupable.

Est-ce que c'est comme ça que les hommes et les femmes font du sexe ? Je savais que ce n'était pas ça faire l'amour. Ça, c'était plutôt faire la haine. Mais est-ce que c'étaient ces gestes mécaniques là qu'évoquaient toutes les blagues, les magazines pornos, les rumeurs ? C'était ça ?

J'ai ri bêtement, non pas parce que ce qui se passait était amusant, mais parce que toutes les histoires sur la sexualité me semblaient tellement ridicules. Jeffrey a retiré sa bite de moi et m'a giflé au visage. Un aller-retour.

- C'est pas drôle, a-t-il crié. C'est pas drôle, putain de salope cinglée.

J'ai entendu un coup de sifflet.

- Merde, c'est l'entraineur, a dit Frank Humphrey aux autres gars.

Jeffrey s'est levé en remontant son pantalon. Tous les garçons se sont dispersés vers le gymnase.

J'étais seul sur le terrain. L'entraineur est resté à distance de moi, le regard fixe. J'ai chancelé en essayant de me relever. Il y avait des taches d'herbe sur ma jupe, du sang, et des trucs gluants qui dégoulinaient le long de mes jambes.

- Dégagez d'ici, petite trainée, a ordonné l'entraineur Moriarty.

Il fallait que je fasse à pied le long trajet jusqu'à la maison, puisque à cette heure-là ma carte de bus n'était plus valide. J'avais l'impression que ce que je vivais à présent n'était plus ma propre vie. Ça ressemblait plus à un film. Une Chevrolet 57 pleine de gars a ralenti. Quand ils sont passés, j'ai entendu Bobby crier :

- On se voit demain, gouinasse !

Est-ce que j'étais leur propriété maintenant ? Si je n'avais pas été assez forte pour les arrêter cette fois-ci, est-ce que je pouvais espérer être capable de me défendre à l'avenir ?

J'ai couru dans la salle de bain dès que je suis arrivée à la maison et j'ai vomi dans les toilettes. J'avais l'impression d'avoir de la viande hachée entre les jambes et j'étais paniquée par la douleur fulgurante. J'ai pris un long, long bain moussant. J'ai demandé à ma sœur de dire à mes parents que j'étais malade et que j'étais allée au lit. Quand je me suis réveillée, c'était l'heure d'aller à l'école. Mais je ne pouvais pas. Je n'étais pas prête !

- Debout maintenant ! a ordonné ma mère.

Mon corps entier me faisait souffrir. J'ai essayé de ne pas penser à la douleur entre mes jambes. Mes parents n'ont pas eu l'air de remarquer ma

lèvre fendue ni le léger boitement de ma cheville. Je me déplaçais lentement comme dans de la mélasse. Je ne pouvais pas penser clairement.

- Dépêche-toi, a grondé ma mère. Tu vas être en retard à l'école.

J'ai raté mon bus exprès, comme ça je pouvais marcher jusqu'à l'école. Au moins, si j'étais en retard, je n'aurais pas à faire face aux autres le temps que la cloche sonne. Pendant que je marchais, j'oubliais tout. Le vent soufflait dans les arbres. Les chiens aboyaient et les oiseaux gazouillaient. Je marchais lentement, comme si ma route ne me menait à aucun endroit en particulier.

Puis le bâtiment de l'école s'est dressé devant moi comme un château médiéval, et tous les souvenirs ont refait surface dans un flot écœurant. Est-ce que les autres savaient déjà ? Vu comme ils chuchotaient la main devant la bouche quand j'ai traversé le hall après la première heure de cours, je me suis dit que oui. J'ai pensé que peut-être je devenais paranoïaque, jusqu'à ce qu'une des filles m'interpelle.

- Jess, Bobby et Jeffrey t'attendent.

Ils ont tous ri. Je me suis senti comme si j'étais coupable de ce qui s'était passé.

Je me suis faufilée dans mon cours d'histoire dès que la cloche a sonné. Mrs Duncan a prononcé les mots redoutés :

- Très bien, les enfants, prenez une demi-feuille de papier et numérotez de 1 à 10. C'est une interrogation. Question numéro 1 : en quelle année a été signée la Grande Charte[3] ?

J'ai essayé de me rappeler si elle nous avait déjà dit ce que pouvait bien être cette foutue Grande Charte. Dix questions ont flotté dans les airs. J'ai mâchouillé mon stylo en regardant fixement la feuille vierge en face de moi. J'ai levé la main et j'ai demandé à aller aux toilettes.

- Vous pourrez y aller dès que vous aurez fini l'interrogation, Miss Goldberg.

- Euh, s'il vous plait, Mrs Duncan. C'est une urgence.

- Ouais, a lancé Kevin Manley, elle doit aller retrouver Bobby.

J'ai entendu les rires derrière moi alors que je quittais la classe en panique. J'ai couru à travers le hall en cherchant quelqu'un pour m'aider. Il fallait que je parle à quelqu'un. J'ai monté les escaliers en courant pour chercher mon amie Karla en cours de gym. Quand la cloche a sonné, j'ai vu Karla dans la cohue d'élèves qui passait la double porte.

- Karla, ai-je crié, il faut que je te parle.

- Qu’est-ce qu’il y a ?

- Il faut que je te parle.

On a pris place dans la file pour le repas.

- Qu’est-ce qu’ils nous servent, aujourd’hui ? m’a demandé Karla. Tu peux regarder ?

- De la merde en boite.

- Ah ! Comme hier.

- Et le jour d’avant !

C’était un tel soulagement de rire avec elle.

On a pris nos plateaux, en grimaçant quand l’employé de la cantine a versé négligemment une substance visqueuse et indéterminée dans chacune de nos assiettes. On a pris des briques de lait et on a payé nos repas.

- Est-ce qu’on peut parler ? lui ai-je demandé.

- Bien sûr. Ça te va après le repas ?

- Pourquoi pas maintenant ?

Karla m’a regardée d’un air ahuri. J’ai insisté :

- Est-ce que je peux m’asseoir avec toi ?

Elle a continué à me regarder fixement.

- Est-ce que tu as pété un plomb ?

J’ai eu l’air perdue. Elle a continué :

- Il y a une répartition des places ici. Au cas où t’aurais pas remarqué.

Au moment où elle a dit ça, j’ai réalisé que c’était vrai. J’ai regardé la cantine comme je ne l’avais jamais vue avant. La cafétéria était entièrement séparée en deux.

- Tu vois le tableau, chérie ? Tu sors d’où ?

- Je peux m’asseoir à côté de toi quand même ?

Karla a penché la tête en arrière et m’a regardée en plissant les yeux.

- C’est un pays libre, a-t-elle dit en tournant les talons pour s’éloigner.

- Salut, Blanche-Neige ! T’es nouvelle dans le coin ? m’a taquinée Darnell en se déplaçant pour me laisser m’asseoir à côté de Karla.

J’ai ri. Il n’y avait plus aucun bruit dans l’immense salle. On aurait pu entendre les mouches voler. Mon estomac s’est serré. La nourriture dans mon assiette avait l’air encore plus dégoutante que d’habitude.

- Karla, ai-je dit en m’asseyant à côté d’elle. J’ai vraiment besoin de te parler, *vraiment*.

- Oh oh, a chuchoté quelqu’un à côté de nous.

Mrs Benson a fondu sur notre table.

- Jeune fille, qu'êtes-vous en train de faire ?

J'ai pris une profonde inspiration.

- Je mange mon déjeuner, Mrs Benson.

Tous les gosses de la table ont essayé d'étouffer leurs rires, mais quand le lait a giclé du nez de Darnell, eh bien… ça n'a plus été possible de se contrôler.

- Venez avec moi jeune fille, m'a dit Mrs Benson.

- Pourquoi ? ai-je voulu savoir. Je n'ai rien fait.

Elle est sortie, rouge de colère.

- C'était facile, a dit Darnell.

- Trop facile, a répondu Karla.

- Karla, j'ai vraiment besoin de te parler.

- Oh oh, a dit Darryl, maintenant c'est Jim Crow[4] qui s'amène.

En vérité, son nom était Moriarty. L'entraineur s'est dirigé droit sur moi.

J'attendais qu'il me dise quelque chose, mais il ne l'a pas fait. Il m'a attrapé par les bras en enfonçant ses doigts dans ma chair. Moriarty m'a à moitié trainée jusqu'à la porte de la cafétéria.

- T'es une petite salope, a-t-il chuchoté.

- Je m'en occupe, est intervenue Miss Moore, la surveillante générale.

Elle a passé son bras autour de moi et m'a conduit dans le hall.

- Petite, vous êtes dans un sale pétrin. Que diable étiez-vous en train de faire ?

- Rien, Miss Moore. Je n'ai rien fait. J'essayais juste de parler à Karla.

Elle m'a souri.

- Parfois, il n'y a pas besoin de faire grand chose pour se retrouver dans une situation fâcheuse.

Toute ma panique et ma peur sont remontées dans mes yeux. J'aurais tellement voulu me confier à Miss Moore.

Elle a essayé de me rassurer :

- Ma chérie, ce n'est pas si grave.

Je ne pouvais pas parler.

- Est-ce que ça va, Jess ? Est-ce que vous avez des ennuis ?

Elle regardait ma lèvre fendue. Personne d'autre ne l'avait remarquée.

- Vous voulez en parler, Jess ?

Je voulais en parler. Mais ma bouche refusait de bouger.

- Et voilà l'autre fauteuse de trouble, a dit Moriarty.

Il tenait Karla d'une bonne prise.

Miss Moore l’a attirée contre elle.

- Je m’en occupe, Moriarty, vous pouvez retourner surveiller le repas.

Il l’a regardée avec une haine palpable. Je pouvais voir à quel point il était raciste.

- Venez les filles.

Miss Moore a passé un bras autour de chacune de nous.

- Je vais expliquer au principal que vous n’aviez pas de mauvaises intentions.

Karla et moi, on s’est penchées en avant et on s’est regardées.

- Je suis désolée, je ne voulais pas t’attirer d’ennuis.

Miss Moore s’est arrêtée de marcher.

- Les filles, vous n’avez rien fait de mal. Vous vous êtes élevées contre une règle tacite qui a bien besoin d’être changée. Je souhaite juste que vous vous en sortiez.

Quand le principal, Mr Donatto, a fini par m’appeler dans son bureau, Miss Moore a demandé si elle pouvait venir aussi. Il a froncé ses épais sourcils.

- Je préfère que vous ne veniez pas, Suzanne.

Mr Donatto a fermé la porte et m’a fait signe de m’asseoir. Je me sentais seule dans un monde hostile. Il s’est affaissé dans sa chaise et a pressé le bout de ses doigts les uns contre les autres. J’ai regardé la peinture de Georges Washington sur le mur et je me suis demandée s’il portait une peau de mouton blanche ou si la peinture était inachevée. Mr Donatto s’est raclé la gorge. Je savais qu’il était prêt.

- J’ai entendu dire que vous avez créé quelques troubles à la cantine aujourd’hui, jeune fille. Voulez-vous vous expliquer ?

J’ai haussé les épaules.

- Je n’ai rien fait.

Donatto s’est penché en arrière sur sa chaise.

- Le monde est très complexe. Beaucoup plus complexe que les enfants ne peuvent l’imaginer.

Oh mon dieu, j’ai pensé, c’est l’heure du sermon.

- Dans certaines écoles, il y a des bagarres entre les enfants de couleurs et les élèves blancs. Est-ce que vous saviez ça ?

J’ai secoué la tête.

- Je suis fier que nous ayons de bonnes relations entre les races dans cette école. Cela n’a pas été facile avec le changement de la carte scolaire.

On veut juste maintenir le calme, vous comprenez ?

- Je ne comprends pas pourquoi je ne peux pas prendre mon déjeuner avec mon amie. On ne se bat pas.

La mâchoire de Donatto s'est crispée.

- La cafétéria fonctionne de cette manière parce que les élèves sont plus à l'aise avec cette séparation.

- Ben, moi pas.

C'était sorti tout seul de ma bouche. Donatto a frappé sur le bureau avec la paume de sa main.

Miss Moore a ouvert la porte.

- Je peux vous venir en aide, monsieur ?

- Sortez et fermez la porte, lui a-t-il crié.

Il m'a tourné le dos et a pris une profonde inspiration.

- Il faut que vous compreniez que tout ce que nous voulons, ce sont de bonnes relations entre les élèves.

- Alors pourquoi je ne peux pas manger avec mes amies ?

Donatto est venu vers moi et s'est approché si près que je pouvais sentir son souffle sur mon visage.

- Jeune fille, écoutez-moi bien. Je m'efforce de faire tenir debout cette école, et que j'aille au diable si je laisse une petite fauteuse de trouble comme vous mettre tout mon travail par terre. Vous m'avez compris ?

J'ai cligné des yeux quand des postillons ont heurté mon visage.

- Vous êtes suspendue pour une semaine.

Suspendue ? Pourquoi ?

- Je voulais partir de toute façon, je lui ai dit.

Il a souri d'un air suffisant.

- Vous ne pouvez pas vous en aller avant vos seize ans.

- Je ne peux pas partir, mais vous pouvez me suspendre ?

- C'est tout à fait ça, jeune fille.

Puis il a hurlé :

- Miss Moore ! Cette élève a été suspendue. Veillez à ce qu'elle quitte l'établissement immédiatement.

Miss Moore se tenait debout de l'autre côté de la porte. Elle m'a souri en posant la main sur mon épaule :

- Ça va ?

- Bien sûr.

- Ça va se tasser, a-t-elle dit pour me rassurer.

J’ai pris un air implorant.

- Laissez-moi juste voir Mrs Noble et Miss Candi, s’il vous plait. Ensuite je partirai.

Miss Moore a hoché la tête.

J’avais tellement envie de lui parler, mais je me sentais comme sur un bateau qui partait à la dérive, s’éloignant de tout le monde. Je lui ai dit au-revoir et je suis parti.

Mrs Noble corrigeait les interrogations. Elle a levé les yeux vers moi quand je suis entrée dans la classe :

- J’écoute.

Elle a continué à corriger les copies.

Je me suis assise sur une table, face à elle.

- Je viens vous dire au-revoir.

Mrs Noble m’a regardée et a ôté ses lunettes.

- Vous arrêtez l’école maintenant ?

J’ai haussé les épaules.

- Ils m’ont suspendue, mais je ne reviendrai pas.

- Ils vous ont suspendue ? À cause de l’incident à la cantine ?

Mrs Noble s’est frotté les yeux puis a fait glisser ses lunettes pour les remettre en place.

- Est-ce que vous pensez que j’ai fait quelque chose de mal ?

Elle s’est reculée sur son siège.

- Quand on fait quelque chose par conviction, ma chère, ce doit être parce qu’on pense que c’est la bonne chose à faire. Si vous cherchez l’approbation de tout le monde, vous ne serez jamais capable d’agir.

Je me suis sentie attaquée.

- Je ne demande pas à tout le monde, je vous demandais juste à vous.

Je me suis renfrognée.

Mrs Noble a remué la tête.

- Gardez en tête de revenir. Vous devez aller à l’université.

J’ai haussé les épaules.

- Je ne finirai jamais le lycée. J’irai à l’usine.

- Vous avez besoin de compétences, même pour être ouvrière.

J’ai haussé les épaules.

- Pour commencer, je ne peux pas me payer l’université. Mes parents ne vont pas débourser un centime pour moi, ni co-signer un emprunt.

Elle s’est passé les mains dans les cheveux. J’ai remarqué pour la première fois à quel point ils étaient gris.

- Qu’est-ce que vous voulez faire de votre vie ? a-t-elle demandé.

J’ai réfléchi à la question.

- Je veux un bon boulot, un boulot dans une usine où y’a un syndicat. J’aimerais vraiment aller dans une grande aciérie ou chez Chevrolet.

- J’imagine que ce n’était pas juste, de ma part, d’attendre de vous que vous vouliez faire mieux.

- Comme quoi ? j’ai dit.

J’étais en colère d’être devenue un sujet de déception, pour elle aussi.

- J’imaginais que vous deviendriez une grande poète américaine, ou une fougueuse responsable syndicale, ou que vous découvririez comment soigner le cancer.

Elle a retiré ses lunettes et les a nettoyées avec un kleenex.

- Je voulais que vous aidiez à changer le monde.

J’ai ri. Elle n’avait aucune idée d’à quel point j’étais démunie, en vérité.

- Je ne peux rien changer du tout.

J’ai envisagé de lui raconter ce qui s’était passé au terrain de football mais je n’ai pas trouvé les mots pour me lancer.

- Est-ce que vous savez ce qu’il faut pour changer le monde, Jess ?

J’ai secoué la tête.

- Il faut que vous découvriez ce en quoi vous croyez réellement. Ensuite, il faut que vous trouviez d’autres gens qui partagent la même idée. La seule chose que vous devez vraiment faire seule, c’est décider de ce qui est important pour vous.

J’ai hoché la tête et je me suis levée.

- Je ferais mieux d’y aller, Mrs Noble, avant qu’ils envoient une délégation pour me jeter hors de l’école.

Elle s’est levée et a pris ma tête entre ses mains. Elle m’a embrassée sur le front. Je ne sais pas pourquoi, mais ça m’a rappelé comment je m’étais sentie en prison avec Al et Mona -- ces moments où tu es séparée des gens que tu aimes et dont tu te sens vraiment proche.

Mrs Noble m’a dit :

- Revenez me voir.

Je lui ai menti :

- Bien sûr.

J’ai repris mon chemin vers le gymnase pour dire au revoir à Miss Candi. Miss Johnson m’a arrêtée dans le couloir.

- Où est votre laisser-passer, jeune fille ?

- Je n’en ai plus besoin, je suis virée, ai-je dit d’un ton qui semblait joyeux.

Quelques heures plus tôt, je me sentais prisonnière entre ces murs. Maintenant que je partais, l’école me semblait plus petite. Je parcourais les couloirs comme une ancienne élève. Je pouvais entendre la musique lointaine et dissonante de John Philip Sousa[5] arriver de l’auditorium. J’avais oublié qu’il y avait une assemblée en fin de journée. Je me suis dit que je n’avais sans doute pas besoin d’y aller. Quand la cloche a sonné, les portes se sont ouvertes et les élèves ont surgi dans les couloirs. J’ai attendu que le flot s’atténue un peu avant de lutter pour atteindre le gymnase.

Il n’y avait personne dans le gymnase des filles quand je suis arrivée. J’ai pris mes chaussures de sport et mon short dans mon casier et je les ai mis. J’ai commencé à jouer avec les cordes, grimpant sur l’une puis sur les autres. Quand je suis redescendue, je me suis rendu compte que je refoulais tellement mes émotions que j’ai eu peur d’exploser. J’ai couru sur la piste intérieure jusqu’à presque en tomber.

Quand je me suis arrêté, j’ai vu Miss Candi qui me regardait. Elle était revenue au gymnase pour faire quelque chose et elle m’avait vu courir.

- Vous me regardez depuis combien de temps ?

Elle a haussé les épaules.

- J’ai entendu dire que vous étiez suspendue.

- Est-ce que vous pensez que j’ai fait quelque chose de mal, Miss Candi ?

Dès que j’ai dit ça, j’ai repensé à ce que m’avait expliqué Mrs Noble sur le fait de chercher l’approbation.

- Simplement, je ne crois pas que vous ayez voulu semer le trouble. C’est tout, a-t-elle dit en regardant ailleurs.

- Oh, ai-je dit en soupirant, déçue. Bien, Miss Candi, je suis juste venue vous dire au revoir.

Je suis passée devant l’atelier de mécanique -- c’était ça, le cours que j’avais voulu faire. Au lieu de ça, ils m’ont fait faire des feuilletés et de la sauce au citron dans le cours de cuisine. Comment Mrs Noble pouvait-elle s’imaginer que j’avais la moindre chance de changer ce monde en faisant des feuilletés ?

Sur l’entrée principale de l’école, les mots *Optima futura *étaient gravés dans la pierre*. Le meilleur est à venir. *J’espérais que c’était vrai.

- Hé ! a hurlé Darnell, depuis la permanence du deuxième étage. Bien joué !

Je lui ai fait un signe de la main.

- On se voit plus tard, a-t-il crié.

Un professeur l’a tiré à l’intérieur et a refermé la fenêtre.

- Jess !

J’ai entendu Karla m’appeler.

- Jess, attends !

- Ils m’ont suspendue, lui ai-je dit.

- Moi aussi. Pour deux semaines.

- Deux semaines ? Ils m’ont suspendue pour une seule ! Je pars pour de bon, de toute façon.

Karla a sifflé entre ses dents.

- Merde, t’es sure de ton coup ?

J’ai hoché la tête.

- J’en peux plus.

- Jess, a dit Karla, avec toutes les merdes qui nous sont tombées dessus, j’ai oublié de te demander ce qui se passait. Tu as dit que tu avais besoin de parler.

Ce moment précis a été un tournant important de ma vie. Je me sentais comme un barrage sur le point de céder, mais je me suis entendu dire :

- Oh, c’était pas si important.

Karla a eu l’air inquiète.

- T’es sure ?

J’ai hoché la tête, en sentant les dernières briques s’empiler sur le mur à l’intérieur de moi, probablement pour toujours.

- On descend à Jefferson, a dit Karla. Tu veux venir ?

J’ai fait non de la tête, puis je l’ai serrée dans mes bras pour lui dire au revoir.

Je ne voulais pas affronter mes parents. Je savais que si je me dépêchais, ils ne seraient probablement pas encore rentrés du boulot.

Aussitôt arrivée à la maison, j’ai pris deux taies d’oreillers que j’ai bourrées avec tous mes vêtements. J’ai plongé au fond de mon placard et j’ai sorti le sac à dos dans lequel il y avait la cravate et le costume que Al et Jacqueline m’avaient achetés.

La bague ! Je l’ai sortie de la boite à bijoux de ma mère et je l’ai passée à ma main gauche.

Je me dépêchais, craignant que mes parents n’arrivent et ne m’attrapent. J’ai trouvé un bout de papier et un stylo. Je transpirais, et ma main tremblait.

Chers papa et maman, j’ai écrit.

- Qu’est-ce que tu fais ? m’a demandé Rachel.

- Chut !

J’ai continué à écrire. *J’ai été virée de l’école. Ce n’est pas ma faute, au cas où ça vous intéresse. J’ai presque 16 ans. Je vais arrêter pour de bon. J’ai un boulot et de l’argent. Je pars. S’il vous plait, ne venez pas me chercher. Je ne veux plus vivre ici.*

Je ne voyais pas quoi écrire de plus. Ils pourraient me retrouver au boulot s’ils voulaient. Mais ils pourraient aussi être contents d’être débarrassés de moi, autant que je serais soulagée de partir.

- Qu’est-ce que tu fais ? m’a redemandé Rachel.

Ses lèvres tremblaient.

- Chut, ne pleure pas.

Je lui ai fait un câlin.

- Je pars de la maison.

Elle a secoué la tête.

- Non, tu peux pas.

J’ai hoché la tête.

- Je vais essayer. Je vais devenir cinglée ici.

- Je le dirai ! m’a-t-elle menacée.

J’ai couru dehors, redoutant de me faire attraper par mes parents au dernier moment. Ils pouvaient utiliser la force pour me ramener, m’arrêter ou m’envoyer dans une institution. Ou ils pouvaient me laisser partir. C’étaient eux qui décidaient. Ça, je l’avais bien compris. J’ai dévalé la rue en courant jusqu’à ce que mes poumons me fassent mal. Au bout de plusieurs pâtés de maison, je me suis appuyée contre un réverbère et j’ai repris ma respiration. Je me suis sentie libre. Libre de découvrir ce que la liberté signifiait. J’ai regardé ma montre. C’était l’heure d’aller travailler. J’avais presque seize ans. J’avais trente-sept dollars en poche.

***

- Tu es en retard, m’a dit le contremaitre quand je suis entrée.

- Désolée, ai-je répondu en démarrant la machine pour me mettre au boulot.

- Sale gosse, a-t-il lancé à Gloria.

Elle a baissé la tête alors qu’il s’en allait. Puis elle a relevé les yeux et a souri.

- Dure journée, Jess ?

J’ai ri.

- J’ai été virée de l’école et je me suis barrée de chez moi.

Elle a soupiré et a secoué la tête.

- Je t’aurais bien ramenée à la maison avec moi, mais mon mari essaie déjà de faire déguerpir nos propres enfants !

J’ai demandé à Eddie si je pouvais enchainer deux postes.

- On va voir.

À 23h00, le boulot était fini et il m’a renvoyé chez moi. J’ai essayé de dormir assise à la gare routière, mais les flics n’arrêtaient pas de venir et de me demander de leur montrer mon ticket. J’ai acheté un ticket pour Niagara Falls, mais ils me réveillaient à chaque fois qu’un bus partait et me demandaient pourquoi je n’étais pas dedans. J’ai trainé dans le coin, pris un petit déjeuner, bu un café et j’ai marché encore un peu. À midi, je suis allée à une séance de cinéma. Quand je me suis réveillée, j’étais en retard pour le boulot.

Eddie m’a avertie que ça ne devait plus arriver.

- T’as une tête de déterrée, m’a soufflé Gloria.

- Merci beaucoup.

J’ai commencé à réfléchir.

- Hé, Gloria, tu te rappelles quand tu m’as parlé d’un bar où ton frère allait, vers Niagara Falls ?

Gloria s’est tendue.

- Oui, et alors ?

- Et alors, est-ce qu’il connait d’autres bars de ce genre là en ville ?

Elle a haussé les épaules.

- C’est important, Gloria. Je t’en supplie, j’ai vraiment besoin de savoir.

Gloria avait l’air nerveuse. Elle s’est essuyé les mains sur son tablier pour se débarrasser des taches d’encre, comme si elle voulait se débarrasser du sujet de notre discussion. À l’heure de la pause déjeuner, elle m’a glissé un morceau de papier dans la main.

- Qu’est-ce que c’est ?

Sur le papier, le nom *Abba’s* était écrit.

- J’ai appelé mon frère. Je lui ai demandé où il allait. Il a dit que ça lui était arrivé d’aller là-bas.

J’ai souri jusqu’aux oreilles.

- Est-ce que tu sais où c’est ?

- Et qu’est-ce qu’il faudrait que je fasse encore, que je t’y emmène ?

- OK, ai-je dit en levant les mains en signe de capitulation, je demandais juste.

J’ai appelé les renseignements pour avoir l’adresse. Après le changement d’équipe, je me suis lavée dans les toilettes et j’ai mis des vêtements propres. J’ai regardé l’anneau à mon doigt. Il n’y avait pas de jeu. Je me suis promis de ne jamais le retirer. À mon avis, il était temps que cet anneau me livre ses secrets pour m’aider à survivre à ma propre existence. J’ai traversé la ville jusqu’au Abba’s et je suis restée dehors à faire les cent pas et à fumer. J’étais tétanisé à l’idée de rentrer dans ce bar, exactement comme je l’avais été la première fois au Tifka’s. Sauf que cette fois, je trimbalais tout ce que je possédais dans deux taies d’oreiller. Où est-ce que je pourrais bien aller si j’étais rejetée ici ?

J’ai pris une profonde inspiration et je suis entrée dans le bar. C’était vraiment bondé à l’intérieur, du coup j’avais le sentiment d’être incognito et en sécurité. Je me suis faufilé jusqu’au bar.

- Une Genny, j’ai commandé à la barmaid.

Elle a plissé les yeux.

- Fais-moi voir un papier d’identité.

- On m’en a jamais demandé au Tifka’s, ai-je protesté.

Elle a haussé les épaules.

- Alors va boire une bière au Tifka’s, a-t-elle lancé en s’éloignant.

J’ai frappé le bar avec mon poing.

- On a eu une dure journée, petite ? m’a demandé une des butchs accoudées au comptoir.

- Une dure journée ?

Mon rire a retenti, strident.

- J’ai été virée de l’école, je n’ai pas d’endroit où aller, et je vais perdre mon putain de boulot si je trouve pas un endroit où dormir pour être à l’heure.

Elle a pincé ses lèvres, a hoché sa tête et a pris une gorgée de bière.

- Tu peux venir chez nous pour un temps si tu veux, a-t-elle dit avec désinvolture.

- Tu te fous de moi ? ai-je demandé.

Elle a secoué la tête.

- T'as besoin d'un endroit où te poser ? Ma copine et moi, on a un appartement au-dessus de notre garage. Tu peux y venir si tu veux, c'est toi qui vois.

Elle a fait signe à la barmaid.

- Meg, mets une bière à la petite pour moi, OK ?

On s'est présentées.

- Jes' quoi ? a-t-elle demandé.

- Jess, c'est mon nom. Juste Jess.

Toni a grogné :

- Juste Jess, hein ? Et ben je suis juste Toni.

Meg a flanqué une bouteille de bière devant moi.

- Merci pour la bière, Toni.

Je l'ai saluée avec ma bouteille.

- Est-ce que je peux venir dès ce soir ?

Toni a ri.

- Oui, j'imagine. Si je ne suis pas trop bourrée pour mettre les clés dans la serrure. Hé, Betty !

La copine de Toni venait de sortir des toilettes et se tenait derrière elle.

- Hé, Betty, voici Dondi[6]. Cette gosse est orpheline. Ses parents sont morts dans une explosion de voiture, tu vois.

Toni a ri et a bu une gorgée de bière.

Betty s'est écartée de Toni.

- Ce n'est pas drôle.

Je suis intervenue.

- Toni m'a dit que vous aviez un endroit où je pourrais me poser. J'ai vraiment besoin d'un endroit où dormir. Je veux dire, *vraiment besoin*.

Betty a regardé Toni, a haussé les épaules et s'est éloignée.

- C'est bon pour elle, a dit Toni. Je vais retourner m'asseoir avec Betty. Je viendrai te chercher avant qu'on parte.

J'ai fini ma bière et j'ai posé ma tête sur le bar. La pièce tournait et j'avais tellement envie de dormir. Meg a tapoté le comptoir avec les articulations de ses doigts, à côté de ma tête.

- T'es bourrée ou quoi ?

- Non, je travaille beaucoup en ce moment, je lui ai dit.

Je me suis dit qu'elle ne m'appréciait pas trop. Puis elle m'a apporté une autre bière.

- Je n'en ai pas commandé.

- C'est la maison qui offre, a-t-elle dit.

Allez comprendre.

Quand le bar a commencé à se vider, j'ai trouvé une chaise libre près de l'arrière-salle bruyante. J'ai appuyé ma tête contre le mur et je me suis endormie. Quand je me suis réveillée, Betty me tirait par la manche en disant qu'il était l'heure de rentrer à la maison. Toni chantait *Roll Me Over in the Clover*sup>[7] pendant que Betty essayait de la faire rentrer dans la voiture. Je me suis couchée sur le siège arrière et je me suis aussitôt rendormie.

- Allez, debout !

Betty m'a secouée. On était dans leur allée. Elle luttait pour faire tenir Toni contre la voiture.

- Ne me donne pas un deuxième problème à gérer, m'a dit Betty sèchement.

Je suis sorti de la voiture et je l'ai aidée à soutenir Toni dans les escaliers.

- Tu peux dormir sur le canapé cette nuit, a dit Betty.

- C'est qui la môme ? a demandé Toni. Qu'est-ce que c'est que ça, ta nouvelle butch ?

Betty a répondu sèchement.

- C'est toi qui as invité la môme à venir vivre dans l'appartement du garage, tu te rappelles ?

Je me suis pelotonnée dans le canapé en essayant de disparaitre. Un instant plus tard, Betty est sortie de la pièce et m'a lancé une couverture.

- Si je peux juste dormir un peu cette nuit, après je m'en irai.

- Ça va, a-t-elle soufflé avec lassitude. T'inquiète pas, ça va bien se passer.

Je me suis accroché à ce petit bout de réconfort.

Allongée là, dans le noir, j'ai réalisé d'un coup que j'étais toute seule : plus d'école, plus de parents -- à moins qu'ils ne viennent me chercher. J'ai failli m'étouffer de honte en repensant à ce qui m'était arrivé au terrain de football. J'avais peur de vomir et je n'avais pas demandé où étaient les

toilettes. J’aurais préféré être dans le canapé de Al et Jackie. J’aurais voulu me réveiller chez elles.

Alors j’aurais pu raconter à Jacqueline ce qui m’était arrivé sur le terrain de foot. Est-ce que je lui en aurais parlé ? J’ai réalisé que je n’aurais sans doute pas pu raconter à Al ou à Jacqueline ce que les garçons m’avaient fait. Je me sentais trop honteuse.

Je me suis fait un serment avant de m’endormir. Je me suis promis de ne plus jamais porter de jupe et de ne plus jamais de la vie laisser quiconque me violer, quoi qu’il arrive.

En réalité, je n’ai pu tenir qu’une seule de ces promesses.

Notes

[1] Aussi appelé *quart-arrière* ou *quart*, le *quaterback* est le joueur qui mène l’offensive. Il est aussi celui qui a le plus de prestige.

[2] Insulte pour *lesbienne*.

[3] La *Grande Charte* est un des textes fondateurs de la loi anglaise, qui a inspiré la Constitution états-unienne.

[4] En référence aux*lois Jim Crow, *un ensemble d’arrêtés et règlements promulgués entre 1876 et 1965 dans les États du Sud des États-Unis et qui sont l’un des piliers de la ségrégation raciale, notamment dans les écoles, services publics, bus et restaurants. Le nom de *Jim Crow* provient d’un spectacle populaire raciste.

[5] *John Philip Sousa* est un compositeur états-unien de la fin du 19e siècle.

[6] Personnage principal du comics du même nom, *Dondi* est un orphelin âgé de six ans.

Chapitre 5

Chapitre 5

- Hé gamine, quoi de neuf ? a lancé Meg en essuyant le bar.

Des visages familiers se sont adoucis pour m'accueillir. J'étais devenue une régulière du Abba's.

- Hé, Meg. Donne-moi une bière, tu veux ?

- Bien sûr mon petit, tout de suite.

Je me suis assise à côté d'Edwina.

- Hé Ed, je peux te payer une bière ?

- Ouais, a-t-elle dit en riant. Pourquoi je refuserais ?

C'était vendredi soir. J'avais de l'argent en poche et je me sentais bien.

- Oh ! Et moi ? a dit butch Jan en riant.

- Et une bière pour mon ainée, Meg.

- Eh, déconne pas avec cette connerie d'ainée, a dit Jan.

J'ai senti une main sur mon épaule. À en juger la longueur des ongles peints en rouge, ça devait être Peaches.

- Salut, chérie, a-t-elle dit en m'embrassant doucement sur l'oreille.

J'ai soupiré de plaisir.

- Et un verre pour Peaches, ai-je lancé à Meg.

- Mon petit, tu es d'une putain de bonne humeur ce soir, a dit Peaches. T'as eu de la chance avec une fille ou quoi ?

J'ai rougi. Elle avait touché un point sensible.

- C'est juste que je me sens vraiment bien. J'ai un boulot, une moto et des amies.

Ed a sifflé.

- T'as une moto ?

- Ouais, j'ai gueulé, ouais, ouais ! Toni m'a vendu sa vieille Norton. On est allées sur le parking du supermarché dimanche, et je me suis entrainée jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus et qu'elle rentre à la maison sans moi.

Ed a souri.

- Ouah. Une grosse moto.

Elle m'a tapé dans la main.

- Merde, Ed, tu sais ce que j'ai fait après l'avoir immatriculée en ville hier ? Je veux dire, quand j'ai vraiment réalisé qu'elle était à moi ? Je suis montée dessus et j'ai roulé trois-cents kilomètres aller et trois-cents kilomètres retour.

Tout le monde s'est exclamé. J'ai hoché la tête.

- Il m'arrive quelque chose. Je me sens enfin vraiment libre. Je suis tellement excitée. J'aime cette moto. Je veux dire, je l'aime vraiment. Putain j'aime cette moto tellement fort que je peux même pas l'expliquer.

Toutes les butchs qui roulaient à moto ont hoché la tête pour elles-mêmes. Jan et Edwin m'ont donné une claque sur l'épaule.

- Les choses se passent bien pour toi, gamine. Je suis contente pour toi, a dit Jan. Meg, mets-en une autre pour le jeune Marlon Brando[1], ici.

La bague devait marcher !

:: {.wp-container-61d18212a292f .wp-block-group} ::: wp-block-group__inner-container - C'est déjà *Chapeau melon et bottes de cuir*[2]? ai-je demandé. ::: :::

Meg a secoué la tête.

- Encore cinquante minutes. Mon dieu, j'en peux plus d'attendre de voir ce que Diana Rigg porte cette fois.

J'ai soupiré.

- J'espère que c'est encore ce pantalon en cuir. Je crois que je suis en train de tomber amoureuse d'elle.

Meg a ri.

- Va falloir faire la queue !

Le lieu commençait à se remplir. Un jeune mec qu'on n'avait jamais vu auparavant est venu et a commandé un gin tonic. Meg avait à peine posé le verre en face de lui qu'un gars plus vieux est arrivé et a sorti un badge. Des flics en uniforme se sont rués derrière lui. Le jeune gars était une taupe.

- Vous venez de servir un mineur. OK, mesdames, messieurs, laissez vos verres sur le bar et sortez vos papiers, c'est un contrôle.

Jan et Edwin m'ont toutes les deux empoigné par la chemise et m'ont trainé jusqu'à la porte du fond.

- Dehors ! Maintenant ! Pars d'ici ! ont-elles crié pendant que je bataillais pour faire démarrer ma moto.

Quelques flics se sont déployés autour du parking. J'avais les jambes en coton. Je n'arrivais pas à la lancer.

- Dégage d'ici ! m'ont-elles crié.

Deux flics en uniforme se sont dirigés vers moi. L'un d'eux a attrapé son flingue.

- Descends de cette moto, a-t-il ordonné.

- Allez, allez, me suis-je chuchoté à moi-même.

Un coup sec du pied et la moto a poussé un vrombissement. J'ai donné un bon coup d'embrayage et j'ai fait une roue arrière sans le vouloir en sortant du parking. Dès que je suis arrivée chez Toni et Betty, j'ai frappé violemment à la porte de la cuisine. Betty semblait alarmée.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Le bar… Tout le monde… Ils se sont fait arrêter.

- Du calme, a dit Toni en me mettant la main sur l'épaule. Calme-toi et dis-nous ce qui s'est passé.

J'ai bredouillé en décrivant la descente de flics.

- Comment on peut savoir ce qui leur est arrivé ? leur ai-je demandé.

- On le saura bien assez vite quand le téléphone sonnera, a dit Betty.

Le téléphone a sonné. Betty a écouté tranquillement.

- Personne n'a été arrêté à part Meg, nous a-t-elle dit. Butch Jan et Ed ont été un peu tabassées.

Je me suis frotté le front avec les mains.

- Elles ont morflé ?

Elle a haussé les épaules. Je me suis sentie coupable.

- Je pense qu'elles ont encore plus morflé parce qu'elles m'ont sorti de là.

Betty s'est penchée sur la table de la cuisine et s'est pris la tête dans les mains. Toni est allée vers le frigo.

- Tu veux une bière, gamine ?

- Nan, merci, ai-je répondu à Toni.

- Comme tu voudras.

La peur ne m'a pas lâché pendant que je m'endormais ce soir-là. Mais la vraie terreur n'a fait surface que lorsque je me suis réveillée au milieu de la nuit. Je me suis assise droit comme un piquet, trempée de sueur, en me rappelant la descente au Tifka's. J'avais grandi de trois ou quatre centimètres depuis ce moment-là. La prochaine fois qu'un policier me mettrait la main dessus, mon âge ne me sauverait pas. La peur bouillait au

fond de ma gorge. Ça allait m'arriver. Je le savais. Mais je ne pouvais pas changer qui j'étais. J'avais l'impression de rouler en direction d'une falaise, de voir ce qui allait arriver mais d'être incapable de freiner.

J'aurais voulu que Al soit dans le coin. J'aurais voulu que Jacqueline me borde dans leur canapé, m'embrasse le front et me dise que tout allait bien se passer.

***

Quelques années plus tôt, le propriétaire du Abba's s'était tellement endetté qu'il avait dû transporter ses caisses de bière à la main. La mafia n'aurait pas autorisé de livraison avant qu'il ait payé. Alors il avait fait tourner le mot que le bar devenait gay. Il a fait fortune grâce à nous. On était un marché lucratif, et captif. En général, il n'y avait pas plus d'un club ouvert à la fois où on pouvait aller. D'autres propriétaires voulaient de notre clientèle pour un temps, mais celui du Abba's était devenu gourmand. Alors, la mafia y avait organisé une descente et l'avait fait fermer.

Le nouveau bar était plus proche du quartier de Tenderloin, dans le centre de Buffalo. Il s'appelait le Malibou -- un bar de jazz qui nous accueillait après une heure du matin, une fois le spectacle fini. C'était aussi une organisation criminelle qui le possédait, mais c'était une lesbienne qui le dirigeait. On se disait que ça faisait une différence. Elle s'appelait Gert. Elle voulait qu'on l'appelle tante Gertie mais ça nous donnait l'impression d'être une troupe de scouts, alors on l'appelait Cookie.

Ce nouveau club avait une plus grande piste de danse mais il n'avait qu'une seule sortie. Par contre, il y avait une table de billard, et Edwin et moi on jouait pendant des heures jusqu'au lever du soleil.

Ed attendait sa copine, Darlene, jusqu'à l'aube. Darlene dansait à côté, dans un bar sur Chippewa Street. Juste en bas du pâté de maison en face du Malibou, il y avait un hôtel où beaucoup de pros[3], femmes et hommes, avaient l'habitude de faire des passes. À l'aube, toutes les travailleuses débauchaient et venaient remplir le Malibou qui semblait ne jamais fermer, ou allaient prendre un petit-déjeuner dans un restaurant près de l'arrêt de bus.

J'ai commencé à remarquer que parfois Ed ne venait pas le weekend. Qu'est-ce qu'il y avait d'autre dans la vie, à part l'usine et les bars ?

- Hé, Ed, lui ai-je demandé un matin. T'étais où le weekend dernier ?

Elle a levé les yeux de la bille qu'elle était en train de viser.

- Dans un autre club.

Sa réponse m'a surprise. Il n'y avait qu'un seul club ouvert à la fois, de ce que j'en savais.

- Ah ouais ? lui ai-je demandé. Où ça ?

- Dans l'East Side[4], a-t-elle dit en mettant du bleu sur sa queue.

- Tu veux dire que c'est un club nègre ?

- Noir, a-t-elle dit en tapant d'un coup sec dans une bille cerclée[5], l'envoyant ainsi dans le trou. C'est un club Noir.

J'ai engrangé cette nouvelle information pendant que Ed préparait son prochain coup.

- Merde, a-t-elle dit en le loupant.

- C'est différent de ce club ? ai-je dit en observant la table.

- Oui et non.

Ed n'était pas très bavarde ce matin-là.

J'ai haussé les épaules et désigné le coin d'en face. J'ai raté mon coup. Ed a souri et m'a tapoté le dos. J'avais un tas de questions mais je ne savais pas comment les poser.

Ed a rentré la huitième bille par erreur[6].

- Merde, a-t-elle sifflé, merde.

Elle m'a regardé de haut en bas.

- Qu'est-ce qu'y a ? a-t-elle demandé.

J'ai haussé les épaules. Elle a dit :

- Écoute. Je bosse toute la journée avec ces vieilles bulls[7];à l'usine. J'aime venir ici et passer du temps avec vous toutes. Mais j'aime aussi être avec les miens, tu comprends ? Et puis entre Darlene et moi ça ne durerait pas un mois si je trainais dans l'East Side.

J'ai secoué la tête. Je ne comprenais pas.

- Darlene ne s'inquiète pas quand elle sait que je suis ici. Si je passais autant de temps dans mes propres clubs, ben, disons juste qu'il y aurait trop de tentations.

- T'as la dalle ? lui ai-je demandé.

- Nan, Jess, je suis juste humaine.

Elle avait l'air sur la défensive.

J'ai ri.

- Non, je veux dire : tu veux aller prendre un p'tit-déj ?

Elle m'a claqué l'épaule.

- Allez.

On a retrouvé Darlene et les autres au restaurant. Elles étaient toutes excitées à propos d'une bagarre avec un client à laquelle toutes les filles avaient pris part.

- Hé, Ed, lui ai-je demandé par-dessus le café pendant que Darlene rejouait son rôle dans la bagarre, tu penses que je pourrais venir avec toi un jour ? Je veux dire, je sais pas si ça se fait de demander ou pas.

Ed a eu l'air interloquée.

- Pourquoi ? Pourquoi tu veux aller dans mon club ?

- Je sais pas, Ed. T'es mon amie, tu vois ?

Elle a haussé les épaules.

- Et alors ?

- Alors ce matin j'ai réalisé qu'il y a beaucoup de choses que je ne connais pas de toi, c'est tout. J'imagine que j'aimerais te voir dans ton propre univers.

Darlene lui a tiré la manche :

- Bébé, t'aurais dû être là. On lui a botté le cul à ce gars, jusqu'à sa tombe ! Il nous suppliait d'avoir pitié.

- Je dois y réfléchir. Je sais pas, a dit Ed.

- Comme tu veux. Je demande juste.

***

Ed a arrêté de venir au Malibou peu après. J'ai demandé à Grant ce qui se passait, mais elle a juste dit que Ed « était à cran » depuis que Malcolm X[8] avait été tué à New York. Je voulais appeler Ed et lui parler, mais Meg m'a dit de ne pas le faire. Elle m'a dit que les butchs à l'usine automobile disaient que Ed était vraiment en colère et que c'était mieux de la laisser seule. Ça ne me disait rien de bon, mais le conseil venait des vieilles bulls, alors je l'ai écouté.

C'est seulement au printemps suivant que je suis tombé sur Ed par hasard au restaurant. J'étais tellement content de la voir. J'ai ouvert les bras pour la serrer. Elle m'a observée, sur ses gardes, comme si c'était la première fois. J'ai eu peur qu'elle n'aime pas ce qu'elle voyait. Au bout d'un moment, elle m'a ouvert les bras. La serrer contre moi, c'était comme rentrer à la maison.

Ed a commencé à revenir au Malibou. Sans prévenir, un matin elle a dit :

- J’y ai réfléchi.

C’était drôle, car je savais exactement de quoi elle parlait : de venir au club avec elle.

- Je ne savais pas comment je me sentais de t’emmener, tu vois ? Mais samedi soir prochain, y’a une fête d’anniversaire pour deux femmes. L’une d’elles est blanche. Je sais pas, je me disais… si tu voulais venir…

Je voulais. On a décidé de prendre la voiture de Ed.

Le samedi soir elle est venue me chercher tard. On a roulé en silence.

- T’es nerveuse ? m’a-t-elle demandé.

J’ai fait oui la tête. Elle a grogné et secoué la sienne.

- Peut-être que c’était une connerie.

- Non, lui ai-je dit. Pas pour les raisons que tu penses. J’ai toujours peur avant d’aller dans un nouveau club, n’importe lequel. Tu te sens comme ça des fois ?

- Non, a dit Ed. Enfin, oui, peut-être. Je sais pas.

- T’es nerveuse, Ed ? D’aller au club avec une butch blanche, je veux dire.

- Ouais, peut-être un peu, a-t-elle dit en jetant un coup d’œil au rétroviseur.

Elle s’est arrêtée à un feu rouge et m’a offert une cigarette.

- Je t’aime quand même, tu sais.

J’ai regardé par la vitre et j’ai souri.

- Je t’aime aussi, Ed. Beaucoup.

J’ai réalisé que j’avais déjà trainé en bordure du quartier Noir avec des amis après l’école, mais que je n’avais jamais vraiment été dans le cœur de l’East Side.

- Buffalo est comme deux villes, ai-je dit. J’imagine qu’un tas de blancs n’ont jamais été dans cette ville-là.

Ed a ri amèrement et a hoché la tête.

- La ségrégation est bel et bien vivante à Buffalo. C’est là, a-t-elle ajouté en montrant un bâtiment.

- Où ?

- Tu verras.

Elle a garé la voiture dans une rue à côté.

On s’est approchées de la porte. Ed a frappé fort. Un œil est apparu dans le judas. À peine la porte ouverte, une musique forte est montée jusqu’à nous. La boite était remplie d’un bout à l’autre. Un tas de butchs sont

immédiatement venues pour accueillir Ed et lui ont serré la main ou l'ont prise par l'épaule. Elle a fait des gestes dans ma direction et leur a gueulé quelque chose à l'oreille mais il y avait trop de bruit pour en entendre plus. Des femmes nous ont fait signe de partager leur table et elles m'ont toutes serré la main quand je me suis assise. Ed nous a commandé des bières et s'est posée à côté de moi.

- Daisy a déjà les yeux sur toi, a hurlé Ed dans mon oreille. La femme assise juste en face de nous de l'autre côté de la piste de danse, en robe bleue. Elle te reluque.

J'ai souri à Daisy. Elle a baissé les yeux puis a planté son regard dans le mien. Au bout de quelques minutes elle a chuchoté quelque chose à son amie et s'est levée. Elle portait des talons aiguilles bleus qui s'accordaient à sa robe. D'un pas rapide, elle s'est frayée un chemin directement vers notre table.

- Le Seigneur ait pitié de ton âme, ma fille, m'a gueulé Ed pendant que je me levais pour aller à la rencontre de Daisy.

Daisy a tendu la main et m'a emmenée vers la piste de danse. Edwin a attrapé mon autre main et m'a tiré vers le bas, près de son oreille.

- Tu es toujours tendue ? a-t-elle hurlé.

- Je m'adapte, lui ai-je gueulé en retour par-dessus l'épaule.

***

- J'y crois pas que tu sois revenue entière, m'a dit Ed des heures après qu'on ait quitté le club.

Elle m'a imitée en riant et en me donnant un coup de poing dans l'épaule :

*-- Je m'adapte. *Ma fille, t'as vraiment de la chance que l'ex de Daisy n'était pas là. Elle aurait botté ton putain de cul blanc.

Elle a été interrompue par une main sur son épaule qui l'a fait se retourner. J'ai été poussée violemment par derrière. Quand je me suis retournée j'ai aperçu une voiture de flics avec toutes les portes ouvertes. Deux flics nous poussaient avec leur matraque.

- Allez, contre le mur, les filles.

Ils nous ont emmenées dans une allée. Ed a posé ses mains sur l'arrière de mes épaules en signe de réconfort.

- Garde tes mains pour toi, bulldagger, a hurlé un flic en la jetant brutalement contre le mur.

J'avais beau être plaquée contre un mur en brique, je pouvais encore sentir le réconfort que m'avait procuré sa main l'instant où elle m'avait touché l'épaule.

- Écartez les jambes, les filles. Plus que ça.

Un des flics m'a attrapé par les cheveux et m'a tiré la tête brutalement en arrière pendant qu'il écartait mes jambes d'un coup de botte. Il a sorti mon portefeuille de ma poche arrière et l'a ouvert.

J'ai jeté un coup d'œil à Ed. Le flic la palpait le long des jambes et baladait ses mains sur elle, remontant le long de ses cuisses. Il a sorti son portefeuille de sa poche, a pris l'argent et l'a fourré dans sa poche à lui.

- Les yeux droit devant, a dit le flic derrière moi, la bouche près de mon oreille.

L'autre flic a commencé à gueuler sur Ed :

- Tu crois que t'es un mec, hein ? Tu crois que tu peux encaisser comme un mec ? On va voir ça. Qu'est-ce que c'est que ça ? a-t-il dit.

Il a tiré d'un coup sec sur sa chemise et a baissé sa bande autour de sa taille. Il a attrapé ses seins tellement fort que ça lui a coupé le souffle.

- Laissez-la tranquille, ai-je hurlé.

- Ta gueule espèce de tordue, a gueulé le flic derrière moi.

Il m'a cogné la tête contre le mur. J'ai vu un kaléidoscope de couleurs.

Ed et moi on s'est retournées et on s'est regardées pendant un quart de seconde. C'était drôle, parce que c'était comme si on avait eu plein de temps pour se consulter. Les vieilles bulls m'avaient dit qu'il y avait des fois où c'était mieux de prendre ta raclée et d'espérer que les flics te laisseraient par terre quand ils en auraient fini avec toi. D'autres fois, ta vie ou ta santé mentale pouvaient être en danger alors il valait mieux essayer de riposter. C'était toujours une décision difficile.

En un clin d'œil, Ed et moi on a décidé de se battre. On a toutes les deux donné des coups de poing et des coups de pied au flic le plus proche. Pendant un instant, les choses ont eu l'air de s'améliorer pour nous. J'ai donné des coups de pied dans le tibia du flic face à moi, encore et encore. Ed avait eu l'autre flic à l'aine et le frappait sur la tête des deux poings.

Un flic m'a envoyé un coup et la pointe de sa matraque m'a saisie en plein milieu du plexus solaire. Je me suis écrasée contre le mur, incapable de respirer. Puis j'ai entendu un horrible bruit sourd : celui d'une matraque

qui percutait le crâne de Ed. J’ai vomi. Les flics nous ont frappées à un tel point que je me suis demandé à travers la douleur pourquoi ils n’étaient pas épuisés par l’effort. D’un coup, on a entendu des voix gueuler tout près.

- On y va, a dit un flic à l’autre.

Ed et moi on était au sol. Je pouvais voir les bottes du flic qui se tenait au-dessus de moi se retirer.

- Putain de tordue, a-t-il dit en crachant, pendant que sa botte faisait craquer une de mes côtes pour ponctuer sa phrase.

Mon souvenir suivant est la lumière luisant dans le ciel au-dessus de l’allée. Le trottoir était chaud et dur contre ma joue. Ed était étendue à côté de moi, le visage tourné de l’autre côté. J’ai étiré mes doigts pour la toucher mais je ne pouvais pas l’atteindre. Mes mains reposaient dans la mare de sang autour de sa tête.

- Ed, ai-je chuchoté. Ed, s’il te plait, s’il te plait, réveille-toi. Oh mon dieu, s’il te plait ne sois pas morte.

- Quoi ? a-t-elle gémi.

- On doit se tirer d’ici, Ed.

- OK, a-t-elle dit. Tu prends le volant.

- Me fais pas rire, lui ai-je dit. Je peux à peine respirer.

Je suis retombé dans les pommes.

Darlene nous a raconté plus tard qu’une famille en route pour l’église nous avait découvertes. Ils avaient trouvé des gens pour les aider à nous porter dans leur maison toute proche. Ils ne nous avaient pas emmenées à l’hôpital parce qu’ils ne savaient pas si on avait des problèmes avec la justice ou pas. Quand Edwin a repris connaissance, elle leur a donné le numéro de Darlene. Elle est venue avec ses amies pour nous emmener. Elle a pris soin de nous deux dans leur appartement pendant une semaine avant que Ed ou moi on soit vraiment lucides.

- Où est Ed, elle va bien ?

C’est la première chose que je me rappelle avoir demandé à Darlene.

- C’est la première chose qu’elle m’a demandé : comment tu allais, a répondu Darlene. Vivante. Vous êtes toutes les deux vivantes, bande de saloperies.

Aucune de nous n’est allée aux urgences, de peur qu’ils appellent la police pour voir si on était impliquées dans une embrouille. Quand Ed et moi on a pu s’asseoir et même marcher un peu, on a fini notre

convalescence ensemble dans le salon pendant la journée, pendant que Darlene dormait. Le canapé était convertible en lit.

Ed m'a donné *The Ballot or the Bullet* de Malcolm X[9]. Elle m'a encouragée à lire W.E.B. Du Bois[10] et James Baldwin[11]. Mais on avait toutes les deux tellement mal à la tête qu'on pouvait à peine lire le journal. Toute la journée, on restait allongées l'une à côté de l'autre et on regardait la télévision : *Max la Menace*, *The Beverly Hillbillies*, *Les Arpents verts*[12]. On a réussi à guérir malgré ça.

Ed a eu des indemnités d'invalidité pendant son absence. Moi, j'ai perdu mon boulot à l'imprimerie.

Quand Ed et moi on a fini par se pointer au Malibou un mois plus tard, quelqu'un a débranché la prise du juke-box et tout le monde s'est rué vers nous pour nous serrer dans ses bras.

- Non, attendez, doucement, a-t-on gueulé en reculant toutes les deux vers la porte.

- Vous voyez la ressemblance ? ai-je demandé alors que Ed et moi mettions nos visages l'un près de l'autre. Sur nos sourcils droits, nos balafres étaient assorties.

En ce qui me concerne, j'ai perdu beaucoup de confiance en moi après cette raclée. La douleur dans ma cage thoracique me rappelait à chaque inspiration à quel point j'étais vulnérable.

Je me suis appuyée sur une table du fond et j'ai regardé toutes mes amies danser ensemble. C'était bon d'être de retour à la maison. Peaches s'est assise à côté de moi, a enroulé son bras autour de mon épaule et m'a planté un long et doux baiser sur la joue.

Cookie m'a proposé un boulot de videur pendant les weekends. Je me suis tenu les côtes et j'ai grimacé. Elle a dit que jusqu'à ce que je guérisse je pouvais faire le service. J'avais évidemment besoin de cet argent.

J'ai regardé Justine, une drag queen magnifique, passer de table en table avec une boite à café Maxwell House pour collecter de l'argent.

Elle est venue à la table où Peaches et moi étions assises et a commencé à compter les billets.

- Tu n'as pas à participer, chérie.

- C'est pour faire quoi ? ai-je demandé.

- Pour ton nouveau costume, a-t-elle répondu avant de reprendre le compte.

- Quel nouveau costume ?

- Ton nouveau costume, mon chou. Tu ne t'attends quand même pas à être le Maitre de Cérémonie de la Fabuleuse Nuit du Drag Show de Monte Carlo[13] dans cette vieille tenue de tocard, si ?

Je l'ai regardée, perplexe.

- On t'emmène acheter un nouveau costume, a expliqué Peaches. Tu vas animer le drag show le mois prochain.

- C'est ce que je viens de te dire, a dit Justine d'un air agacé.

- Je ne sais pas faire le maitre de cérémonie.

- Ne t'inquiète pas, chérie, a ri Justine, c'est pas toi la star !

Peaches a rejeté la tête en arrière.

- Les stars c'est nous !

- Mais tu vas avoir l'air divin, a dit Justine, en agitant une liasse de billets.

***

J'avais déjà entendu des histoires d'horreur sur des butchs et leurs fems qui avaient essayé d'acheter un costume au magasin de vêtements Kleinhan's. Mais cette fois-ci, une sorte de gêne flottait dans l'air pendant que trois drag queens, fortes et assurées, entièrement travesties, m'aidaient à faire mon choix.

- Non, a dit Justine en secouant la tête énergiquement. C'est un maitre de cérémonie, pas un putain de croque-mort !

- Des tons neutres, a dit Georgetta en me prenant la tête entre ses mains, pour aller avec son teint.

- Non ! Non ! Non ! a dit Peaches, voilà.

Elle tenait une veste de costard bleu profond.

- Oui, a soupiré Justine quand je suis sorti de la cabine d'essayage, oui !

- Oh, mon chou, je pourrais changer de bord pour toi, s'est exclamée Georgetta.

Peaches a caressé le revers de ma veste.

- Oui ! Oui ! Ouiiii !

- On va le prendre, a dit Georgetta au vendeur qui avait visiblement l'air ennuyé. Ajustez-le à la gamine. Et arrangez-vous pour que ça rende bien !

Le vendeur a pris le mètre-ruban posé sur sa nuque et a essayé de marquer le pantalon et la veste sans me toucher. Enfin, il s'est redressé.

- Vous pouvez venir le chercher dans une semaine, a-t-il annoncé.

- On peut passer le prendre aujourd'hui, a déclaré Georgetta. On va juste se balader dans le magasin et essayer des choses jusqu'à ce qu'il soit prêt.

- Non, a laissé échapper le vendeur. Revenez dans deux heures. Partez maintenant, partez.

- On sera là dans une heure, chéri, a dit Justine par-dessus son épaule.

- À plus, a lancé Georgetta en lui envoyant un baiser.

- Allez, a dit Peaches en me faisant signe de les suivre, c'est notre tour.

Elles m'ont entrainée vers le magasin d'à côté. On a foncé vers le rayon lingerie.

J'ai secoué la tête.

- Je dois aller aux toilettes. Merde, j'aimerais vraiment pouvoir attendre, mais je peux pas.

Justine m'a touché la joue.

- Désolée, chérie.

Peaches s'est redressée de toute sa taille.

- Allez, on y va toutes ensemble.

- Non, ai-je dit en joignant les mains. J'ai peur qu'on se fasse toutes arrêter.

Ma vessie me faisait mal. J'aurais aimé ne pas avoir attendu si longtemps. J'ai pris une grande inspiration et j'ai poussé la porte des toilettes des femmes.

Deux femmes rafraichissaient leur maquillage face au miroir. L'une a jeté un regard à l'autre et a fini d'appliquer son rouge à lèvres.

- C'est un homme ou une femme ? a-t-elle demandé à son amie quand je suis passée derrière elles.

L'autre femme s'est tournée vers moi.

- C'est les toilettes des femmes, m'a-t-elle informée.

J'ai hoché la tête :

- Je sais.

J'ai fermé la porte du compartiment derrière moi. Leurs rires m'ont laissé sans voix.

- On ne sait pas vraiment si c'est un homme ou pas, a dit une des femmes à l'autre. On devrait appeler la sécurité pour être sures.

J'ai tiré la chasse d'eau et de colère je me suis emmêlé avec ma fermeture éclair. C'était peut-être juste une menace en l'air. Ou peut-être allaient-elles vraiment appeler la sécurité. Je me suis dépêché de sortir des toilettes dès que j'ai entendu les deux femmes s'en aller.

- Ça va chérie ? a demandé Justine.

J'ai hoché la tête. Elle a souri.

- Elles ont pris dix ans d'un coup, ces femmes, en te voyant, a-t-elle continué.

Je me suis forcée à sourire.

- Nan. Elles ne se seraient jamais moquées d'un gars comme ça. J'ai eu peur qu'elles appellent les flics. C'est moi qui ai pris dix ans d'un coup.

- Allez, a dit Peaches en me tirant par la manche avec impatience. C'est l'heure des high fems[14].

Elle m'a tirée vers le rayon lingerie.

- Qu'est-ce que t'en penses ? a dit Georgetta. Elle tenait une nuisette en soie rouge.

- Noire, je lui ai dit, celle-là, en dentelle noire.

- Seigneur, ce garçon a du gout, a-t-elle dit.

Peaches a soupiré.

- C'est drôle, te voir essayer ce costume, toute excitée et tout, ça m'a rappelé quand mon père m'a fait acheter un costume pour l'office du dimanche. Dans mes rêves, quand je m'habillais bien, c'était pas en costume. Tu peux me croire, mon petit ! Je rêvais de quelque chose, tu vois, de bon gout, avec des bretelles ultra-fines. Et un décolleté.

Elle a passé un doigt sous son corsage et a continué.

- Je me sentais comme une danseuse étoile dans un costume trois-pièces.

Georgetta a grogné :

- Ou plutôt comme une folle[15].

Peaches a rejeté sa tête en arrière et m'a tirée plus loin.

On est retournées à Kleinhan's une heure plus tard. Le costume était prêt.

- Il nous reste encore assez d'argent pour choisir une chemise et une cravate, a annoncé Georgetta.

Justine a choisi une chemise habillée bleu pastel. Elle était plus belle que toutes les chemises que mon père avait possédées dans sa vie. Les boutons étaient bleu ciel avec des tourbillons blancs, comme des nuages. Peaches et Georgetta se sont mises d'accord sur une cravate en soie bordeaux.

Les vendeurs se tenaient la tête entre les mains, comme s'ils avaient tous la migraine. Après tout, autant que ce soit eux plutôt que nous.

- Je ne sais pas comment vous remercier, vous toutes, leur ai-je dit.

- Mais si tu sais, mon chou. Il suffit de me choisir comme gagnante de ce spectacle.

- Elle voit bien que c'est moi la plus belle de nous toutes.

- Oh s'il te plait, ma p'tite, ne me fais pas rire.

J'ai joint les deux mains.

- Attendez, j'ai protesté, vous ne m'avez jamais dit que j'allais juger le spectacle.

- Écoute, chérie, a dit Justine en souriant, c'est dans un mois. N'encombre pas ta jolie petite tête avec ça.

***

Le mois est passé vite. J'ai essayé d'éviter toutes les prises de tête entre les candidates qui se disputaient pour savoir comment mener le spectacle. Je suis arrivé au Malibou un peu tard, la nuit du spectacle. J'ai enlevé mon casque et je me suis assise sur ma Norton au fond du parking, pour fumer une cigarette.

- Mon petit, où est-ce que t'étais ? a demandé Peaches en se balançant d'un pied à l'autre sur le gravier, du haut de ses talons.

- J'arrive ! ai-je gueulé en écrasant ma cigarette. J'arrive tout de suite !

Quand je suis entrée, tout le monde s'est arrêté pour me regarder.

- T'es craquante, a dit Peaches, en lissant les revers de ma veste.

Georgetta a joint les mains devant elle :

- Je crois que je suis en train de tomber amoureuse.

- Ouais, elle dit ça après chaque pipe, a marmonné Justine.

Cookie a vérifié le programme avec moi. Je me rongeais l'ongle du pouce pendant qu'elle parlait. J'avais passé ma vie entière à espérer devenir invisible. Comment est-ce que j'allais pouvoir grimper sur scène, un projecteur braqué sur moi ? Quand je suis monté sur la rampe, le club était plongé dans l'obscurité. Puis quand le spot m'a éclairé, je n'ai plus vu la foule.

- Chante quelque chose, a gueulé une des butchs.

- De quoi j'ai l'air, de ce putain de Bert Park[16] ? ai-je hurlé en retour. OK.

J'ai commencé à chanter :

- Here she comes, *Mis-cell-an-eous*[17].

- Houuu !

- Écoutez maintenant, ai-je supplié. Sérieusement.

- C'est pas sérieux, c'est un drag show ! a hurlé quelqu'un.

- Si, j'ai dit, c'est sérieux.

J'ai pris conscience de ce que je voulais dire.

- Vous savez, toute notre vie on nous dit que notre manière d'être n'est pas bonne.

J'ai entendu quelques murmures :

- Ouais !

- Bon, ici c'est chez nous, on est une famille.

Il y a eu une cascade d'applaudissements dans le public.

- T'as bien raison, a gueulé une des drag queens derrière moi.

- Alors ce soir on va célébrer notre manière d'être. Elle n'est pas juste acceptable, elle est belle. Et je veux que ce soir vous fassiez toutes sentir à nos splendides sœurs sur scène combien on les aime et on les respecte.

La foule a manifesté bruyamment son approbation. Justine et Peaches ont couru, m'ont embrassé et sont rapidement retournées en coulisses pour attendre leur tour.

J'ai feuilleté les fiches que Cookie m'avait données.

- Est-ce que vous voulez bien accueillir ce soir Miss Diana Ross[18], qui va nous chanter *Stop in the Name of Love ?*

La musique s'est élevée et j'ai fait un pas de côté.

La robe de Peaches scintillait sous la lumière du projecteur. C'était une personne d'une beauté à couper le souffle.

- *Stop in the name of love*, a-t-elle chanté en empoignant ma cravate, *before you break my heart*[19].

Ses lèvres étaient proches des miennes. J'ai haleté, entrainée par la force de sa performance.

Les applaudissements étaient tonitruants.

- Donnez une serviette au gamin, a hurlé quelqu'un alors que je m'essuyais le front avec le dos de la main.

- Est-ce que vous voulez bien accueillir Miss Barbara Lewis qui va nous chanter *Hello Stranger*[20] ?

Justine a marché droit vers moi, lentement, parfaitement stable sur ses talons aiguilles, pendant que la musique s'élevait.

- *Hello stranger*, a-t-elle chanté en enroulant un bras autour de mes épaules,* it seems like a mighty long time[21]*.

Je commençais à aimer ça.

L’artiste suivant était le petit ami de Georgetta, Booker. Je ne l’avais jamais vu se travestir auparavant. Même en robe, je pensais encore à Booker comme *il*. Booker faisait aussi *Stop in the Name of Love*. Georgetta a jeté un coup d’œil furtif de derrière le mur de la scène pour voir.

- Évidemment, m’a-t-elle chuchoté. Tu crois que tu t’es mariée à un vrai homme et tu découvres que tu as une sœur qui emprunte ton rouge-à-lèvres et qui ne te le rend pas.

J’ai laissé échapper un rire.

- Seigneur aie pitié, a-t-elle dit, cette fille a un problème.

La bretelle de la robe de Booker glissait à chaque fois qu’il levait les bras pour chanter « Stop ! » Ça aurait pu être très sexy, mais il était tellement nerveux qu’il n’arrêtait pas d’essayer de la remonter.

- Aide-la, m’a dit Georgetta.

Je lui ai tendu le micro et je suis allé sur la scène en face de Booker. J’ai mis un genou à terre face à lui et j’ai fait comme s’il chantait pour moi. Puis je lui ai tourné autour et j’ai baissé sa bretelle de manière aguichante.

- Laisse-la, ai-je chuchoté en lui embrassant l’épaule.

Booker m’a repoussée théâtralement, en chantant *before you break my heart*. La foule a clamé son approbation. Tout le monde appréciait vraiment sa manière de conclure son numéro.

Personne n’a vu la lumière rouge s’allumer.

La musique s’est éteinte et tout le monde a grogné. Puis la police a envahi le club. J’ai levé la main pour me protéger les yeux du projecteur mais je n’arrivais toujours pas à voir ce qui se passait. J’ai entendu des cris et des bruits de tables et de chaises renversées. Je me suis rappelé qu’il n’y avait qu’une seule porte -- il n’y aurait pas d’échappatoire cette fois-ci. À seize ans, je n’avais pas encore l’âge requis.

J’ai lentement enlevé ma nouvelle veste de costard bleue, je l’ai pliée proprement et je l’ai mise sur le piano au fond de la scène. Pendant un instant j’ai songé à enlever ma cravate, pensant que ça serait plus facile pour moi si je le faisais. Mais, bien sûr, ça n’aurait pas été le cas. En fait, la cravate m’aidait à me sentir plus forte pour faire face à ce qui m’attendait. J’ai retroussé mes manches et je suis descendue de la scène. Un flic m’a attrapée et m’a attaché les mains bien serrées dans le dos. Un autre flic était en train de frapper Booker, qui sanglotait.

Ils avaient reculé le fourgon de police juste devant les portes du club. Les flics nous tabassaient en nous poussant à l’intérieur. Sur la route du

poste, certaines des drag queens ont fait des blagues pour soulager la tension. J'ai fait la route en silence.

Ils nous ont toutes mises dans une énorme cellule. Mes mains liées étaient toutes gonflées et froides à cause du manque de circulation. J'ai attendu dans la cellule. Deux flics ont ouvert la porte. Ils riaient et parlaient entre eux. Je n'écoutais pas.

- Qu'est-ce que tu veux, une putain d'invitation ? Allez ! a ordonné un des flics.

- Allez, Jesse[22], a raillé un flic, fais un beau sourire pour la photo. T'es une jolie fille. Elle est pas jolie, les gars ?

Ils ont pris ma gueule en photo. Un des flics a desserré ma cravate. Quand il a ouvert ma nouvelle chemise en la déchirant, les boutons bleu ciel ont rebondi et ont roulé sur le sol. Il a soulevé mon t-shirt, exposant ainsi mes seins. J'avais les mains menottées dans le dos. J'étais dos au mur.

- Je crois pas qu'elle t'apprécie Gary, a dit un autre flic, peut-être que je lui plairais plus.

Il a traversé la pièce. Mes genoux tremblaient*. Lt Mulroney*, disait son badge. Quand il a vu que je le lisais, il m'a giflé violemment. Ses mains m'ont enserré le visage comme un étau.

- Suce-moi la queue, a-t-il dit tranquillement.

Il n'y avait pas un bruit dans la pièce. Je n'ai pas bougé. Personne n'a rien dit. J'ai presque eu l'impression que ça pouvait rester comme ça, en suspens, mais ça n'a pas été le cas. Mulroney s'est tripoté l'entre-jambe.

- Suce-moi la queue, bulldagger.

Quelqu'un m'a frappé le côté du genou avec une matraque. Mes genoux ont cédé, plus à cause de la peur que de la douleur. Mulroney m'a attrapée par le col et m'a trainée sur quelques mètres jusqu'à des toilettes en acier. Il y avait un bout de merde non évacué qui flottait dans l'eau.

- Soit tu me bouffes moi, soit tu manges ma merde, bulldagger. À toi de voir.

J'étais trop terrifiée pour réfléchir ou bouger.

La première fois qu'il a fourré ma tête dans les toilettes, j'ai retenu ma respiration. La deuxième fois, il m'a tenu sous l'eau si longtemps que j'ai aspiré de l'eau et senti la forme dure de la merde contre ma langue. Quand Mulroney m'a tiré la tête des toilettes, je lui ai vomi partout dessus. J'ai continué à avoir la nausée et des haut-le-cœur pendant un bon moment.

- Oh, merde, putain, dégagez-la d'ici, se sont mutuellement hurlé les flics alors que je continuais de vomir.

- Non, a dit Mulroney, menottez-la ici, sur le bureau.

Ils m'ont soulevée et m'ont lancée sur le dos en travers du bureau et m'ont menottée les mains au-dessus de la tête. Quand un flic a enlevé mon pantalon j'ai essayé de calmer les spasmes de mon ventre pour ne pas m'étouffer avec mon propre vomi.

- Ah, c'est pas mignon ça, un slip, a lancé un flic à un autre. Espèce de tordue !

J'ai regardé la lumière au plafond. Une grosse ampoule jaune brillait derrière un grillage en métal. La lumière m'a rappelé la longue série de westerns que j'avais regardé à la télé après avoir emménagé dans le Nord. Quand quelqu'un était perdu dans le désert, la seule image qu'on voyait était un soleil éblouissant. Toute la beauté du désert était réduite à cette unique impression. Regarder cette ampoule de prison m'a évité de voir ma propre déchéance : je suis simplement partie.

Je me suis retrouvé dans le désert. Des couleurs striaient le ciel. Chaque changement de couleur jetait une nouvelle nuance à travers l'étendue sauvage : saumon, rose, lavande. L'odeur de sauge était écrasante. Même avant de le voir planer dans un courant ascendant au-dessus de moi, j'ai entendu le cri de l'aigle royal comme s'il venait de ma propre gorge. J'ai eu très envie de voler avec lui mais je sentais mes racines dans la terre. Les montagnes se sont élevées à ma rencontre. J'ai marché vers elles, cherchant un refuge, mais quelque chose m'a tiré en arrière.

- Fais chier, a craché Mulroney. Tournez-la, sa putain de chatte est trop large.

- Merde, Lieutenant, comment ça se fait que ces putains de bulldagger aient des chattes aussi grandes si elles ne baisent pas avec des hommes ?

- Demande à ta femme, a dit Mulroney.

Les autres flics ont ri.

J'ai paniqué. J'ai essayé de retourner dans le désert mais je n'arrivais pas à retrouver l'ouverture qui flottait entre les dimensions par laquelle je venais de passer. Une explosion de douleur dans mon corps m'a projetée en arrière.

J'étais à nouveau étendue sur le sol du désert, mais cette fois le sable était frais. Le ciel était couvert, préparant une tempête. La pression de l'air était insupportable. C'était difficile de respirer. Au loin, j'ai entendu l'aigle

crier encore. Le ciel était en train de devenir aussi noir que les montagnes. Le vent m'a soufflé dans les cheveux.

J'ai fermé les yeux et j'ai tourné la tête vers le ciel du désert. Alors, enfin, ça s'est relâché -- le soulagement bienvenu de la pluie chaude sur mes joues.

1963.

NOTES

[1] *Marlon Brando* est considéré comme l'un des plus grands acteurs états-uniens du 20e siècle. Il est perçu comme un sex symbol masculin et connu pour son image de rebelle, notamment due à son rôle de motard dans* L'équipée sauvage* (1953).

[2] *Chapeau Melon et Bottes de Cuir* (*The Avengers*) est une série télévisée fantastique d'espionnage britannique, créée en 1976. Diana Rigg y joue le rôle d'Emma Peel, héroïne brillante, spécialiste en arts martiaux, aux tenues inhabituelles et particulièrement moulantes.

[3] *Pro* (raccourci pour *professionnel·le*) désigne un·e prostitué·e.

[4] L'*East Side* est un important quartier de Buffalo, habité majoritairement par des personnes noires.

[5] Au billard américain, la moitié des billes sont cerclées pour les différencier des autres. Chaque équipe doit gagner les billes de son camp : cerclées ou pleines.

[6] Au billard américain, si un·e joueur·se marque avec la huitième bille (la noire) avant la fin, elle/il a perdu (ici, c'est donc Jess qui gagne la partie).

[7] Raccourci pour *bulldagger*, lesbienne particulièrement masculine (voir chapitre 3).

[8] *Malcolm X* est un militant afro-états-unien, défendant le séparatisme noir et l'autodétermination. Il ne partage pas la non-violence prônée par une partie du mouvement des droits civiques. Il ne cherche pas à unir les noir·e·s et les blanc·he·s, mais les noir·e·s entre elles/eux. Le 21 février 1967, il est assassiné alors qu'il prononce un discours

à Harlem. Il est l'auteur des mots suivants : « Nous déclarons notre droit sur cette terre à être des hommes, des êtres humains, à être respectés comme des êtres humains, à obtenir des droits d'êtres humains dans cette société, sur cette terre, en ce jour, ce que nous avons l'intention de faire exister par tous les moyens nécessaires » (1965).

[9] *The Ballot or the Bullet, *« Le bulletin ou la balle », est un discours prononcé par Malcolm X en 1964. Il y défend le nationalisme noir, refuse de voter et d'être représenté par des blanc·he·s, et promeut un programme politique et économique par et pour la communauté noire. « Ce sera… le bulletin de vote, ou une balle. Ce sera la liberté ou la mort. Et si vous n'êtes pas prêts à payer ce prix, n'utilisez pas le mot liberté dans votre vocabulaire. »

[10] *William Edward Burghardt Du Bois*, est un sociologue et historien, première personne noire à obtenir un doctorat aux États-Unis, en 1895. Il lutte contre le racisme et la domination blanche, pour la défense du panafricanisme et de l'indépendance des colonies africaines.

[11] Écrivain états-unien noir et homosexuel, *James Baldwin* est un militant pour les droits civiques. Auteur de romans, poésies, pièces de théâtre et ouvrages théoriques, il place les discriminations raciales et liées à l'orientation sexuelle au centre de ses œuvres. Son livre le plus connu est *Go Tell It on the Mountain* (en français, *La Conversion*, 1953).

[12] Il s'agit de trois sitcoms états-uniennes de la fin des années 1960.

[13] Un *drag show *est un spectacle de travestissement, ici de drag queens. Le titre de la soirée évoque Monte Carlo, un quartier de Monaco connu pour ses casinos et salles de spectacle, haut lieu du divertissement de prestige.

[14] Une *high fem* est une lesbienne qui cultive dans son apparence une forme d'ultra-féminité, par le maquillage, l'habillement, les talons aiguilles, les ongles vernis, etc. La high fem joue intentionnellement avec les codes du genre, et peut sembler « plus féminine » que la grande majorité des femmes hétérosexuelles.

[15] En anglais, elle dit « plutôt comme une *fairy* », ce qui est un jeu de mot car ce terme signifie *fée*, mais aussi *tapette*.

[16] *Bert Park* est un présentateur télé, animateur de l'émission de Miss America.

[17] « La voilà, diverse et variée » : jeu de mot qui fait référence à « There she is, Miss America », l'émission de miss animé par Bert Parks.

[18] *Diana Ross* est une chanteuse de soul, pop et rythm and blues états-unienne, chanteuse du groupe *The Supremes*, qui sort *Stop in the Name of Love*en 1965.

[19] « Au nom de l'amour, arrête ! Avant de me briser le cœur. »

[20] *Hello Stranger*, chanson de Barbara Lewis,

[21] « Salut, l'inconnu ! On dirait que ça fait un p'tit bout de temps… »

[22] Jesse est un prénom masculin.

CHAPITRE 6

CHAPITRE 6

La bague avait disparu. La seule preuve tangible de son existence, c'étaient les traces de sang sur mon doigt. Les flics avaient dû l'arracher quand mes mains enflées étaient menottées. La bague avait disparu. J'étais assise dans l'appartement, regardant fixement par la fenêtre. J'étais incapable de dire combien de temps j'étais restée éveillée.

Justine et Peaches avaient payé ma caution. Je me rappelle, elles ont dit qu'aucune charge n'était retenue contre nous. Arrivées à la maison, Justine a voulu monter avec moi mais j'ai été catégorique : je voulais être seule.

La première chose que j'ai faite a été de prendre un bain. J'ai appuyé ma tête sur le rebord de la baignoire en essayant de me détendre. Puis j'ai remarqué un dégradé de rose dans l'eau, qui devenait de plus en plus foncé, et une trainée rouge entre mes jambes. Ça m'a directement rappelé la sensation du bout de merde durcie contre ma langue. J'ai sauté hors de la baignoire dans un mouvement de panique, juste à temps pour atteindre les chiottes.

À présent, j'étais calme. Je ne sentais vraiment plus grand-chose. Mais même à travers cette tranquillité meurtrie, je pleurais la bague qui aurait pu me protéger ou au moins me dispenser sa sagesse. La bague avait disparu. Il n'y avait plus rien à espérer maintenant. Elle avait disparu.

Betty a frappé à la porte et est entrée. Elle a remarqué que le plat de poulet froid qu'elle m'avait amené la veille n'avait pas bougé. Les morceaux de poulet ressemblaient à des membres humains et je n'arrivais pas à me résoudre à mordre dans la chair. Cette seule idée m'avait fait traverser la salle de bain en courant, avec un haut-le-cœur.

- Je t'ai apporté de la tarte aux pommes, m'a dit Betty.

Elle avait dans la main un morceau de toile de coton jaune.

- Je crois que je vais faire des rideaux pour cette fenêtre, si ça te va.

Je vivais sans rideaux depuis que j'avais emménagé ici, plus de six mois auparavant. J'ai fait oui de la tête et Betty s'est mise à coudre. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil vers moi. Quand elle s'est levée pour repasser les rideaux, elle avait probablement passé plusieurs heures à

coudre dans ma chambre mais ça ne m'avait paru durer que quelques secondes.

Les rideaux étaient vraiment jolis mais mon visage refusait de bouger, même pour sourire. Betty s'est approchée pour s'asseoir à mes côtés.

- Tu devrais manger quelque chose.

J'ai levé les yeux vers elle pour lui signifier que je l'avais entendue. Elle s'est dirigée vers la porte d'entrée pour s'en aller, puis elle s'est arrêtée.

- Je sais, a-t-elle dit. Tu penses que personne d'autre ne sait. Tu ne peux pas t'imaginer que quelqu'un d'autre comprenne. Mais moi, je comprends.

J'ai lentement secoué la tête. Non, elle ne comprenait pas.

Betty s'est agenouillée face à moi. Quand nos regards se sont croisés, j'ai senti comme un électrochoc émotionnel. Dans ses yeux, j'ai vu tout ce que je ressentais comme si je contemplais mon propre reflet. J'ai détourné le regard, horrifié. Betty a hoché la tête. Sa main a serré mon genou.

- Je sais, répéta-t-elle, en se levant pour partir. Je comprends.

Je n'ai pas bougé du canapé. L'obscurité s'est installée dans la pièce. Ça a de nouveau frappé à la porte. J'avais envie que tout le monde s'en aille et me laisse tranquille.

Peaches est entrée, sur son trente-et-un.

- J'avais rencard avec un ringard, a-t-elle dit en se dirigeant vers la cuisine.

Un moment plus tard, elle a ramené deux coupes de crème glacée à la vanille, avec une petite cuillère plantée dans chacune. Elle s'est assise à côté de moi sur la banquette et m'en a offert une. En glissant dans ma gorge, la crème glacée était tellement douce et sucrée que des larmes me sont montées aux yeux.

Peaches m'a ébouriffé les cheveux. Je me souvenais de ce à quoi ressemblait le monde quand il était profondément enfoui sous des mètres de neige : chaque brindille ou fil de téléphone redessiné par une couche de neige scintillant dans la lumière de la lune. Paysage silencieux et calme. Assourdi. C'est comme ça que les choses m'apparaissaient maintenant. J'aurais aimé pouvoir dire à Peaches ou à Betty combien je me sentais sereine, mais je n'arrivais pas à parler.

- Tu as peur de dormir, n'est-ce pas, petite ?

La voix de Peaches était si douce.

- Mais Miss Peaches est là pour toi maintenant. Ce soir, tu vas dormir en sécurité dans ses bras. Je ne laisserai personne te faire de mal.

Puis elle a disparu dans la chambre. Elle est revenue un moment plus tard et m'a emmené au lit. Elle avait changé les draps. Ils étaient propres et frais. Elle m'a glissé à l'intérieur comme un enfant et s'est allongée à côté de moi. Je sentais le vomi remonter dans ma gorge, mais elle m'a délicatement attiré contre son corps. Mes lèvres ont rencontré la courbe de ses seins.

- C'est les hormones qui les ont fait gonfler comme ça, mais ce sont les miens maintenant.

Elle m'a embrassé les cheveux.

Elle m'a chanté une chanson d'une voix si douce et satinée que je me suis accrochée aux notes et les ai suivies tout droit vers le sommeil.

***

Edwin a rapporté ma veste de costume bleue. Elle a trouvé le pantalon assorti sur un tas derrière la porte de la salle de bain, et elle a emmené l'ensemble au pressing.

Quand elles ont vu que je ne me pointais pas au Malibou le vendredi d'après, Ed, Georgetta et Peaches sont venues me chercher et m'ont trainée avec elles. Quand je suis arrivée, Cookie m'a balancé un torchon et m'a dit de commencer à débarrasser les tables. J'ai passé plusieurs semaines dans cet état léthargique, incapable de ressentir la température, le froid comme le chaud. Le monde me paraissait lointain.

Un soir au boulot, un type m'a appelée à sa table pour me demander de ramener ses frites en cuisine. Il a prétendu qu'elles étaient froides. Je les ai rapportées à Cookie, mais elle a dit qu'elle était trop occupée. J'ai donc ramené les frites au type, en m'excusant. Il a attrapé un verre d'eau et l'a versé sur les frites.

- Elles sont froides, a-t-il dit.

Il a ouvert sa valise et en a sorti un immense serpent qu'il s'est enroulé autour du cou. Puis il a croqué un morceau du verre d'eau et s'est mis à le mâcher.

- Les frites sont froides, il a répété.

- Cookie ! ai-je hurlé en me ruant dans la cuisine, donne-moi des frites chaudes, et tout de suite !

Elle a commencé à râler.

- Maintenant, bordel de merde ! Je les veux maintenant !

Le mec m’a laissé un bon pourboire.

- Tu ne le connais pas ce type ? a demandé Booker en éclatant de rire.

Tout le monde riait.

- C’est l’Homme-Rasoir. Il se produit dans un club, pas loin d’ici, a-t-il continué.

J’ai jeté mon tablier.

- Ce job est pourri !

Je râlais, mais moi aussi je commençais à sourire.

- Qu’est-ce qui te fait marrer ? a craché Toni dans mon dos.

Je me suis retournée pour lui expliquer, mais son visage était déformé par la colère.

- J’ai dit : qu’est-ce qui te fait marrer, putain !

Une des butchs l’a attrapée pour essayer de l’entrainer plus loin.

- Allez Toni, viens, laisse tomber.

Elle s’est dégagée d’un coup sec et a titubé jusqu’à moi.

- Tu te crois drôle ?

- Et merde Toni, c’est quoi ton problème ? lui ai-je demandé, irritée.

Un groupe de pros a passé la porte. Je me suis dirigé vers elles pour les accueillir mais Toni me tournait autour.

- Tu crois que je sais pas ce qui se passe entre toi et ma nana ?

Tout le monde a retenu son souffle. J’étais sonnée.

- Toni, qu’est-ce que c’est que ces conneries ? De quoi tu parles ?

- Tu penses que je suis pas au courant, hein !

Betty s’est approchée de Toni, mais Angie, une des prostituées qui venaient d’entrer, l’a tirée en arrière.

- On va régler ça dehors, putain de dégonflée ! a dit Toni tout en crachant par terre.

Je ne voulais pour rien au monde me battre avec Toni. C’est pour ça que je suis sortie. Pour parler avec elle. Toute les autres nous ont suivies dehors, pour écouter.

- Toni, l’ai-je suppliée.

- La ferme et bats-toi, petite ordure ! Allez, viens, fils de pute. T’as la trouille ou quoi ?

- Écoute Toni, si tu veux me frapper, vas-y. Si ça t’aide à te sentir mieux, je vais pas essayer de t’en empêcher. Mais pourquoi est-ce que moi je voudrais te frapper ? Tu m’as dépannée quand j’en avais besoin. Putain, tu

sais très bien que je ne ferais rien pour te manquer de respect, à toi ou à Betty.

J'ai croisé les yeux de Betty et elle m'a lancé un regard d'excuse.

- Arrête de regarder ma nana, salope ! a aboyé Toni.

- Toni, je suis en train de te dire que je ne ferais rien pour te manquer de respect. Jamais.

- Dégage de ma putain de baraque ! m'a-t-elle hurlé. Barre-toi !

Angie était juste derrière moi.

- Allez, viens bébé.

Elle me tirait par le bras.

- Ça va finir par dégénérer. Allez, viens.

Elle disait ça tout en me tirant vers le bar.

Grant et Edwin ont proposé de m'aider à remballer mes affaires et à les déménager.

- Merde, j'ai dit, ça va aller, pour l'instant mes affaires tiennent encore dans quelques taies d'oreiller. Je pourrai les ramener en moto.

Quand je suis revenue au club avec mes affaires, j'ai trouvé un tabouret au bout du comptoir et j'ai commencé à descendre une bière. Angie s'est assise à côté de moi.

- T'as un endroit où dormir cette nuit ?

Elle a écrasé sa cigarette. J'ai secoué la tête.

- Écoute.

Elle a posé la main sur mon bras.

- Je suis fatiguée, je veux juste rentrer me coucher. Si tu as besoin d'un endroit où pieuter cette nuit, OK. Mais ne te fais surtout pas d'idées.

- T'as fait des passes toute la nuit ? je lui ai demandé.

Angie m'a regardé avec méfiance.

- Ouais.

- Alors comment je pourrais m'imaginer que ça t'exciterait que quelqu'un te ramène chez toi pour te baiser ?

Angie s'est étouffée avec son whisky en riant.

- Viens trésor, rien que pour ça je t'offre le petit-déjeuner.

***

- Dis-moi la vérité, a lancé Angie en beurrant sa tartine. Ne me raconte pas de conneries. Pourquoi t'as pas voulu te battre ? Est-ce que c'est

vraiment parce que c'est ton amie, ou est-ce que t'avais la trouille ?

J'ai secoué la tête.

- Ce n'est pas ma meilleure amie ni rien, mais elle m'a vraiment aidée pas mal de fois. Je veux pas la frapper, c'est tout. Elle était bourrée.

Angie m'a lancé un petit sourire moqueur.

- Alors, tu t'envoyais en l'air avec Betty ou pas ?

J'ai secoué la tête.

- Je joue pas à ça.

Elle a regardé mon visage, en plantant sa fourchette dans ses œufs.

- Quel âge as-tu bébé ?

- Quel âge t'avais quand t'avais mon âge ?

Je me sentais agacée.

Elle s'est penchée en arrière contre la banquette.

- J'imagine que la rue nous fait vieillir avant l'âge, hein, gamine ?

- Je suis pas une gamine.

Ma voix était sèche.

- Je suis désolée.

Elle avait l'air de le penser.

- T'as raison, t'es plus une gamine, a-t-elle repris.

J'ai baillé et je me suis frotté les yeux. Elle a ri.

- T'es encore avec moi ?

Le regard d'Angie s'est posé sur une vieille pro qui payait à la caisse.

- Tu sais, a-t-elle dit, je me souviens d'une fois, quand j'étais petite. J'étais au restaurant avec ma mère et mon beau-père, et j'ai vu une femme qui ressemblait un peu à celle-là.

- Elle est belle, non ? j'ai dit.

Angie m'a regardée en penchant la tête.

- Tu aimes les femmes de caractère, pas vrai, butch ?

J'ai souri en plantant ma fourchette dans mes œufs au plat.

Angie a continué :

- Je me souviens, mon beau-père avait lancé : « sale traînée », tout haut, pendant que cette femme payait sa note. Tout le monde dans le resto l'avait entendu. Mais cette femme a juste payé, elle a pris un cure-dent et elle est sortie très tranquillement, comme si elle ne l'avait pas du tout entendu. Je me suis dit : *Quand je serai grande, je serai comme ça*.

J'ai hoché la tête.

- C’est comme la fois où j’avais dans les quatorze ans et que j’ai vu cette il-elle.

Angie écoutait, le menton appuyé sur le dos de sa main.

- J’avais complètement oublié cette histoire. Mes parents m’avaient trainée avec eux pendant qu’ils faisaient des courses. Tu vois bien comme les magasins sont bondés et bruyants avant Noël. Et d’un seul coup, tout est devenu silencieux. Les caisses ont arrêté de sonner et plus personne ne bougeait. Tout le monde avait le regard braqué sur le rayon bijouterie. Il y avait ce couple, une il-elle et une fem. Tout ce qu’elles faisaient, c’était regarder des bagues, en fait.

Angie s’est appuyée sur le dossier en expirant lentement la fumée.

- Tout le monde les fusillait du regard. Au final, la pression a expulsé les deux femmes hors du magasin, comme deux bouchons hors d’une bouteille. J’avais envie de leur courir après et de leur demander de m’emmener avec elles. Et pendant tout ce temps je me disais :* Oh merde, un jour ce sera moi*.

Angie a hoché la tête :

- C’est dur quand tu le vois venir, hein ?

- Ouais. C’est un peu comme conduire sur une seule voie et voir un dix-huit tonnes arriver en face, droit sur toi.

Elle a frissonné :

- Allez viens, j’ai besoin de dormir.

L’appartement d’Angie ressemblait plus à un « chez soi » que tous les endroits où j’avais vécu.

- J’aime bien le tissu des rideaux de la cuisine, ai-je commenté, comment ça s’appelle ?

- De la mousseline, a-t-elle répondu.

Elle a sorti deux bouteilles du frigo.

- Écoute, si tu cherches quelque chose, cet appart sera peut-être libre très très bientôt, si tu vois ce que je veux dire.

J’ai incliné la tête :

- Bientôt comme demain ?

Elle a ri :

- Peut-être plus tôt, qui sait ?

J’ai bu ma bière et allumé une cigarette, puis j’ai balancé le paquet sur la table de la cuisine. Angie en a pris une et s’est assise face à moi.

- J’ai quelques problèmes en ce moment, tu vois ?

J’ai hoché la tête.

- Alors si tu veux cet appart, il est pas très cher.

- Tu vois, ai-je dit, je sais même pas comment on paie un loyer et tout ça. J’ai jamais habité nulle part, sauf chez Toni et Betty.

Angie a posé la main sur mon bras.

- Je vais te donner un conseil, t’en fais ce que tu veux. Trouve-toi un boulot à l’usine, ça t’évitera de passer ta vie au bar. Vivre dans ce quartier c’est comme lécher une lame de rasoir, tu vois ce que je veux dire ? Je te dis pas que l’usine c’est le paradis ou quoi que ce soit, mais peut-être que tu pourrais bosser quelque part avec d’autres butchs, payer tes factures, t’installer avec une fille.

J’ai haussé les épaules.

- Je sais que je dois grandir un peu.

Angie a souri en secouant la tête.

- Non chérie, moi je te parle de rester jeune. Je ne veux pas que tu sois obligée de grandir trop vite. Ma jeunesse s’est finie la nuit où ils m’ont embarquée pour la première fois -- j’avais treize ans. Le flic n’arrêtait pas de me hurler dessus en m’ordonnant de lui tailler une pipe, et il m’a défoncé la gueule parce que j’obéissais pas. En fait, c’est juste que je ne savais pas ce que ça voulait dire « tailler une pipe ». C’est pas comme si j’avais jamais eu à faire ça avant.

Je me suis levé pour aller vers l’évier. J’avais l’impression que j’allais me mettre à vomir. Angie m’a rejoint et a posé ses mains sur mes épaules :

- Je suis désolée. C’était une histoire de merde. C’est pas une histoire à raconter.

J’étais incapable de me retourner pour lui faire face.

- Viens chérie. Viens t’asseoir.

Elle m’a tiré doucement.

- Ça va aller, a-t-elle dit en me retournant. Ça va ?

Je lui ai répondu par un sourire, mais ce n’était pas très convaincant. Elle m’a passé la main dans les cheveux :

- Ça va pas, hein ?

J’étais tellement soulagée de l’entendre dire ça à voix haute que je me suis mise à pleurer. Elle m’a pris dans ses bras et m’a bercé. Elle m’a repoussée contre l’évier et m’a regardée dans les yeux :

- Tu veux en parler ?

J’ai secoué la tête.

- OK, a-t-elle murmuré, c’est pas un problème. C’est juste que parfois, ça fait du bien de sortir des choses.

Elle m’a pris le menton dans la main. J’ai essayé de me détourner, mais elle ne m’a pas lâchée.

- Tu sais, a-t-elle dit, peut-être que c’est un peu plus facile pour nous, les fems, que pour les butchs de raconter ces choses-là, qu’est-ce que t’en penses ?

J’ai haussé les épaules. Je me sentais piégée et mal-à-l’aise.

- Qui t’a fait du mal chérie ? Les flics ?

Elle observait mon visage.

- Qui d’autre ? a-t-elle conclu tout haut.

Puis elle a murmuré :

- Oh, chérie, toi aussi tu as déjà vieilli, en me tirant vers elle.

J’ai enfoui mon visage à l’abri de son cou.

- Allez bébé, assieds-toi.

Elle a tiré une chaise de cuisine à côté de moi.

- Je vais bien, j’ai dit.

- Tss tss, tu n’es pas en train de causer à une butch, tu sais. Est-ce que tu t’es déjà confiée à ta copine ?

- Je n’ai pas de petite copine, ai-je admis à contrecœur.

Angie a paru surprise, ce qui m’a flatté. Puis elle m’a souri, d’un air faussement timide.

- Est-ce que tu t’es déjà confiée à l’une de tes petites amies ?

Je me sentais comme un papillon épinglé.

- Je…

Elle a secoué la tête et m’a regardée dans les yeux.

- Tu n’as encore jamais eu de nana ?

Elle a baissé les yeux au sol, embarrassée.

- Comment c’est possible qu’une superbe jeune butch comme toi réussisse à échapper à toutes les fems affamées qui rôdent dehors ? m’a-t-elle taquinée en me relevant le menton. Combien de fois t’as été arrêtée, bébé ?

J’ai haussé les épaules :

- Deux fois.

Elle a hoché la tête.

- C’est plus dur quand tu sais déjà ce qui t’attend, pas vrai ?

Je l’ai laissée me regarder dans les yeux.

- Bébé.

Elle s’est assise sur mes genoux. Elle a attiré mon visage contre sa poitrine.

- Chérie, je suis désolée qu’ils t’aient fait du mal. Mais plus que tout, je suis désolée que tu n’aies pas d’espace pour décharger ça. Tu peux lâcher ça maintenant, avec moi, c’est pas un problème.

Elle m’enveloppait de sa chaleur. Sans un mot, je lui ai livré tout ce que je ressentais. Sans rien dire, elle m’a fait sentir qu’elle comprenait.

Puis mes lèvres ont effleuré sa poitrine et un bruit s’est échappé de sa gorge. On s’est dévisagées l’une l’autre, ébahies. Elle avait un regard fixe, angoissé, comme un chevreuil dans la lumière d’une lampe torche. C’est là que j’ai compris que le sexe était quelque chose de très puissant.

Angie m’a saisie par les cheveux et a lentement tiré ma tête en arrière. Elle a approché sa bouche de la mienne, jusqu’à ce que je puisse sentir la chaleur de son souffle. Un gémissement s’est échappé de ma gorge. Angie a souri. Elle a ramené ma tête encore plus en arrière et elle a doucement fait glisser ses ongles le long de mon cou. J’ai senti une douleur de la taille jusqu’aux genoux.

Elle m’a embrassée à pleine bouche. J’avais toujours trouvé dégoutante l’idée que les adultes se lèchent la langue. J’en étais venue à penser que ce n’était sans doute pas vraiment ça qui se passait quand deux personnes s’embrassaient. Mais ce que faisait maintenant la langue d’Angie à la mienne a enflammé tout mon corps. J’ai attiré sa langue avec la mienne pour en avoir plus.

Soudain, elle m’a de nouveau tiré la tête en arrière et m’a regardé avec un air étrange, un peu sauvage. J’ai eu peur et elle a dû le remarquer parce qu’elle a souri et m’a attiré plus près. J’ai enlacé sa taille avec mes mains, et mes lèvres ont trouvé ses tétons durcis.

Sans un mot, elle s’est levée et m’a prise par la main. Dans sa chambre, elle m’a embrassée, repoussée, regardée, puis elle m’a embrassée encore.

Sa main a glissé le long de mon ventre jusqu’à mon entre-jambes, et je me suis écartée.

- T’es pas équipée ? a-t-elle demandé.

Je ne savais pas de quoi elle parlait.

- Ça ne fait rien, a-t-elle dit en se dirigeant vers son armoire.

Elle se parlait à elle-même :

- Si je n’ai pas de harnais là-dedans, je vais me flinguer.

Je me suis rendu compte qu'elle cherchait un godemiché. Je n'arrivais pas à me souvenir de ce que Al m'avait dit, pas un seul mot. Tout ce dont je me rappelais, c'était des mises en garde de Jacqueline : avec ça, tu peux donner beaucoup de plaisir à une femme. Ou tu peux lui rappeler toutes les fois où elle a été blessée dans sa vie.

- Qu'est-ce qui se passe chérie ? a demandé Angie.

Nos regards ont convergé vers le gode et le harnais qu'elle tenait dans ses mains. Plusieurs expressions se sont succédées sur le visage d'Angie mais je n'arrivais pas à les déchiffrer.

- Ça va aller, a-t-elle dit alors que je commençais à me détourner. Viens-là bébé.

Elle m'a tourné autour. Elle m'a amadouée.

- Je vais te montrer.

C'était les mots les plus rassurants que j'avais jamais entendus.

Elle est allée jusqu'à la radio et a tourné le bouton jusqu'à ce qu'on entende la voix soyeuse de Nat King Cole chantant *Unforgettable*[1]. Elle est venue dans mes bras.

- Danse avec moi, bébé. Tu sais comment me faire du bien. Tu sens comment je te suis, là ?

Elle me murmurait à l'oreille :

- C'est ça que je veux que tu fasses pour moi quand on baise. Je veux que tu danses lentement avec moi. Je veux que tu me suives comme je suis en train de te suivre. Viens-là.

Elle a balancé le gode sur le côté, s'est allongée sur le lit et m'a attirée au-dessus d'elle.

- Écoute la musique. Tu sens comme je bouge ? Bouge avec moi, a-t-elle dit.

C'est ce que j'ai fait. Elle m'apprenait une nouvelle danse. Quand la chanson s'est terminée, un autre morceau lent a suivi, un morceau du film avec Humphrey Bogart -- *Casablanca*[2]. Quand la chanson est arrivée au moment où le type chante « une femme a besoin d'un homme, et l'homme doit avoir sa compagne »[3], on a ri toutes les deux.

Angie m'a fait rouler sur le côté et a commencé à déboutonner ma chemise, me laissant en t-shirt. Elle s'est mise à genoux et a doucement défait mon pantalon. Elle me l'a enlevé, mais m'a laissé le caleçon. J'ai eu du mal à enfiler le harnais et le gode. Puis elle m'a poussé sur l'oreiller et a pris le gode entre ses mains. Sa manière de le tenir m'a fascinée.

- Tu sens comme je te touche ? a-t-elle chuchoté dans un sourire.

Elle a fait courir ses ongles sous mon t-shirt et le long de mes cuisses. Sa bouche était très proche de ma queue.

- Si tu me baises avec ça, a-t-elle dit en la caressant, je veux que tu la sentes aussi. C'est un doux jeu d'imagination.

Elle a pris le bout du gode entre ses lèvres et a commencé à bouger sa bouche dessus, de bas en haut.

Quand elle a recommencé à parler, elle a simplement dit : « Maintenant ».

Elle s'est glissée sur le dos, pendant que je me débattais avec sa robe. Je la touchais, avec toute la maladresse d'une adolescente. Au début, j'ai pensé qu'elle était vraiment patiente avec moi. Ensuite je me suis demandé si justement, elle n'était pas plus excitée par ma maladresse qu'elle ne l'aurait été si j'avais eu de l'expérience.

Quand je me montrais craintive ou hésitante, elle devenait plus démonstrative dans notre jeu sexuel et m'encourageait. Quand je commençais à m'agiter comme un jeune poulain, elle reprenait le contrôle.

De tous les bons conseils que j'avais reçus des vieilles butchs, aucun ne m'avait préparé à ce moment où je me suis agenouillée entre les jambes d'Angie, sans avoir la moindre idée de ce que je devais faire.

- Attends, a-t-elle dit en appuyant sur mes cuisses du bout de ses doigts. Laisse-moi faire.

Elle a doucement guidé la queue à l'intérieur d'elle.

- Attends, elle a répété. Ne pousse pas. Sois tendre. Laisse-moi m'habituer à te sentir en moi avant de commencer à bouger.

Je me suis délicatement allongée sur elle. Au bout d'un moment, son corps s'est détendu contre le mien. « Oui » a-t-elle dit, alors que je bougeais en elle, en la laissant me guider. Je me suis rendu compte que si j'essayais de réfléchir à ce que j'étais en train de faire, je perdais le rythme de son corps. Alors j'ai arrêté de penser. « Oui ». Elle montait en excitation. Elle s'enflammait de plus en plus entre mes bras. Ça m'a fait peur, je ne comprenais pas ce qui se passait. Soudain, elle a commencé à crier et m'a tirée par les cheveux. J'ai arrêté de bouger. Une longue pause a suivi. Son corps s'est affaissé sous le mien. Un de ses bras est retombé sur l'oreiller, au-dessus de sa tête, dans un geste d'agacement.

- Pourquoi tu t'es arrêtée ? a-t-elle demandé tranquillement.

- J'ai cru que je te faisais mal.

- Me faire mal !?!

Sa voix s’est élevée un peu.

- Tu n’avais jamais…

Elle s’est arrêtée au milieu de sa phrase.

- Trésor, m’a-t-elle dit, en cherchant la vérité sur mon visage, as-tu déjà été avec une femme avant ?

Le sang m’est monté au visage à tel point que la chambre s’est mise à tourner tout autour de moi. Je me suis détourné, mais j’étais toujours en elle.

- Attends, a-t-elle dit en me tenant fermement les fesses. Sors de moi. Doucement. Fais attention. OK, c’est bon.

Elle s’est levée lentement et a ramené un paquet de cigarettes, des allumettes, un cendrier et une bouteille de whisky.

- Je suis désolée, s’est-elle excusée.

J’ai détourné la tête.

- Écoute-moi Jess. Je suis désolée. Je ne savais pas que tu n’avais jamais couché avec une femme. La première fois doit être spéciale. Tu vois, c’est une drôle de responsabilité. Viens-là bébé.

Elle m’a attiré contre elle. J’étais étendue dans ses bras, silencieuse. Billie Holiday était en train de passer à la radio. On a toutes les deux réalisé au même moment que ma bouche était très proche de sa poitrine, et quelque chose s’est allumé entre nous.

- Mets-toi sur le ventre, a dit Angie.

J’ai obéis.

- Détends-toi. Je ne vais pas te faire de mal.

Elle s’est mise à califourchon sur mes hanches et a commencé à masser mes épaules à travers mon t-shirt. Je pouvais sentir la force des muscles de ses cuisses. Je me suis retournée et elle est restée sur moi. J’ai attrapé son visage et l’ai attiré vers moi pour l’embrasser.

Elle m’a donné une deuxième chance. Cette fois-ci, j’ai été meilleure.

On est restées dans les bras l’une de l’autre pendant un moment, sans dire un mot. Puis elle s’est mise à rire :

- Ça, c’était bon. C’était vraiment génial.

C’était gentil de sa part de dire ça. Elle m’a doucement guidé hors d’elle, puis elle a couvert mon visage de baisers et m’a fait rire.

- Tu es vraiment tendre, a-t-elle dit, tu le sais ?

J’ai rougi et ça l’a fait rire. Elle a à nouveau embrassé mon visage enflammé.

- Tu es vraiment belle, je lui ai dit.

Elle a fait une grimace en attrapant une cigarette. J’ai secoué la tête.

- Comment c’est possible que tu gagnes ta vie grâce à ton apparence et que tu ne saches pas à quel point tu es belle ?

- À cause de ça, justement.

Elle a eu un petit rire amer, avant de continuer :

- Tout ce qu’ils trouvent attirant en toi, tu te dis que ça doit être quelque chose de plutôt moche, tu vois ?

Je ne voyais pas, mais j’ai hoché la tête.

- Tu me respecteras encore au réveil ?

- Tu veux m’épouser ? je lui ai demandé.

On a éclaté de rire et on s’est serrées dans les bras, mais il y avait quelque chose de triste : je crois qu’on était toutes les deux un peu sérieuses.

Angie m’a fixée d’un regard long et profond.

- Quoi ?

J’étais inquiète.

- Quoi ? lui ai-je répété.

Elle a passé ses mains dans mes cheveux.

- Je me disais juste que j’aimerais pouvoir te faire autant de bien. T’es déjà une stone[4], pas vrai ?

J’ai baissé les yeux. Elle m’a soulevé le menton et m’a regardé droit dans les yeux :

- N’aie pas honte d’être une stone face à une pro, chérie. On a besoin de se rendre intouchables pour faire ce boulot. C’est juste qu’il faudrait pas non plus que tu te retrouves coincée là-dedans. Tant mieux si tu trouves une fem en qui t’as confiance au lit et que tu peux lui dire ce dont t’as envie, la laisser te toucher. Tu vois ce que je veux dire ?

J’ai haussé les épaules. Elle a continué à parler.

- Je me souviens, quand j’étais gamine, j’ai vu une bande de gosses plus âgés, tous en cercle dans la cour. Je me suis approchée d’eux pour voir ce qu’ils faisaient.

Je me suis redressée sur un coude pour l’écouter.

- Il y avait ce gros scarabée. Les gosses le bousculaient avec une branche. La bestiole s’est juste roulée en boule pour se protéger.

Elle a ricané, puis a repris :

- Dieu sait qu'on m'a bousculée avec des branches un paquet de fois.

Je l'ai embrassée sur le front.

- Putain, elle a dit, au moment où on atteint l'âge de faire du sexe, on a déjà trop honte pour se laisser toucher. C'est pas un scandale, ça ?

J'ai hoché la tête. Elle a demandé :

- Est-ce que tu me fais un peu confiance ?

Je me suis raidie.

- Je ne vais pas te toucher dans les endroits où tu as été blessée, je te le promets. Tourne-toi bébé, a-t-elle chuchoté.

Elle a soulevé l'arrière de mon t-shirt :

- Merde, ton dos ressemble à de la viande hachée. C'est moi qui t'ai fait ça ?

J'ai ri.

- Mon Dieu, ça saigne un peu. Est-ce que je t'ai fait mal ?

J'ai secoué la tête.

- Quelle magnifique butch ! a-t-elle lancé en riant.

Ses mains ont effacé toute trace de douleur de mes épaules et du bas de mon dos. Elle a fait glisser ses ongles le long de mon dos et sur mes flancs. Peu de temps après, ses lèvres ont suivi le même chemin. Je me suis agrippée à l'oreiller. Je savais que ça lui plaisait, de me sentir réagir et me tordre sous ses caresses.

Quand elle a fait courir sa main le long de ma cuisse, je me suis glacée.

- Excuse-moi bébé, ça va, a-t-elle dit pour me rassurer.

J'ai roulé sur le dos et elle est venue dans mes bras.

- D'habitude, c'est moi qui réagis comme ça, a-t-elle continué. C'est bizarre, c'est comme si je me retrouvais de l'autre côté du miroir, tu vois ce que je veux dire ?

Non, je ne voyais pas. Je me sentais glisser malgré moi dans le sommeil.

Angie m'a soufflé à l'oreille :

- Dors maintenant, bébé, tu es à l'abri ici.

- Angie ? lui ai-je demandé alors que j'étais presque endormi, est-ce que tu seras là quand je me réveillerai ?

- Dors maintenant, bébé, a-t-elle répondu.

NOTES

[1] *Unforgettable, *« Inoubliable », chanson de Nat King Cole, 1951.

[2] *Casablanca *est un film états-unien de 1942.

[3] « Woman needs man and man must have his mate », extrait des paroles de *As Time Goes By*, BO du film *Casablanca*.

[4] *Stone* signifie ici que Jess ne permet pas à ses partenaires de la toucher génitalement.

Chapitre 7

Chapitre 7

Il était temps de trouver un boulot à l'usine. Les butchs m'ont incité à tenter ma chance dans la métallurgie ou l'automobile. Bien sûr que j'y avais déjà pensé. Je n'étais pas complètement idiot. La force des syndicats dans ces industries lourdes avait permis de gagner des salaires décents et des avantages corrects.

Mais Edwin m'a dit qu'il y avait plus que ça. Les syndicats garantissaient aussi la sécurité de l'emploi. Elle m'a dit qu'à la différence d'un atelier non-syndiqué, si elle s'engueulait avec un connard au boulot, elle ne risquait pas de perdre son poste. Tu ne risquais pas d'être virée juste parce qu'un chef d'équipe n'aimait pas ta gueule. Toutes les butchs le confirmaient : avec la protection du syndicat, une il-elle pouvait bâtir sa carrière et commencer à gagner une précieuse ancienneté.

En attendant qu'une opportunité se présente, j'ai dû travailler en intérim, au salaire minimum. Au début de l'automne, l'agence m'a envoyé pour une journée sur les quais de chargement d'une boite de surgelés. Mon cœur a bondi quand j'ai vu Grant se diriger vers moi à l'usine. Je l'ai rejointe et je lui ai serré la main.

Le déchargement des camions sur les quais était un secteur masculin. Ça signifiait beaucoup d'avoir une autre butch pour surveiller ses arrières. Grant a enfoncé ses mains gantées tout au fond des poches de sa veste bleu marine. Elle a frissonné.

- Brrr. J'me gèle le cul ici. Viens, on rentre.

Puis elle a marché nonchalamment vers les quais de chargement. À aucun moment elle n'a pressé le pas. Elle était tellement tranquille.

Un des camionneurs a crié :

- Il-elle droit devant !

Plusieurs gars ont jeté un œil de l'intérieur de l'usine et ont secoué la tête en signe de dégout. Ça allait être une longue journée. Ça me plaisait qu'on marche lentement. C'était comme si ce foutu parking nous appartenait.

On est montées sur les quais. Le contremaitre est venu nous inspecter. Grant a enlevé un gant et lui a tendu la main. Au début, on a cru que le contremaitre n'allait pas la lui serrer, mais il l'a fait. Chaque petite marque de respect que Grant recevait, elle l'avait gagnée.

L'après-midi touchait à sa fin. Le soleil était bas dans le ciel d'hiver. Un vent brutal soufflait sur le lac gelé. L'énorme semi-remorque qu'on déchargeait bloquait le vent, mais pas le froid. Je frissonnais. On nous a dit qu'on allait devoir décharger deux de ces longs, longs camions pendant la soirée. On a acquiescé toutes les deux. Personnellement, j'avais des doutes.

On a travaillé en silence avec deux mecs. Aucun d'eux ne nous a adressé la parole. Ils parlaient à peine entre eux. Quand Grant et moi on devait passer près d'eux, on baissait tous les quatre les yeux. C'était plus pesant qu'une pluie d'insultes.

Les cartons de surgelés n'étaient pas aussi lourds que ce que j'avais cru. En tout cas pas pendant les trois ou quatre premières heures. Après ça, on aurait dit qu'ils étaient remplis d'acier froid. Mes muscles brulaient et me faisaient mal. Je me sentais petit à petit prise d'une certaine allégresse, à mesure que le camion se vidait. Je me suis mise à travailler de plus en plus vite. Grant m'a fait ralentir d'un rappel bienveillant du regard. J'avais oublié qu'un autre semi allait arriver, jusqu'à ce que je le voie garé, en train d'attendre sur le parking.

On a eu dix minutes pour souffler pendant que le premier camion redémarrait et que l'autre reculait. Puis on a commencé à décharger de la remorque les rangées infinies de cartons.

La sueur coulait à grandes gouttes entre mes seins. Mais ma tête était gelée et mes oreilles brulaient comme du feu. C'est à ce moment que j'ai remarqué avec horreur que les deux hommes avec qui on travaillait avaient des bouts d'oreilles en moins. Engelures.

Dans certaines usines, les hommes perdaient un doigt sous la deuxième phalange, ou un pouce. Ici, sur les quais qui longeaient ce lac gelé, les hommes abandonnaient les petites parties exposées de leur corps. Ça m'a terrifiée. Je me suis demandé ce que j'allais devoir sacrifier pour survivre.

J'ai frissonné en y pensant. Grant m'a poussée légèrement pour que je me reconcentre sur le travail. Elle m'a examinée des pieds à la tête pour vérifier que j'allais bien, mais elle ne m'aurait pas posé la question à voix haute. Pour être en sécurité sur ce terrain d'hommes, il était nécessaire de travailler avec dignité, comme si le boulot était facile. Je préférais aussi

éviter que Grant me voie gelée, effrayée et fatiguée. Elle avait l'air d'aller bien. Elle n'était même pas essoufflée.

Quand la journée de travail s'est enfin terminée, le contremaitre de l'équipe de nuit est venu signer les fiches de présence et a disparu vers le parking. On s'est assises dans la voiture de Grant et on a fumé des cigarettes en silence. Mes bras tremblaient d'épuisement. C'était la première vraie pause qu'on avait depuis huit heures. Notre haleine enfumée formait des cristaux de glace sur le pare-brise. Grant a poussé le régime du moteur et a mis la radio en sourdine en attendant que le moteur chauffe.

- C'était pas si dur, ai-je dit d'un air détaché, hein ?

- Tu rigoles ? m'a-t-elle lancé incrédule. À la mi-journée j'ai cru que j'allais mourir.

Ça m'a fait un choc.

- C'est vrai ? T'avais l'air de faire ça si facilement !

Elle a ri.

- Tu rigoles ? Si j'ai tenu, c'est uniquement parce que t'avais l'air de pas trop en baver. Je me suis dit que je devais bien te montrer qu'une vieille butch comme moi pouvait encore être à la hauteur d'une jeune merdeuse comme toi !

Pendant un moment, je me suis sentie mal à l'aise. Elle n'avait pas idée d'à quel point c'était risqué de prendre appui sur un roseau aussi fin que moi. Puis j'ai rougi de reconnaissance quand j'ai réalisé qu'elle était encore en train de me soutenir à ce moment-là.

- Tu l'as fait, mon p'tit.

Et elle m'a donné une petite tape sur l'épaule.

- Mon dieu ! a-t-elle ajouté alors qu'une lueur d'effroi lui traversait le visage, t'as vu leurs oreilles ?

On a fini nos cigarettes en silence, perdues dans nos pensées hantées par ces images.

***

Comme pour tout le monde, mon premier jour de travail dans une nouvelle usine était toujours difficile. Ça prenait vraiment du temps aux nouveaux pour être acceptés dans la communauté. Les collègues faisaient l'effort de te prêter de l'attention uniquement s'ils étaient sûrs que tu allais rester. Beaucoup de travailleurs ne revenaient pas après le premier jour, ou

ne parvenaient pas à remplir les quotas. D'autres réussissaient à tenir quasi jusqu'à la veille des quatre-vingt-dix jours requis pour adhérer au syndicat, mais se faisaient virer au dernier moment.

Je prévoyais de rester dans cet atelier de reliure, si je pouvais. Le premier jour, j'ai alimenté les machines et j'ai chargé les palettes. J'ai facilement rempli les quotas. Le deuxième jour, j'ai ralenti. Si les quotas étaient atteints trop facilement, le contremaitre allait les augmenter.

J'étais observée et je le savais. Le premier jour, je me suis cachée derrière des lunettes de soleil toute la journée. Je n'ai pas ôté ma veste en jean, que j'ai gardée boutonnée jusqu'en haut, par-dessus mon t-shirt noir.

C'était un petit atelier de misère avec un syndicat jaune[1] et j'étais la seule il-elle dans la boite. Si ça avait été une grosse usine, on aurait été plein de il-elles, tellement qu'on aurait eu notre propre équipe de baseball ou de bowling au sein de l'entreprise. J'aurais alors probablement bandé mes seins au travail, porté un t-shirt blanc sans veste et trouvé ma place dans notre propre petite société intégrée à la vie de l'usine.

Bien que je n'avais pas encore été intégré, les gens étaient plutôt gentils avec moi. À midi, j'ai acheté une bouteille de soda à la machine à côté de la pointeuse et je me suis assis sur une palette pour manger mon sandwich au saucisson. Muriel, une des plus vieilles femmes Natives[2] qui travaillait près de moi sur la chaine, m'a offert la moitié de sa pomme. Je me suis levée et je l'ai remerciée. Je l'ai savourée avec reconnaissance. La semaine suivante, Muriel m'a offert chaque matin un café de son thermos. Tout le monde nous observait, attentif à chaque petit détail.

Ces moments avant que la sirène ne retentisse étaient précieux parce qu'ils étaient à nous. Mais le bruit de la pointeuse nous en volait la fin. On se trainait toutes hors du lit un peu plus tôt le matin, histoire d'être à l'usine un quart d'heure avant de pointer. On buvait du café et on mangeait des petits pains. On parlait et on riait.

On discutait aussi tout au long de la journée. Les patrons nous louaient seulement nos mains, pas notre esprit. Mais à partir du moment où c'était sur leur temps, le simple fait de parler devait être négocié. Si on donnait l'impression d'être distraits, de trop rire et de trop s'amuser, le contremaitre arrivait derrière nous et frappait le solide établi en bois avec un tuyau de plomb en grognant : « au travail ! » Après, on regardait toutes nos mains en travaillant et on pinçait les lèvres dans une rage silencieuse. Je crois que parfois ça mettait le contremaitre mal à l'aise de faire ça, quand il devinait

les coups d’œil assassins qu’il recevait à peine il avait tourné le dos. Mais il était là pour nous garder sous contrôle, ce qui nécessitait de nous maintenir divisées.

On venait de beaucoup de pays et de milieux différents. Environ la moitié des femmes de la chaine venaient des Six Nations[3]. La plupart était Mohawks ou Sénécas. Ce qu’on avait en commun, c’était de travailler ensemble, jour après jour. On pensait à prendre des nouvelles de nos douleurs de dos ou de pied respectives, ou de la crise familiale que l’une ou l’autre traversait. On partageait des petits bouts de notre culture, de nos plats préférés, et on se racontait les petits moments embarrassants qu’on avait vécus. C’était ce potentiel de solidarité là que le contremaitre cherchait en permanence à saboter. Ça passait par de petites choses, tout le temps : un mensonge chuchoté, une insinuation cruelle, une blague vulgaire. Mais c’était compliqué de nous diviser. Le tapis roulant de la chaine nous tenait soudées.

En quelques semaines, j’ai été intégrée dans le cercle, taquinée et bombardée de questions. Elles prenaient en compte mes différences, et dénichaient en même temps nos points communs. On travaillait ensemble, on parlait, on écoutait.

Et puis il y avait les chansons. Quand la première sirène du matin retentissait, toutes les femmes et les hommes qui travaillaient sous ses ordres pressants soupiraient ensemble. On avançait alors d’un pas lourd, on se tenait en ligne en silence pour pointer et on prenait notre place dans la chaine, les uns à côté ou en face des autres. On travaillait d’abord quelques instants dans un silence pesant. Puis la lourdeur était dissipée par la voix d’une des femmes Natives. C’étaient des chansons engagées, des chansons joyeuses. On se sentait vraiment bien en les écoutant, même quand on n’avait aucune idée de ce que les paroles voulaient dire.

J’ai écouté attentivement les chansons, essayant de séparer chaque mot, d’identifier les structures et les répétitions. Parfois, une des femmes nous expliquait plus tard ce que la chanson voulait dire, ou à quelle occasion ou période de l’année on la chantait.

Il y avait une chanson que j’aimais en particulier. Je me suis surprise en train de la fredonner après avoir pointé à la fin de la journée. Un jour, sans y penser, je l’ai chantée en même temps qu’elles. Les femmes ont fait semblant de ne rien remarquer, mais elles se sont souri des yeux et ont chanté légèrement plus fort pour me permettre d’élever un peu ma propre

voix. Après ça, j’ai commencé à attendre avec impatience les chansons du matin. Quelques autres femmes non-Natives apprenaient aussi les chansons. Ça faisait du bien de chanter toutes ensemble.

Un vendredi soir d’hiver, avant de débaucher, Muriel m’a invité à aller dans un pow-wow[4] couvert, le dimanche. J’ai dit oui, bien sûr. Je me suis sentie honorée.

Il y avait quelques autres travailleurs Noirs ou blancs à la soirée - des amitiés trop précieuses pour réussir à en faire le tour sur le temps de travail. J’ai commencé à y aller régulièrement et je suis devenue accro au pain frit et à la soupe de maïs.

Une fois ou deux, on m’a convaincue de me lever et de rejoindre la ronde. Je dois avouer que même si le battement des percussions résonnait dans mon cœur, il n’est jamais descendu jusqu’à mes pieds. Je me trouvais maladroite en dansant, et je me rendais compte à quel point j’étais butch.

Bien sûr, ce qui m’intimidait aussi, c’était la présence d’Yvonne, la fille de Muriel. J’avais un gros béguin pour elle. Elle travaillait au service comptabilité, dans la même usine. Tout le monde savait que c’était la petite amie du chef d’une organisation criminelle locale. Mais ça ne nous empêchait pas de toujours savoir où l’autre se trouvait dans la pièce au cours de ces soirées. Je crois que toutes les femmes l’avaient rapidement remarqué.

J’avais déjà pris la décision de ne même pas songer à l’idée d’aborder Yvonne, même si j’avais l’air de lui plaire. Des vieilles butchs m’avaient prévenue que parfois, au boulot, les gars mettaient la pression à une femme pour qu’elle couche avec une il-elle, comme une blague, et revienne ensuite le raconter à tout le monde. Ça signifiait que le dernier jour de boulot de la butch était arrivé, et elle partait généralement humiliée. Mais tôt ou tard, le stigmate revenait se coller sur la femme qui avait couché avec l’une d’entre nous, et elle devait partir aussi.

J’avais peur de ça au début avec Yvonne, mais elle n’était pas du tout comme ça. Un soir, on est sorties à quelques-unes après le travail et on a fini saoules. Elle m’a alors dit que son petit ami lui avait laissé entendre qu’il voulait nous regarder faire l’amour, et qu’elle lui avait répondu d’aller se faire foutre. Une fois que ça avait été dit tout haut, par contre, c’était dur de ne pas penser à faire l’amour avec elle.

Juste avant Noël, on est allées avec les collègues dans un bar à côté de l’usine pour boire quelques verres. Il y avait une grosse tempête de neige

dehors. À l'intérieur, on a bu et on a rigolé. Quand on est parties, la neige avait quasiment recouvert les voitures. J'ai chauffé la serrure de la vieille Dodge de Muriel avec mon briquet pour la dégivrer. Quand j'ai enfin réussi à ouvrir la portière, Yvonne m'a embrassé pile sur la bouche. Elle m'a laissée sur le parking, complètement abasourdie et toute excitée.

Le soir suivant, je suis allée au Malibou et je n'ai pas arrêté de penser à comment ça serait d'y amener Yvonne.

J'étais heureuse à l'usine, flirtant avec Yvonne, écoutant les histoires de Muriel, attendant la prochaine soirée. Le vendredi soir, on buvait des coups au bar où on encaissait nos chèques. Le samedi soir, je le passais dans le bar gay. Je me sentais vraiment bien.

Puis un jour, quand la sirène de l'usine a retenti, le silence s'est alourdi. Je les ai regardées, allant d'un visage à l'autre. Il se passait quelque chose. Muriel a parlé la première.

- Aujourd'hui, c'est toi qui commence la chanson, a-t-elle suggéré d'un air détaché, celle que tu veux.

J'ai regardé autour de moi, sceptique, mais elle était sérieuse.

J'ai senti le sang me monter au visage. Je ne voulais pas attirer l'attention sur moi. Je ne voulais pas entendre ma voix s'élever toute seule par-dessus le son des machines et des autres femmes, même pendant une minute. En fait, j'ai réalisé que j'avais honte de ma propre voix. J'ai protesté :

- Je ne peux pas.

J'étais au bord des larmes. Personne n'a rien dit. Elles ont juste continué à travailler en silence. À midi, j'ai réalisé qu'il n'y aurait aucune chanson avant que j'en commence une.

Pourquoi ? Je me suis demandé. Pourquoi ces femmes me font-elles ça ? Est-ce qu'elles se moquent de moi ? Je savais que non. Elles avaient remarqué comment j'articulais silencieusement les paroles. Elles invitaient ma voix à rejoindre les leurs. Une fois de plus, elles m'honoraient.

Cette nuit-là, j'étais si paniquée que je suis restée éveillée. La routine quotidienne n'allait pas reprendre, à moins que je chante seul. Ma gorge se serrait rien que d'y penser. J'ai songé à me faire porter pâle, mais c'était trop lâche et ça n'allait rien changer. Personne n'allait oublier qu'on m'avait demandé de commencer la première chanson. En plus, le lendemain, c'était la veille de Noël. J'allais perdre mes congés payés si je

me mettais en arrêt. Et juste après les vacances, j'aurais le droit d'adhérer au syndicat.

Le matin, j'ai essayé de me comporter normalement au boulot. J'ai été accueillie comme d'habitude. Quand Yvonne est arrivée, je me suis demandé si elle en avait entendu parler. Son sourire m'a fait savoir que oui. La sirène a retenti. On a toutes pointé. On a pris nos places dans la chaine. La tension était pesante. J'ai éclairci ma voix plusieurs fois. Muriel regardait ses mains en travaillant, elle souriait affectueusement.

On y était. J'allais essayer de trouver ma voix et de l'assumer. Après plusieurs faux départs, ma voix a commencé à s'élever. J'ai chanté ma chanson préférée, la première que j'avais apprise. Presque immédiatement, les autres femmes ont élevé leurs voix avec la mienne afin de m'épargner davantage de gêne. On s'est toutes souri les unes aux autres et on a chanté avec des larmes plein les yeux.

Après le déjeuner, le contremaitre m'a appelé dans son bureau et m'a tendu une lettre de licenciement.

- Désolé, a-t-il dit.

Il m'a raccompagnée jusqu'à mon casier pour que je prenne mes affaires. Je n'avais le droit de dire au revoir à personne.

Je me sentais vraiment humilié d'avoir été viré. Je savais qu'en réalité, c'était parce que j'étais très proche d'entrer au syndicat. Et je savais que la direction avait observé notre solidarité grandissante avec beaucoup d'inquiétude. Mais ma honte s'est ranimée quand je me suis rendu compte que le contremaitre avait probablement entendu ma voix s'élever seule quelques instants.

Je suis rentrée chez moi à pied sous la neige. De vives bourrasques étouffaient tous les sons de la ville. Je me sentais vraiment mal. Tout de suite après les vacances, j'allais une fois de plus devoir recommencer la chasse à l'emploi. Quand je suis arrivée chez moi, j'ai espéré que le téléphone sonne. Ça n'est pas arrivé. Je n'avais rien à attendre ou à espérer, ni rien à faire d'autre que regarder « Perry Como Christmas Special »[5]. Ça m'a fait me sentir encore plus mal. Boire ne m'a pas aidé non plus. Non que ça ait jamais aidé qui que ce soit.

J'étais en train de me dire que j'allais sortir au Malibou quand j'ai entendu des pas monter bruyamment les escaliers. J'ai ouvert la porte. C'était Muriel, Yvonne et quelques autres femmes Natives de l'usine. Elles m'avaient apporté de la nourriture et quelques cadeaux bien emballés. Elles

allaient à une soirée. J’étais invitée. Muriel a regardé mon visage avec un air faussement solennel quand elle a dit :

- Maintenant, il faut que tu apprennes à danser.

NOTES

[1] Contrairement au syndicalisme rouge (socialiste ou communiste), le *syndicalisme jaune *défend la cogestion de l’entreprise avec le patronat et refuse la confrontation, et en particulier la grève. Il est parfois également qualifié de « droite prolétarienne ».

[2] *Native/natif* réfère aux peuples présents sur le continent nord-américain avant la colonisation européenne.

[3] *Six Nations *: nations natives de langues iroquoises vivant principalement dans l’État de New York et en Ontario (Canada), liées entre elles par une constitution commune. Les Six Nations regroupent Cayugas, Mohawks, Oneidas, Onondagas, Sénécas et Tuscaroras.

[4] Un* pow-wow* est une forme de rassemblement traditionnel chez certaines nations natives d’Amérique du Nord. Moments de célébration religieuse ou guerrière, ils ont après la colonisation été durement réprimés par les gouvernements états-unien et canadien qui ont interdit les danses natives pendant des décennies. La forme moderne des pow-wows s’est développée dans les réserves, sous forme de manifestations festives permettant la rencontre et la préservation culturelle, marquées par les chants, les danses et la valorisation de l’artisanat traditionnel.

[5] Émission de Noël animée par Perry Como, un célèbre présentateur de télévision.

CHAPITRE 8

CHAPITRE 8

- T’as passé le 5e échelon ?

Les butchs ont poussé des hourras dans la cafétéria de l’usine.

- Bravo ! Bien joué !

Elles sont toutes venues me taper dans le dos et me serrer la main. J’étais euphorique.

Butch Jan a passé son bras autour de moi.

- Bien joué, gamine.

J’ai rougi.

- Comment t’as fait ? a voulu savoir Frankie.

En fait, je ne savais pas pourquoi j’avais été prise pour ce boulot. Peut-être pour la même raison qui faisait que plein de boulots à l’usine s’ouvraient à nous : un peu partout, tous les jeunes gars étaient appelés par l’armée.

Je bossais dans cette usine de reliure depuis six mois. C’était une grosse usine. Grant et moi, on avait toutes les deux trouvé ce boulot à peu près au même moment. Deux mois plus tard, quand le service de documentation pédagogique a ouvert, il y a eu sept butchs de plus parmi les nouvelles embauches. On était neuf. Il y avait presque toute l’équipe avec laquelle j’avais joué au softball[1] l’été d’avant. Être neuf, c’était le paradis.

Puisque je travaillais dans cette usine depuis un bout de temps, je connaissais les ficelles et j’étais déjà dans le syndicat. Donc, des fois, les autres butchs venaient me demander conseil à propos de problèmes dans leur secteur, ou à propos du syndicat. Cette inversion des rôles me plaisait.

Je travaillais avec Jan au secteur du rognage et du pliage. Des machines géantes pliaient des énormes tas de papier qui étaient ensuite rognés au format de pages. Celles-ci étaient chargées en tas sur des palettes, à côté de l’assembleuse. Des femmes faisaient des allers-retours en courant pour alimenter l’assembleuse en nouvelles feuilles. Puis, les pages tombaient sur un tapis roulant. En bout de chaine, les femmes ajoutaient et agrafaient les couvertures. Moi, j’entassais les brochures finies sur des palettes.

De temps en temps, on m'appelait pour aider à décharger les camions qui arrivaient avec un nouvel arrivage de papier. J'attendais ce moment avec impatience parce que j'avais le droit de conduire le chariot élévateur. Il y avait une seule chose qui me dérangeait là-dedans : me sentir en décalage avec les autres femmes. Aucune de mes collègues n'avait jamais quitté la chaine pour une autre tâche.

Un matin, le contremaitre m'a fait remplacer sur la chaine.

- Goldberg, viens, a ordonné Jack.

Je l'ai suivi dans le secteur des expéditions.

- Attends-là, a-t-il dit.

Tommy a fait une grimace dans le dos de Jack.

- Je déteste ce mec, m'a-t-il dit, une fois Jack parti. Il me rappelle l'officier que j'avais dans la Marine, toujours à me critiquer. Je pouvais pas le sentir.

J'ai hoché la tête mais je n'ai rien dit. Tommy était sympa, mais je ne savais pas s'il allait tenir sa langue.

Il a regardé l'heure.

- C'est presque la pause, a-t-il dit. Nom de dieu, je détestais la Marine. Deux ans de ma vie ils m'ont volés. Je passais toute la journée à regarder l'heure. Ils pouvaient peut-être m'obliger à faire ce qu'ils voulaient, mais ils pouvaient pas arrêter le temps. Un jour ou l'autre, ils ont bien dû me laisser partir.

J'ai haussé les épaules.

- Alors pourquoi tu t'es engagé ?

- Tu rigoles ou quoi ? Pour pas être appelé à l'armée. LBJ[2] envoie à ce putain d'Vietnam n'importe quel type capable de marcher.

Jack est apparu dans un coin avec Kevin, son assistant, et Jim Boney. Merde, qu'est-ce que je détestais Jim Boney.

- Salut Tommy, tu fais de Jess une vraie femme ? a raillé Boney.

Tommy s'est attrapé l'entre-jambe en me reluquant.

- Allez viens, m'a ordonné Jack.

Je me suis retourné vers Tommy. Il a bougé les lèvres pour articuler sans un bruit : « Désolé ». J'ai répondu de la même manière : « Va te faire foutre ».

Jack m'a amenée jusqu'à une immense plieuse qui tournait au ralenti. J'ai vu qu'il sortait ses outils. Il a commencé à programmer la machine pour une taille de pliage différente et m'a ordonné :

- Maintenant, regarde.

Je n'y croyais pas. J'étais en apprentissage. Personne d'autre n'avait le droit d'apprendre les mystères de la programmation ou de la réparation des machines. L'apprentissage m'offrait un certificat de compétences. Mes vœux avaient été exaucés.

- Celui qui est vertical, tu le mets pareil, a dit Jack.

Il a attrapé un chiffon et a essuyé l'huile sur sa main pendant que j'essayais de mettre la plieuse en mode vertical.

- Non plutôt comme ça, a-t-il corrigé.

La sonnerie de midi nous a interrompus.

- On reprend après manger, a-t-il annoncé.

Je suis allé à la cafétéria. J'étais sur un petit nuage.

Pourquoi les moments de triomphe sont-ils toujours aussi éphémères ? Une fois que toutes les félicitations étaient retombées, Duffy, le délégué syndical s'est approché de notre table.

- Goldberg, je peux te parler une minute ?

J'ai tiré la chaise à côté de moi.

- Bien sûr.

Il m'a indiqué la porte. Le temps d'arriver dans le hall, je crois que je savais de quoi il voulait me parler.

- Duffy, me dis pas qu'il y a une putain de raison qui fait que je pourrais pas éclater la barrière du 5e échelon.

Il a croisé les bras et il a regardé par terre.

- Écoute Goldberg, je sais que tu veux cette promotion, et tu la mérites. Aucune femme dans cette usine n'est jamais allée plus haut que le 4e échelon, et aucun des gars, sauf un, n'a jamais travaillé en dessous du 5e. C'est pas juste.

J'ai plissé les yeux.

- Et donc ?

Il a soupiré.

- Alors, je veux bien remplir des dossiers de réclamation pour obtenir un boulot de 5e échelon pour toi ou n'importe quelle autre femme. Mais juste : pas cette place-là.

J'avais envie de le frapper.

- Putain ! Et pourquoi pas, Duffy ?

Il a essayé de passer son bras autour de mes épaules. Je l'ai enlevé. J'avais les poings serrés.

- Écoute Goldberg, Jack et Boney te filent une promotion.

Je ne comprenais pas.

- Qu'est-ce que Jim Boney a à voir là-dedans?

Duffy a sorti un paquet de cigarettes et m'en a offert une. Je l'ai prise.

- Tu connais Leroy ? Eh bien, il est au 4e échelon. La plupart du temps, ils le font balayer.

J'ai expiré lentement.

- Merde, je savais pas.

Duffy a incliné la tête.

- Il demande ce job du 5e échelon depuis plus d'un an. Quand Freddie a été appelé le mois dernier, Leroy a dit à Jack qu'il voulait ce boulot. Jack l'a laissé poireauter. Finalement, Leroy est venu me voir pour que je l'aide à se battre pour ce job. Donc on a rempli une fiche de réclamation.

Je commençais à voir le tableau.

- Jack se sert de toi. Boney est syndiqué, mais il est tellement raciste qu'il préfère s'unir avec Jack plutôt que de bosser avec ce mec noir. Leroy mérite ce boulot.

- Ouais, bah moi aussi, j'ai répliqué, mais sans trop y croire.

Duffy m'a regardée me débattre avec ce qu'il venait de dire.

- Oui, toi aussi. Et je t'aiderai à décrocher un meilleur boulot si tu veux te battre pour ça, mais juste pas celui-là. Fais-moi confiance pour cette fois, Goldberg. C'est vraiment important pour le syndicat en ce moment.

- Pourquoi en ce moment ? j'ai demandé.

- Notre accord[3] se termine fin octobre. La boite va tout faire pour nous diviser maintenant, pour que ce soit plus difficile pour nous de faire grève si on doit le faire. On doit se serrer les coudes.

Je faisais la gueule.

- Écoute Duffy, tu sais que je suis du côté du syndicat. Mais les butchs peuvent même pas venir aux réunions.

Duffy n'avait pas l'air de comprendre de quoi je parlais. Je lui ai expliqué qu'on avait le droit de boire des coups au rez-de-chaussée du local mais qu'on n'était pas autorisées à monter pour la réunion.

- Qui est-ce qui dit ça ? a-t-il voulu savoir.

- C'est comme ça que ça marche. Ça a toujours été comme ça, de ce que j'en sais.

Duffy a passé son bras autour de mes épaules.

- Écoute, aide Leroy à gagner cette fois, et dès que la grève est finie, tu rassembles les butchs et je rassemble autant de syndiqués que je peux, on va à la ratification en groupe, et on insiste sur le fait que vous avez le droit d'être là.

Ça sentait le changement.

- Mouais, je lui ai dit. Mais comment ça se fait qu'on doit attendre la fin de la grève ?

Il a froncé les sourcils.

- Bah, c'est pas qu'on attend. C'est juste qu'avec cette histoire avec Leroy, ça va être le bordel, d'une manière ou d'une autre. J'essaie de nous garder unis cet été, pour qu'on soit forts si jamais on doit se battre, tu vois ?

J'ai haussé les épaules et hoché la tête. La sonnerie de midi a retenti. J'ai paniqué.

- Qu'est-ce que je dis à Jack maintenant ?

Jack est apparu au moment où je disais ça.

- T'es prête ? m'a-t-il demandé.

J'ai pris une grande respiration.

- Je me sens pas bien, Jack. Je vais rentrer chez moi.

Jack a foudroyé Duffy du regard.

- Comme tu veux.

Duffy a sifflé quand Jack est parti.

- T'es quelqu'un de bien, Goldberg.

J'ai souri à contrecœur.

- Appelle-moi Jess.

Le matin suivant, quand la sonnerie a retenti, j'ai pris ma place à l'assembleuse, prête à remplir des sacs. Je voyais Duffy et Leroy qui parlaient à Jack. Duffy remuait les bras et criait par-dessus le vacarme des machines. Jack se tenait les mains sur les hanches et son visage était déformé par la rage.

Quand j'ai relevé la tête quelques minutes plus tard, Leroy était en train de travailler sur une machine avec l'assistant de Jack. Je devais lui reconnaitre ça, ces gars n'allaient pas lui faire la vie facile. Vu la tournure des évènements, ils n'allaient pas être ravis de ma présence non plus.

- Enfant de putain ! m'a crié Jack dans les oreilles en passant devant moi.

Jim Boney me fixait depuis l'autre bout de la pièce, l'air furieux. De l'autre bout de la ligne d'assemblage, Jan observait tout.

Le plus dur a été de dire aux butchs, pendant la pause de midi, que j'étais de nouveau au 4e échelon.

- C'est vraiment pas juste, a dit Grant d'un air maussade.

Johnny et Frankie ont échangé un coup d'œil et ont secoué la tête. Jan regardait la scène, impassible. J'ai parlé à tout le monde de la promesse de Duffy de faire entrer les butchs dans les réunions syndicales.

- Génial, a rigolé Grant avec ironie. Cette gosse est comme Jack et le haricot magique[4]. Tu sais, elle échange une vache contre un haricot magique. Putain de bordel de merde. J'ai pas envie de faire partie d'un syndicat qui ne veut pas de moi.

J'avais le visage en feu.

- On peut pas envoyer le syndicat se faire foutre comme ça. On en fait partie. L'accord prend fin en octobre. Qu'est-ce qu'on va faire ? Aller voir le patron, une par une, et négocier ? On n'a pas le choix. Faut qu'on montre à ces gars qu'ils ont besoin de nous aussi.

Grant a frappé du poing sur la table.

- Si, j'ai le choix, a-t-elle dit. J'veux pas faire partie de ce syndicat. T'es une vendue, gamine. Va t'faire foutre.

La sonnerie a retenti, la pause de midi était finie. Tout le monde s'est levé pour retourner au travail. Je suis restée à table un moment, essayant de me rappeler comment c'était de me sentir si bien, comme la veille. J'aurais tout fait, ou presque, pour retrouver l'estime que j'avais perdue. Jan était restée à table. Elle s'est levée et a posé sa main sur mon épaule.

- Allez viens, gamine, on est en retard.

Je me suis levé et j'ai soupiré. Je me sentais vaincue et à fleur de peau. Jan m'a regardé dans les yeux.

- C'est pas facile la vie, pas vrai gamine ?

J'ai fait un signe de tête, incapable de la regarder dans les yeux.

Elle m'a touché la joue, avec douceur, de sa main calleuse.

- Je crois que t'as fait ce qu'il fallait faire.

Ça me rappelait ce que ma prof d'anglais m'avait dit, à propos de faire les choses non pas pour chercher l'approbation mais parce que tu crois que c'est la bonne chose à faire. Mais à ce moment-là, j'avais tellement besoin de l'approbation de Jan que des larmes de gratitude me sont montées aux yeux.

***

À partir de ce jour, Jim Boney s’est mis à me harceler sans relâche.

- Hé, suce ma bite ! me criait-il à travers l’atelier.

Personne ne voulait se battre avec lui, en partie parce qu’il avait une réputation de brute, et aussi parce qu’il était très proche du contremaitre.

- Qu’est-ce que je vais faire, Jan ? ai-je gémi devant une bière.

- Faut que tu te battes, m’a dit Jan.

Je ne voulais pas me battre avec lui, il me faisait peur.

- C’est le seul moyen de l’arrêter, m’a-t-elle dit.

Je savais qu’elle avait raison.

Deux semaines plus tard, Jim Boney est allé trop loin. J’étais penchée pour attraper des feuilles qui étaient coincées entre des rouleaux et j’ai senti quelque chose derrière ma cuisse. J’ai tapé comme pour écraser un insecte, mais j’ai touché de la chair. Jim Boney avait sorti sa bite de son pantalon et la frottait sur mon jean. Ça m’a provoqué un mélange de vertige, de peur et de nausée. Le pire, c’était que Jim Boney avait vu mon regard et reconnu ce qu’il y avait dedans. Avec Jack ils se sont moqués de moi.

Toutes les femmes regardaient au lieu de travailler, les brochures s’accumulaient en fin de chaine et s’éparpillaient par terre. Jack a éteint les machines, tout est devenu très silencieux.

Leroy a traité Jim Boney de trou du cul et lui a dit de ranger sa petite bite. Boney a poussé Leroy et ils se sont battus. J’ai hurlé :

- Bats-toi avec moi, pas avec lui, Jim Boney !

J’ai été aussi étonnée que les autres par cette audace soudaine. C’est la peur qui m’avait inspiré ces mots courageux.

- Viens ! Tu veux te battre ? Vas-y.

Tout le monde regardait Boney. En le voyant sourire de son air si suffisant et condescendant, j’ai compris qu’il cherchait à me désarçonner pour me réduire au même état que quelques minutes avant. Mais j’ai tenu bon.

- Viens, je lui ai dit. T’as peur de quoi, hein ? De te faire botter le cul par une bulldagger ?

Duffy a surgi et s’est arrêté dans sa course. Il a regardé la scène. Jim Boney s’époumonait. Jack et Kevin le retenaient. Mais c’était clair qu’il ne faisait pas beaucoup d’efforts pour m’attraper. Je ne comprenais pas pourquoi il ne cherchait pas plus que ça à se battre avec moi, mais ça m’a donné du courage.

- J’en peux plus de toi, Boney. Personne n’en peut plus. Fais ton putain de boulot et laisse-moi tranquille sinon je vais te botter le cul et te faire ravaler ta merde !

Jack et Kevin ont regardé Boney pour voir sa réaction puis ils lui ont lâché les bras. Boney a fait un geste de dégout dans ma direction puis il s’est détourné.

- Elle en vaut pas la peine, leur a-t-il dit. Elle vaut rien.

Quand Boney est parti, Duffy lui a crié.

- C’est une meilleure syndicaliste que toi, Boney !

Jan m’a serré la main, Duffy m’a tapé dans le dos.

- Bien joué ma grande !

Sammy, le conducteur de poids lourds, m’a donné une tape sur l’épaule.

- C’est un abruti.

J’ai croisé le regard de Walter, le réparateur, et il m’a fait un signe de tête.

- OK, a crié Jack quand il a rallumé la machine, retournez bosser, tout le monde !

***

C’est bien pour faire plaisir à Duffy qu’on est toutes venues au pique-nique du syndicat. C’était lui qui m’avait demandé de faire en sorte que toutes les butchs viennent. Il avait ajouté :

- Et vous pouvez ramener vos petites copines. Jess, t’as une copine ?

Il lui a suffi d’un regard vers moi pour comprendre. Je savais qu’il essayait juste d’apprendre à mieux me connaitre mais ce n’était pas le bon sujet pour commencer.

- Jess, a-t-il dit, est-ce que c’est comme ça qu’on dit ? *Copine*, je veux dire.

J’ai ri.

- Tu as tout bon, Duffy.

Les autres butchs n’étaient pas très enthousiastes à l’idée de venir, mais Jan avait compris que ce serait une avancée et elle avait promis que son amoureuse, Edna, viendrait aussi. Une fois que Jan avait dit oui, les autres butchs avaient accepté, elles aussi.

On a emmené notre équipement de baseball. Quand le Abba’s avait réouvert au printemps, on avait formé une équipe de softball, le Abba

Dabba Do.

Jan, Edna et moi, on s’est assises sous un arbre. Duffy nous a apporté des bières.

- Je l’aime bien, a dit Edna après son départ.

J’ai souri.

- Moi aussi.

Jan m’a tapé sur l’épaule et a dit à Edna :

- La petite est en train de devenir une vraie syndicaliste.

- Oh, c’est pas vrai, ai-je objecté.

- Hé, gamine, m’a dit Jan. Plus on sera unis, plus on sera efficaces. T’es devenue douée pour ce truc : essayer de maintenir les gens soudés. Accepte quelques compliments, OK ?

J’étais fier comme un paon.

Edna s’est levée.

- J’ai besoin d’un verre, a-t-elle expliqué.

J’ai observé Jan pendant qu’elle regardait Edna s’éloigner. On pouvait lire la souffrance sur son visage. J’avais remarqué, sans y prêter plus d’attention, cette tristesse qui pesait sur elle ces derniers temps, mais je n’y avais pas vraiment réfléchi. Jan m’a regardée et elle m’a laissé lire dans ses yeux un peu plus que d’habitude. Avant de parler, j’ai essayé de lui faire sentir combien je tenais à elle.

- Ça va ? je lui ai demandé.

Elle a secoué lentement la tête.

- Je crois que je suis en train de la perdre, a-t-elle répondu.

Mon estomac s’est serré. Jan m’a tapé sur la cuisse.

- J’vais chercher une autre bière, t’en veux une ?

Je me suis levée avec elle et, en lui posant la main sur le bras, je lui ai dit :

- Non, mais si jamais t’as besoin de parler, tu sais…

Jan a souri et elle est partie.

Duffy s’est assis à côté de moi.

- Hé, Jess, t’es la seule personne que je connaisse à qui je peux poser cette question.

Ça m’a flatté.

- Je voulais savoir à propos de Ethel et Laverne…

J’ai regardé autour de moi.

- Elles sont là ?

Il a fait non de la tête.

- Dommage, je lui ai dit, j'ai toujours voulu rencontrer leurs maris.

Duffy a parlé prudemment :

- C'est quoi l'histoire d'Ethel et de Laverne ? Elles sont amoureuses ?

- Nan, elles sont toutes les deux mariées. Tu le sais, non ?

Duffy cherchait ses mots.

- Ouais, mais c'est pas des butchs ?

J'ai compris où il voulait en venir.

- Bon, c'est des il-elles, mais c'est pas des butchs.

Duffy a ri et a secoué la tête.

- J'ai pas compris.

J'ai haussé les épaules.

- Y'a pas grand chose à comprendre. J'veux dire, elles ressemblent à Spencer Tracy et Montgomery Clift[5], mais elles ont vraiment l'air d'aimer les types avec lesquels elles sont mariées.

Duffy a secoué la tête.

- Mais elles sont inséparables. Tu crois pas qu'elles sont peut-être amoureuses et qu'elles ont peur que les gens le sachent ?

J'y ai réfléchi un instant.

- Putain, Duffy, c'est pas parce qu'elles sont mariées qu'on les laisse tranquilles. C'est toujours des il-elles. Elles affrontent les mêmes merdes que les butchs. Imagine Laverne dans les toilettes pour femmes du cinéma, ou Ethel à une bridal shower[6]. Je crois que les gens qui leur en font baver se foutent bien d'avec qui elles couchent. C'est même, sans doute, encore plus dur pour elles, ai-je ajouté. Elles n'ont pas d'endroit pour se retrouver comme nous on en a. Je parle des bars. Tout ce qu'elles ont, c'est leurs maris et l'une l'autre.

Duffy a souri et a secoué la tête.

- En voyant comment elles se comportent l'une envers l'autre, j'étais persuadé qu'elles étaient amoureuses.

- Oh, elles s'aiment. Ça se voit. Mais ça veut pas forcément dire qu'elles ont du désir l'une pour l'autre, ou qu'elles sont attirées l'une par l'autre. Elles se comprennent vraiment. Chacune d'elles aime peut-être juste se regarder dans le miroir de l'autre, et voir un reflet qui lui sourit.

Duffy a passé son bras autour de mes épaules et m'a serrée contre lui.

- T'es vraiment fine pour comprendre les gens, a-t-il dit.

J'ai souri fièrement et je l'ai repoussé, gênée.

- Je vais chercher à manger.

J’ai entendu la voix de Grant s’élever avant de voir l’engueulade. Elle était en train de brailler à deux centimètres du visage de Jim Boney.

- T’entends quoi par *je veux aucune putain de fille dans mon équipe* ? a-t-elle hurlé.

Boney a crié en direction des autres gars.

- C’est qu’on veut gagner, pas vrai les gars ?

Il a embrassé son poing, vêtu de son gant de baseball. Je me suis rapprochée d’eux à grand pas et j’ai gueulé :

- Hé Boney, t’es en train de parler de softball ?! On va vous botter le cul !

Un silence s’est abattu sur le pique-nique. À présent, tout le monde savait qu’il ne s’agissait plus seulement d’une partie de softball. En plus, pour ces gars, le baseball c’était sacré. L’idée de jouer contre des filles frôlait l’hérésie. S’ils gagnaient, où était la victoire ? Et s’ils perdaient… c’était trop humiliant pour considérer cette possibilité.

Même les butchs me fixaient d’un air horrifié. Mais c’était trop tard, ma vantardise flottait dans l’air.

- Vas-y, Boney, j’ai dit. On te défie sur trois reprises et on va vous dérouiller !

Boney a ricané.

- J’te parie que non, Goldberg.

La manière dont il a prononcé mon nom m’a fait comprendre que s’il me détestait autant, c’était aussi parce que j’étais Juive.

J’ai souri.

- J’te parie ton gant qu’on va le faire.

Le sourire béat a disparu de son visage. Il aimait son gant de baseball de la même façon que d’autres aiment leur animal de compagnie. Il le gardait dans son casier au boulot, tout le temps, même en hiver. Il a riposté :

- Et si vous perdez ?

Tous les yeux se sont tournés vers moi. Son sourire est réapparu.

- Si vous perdez, Goldberg, tu vas devoir m’embrasser.

- Beuuuuh, berk, ont grogné les autres.

Quelques-unes ont craché par terre pour en rajouter.

- Allez, j’ai dit aux autres butchs, on va s’équiper.

Jan a secoué la tête quand on s’est rassemblées en mêlée dans le champ.

- Je suis pas sure, là, a murmuré Grant.

J’ai admis :

- Écoute, j’ai fait une connerie, OK ? Je m’en suis rendu compte à la seconde où les mots sont sortis de ma putain de bouche. Je suis désolée. Tout ce qu’on peut faire, c’est jouer du mieux qu’on peut. J’en assumerai les conséquences.

Grant a jeté son gant par terre et a posé la main sur sa hanche.

- Si on perd, on va toutes le payer. C’est bien ça le problème !

Frankie est intervenue.

- Elle a dit qu’elle était désolée, alors y’a plus qu’à gagner, OK ?

C’était plus facile à dire qu’à faire. À la première manche, les hommes ont marqué deux points. On n’avait pas du tout l’air de maitriser le terrain. Je ne comprenais pas pourquoi on jouait si mal.

Après tout, la plupart des hommes n’étaient pas en grande forme. Nous, on jouait toutes les semaines. On était peut-être intimidées parce qu’on les croyait meilleurs que nous. Tout à coup, j’ai réalisé qu’une équipe de il-elles aurait peut-être besoin de plus de trois manches pour surmonter sa peur. J’ai senti mon estomac se nouer. Quand on s’est rassemblées entre les reprises, j’ai dit : « Allez ! On peut leur montrer qu’on a la niaque, non ? »

On a marqué deux points mais les gars aussi. On avait deux points de retard. Entre les reprises, Frankie a demandé ce qui allait se passer si on faisait match nul. Jan a explosé :

- Putain, mais écoute-moi ça, a-t-elle grogné. Et pourquoi on admettrait pas tout de suite qu’on a perdu, hein ? Pourquoi on se ferait chier à jouer une autre manche ?

Elle s’est mise à parler d’une voix très basse, d’un ton menaçant.

- C’est pas une blague, putain. Réfléchis un peu à ce que ça va être de voir Jess embrasser Jim Boney. Je vais pas rester plantée là à rien faire. Hors de question que je laisse passer ça.

Ça, c’était mon amie : Butch Jan.

On s’est mises en place et on a joué. On a marqué trois points. On était à 5-4, en notre faveur. Mais quand Frankie a touché le marbre, Jim Boney l’a frappée si fort dans le dos avec la balle qu’elle a cogné le sol.

On a toutes foncé sur Boney, prêtes à le tuer. Jack et son assistant ont rejoint les rangs de Boney. À ce stade, on ignorait si tous les hommes étaient en train de se préparer à se battre avec des il-elles, ou si c’était juste ces trois-là. Duffy s’est précipité et s’est interposé entre les butchs et les hommes.

- Jack, tu sors avec Frankie, espèce de gros con. Si elles ont un joueur en moins, ton équipe aussi. Tu sors.

- N'importe quoi !

- C'était un putain d'accident, c'est tout, a dit Boney en faisant de grands gestes.

On avait envie de le tuer.

- Le pari marche plus, a crié Grant.

- Vous êtes des putains de lâches, a dit Boney.

Le pari était à nouveau en jeu. Duffy faisait les cent pas à côté.

- Il a pas fait exprès, a-t-il marmonné.

- Vraiment ? lui ai-je demandé avec colère. T'es de quel côté, toi ?

- Celui du syndicat, a-t-il répliqué.

- Alors vaut mieux qu'on gagne, nous, et pas l'équipe de Boney et Jack, je lui ai dit.

Duffy a ruminé ça un moment puis il a souri.

- T'as raison.

Il a frappé dans ses mains et a crié vers Jan quand elle a rejoint la base :

- Vas-y Jan !

La balle s'est envolée très haut quand Jan l'a frappée. On a toutes retenu notre souffle en la regardant tomber… pile dans le gant de Jack. C'était notre troisième balle en dehors du champ. On avait un point d'avance mais nos adversaires avaient encore une manche à jouer.

Sammy a voulu frapper en premier. Il a frappé la balle qui est retombée dans le gant de Grant. Avant de lâcher sa batte, il m'a fait un clin d'œil que j'ai pu voir depuis la première base.

Tommy était le prochain. Il a fait un faible grounder*[7] *que Grant a ramassé de la troisième base mais il a réussi à atteindre la première base.

- Je suis désolé, il a murmuré.

- Je t'emmerde.

J'étais toujours en rogne contre lui.

Jack a porté un grounder bas au centre du champ -- notre point faible-- et a coupé vers ma base.

- Une fois que Boney se sera occupé de toi, je veux bien passer derrière, a ricané Jack.

J'ai essayé de rester concentrée sur le jeu.

Walter était le suivant. Il a sauté sur la base, a enlevé la poussière de ses chaussures en les tapant avec la batte et a relevé son cul pour se mettre en

position. Il a frappé un pop-fly[8] haut dans les airs. On a toutes enlevé nos casquettes et regardé la balle retomber tranquillement dans le gant de Jan. Walter a remis** **la visière de sa casquette en place** **et a quitté le marbre d'un bond.

Boney a sauté sur la base. On a concentré toute notre haine vers lui mais elle ne semblait pas l'atteindre. Il a frappé de toutes ses forces au premier lancer et il a raté la balle.

- Premier lancer, on a toutes hurlé.

Il a tenté de frapper la balle au deuxième lancer, l'air énervé, et il l'a ratée.

- Deuxième lancer, on a crié, euphoriques.

On a commencé à lui crier des trucs, toutes autant qu'on était.

La frappe de Boney au troisième lancer nous a fait taire. On a tous regardé vers le ciel comme si la balle flottait dans les airs. Tommy s'est attardé sur la troisième base, aussi hypnotisé que nous. Jack lui a couru dessus en lui criant de partir. Jim Boney s'est glissé vers la première base.

La balle est tombée en faisant *plop*, pile dans le gant de Grant. C'était le troisième hors-jeu, il n'y avait aucune raison de jeter la balle à la première base, mais elle l'a fait. La balle a atterri dans mon gant d'un coup sec. J'ai tendu le bras, puis j'ai lancé la balle et mon gant en direction du nez de Boney qui arrivait vers moi à toute vitesse. Il y a eu un petit craquement sec quand la balle a touché son nez. Le jeu était officiellement terminé. On avait gagné. Je n'avais pas à embrasser Jim Boney qui pissait le sang sur la première base. J'aurais dit que c'était un accident, mais personne ne m'a posé la question.

Mes yeux ont croisé ceux de Jack qui me foudroyait du regard : il restait contremaitre, même à un pique-nique. Son regard menaçant m'a fait froid dans le dos. Mais je suis vite passé à autre chose parce que tous les gars de l'autre équipe, ou presque, sont venus nous donner une tape dans le dos et nous dire qu'ils étaient bien contents qu'on ait gagné. J'ai réalisé que ces gars venaient de perdre contre une équipe de il-elles, juste devant leurs femmes ou leurs copines, mais qu'ils n'avaient pas l'air d'être vexés.

Les butchs étaient heureuses d'avoir gagné, mais elles se contenaient. Elles restaient un peu en retrait. Je savais qu'elles étaient plutôt en rogne contre moi. J'avais été arrogante en lançant ce pari. J'avais provoqué Jim Boney. Au boulot, ça aurait pu tourner au carnage pour toutes les butchs, et elles le savaient. C'est Jan qui a brisé la glace.

- Tout est bien qui finit bien, pas vrai gamine ?

Elle a mis son bras autour de moi.

- Je crois que je me serais fait tuer plutôt que de te laisser embrasser ce type.

J'ai pris un air indigné.

- Tu crois quand même pas que je l'aurais embrassé si on avait perdu ?

Tommy nous a rejointes en trombe, tout essoufflé.

- Beau match.

Il m'a tendu la main. Mon expression était glacée mais je lui ai serré la main.

- Écoute, je suis désolé, OK ? m'a-t-il dit.

J'ai haussé les épaules.

- T'es pas méchant, Tommy. Mais devant les autres gars, tu crains vraiment. Je te fais pas confiance, c'est tout.

Il a ouvert la bouche pour parler, mais aucun mot n'est sorti.

Jan et moi, on est parties.

- T'as été dure avec lui, a-t-elle dit. Mais je suis sure que t'as une bonne raison.

- Votre attention, tout le monde, est-ce que je peux avoir votre attention ?

C'était Tommy, debout sur une table de pique-nique.

On s'est tous rapprochés. Il avait le prix dans la main : le gant de baseball de Jim Boney.

- Au nom de l'équipe perdante, j'aimerais remettre à l'équipe gagnante ce gant de baseball.

Il m'a lancé le gant.

- Vous l'avez gagné à la loyale.

Edna a attendu que Jan se soit éloignée avant de venir me voir. J'ai vu la même souffrance profonde dans ses yeux quand elle l'a regardée au loin. J'aurais aimé qu'une femme m'aime autant. Quand Edna s'est approchée de moi, sa bouche s'est changée en un sourire taquin. Elle a tenu délicatement mon visage entre ses deux mains.

- Beau match, butch.

Je passais d'un pied à l'autre, mal à l'aise.

- Oh Edna, tu sais…

Elle m'a fait un signe de tête pour me faire taire.

- Oui, je sais. Mais ça s'est bien fini.

On a toutes les deux remarqué que Duffy attendait à côté pour venir me féliciter. Il m'a serré la main et m'a dit :

- T'avais raison Jess. Le syndicat a gagné cette partie. Mes premières intuitions étaient fausses, je suis désolé.

Je me suis pris une bière fraiche et un bout de poulet grillé, et je me suis assise toute seule sous un arbre. L'air était chaud, la brise était fraiche. J'avais l'impression d'être le roi du monde.

NOTES

[1] Le *softball *est un sport collectif, ressemblant au baseball, pratiqué par deux équipes de neuf à douze joueur·euse·s alternant entre l'attaque et la défense. Le but du jeu est de faire avancer les coureur·euse·s autour de quatre bases jusqu'au marbre, et de marquer le plus de points possible.

[2] *Lyndon B. Johnson* : président des États-Unis de 1963 à 1969.

[3] *Accord collectif* : aux États-Unis, un *contrat *ou *accord d'entreprise* se négocie entre le syndicat et la direction. Le fonctionnement des syndicats états-uniens est le suivant : il y a un seul syndicat par entreprise (contrairement au pluralisme français) qui doit passer par une procédure complexe d'accréditation visant à le rendre légal. L'acte de se syndiquer relève donc d'une procédure collective et non individuelle, puisque le syndicat est élu par l'ensemble des travailleur·euse·s. Depuis la loi de 1947, le rôle du syndicat est la négociation, entreprise par entreprise, et il est interdit de faire grève, sauf aux périodes de renouvellement de l'accord collectif.

[4] *Jack et le haricot magique *est un conte populaire anglais.

[5] *Spencer Tracy *est un acteur états-unien au physique massif, célèbre pour ses rôles de gangster, policier, politicien, etc. des années 1930 à 1950. Célèbre également, *Montgomery Clift est un acteur gay des années 1940 à 1960. Ils ont joué ensemble dans Jugement à Nuremberg* (1961).

[6] L'enterrement de vie de jeune fille est une adaptation, dans le contexte féministe des années 1970, de l'enterrement de vie de

garçon, symbolisant le renoncement au célibat. De tradition plus ancienne, la *bridal shower *provient de la pratique de la dot : elle célèbre la future mariée et sa future vie, au cours d’une fête entre femmes pendant laquelle des cadeaux lui sont offerts, des animations et jeux sont organisés.

[7] *Grounder* : balle qui rase le sol.

[8] *Pop-fly *: lancé haut et court dans le champ intérieur.

Chapitre 9

Chapitre 9

Le lundi, Jim Boney ne s’est pas montré au travail. J’étais content. Je ne l’aurais jamais admis devant personne, mais il me faisait encore peur. Alors, quand il a appelé lundi matin pour dire qu’il était malade, je me suis baladée dans l’usine avec un petit sentiment de satisfaction.

Jack m’a retirée de la chaine et m’a conduite à une presse qui découpait des fiches scolaires en forme de cartes à jouer. D’habitude, un des gars utilisait une puissante soufflerie pour enlever la poussière avant qu’elle n’enraye la machine.

Jack a gueulé par-dessus le vacarme des machines :

- La soufflerie est en réparation. Tu aides Jan à charger les palettes quand elle en a besoin. De temps en temps, tu essuies les merdes de la presse, comme ça.

Il a passé la main sur le plateau de la presse, profitant de la fraction de seconde entre les découpes. Avant de s’en aller, il m’a prévenue :

- Ne la laisse pas s’enrayer.

Jan a jeté un œil à la machine puis m’a regardée.

- Fais attention, m’a-t-elle averti.

J’ai regardé la presse découper les cartes en essayant de mémoriser son rythme comme une chanson. Ma main s’est élancée et a rapidement essuyé la poussière. J’en ai eu une bonne partie. Mes mains tremblaient. Quand tu travailles avec des machines, tu apprends à respecter leur pouvoir hypnotique. J’essayais de rester synchro avec la poinçonneuse. Juste une fois, ma main a été un peu trop lente. Mais il a suffi d’une fois.

C’est arrivé si vite. Un instant, mes doigts étaient tous attachés à moi. L’instant d’après, je pouvais sentir mon annulaire contre ma paume. Mon sang a giclé en arc sur la machine, sur les paquets de cartes empilés sur les palettes, et sur le mur d’en face.

J’ai essayé de ne pas regarder ma main droite, mais je n’ai pas réussi. Mon estomac s’est soulevé avant même que mon cerveau comprenne ce que mes yeux voyaient. Les autres n’avaient rien dû entendre par-dessus le fracas des machines, mais ça n’avait pas d’importance. Je ne pouvais pas

émettre le moindre son. Tout s'est passé au ralenti. Jan a remué les bras en gueulant. Des gens se sont approchés mais ont été tétanisés par l'horreur.

J'ai réalisé que je devais aller à l'hôpital. Et je savais que je ne pouvais pas conduire ma moto. En me dirigeant vers la porte, je me suis demandé si j'avais assez d'argent pour le bus. Walter et Duffy m'ont couru après.

Après ça, la première chose dont je me souviens c'est d'être dans une voiture. Walter avait passé son bras autour de moi. Duffy conduisait et n'arrêtait pas de se retourner, guettant un signe de Walter. Ma main était entièrement bandée dans un chiffon imbibé de sang. J'étais tellement anéantie à cause de mon doigt que de chaudes larmes coulaient le long de mes joues. Je me suis dit que je devrais peut-être l'enterrer, et je me suis demandé qui j'inviterais à la cérémonie.

D'une de ses grandes mains douces, Walter tenait en l'air ma main blessée, et de l'autre, il me serrait fort contre lui. Je tremblais violemment.

- Ça va aller, ma belle, a-t-il dit doucement. J'ai déjà vu plein de fois ce genre de choses arriver. Ça va bien se passer.

Tout ce dont je me souviens, c'est qu'ensuite j'étais allongée sur une table d'opération. Je paniquais. Et s'ils m'enlevaient mes vêtements ? J'étais seul. Une mouche bourdonnait autour de moi. Elle a fini par se poser sur ma main. J'ai vacillé. La mouche a volé en cercles et elle s'est posée à nouveau. Cette fois-ci, quand j'ai fait un geste avec ma main blessée, mon doigt a eu l'air de partir dans une autre direction. Je me suis évanouie.

Quand j'ai repris conscience, c'est le visage de Duffy que j'ai vu. Il souriait, mais avait aussi l'air soucieux. J'ai murmuré :

- Duffy, où est mon doigt ?

Il a grimacé.

- C'est bon, Jess. Ils l'ont sauvé.

Je ne le croyais pas. J'avais vu des tas de films où on ment comme ça aux blessés. J'ai légèrement relevé la tête pour regarder ma main. Elle était couverte de bandes de gaze et il y avait une sorte de pièce en métal qui partait de mon avant-bras, rentrait dans le bandage, puis ressortait au bout, là où était censé être mon doigt. Duffy a hoché la tête :

- Ton doigt va bien, Jess. L'os n'était pas complètement sectionné.

En disant ça, il s'était retourné. Je me suis dit qu'il allait peut-être vomir.

Je portais encore mes habits de travail pleins de sang.

- Fais-moi sortir d'ici, Duffy.

Il s’est arrêté à la pharmacie pour prendre mes médicaments et m’a conduit jusqu’à la maison. Quand je me suis réveillée, il était parti. Il y avait un mot sur la table de nuit qui expliquait comment je devais prendre les médicaments. Il avait aussi laissé son numéro de téléphone et disait de l’appeler à mon réveil. J’ai été soulagée de voir que j’étais encore dans mes habits de travail.

Je l’ai appelé plus tard ce soir-là et il est revenu aussitôt.

- Jack a monté un coup contre toi, Jess.

Duffy faisait les cent pas dans ma cuisine.

- Juste avant que Jack te mette sur cette machine, un des gars a vu Kevin enlever le dispositif de sécurité. Jack pourrait prétendre qu’il l’a enlevé parce que la soufflerie était détraquée, mais ordonner à quelqu’un de mettre ses mains là-dedans c’était totalement contraire au règlement.

J’avais du mal à suivre ce qu’il disait. Ce n’était pas seulement parce que les anti-douleurs m’embrumaient le cerveau, mais je ne voulais tout simplement pas comprendre.

- Mais écoute ça, Jess…

Duffy s’est penché et a tapé du poing sur la table de la cuisine.

- Après qu’on t’a emmenée à l’hôpital, Jack a réinstallé le dispositif de sécurité et il a juré qu’il était en place depuis le début. Ce connard a monté un coup contre toi, Jess.

La peur me troublait l’esprit. Ça m’a rappelé quand mes parents m’avaient fait interner, ou encore quand les flics ouvraient la porte de ma cellule. Tant de gens dans ce monde avaient le pouvoir démesuré de me contrôler et de me faire du mal. J’ai haussé les épaules comme si je m’en fichais.

- Écoute, Duffy. C’est fait. En plus, mon contrat se termine dans deux mois. On a d’autres chats à fouetter.

Duffy m’a regardée comme si j’étais cinglée, mais au moment de parler, sa voix était calme.

- Écoute-moi, Jess. On va s’occuper de ça. On va prouver ce que Jack t’a fait et on va expliquer à la direction que soit ils le virent, soit on fait grève.

J’étais ébahi à l’idée que des hétéros se mobilisent pour moi, ou pour n’importe quelle il-elle. Duffy a ajouté :

- Tu sais, je crois que je n’avais pas réalisé à quel point c’est dur pour toi. Je sais quel genre de connards peuvent parfois être les gars au boulot.

Il s’est appuyé contre l’évier et a croisé les bras.

- Mais quand j'étais à l'hôpital avec toi, j'ai vu comment ils te traitaient, comment ils parlaient de toi.

Il s'est passé les mains sur le visage. Quand il m'a à nouveau regardée, j'ai vu des larmes dans ses yeux.

- Je me suis senti tellement impuissant, tu sais ? J'ai pas arrêté de leur crier que tu étais un être humain, que tu comptais, mais on aurait dit qu'ils ne m'écoutaient même pas. Je ne pouvais rien faire pour t'aider. Je ne pouvais pas les obliger à prendre soin de toi comme j'aurais voulu, tu sais ?

J'ai hoché la tête. Je savais. Et maintenant je savais que Duffy aussi.

***

Le vendredi soir, Jan m'a emmené au Abba's. Tout le monde m'a acclamée quand je suis entrée. Une banderole où l'on pouvait lire *Bon rétablissement, Jess !* était accrochée sur le mur de l'arrière salle. Frankie, Grant et Johnny m'ont dit que Duffy menait une enquête avec le syndicat à propos de l'« accident ».

Je regardais Jan. Elle avait l'air tellement triste.

- Où est Edna ? ai-je chuchoté à Grant.

Elle a passé son index en travers de sa gorge. J'ai attendu de voir Jan s'asseoir seule dans le fond et j'ai apporté deux bières.

- Je peux m'asseoir avec toi ?

Elle m'a désigné une chaise vide. Je lui ai dit :

- T'es mon amie Jan, et je t'aime.

Elle a eu l'air surprise quand j'ai dit ça.

- Si tu ne veux pas en parler, ça me va. Mais je ne vais pas faire semblant de ne pas voir que tu vas mal.

Jan s'est penchée en avant et a posé les coudes sur la table.

- Je l'ai perdue. Je l'aime et je l'ai perdue. Qu'est-ce qu'il y a de plus à dire ?

J'ai haussé les épaules.

- Je sais que vous vous aimez beaucoup toutes les deux.

Jan a bu une gorgée de bière.

- Des fois, l'amour ne suffit pas, a-t-elle dit.

J'espérais qu'elle avait tort. Elle a soupiré.

- Le pire, c'est que c'est de ma faute. Je savais qu'elle allait me quitter et je n'ai pas réussi à changer assez vite pour l'en empêcher. Qui sait, peut-

être que je suis trop vieille pour changer tout court.

Je ne savais pas de quoi elle parlait, mais je n'ai pas ouvert la bouche. Jan s'est effondrée.

- Si je te dis pourquoi elle a rompu avec moi, tu me promets que tu ne le diras jamais à personne ?

J'y ai réfléchi, avant de répondre :

- Tu peux me faire confiance.

- T'as mis du temps à répondre, a-t-elle dit avec méfiance.

- Je devais d'abord être sure de le penser.

La voix de Jan est devenue rauque.

- J'arrivais pas à la laisser me toucher. On n'en a jamais parlé. Je ne sais même pas comment parler de ça. Au début ça lui allait, elle comprenait. Mais au bout d'un moment elle m'a dit qu'elle était fière d'avoir toujours réussi à faire fondre ses amantes stones. Ça m'a fichu la trouille de ma vie, tu vois ?

Je me disais que ça devait vraiment être agréable d'avoir une amante fem assez attentionnée pour essayer.

- En tout cas, a dit Jan, je ne pouvais pas, et elle a fini par me quitter. Après toutes ces années. T'y crois à ça ?

Elle a ri jaune.

- C'est la seule femme que j'ai aimée à m'en tordre le bide, et elle m'a quittée.

Elle m'a attrapé le bras.

- Je ferais n'importe quoi pour la récupérer.

Elle avait les larmes aux yeux quand elle parlait.

- Je me mettrais à genoux devant tout ce putain de bar. Je ferais n'importe quoi. C'est juste que je ne peux pas changer qui je suis. Je sais pas ce qui cloche chez moi. J'y arrive juste pas, tu vois ?

Je voyais très bien. Je me suis penchée en avant et j'ai passé mon bras autour d'elle. Elle a posé la tête sur mon épaule. Si elle n'avait pas été bourrée, ça l'aurait sans doute mise mal à l'aise.

Au fond de moi, je bouillonnais. Je savais que j'étais stone, moi aussi. Être stone, c'était comme être équipée d'un système d'alarme qui ne semblait pas avoir d'interrupteur. Une fois installées, les sirènes se déclenchaient et les barrières se fermaient, même si l'intruse était tendre et aimante. Est-ce qu'un jour j'allais finir par trouver une femme qui

m’aimerait et par la perdre à cause de ça ? Si c’était le cas, la vie semblait trop dure à surmonter.

J’étais obsédée par une chose que Jan avait dite : Edna était fière de savoir séduire ses amantes stone butchs. Je me demandais comment elle s’y prenait. Je me demandais comment ça pouvait être, de se laisser toucher sans avoir peur. J’ai beaucoup pensé à Edna.

***

Pendant mon arrêt de travail, j’ai passé presque toutes mes soirées à trainer au Abba’s. Jan a arrêté de venir au bar, de peur de tomber sur Edna. Edna, elle, venait au bar les samedis. Toute la semaine, j’attendais cette soirée avec impatience. Ce samedi-là, quand elle a passé la porte, tout le reste a disparu. Toutes les autres étaient en noir et blanc. Seule Edna, vive et étincelante, était en couleur.

Elle s’est dirigée vers moi. Je suis descendue du tabouret à son approche. Elle a attrapé ma main blessée. Elle a doucement soulevé l’attelle et a levé les yeux vers moi.

J’ai haussé les épaules.

- Ça va mieux, le docteur dit que je retrouverai des sensations, l’ai-je rassurée.

- Tu dois la garder combien de temps ?

- Je sais pas. Ils me diront dans un mois.

J’ai vu de l’inquiétude dans ses yeux. Je me suis sentie flattée.

On s’est assises toutes les deux et d’un geste, j’ai commandé deux verres à Meg. J’ai sorti mon portefeuille. Edna a posé sa main sur mon bras.

- Je travaille, a-t-elle dit. Laisse-moi payer.

Elle a bu une gorgée.

- T’as vraiment du courage, m’a-t-elle dit.

J’ai eu honte, parce que ce n’était pas vrai. En toute sincérité, je lui ai répondu :

- Non, vraiment pas. J’ai tout le temps peur, Edna.

Son visage s’est adouci.

- C’est courageux de me dire ça.

J’ai rougi. Elle a posé sa main sur la mienne. Un vernis rouge tout frais brillait sur ses ongles. Elle m’a demandé :

- Tu sais ce que je pense ?

Je me suis approché pour l'écouter.

- Je crois que tout le monde a peur. Le courage, c'est de ne pas laisser tes peurs te paralyser.

J'ai décrété que c'était la personne la plus sage que j'avais jamais rencontrée.

Edna a glissé ses doigts dans ses cheveux. C'était un geste si intime. Elle a vu l'expression de mon visage, puis elle a baissé les yeux et a souri. Quelqu'un a mis une pièce dans le juke-box. Les Righteous Brothers ont commencé à chanter *You're my soul and my heart's inspiration*[1].

Je me suis demandé si j'avais le courage de l'inviter à danser. J'ai marmonné :

- Edna, tu veux danser ?

À ce moment précis, la porte du bar s'est ouverte et tout le monde s'est tu. Dans l'embrasure de la porte se tenait une femme gigantesque. Elle portait un blouson en cuir noir, ouvert. Son torse était plat et il était clair qu'elle ne portait pas de bande. Elle avait un jean taille basse sans ceinture. Elle tenait ses gants de moto et son casque à la main. Rocco. Sa légende la précédait.

J'ai jeté un coup d'œil à Edna. Elle était perdue dans des souvenirs qui m'étaient invisibles. J'ai observé leurs visages alors qu'elles se revoyaient pour la première fois depuis des années. Mes yeux passaient de l'une à l'autre comme si c'était un match de tennis dont je ne voulais pas louper la moindre balle. Je pouvais sentir à quel point elles s'aimaient.

- Salut Rocky, a dit Edna d'une voix basse.

On aurait dit une réplique de film.

- Salut Edna, a répondu Rocco d'une voix grave.

Leurs visages étaient proches l'un de l'autre, et du mien. Je pouvais voir la barbe de trois jours sur le menton et les joues de Rocco.

Jan m'avait dit un jour que Rocco avait été tabassée tellement de fois que personne ne pouvait les compter. La dernière fois que les flics l'avaient tabassée, elle avait failli en mourir. Jan avait entendu dire que Rocco avait pris des hormones et s'était fait opérer de la poitrine. Maintenant, elle travaillait comme un homme dans une équipe de construction. Jan disait que Rocco n'était pas la seule il-elle à avoir fait ça. C'était une histoire fantastique. Je n'y ai cru qu'à moitié mais elle m'a obsédé pendant longtemps. Peu importe à quel point ça pouvait être dur d'être une il-elle, je

me suis demandé quel genre de courage il fallait pour quitter ainsi le sexe que tu avais toujours connu, et oser vivre aussi seule.

J'avais envie de connaitre Rocco. J'avais des tonnes de questions à lui poser. J'avais envie de voir le monde à travers ses yeux. Mais par-dessus tout, j'espérais qu'elle était différente de moi. Je craignais de voir mon reflet en elle.

J'ai scruté le visage d'Edna. Elle se retenait avec tant de force et de dignité que la douleur qu'elle essayait de cacher en était d'autant plus visible. J'étais incapable de savoir si elle était en train de tendre la main vers la joue de Rocco ou si je lisais juste dans ses pensées. La proximité de deux femmes aussi puissantes m'a fait frissonner.

Rocco a touché le coude d'Edna. Edna s'est levée et l'a conduite à une table dans l'arrière-salle. Je suis resté assis seul, secoué. Je me sentais délaissée, jalouse. Je désirais ardemment l'attention des deux femmes. En jetant à nouveau un coup d'œil vers Edna, j'ai brulé d'envie qu'elle me regarde de cette manière-là. J'aurais voulu être si puissante qu'un simple coup d'œil de ma part puisse suffire à secouer les feuilles de ses branches. Et je voulais que Rocco soit mon amie, qu'elle me révèle tous les secrets de l'univers dans lequel on gravitait. Je voulais qu'elle soit mon refuge, pour les jours où je n'avais pas la force.

J'ai essayé de lire leur langage corporel pendant qu'elles discutaient.

Rocco s'est levée. Edna a saisi le revers de son cuir. Leurs lèvres se sont effleurées, puis Rocco s'est retournée pour partir. J'aurais aimé qu'elle voie l'expression sur le visage d'Edna après qu'elle lui avait tourné le dos. Ça aurait sans doute signifié beaucoup pour elle.

Pour sortir, Rocco devait passer devant moi. J'ai cherché dans mon esprit quelque chose à dire pour l'intercepter et la faire parler. Peut-être à cause de mon air abattu, elle s'est arrêtée face à moi. D'un seul mouvement de sourcils, elle m'a posé une question. Je ne parvenais pas à trouver les mots pour exprimer ce que je voulais. Je ne suis pas sûr que je le savais moi-même.

Pendant un court instant, le doute s'est lu sur son visage. Je l'ai vue monter sa garde. Je n'avais aucune idée de quoi faire, alors j'ai lui ai tendu la main. Elle l'a regardée puis a jeté un coup d'œil à mon autre main, toute bandée, qui ressemblait à celle d'un robot. Quand elle m'a serré la main, elle a hoché la tête. Je ne saurai jamais pourquoi. Puis elle a quitté le bar.

Une fois qu'elle était partie, le volume sonore est remonté. Je me suis sentie vide, amoindrie par son absence. Si moi j'avais mal, je savais que Edna devait saigner. J'ai laissé passer un laps de temps raisonnable avant de retourner vers elle.

- Je peux t'offrir un verre ? lui ai-je demandé.

Elle a paru surprise.

- Quoi ?

Elle a hésité.

- Oui, merci.

On a bu en silence. Je me suis sentie connectée à son chagrin. J'ai observé les couples qui dansaient dans l'obscurité enfumée. Tout à coup, Edna m'a regardé et a murmuré :

- J'ai mal.

Elle avait parlé si doucement et si calmement que j'ai eu peur d'avoir compris de travers. Mais en voyant la douleur dans ses yeux, j'ai rapproché ma chaise. Edna s'est lovée contre moi, explorant tendrement mon corps avec le sien. Le simple fait de la serrer me mettait en joie. Elle a soupiré une fois, puis son corps a commencé à trembler alors qu'elle fondait en sanglots.

Au début, ça m'a gênée, j'étais préoccupée par ce que les gens allaient penser. Mais après je me suis livrée à Edna, inquiète seulement de son confort. Elle me faisait suffisamment confiance pour déposer sa tristesse dans mes bras. J'ai embrassé ses cheveux. L'odeur m'a étourdi. Elle a levé les yeux vers moi. J'avais envie de lui caresser le menton de la main et de l'embrasser sur la bouche, lentement et profondément. Elle a vu ce regard dans mes yeux. Il n'y avait aucune raison de se cacher.

- J'arrive tout de suite, a-t-elle dit.

Elle est restée aux toilettes pendant un bon moment. Quand elle est revenue, je lui ai offert une cigarette et je l'ai allumée pour elle. Edna a secoué la tête lentement.

- Juste au moment où je pensais que je ne pouvais pas souffrir plus, qui est-ce qui passe la porte ?

J'ai soufflé ma fumée et j'ai regardé son visage.

- Qu'est-ce qu'elle voulait ?

Je n'arrivais pas à croire que je lui posais une question aussi personnelle.

Edna a cligné des yeux, surprise par mon côté direct.

- Elle a entendu dire que Jan et moi on s'est séparées. Elle a attendu à peu près un mois et elle est venue me demander s'il y avait une chance qu'on se remette ensemble.

J'ai doucement tapé mon zippo contre mon verre de whisky : code morse de butch.

- Et y'en a une ? Une chance, je veux dire.

Edna a soupiré.

- Les gens fonctionnent par périodes, tu vois ? Par cycles. Je viens juste de quitter un mariage de huit ans. Rocco a été seule un long moment.

Ça m'a fait mal d'imaginer Rocco seule.

- Je pense pas que j'ai déjà vu une femme comme Rocco avant, je lui ai dit.

J'ai senti que Edna n'était pas complètement sure de ce que je voulais dire et j'ai réalisé qu'elle se battrait jusqu'à la mort pour défendre Rocco.

- J'aimerais être amie avec elle, j'ai ajouté rapidement, pour clarifier.

Elle a souri chaleureusement et a tendu le bras pour toucher le mien.

- Rocco t'apprécierait.

Mon visage s'est illuminé.

- Tu le penses vraiment ?

Edna a fait oui de la tête.

- Tu me fais penser à elle sur plein d'aspects. Tu lui ressembles beaucoup, quand elle était plus jeune.

Je voulais lui demander ce qu'elle voulait dire, mais une partie de moi avait peur d'entendre sa réponse. J'ai dit :

- La première fois que j'ai trouvé un de nos bars, la nuit où j'ai rencontré Al…

Edna a hoché la tête.

- Tu étais amie avec Al ? a-t-elle dit.

Ses yeux se sont embrumés.

- Tu as connu Al ? lui ai-je demandé.

Je voulais dire *connaitre *au sens biblique du terme[2]. Elle a compris ma question.

- C'est un petit monde, a-t-elle répondu, le cercle de personnes reste plus ou moins le même.

Elle m'a touché le bras.

- Quoi que tu fasses maintenant, assure-toi de pouvoir vivre avec pour le restant de ta vie.

Je savais que je ferais bien d’y réfléchir sérieusement.

- Enfin, a-t-elle dit, je t’ai interrompue.

Je me suis penché en arrière.

- Quand j’ai posé les yeux sur Al la première fois, ça a été comme un coup de foudre, tu vois ?

Le visage d’Edna s’est adouci.

- Je veux dire, il y a plusieurs sortes d’amour, je ne peux pas expliquer ce que je ressens, mais c’est de l’amour. C’est ce que j’ai ressenti ce soir quand j’ai vu Rocco.

Edna m’a touché le visage du bout des doigts. Elle a dit :

- Plus je te connais, plus je t’apprécie.

Elle s’est appuyée en arrière et m’a doucement embrassée sur les lèvres. J’ai rougi de la tête aux pieds. Edna a souri.

- Je dois rentrer me coucher, a-t-elle dit, tu veux que je te dépose ?

J’ai secoué la tête.

- Je crois que je vais rester un peu, merci.

Après son départ, j’ai repassé la soirée entière dans ma tête, encore et encore.

***

« Sales jaunes ! » C’est ce qu’on criait tous pendant que les flics tentaient de les aider à traverser nos lignes pour qu’ils nous piquent notre travail.

Plusieurs centaines d’entre nous ont poussé les barricades avec force, alors les flics ont tiré les jaunes en arrière.

- Pédés ! a hurlé l’un des nôtres aux briseurs de grève.

Toutes les butchs se sont éloignées du barrage de police. Le mot brulait comme du métal en fusion.

- Duffy, ai-je dit en le tirant par le bras, c’est quoi ces conneries de *pédé *?

Duffy a eu l’air tiraillé dans tous les sens.

- D’accord, a-t-il repris. Écoutez les gars. Arrêtez avec ce truc de pédé. C’est des jaunes.

Les gars ont eu l’air perplexe.

Puis une ampoule s’est allumée au-dessus de la tête de Walter.

- Ah, merde.

Il a tendu la main vers moi.

- On parlait pas de vous, les amies !

Je lui ai serré la main.

- Écoute, j'ai dit, appelle-les comme tu veux, mais pas *pédés*.

Walter a hoché la tête.

- Entendu.

- Espèces d'enculés, allez baiser vos mères ! ont-ils gueulé à la place.

Je me suis frayé un passage sur le devant de la barricade.

- Espèces de jaunes, ai-je hurlé, vous faites tous du sexe avec d'autres hommes.

Les gars ont eu l'air déconcertés.

- De quoi elle parle ? a demandé Sammy.

- Vous avez des relations sexuelles avec votre propre mère, j'ai crié.

- C'est dégueulasse, a dit Walter.

Duffy est intervenu.

- OK, c'est des jaunes et des briseurs de grève. On n'a qu'à les appeler par ce qu'ils sont, d'accord ?

Duffy m'a regardée avec colère, mais il y avait un sourire caché derrière.

Grant m'a tiré en arrière et a montré Duffy du doigt.

- T'es au courant que ce gars c'est un communiste ?

J'étais abasourdi. Je lui ai dit :

- C'est pas vrai.

- Ah ouais, et qu'est-ce que t'en sais ?

Jan a eu l'air embêtée. Elle a voulu savoir :

- C'est vrai ?

- C'est des conneries, leur ai-je dit.

Quand elles sont retournées gueuler sur les jaunes et les flics, je me suis mis à côté de Duffy.

- Ça va ? s'est-il renseigné.

J'ai haussé les épaules.

- Est-ce que t'es un communiste ?

J'avais espéré qu'il se marre, ou au moins qu'il ait l'air surpris, mais au lieu de ça il a eu un regard triste. Il a demandé :

- On doit en parler maintenant ?

- Je leur ai dit que c'était des conneries. C'est des conneries, hein ?

Il a insisté :

- On peut en parler plus tard ?

J’ai hoché la tête mais j’aurais aimé résoudre ça tout de suite. Je voulais juste l’entendre dire que c’était faux.

Tout à coup, les flics ont mis leurs casques anti-émeute et ont sorti leurs matraques. On s’est tous raidis et on s’est rassemblés face à eux. Ils étaient prêts à faire passer les jaunes de l’autre côté. On a fait tellement de bruit que des habitants des HLM d’à côté sont venus voir ce qui se passait. On a entrechoqué les barrières pour montrer à quel point elles étaient fragiles et on a levé nos pancartes, mal agrafées à des tasseaux.

Quand les jaunes se sont approchés, l’un d’eux a sorti une matraque et a frappé les doigts de Frankie qui étaient posés sur la grille. Ça a tellement énervé Jan de voir ça qu’elle a cogné sur la tête du jaune avec sa pancarte. Les flics l’ont attrapée et l’ont tirée de l’autre côté des barrières. Ils l’ont balancée contre le fourgon de police et l’ont tabassée. Trois grévistes ont essayé de sauter la grille pour l’aider, mais les flics les ont chopés et les ont menottés. Ils se sont tous les quatre fait balancer à l’arrière du fourgon.

- Duffy, ai-je hurlé par-dessus de la cohue, Duffy, on doit la sortir de là. Aide-la !

Duffy s’est frayé un passage dans la foule.

- Jess, ils sont quatre membres du syndicat dans ce fourgon.

- Duffy, tu comprends pas. Réfléchis. C’est pas pareil pour elle de se faire arrêter. Écoute-moi, s’il te plait.

Je n’avais pas le temps d’expliquer. Duffy m’a pris le bras et m’a regardée dans les yeux, essayant d’y trouver une réponse. Je l’ai laissé y lire la peur et la honte -- ce que je n’avais jamais laissé voir à un homme de mon plein gré. Duffy a fait oui de la tête. Il avait compris.

Il s’est frayé un chemin jusqu’aux grilles, a levé sa chaussure de sécurité et donné un coup de pied dedans. Il a fait signe aux grévistes :

- Allez !

On a pris les flics par surprise en déferlant sur eux. Il y a eu des frictions, mais la plupart d’entre nous se sont attaqués au fourgon et l’ont encerclé. Les gens des HLM ont fait un cercle autour de nous.

- Libérez-les, on a gueulé en faisant tanguer le fourgon.

- Libérez-les ! Libérez-les !

Un flic blême qui portait des galons a chuchoté quelque chose à l’officier à côté de lui. On s’est resserrés autour d’eux. Rapidement, ils ont ouvert le fourgon. Quatre paires de menottes se sont ouvertes. Aussi rapidement qu’ils avaient été arrêtés, les quatre étaient libres.

On s’est tous retournés vers les jaunes près de la porte de l’usine. Sans cordon de police pour les protéger, ils ont détalé comme des rats. Plusieurs d’entre eux ont couru à l’intérieur de l’usine et ont essayé de maintenir la porte fermée. Des grévistes ont tiré la porte, essayant de les rattraper. D’autres ont pourchassé les jaunes dans les rues. La police s’est retirée de l’autre côté de la rue.

On a installé un piquet de grève pile en face de l’entrée de l’usine. On a crié pour s’encourager :

- Un accord[3] ! À nos conditions !

- On a gagné, j’ai gueulé à Duffy, on a gagné !

Il a secoué la tête.

- On a gagné cette bataille, demain ça sera plus dur encore.

Quel rabat-joie, ai-je pensé.

J’ai vu Jan trembler. J’ai prévenu Duffy que j’allais l’emmener ailleurs. On a marché toutes les deux jusqu’à sa voiture, quelques pâtés de maison plus loin. Elle s’est adossée contre la portière et son estomac s’est soulevé. Ses mains tremblaient tellement qu’elle ne parvenait pas à allumer sa cigarette. J’ai sorti mon Zippo.

- J’ai eu peur là-bas, a-t-elle dit.

J’ai hoché la tête.

- Moi aussi.

- Non.

Elle m’a attrapé par l’épaule.

- Je veux dire, je crois pas que j’aurais pu le supporter, pas toute seule, pas sans retrouver Edna à la maison.

J’ai rougi à l’idée d’Edna m’attendant à la maison. Mais j’ai refoulé cette pensée. J’ai murmuré :

- Je sais, Jan. Quand ils t’ont arrêtée, ça m’a d’un coup remis en tête ces choses que j’essaie d’oublier, comme si elles m’arrivaient à nouveau.

Elle m’a regardée et m’a souri avec reconnaissance.

- Tu comprends, a-t-elle dit.

J’ai hoché la tête et baissé les yeux.

Jan a fanfaronné :

- J’y crois pas que vous m’ayez sortie de là les gars. C’était incroyable ! Je croyais que j’étais foutue et vous m’avez sortie de là, les gars. Putain, c’était incroyable !

On a ri jusqu’à ce que des larmes nous coulent le long des joues.

- Je dois y retourner, maintenant, lui ai-je dit. Pourquoi tu rentrerais pas te reposer ?

Jan a hoché la tête.

- Demain matin ? Sept heures du mat' ?

J'ai souri et je me suis retournée pour partir.

Jan m'a rappelé.

- Tu sais que t'es une vraie amie ?

Si seulement elle savait ce que je ressentais pour Edna, elle aurait compris quel traitre j'étais.

***

Quand Duffy a appelé cette nuit-là, je dormais à poings fermés.

- T'avais raison, il a gueulé, on a gagné à la table des négociations ce soir ! Et on a forcé la direction à virer Jack !

J'ai essayé de m'extirper des profondeurs du sommeil.

- Quoi ? Qu'est-ce que t'as dit ?

- Jess, on a gagné !

Il a ri.

- Y'a l'assemblée générale demain soir. Tu dois convaincre toutes les butchs de venir à la réunion syndicale pour voter, tu peux le faire ?

- Bien sûr, j'ai marmonné, et j'ai raccroché.

Le lendemain matin, j'ai appelé toutes les butchs de l'usine pour qu'elles viennent à la réunion le mardi soir en tant que groupe. Quand j'ai appelé Grant, elle avait de grandes nouvelles.

- L'aciérie doit embaucher cinquante femmes, m'a-t-elle dit. Ils prennent les candidatures mercredi matin. Je sais pas pour toi, mais moi je vais aller camper dans la queue mardi soir. Au matin, la queue va s'étirer de Lackawanna à Tonawanda[4].

C'était un peu exagéré, mais j'avais saisi.

J'ai appelé Jan.

- Je sais pas, a-t-elle répondu. Qu'est-ce que tu penses qu'on devrait faire ?

- J'espérais en quelque sorte que t'allais me le dire.

J'ai appelé Duffy mardi après-midi. Je lui ai dit que toutes les butchs sautaient sur l'occasion d'aller à l'aciérie.

Il y a eu un long silence sur la ligne.

- C’est une erreur, il a dit.

J’ai gueulé :

- Tu comprends pas, tu sais pas ce que ça représente pour nous d’être dans une grande usine comme ça.

Il a essayé d’argumenter :

- Si les votes passent, venez au moins pointer mercredi matin, sinon vous serez automatiquement virées.

Il n’avait pas l’air de réaliser que j’étais déjà partie.

- Tu comprends pas ce que ça représenterait de travailler à l’aciérie, hein ?

Il m’a gueulé dessus en retour.

- C’est quoi le truc, jouer les dures ?

- Ouais, ai-je hurlé. Dans un sens. Mais pas comme tu le penses. Tout ce qu’on a c’est les fringues qu’on porte, les motos qu’on conduit et l’endroit où on bosse, tu vois ? Tu peux conduire une Honda et bosser dans un atelier, ou tu peux conduire une Harley et bosser à l’aciérie. Les autres butchs partiront un jour ou l’autre, et je veux pas rester coincée dans cet atelier de merde avec ce syndicat à la mords-moi le nœud.

Je savais que je l’avais blessé mais je n’arrivais pas à trouver le moyen de revenir en arrière. Je lui ai dit :

- Si tu comprends pas ça, je peux pas te l’expliquer.

- Eh bien, je pense que c’est stupide.

On aurait dit un gosse. C’est là que j’ai compris que je l’avais vraiment blessé.

- L’entreprise doit embaucher cinquante femmes, mais elle n’est pas obligée de les garder. Si cinq d’entre vous dépassent les quatre-vingt-dix jours pour entrer au syndicat, je veux bien manger le gant de baseball de Jim Boney.

J’étais énervée.

- C’est mon gant de baseball, je lui ai rappelé avant de raccrocher le téléphone.

Mardi soir, le froid était mordant. On se pressait autour des flammes qui jaillissaient du bidon en métal. Ça a été une très très longue nuit. Mon estomac se serrait à chaque fois que je pensais à la réunion de signature de l’accord collectif.

- Tu crois qu’on a fait une erreur ? m’a demandé Jan.

Je n’ai pas répondu.

Qu’il aille se faire foutre, Duffy, je me suis dit, *il ne nous comprend pas.*

Les cinquante premières d’entre-nous ont rempli un formulaire de candidature, puis on nous a dit de revenir le lendemain soir à minuit.

Il y a eu une tempête de neige la journée, pendant qu’on dormait, mais Jan et moi on était déterminées à aller bosser de toute façon.

On a déambulé dans l’usine comme si on venait à peine d’atterrir sur cette planète rouillée en tôle ondulée. Des bruits, étouffés et sourds, nous ont fait sursauter. Le haut fourneau illuminait le ciel d’orange et de rouge.

On a donné nos feuilles d’affectation au contremaitre. Il nous a regardées de haut en bas.

- Venez avec moi, a-t-il dit, et il nous a conduites dehors.

Le vent fouettait la couche supérieure de poudreuse en petites rafales. Le contremaitre a pris des pelles et a creusé jusqu’à ce qu’on entende un bruit de métal contre métal.

- Vous entendez ça ? C’est des rails.

Il nous a tendu une pelle chacune.

- Dégagez-les.

Il a regardé ma main gauche. J’avais enroulé une écharpe autour de ma main blessée. Je sentais mon attelle contre ma peau, brulante à cause du froid.

- Tu vas être capable de bosser ?

Il a fait un signe de tête vers ma main.

- Bien sûr, ai-je répondu. Eh, les rails ils vont jusqu’où ?

Il a répondu par-dessus son épaule.

- Vous pouvez pelleter toute la nuit et ne jamais arriver au bout.

Jan et moi on a regardé les congères. Jan a balancé sa pelle qui a doucement heurté la neige. J’ai commencé à me tendre, mais elle a parlé calmement :

- Je suis trop vieille pour ces conneries. Ils vont nous faire vivre l’enfer jusqu’à ce qu’on démissionne.

Je savais qu’elle avait raison.

- Allez, m’a-t-elle dit, je te ramène.

Je suis resté debout jusqu’à l’aube à regarder la neige tomber. Je savais que j’avais été virée la veille en n’allant pas pointer à la première embauche, après la fin officielle de la grève. Quand la lumière a rougeoyé à l’horizon, j’ai marché vers l’usine pour y être quand Duffy arriverait. Dès

que sa voiture s’est arrêtée, je suis sortie de derrière la porte. Je n’ai pas pu lire l’expression sur son visage quand il m’a vue.

- Qu’est-ce que tu veux ?

Il l’a demandé doucement, mais ses mots étaient froids.

- Tu avais raison.

J’ai failli m’étrangler avec ces mots.

Il a secoué la tête.

- Ça ne me fait pas plaisir d’avoir eu raison.

J’ai haussé les épaules.

- Ça ne fait rien, vraiment. Je viens juste te dire que je suis désolée. J’ai fait une erreur.

Il a passé un bras autour de moi.

- Moi aussi j’ai fait une erreur. J’y ai beaucoup pensé. Tu te souviens quand tu étais en compétition avec Leroy pour ce poste ?

J’ai hoché la tête.

- Eh bien, a continué Duffy, tu as accepté de t’effacer pour être sure que Leroy ait ce boulot. Et tu m’as dit que les butchs n’étaient pas les bienvenues aux réunions syndicales. Je t’ai demandé d’attendre la fin de la grève pour qu’on s’en occupe. C’est pas que je pensais que tes revendications avaient moins d’importance. Je n’avais juste pas assez d’énergie pour m’occuper de tout. Mais ça t’a peut-être donné cette impression. Je suis désolé, Jess. Si je pouvais le refaire, j’emmènerais Leroy et toutes les butchs à la réunion d’après et je dirais aux gars : « On est là tous ensemble, on est le syndicat ! » Je crois que j’ai fait une erreur, moi aussi.

Tommy et Duffy étaient les deux seuls hommes à s’être déjà excusés auprès de moi.

- Je dois y aller, lui ai-je dit, tu vas être en retard.

Il a levé la main :

- Attends ! J’ai quelque chose pour toi.

Il a ouvert la portière de sa voiture et m’a tendu un paquet cadeau.

- Quand j’ai réalisé qu’on avait gagné la grève, je suis allé te chercher ça.

Duffy a eu l’air embarrassé en me le tendant. Il a enlevé son gant et m’a serré la main.

- Au revoir, Jess. Merci.

- Merci pour quoi ?

Il a souri.

- Merci de m'avoir tant appris.

Il s'est retourné et il est parti.

Je suis rentrée à pied sous la neige, en essayant de ne penser à rien. Quand je suis arrivé, je me suis rendu compte que je tenais encore le paquet à la main. Il était enveloppé dans un bulletin de l'AFL-CIO[5], avec un gros nœud doré qu'il avait dû garder depuis Noël. C'était un livre, une autobiographie d'une syndicaliste nommée Mother Jones[6]. À l'intérieur de la couverture, Duffy avait écrit : *Pour Jess, avec beaucoup d'espoir.*

Je suis allée à la fenêtre et j'ai regardé dehors, par-delà les monceaux de neige, en rêvant de pouvoir vivre toute ma vie une première fois comme entrainement, puis de revenir au début et tout recommencer.

***

J'étais assise au bar et je fumais nerveusement, en attendant que Edna arrive. Justine a levé un sourcil.

- Elle est pas encore là ?

- Qui ? ai-je demandé d'un air innocent.

Justine a souri en levant son verre pour porter un toast.

- À l'amour, a-t-elle dit, ou bien c'est du désir ?

Mes défenses se sont fissurées.

- Je sais juste que toute la semaine j'attends de la voir, et quand ça arrive…

Justine a ri :

- Hum hum ! Et est-ce qu'elle ressent la même chose ?

J'ai haussé les épaules.

- Je crois qu'elle m'aime bien.

Justine s'est penchée en arrière.

- Alors quel est le problème, chérie ?

- Je sais pas. Elle est célibataire, je suis célibataire. Il n'y a aucune loi contre ça, pas vrai ?

Justine n'a pas répondu.

- Je sais pas, Justine, c'est juste que ça semble pas correct. Je veux dire, Jan est mon amie. Elle m'a raconté des trucs, elle s'est confiée à moi. Ça casserait un truc entre elle et moi. Mais après quand je vois Edna… Je la désire tellement que c'en est douloureux.

Justine n’a pas dit un mot. Je l’ai implorée :

- Dis quelque chose.

Elle a haussé les épaules.

- Cette fois-ci, tu vas devoir décider par toi-même.

- Merci beaucoup.

Edna a passé la porte. On ne pouvait pas prétendre qu’il ne se passait rien. Son regard m’a attrapée alors qu’elle marchait vers moi. Elle a lissé les revers de ma veste et m’a embrassé légèrement sur les lèvres. Mon cœur battait la chamade. Elle m’a conduit par la main vers l’arrière-salle. J’ai posé mon verre sur la table et j’ai commencé à m’asseoir, mais Edna m’a tirée vers la piste de danse. J’avais rêvé de ce moment.

Le plaisir de danser était si intense que c’en était presque insupportable. Pendant le morceau, je n’ai ouvert les yeux qu’une seule fois. Mais là, j’ai vu Jan qui nous regardait. Même si ce n’était qu’une silhouette, j’ai reconnu sa rage jalouse. L’instant d’après, elle était partie.

Edna m’a tirée en arrière et m’a regardée.

- Qu’est-ce qui ne va pas ? m’a-t-elle demandé.

Mes yeux se sont remplis de larmes. Elle a posé ses doigts sur mes joues et m’a tirée plus près.

- Est-ce que j’ai fait quelque chose de mal ?

Je ne pouvais pas lui dire que j’avais peur d’avoir moi aussi perdu Jan à l’instant.

Elle m’a conduit à la table.

- Edna, ai-je commencé.

Elle a secoué la tête.

- Je n’aime pas ce ton. Tu n’as pas à t’expliquer.

Elle a dit ça en rassemblant son sac à main et sa veste dans ses bras.

- Attends, l’ai-je interrompue, tu ne comprends pas.

Elle a laissé tomber sa veste d’un air las.

- J’ai tellement envie d’être avec toi, ça me rend dingue. C’est juste que c’est pas bien.

Edna n’a pas dit un mot. C’était à moi d’expliquer.

- J’arrive pas à m’empêcher de penser à toi.

Elle s’est penchée en arrière et a posé sa main sur ma main non-blessée, mais elle ne parlait toujours pas.

- Tu te souviens de cette chose que tu m’as dite, que les gens fonctionnent par périodes ? Tu viens juste de rompre avec Jan et tu souffres.

J’aime Jan moi aussi, c’est mon amie.

Edna a baissé la tête, puis l’a relevée. Ses yeux étaient pleins de tristesse.

- Je croyais que tu allais me dire que j’étais trop vieille pour toi.

- Je crois pas du tout que t’es vieille, Edna. Je crois que je suis un petit peu trop jeune pour toi. Je ne parle pas tant de l’âge que du fait d’être adulte. Des fois, je m’imagine rentrer dans le bar avec toi et être un instant plus âgée parce que tu es à mon bras.

Edna n’a rien dit. C’est clair qu’elle ne me facilitait pas la tâche.

- Et des fois, quand je suis trop embrouillée et que je ne sais plus quoi faire, je me dis que tu pourrais donner un sens au monde pour moi.

Edna a souri doucement.

- Mais je ne peux pas vieillir en un instant. Je ne peux pas sauter par-dessus toutes les choses que je dois apprendre et je ne peux pas toutes les obtenir à travers toi. Ce que je suis en train de dire, j’imagine, c’est que la première fois que je te prendrai dans mes bras comme amante, et je le ferai un jour, je voudrais être plus adulte que je le suis maintenant.

J’ai pris une grande respiration.

- Et deuxièmement j’aime Jan, c’est mon amie. Tu m’as dit que quoi que je fasse maintenant, j’allais devoir vivre avec le reste de ma vie.

- C’est ce que j’ai dit.

Edna a soupiré avec mélancolie. Elle s’est assise au fond de sa chaise, à l’instant même où j’aurais voulu qu’elle se rapproche. Elle m’a dit :

- Je ne suis pas prête à m’installer avec une butch. Si je l’étais, je serais ravie d’entrer dans ce bar à ton bras. Si quelqu’un m’avait dit que je pouvais souffrir autant que je souffre et être malgré ça encore attirée par toi, j’aurais pensé que cette personne était cinglée.

J’ai rougi. C’étaient les mots que j’attendais. Elle a souri.

- Et je suis très flattée qu’une jeune butch comme toi me prête autant d’attention. Tu m’as fait me sentir belle à un moment où je ne pensais pas l’être. Mais je crois que je n’avais pas vraiment réalisé de quel bois tu étais faite avant d’entendre ce que tu viens de dire. J’adore les butchs.

Elle m’a caressé le bras. Ses mots étaient comme un feu auprès duquel me réchauffer les mains.

- J’aime Rocco et Jan parce qu’elles sont prêtes à affronter le monde entier plutôt que de tricher sur ce qu’elles sont. Et tant bien que mal, elles se débrouillent encore pour être des femmes d’honneur. Elles ont été loyales envers moi et envers leurs amies.

J’ai hoché la tête et baissé les yeux.

- Je les respecte pour ça, m’a-t-elle dit, ça fait partie de pourquoi je les aime tant. Et je vois ça en toi.

J’avais peur d’oublier ma décision et de plonger dans ses bras si on continuait à discuter. J’avais envie de lui demander de m’apprendre à me laisser toucher, mais je ne pouvais pas trahir la confidence de Jan.

Edna a parlé avant.

- Je dois rentrer maintenant.

J’ai soupiré de soulagement. Je me suis levée et je lui ai tendu sa veste. Elle a glissé les bras dans les manches et s’est tournée vers moi. Elle m’a embrassé légèrement sur les lèvres. Je l’ai prise par la taille. Sa bouche s’est ouverte pour moi et j’ai découvert tout le plaisir que j’avais pensé trouver dans sa chaleur.

Elle s’est reculée. Moi aussi. Elle a levé ma main blessée et m’a embrassée le bout des doigts. L’instant d’après, elle était partie. Je suis resté sur place un long moment, incapable de bouger.

Peaches est apparue à mes côtés.

- Allez, mon p’tit, a-t-elle dit en me conduisant vers le bar. Sers-nous à boire, Meg, et ne t’arrête pas.

Justine a levé son verre pour me saluer.

- Je n’aurais pas voulu te dire que tu te trompais, mais selon moi tu as fait le bon choix.

Je me suis effondrée sur le bar.

- Jan me déteste de toute façon, lui ai-je dit, elle nous a vues danser ensemble.

Justine m’a ébouriffé les cheveux.

- C’est toujours ton amie.

J’ai soupiré :

- J’ai peur de les avoir perdues toutes les deux.

Justine a secoué la tête.

- Jan reviendra. Et Edna pleurait et souriait quand elle est sortie d’ici. T’as dû faire quelque chose de bien.

J’ai secoué la tête.

- J’en sais rien, j’ai pas l’impression d’avoir fait quoi que ce soit de bien.

Peaches a ri.

- Attends et observe. La fille idéale est en route, elle se dirige vers toi.

Si c’était vrai, j’espérais vraiment qu’elle se dépêche.

NOTES

[1] « Tu es l'inspiration de mon âme et de mon cœur », 1966.

[2] *Connaitre au sens biblique du terme* est une expression qui signifie avoir eu une relation sexuelle.

[3] Les grévistes exigent ici que leurs revendications soient reprises dans l'accord collectif de l'usine qui est en cours d'élaboration (voir note au chapitre 8).

[4] *Lackawanna* et *Tonawanda* sont deux villes de l'État de New York, séparées d'environ 26 kilomètres.

[5] L'*AFL-CIO* (*American Federation of Labour-- Congress of Industrials Organisations*) est le principal regroupement syndical des États-Unis.

[6] *Mary Harris Jones*, dite *Mother Jones* est une syndicaliste et socialiste états-unienne, et l'une des fondatrices des *IWW* (*Industrial Workers of the World*, ou *Wobblies)*, syndicat internationaliste fondé en 1905, qui prône l'abolition du salariat et défend l'unité des travailleur·euse·s en tant que classe ainsi que des pratiques d'action directe et d'autogestion. À la fin du 19e et au début du 20e siècle, elle organise notamment des manifestations d'épouses et d'enfants de travailleurs en lutte, pour soutenir les grèves ouvrières. Elle milite également pour les droits des enfants et contre leur exploitation dans les usines. Elle est la cible de plusieurs arrestations, expulsions d'États, procès pour sédition, etc. Accusée par un sénateur d'être la grand-mère de tous les agitateurs, elle répond qu'elle espère vivre assez longtemps pour devenir l'arrière-grand-mère de tous les agitateurs. Elle publie en 1925 une autobiographie décrivant de nombreuses luttes ouvrières.

CHAPITRE 10

CHAPITRE 10

Sans Edwin je n'aurais peut-être jamais rencontré Milli. Un matin où elle partait prendre le petit déjeuner avec Darlene, Ed m'a proposé :

- Tu veux venir ?

À l'instant où on est entrées dans ce snack-bar miteux, je me suis dit que j'étais content d'être venu. Le resto était plein de pros - qu'elles soient nées hommes ou femmes. On nous a accueillies avec enthousiasme. On m'a embrassée et taquinée. Darlene a attiré Edwin sur ses genoux, en mimant des menaces aux autres femmes pour qu'elles laissent sa butch tranquille. C'était marrant quand on jouait toutes ensemble comme ça.

Darlene m'a parlé du dernier épisode télé du *Fugitif*[1] : le vrai tueur est pris, David Janssen est vengé et peut arrêter sa cavale.

Ed était en train de s'engueuler avec une femme assise en face de nous au sujet des émeutes de Newark et Detroit[2].

- La violence est aussi américaine que la tarte aux cerises[3], c'est ce que Rap Brown[4] dit.

Ed a tapé du poing sur la table :

- C'est une répétition générale avant la révolution.

La femme a levé les mains en l'air en signe de reddition.

- OK, ça va, t'énerve pas comme ça.

Tout le monde essayait de crier plus fort que le juke box dont le volume était poussé à fond. Les Beatles chantaient *Lucy in the Sky with Diamonds*[5]. J'ai tapoté l'épaule de Darlene.

- Qu'est-ce qu'elle veut dire cette chanson, au fait ?

Elle a ri.

- Comment je le saurais ?

Mes yeux brulaient de fatigue. J'ai demandé à Edwin de m'accompagner dehors pour qu'on écoute ensemble le bruit que faisait ma Norton quand je la démarrais au kick. Chaque fois qu'il faisait froid et humide, elle refusait de se mettre en route.

C’est en regardant par-dessus l’épaule d’Edwin que j’ai vu Milli pour la première fois. Elle se tenait juste là, à me regarder. Ed a jeté un coup d’œil à Milli puis, en bonne amie, elle s’est éclipsée.

J’ai encore quelques images en tête que je peux faire défiler en fermant les yeux. Sur l’une d’elles, Milli, mains sur les hanches, me mate comme si la moto et moi ne formions qu’une seule machine élancée. Son langage corporel, l’éclat de ses yeux, son sourire taquin, tout se mêlait en un défi érotique fem. D’un simple haussement de sourcil, elle a donné l’irrésistible signal de départ.

Sans un mot, j’ai retiré ma veste en cuir marron et je la lui ai tendue. Aucune de nous deux n’était pressée. Une fois cette danse amorcée, il n’y avait pas de raison de se précipiter. Au contraire, nous avions tout intérêt à en savourer chaque instant. Je l’ai aidée à enfiler ma veste.

Je pense que je suis tombée amoureuse d’elle à l’instant où elle a lancé sa jambe par-dessus la moto pour s’installer derrière moi. La manière dont deux femmes s’accordent sur une moto fait partie de la sexualité qu’elles partagent -- et Milli était très, très bonne sur une moto.

Quand on a démarré, elle a fait signe à ses amies. Je ne m’étais pas rendu compte jusque-là qu’elles nous observaient toutes depuis la fenêtre du restaurant en lui adressant ce genre de sourire doux et secret.

À partir de ce moment, j’étais sa butch et elle était ma fem. Tout le monde le savait. Nous aussi. On allait ensemble, et ça faisait des étincelles. Toutes les deux, on était un couple en béton et on se sentait invincibles.

Ce n’était pas juste pour la frime. On était assorties dans nos tripes. Survivre, pour une stone butch et une stone pro, ça nécessite de tenir tête au monde. On se vivait sans concession, et on aimait ça l’une chez l’autre. Danser un slow à l’aube, faire l’amour férocement, se pencher ensemble pour faire corps avec la moto dans un virage serré : ça devenait juste de mieux en mieux.

***

Un matin, Milli n’est pas venue au bar après le boulot comme elle faisait d’habitude. Darlene et ses amies non plus. On était toutes inquiètes. Darlene a fini par arriver en voiture. Milli était en sang sur la banquette arrière, le visage tuméfié. Je suis montée et j’ai pris sa tête sur mes genoux. On a dû l’emmener chez un putain de vétérinaire pour lui plâtrer le bras. On ne

voulait pas aller aux urgences parce qu'on avait peur qu'ils appellent la police. C'était un flic en civil qui l'avait tabassée.

Milli a mis du temps, beaucoup de temps, pour reprendre confiance en elle. Ça l'a changée. Chaque passage à tabac te change.

J'ai décroché un travail de jour dans une usine de tuyaux en plastique. Milli travaillait à mi-temps dans un atelier de reliure. Ça se passait bien, c'était juste différent. Puis je me suis fait virer et Milli m'a dit nonchalamment qu'elle envisageait de reprendre le boulot de danseuse pour qu'on puisse traverser cette phase.

- Non, non, non, non, non !

Je pensais avoir exprimé ma position on ne peut plus clairement. Mais quand j'ai vu qu'en réponse Milli faisait le tour de la table pour venir vers moi, j'ai battu en retraite.

Elle m'a coincée contre l'évier et s'est mise juste sous mon nez. Elle postillonnait de rage.

- Personne, personne ne me dit comment je dois mener ma vie ! Ni toi, ni personne ! Compris ?

J'ai admis qu'elle avait raison là-dessus. Elle a surenchéri :

- Et depuis quand t'es devenue une foutue moralisatrice ?

Elle arpentait la cuisine. J'ai crié :

- J't'emmerde !

Elle savait que ce n'était pas vrai.

- Tu dis juste ça pour me faire mal.

Elle a reconnu que j'avais raison.

- C'est juste que ce milieu est vraiment trop dangereux pour toi, ai-je argumenté. T'as déjà oublié pourquoi t'as arrêté ?

Cette dernière phrase était une grossière erreur. Je m'en suis rendu compte quand elle a attrapé l'assiette la plus proche pour l'envoyer valser à travers la pièce, dans ma direction. J'ai esquivé.

- Espèce de pourriture condescendante, a-t-elle crié. Tu crois pas que je connais cette vie mieux que toi, connasse ?

On a gardé le silence toutes les deux pendant un moment. J'ai décidé de faire la vaisselle. Milli s'est appuyée sur le comptoir de la cuisine, en me regardant, les bras croisés devant la poitrine. Le plus calmement possible, j'ai dit :

- J'peux pas supporter l'idée qu'un mec, ou n'importe qui, te fasse du mal.

Milli a attrapé un torchon et a commencé à essuyer la vaisselle. C'était bon signe. Elle a demandé :

- Comment tu crois que je me sens quand tu bosses comme videuse dans les bars le weekend et qu'il y a une baston ?

Elle s'est énervée à nouveau.

- Mais bordel, c'est quoi la putain de différence entre toi qui fais la videuse et moi qui travaille comme hôtesse ?

- Comme danseuse, ai-je clarifié. Tu sais que je m'inquiéterais à chaque putain de minute de retard que tu pourrais avoir à la fin de ta journée.

- Eh ben, va te faire foutre. C'est ton problème, chérie, pas le mien !

Milli a marqué un temps d'arrêt puis a baissé les yeux. Je me suis dit qu'elle s'en voulait peut-être d'avoir dit ça.

- Je suis désolée, a-t-elle dit. C'est juste que je supporte pas quand quelqu'un joue à ce truc moralisateur avec moi.

- Putain de toi ! je criais à présent. Depuis que je t'ai rencontrée tu attends que je fasse une putain d'erreur, que je dise un truc de travers sur le fait que tu sois pro.

- Ex-pro, a-t-elle dit sur un ton sarcastique.

- C'est pas une blague bordel ! Je t'ai jamais fait chier là-dessus. Tu le sais. Mais chaque fois qu'on s'engueule tu es à l'affut, t'espères me mettre suffisamment en colère pour que je fasse une erreur. Comme ça tu pourras partir.

Milli a souri pour la première fois depuis que j'étais rentrée à la maison et que je lui avais annoncé mon licenciement.

- Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? ai-je demandé d'un ton maussade.

- Je t'aime bien, a-t-elle dit doucement.

J'ai pivoté vers l'évier et j'ai secoué la tête pour montrer mon exaspération. Elle m'a retourné vers elle. Elle avait un regard vraiment plein de chaleur. Elle m'a embrassé sur la bouche. Je lui ai rendu son baiser. Puis je suis repartie à la vaisselle.

Elle m'a de nouveau attiré vers elle.

- On doit payer le loyer. C'est juste pour un moment. J'aime pas ça plus que toi.

J'ai éclaté de rire.

- Mon cul !

Elle a levé un sourcil, me défiant de poursuivre.

- Y’a des aspects de cette vie que t’aimes beaucoup, lui ai-je dit. Je le sais.

Milli a eu l’air stupéfaite.

- Vraiment ? Je ne pensais pas que tu comprendrais ça.

J’ai hoché la tête. Elle a mis ses bras autour de moi et a fait courir ses mains de bas en haut dans mon dos.

- On va parfaitement ensemble. Tu te souviens de ces vieux films d’espions où ils déchirent une carte à jouer en deux morceaux ? Puis quand les espions se retrouvent ils réunissent les deux parties. C’est comme ça que sont les pros et les stone butchs. On va parfaitement ensemble, tu vois ?

Elle m’a de nouveau embrassée. Elle embrassait vraiment bien. Puis elle a attrapé une poignée de mes cheveux, m’a tiré la tête en arrière et m’a regardée intensément avant de continuer à parler.

- Vous êtes les seules femmes sur terre à avoir le même genre de blessures que moi, tu vois ?

Je savais. Elle m’a embrassé dans le cou.

- Et, autre chose, vous êtes les amantes les plus tendres du monde.

Elle a déboutonné ma chemise en parlant. Le bavardage était terminé. La vraie conversation venait de commencer. Nos deux corps conduisaient l’électricité entre nous.

Plus tard, au lit, je l’ai tenue dans mes bras et je me suis remémoré notre dispute comme s’il s’agissait d’un mauvais rêve. J’ai demandé :

- Quand est-ce que tu commences ?

Elle s’est tendue.

- J’appellerai Darlene demain.

J’ai passé toute la semaine en panique, à passer des entretiens d’embauche dans les usines. Si seulement je pouvais trouver un boulot avant la fin de la semaine !

Le jeudi, au moment du diner, Milli m’a annoncé nonchalamment qu’elle allait commencer à travailler la nuit suivante avec Darlene au Pink Pussy Kat. J’ai donné un coup de fourchette dans mon morceau de viande. Elle m’a mise en garde :

- Ne commence pas.

- J’ai rien dit.

On a mangé en silence. Le vendredi, je suis partie au bar en début de soirée alors qu’elle dormait encore. Je lui ai préparé un pique-nique et j’ai collé des petits cœurs rouges sur le sac en papier brun.

Tout le monde là-bas savait que j'étais en colère. Les butchs me donnaient des tapes dans le dos en me disant de passer à autre chose. Les fems lissaient simplement un peu les plis du col de ma veste et me fixaient du regard pendant un moment : un message plus complexe. Puis, d'un geste de l'index, Justine m'a appelée de l'autre côté de la pièce. Elle m'a attrapée fermement par la cravate et ne l'a pas lâchée.

- Arrête ça, m'a-t-elle ordonné.

- Quoi ?

Elle a serré ma cravate plus fermement encore :

- J'ai dit : arrête ton mélodrame ! Elle n'a pas besoin de ça, chérie. Et si tu veux la perdre, c'est exactement comme ça qu'il faut t'y prendre.

J'étais sur le cul :

- Je pige pas, ai-je avoué en toute sincérité.

- Grandis, a-t-elle conclu.

Puis elle m'a lâchée.

Quand le soleil s'est levé, j'étais tout excité à l'idée de voir Milli. Quand elle est arrivée avec les autres danseuses du club, j'angoissais à l'idée de repartir avec elle. Mais elles sont toutes restées ensemble un bon moment dans les toilettes.

Finalement, elles en sont sorties une par une, quittant à reculons la camaraderie de leur groupe pour rejoindre chacune d'entre nous.

La tête de Milli a reposé sur mon dos pendant tout le trajet du retour. J'avais peur qu'elle se soit endormie et qu'elle tombe dans un virage.

Quand on est arrivées, je lui ai fait couler un bain chaud et moussant. Je suis allée dans la chambre lui dire qu'il était prêt mais elle s'était déjà endormie. Je n'étais pas fatiguée.

Je l'ai réveillée à 18h00 pour le diner. Je lui avais préparé son plat favori mais elle s'est contentée de jouer avec sa fourchette.

- Ça va ? ai-je demandé.

- Ouais, ça va, a-t-elle répondu exactement comme je l'aurais fait.

- Tu viens au bar après le boulot ?

Elle est restée silencieuse une minute.

- Je peux te rejoindre à la maison ? Je suis tellement crevée.

Ça m'a directement rendu maussade parce que j'appréhendais quelque chose.

- C'est quoi le problème de se retrouver au bar ?

- Est-ce qu'on peut parler de ça une autre fois ? a-t-elle demandé.

- Oui, bien sûr, ai-je dit.

Cette nuit-là, je lui ai emballé son déjeuner dans le sac avec les petits cœurs rouges. Elle l'a pris en souriant -- au sac, pas à moi.

Je me suis sentie bizarre le lendemain quand les autres filles sont rentrées du boulot pour retrouver leurs butchs. À chaque fois qu'une personne me demandait où était Milli, je me mettais un peu plus en colère et sur la défensive.

Ce matin-là, avec Milli, on s'est disputées à ce propos.

- Ça ne t'est jamais venu à l'esprit que je pouvais être mal à l'aise au bar ? a-t-elle crié.

Ça ne m'était absolument jamais venu à l'esprit.

- Pourquoi ? ai-je demandé, confuse.

- Parce qu'il y a du mépris envers nous.

- Qu'est-ce que tu racontes ? Beaucoup de femmes au bar sont des pros !

J'avais conscience d'être en train de crier, et j'aurais aimé pouvoir m'arrêter.

- C'est des filles du coin qui se débrouillent pour payer leur loyer. Elles ont honte de ce qu'elles font. Elles sont pas du milieu comme le reste d'entre nous. On est différentes.

Je n'avais jamais pensé à ça. J'étais sous le choc.

- Tu comprends, bébé ? C'est ton monde, pas le mien.

Son ton glacial m'a refroidie.

- Mon monde à moi, c'est les femmes avec qui je danse. Ce sont elles qui assurent mes arrières.

Milli avait toujours été une pro parmi les pros.

J'ai pris ma veste en cuir et je suis partie à moto. J'ai roulé bien au-delà des limites de la ville avant de m'arrêter sur le bord de la route pour m'asseoir et penser.

On a été super polies l'une envers l'autre le reste de la semaine à l'appartement. Mais je n'arrivais pas à la faire réagir. Elle refusait d'entrer dans la partie.

- J'sais pas, ai-je confié à Edwin. D'habitude, c'est moi qui dis rien.

- Donne-lui du temps, a conseillé Ed. Vous avez simplement besoin de temps toutes les deux.

Le dimanche matin, je dormais presque quand Milli est rentrée. Elle est restée dans la salle de bain un long moment avant que je réalise que quelque

chose n’allait pas. Quand je me suis pointée à la porte de la salle de bain, elle a détourné la tête. Je me suis assise sur le carrelage.

- Ça va ? j’ai demandé.

- Oui, bébé. Va dormir.

Après quelques minutes, j’ai réussi à faire en sorte qu’elle me regarde. Son visage était enflé d’un côté. Un peu de sang coulait de sa lèvre entaillée. J’ai attrapé une serviette et j’ai fait couler de l’eau froide. Je suis resté face à elle jusqu’à ce qu’elle me fasse comprendre que je pouvais toucher son visage. Elle a serré ses bras fort autour de ma taille. Je me suis mis à genoux et je l’ai enlacée. Puis elle s’est dégagée et a fait couler un bain.

J’ai saisi le message. Je suis allée au lit. J’étais éveillée quand elle s’est mise nue et s’est allongée, mais je ne l’ai pas montré. Elle savait. Je crois que j’ai été plus surprise qu’elle quand j’ai commencé à pleurer. Elle savait s’y prendre avec mes larmes à peu près aussi bien que moi avec les siennes.

Elle est partie à la cuisine faire un café. Je suis restée couchée.

Elle a ramené une tasse de café à partager et s’est assise sur le lit. Son ton était plus doux que ce à quoi je m’attendais.

- Tu te souviens de la fois où j’ai été méchamment tabassée, et que j’ai arrêté de travailler dans les clubs ? Tu sais, après qu’on se soit rencontrées ?

- Oui, bien sûr.

Je me demandais où elle voulait en venir.

- Tu te souviens, tu m’as prise dans tes bras et tu as dit que tu me protégerais, que tu ne laisserais personne me blesser ?

J’ai grimacé. Milli a passé sa main dans mon dos pour me rassurer.

- Il n’y a rien de mal là-dedans, bébé. C’est ce qu’on veut toutes entendre quand on est blessées. Le seul problème, c’est que tu y as cru toi-même. Tu peux pas me protéger, mon chou. Je peux pas te protéger. Je crois que tu as du mal à accepter ça ces derniers temps.

Je n’ai pas démenti. Je n’ai rien dit. Au bout d’un moment, j’ai sombré dans le sommeil. Quand je me suis réveillée pour aller au boulot, Milli dormait encore sur le canapé. Je l’ai recouverte d’un plaid. Bordel, qu’est-ce que je l’aimais. Ce qu’elle avait dit était vrai. Je voulais la protéger et je savais que je ne pouvais pas. Je ne parvenais même pas à me défendre efficacement moi-même. J’étais à bout de nerfs. J’avais la trouille, même au boulot.

La nuit d’avant, juste avant la fermeture, le jeune Sal était arrivé dans le bar en trébuchant, tellement recouvert de son propre sang qu’on avait eu du mal à le reconnaitre. Il avait été agressé par un Marine[6] qui attachait les jeunes gays efféminés aux lampadaires et les tailladait avec des lames de rasoir -- des centaines de petites coupures. Puis le Marine allait s’asseoir au restaurant en face du bar et attendait de voir si quelqu’un oserait faire quelque chose pour l’arrêter.

Tout le monde savait que ce Marine trainait par là, mais on ne s’attendait pas à le voir débarquer au bar un samedi soir blindé de monde. Dans un premier temps, j’ai à peine réalisé ce qui se passait. Le téléphone a sonné. Justine a crié que c’était pour moi et m’a dit de me grouiller, c’était Milli. J’ai mis un doigt dans mon oreille pour mieux l’entendre et atténuer le son du juke-box quand j’ai vu le Marine fendre la foule droit vers moi. Il a pointé son doigt vers moi en marmonnant quelque chose.

- Du calme, ai-je dit.

Booker a frappé le mec à la tête avec une bouteille de ketchup. Il a expliqué plus tard que, dans la précipitation, c’était le seul truc qu’il avait pu trouver. Ça a très bien fonctionné. Je crois que ça a redonné du courage à tout le monde de voir le Marine inconscient, recouvert de ketchup. Le weekend d’après, on a appris qu’il avait été retrouvé mort. Personne ne savait qui avait fait le coup.

Quand je suis rentrée ce matin-là, j’ai rejoué toute la scène pour Milli. Au fond de moi, j’avais tellement envie de lui faire l’amour. Je l’avais désirée toute la semaine. Mais on s’est endormies en parlant encore de l’héroïsme de Booker.

C’est le vendredi suivant qu’on s’est amèrement disputées. Je ne me souviens pas de ce qui a provoqué ça. Ça n’a pas vraiment d’importance. Le truc à retenir, c’est que c’était le genre de dispute si douloureuse qu’elle arrache la première couche de peau de ton cœur.

J’ai essayé d’aller faire un tour en moto. Elle ne voulait pas démarrer. Je suis partie en trombe faire le tour du pâté de maison à pied.

Quand je suis revenu, Milli était partie. Je suis restée assise dans l’appartement, dans le noir, pendant un long moment. J’étais hors de moi. Mes pensées n’étaient pas très claires, je m’en souviens.

C’est à ce moment-là que j’ai réalisé qu’on était en train de dérailler. J’ai tout à coup ressenti le besoin de m’excuser, de m’expliquer, ou j’allais la

perdre pour toujours. Je suis donc descendue au Pink Pussy Kat. Je ne sais pas à quoi je pensais.

J'ai fait les cent pas devant le club en fumant une cigarette. On ne voyait pas à l'intérieur du bar parce que les fenêtres et les portes étaient recouvertes d'un papier alu brillant.

Darlene m'a vue dès que j'ai ouvert la porte. Elle avait le bras autour du cou d'un marin. Elle a levé les yeux vers Milli qui dansait dans une petite cage juste au-dessus du bar. Milli m'avait vue aussi.

Peut-être que je m'étais imaginé que Milli portait une tenue quand elle dansait. Non pas que ce soit important, mais je venais juste de réaliser que je ne m'étais jamais posé la question. Je me suis imprégné des regards, des sons et des odeurs du monde dans lequel elle travaillait. J'ai écouté la chanson sur laquelle elle dansait : *I never loved a man the way that I, I love you*[Z].

J'avais déjà été dans tellement de bars à hôtesses qu'il y avait quelque chose de familier et d'ordinaire dans tout ça. Je pouvais tout de suite voir qui était en train de bosser dans cette pièce. Bien sûr, c'étaient les femmes. Mais on le devinait plus par leur attitude que par leur sexe. Après tout, c'était un boulot. Pour les femmes qui savaient prendre soin d'elles, ça payait bien. Et Milli savait faire ça.

Mais je savais que j'avais commis une erreur fatale en franchissant cette porte -- la dernière que j'aurais l'occasion de commettre. C'est à ce moment-là que j'ai réalisé qu'il était trop tard pour nous.

Je suis retournée à notre appartement pour attendre Milli.

Elle est revenue à la maison dans les heures qui ont suivi.

Elle a laissé la porte d'entrée ouverte pour se précipiter sur moi. J'ai dû sentir venir la suite parce que j'ai enfoncé les mains profondément dans mes poches. Elle m'a giflé violemment.

- Je suis désolée.

C'est tout ce que j'ai réussi à dire. Je le pensais vraiment. Vraiment.

- J'espère bien que t'es désolée !

Sa voix était cruelle et froide parce qu'elle était blessée, elle aussi.

- Est-ce que t'as vu tout ce que tu voulais ? a-t-elle demandé.

J'ai essayé d'expliquer :

- Je suis désolée bébé. Je n'ai pas fait ça pour te blesser. Je voulais repartir à zéro. J'ai fait une erreur.

- Ça c'est sûr, a-t-elle rétorqué, mais sa voix était plus calme.

Elle m’a regardée, perplexe.

- À quoi tu pensais ? a-t-elle lancé.

Puis sa colère s’est arrêtée un moment.

- Comment tu t’es sentie quand tu es entrée là-bas, Jess ? Ça t’a fait mal ?

- C’est drôle, j’ai dit. En quelque sorte ça m’a fait me sentir plus proche de toi, de vous. Et je me suis dit que vous aviez beaucoup de courage, vous toutes.

- De courage ?

Milli a froncé les sourcils.

- Ouais. Je crois pas que j’aurais la force de me battre sans mes vêtements.

Milli est restée debout à me regarder sans un mot. Puis elle est allée dans la chambre et a commencé à jeter des habits dans une valise. Je n’ai pas bougé de là où j’étais. Quand elle est sortie, elle a fait comme si elle cherchait quelque chose d’autre à emporter, mais je savais qu’elle essayait juste de gagner du temps.

- Est-ce qu’il y a quelque chose que je peux dire ? ai-je demandé, connaissant déjà la réponse.

Son expression s’est adoucie et elle s’est rapprochée.

- Je suis désolée, bébé, lui ai-je murmuré quand les larmes ont commencé à couler sur mon visage.

Elle s’est glissée dans mes bras pour la dernière fois.

- Je sais que j’ai fait une grosse erreur ce soir, Milli. Je suis désolée de t’avoir blessée.

Elle a secoué la tête en prenant mon visage dans ses mains.

- C’était une erreur. Mais rien de plus. J’en ai fait pas mal avec toi, et des grosses. Ce n’est pas pour ça que je pars.

Elle s’est dirigée vers sa valise. Elle a pris le chaton en porcelaine avec lequel elle avait quitté sa maison quinze ans plus tôt et l’a posé sur la table basse à côté de moi. Elle est revenue vers moi et a posé une main sur ma joue. Elle a expliqué :

- Je pense juste qu’il y a peu de chances que ça change, plus maintenant en tout cas. Je veux partir avant qu’on bousille tout.

De ses lèvres, Milli m’a caressé la joue, puis elle est passée par la porte encore ouverte. Elle était partie.

Je me suis assis sur le canapé et j’ai pleuré, simplement parce que je ne savais pas quoi faire d’autre. J’ai bondi sur mes deux pieds et j’ai descendu

les escaliers en courant, mais elle était déjà partie. Et puis, je ne savais de toute façon pas comment faire pour que les choses redeviennent comme avant.

Je suis remontée, j'ai ouvert une bouteille de bière et je me suis assise sur le bord du lit. C'est là que je me suis souvenue que le weekend précédent, Milli m'avait appelée de son boulot sur le téléphone du bar. Pile au moment où je m'étais rendu compte que ce Marine se dirigeait sur moi, j'avais oublié. On aurait dit qu'elle pleurait. Dans l'excitation, je n'avais juste plus pensé à lui demander ensuite pourquoi elle avait appelé. À cet instant, j'aurais donné n'importe quoi pour savoir.

Le téléphone a sonné. J'ai couru pour décrocher. C'était Edwin. Elle savait, bien entendu. Darlene avait attendu en bas dans la voiture pendant que Milli montait faire sa valise. Darlene avait demandé à Ed de me dire qu'elle était désolée et qu'elle m'aimait beaucoup, moi aussi.

- Ça va ? m'a demandé Edwin.

- Je crois pas, lui ai-je répondu.

Il y a eu un long silence.

- Vous étiez géniales ensemble, a dit Ed.

- Ouais, hein ?

- Elle t'aimait vraiment, m'a rappelé Ed. Et ces repas que tu lui emballais dans des sacs en papier brun avec des petits cœurs rouges dessus…

- Comment tu sais ça ? ai-je demandé. Est-ce que les autres filles la chambraient avec ça ?

- Ah ça, non ! a dit Edwin. Elles étaient jalouses ! T'as mis la barre haut pour toutes les autres butchs. On a toutes dû commencer à préparer des « déjeuners d'amour ». En tout cas, promets-moi que tu ne raconteras pas ça à Darlene.

J'ai promis.

- Milli a dit à Darlene qu'elle pensait avoir été aimée une ou deux fois dans sa vie, mais que personne ne s'était jamais occupé d'elle aussi bien que toi.

J'ai pris une grande respiration.

- Est-ce qu'elle a dit ça il y a longtemps ?

- Nan, a dit Ed, voyant ce que je voulais dire. Récemment.

- Ed, j'ai mal.

- Je sais, a-t-elle répondu doucement. J’suis un peu dans le même bateau. C’est difficile en ce moment entre Darlene et moi.

- Pourquoi est-ce que c’est si dur ?

Je me sentais perdue.

- Je sais pas, a soupiré Ed. Je suppose que l’amour n’est jamais facile. Mais c’est pas pareil entre une butch et une pro.

Elle a eu l’air perdue dans ses pensées.

- C’est de l’amour sans illusion.

Il y a eu un long silence. On a pris toutes les deux une grande inspiration.

- Ma moto ne marche pas.

- Va au boulot ce soir, m’a conseillé Edwin. Je te retrouve là-bas demain matin et on regarde ça.

- Ed, ai-je dit, j’ai vraiment merdé cette fois.

- Non, m’a-t-elle rassuré, t’as juste encore besoin de grandir un peu.

- J’sais pas si je peux le faire, je lui ai répondu.

Mon amie a éclaté de rire.

- T’as pas vraiment le choix.

NOTES

[1] *Le Fugitif *est une série télévisée diffusée de 1963 à 1967, mettant en scène la cavale du héros, joué par David Janssen, accusé à tort du meurtre de sa femme.

[2] Dans un contexte de contestation sociale et de luttes anti-racistes, les étés 1964, 1965, 1966 et 1967 sont marqués par de nombreux épisodes d’insurrections et d’affrontements avec les forces de l’ordre. En juillet 1967, suite à l’arrestation d’un chauffeur de taxi noir, des émeutes éclatent dans la ville de Newark (État de New York), et donnent lieu à six jours d’incendies, fusillades, pillages, patrouilles de blindés, etc. Quelques jours plus tard, à Detroit, une descente de police dans un café fréquenté par des afro-états-unien·ne·s met le feu aux poudres. Des blanc·he·s des quartiers pauvres se joignent aux émeutier·ère·s noir·e·s pour piller les magasins et combattre les forces de l’ordre. La production des trois grandes usines automobiles

est stoppée, le centre-ville est paralysé et la contestation commence à s'étendre aux villes voisines. La répression est massive, mobilisant policiers et militaires, tanks et hélicoptères et détruisant des pâtés de maisons entiers. Sur ces quatre jours et nuits d'affrontements, on dénombre 4 000 arrestations (dont 90 % de personnes noir·e·s), quarante-trois mort·e·s et 2 000 blessé·e·s -- et environ sept milliards de dollars de dégâts matériels.

[3] La tarte aux cerises est une spécialité très populaire aux États-Unis.

[4] Brillant orateur et rappeur,* Rap Brown* (Jamin Abdullah Al-Amin) est un membre important du SNCC (*Student Nonviolent Coordinating Committee*, Comité de Coordination Étudiant Non Violent, actif dans le mouvement des droits civiques), puis du *Black Panthers Party* dans les années 1960. En 1969, il sort une autobiographie, *Die, Nigger, Die*, où il critique le racisme états-unien. Victime de la répression d'État, il est accusé et condamné à plusieurs reprises - notamment à une peine d'emprisonnement à perpétuité en 2000.

[5] « Lucy dans le ciel avec des diamants », 1967.

[6] Soldat dans l'infanterie de marine aux États-Unis.

[7] « Je n'ai jamais aimé un homme de la manière dont moi je t'aime », *paroles de la chanson I never loved a man*, Aretha Franklin, 1967.

Chapitre 11

Chapitre 11

J’ai arrêté d’aller au bar pendant quelques semaines. J’avais entendu que Milli avait quitté la ville, mais je n’étais pas d’humeur à croiser qui que ce soit. J’ai pris deux boulots en intérim, pour pouvoir payer les grosses réparations sur ma Norton et pour me maintenir occupée. Depuis que j’avais perdu Milli, j’avais l’impression que ma vie n’avait plus de sens.

La journée, j’emballais des briques de lait à la laiterie de Niagara Street.

La nuit, je travaillais à l’usine de tuyaux en plastique dans South Buffalo. On vidait d’énormes sacs de quinze kilos remplis de poudre dans les extrudeuses[1]. Il en sortait ensuite des tuyaux en plastique. Mon premier jour là-bas, ma montre à gousset s’est arrêtée dix minutes après le début du travail, enrayée par la poudre. J’étais couverte de la tête aux pieds par cette poussière.

Au bout de quelques semaines, ces deux boulots m’avaient épuisée. J’avais économisé plus que nécessaire pour réparer ma moto et je ne voyais pas de quoi d’autre j’aurais eu besoin. Le vendredi soir, j’ai donc donné ma démission à l’usine de tuyaux.

Quand je suis rentrée chez moi le samedi matin, j’ai trouvé Ed assise sur le pas de ma porte. Elle portait un pantalon habillé et une chemise blanche amidonnée, avec des boutons de manchette en rubis. Elle était superbe et imposante. C’était bon de la voir. Elle m’a fixé, comme si elle avait vu un fantôme.

- Qu’est-ce que c’est que cette saloperie verte partout sur toi ?

Sous la couche de poudre, on ne voyait que mes yeux.

- Tu ferais mieux d’aller te laver, elle m’a dit. T’es pas au courant pour l’enterrement aujourd’hui ? La vieille Butch Ro est morte.

Butch Ro était vraiment très aimée par les vieilles bulls. C’était l’ainée des ainées. Elle avait passé tellement d’années à l’usine Chevy que personne ne pouvait plus les compter. Je pouvais difficilement imaginer l’intensité du chagrin ressenti par les vieilles butchs. Elles s’étaient aimées les unes les autres si longtemps, et avaient partagé tant de choses ensemble.

Ro et son amante n’allaient presque jamais dans les bars. Je ne les avais vues qu’une fois à Niagara Falls, au Tifka’s. Mais que je l’aie connue ou pas, c’était important pour moi d’assister à ses funérailles. Toutes les butchs seraient là. C’était une façon d’honorer le rôle qu’elle avait joué dans notre communauté.

Je me suis lavée pendant que Ed faisait du café. Alors que je me séchais, elle m’a gueulé quelque chose à propos de comment s’habiller.

- Quoi ? ai-je demandé depuis la salle de bain.

- On est censées bien s’habiller, a crié Ed.

- Oui, bien sûr.

- Non, elle a gueulé. Comme des filles, tu vois ?

J’ai enfilé un peignoir et je suis allée à la cuisine pour être sure que j’avais bien compris.

- Qui a dit ça ?

- Les vieilles bulls.

Ed a haussé les épaules en disant :

- Mais moi, je ne mets de robe pour personne !

Elle a dit que, de toute façon, on se préparait pour aller voir un corps à la chambre funéraire. Pas pour aller toquer à la porte du paradis voir s’ils nous laissaient entrer.

J’étais incapable de mettre une robe. L’idée m’a fait frémir. Du reste, ça ne servait à rien de se poser la question : je n’en avais pas. Mais si la consigne venait des butchs plus âgées, il devait y avoir une raison.

- Allez, grouille-toi et habille-toi, m’a conseillé Ed. Tout le monde doit déjà être là-bas.

Il était trop tard pour appeler quelqu’un et demander conseil. J’ai mis mon costume bleu, une chemise blanche et une cravate noire.

Ed a conduit sa voiture jusqu’à la chambre funéraire. Je l’ai suivie en moto. Une fois arrivées, je me suis assis sur ma moto sur le parking. Je voulais montrer mon respect pour Butch Ro, mais j’espérais ne pas avoir à entrer.

- Qu’est-ce que t’as, Jess ? m’a demandé Ed, exaspérée.

- J’en sais rien, je lui ai répondu.

Je sentais une sorte de terreur en moi.

Une fois entrées, on a mis une minute à trouver la bonne chambre. J’ai alors compris qu’on était au bon endroit. Dans la pièce, autour du cercueil

ouvert, il y avait les amies de toujours de Ro. Toutes portaient des robes. Voilà combien elles l'aimaient.

Elles étaient imposantes, des il-elles aux larges épaules, qui portaient leur statut de femmes dans des mains rendues caleuses par le travail. Elles pouvaient t'envoyer au milieu de la pièce rien qu'en te tapant dans le dos pour te taquiner. Leurs avant-bras et leurs biceps étaient couverts de tatouages. Ces butchs fortes et puissantes étaient à l'aise dans des bleus de travail. Leur personnalité s'épanouissait quand elles portaient des vestons croisés.

Porter une robe était une humiliation atroce pour elles. Beaucoup de leurs tenues étaient vieilles : elles dataient d'une époque où il leur fallait parfois passer inaperçues. Les robes étaient démodées, blanches, à frou-frou, en dentelle, décolletées, ou simples. Les chaussures étaient vieilles ou empruntées : des chaussures en cuir verni, des mocassins ou des sandales. Ces habits défiguraient leurs personnalités, ridiculisaient qui elles étaient. Mais c'était dans ces douloureux déguisements qu'elles étaient forcées de dire au revoir à l'amie qu'elles aimaient tant.

La fem de Ro, Alice, saluait chacune d'entre elles. On pouvait deviner son impatience de s'effondrer contre leurs corps solides, de sentir la douce force de leurs bras. Au lieu de ça, elle refusait avec pudeur de laisser paraitre la douleur qu'elles partageaient toutes. Elle contenait la sienne. Ro, la butch qu'Alice avait aimée pendant presque trente ans, reposait dans un cercueil juste devant elle, disposée dans une robe rose et tenant un bouquet de fleurs roses et blanches.

Quelle main cruelle manipulait cette scène ? Je les ai vus à l'instant où ils nous ont vues, Ed et moi. C'était la famille de Ro, père, mère et frères. Ils nous ont remarquées à la seconde où on est entrées et ont chuchoté quelque chose à l'oreille du directeur des pompes funèbres. L'instant d'après, le directeur a annoncé que les pompes funèbres fermaient et que nous devions tous partir. Comme ça.

Ed et moi on est allées prendre un café à la brasserie du coin. On était assises là-bas quand les butchs plus âgées sont passées les unes après les autres devant nous. Chacune d'elles avait trouvé un endroit où se changer, même si elles avaient sans doute dû s'accroupir sur le siège arrière d'une voiture. Quand elles nous ont vues, elles se sont tout de suite dirigées vers le côté opposé du bar.

Jan m’a foncé dessus avec un regard assassin, mais les autres femmes l’ont retenue. Butch Jan, l’ainée vers laquelle j’avais l’habitude de me tourner pour demander conseil. Butch Jan, mon amie.

Jan avait toujours été super avec moi, même après la nuit où elle m’avait vue danser avec Edna. À présent, elle me détestait vraiment.

Quelques minutes plus tard, Alice est entrée, soutenue de chaque côté par une butch.

Ed et moi, on était complètement isolées. Je voulais partir. C’était trop douloureux. Après quelques minutes, Alice est venue vers nous, comme une émissaire. Je me suis sentie mal qu’elle ait à jouer la diplomate dans un moment où son chagrin était si insupportable, mais je savais que les butchs étaient trop en colère pour nous parler. Je me suis levée tandis qu’elle s’approchait de notre table. Je lui ai pris la main. Elle m’a embrassé sur la joue et elle a expliqué doucement :

- Les vieilles butchs sont vraiment très en colère contre vous. Certaines d’entre elles ont l’impression que vous avez gâché le moment. Vous voyez, elles se disent que si elles étaient capables de faire un sacrifice pareil pour dire au revoir à Ro, alors vous les jeunes vous le pouviez aussi. C’est pas de votre faute, vraiment. Mais vous deux, vous feriez mieux de faire profil bas pendant quelque temps, si vous voyez ce que je veux dire.

La douleur d’Alice était si perceptible que je brulais de tendre les bras vers elle et de la serrer, mais elle ne m’aurait pas laissé faire. Je comprenais. C’était facile pour moi de me sentir forte, de donner de moi-même, habillée comme je l’étais. Pour les butchs qui nous regardaient à travers le bar, ça avait été douloureux et difficile. Alice a déposé un léger baiser sur ma joue.

- Ça passera, vous verrez, a-t-elle murmuré.

J’espérais qu’elle disait vrai.

Je me suis dit que j’allais suivre le conseil d’Alice et me faire oublier pendant une semaine ou deux, le temps qu’on me fasse signe que c’était bon et que je pouvais réapparaitre au bar. Mais les semaines d’exil sont passées sans le moindre coup de téléphone qui aurait signalé que la glace avait fondu.

Les matins se sont refroidis. L’automne était dans l’air. Il n’y avait pas beaucoup de boulot. L’agence d’intérim m’a envoyé à la conserverie de Four Corners. C’était un trajet non payé de deux heures, à l’aller et au retour.

Je suis monté dans le bus à 04h45 du matin. Il faisait froid et humide. Quelqu'un faisait tourner une bouteille de whisky. J'ai attrapé la bouteille et j'ai bu en regardant par la fenêtre.

J'ai entendu Butch Jan grogner de sa grosse voix :

- Hé, tu vas partager, ou quoi ?

Elle était à genoux sur le siège devant moi. J'ai retenu ma respiration. Jan s'est penchée en avant et a empoigné ma veste.

- Ça y est, t'as compris ? a-t-elle demandé.

Son visage s'est tordu sous le coup de différentes émotions. J'ai hoché la tête.

- Oui, je pense que j'ai compris maintenant. Je savais juste pas quoi faire. Je suis désolée. Je suis tellement désolée d'avoir foutu le bordel au moment où vous étiez toutes là pour rendre hommage à Ro.

Jan a relâché ma veste et en a lissé le cuir.

- Ah, c'était pas de ta faute, a-t-elle dit. Le lendemain, à l'enterrement, la famille nous a tenues à une centaine de mètres de la tombe. C'était pas non plus de ta faute.

Je me suis penchée plus près d'elle.

- Écoute Jan, ai-je chuchoté, je suis désolée pour tout, tu vois ce que je veux dire ?

On savait toutes les deux que j'amenais la conversation sur la nuit où elle nous avait vues, Edna et moi, danser ensemble.

- C'était pas ce que tu crois, vraiment.

Jan a regardé par la fenêtre comme si elle dormait debout. J'ai attendu. Elle a souri et a attrapé la bouteille de whisky.

- C'est bon.

Elle a bu un coup et a frissonné.

- Y'a pas de mal. T'as déjà travaillé à la conserverie, avant ?

J'ai secoué la tête.

Elle a souri et m'a tapoté la joue vigoureusement.

- Je te montrerai les ficelles.

Avec ces mots gentils, elle me rouvrait la porte de la seule vraie famille que j'avais jamais connue.

NOTES

[1] Machine d’extrusion, permettant de compresser un matériau de façon à le faire traverser un moule ayant la forme de la pièce à obtenir.

Chapitre 12

Chapitre 12

Je me souviens encore de ce moment où j'ai vu Theresa, debout, juste là en face de moi. On entrait dans la conserverie avec Jan. Elle travaillait sur une machine à évider les pommes.

J'ai fait en sorte de pouvoir mieux la regarder. Je me demandais de quelle couleur étaient ses cheveux sous ce bonnet en papier blanc.

- Tu viens, oui ou non ? m'a demandé le contremaitre.

Je suis resté à la traine un moment. Son sourire me montrait qu'elle savait déjà qu'elle avait toute mon attention.

Même après, pendant qu'on remplissait les formulaires dans le bureau du contremaitre, je me sentais encore toute confuse et troublée. Theresa n'a jamais cessé d'avoir cet effet-là sur moi. Le contremaitre l'a remarqué, mais il n'a pas dû y prêter attention parce qu'il m'a affectée à la rangée juste à côté d'elle.

J'ai observé les femmes piquer une pomme sur une broche et appuyer sur une pédale. Les pommes tournaient sur elles-mêmes, elles étaient pelées et évidées en même temps. Tout ça atterrissait sur un tapis roulant qui venait vers moi. Juste après, le tapis roulant se divisait en deux.

Le contremaitre m'a tendu une baguette. Je l'ai regardé bêtement. Il m'a dit de cogner les trognons et les épluchures pour les envoyer d'un côté, et les pommes de l'autre.

- C'est tout ? ai-je demandé.

Il a grogné et il est parti.

Ainsi a commencé ma courte carrière de cogneuse de pommes.

Je savais que Theresa me regardait, alors j'ai voulu faire le geste avec sensualité, mais c'était un peu compliqué compte tenu de la tâche.

- Qu'est-ce que tu fais ? m'a-t-elle demandé.

J'ai haussé les épaules.

- J'inspecte les pommes. Tu sais : qualité des fruits, trous de vers, si elles ont été évidées et pelées efficacement.

Elle a jeté la tête en arrière et a souri.

- Tu veux dire que t'es une cogneuse de pommes ?

- Ouais, ai-je rigolé. Quelque chose comme ça.

- Eh toi, trou du cul ! a crié quelqu'un à la fin du tapis roulant.

Oui, bon, j'avais laissé quelques pelures descendre le tapis roulant. Ouhlala !

Theresa a ri doucement et elle est retournée à son travail. Elle jouait avec moi. Ce flirt faisait partie des plaisirs inattendus de la vie. Ça s'est fini presque aussi vite que ça avait commencé. Le contremaitre a annoncé qu'il me déplaçait.

- Vous savez, je peux faire mieux que ça en tapant ces pommes, ai-je insisté.

Je l'ai suivi vers une autre partie de l'usine où on faisait de la mise en conserve à proprement parler. Le bruit m'a terrifié. Le contremaitre a désigné un tapis roulant en forme de Y parallèle au plafond. J'ai vu un gars là-haut, à califourchon sur un énorme tuyau près de l'endroit où le tapis roulant se divisait en deux. Toutes les deux ou trois secondes, un carton tombait sur le tapis roulant à la queue du Y. Il les répartissait alternativement d'un côté ou de l'autre. Je le remplaçais.

Le contremaitre m'a montré une perche en métal avec des prises pour les pieds. J'attendais que le gars qui était déjà en haut redescende par là, mais il est descendu en se balançant de tuyau en tuyau, il s'est essuyé les mains et il est parti. Je me suis dit qu'il devait faire ce boulot depuis longtemps.

J'avais espéré grimper facilement au-dessus du vacarme, mais la hauteur et le grondement m'ont donné la nausée. Ce boulot avait l'air de requérir autant d'aptitude et de jugement que de cogner des pommes. Mais même si ce n'était pas une tâche complexe, ce n'était sûrement pas aussi facile que ça en avait l'air à première vue. Les cartons étaient remplis de lourdes conserves de compote de pommes. Ils passaient en trombe devant moi à une vitesse effrayante, et je devais les cogner pour les dévier. J'ai failli tomber. J'ai appris à frapper les boites avec un angle, pas de plein fouet. Une fois que j'avais pris le coup de main, j'ai réalisé le panorama qui s'offrait à moi. Je n'avais jamais vu la vie d'une usine du point de vue d'un oiseau. L'arrangement des machines, l'enchainement et l'interdépendance des tâches, la précipitation organisée des travailleurs.

J'ai entendu des éclats de voix près des toilettes des femmes. Butch Jan faisait face à deux femmes et un homme. Je m'étais déjà retrouvée un paquet de fois dans ce genre de bagarre, mais je n'y avais jamais assisté en tant que spectateur, en sécurité à l'extérieur de la scène. Jan se tenait

debout, les mains sur les hanches, et sa bouche bougeait comme si elle criait. En regardant son corps, je pouvais voir à quel point elle était mal à l'aise et sur la défensive.

Je n'aurais jamais entendu le contremaitre qui m'appelait depuis en bas s'il n'avait pas cogné avec un marteau sur un tuyau en métal relié à celui sur lequel j'étais assise. La vibration m'a fait sursauter et la boite suivante a failli me rentrer dedans et me faire tomber. Il a pointé sa montre. Il devait être l'heure de manger.

J'ai retrouvé Jan à la cafétéria. Elle était à bout. Des femmes dans les toilettes avaient prétendu qu'elle était un homme. Elles avaient dit que Dieu n'avait pas créé les femmes pour qu'elles ressemblent à des hommes.

- Alors expliquez-moi, leur avait demandé Jan.

J'ai ri pendant qu'elle racontait son histoire, mais ce n'était vraiment pas drôle.

Quand j'ai vu la jolie fem arriver, Jan était en train de bredouiller d'émotion et je tenais à l'écouter jusqu'au bout.

- Elles ont dit qu'elles m'ont prise pour un homme à cause de mes tatouages.

Jan a frappé la table.

- J'ai dit : « Si vous pensiez vraiment que j'étais un homme, vous seriez sorties des toilettes en courant et en criant ! »

J'ai hoché la tête. Elle avait raison.

La femme s'est assise à une table avec ses amies. J'aurais juré qu'elle me matait. Jan a jeté un coup d'œil par-dessus son épaule pour voir ce que je regardais, puis elle a ri :

- Tu as vu quelque chose qui te plait dans le menu ?

Je me suis tortillé sur ma chaise.

- Bof, tu sais. Elle est probablement juste en train de jouer avec moi.

- Et comment !

Jan avait l'air au courant.

- Qu'est-c'que tu veux dire bordel ? ai-je enchainé du tac au tac.

- J'ai entendu dire qu'elle avait demandé ton nom à quelqu'un.

- Tu te fous de moi. Je te crois pas.

Jan semblait blessée.

- Non, vraiment pas.

J'ai senti l'espoir monter en moi. Puis redescendre.

- Oh, ça veut probablement rien dire, ai-je conclu.

Jan a souri comme s'il y avait autre chose.

- Ben, en fait elle a demandé si tu étais célibataire.

Ma mâchoire est tombée. Je n'arrivais pas à retrouver mon calme.

- Nom de Dieu… Détends-toi ! a dit Jan en me tapotant le bras.

- Jan, comment elle s'appelle ?

- Theresa.

J'ai savouré son nom, en le répétant dans ma tête. Quand tu te retrouves à faire ça, c'est le signe que quelque chose de grand est en train de se passer dans ton cœur.

À la fin de la journée, j'ai cherché Theresa du regard à la pointeuse, mais elle était cachée dans le flot de centaines de travailleurs qui s'en allaient et de centaines d'autres qui arrivaient pour l'équipe suivante. Je n'ai pas beaucoup parlé dans le bus du retour. Je regardais juste par la fenêtre. Jan a ri doucement en secouant la tête.

Le jour suivant, j'étais impatiente d'aller bosser. Jan et moi, on était affectées au chargement des camions. C'était un travail difficile. J'étais appuyée contre un poteau et je fumais une cigarette quand Theresa est passée pour aller aux toilettes. En l'occurrence, les toilettes étaient dans la direction opposée. J'étais mal à l'aise parce que je dégoulinais de sueur et mon t-shirt blanc était dégoutant. Theresa a souri.

- J'aime les butchs tout en sueur, a-t-elle dit comme si elle lisait dans mes pensées.

Bon sang, ces cartons ont navigué entre mes mains toute la journée comme s'ils étaient remplis de plumes.

La semaine suivante, je n'ai pas beaucoup dormi. Je bondissais du lit aussitôt que le réveil sonnait. Je parcourais le long trajet jusqu'à la conserverie avec excitation et impatience. Je voyais Theresa au moins deux fois par jour. J'étais sur un petit nuage.

Puis, un jour, Jan m'a pris à part après une pause.

- J'ai de mauvaises nouvelles pour toi, mon p'tit.

Theresa avait été virée. Le grand chef l'avait appelée dans son bureau pour le bilan des six mois. C'est alors qu'il lui avait empoigné les seins. Jan a dit que Theresa lui avait mis un coup dans le tibia, lui avait gueulé dessus, et lui avait tapé dans l'autre tibia. Bien joué. Mais bon, il l'avait virée.

J'ai dégringolé du sommet de mon euphorie. Après ça, ce n'était plus qu'un boulot. C'était même pire, puisque ça avait été tellement plus

amusant avant. Je savais qu'il était temps de demander à l'agence d'intérim une nouvelle mission.

***

Le vendredi suivant, quand je suis arrivée au bar, j'étais bien contente de m'être lavé et habillé proprement avant de sortir. Theresa a passé la porte. J'avais abandonné tout espoir de la revoir. Elle avait persuadé quelques amies de la conduire à Buffalo pour me trouver. Heureusement pour moi, il n'y avait qu'un seul bar gay.

La teinte des cheveux de Theresa m'a rappelé les couleurs éclatantes d'une châtaigne. Ça avait largement valu le coup d'attendre pour voir ça. Ses yeux n'ont pas dissimulé à quel point elle était contente de me voir. Je crois qu'elle aurait aimé me serrer dans ses bras, mais elle s'est retenue. Moi aussi. J'ai embrassé la joue qu'elle m'a tendue.

J'ai vu Grant près du jukebox. Un instant après, j'ai entendu l'intro de *Stand by your man*. Merci, Grant. J'ai proposé à Theresa de danser. Elle a pris son temps. Elle a d'abord lissé mon col et ajusté ma cravate, avant de me conduire sur la piste de danse. Nos corps bougeaient bien, ensemble. Meg m'a dit plus tard qu'on était aussi bien que Ginger Rogers et Fred Astaire[1].

Tout le temps où on dansait, Theresa suivait les contours de ma nuque avec ses ongles. Elle me rendait dingue. J'imagine que c'était le but. Je savais que je la rendais folle aussi, mais je le faisais avec beaucoup, beaucoup de prudence. Parfois, quand tu bouges juste un peu, avec précaution, c'est beaucoup plus puissant que si tu y vas à fond.

Quand la chanson s'est terminée, je me suis détachée d'elle, mais elle m'a retenu.

- Je n'essayais pas de te faire tourner en bourrique à l'usine, tu sais. Est-ce que c'est ce que t'as cru ?

- Non, c'était bien.

Elle a souri.

- Je trouve que c'était pas très sympa pour toi. Je t'allumais juste pour avoir ton attention. Je t'aimais bien.

J'ai rougi.

- Personne n'avait jamais flirté avec moi en dehors d'un bar avant. Je veux dire, dans le monde réel, tu vois ? Ça m'a donné l'impression d'être

normale.

Elle a fait oui de la tête comme si elle comprenait vraiment.

On a parlé un moment de nos vies. C'était une fille de la campagne. Elle venait d'Appleton. Elle est allée droit au but. Elle m'a dit que des amies l'avaient conduite à ce bar juste pour qu'elle puisse me retrouver.

Puis quelqu'un a tapé sur son épaule. Les filles avec qui elle était venue à Buffalo s'en allaient. Elle a pris mon visage entre ses deux mains et m'a embrassée sur la bouche. J'ai rougi de la tête aux pieds. Elle a reculé et elle a souri en voyant ma couleur, fière de son travail.

- Je t'invite à diner chez moi samedi prochain, le soir, si tu veux, a-t-elle proposé.

- Ça marche, ai-je répondu, encore rouge d'émotion.

Elle a gribouillé son numéro de téléphone sur une serviette en papier. Elle a crié par-dessus son épaule :

- Appelle-moi !

- Tu peux compter sur moi, ai-je crié en retour.

Je rougissais encore.

À la manière dont tout le monde est venu me féliciter, on aurait cru que j'avais gagné le Kentucky Derby[2]. Je me sentais comme un roi. Je me suis juste demandé si j'avais enfin arrêté de rougir.

***

Le samedi, il m'a fallu la journée entière pour me préparer : choisir les bons vêtements, prendre un bain, une douche, encore une douche. Après il y a eu les questions comme : quelle cravate ? Eau de Cologne ou pas ? Quelque chose d'aussi enivrant demande beaucoup d'attention.

J'ai acheté des jonquilles pour Theresa. Quand je lui ai tendu les fleurs, ses yeux se sont remplis de larmes. J'ai eu l'impression que personne ne l'avait traitée comme quelqu'un de spécial avant. Je me suis silencieusement juré de toujours lui faire ressentir ça.

- J'arrive dans une minute, a-t-elle lancé depuis la cuisine.

J'étais content d'avoir ce temps pour fureter dans son salon et m'imprégner d'elle. Il y avait une chose dont je pouvais maintenant être certaine : elle aimait les fleurs séchées.

- C'est prêt ! a-t-elle appelé quelques instants plus tard. Ça te va de manger ici, dans la cuisine ?

Je n’avais jamais mangé à un autre endroit.

Elle m’avait fait un steak et une purée de pomme de terres avec du jus de viande. Bon dieu, ça avait l’air délicieux. Puis elle a mis un petit tas d’un truc mou et vert dans mon assiette.

- Qu’est-ce que c’est ? ai-je demandé aussi poliment que j’ai pu.

- Des épinards, a-t-elle répondu, en me piégeant du regard.

J’ai tourné autour avec ma fourchette.

- Y’a quelque chose qui va pas ? a-t-elle demandé.

- Je mange juste jamais de légumes, c’est tout.

Theresa a enlevé sa manique. Elle s’est assise sur une chaise à côté de moi et a pris mes deux mains dans les siennes.

- Ne dis jamais jamais, a-t-elle dit. On est trop jeunes pour fermer la porte à quoi que ce soit dans nos vies.

À ce moment, j’ai découvert que j’étais déjà amoureuse d’elle. J’ai aussi découvert qu’en fait, les épinards ce n’est pas si mauvais que ça, si tu mets beaucoup de beurre et de sel dessus.

Après le repas, je l’ai aidée à laver la vaisselle et à ranger. Puis, au bord de l’évier, on s’est rapprochées l’une de l’autre. J’étais toute timide, et je me suis rendu compte que ce n’était pas grave. Doucement, on s’est embrassées. Nos langues ont découvert un langage silencieux pour exprimer nos désirs. Et une fois qu’on était lancées, on ne voulait plus s’arrêter. C’est comme ça que ça a commencé.

Dans le mois, on a loué une remorque U-Haul[3] et on a emménagé ensemble dans un nouvel appartement à Buffalo. C’était Theresa qui avait contacté le propriétaire. Il vivait à Kenmore. On comptait donc sur le fait qu’il n’allait jamais me croiser.

On a même eu des vrais meubles. Enfin, ils venaient de l’Armée du Salut, mais c’étaient des vrais meubles. Nos noms étaient imprimés dans un cœur sur le torchon accroché à la poignée de la porte du frigo. On l’avait fait faire à Crystal Beach. On était fières d’avoir eu le courage de le faire. Mais plus tard on a renversé du jus de mures dessus, donc on ne l’utilisait plus que pour la vaisselle parce qu’on ne pouvait pas se résoudre à le jeter. Il y avait des soucis dans des verres ambrés sur le rebord de la fenêtre, des marguerites dans un vase vert avec des motifs sur la table de la cuisine, de la menthe fraiche et du basilic qui poussaient dans un bac à fleurs sur la véranda.

C’était un foyer.

J’ai grandi d’un coup. J’ai appris à réduire les anxiétés de la vie en payant les factures à temps, en gardant les accusés de réception et les relevés, en faisant la lessive avant d’être en rade de sous-vêtements, en ramassant mes affaires derrière moi. Plus important, j’ai appris à dire « je suis désolée ». Cette relation était trop vitale pour laisser la poussière s’accumuler dans les coins.

J’ai commencé à réaliser combien j’étais meurtrie sur le plan affectif, combien j’étais abimée. Mais Theresa arrivait toujours à sentir quand j’étais sur le point de me figer comme une pierre. Elle le voyait arriver à la manière dont je tenais mon corps quand je traversais la pièce. Elle pouvait l’entendre dans les histoires d’abus de la vie quotidienne -- au boulot, à l’épicerie du coin, dans la rue. Dans ces moments-là, elle me racontait des histoires au lit -- des rêveries merveilleuses, sensuelles et tactiles qui donnent l’impression à ton corps d’être allongé sur le sable sous le soleil, avec les vagues de l’océan qui viennent lui lécher les pieds. Ou qui te font imaginer monter un vieil escalier en bois pour arriver dans une chambre pittoresque et ensoleillée, où t’attend une amante. Ces histoires combinaient thérapie de relaxation et fantasmes sexuels, destinés simultanément à me calmer et à m’exciter. Elles faisaient les deux. Theresa arrivait toujours à faire fondre ma pierre.

***

On était en 1968. La révolution semblait miroiter à l’horizon. Des millions de personnes descendaient dans la rue lors de manifestations. Le monde explosait de changements. Partout. Enfin, sauf dans les usines où je travaillais. Chaque matin à l’aube, on pointait comme d’habitude. On ne rêvait que la nuit.

On n’ignorait pas qu’une guerre faisait rage[4]. À l’usine, il n’y avait presque plus de gars en âge d’être appelés. Quand une collègue était absente pendant plusieurs jours, on la soupçonnait d’avoir perdu un mari, un fils ou un frère. Quand elle revenait travailler, le chagrin et le teint de cendre sur son visage nous le confirmaient.

Je savais qu’il y avait une guerre. Je n’étais pas stupide. Je ne savais juste pas ce que je pouvais bien faire par rapport à ça.

C’est le boulot de secrétaire que Theresa faisait à l’université qui a ouvert une fenêtre et m’a permis de sentir la force colossale du changement.

Elle ramenait à la maison des tracts, des brochures et des journaux indépendants. J'ai lu des choses sur le Black Power et sur la libération des femmes. J'ai commencé à comprendre que cette contestation contre la guerre était plus profonde et plus organisée que ce que j'avais cru. Elle me disait :

- Il y a des rassemblements sur le campus et des manifs presque tous les jours maintenant, pas juste contre la guerre, mais aussi pour ouvrir les écoles à tout le monde.

Theresa nous a abonnées aux journaux du matin et du soir. Un jour, elle a laissé un exemplaire de *The Ladder* sur un canapé. C'était un magazine édité par un groupe nommé* The Daughters of Bilitis*[5]. Je ne savais pas qui était Bilitis. Jusqu'ici, je n'avais jamais rien vu d'imprimé qui parle de femmes comme nous.

- Tu l'as trouvé où ? lui ai-je lancé.

Elle m'a répondu de la cuisine.

- Dans le courrier.

- Tu l'as fait envoyer à notre adresse par courrier ? C'était emballé ? Et si quelqu'un dans l'immeuble l'a vu ?

Après un long silence, Theresa est venue avec un petit miroir et l'a tendu devant mon visage :

- Tu croyais que c'était un secret ?

***

Theresa avait besoin de soins dentaires, mais elle ne pouvait pas faire d'heures supplémentaires à l'université. Alors quand l'agence d'intérim m'a proposé de faire les trois-huit à l'usine d'électronique, j'ai sauté sur l'occasion. Theresa a demandé si l'augmentation de la production à l'usine avait quelque chose à voir avec la guerre. Dans tous les cas, on avait besoin d'argent alors j'ai accepté.

J'ai commencé les trois-huit le jeudi soir. C'était tuant. À la fin du troisième jour, mes mains pouvaient à peine sentir les fils de fer que je soudais. J'ai fini par me bruler l'index avec le métal rougi par la chaleur.

Quand je suis rentré le vendredi soir, Theresa était sortie. J'ai laissé un mot, je me suis écroulée sur le lit et j'ai perdu connaissance. Quand je me suis réveillée, elle était allongée à côté de moi et fumait une de mes cigarettes. J'ai su qu'il se passait quelque chose. Elle était non-fumeuse.

Theresa est sortie de la pièce. Elle est revenue avec de la pommade et des pansements pour mon doigt.

- T'as entendu que le Docteur King a été tué[6] ? m'a-t-elle demandé.

J'ai allumé une cigarette et je me suis recouché.

- Ouais, j'en ai entendu parler jeudi soir au boulot. Quel jour on est, au fait ?

- On est samedi après-midi, a-t-elle répondu. Il y a eu des émeutes partout.

Elle a soupiré :

- Et Jess, il y a eu une vraie embrouille au bar hier soir.

J'ai senti une pointe de jalousie.

- T'y es allée sans moi ?

Theresa m'a caressé les cheveux.

- C'était l'anniversaire de Grant, tu te souviens ?

Je me suis tapé le front.

- Merde, j'avais oublié. Comment c'était, la fête ?

Theresa a attrapé une autre de mes cigarettes. Je lui ai saisi la main.

- Waouh ! Qu'est-ce qui se passe ?

- Il y a eu une grosse bagarre hier, une baston, a-t-elle repris.

J'ai froncé les sourcils.

- Ça va ?

Theresa a fait oui de la tête.

- Les flics ? ai-je demandé.

Elle a secoué la tête.

- Bon, qu'est-ce qui s'est passé ?

Theresa a pris une longue inspiration.

- L'armée a annoncé jeudi soir à la famille de Grant que son frère avait été tué. Grant était déjà bourrée quand elle s'est pointée à la soirée. Au début, tout le monde a essayé de la consoler. Puis quelques-unes des vieilles butchs qui ont fait l'armée ont commencé à parler de la guerre. Certaines des choses qu'elles ont dites n'ont pas plu à tout le monde.

J'ai écouté tranquillement.

- Grant a dit qu'on devrait lâcher une bombe A sur le Vietnam. Elle a dit qu'ils ne manqueraient à personne. Ed a dit à Grant qu'elle était raciste, et qu'on devrait renvoyer tous les soldats chez eux. Ed a dit qu'elle se sentait comme Mohamed Ali[7], qu'elle n'avait jamais eu de problèmes avec les gens de là-bas. Grant l'a traitée de communiste.

J’ai secoué la tête et j’ai commencé à parler. Theresa a mis un doigt sur ma bouche.

- Puis c’est devenu bien pire, chérie, a-t-elle dit. Grant a dit des choses terribles sur le meurtre de Luther King, sur les émeutes. Elle ne voulait pas s’arrêter. Alors Ed l’a frappée.

J’ai écrasé ma cigarette.

- Oh merde.

- Bref, a continué Theresa, Grant a tenu Ed contre le bar, en l’étranglant. Peaches a viré Grant et lui a martelé la tête avec ses talons hauts. D’autres personnes se sont retrouvées là-dedans juste parce qu’elles étaient bourrées. Ed a des plaies au visage. Grant a eu une commotion. Et maintenant Meg dit que les Noirs ne seront plus acceptés au Abba’s pendant un moment.

Je n’arrivais pas à croire ce qu’elle disait.

- Merde Theresa, et toi qu’est-ce que t’as fait ?

Theresa m’a regardée droit dans les yeux.

- Quand Grant a essayé de frapper Peaches sur la tête avec un tabouret de bar, j’ai fracassé une bouteille de bière sur la tête de Grant et je l’ai assommée. Je n’ai plus le droit non plus d’entrer au Abba’s.

Je me suis penché en avant et je l’ai embrassée sur la bouche.

- Ça avait l’air d’être le bordel.

Je me suis assise et j’ai dit :

- Je ferais mieux d’appeler Ed pour savoir si ça va.

Theresa m’a tiré le bras.

- Viens là, bébé. N’appelle pas tout de suite.

- Pourquoi pas ?

Theresa a haussé les épaules.

- Qu’est-ce que tu vas dire à Ed ?

- Je sais pas. Je veux juste savoir si ça va. Je pense juste que nous toutes, on ne devrait pas se battre les unes contre les autres. On a besoin de se serrer les coudes.

Theresa a hoché la tête comme si je confirmais quelque chose qu’elle savait déjà. Elle m’a tirée contre son corps. Une vague d’épuisement m’a écrasé.

- Sois prudente, a chuchoté Theresa. Réfléchis avant d’appeler Ed.

J’ai basculé la tête en arrière et j’ai étudié son visage. Je n’avais jamais pu lire dans les pensées de cette femme.

- Allons quelque part, a-t-elle dit.

J’ai gémi :

- Je suis trop fatiguée.

Theresa m’a attrapé une poignée de cheveux et m’a tiré la tête en arrière.

- Trop fatiguée pour qu’on aille se bécoter derrière une dune de sable à Beaver Island ?

Elle en avait dit assez pour me faire céder rapidement.

- OK, d’accord. On prend la voiture ?

Theresa a secoué la tête.

- Sors la moto du garage.

- T’es folle ? j’ai rigolé. Il fait froid !

Theresa a glissé ses mains autour de ma taille.

- On est en avril, chérie. Vivons comme si c’était déjà le printemps.

Au moment où on a balancé nos jambes par-dessus la Norton, j’ai su que c’était une bonne idée. C’était tellement bon de prendre les virages ensemble. Une des mains de Theresa a glissé sur ma cuisse. J’ai monté le régime du moteur en réponse. Un vent froid léchait les sourires de nos bouches.

Après les marais, on a roulé plus doucement. Theresa a montré du doigt un troupeau d’oies sauvages qui allaient vers le nord. La plage était quasi déserte. Quelques mères flânaient sur la promenade avec leurs enfants en bas âge.

On s’est affalées sur le sable à côté de la promenade. Le soleil était fort et chaud. On pouvait entendre une radio tourner légèrement au loin.

Je me suis adossée à une dune et j’ai étendu mes jambes. Theresa s’est glissée entre mes cuisses et s’est appuyée contre moi. J’ai enroulé mes bras autour d’elle et j’ai fermé les yeux. Le clapotis de l’eau et les cris des mouettes ont apaisé toute la tension de mes muscles.

- Chérie, a-t-elle dit.

Quelque chose dans son ton a crispé mes muscles à nouveau.

- Toi et moi, on n’a jamais vraiment parlé de la guerre. Je ne sais même pas où t’en es avec ça.

Mes lèvres étaient proches de sa joue.

- J’ai lu quelques tracts que t’as ramenés à la maison.

Theresa s’est retournée pour me regarder.

- Mais qu’est-ce que t’en penses ?

J’ai haussé les épaules.

- Qu’est-ce que tu veux dire ? Je déteste la guerre. Mais JFK[8] ne m’a pas demandé si je voulais en commencer une. Ils vont faire ce qu’ils veulent. Pourquoi tu me demandes ça ?

Avec ses coudes, Theresa a serré mes genoux contre ses côtes.

- Je déteste cette guerre, Jess. Ça doit s’arrêter. Il y a des rassemblements de protestation au campus quasi tous les jours. Si un membre du personnel se fait repérer à l’un d’eux, il risque de se faire virer. Mais je pense quand même aller au grand rassemblement la semaine prochaine.

J’ai sifflé.

- Tu risques d’être virée pour y être allée ?

Theresa a fait oui de la tête.

- Je ne peux pas m’asseoir et regarder, Jess. C’est arrivé au point où je sens que je dois faire quelque chose.

Je me suis allongée sur le ventre dans le sable frais.

- C’est marrant de t’entendre parler comme ça. Tu sais, je n’avais jamais réalisé, avant, à quel point nos boulots sont différents. Tous ces trucs qui se passent là où tu bosses. Ça ne nous atteint pas à l’usine, à part quand un des gars est appelé ou tué.

Theresa a hoché la tête.

- Je sais, chérie. C’est la première fois de ma vie que j’ai un boulot où je peux voir ce qui se passe dans le monde. Toute la journée, j’entends des personnes débattre de choses qui se passent. Avant, j’écoutais juste. Mais maintenant, c’est important pour moi. Maintenant, j’ai des opinions sur ce qui se passe et je veux aider à essayer de changer les choses.

J’ai serré une de ses mains pour l’arrêter.

- Doucement, chérie.

Je me suis affalé sur le dos. Je me suis demandé pourquoi ses mots me terrifiaient tellement.

- C’est pour ça que tu m’as emmenée jusqu’ici aujourd’hui ? Pour me parler de ça ?

J’ai protégé mes yeux du soleil pour regarder son visage.

Elle a secoué la tête.

- Je t’ai emmenée jusqu’ici pour que tu ne puisses pas appeler Ed tout de suite -- pas avant qu’on en parle.

J’ai froncé les sourcils.

- Pourquoi ?

Theresa a souri et s’est tellement rapprochée que je pouvais sentir sa respiration dans mon oreille.

- Parmi tout ce que j’aime chez toi, y’a une chose que j’ai particulièrement aimée quand j’ai commencé à te connaitre. Tu sais ce que c’est ?

J’étais en train de me faire manipuler, mais en douceur, alors ça ne me dérangeait pas trop.

- Dis-moi, ai-je souri.

Theresa a ri.

- Tu étais toujours celle qui ramenait la paix. Chaque fois que les butchs étaient bourrées et qu’elles s’échauffaient, tu trouvais un moyen d’intervenir et de désamorcer les choses. J’ai même remarqué que parfois, quand deux vieilles butchs étaient sur le point de se prendre la tête, elles se tournaient vers toi l’une après l’autre, puis tu allais parler à chacune et au final, il n’y avait pas de baston.

J’ai tourné la tête pour la regarder.

- Je parie que si tu me dis ça, c’est que tu as une idée derrière la tête.

Theresa m’a serré le bras.

- C’est une de tes qualités. Cette manière de calmer les gens quand ils sont furieux les uns contre les autres. Parfois, c’est très important de rester soudées. Mais pas toujours.

Je me suis assise.

- Qu’est-ce que tu veux dire ?

Theresa s’est assise à côté de moi.

- Des fois, tu dois prendre parti.

J’ai attrapé mes cigarettes et j’en ai allumé une. Theresa me l’a prise des mains. J’en ai allumé une autre pour moi.

- Parti pour quoi ? lui ai-je demandé.

Theresa a fait courir ses doigts dans mes cheveux.

- Pour ou contre la guerre, déjà. Si tu t’affiches contre la guerre, tu vas devoir te confronter à certaines des vieilles butchs. Et je pense que ça va être très dur pour toi.

J’ai soupiré.

- Bien sûr que je suis contre la guerre. Qui est pour la guerre ?

Theresa a soupiré.

- Certaines des butchs sont pour la guerre, chérie. Es-tu sure d’être vraiment contre toutes les guerres ? Est-ce qu’il y a des guerres qui te

semblent différentes ?

J’ai mis un temps à réagir.

- Comme quoi ?

Theresa a pris une longue bouffée de sa cigarette.

- Ed a le sentiment d’être en guerre ici, chez elle. Tu n’as pas encore lu les nouvelles. Des villes brulent. Il y a l’armée dans les rues.

J’ai haussé les épaules.

- C’est différent.

Theresa a hoché la tête.

- Oui, ça l’est. Et tu dois trouver comment te situer.

J’ai recraché la fumée et j’ai regardé le vent l’emporter au loin.

Theresa a regardé mon visage, d’un air manifestement préoccupé.

- Je te dis juste de faire attention, chérie. Réfléchis avant de parler à Ed ou à quelqu’un d’autre de ce qui s’est passé la nuit dernière.

J’ai écouté le cri des mouettes. Theresa m’a tiré la manche, réclamant une réponse.

- Je t’écoute. Je suis contente que tu ne m’aies pas laissé foncer tête baissée quand j’ai voulu appeler Ed. Tout change si vite. Parfois je comprends ce qui se passe, puis je perds à nouveau le fil. J’y réfléchirai. Je ne sais juste pas quoi en penser.

Theresa m’a embrassé sur les lèvres.

- Voilà une bonne réponse. Tu vas trouver. Tu essaies toujours de faire ce qui est bien.

J’ai baissé les yeux. De sa main, Theresa m’a relevé le menton. Elle me demandait des yeux ce que je ressentais.

- J’ai juste peur, je lui ai dit. Toutes ces choses ne m’avaient pas encore vraiment touchée jusque-là. Mais tout à coup, je réalise combien tu as changé, et ça me terrifie. J’ai peur que tu changes, et moi pas.

Theresa m’a tirée au-dessus d’elle. J’ai jeté un coup d’œil pour voir s’il y avait quelqu’un autour. On était seules. Elle a chuchoté :

- Jess, n’aie pas peur de me laisser changer. On change toutes. Qui sait ? Tu pourrais finir par changer tellement que tu me laisserais derrière.

J’ai ri à ces mots.

- Jamais, ai-je promis. Ça n’arrivera jamais.

***

Avant que j’aie pu mettre la clé de notre appartement dans la serrure, Theresa a ouvert la porte.

- Comment ça s’est passé ? m’a-t-elle demandé.

J’ai haussé les épaules.

- C’était dur. J’ai parlé avec Jan en premier. Elle a dit quasiment la même chose que ce que je t’avais dit : qu’on ne devrait pas se battre les unes avec les autres. Mais elle a reconnu que Grant pouvait être vraiment pénible.

Theresa m’a conduite jusqu’au canapé.

- T’as parlé à Meg ?

- Ouais. Jan est venue avec moi. On a parlé à Meg avant que les autres se pointent pour le rendez-vous. J’ai dit à Meg que ce n’était pas en virant les butchs et les queens Noires qu’elle allait maintenir la paix, parce que moi aussi j’aurais sauté à la gorge de Grant pour la merde qu’elle avait dite. Jan m’a soutenue.

Theresa a souri.

- T’as parlé de moi ?

J’ai ri.

- Pas à ce moment-là. J’ai dit à Meg que si elle comptait exclure toutes les personnes que Grant pouvait blesser quand elle était bourrée, elle pourrait aussi bien fermer le bar. J’ai dit que ça aurait plus de sens d’interdire à Grant d’entrer quand elle est torchée.

Theresa a hoché la tête. J’ai allumé une cigarette.

- Alors ? a-t-elle demandé avec impatience, et après ?

J’ai soupiré.

- J’ai dit que c’était pas simplement parce que Ed était mon amie. J’ai dit à Meg que je pensais qu’elle ne faisait pas les choses bien. Elle a répondu qu’elle avait un commerce à faire tourner. J’ai dit que je savais bien, mais que je ne mettrais pas les pieds dans un bar réservé aux blancs.

Theresa m’a tapé sur l’épaule.

- Bon point pour toi, putain. C’est ça !

- Quoi qu’il en soit, quand Grant est arrivée, elle s’est excusée d’avoir passé sa rage sur tout le monde après la mort de son frère.

Theresa a hoché la tête.

- Bien.

J’ai secoué la tête.

- Bon, ce n’était clairement pas suffisant. Elle a refusé de s’excuser pour les conneries racistes qu’elle avait dites. Grant a serré la main de Ed. Ed m’a dit de laisser couler pour le moment.

Theresa m’a secoué le bras.

- Vous avez parlé, Ed et toi ?

J’ai souri.

- Ouais, on est allées chez elle plus tard. J’ai dit à Edwin que je l’aimais --c’est mon amie. J’ai dit que le monde changeait plus vite que moi et que j’avais besoin de raccrocher les wagons pour comprendre. Ed m’a parlé pendant plusieurs heures.

Theresa a commencé à me masser les épaules. Ça m’a fait sacrément du bien.

- De quoi elle a parlé ?

J’ai essayé de me souvenir.

- De tellement de trucs que c’est difficile pour moi de tout rassembler pour te raconter. Tu sais, je pense tout le temps que c’est à peu près la même chose pour Ed et pour moi, de faire avec notre quotidien de butchs, tu vois ? Et là, Ed m’a rappelé tout ce qu’elle affronte tous les jours et que moi je n’affronte pas.

Theresa a souri en hochant la tête.

- Qu’est-ce que t’as dit ?

J’ai secoué la tête.

- Je n’ai rien dit. J’ai écouté autant que j’ai pu. Regarde ce que Ed m’a donné.

J’ai montré à Theresa l’exemplaire de *The Souls of Black Folk* de W.E.B. Du Bois[9]. Theresa a lu l’inscription : *À mon amie, Jess. -- Je t’aime, Edwin*. Ed avait fait un petit cœur à la place du point sur le* i *de son prénom.

Quand Theresa a relevé la tête, j’ai vu des larmes dans ses yeux. Elle m’a baissé la tête et m’a embrassé partout sur le visage.

- Moi aussi je t’aime, Jess, m’a-t-elle chuchoté à l’oreille.

***

Theresa et moi, on a toutes les deux entendu au même moment le tapage à l’extérieur du bar. Elle a posé sa bouteille de bière et elle a couru dehors. J’ai attrapé nos bouteilles au cas où on aurait besoin de les casser pour en

faire des armes. Une fois dehors, on s’est toutes les deux arrêtées d’un coup sur notre lancée. Justine était à genoux. Un flic se tenait près d’elle. Sa matraque pendait lâchement à ses côtés. J’ai vu du sang dégouliner sur le côté du visage de Justine.

C’était une soirée de juillet, d’une chaleur étouffante. Beaucoup de gens s’étaient éparpillés à l’extérieur pour boire leur bière. Deux voitures de police étaient garées en face du bar. Quatre flics nous faisaient face.

- Rentrez à l’intérieur vous tous ! a aboyé un des flics.

Aucune de nous n’a bougé.

Le flic qui se tenait près de Justine a attrapé une poignée de ses cheveux.

- Debout, a-t-il ordonné.

Elle a trébuché en essayant de se lever et elle est retombée sur le bitume.

Theresa a enlevé ses talons hauts.

- Enlève tes mains d’elle, a lancé Theresa au flic.

Sa voix était basse et calme.

- Laisse-la tranquille.

Theresa a marché doucement vers le flic avec ses talons dans la main. J’ai retenu ma respiration. Georgetta a enlevé ses deux talons aiguilles et en a pris un dans chaque main. Elle a marché derrière Theresa. Elles ont échangé un regard que je n’ai pas pu voir et se sont dressées côte à côte.

Le flic a posé la main sur la crosse de son flingue. Je ne sais pas comment, mais on savait toutes instinctivement qu’aucune butch ne devait bouger à ce moment-là.

J’ai entendu la voix de Peaches.

- Qu’est-ce qui se passe ici ?

On s’est jeté un coup d’œil les unes aux autres.

- Oh oh, a-t-elle lâché.

La voix de Theresa était aussi basse qu’un murmure.

- Laisse-la tranquille.

Avec Georgetta, elles se sont avancées peu à peu jusqu’à entourer Justine. Le bras de Theresa s’est drapé autour des épaules voutées de Justine. Justine s’est agrippée aux bras de Theresa et de Georgetta pour se relever. Quand elle a vacillé, Theresa a enroulé un bras autour de sa taille pour la soutenir.

Le flic a dégainé son flingue.

- Putain de salope, a-t-il beuglé à Theresa.

- Putains de pervers, nous a-t-il crié à toutes.

Un autre flic lui a fait rengainer son arme.

- Allez, on s'en va.

Lentement, les quatre flics se sont repliés.

Quand les flics sont partis, j'ai lâché un soupir. Theresa et Georgetta ont serré Justine dans leurs bras pendant qu'elle pleurait. Je me suis précipitée vers Theresa mais Peaches a enroulé son bras autour de mes épaules.

- Donne-leur une minute, chérie, m'a-t-elle conseillé.

On a formé un grand cercle autour d'elles. Theresa s'est retournée et elle est tombée dans mes bras. Je pouvais sentir son corps trembler.

- Mon dieu, tu vas bien ? ai-je chuchoté dans ses cheveux.

Elle a enfoui son visage dans mon cou.

- J'en suis pas sure, pour l'instant. Je te dirai dans quelques minutes.

- J'ai cru qu'il allait te tuer, lui ai-je dit.

Theresa a hoché la tête.

- J'ai eu tellement peur, Jess.

J'ai souri.

- Je suis tellement fière de toi.

Theresa a étudié mon visage.

- C'est vrai ? J'avais peur que tu penses que c'était vraiment stupide de faire ça.

J'ai secoué la tête.

- Tu as été très courageuse.

- J'étais vraiment terrifiée, a-t-elle soupiré.

J'ai souri.

- Un jour, quelqu'un m'a dit qu'être courageuse, ça signifiait faire ce que tu as à faire, même si tu as peur.

Theresa a levé les yeux vers moi.

- Ça t'arrive d'avoir peur, Jess ?

Sa question m'a abasourdie.

- Tu rigoles ? J'ai tout le temps peur.

Elle a hoché la tête.

- C'est ce que j'imaginais, mais c'est la première fois que tu me le dis.

- Vraiment ? Je ne te dis pas comment je me sens ?

Theresa s'est mordu la lèvre inférieure et a secoué la tête.

J'ai rougi.

- Je pensais que tu savais.

Elle a fait oui de la tête.

- Je sais. Parfois. La plupart du temps. Mais tu n’en parles jamais.

J’ai soupiré.

- Je n’ai pas de mots, chérie. Je ne sais pas comment parler de ce que je ressens. Je ne sais même pas si je ressens des choses comme tout le monde.

Peaches a doucement écarté Theresa de moi.

- Allez, vous toutes. On va payer des coups à Georgetta et à Theresa jusqu’à ce qu’elles ne puissent plus tenir debout.

Ed est arrivée dans le bar vingt minutes plus tard.

- J’ai loupé ça ? a-t-elle gueulé. Oh, merde. Pourquoi j’étais pas là ?

J’ai ri.

- Tu peux en être contente. Ça aurait pu tourner autrement. C’était limite.

Jan m’a donné une claque sur l’épaule.

- Ouais, mais aujourd’hui, les fems leur ont montré qu’il ne faut pas se frotter à nous. C’était comme ce qui s’est passé à Greenwich Village il y a quelques semaines.

J’ai froncé les sourcils.

- Qu’est-ce qui s’est passé ?

- Stonewall ! a crié Grant.

J’ai regardé Ed et j’ai haussé les épaules.

Jan a eu un grand sourire.

- Les flics ont voulu faire une descente dans un bar de Greenwich Village, mais au lieu de ça, il y a eu une baston. Les drag queens et les il-elles leur ont vraiment botté le cul.

Grant a ri.

- J’ai entendu dire qu’ils avaient essayé de bruler le bar avec des flics barricadés dedans[10].

J’ai soupiré.

- Merde, j’aurais aimé être là-bas.

- Ouais, c’est exactement ce que je me dis à propos de ce qui s’est passé ce soir, a conclu Ed en tapant du poing sur le bar.

***

Mes amies se sont toutes ruées vers moi à l’instant où j’ai mis le pied à l’intérieur du Abba’s. Ed semblait aussi excitée que moi.

- Fais-voir la bague ! elle a dit.

J’ai regardé autour.

- Est-ce que Theresa est déjà là ?

Ed a secoué la tête.

- Pas encore. Allez, dépêche-toi.

J'ai sorti le mouchoir en soie de la poche intérieure de ma veste et je l'ai ouvert. La bague en or était ornée d'un tout petit diamant et de deux petits fragments de rubis. Tout le monde a poussé le même cri à l'unisson. Oooohhh !

Ed m'a tapoté l'épaule.

- Ça fait combien de temps que vous êtes ensemble, vous deux ?

- Près de deux ans.

Ed a ri.

- Et ça fait combien de temps que t'as cette bague qui attend dans un coin ?

J'ai ri et j'ai haussé les épaules.

- Un sacré bout de temps. Tout le monde est prêt ?

Edwin a fait oui de la tête.

- Jan et Frankie sont aux toilettes en train de se préparer. Elles n'ont pas trouvé de smoking blanc alors on en a toutes mis un couleur crème. Ça va ?

J'ai eu un grand sourire.

- Ça va pour moi, si ça leur va aussi bien qu'à toi.

Ed a tapoté ma veste. J'ai commencé à angoisser.

- Est-ce que tout le monde sait ce qu'elle a à faire ?

Ed a ri.

- Je me suis tellement entrainée sur *Blue Moon*[11] dans toute la maison que Darlene a dit que pour la Saint Valentin, tout ce qu'elle veut c'est ne plus jamais entendre cette chanson.

Frankie et Jan sont sorties de la salle de bain.

- La vache ! leur ai-je lancé, vous en jetez, les amies !

C'était la vérité. Elles ont eu un grand sourire.

Peaches s'est frayé un chemin à travers la foule.

- Regarde ! a-t-elle dit en souriant fièrement.

Elle tenait un énorme carton avec dessus, une pleine lune peinte en bleu. Peaches l'a retourné. L'autre face était dorée. J'ai mis du temps à réagir.

- Comment ça se fait que le visage de l'homme sur la lune te ressemble tellement, Peaches ?

Peaches s'est redressée de toute sa hauteur.

- Où est-ce que tu vois un putain d'homme ? La lune est une fem, mon p'tit. Une high-fem haute dans le ciel[12], n'oublie pas ça.

J'ai vérifié l'heure.

- Merde. Theresa va être là dans une minute.

Jan et Meg se sont dirigées droit sur moi. Elles avaient l'air ennuyées. Meg a parlé en premier.

- Oh, Jess. Je suis vraiment désolée pour ça.

Mon ventre s'est serré.

- Quoi ?

Meg s'est frotté le front.

- J'ai installé le phonographe à l'arrière. Jan était en train de répéter ce truc, le *dip-di-dip* du début. L'aiguille a glissé sur le disque. Au début on a cru que ça allait le faire, mais ça le fait pas.

J'ai regardé Ed.

- Qu'est-ce qu'elle dit ?

- Hum, a grimacé Ed, je pense qu'elle dit que nous n'avons plus de musique.

- Quoi ? ai-je paniqué. Oh bon sang, c'est complètement foutu maintenant !

Jan m'a prise par les épaules et m'a tournée pour me mettre face à elle.

- Jess, respire un bon coup.

C'est ce que j'ai fait.

- C'est la Saint-Valentin. C'est vraiment une fête sacrée pour une high fem. Tu prépares ça depuis un bon bout de temps maintenant. Est-ce que tu vas tout laisser tomber ?

J'ai fait la moue.

- Qu'est-ce que je peux faire, merde ?

Jan a souri.

- Tu peux chanter pour ta copine.

- Tu veux dire chanter en vrai ? Avec ma propre voix ?

Ed a hoché la tête énergiquement.

- Ouais ! On peut te faire un joli *do-wah-do* en chœur.

- Jan, ai-je supplié, ça ne vaudra rien si je chante.

Jan a souri.

- Je sais. Mais la seule chose qui compte c'est d'avoir le cran de dire à Theresa à quel point tu l'aimes. Un jour, Edna m'a dit que prendre le risque d'avoir l'air cinglée était la chose la plus forte qu'une butch pouvait faire

pour prouver son amour. Je ne dis pas que je pourrais le faire, mais je transmets l'info.

Ce qui m'a fait peur, c'est que je savais que Jan avait raison. Et que je savais que j'allais le faire.

Justine m'a embrassée sur la joue.

- Theresa est là, m'a-t-elle chuchoté à l'oreille.

Frankie, Jan et Ed ont pris position en face du bar. J'étais caché derrière. Meg s'est agenouillée à côté de moi.

- Je suis désolée, gamine, a-t-elle dit.

J'ai fait un signe de la main.

- Oublie ça. Si je survis à ce qui va se passer là, ça n'aura plus d'importance.

Après un long silence, la voix de Jan a retenti. Elle se souvenait de chaque *dip-di-dip* et *dinga-dong-ding* avant de glisser vers un grave et profond *Blue Mooooonnn*.

Je suis sorti de derrière le bar. C'est l'expression sur le visage de Theresa qui m'a donné le courage d'élever ma voix.

- *Blue Moon, you saw me standing alone, without a dream in my heart, without a love of my own*[13].

Ma voix se cassait et tanguait d'embarras et d'émotion. Theresa s'est mordillé la lèvre inférieure et s'est mise à pleurer.

Do-wah-do, chantaient en chœur mes amies. Peaches se tenait derrière moi et faisait onduler de gauche à droite la lune peinte en bleu, en dessinant un grand arc au-dessus de ma tête.

J'ai tendu la main vers Theresa. *But then you suddenly appeared before me and when I looked the moon had turned to gold[14] ! *Peaches a retourné la lune sur sa face dorée. Tout le monde s'est exclamé. Peaches a fait une révérence, puis a continué à danser avec la lune.

Theresa s'est approchée de moi. J'ai fini la chanson en dansant dans ses bras.

J'ai réalisé que c'était la vérité, je n'étais pas seule. J'avais un amour à moi[15].

Do-wah-do, les chœurs étaient bas et doux.

J'ai sorti le mouchoir de ma poche intérieure et je l'ai ouvert prudemment. En voyant la bague, Theresa a craqué. J'ai pleuré moi aussi. Le moment était vraiment parfait. J'ai glissé la bague à son doigt. J'avais

préparé tout un discours sur ce qu'elle représentait pour moi, mais je ne parvenais pas à retrouver les mots.

- Je t'aime, je lui ai dit. Putain qu'est-ce que je t'aime.

- Tu es la meilleure chose qui me soit jamais arrivée, m'a chuchoté Theresa.

Elle a pris ma main droite dans les siennes et a fait courir son pouce doucement sur la cicatrice de mon annulaire.

- Je veux que tu portes une bague aussi.

J'ai secoué la tête d'un air triste.

- J'y ai pensé, mais j'aurais trop peur. Je me dis que si un jour les flics me prennent cette bague, ça va juste me faire péter les plombs.

Theresa s'est touché la joue.

- Si tu vis dans la peur de perdre ce que tu aimes, tu ne pourras jamais te laisser aller à ressentir vraiment cet amour. Si tu la portes, je mettrai dans cette bague tout l'amour que j'ai pour toi. Et si un jour quelqu'un te la prend, tout ce qu'il aura c'est une bague en métal. Alors j'irai te chercher une autre bague et je mettrai à nouveau tout mon amour dedans. Comme ça, tu ne la perdras jamais, Jess. OK ?

J'ai hoché la tête et j'ai caché mon visage dans son cou. *Do-wah-do*, nous fredonnait tout le monde dans le bar pendant qu'on ondulait sur cette musique.

C'était le moment le plus doux que j'avais jamais vécu.

NOTES

[1] Ginger Rogers et Fred Astaire, duo mythique du cinéma musical états-unien des années 1930-1940, ont tourné ensemble dans une dizaine de films.

[2] Course hippique.

[3] Société de déménagement.

[4] De 1955 à 1975, une guerre oppose le Sud Vietnam (soutenu par les États-Unis) au Nord Vietnam (soutenu par l'URSS), dans le contexte de la guerre froide. L'intervention militaire massive des États-Unis débute en 1964, envoyant plus de 500 000 soldats au Vietnam (dont 60 000 trouvent la mort). Un mouvement d'opposition à la guerre se

développe aux États-Unis, défendant l'indépendance du Vietnam et dénonçant l'ingérence états-unienne et l'impérialisme. Soutenue par des vétérans du Vietnam, la contestation gagne une bonne partie de l'opinion publique, choquée par les images des violences commises sur des civil·e·s vietnamien·ne·s, et refusant de continuer à voir leurs jeunes mourir. Alors que la résistance vietnamienne met en difficulté l'armée états-unienne, des manifestations réunissent des centaines de milliers de personnes, de nombreuses émeutes étudiantes éclatent, de jeunes hommes brulent leurs papiers militaires, d'autres fuient au Canada. L'armée états-unienne se retire du Vietnam en 1973.

[5] *The Daughters of Bilitis* : première organisation lesbienne aux États-Unis, fondée par huit femmes en 1955 à San Francisco, en réaction aux groupes homosexuels mixtes. Elles publient *The Ladder (« L'Échelle »)* à partir de 1956. Dans les années 1970, le groupe se divise entre revendications homosexuelles et féminisme. Bilitis est un personnage fictif, une jeune lesbienne grecque du 6^ème^ siècle avant J.C, inventée par Pierre Louÿs dans son œuvre poétique* Les chansons de Bilitis *parue en 1894.

[6] *Martin Luther King *est une figure emblématique de la lutte non-violente pour les droits civiques des noir·e·s aux États-Unis, contre la ségrégation raciale, la pauvreté, la guerre du Vietnam. Prix Nobel de la paix en 1964, il est assassiné le 4 avril 1968 à Memphis. Dans plus d'une centaine de villes, des émeutes éclatent dans les ghettos afro-états-uniens. À Chicago, l'insurrection dure deux jours et occasionne des dégâts matériels (bâtiments incendiés, lignes électriques et téléphoniques coupées, etc.) estimés à dix-millions de dollars. La répression fait onze morts (exclusivement des personnes noir·e·s), cinq-cents blessé·e·s et trois-cents arrestations.

[7] *Mohamed Ali*, ou *Muhammad Ali*, est un boxeur de légende états-unien des années 1960. Membre de la *Nation of Islam*, il combat le racisme anti-noir·e·s aux États-Unis. En 1966, il refuse d'aller combattre au Vietnam et déclare : « *Ma conscience ne me laissera pas tirer sur mes frères, des personnes à la peau foncée ou des personnes pauvres et affamées dans la boue, pour la grande et puissante Amérique. Pourquoi les tuer ? Ils ne m'ont jamais appelé nègre, ils ne m'ont jamais lynché, ils n'ont jamais lâché les chiens*

sur moi, ils ne m'ont jamais volé ma nationalité, ni violé et tué ma mère et mon père. » Condamné à dix-mille dollars d'amende et cinq ans de prison, déchu de son titre de champion du monde, il perd sa licence et ne peut plus boxer. Il évite la prison en appel, puis le jugement est cassé en 1971, alors que la guerre du Vietnam est de plus en plus largement contestée.

[8] *John Fitzgerald Kennedy*, président des États-Unis de 1961 à 1963.

[9] *Les âmes du peuple noir,* W.E.B. Du Bois, 1903 pour la version états-unienne.

[10] À Greenwich Village, quartier accueillant une large population homosexuelle, le *Stonewall Inn* est un bar tenu par la mafia, laquelle voit dans le public gay un filon rentable. Il est notamment fréquenté par celles/ceux qui ne rentrent nulle part ailleurs : femmes trans', drag queens, folles, personnes noires et latinas, jeunes, pauvres, travailleur·euse·s du sexe. Le 28 juin 1969, des policiers en civil font leur entrée dans le bar. Ils laissent partir une bonne partie de la clientèle et retiennent celles/ceux qui n'ont pas de papiers d'identité ou qui portent des vêtements attribués au genre opposé. Face aux brutalités policières, des affrontements éclatent devant le bar, contraignant la police à s'y réfugier, bientôt assaillie par de nombreux·ses gays, lesbiennes, trans', ainsi que par des voisin·e·s. L'émeute dure plusieurs heures, opposant jusqu'à 2 000 personnes face à 400 policiers. Les jours suivants, la foule continue à s'amasser devant le *Stonewall Inn* et les affrontements avec les forces de l'ordre continuent. Dans les années qui suivent, ces évènements deviennent un symbole des luttes d'émancipation homosexuelle et trans', souvent présentés comme le déclencheur des mouvements de libération fleurissant dans divers pays occidentaux. En juillet 1969, soit quelques semaines après les émeutes de Stonewall, est créé le *Gay Liberation Front *(Front de Libération Gay) à New York. Le 28 juin 1970, les premières Gay Prides sont organisées à New York et Los Angeles, commémorant l'anniversaire des émeutes de Stonewall.

[11] *Blue Moon*, « Lune Bleue », célèbre ballade composée en 1934 par Richard Rodgers et Lorenz Hart, reprise par Billy Eckstine (1949), Mel Torme (1949), Elvis Presley (1956).

[12]

Dans le texte, *high-in-the-sky fem*, signifiant littéralement *fem haut dans le ciel*, est un jeu de mot avec *high fem* et *high in the sky*.

[13] « Lune bleue, tu m'as vue me tenir seule, sans un rêve dans mon cœur, sans un amour à moi. »

[14] « Mais tu es soudain apparue devant moi, et quand j'ai regardé, la lune s'était changée en or ! »

[15] Référence à la suite des paroles de la chanson : « Lune Bleue, maintenant je ne suis plus seule, j'ai un rêve dans mon cœur, j'ai un amour à moi. »

CHAPITRE 13

CHAPITRE 13

Après la première Gay Pride, la police a sérieusement intensifié son harcèlement. Les flics griffonnaient nos numéros de plaque d'immatriculation et nous prenaient en photo quand on entrait dans les bars. On organisait régulièrement des soirées dansantes dans un nouveau bar gay, et on écoutait la radio de la police pour prévenir tout le monde quand les flics s'apprêtaient à faire une descente. On entendait parler des réunions du mouvement de libération homosexuelle et du mouvement féministe qui étaient organisées chaque semaine à l'université, mais Theresa était la seule de notre bande à connaitre le campus. C'était encore un monde inconnu pour le reste d'entre nous. Tout changeait si vite. Je me demandais si c'était ça, la révolution.

Un jour, en rentrant du boulot, j'ai trouvé Theresa assise à la table de la cuisine, verte de rage. Quelques lesbiennes d'un nouveau groupe du campus s'étaient moquées d'elle parce qu'elle était fem. Elles lui avaient dit qu'elle avait subi un lavage de cerveau.

- Je suis super énervée, a lancé Theresa en donnant un coup sur la table. Elles ont dit que les butchs étaient de sales machistes.

Je savais bien ce que *machiste* voulait dire, mais je ne comprenais pas du tout ce que ça avait à voir avec nous.

- Elles se rendent pas compte qu'on y est pour rien, nous, dans cette merde ? Et qu'on se la prend simplement dans la gueule ?

- Elles s'en foutent, bébé. Elles sont pas près de nous faire une place.

- Peut-être qu'avec Jan, Grant et Edwin on pourrait aller à une de leurs réunions et leur expliquer ?

Theresa a posé la main sur mon bras.

- Ça va pas aider, mon chou. Elles sont vraiment en colère contre les butchs.

- Pourquoi ?

Elle a réfléchi à la question.

- Je pense que c'est parce qu'elles ont tracé une ligne : les femmes d'un côté et les hommes de l'autre. Les femmes qui, selon elles, ressemblent à

des hommes sont l'ennemi. Et les femmes comme moi couchent avec l'ennemi. On est trop féminines à leur gout.

Je l'ai arrêtée :

- Attends un peu… On est trop masculines et vous êtes trop féminines ? Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? Qu'est-ce qu'il faut qu'on fasse alors ? Prendre un mètre et mesurer pile poil le milieu avec l'index ?

Theresa m'a tapoté le bras.

- Les choses changent, tu sais.

- Ouais, je lui ai dit, mais tôt ou tard, elles rechangeront dans l'autre sens.

- Ça ne revient jamais en arrière, a-t-elle soupiré, ça continue juste à changer.

J'ai frappé sur la table.

- Alors, on les emmerde ! On n'a pas besoin d'elles de toute façon !

Theresa a froncé les sourcils et a joué avec mes cheveux.

- J'ai besoin de ce mouvement, Jess. Et toi aussi. Tu te souviens de ce que tu m'as dit une fois à propos d'une usine où tu travaillais et où les gars ne voulaient pas que les butchs viennent aux réunions syndicales ?

J'ai hoché la tête.

- Ouais, et alors ?

Elle a souri.

- Tu m'as dit que Grant avait envoyé bouler le syndicat. Mais toi, tu savais que le syndicat était une bonne chose. Tu disais que ce qui n'allait pas, c'était que les butchs en soient exclues. T'avais essayé d'organiser l'entrée des butchs dans le syndicat, tu te souviens ?

Theresa m'a tenue serrée contre son corps chaud et m'a embrassé les cheveux. Plutôt que de continuer sa tirade, elle m'a laissé le temps de réfléchir à ce qu'elle venait de dire. J'avais peur, alors je me suis levée et j'ai commencé à préparer le diner. Theresa s'est simplement assise à la table de la cuisine et a regardé au loin, derrière notre arrière-cour.

***

J'aurais aimé qu'on ne soit jamais allées jusqu'à Rochester, ce weekend-là, pour aller voir nos amies dans ce bar. Si on était juste restées à la maison, je ne me serais pas faite embarquer. Mais ça ne servait plus à rien de penser à ça.

J’étais allongé sur le sol d’une cellule, seul, dans un commissariat d’une ville inconnue, la bouche appuyée contre le béton froid. Je me suis demandé si j’étais en train de mourir, parce que j’avais l’impression d’être tirée hors du monde. Deux choses seulement me raccrochaient à la vie : la sensation du béton froid contre mes lèvres et le son étouffé d’une chanson des Beatles sortie d’une radio quelque part dans la prison. *She loves you*, *yeah*, *yeah*, *yeah*[1].

Je flottais entre conscience et inconscience. Theresa était en train de m’aider à m’appuyer contre un mur de briques, sur le parking du commissariat. Elle évaluait du regard l’étendue des dégâts. Elle s’est mordillé la lèvre inférieure en pointant du doigt les taches de sang sur ma chemise.

- Je n’arriverai jamais à enlever ces taches.

Elle a tenu ma tête sur ses genoux durant tout le trajet du retour. Elle me caressait les cheveux du bout des doigts en conduisant, et maintenait ma tête avec douceur quand elle freinait.

Puis je me suis retrouvé à la maison. Theresa était dans la pièce à côté. Je me suis installée dans l’eau chaude et savonneuse du bain et j’ai appuyé ma tête contre la faïence. Seule ma tête, au-dessus des bulles, était réelle. Le bain me détendait, mais je sentais encore la panique me ronger les tripes. À chaque fois que je m’approchais d’une sensation de bien-être, j’étais brutalement rattrapée. La peur m’asphyxiait. J’avais besoin que Theresa vienne, qu’elle m’aide, mais je n’arrivais pas à l’appeler. Ma gorge serrée m’étranglait.

Mes dents me faisaient mal. Quand j’ai appuyé ma langue contre l’une d’elles, celle-ci a sauté et s’est retrouvée dans ma main, comme un chewing-gum dans une petite flaque de mon propre sang. Je me suis précipitée hors du bain en faisant gicler de l’eau sur les bords. J’ai glissé sur le carrelage, soulevé la lunette des toilettes et j’ai vomi.

Quand je me suis regardée dans le miroir, mon reflet faisait peine à voir : ensanglanté, contusionné, cabossé. Je me suis rincé la bouche avec du dentifrice et une lampée d’eau. Mes jambes tremblaient.

Theresa avait laissé un caleçon blanc propre sur les toilettes. Je me suis séché et je l’ai enfilé. Je venais à peine de passer la tête dans mon t-shirt quand Theresa a ouvert la porte de la salle de bain.

- Je, euh… je venais juste voir si on avait des pansements.

À cet instant, une image terrifiante que j’avais refoulée a refait surface : le souvenir du visage de Theresa quand ils m’avaient arrêtée. Dans ses yeux, j’avais vu la douleur de l’écrasement et de l’impuissance. C’était ce que je ressentais presque chaque jour de ma vie.

J’ai écarté ce souvenir pendant que Theresa, debout dans la salle de bain, scrutait mon visage. Ses yeux étaient rouges et humides. Mes yeux à moi étaient secs comme la poussière. Ma respiration était lente et calme. J’avais plus l’impression d’inspirer et d’expirer de la mélasse que de l’air. Theresa a touché mon visage avec sa main, tournant légèrement ma tête pour étudier le gonflement autour de ma bouche.

Je n’avais pas les mots. Si j’avais su les trouver, je les lui aurais livrés. Mais rien ne me venait. J’ai regardé les émotions se succéder sur son visage, mouvantes comme des dunes de sable balayées par le vent. Elle ne trouvait pas de mots non plus. À quoi auraient-ils ressemblé s’ils avaient résonné dans l’air ?

Theresa s’est mordu la lèvre inférieure et a fermé les yeux. Je me suis assis sur la cuvette des toilettes. Elle a nettoyé la plaie autour de ma bouche avec de l’eau oxygénée.

- Je vais te mettre deux pansements, a-t-elle dit, pour être sure. Tu auras peut-être besoin de points de suture.

J’ai fait non de la tête, en m’efforçant de ne pas trop bouger. Pas d’hôpital. J’avais besoin de douceur et de sécurité. Theresa m’apportait les deux. Elle m’a emmenée jusqu’au lit. Elle m’a pris dans ses bras, elle m’a caressé, elle a passé sa main dans mes cheveux et s’est mise à pleurer.

Plus tard, quand je me suis réveillée, j’ai réalisé que Theresa n’était pas à mes côtés. Il faisait encore nuit. Je me suis dirigée vers la cuisine en chancelant. Mon corps me faisait mal, mais je savais que les pires douleurs et courbatures viendraient le lendemain.

Theresa était assise à la table de la cuisine, la tête entre les mains. J’ai remarqué que le niveau de whisky avait baissé dans la bouteille. J’ai ramené sa tête contre mon ventre et j’ai caressé ses cheveux.

- Je suis désolée, a-t-elle répété en boucle. Je suis tellement désolée.

Elle s’est maladroitement remise sur ses pieds et s’est affalée sur moi avec lourdeur. J’ai senti la frustration grandir en elle comme un orage prêt à exploser. Je l’ai entendue venir à travers les sons étouffés de sa gorge. Elle m’a martelée avec ses poings.

- Je n’ai pas pu les arrêter ! a-t-elle hurlé. Ils m’ont tout de suite menottée. Je n’ai rien pu faire.

Je me sentais exactement pareil. On vivait vraiment les choses de la même façon. On n’avait peut-être pas les mots qu’il fallait, mais on savait toutes les deux très bien ce qui nous étouffait. Il y avait tellement de choses que j’aurais voulu lui dire à ce moment-là. Mes émotions remontaient dans ma gorge et y restaient coincées, comprimées comme un poing serré.

J’ai embrassé son front en sueur.

- Ça va, ai-je murmuré. Ça va aller.

L’ironie de mes mots nous a fait sourire toutes les deux. J’ai pris sa main et je l’ai entrainée vers notre lit. Les draps étaient froids. Le ciel de la nuit était rempli d’étoiles. Theresa a levé les yeux vers moi. Son visage était doux et attentionné.

L’espace d’un instant, j’ai failli lui dire que j’avais peur de ne pas pouvoir continuer comme ça encore longtemps -- malgré son amour. Les émotions montaient de ma gorge vers ma bouche et les mots se heurtaient à l’arrière de mes dents. Puis ils se sont évanouis. Theresa m’a questionné du regard. Je n’avais pas de réponse. Je ne parvenais pas à trouver quoi dire. Alors, comme je n’avais aucun mot à offrir à la femme que j’aimais, je lui ai donné toute ma tendresse.

***

J’ai trouvé Theresa dans la salle de bain en train de se rincer le visage à l’eau froide. Ses yeux étaient rouges et gonflés à cause des gaz lacrymogènes. J’ai essayé de la prendre dans mes bras, mais elle était tout excitée. Elle s’est reculée et a commencé à me parler de ce qui s’était passé sur le campus. Tous ses mots s’entrechoquaient de manière confuse.

- Les étudiantes appellent à la grève ! Ils ont bloqué le campus et la rue principale. Il y avait partout des flics en tenue anti-émeute. Je suis restée dans le coin mais il y avait tellement de gaz lacrymo que j’ai fini par ne plus rien voir. Ma copine Irma m’a vue et m’a ramenée à la maison en voiture. On dirait que je vais pas retourner bosser avant un bon bout de temps.

J’ai secoué la tête d’étonnement.

- Tu vas pas avoir des problèmes si tu pointes pas ?

Theresa a souri et m’a caressé la joue.

- Est-ce que tu traverserais un piquet de grève ? m'a-t-elle demandé. Viens avec moi dans la cuisine, je veux te montrer quelque chose.

J'ai préparé du café pendant qu'elle déballait un paquet qu'elle avait rapporté à la maison.

- Laquelle de ces affiches tu préfères ? m'a-t-elle demandé.

J'en ai tenu une devant moi.

- Tu te rends compte de ce que c'est ?

Elle a hoché la tête.

- Ça ressemble à ce que c'est.

J'ai de nouveau regardé l'affiche.

- Il n'y a pas des lois contre ça ?

Elle a ri doucement.

- Comme t'es coincée ! Et qu'est-ce que tu penses de celle-là ?

C'était l'image de deux femmes nues dans les bras l'une de l'autre. J'ai lu les mots à haute voix : « La sororité : faites-en une réalité ».

- Ça veut dire quoi ? ai-je demandé.

Theresa souriait toujours.

- Réfléchis, Jess ! Ça veut dire que les femmes doivent rester soudées. Est-ce qu'on peut la mettre au mur ?

J'ai haussé les épaules.

- Ben oui, si tu veux. Tu t'y mets vraiment à ces trucs de libération des femmes, hein ?

Theresa m'a fait asseoir sur une chaise de la cuisine et elle s'est assise sur mes genoux. Elle a écarté mes cheveux de mes yeux.

- Ouais, a-t-elle commencé, je m'y mets vraiment. Je me rends compte de plein de trucs sur ma vie. Sur le fait d'être une femme. Des trucs auxquels je n'avais jamais pensé avant de rencontrer le mouvement des femmes.

Je l'écoutais.

- Je les sens pas trop, moi, lui ai-je répondu. Peut-être parce que je suis une butch.

Elle a posé un baiser sur mon front.

- Les butchs aussi ont besoin du mouvement de libération des femmes.

J'ai éclaté de rire.

- Ah oui, vraiment ?

- Mais oui ! Tout ce qui est bon pour les femmes est bon pour les butchs ! a-t-elle confirmé.

- Ah oui ?

- Ouais, et y’a autre chose, a-t-elle continué.

- Hmmm, ai-je soupiré. C’est quoi ?

Theresa a souri.

- Quand une femme me dit : « si je voulais un homme, j’irais avec un vrai », je lui réponds : « moi, je suis pas avec un faux mec, je suis avec une vraie butch ».

J’ai eu un grand sourire de fierté.

- Mais, a-t-elle ajouté, ça ne veut pas dire que les butchs n’ont pas deux ou trois trucs à tirer du mouvement des femmes, pour apprendre à mieux respecter les fems.

J’ai fait descendre Theresa de mes genoux.

- Hé, mais de quoi tu parles ?

Je me suis levée et j’ai commencé à faire la vaisselle.

Elle m’a fait tourner sur moi-même en me prenant par les épaules.

- Ce que je dis, a-t-elle expliqué, c’est qu’il est temps que les femmes commencent à regarder comment elles se traitent les unes les autres. Les fems aussi doivent travailler là-dessus.

Il y a eu un court silence, mais je l’ai saisi.

- Qu’est-ce que les fems ont besoin d’apprendre ?

Theresa a réfléchi un moment.

- Elles doivent apprendre à être solidaires. À être loyales les unes envers les autres.

- Hum, ai-je grommelé en pesant l’information. Et qu’est-ce que les butchs doivent apprendre ?

Theresa m’a repoussée contre l’évier.

- La prochaine fois que vous toutes, les butchs, vous serez ensemble à parler au bar, écoute combien de fois tu entends les mots « poulette », « gonzesse », « nibards » ou « pare-chocs ».

Theresa a appuyé son corps contre moi.

- Bébé, tu vois, des fois tu dis des trucs comme : « Je ne comprendrai jamais les femmes » ? Eh bien, penses-y, mon amour : tu es une femme. Alors, qu’est-ce que ça dit en réalité ? C’est un peu comme un flingue avec un canon ouvert des deux côtés. Quand tu tires, tu finis par te blesser toi aussi.

Je me suis retourné pour finir la vaisselle en silence. Theresa a enroulé ses bras autour de moi.

- Mon chou ?

- Oui, je t’ai écouté. J’y réfléchirai.

Je suis restée silencieuse pendant un long moment.

- Mais, attends une seconde, ai-je dit en me retournant vers elle. Je ne dis pas que je ne comprendrai jamais les femmes. Je dis que je ne comprendrai jamais les fems.

Theresa a souri. Elle a passé ses doigts dans la boucle de mon jean et elle a attiré mon bassin contre le sien.

- Oh bébé, a-t-elle murmuré avec sensualité, tu as raison sur ce coup-là.

***

*Surprise ! *Il y avait plein d’amies dans notre salon. Theresa était rayonnante.

- Joyeux anniversaire, mon cœur.

Son sourire s’est effacé de son visage. Elle m’a saisi la tête avec douceur et l’a tournée vers elle. L’entaille au-dessus de mon œil semblait plus grave qu’elle ne l’était en réalité.

Elle m’a calmement pris par la main.

- Viens, on va aller nettoyer ça.

Je me suis assise sur les toilettes et elle a commencé à tamponner la blessure.

- Qu’est-ce qui s’est passé ?

J’ai haussé les épaules.

- Trois gars devant le 7-Eleven[2]. Ils étaient bourrés.

- Tu vas bien ?

J’ai souri.

- Oui et non.

Elle a posé deux pansements sur la coupure.

- Peut-être que cette fête n’était pas une si bonne idée, finalement, a-t-elle soupiré.

Je lui ai pris la main.

- Tu rigoles ? Toutes les personnes que j’aime sont réunies, justement quand j’ai besoin d’elles.

Theresa m’a embrassée sur le front. Elle a pris ma main et l’a retournée. Les articulations de mes doigts étaient gonflées et saignaient.

Elle a souri.

- Très bien, bébé. J’espère que tu leur as donné du fil à retordre à ces salauds.

- C’était du trois contre un, mais ils étaient vraiment très très bourrés. J’ai fait de mon mieux.

Elle a attiré ma tête contre son ventre avec douceur. Elle m’a embrassé les cheveux et y a passé ses doigts.

- T’as été super, bébé.

Ça avait été une fête formidable. L’ambiance était redescendue mais on pouvait toutes sentir à quel point on comptait les unes pour les autres.

Jan était appuyée sur le bord du réfrigérateur. J’ai pris deux bières et je lui en ai offert une.

- Ça va ? a-t-elle demandé.

J’aurais voulu lui dire que j’avais le sentiment de ne pas aller bien du tout. C’était si dur d’être différente. Je n’avais jamais une seconde de répit. Je me sentais toute désorientée et mon corps fatigué me pesait. Je voulais lui dire tout ça. Mais les mots ne venaient pas.

J’ai haussé les épaules.

- J’ai vingt-et-un ans aujourd’hui et je me sens vieille.

J’ai perçu la tristesse dans le sourire de Jan.

- T’as traversé beaucoup de choses. L’âge ne se compte pas toujours en années. Tu sais, c’est comme quand on scie le tronc d’un arbre pour compter le nombre d’anneaux. Tu as un tas d’anneaux dans ton tronc, toi. Et tu sais quoi ? Je crois qu’il est temps que j’arrête de t’appeler « gamine ». Ça fait longtemps que t’es plus une gamine.

J’ai hoché la tête. Ed a surgi derrière moi et m’a pris par les épaules.

- Joyeux anniversaire, mon pote.

J’ai glissé mon bras autour de sa taille pour la serrer plus fort.

- Hé, nous a lancé Grant. Vous êtes toutes là, agglutinées devant le frigo. Qu’est-ce qu’il faut faire pour avoir une bière ici, bordel ?

- Tu dois me faire un câlin, ai-je réclamé.

- Oh, viens par là !

Grant a ri et elle a passé ses bras autour de moi.

- Maintenant, donne-moi une bière !

J’ai entendu le son de la voix de Tammy Wynette chanter *Stand By Your Man*. Je suis allé chercher Theresa dans le salon et je lui ai tendu la main. Elle a pressé son corps contre le mien. On a commencé à suivre la musique ensemble. Elle a fait courir ses doigts le long de ma nuque. Je l’ai serrée

plus fort, cherchant du réconfort contre son corps. Elle m'en a donné. Ses bras me semblaient être le seul havre de paix au monde.

- Bébé, a-t-elle murmuré, est-ce que ça va ?

- Ouais, ai-je répondu. Je vais bien.

***

- Salut, chérie.

Theresa se tenait dans l'encadrement de la porte de la cuisine. J'ai croisé les bras.

- Le diner est foutu, j'ai dit.

Theresa s'est avancée vers moi, bras tendus. Je l'ai esquivée.

- T'étais où ?

- Oh, bébé, a-t-elle répondu en m'embrassant dans le cou, t'avais oublié que j'avais cette réunion ce soir après le travail ?

- Quelle réunion ? ai-je demandé en faisant la moue. Tu batailles encore pour te faire une place dans ces réunions féministes ?

Comme prévu, j'avais visé droit dans le mille.

- Eh bien non. C'était pour réunir du soutien pour les Indiens de Wounded Knee[3], figure-toi. J'aurais pensé que tu serais sensible à ce genre de choses.

Theresa avait marqué un point. Son ton s'est adouci.

- Toujours pas de travail, bébé ?

J'ai fait non de la tête.

- Rien. J'aurais jamais pensé que ça arriverait. Qu'il y ait si peu de boulot pendant si longtemps. Il ne me reste plus que cinq semaines de chômage.

Theresa a hoché la tête et m'a caressé les cheveux.

- On va se débrouiller.

- Pas si tu continues à foutre en l'air les repas que je te prépare. On verra, tiens, si je me décarcasse encore pour toi.

- T'inquiète pas mon cœur, a-t-elle murmuré, ça va aller. Tu vas trouver du boulot bientôt, tu verras.

Elle se trompait. En 1973, c'en était venu au point où on aurait dit que toutes les personnes qu'on connaissait avaient été virées[4].

Theresa a perdu son travail à l'université, ce qui a anéanti nos espoirs de vacances ensemble. On en avait pourtant bien besoin. Les mois passés à

chercher un boulot se faisaient sentir et l'argent commençait à manquer. Il fallait qu'on s'en sorte, mais toutes les issues semblaient bloquées.

- Je ne veux même plus partir en vacances, ai-je annoncé un jour à Theresa.

- T'es folle ? a-t-elle crié. On va devenir dingues si on se casse pas d'ici bientôt. On sort jamais, on fait jamais rien.

Je me suis affalée sur la table de la cuisine.

- Ça devient trop flippant là dehors, tu sais, Theresa. Ça a l'air de pire en pire. Au point que je déteste même sortir maintenant.

Theresa s'est assise près de moi.

- T'es déprimée, c'est tout. C'est une raison de plus pour partir d'ici.

Je n'étais pas sûr de comprendre ce qu'elle voulait dire.

- Écoute ce que je te dis. C'est de plus en plus dur dehors !

Theresa a tapé du poing sur la table.

- Mais ça a toujours été dur ! Quand est-ce que ça a été plus simple, dis-moi ?

- Putain, mais j'y crois pas ! ai-je hurlé. J'essaie de te dire que je peux pas encaisser plus, et toi tu me reproches de me laisser abattre ?

Theresa s'est appuyée sur le dos de la chaise en cherchant à capter mon regard avec ses yeux.

- Jess, j'ai jamais dit que tu te laissais abattre !

Ses mots ont résonné dans le silence de la cuisine. Je me suis levée et je me suis dirigée vers la chambre.

- Jess, attends un peu. Où tu vas ?

- Au lit. Je suis vraiment crevée.

***

Quand je suis arrivée devant l'agence d'intérim de Chippewa Street à l'aube, deux hommes étaient adossés à l'entrée du bureau.

- Hé, bulldagger ! m'a interpellée l'homme aux cheveux noirs.

Son ami a ri. Ils étaient tous les deux bourrés. Une fois de plus, il n'y avait sans doute pas de boulot à l'intérieur.

L'homme aux cheveux blonds s'est touché l'entrejambe.

- J'ai du travail pour toi ici, bulldagger. Mais c'est un boulot important, tu crois que tu peux t'en charger ?

J'ai continué mon chemin sans répondre à leurs ricanements.

J’ai salué le répartiteur.

- Salut Sammy.

Il avait l’air désolé.

- Tu veux attendre par ici, Jess ? Peut-être qu’autour de 10h30, on aura besoin de deux ou trois gars.

Je me suis demandé si je correspondais bien à cette catégorie -- si j’étais un des gars.

J’ai observé autour de moi les mecs qui attendaient pour bosser. Certains fixaient le plafond. Leurs cigarettes sans filtre se consumaient dangereusement jusqu’à presque bruler leurs doigts jaunis par le tabac. D’autres me lançaient des regards chargés de colère. Je ne leur avais rien fait, mais sur le moment, j’étais la personne la plus simple à haïr.

- Nan, Sammy. Appelle-moi plus tard si t’as quelque chose, OK ?

Sammy a hoché la tête et m’a fait un signe de la main.

- Peut-être demain, Jess.

- Ouais, peut-être demain.

Je me suis armé de courage avant de repasser devant les deux hommes dehors. Je savais qu’ils m’attendaient. Quand je suis arrivé à leur niveau, le brun m’a lancé une bouteille de rhum vide qui a atterri à mes pieds. Je suis tombée en arrière, contre le mur de briques, sonnée.

- Putain de il-elle ! Vous volez notre boulot ! a-t-il hurlé alors que je m’éloignais rapidement.

Je me suis demandé qui je pouvais bien blâmer, moi.

Cette nuit-là, je me suis réveillée en plein milieu d’un rêve. La lumière de la lune illuminait notre chambre. Je voulais me replonger dans le rêve, mais j’étais déjà trop réveillée. Je me sentais encore emplie des sensations que j’y avais ressenties.

Dans le rêve, je marchais à travers une ville. Toutes les fenêtres étaient fermées. Il n’y avait aucun signe de vie : personne, pas un aboiement, rien. Tout était totalement silencieux.

La ville était entourée de champs et de forêts. Je suivais un filet de fumée dans le ciel au-dessus de la forêt et j’ai trouvé une hutte au milieu d’une petite clairière. Je me suis faufilé à l’intérieur à quatre pattes. Un modeste feu brulait au centre. J’ai pressé ma joue contre le sol chaud près du foyer et j’ai attendu.

Toutes les drags queens étaient là : Justine, Peaches et Georgetta. Butch Al était là aussi, et Ed. Il y avait d’autres gens autour, mais des ombres

couvraient leurs visages. Je me suis aperçue que Rocco était assise près de moi. Elle s'est avancée vers moi et a passé la main sur ma joue. J'ai touché mon propre visage. J'ai senti la peau rugueuse d'une barbe de plusieurs jours. J'ai caressé mon torse plat. Je me sentais bien dans mon corps, à l'aise au milieu de mes amies.

- Où sont les autres ? ai-je demandé.

Justine a hoché la tête.

- Tout le monde va dans des directions différentes.

J'ai été envahie par un sentiment d'abandon.

- On ne se retrouvera plus jamais.

Peaches riait doucement.

- On se retrouvera, petite, ne t'inquiète donc pas.

Je me suis allongé et j'ai serré la main de Peaches.

- S'il te plait, ne m'oublie pas. S'il vous plait, que personne ici ne m'oublie. Je ne veux pas disparaitre.

Peaches m'a enlacée et m'a attirée contre elle.

- Tu es l'une d'entre nous, gamine. Tu le seras toujours.

J'étais paniquée.

- Je suis vraiment comme vous ? J'ai vraiment ma place ici ?

Des rires affectueux ont répondu à ma question. Une par une, chaque personne dans la cabane m'a prise dans ses bras. Je me sentais en sécurité et aimé, dans leurs bras.

Puis, j'ai regardé vers le haut : la hutte n'avait pas de toit. Les étoiles brillantes clignotaient comme des lucioles. L'air frais sentait l'eucalyptus. J'ai croisé mes jambes face au feu et je me suis réchauffée avec délectation.

- Où est Theresa ? j'ai demandé.

***

Je me suis réveillé sans entendre la réponse. J'ai secoué doucement Theresa.

- Bébé, s'il te plait, réveille-toi !

Elle a levé sa tête de l'oreiller.

- Qu'est-ce qu'il y a, Jess ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Je viens de faire un rêve incroyable.

Theresa s'est frotté les yeux.

- J’étais dans un endroit qui avait l’air ancien, en plein air, dans une forêt. J’étais avec Peaches, Justine et Georgetta. Et Rocco était assise près de moi.

Je ne savais pas comment lui décrire les émotions que j’avais ressenties dans ce rêve.

- Je sentais que j’étais comme elles, tu vois ?

J’ai senti la main de Theresa caresser l’arrière de mon t-shirt, puis elle s’est rendormie.

- Theresa.

Je l’ai secouée à nouveau. Elle a ronchonné.

- J’ai oublié de te raconter une partie du rêve. J’avais une barbe et ma poitrine était plate. Et ça me rendait tellement heureuse. C’était une partie de moi que je ne peux pas expliquer, tu comprends ?

Theresa a secoué la tête.

- Qu’est-ce que ça veut dire, Jess ?

J’ai écrasé ma cigarette.

- C’était comme un truc qui était en moi depuis longtemps. Comme si j’avais grandi différemment. Jamais de ma vie je n’ai voulu être différente, mais dans le rêve, j’aimais ça et j’étais avec d’autres gens qui étaient différents, de la même façon que moi.

Theresa a hoché la tête.

- Mais je croyais que c’était ce que tu avais ressenti en découvrant les bars.

J’ai réfléchi un moment à ce qu’elle venait de dire.

- C’est vrai, ai-je repris, c’était la même chose. Mais dans le rêve, c’était pas le fait d’être gay, c’était le fait d’être un homme ou une femme. Tu vois ce que je veux dire ? D’habitude, je dois toujours prouver que je suis comme les autres femmes, mais dans le rêve, je ne ressentais pas cette obligation. Je ne suis même pas sure que je me sentais comme une femme.

La lune éclairait l’air renfrogné de Theresa qui fronçait les sourcils.

- Tu te sentais comme un homme ?

- Non. C’est ça qui est bizarre. Je me sentais ni homme, ni femme, et j’aimais cette façon d’être différente.

Theresa n’a pas répondu tout de suite.

- Tu traverses beaucoup de changements en ce moment, Jess.

- Ouais. Mais qu’est-ce que tu penses de mon rêve ?

Theresa m’a jeté un oreiller.

- Je pense qu'il faut qu'on se rendorme.

Quelle que soit la réponse que j'attendais de Theresa, ce n'était pas celle-là. Mais le sujet n'allait pas être clos si facilement.

Vers la fin de l'été, Edwin et Grant ont débarqué chez nous. Jan est arrivée plus tard, avec des sacs de courses. Jan et sa nouvelle amante Katie avaient l'air très mal à l'aise, comme si elles s'étaient engueulées avant.

- C'est vraiment la crise, a dit Grant. Il faut qu'on change notre apparence ou on finira par crever de faim. Katie a ramené quelques perruques et du maquillage. Il y a un peu de boulot dans les supermarchés. Bon dieu, je sais pas pour vous, mais moi j'ai vraiment besoin de bosser. C'est juste pour un moment, le temps que les usines rouvrent.

Katie et Theresa se sont retirées dans la cuisine.

On était donc quatre stone butchs en train d'essayer des perruques à la mode. C'était comme Halloween, sauf que c'était effrayant et douloureux. Les perruques nous donnaient l'impression de nous tourner nous-mêmes en ridicule.

- J'en ai mis une. Jess, maintenant c'est ton tour, m'a dit Grant.

Edwin secouait la tête pendant qu'elle tenait le miroir devant moi.

J'ai jeté violemment la perruque par terre.

- Je ressemble encore plus à une il-elle avec cette perruque qu'avec une putain de banane !

- OK, fais comme tu veux, alors ! a crié Grant.

- Fous-moi la paix, Grant, j'ai hurlé en retour. Tu crois que t'es la seule à flipper ?

Grant s'est collée nez-à-nez avec moi.

- Bordel, qu'est-ce que je vais faire s'ils me mettent à la rue, hein ?

Je ne voulais pas me battre avec elle.

- Écoute, Grant. Si ça marche pour toi, alors vas-y, fais-le. Mais personne ne va m'embaucher avec cette putain de perruque sur le crâne. Et le maquillage non plus, ça va pas aider. Il faudrait me mettre un panier en osier sur la gueule pour cacher qui je suis.

Jan s'est levée et est partie. Comme ça, sans rien dire. Ed est allée chercher Katie à la cuisine pour la prévenir. Avec Grant, on s'est serré la main à contrecœur.

- Bébé, j'ai dit à Theresa, si ça te dérange pas, Ed, Grant et moi, on va aller chercher Jan et peut-être boire quelques bières, d'ac ?

Je savais que Theresa aurait préféré que je reste, mais comme Katie aussi était super énervée, elle m'a juste fait oui de la tête.

On était toutes les quatre assises en silence autour d'une table, dans l'arrière-salle d'un bar presque vide du West Side. On évitait de se regarder, Jan, Grant, Edwin et moi. On fixait nos bières des yeux, comme si elles allaient nous donner les réponses qu'on cherchait.

- J'ai fait beaucoup de rêves, dernièrement, ai-je commencé. La nuit dernière, y'a eu ce cauchemar. J'étais poursuivie par quelque chose jusqu'au bord d'une falaise. J'avais peur de ce qui arrivait derrière moi, et je ne savais pas ce qu'il y avait devant moi. Et d'un coup, j'ai décidé qu'il valait mieux sauter plutôt qu'attendre que la chose me rattrape.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? a demandé Grant.

- Tu le sais bien, j'ai répondu.

Elle a haussé les épaules.

- Je sais ce que tu ressens. Mais je ne comprends pas ce que ça veut dire.

J'ai regardé Ed. Elle savait de quoi je parlais. J'en étais sure.

- J'ai pas mal pensé à Rocco, ai-je dit.

Jan a soupiré et a fait un mouvement de la tête. Elle était en train d'arracher l'étiquette de sa bouteille de bière avec ses ongles.

- J'étais sure que tu étais en train de parler de ça.

- Je peux pas m'empêcher de penser que je serais plus en sécurité. Vous comprenez ?

Ed évitait toujours mon regard.

Grant a hoché la tête.

- J'avoue que j'y ai pensé aussi. Tu connais Ginni ? Elle a été acceptée dans le programme de changement de sexe, maintenant elle se fait appeler Jimmy.

Edwin a lancé à Grant un regard furieux.

- Il nous a demandé de dire il, tu te rappelles ? On doit respecter ça.

Jan a reposé sa bouteille sur la table.

- Ouais, mais je suis pas comme Jimmy. Jimmy m'a dit qu'il pensait déjà être un garçon même quand il était petit. Je suis pas un mec, moi.

Grant s'est avancée vers elle.

- Comment tu sais ça ? Comment tu sais qu'on est pas des hommes ? On peut pas non plus dire qu'on soit des vraies femmes, hein ?

Edwin a secoué la tête :

- Putain, j'ai pas la moindre idée de ce que je suis !

Je me suis approchée d'elle et j'ai posé mon bras sur ses épaules.

- T'es mon amie.

Ed a eu un rire cynique.

- Oh super. Avec ça, je vais pouvoir payer mon loyer ! Merci.

- Oh va te faire foutre ! je lui ai dit en lui embrassant l'épaule.

Grant est partie commander une autre tournée au comptoir. Jan a filé aux toilettes. Je l'ai regardée pousser la porte des toilettes sur laquelle était écrit *Femmes*. Aucune femme n'est sortie en courant, aucun homme ne l'a suivie pour la jeter dehors, alors je me suis dit que ça devait aller.

Ed m'a tapé sur l'épaule.

- Je suis désolée, a-t-elle dit.

- Ça fait combien de temps qu'on est amies, Ed ?

Elle a baissé les yeux. J'ai continué :

- Alors, comment ça se fait que tu ne me dises pas ce qui t'arrive ? Tu sais que j'ai deviné, mais tu vas pas lâcher le morceau.

Ed a haussé les épaules

- J'ai honte.

- Honte de faire ça ou honte tout court ?

Grant est revenue à la table en trimbalant maladroitement les quatre bières. Jan a rappliqué peu après. Ed n'arrêtait pas de se frotter les yeux.

- Qu'est-ce qui se passe ? a demandé Grant.

J'ai regardé Ed.

- Y'a pas de honte à avoir.

Ed a hoché la tête :

- Ouais, je sais.

- On est toutes face au même questionnement, t'es pas toute seule, lui ai-je rappelé. Si tu peux pas t'ouvrir à tes amies, à qui tu vas parler de ça, bordel ?

- Je sais qu'il va bien falloir que j'en parle, a soupiré Ed.

- Quelqu'un va enfin me dire ce qui se passe, bordel ? a grogné Grant.

Ed a soupiré, avant de continuer :

- J'ai commencé à prendre des hormones masculines. Je les ai eues au marché clandestin, avec le charlatan un peu flippant.

- Putain de merde, a dit Grant. Waouh. Mais comment t'as deviné ça, Jess ?

- Ben, ta voix est en train de changer, Ed. Juste un petit peu, mais je l'entends. Et puis, forcément, je le sais. Je lutte avec le même souci, moi

aussi.

Grant a tapé du poing sur la table, en rythme avec la musique du jukebox.

- Ed, tu pourrais me donner le nom de ce médecin ? Je dis pas que je vais faire quoi que ce soit. Mais j'aimerais avoir plusieurs options. Tu vois ce que je veux dire ?

Ed a hoché la tête.

J'ai frappé la table, dans un geste de frustration.

- J'ai besoin de parler à Rocco. Quelqu'un sait où elle est ?

Tout le monde a fait non de la tête.

- Qu'est-ce que ça fait ? Est-ce que ça dure juste un temps ? Je veux dire, est-ce qu'on pourra redevenir des butchs après, quand ce sera moins dangereux ?

Grant a souri d'un air triste.

- J'ai vu un film un jour. C'était sur un mec qui avait une maladie incurable, alors des scientifiques l'ont congelé. Plus tard dans le futur, d'autres médecins ont trouvé comment soigner sa maladie, alors ils l'ont ramené à la vie et l'ont guéri. Mais le seul problème, c'était que le mec venait du passé, et qu'il n'arrivait plus du tout à s'adapter au présent.

Je retenais mes larmes.

- Ouais, mais nous on n'est pas malades.

Jan a approuvé :

- Ouais, et qu'est-ce qui vous dit qu'un jour ce sera possible pour une butch de marcher dans la rue sans danger ? Peut-être que c'est foutu pour les gens comme nous. Peut-être qu'on est coincées là-dedans pour toujours.

Jan a baissé la tête.

- Ma sœur m'a dit que je pouvais venir vivre chez elle et son mari à Olean. Ils gèrent une petite laiterie. Le problème, c'est qu'ils ont dit que je pouvais emménager chez eux seulement si je venais seule, sans Katie. Ils disent qu'ils ne veulent pas que leurs filles voient ce genre de trucs tordus et contre-nature.

Elle a cogné lourdement la table.

- J'ai quarante-quatre ans, bordel. Et ma petite sœur me traite comme si elle était ma mère. C'est pas juste. Rien de tout ça n'est juste.

J'ai hoché la tête.

- Qu'est-ce que tu vas faire ?

Elle a haussé les épaules.

- J’en sais rien encore, a-t-elle répondu en passant son bras autour de mes épaules. C’est censé être moi la vieille bull, mais là, j’aimerais bien avoir une ainée à qui parler. Je voudrais que Butch Ro soit encore en vie. Elle, elle saurait quoi faire.

J’ai souri avec tristesse.

- Je suis pas sure, Jan. Je crois qu’aucune d’entre nous ne sait ce qu’il faut faire.

Grant s’est levée.

- Je vais aller acheter un pack de bières et rentrer à la maison me coller devant la télé. Vous voulez venir ?

J’ai secoué la tête. Jan et Grant sont parties ensemble.

Ed a enfilé sa veste.

- Hé Ed, je lui ai dit, il faut qu’on parle, mon pote. Si tu parles pas, tu vas exploser. Et moi, j’ai vraiment besoin de te parler. J’ai la trouille, Ed.

Elle s’est mordu la lèvre inférieure en fixant le sol.

- Tu te rappelles le bouquin que je t’ai filé ?

J’avais espéré qu’elle ne me poserait pas de questions là-dessus. J’avais apprécié le cadeau mais je ne l’avais pas lu.

- Ouais, le livre de Du Bois ?

Ed a hoché la tête.

- Il y a ce paragraphe que j’ai souligné pour toi. Je l’ai recopié sur un papier que j’ai tout le temps dans mon portefeuille. Lis-le. C’est comme ça que je me sens. Je pourrais pas le dire mieux.

J’étais si près d’elle que je pouvais sentir l’odeur délicate de sa peau et de ses cheveux.

- Ed, j’ai dit tout bas, je veux pas te perdre. Tu es mon amie. Je t’aime tellement fort.

Elle m’a repoussée fermement.

- Il faut que j’y aille, je t’appellerai.

- Ed, attends, hum, c’est quoi le nom de ce docteur ?

Elle a soupiré, puis elle a griffonné le nom et l’adresse sur une serviette en papier.

- Bonne chance, a-t-elle dit.

Je lui ai tapé amicalement sur l’épaule.

- Merci. J’en ai besoin.

J’avais trainé trop longtemps dehors. Je savais que ce n’était pas bien. Quand je suis rentrée à la maison, j’étais bien saoule. Je ne m’attendais pas

à ce que Theresa soit encore debout à m'attendre. Elle était assise sur le canapé du salon dans un silence si complet que j'ai failli sauter au plafond quand elle s'est mise à parler.

- T'étais où ?

Quelque chose dans le ton de sa voix m'a fait peur.

Je me suis assis près d'elle sur le canapé. Je voulais la toucher mais j'ai commencé à réaliser à quel point elle était en colère contre moi. Au bout d'un moment, elle s'est rapprochée et elle a attiré tout le poids de mon corps contre elle. Elle était plus inquiète et contrariée qu'énervée.

- Je suis désolée, chérie, vraiment désolée, je lui ai dit. J'ai pensé qu'à moi. Je suis désolée.

Elle a hoché la tête.

- T'étais où ?

Je n'ai pas répondu tout de suite. J'étais bourrée et un peu perdue.

- Je sais bien où j'étais. Je sais juste pas où je vais.

C'était le seul truc que j'avais trouvé à dire.

Elle a regardé mon visage en essayant d'y lire toutes mes pensées et toutes mes émotions. Je ne sais pas si elle y a trouvé ce qu'elle cherchait, mais elle s'est mise ensuite à me caresser les cheveux.

- Tu te rappelles ce que je t'ai raconté sur Butch Al et sur Jacqueline ?

Elle a tressailli. J'ai continué.

- Theresa, je commence à croire que je vais passer par là moi aussi.

Elle m'a regardée. Elle avait l'air calme et inquiète en même temps.

- Jan, Grant, Ed et moi, on a parlé presque toute la nuit, ai-je expliqué.

- Oui, ça en a tout l'air, a-t-elle dit en souriant. Vous avez parlé de quoi ?

- Bébé, je peux pas survivre en tant que il-elle plus longtemps. Je peux pas continuer à me prendre le système en pleine face, comme ça. Je vais pas tenir le coup.

Theresa m'a serré encore plus fort. Elle n'a pas dit un mot.

- On a parlé de peut-être commencer à prendre des hormones. Des hormones masculines. J'ai pensé que je pourrais peut-être essayer de passer en tant qu'homme.

J'attendais que Theresa dise quelque chose. Je pouvais entendre sa respiration, profonde et régulière. Je lui ai caressé l'épaule et le bras. Je sentais sous ma main le contour de chacun de ses muscles.

- Bébé, il faut qu'on en parle, ai-je dit.

Elle est restée un long moment assise en silence à côté de moi. Puis elle s’est levée sans un mot et elle est allée se coucher.

***

On n’a pas reparlé de ça pendant des semaines. D’ailleurs, on n’a pas beaucoup parlé tout court. En revanche, on trouvait régulièrement des petits trucs sur lesquels se prendre la tête, des petites explosions qui menaçaient d’en déclencher des plus grosses.

Quand j’ai commencé à me fermer sexuellement, Theresa réussissait encore à faire fondre mon mur de glace. Mais petit à petit, je me suis transformé en un roc monolithique d’émotions. Je me suis complètement fermé, comme un bloc de granit. J’avais besoin que Theresa en taille la pierre et qu’elle m’en libère, mais au lieu de ça, elle perdait patience et me maudissait. Ça ne marchait pas. J’étais toujours bloquée en stone, figée dans la pierre[5].

- Parle-moi ! a-t-elle crié.

- Je regarde la télé, ai-je menti.

Elle s’est levée et s’est plantée devant la télé.

- Tu me parles jamais.

J’ai soupiré de manière exagérée, pour bien montrer mon exaspération.

- Super. Maintenant, tu veux bien parler. Génial. Eh bien, allons-y, parlons.

Mon ton était plat et scellé comme une porte encore fermée à double tour.

- Tant pis, a lancé Theresa.

Elle est sortie de la pièce en claquant la porte, furieuse.

J’ai continué à regarder la télé. Elle a claqué la porte de la chambre. Maintenant, nos deux portes étaient fermées. J’ai éteint la télé et j’ai fumé en silence. Les murs de pierre qui m’entouraient étaient en train de s’effriter. Je me sentais vulnérable et à vif. Maintenant que Theresa avait battu en retraite, je me rappelais à quel point j’avais besoin d’elle.

Tout à coup, je me suis mis à paniquer. Peut-être que je l’avais déjà perdue et que je ne m’en étais juste pas rendu compte. Je me suis levé et je me suis lentement dirigé vers la chambre. Au même moment, Theresa a ouvert la porte et s’est avancée vers moi. On s’est embrassées fébrilement.

- Je suis tellement désolée, chérie, je lui ai dit. Quand je deviens comme ça, je ne sais pas comment en sortir.

Theresa m'a serrée fort dans ses bras.

- Je sais, Jess. Je suis désolée, moi aussi.

Je pouvais entendre le faible son des accords de Marvin Gaye sur une radio, dehors.

- Tu sais ce que j'aimerais ? lui ai-je demandé. J'aimerais qu'il y ait encore un bar gay où on pourrait aller danser, comme on faisait avant.

Theresa a soupiré.

- Il y a des soirées lesbiennes au campus. J'aimerais qu'on puisse y aller. J'aimerais qu'il y ait quelque part où on puisse aller et se sentir les bienvenues.

On se balançait doucement au rythme de la musique, serrées dans les bras l'une de l'autre. Theresa s'est légèrement écartée de moi. Elle m'a regardé de haut en bas avec un sourire et a passé un doigt dans la boucle de ma ceinture. Elle m'a doucement tiré vers notre chambre, en chantant à voix basse :

- *Let's get it on*[6].

On s'engueulait, puis on faisait l'amour pour se réconcilier. C'est devenu une habitude assez inquiétante.

***

- Tu es une femme ! a crié Theresa en plein petit-déjeuner.

Elle a repoussé son assiette. C'était son boulot d'intérim à temps partiel qui avait apporté ce repas sur la table.

- Non, je n'en suis pas une, ai-je hurlé en retour. Je suis une il-elle, c'est différent.

Theresa a frappé sur la table avec colère.

- C'est un mot dégueulasse. Ils t'appellent comme ça pour te faire du mal.

Je me suis penché en avant.

- Mais je les ai écoutés. Ils ne disent pas « il-elle » aux butchs du samedi soir. Ça veut dire quelque chose d'autre. C'est une manière de dire qu'on est différentes. Ça veut pas simplement dire qu'on est… lesbiennes.

Theresa a froncé les sourcils.

- Qu'est-ce qui se passe ?

J’ai haussé les épaules.

- Rien. C’est juste que j’avais encore jamais prononcé ce mot. Ça a l’air si simple quand c’est toi qui le dis. Mais pour moi, ça sonne trop comme une insulte. J’ai même du mal à l’articuler.

On s’est souri malgré nous.

- Chérie, ai-je repris sur un autre ton. Il faut que je fasse quelque chose. Toute ma vie, je me suis battue pour défendre qui je suis. Je suis fatiguée. Je ne sais vraiment plus comment continuer. C’est le seul moyen que j’ai trouvé pour rester moi-même et réussir à survivre. Je ne vois plus aucun autre chemin.

Theresa s’est rassise dans sa chaise.

- Je suis une femme, Jess. Je t’aime parce que tu es une femme, toi aussi. En grandissant, j’ai décidé que je ne trahirais pas mes désirs en me résignant à épouser un fermier crasseux ou le mec de la station service. Est-ce que tu comprends ça ?

J’ai secoué la tête avec tristesse.

- Est-ce que tu préférerais que je ne sois pas une butch ?

Elle a souri.

- Non, j’adore ta butchitude. Je ne veux juste pas être la femme d’un homme, même si cet homme est une femme.

- Alors qu’est-ce que je suis censée faire ? ai-je demandé en tournant la paume de mes mains vers le ciel.

Elle a secoué la tête.

- Je n’en sais rien.

Theresa m’a demandé d’aller récupérer le linge sec et d’aller faire les courses pendant qu’elle était au travail. Mais au moment où elle a quitté la maison, je me suis sentie perdue. J’ai erré dans l’arrière-cour et je me suis agenouillée près de son potager.

Le temps que le soleil arrive au zénith, j’étais assise entre les rangées de courges en fleurs et de plants de tomates. Ce jardin était une partie de Theresa que je ne connaissais pas. J’ai commencé à réaliser que ce petit lopin de terre était en fait une photo souvenir du sol du pays où elle avait grandi. Où étais-je au printemps, quand Theresa avait semé ce jardin ? Maintenant, tout était flétri.

J’ai pensé à la manière dont chaque chose pousse à sa saison, et à toute la place que ça devait prendre sous la terre. J’ai pensé aux différentes

choses qui échappent au contrôle du jardinier, comme la météo et les bestioles.

Derrière moi, le bruit des pas de Theresa sur l'herbe m'était familier, mais il m'a tout de même surpris. Je n'avais pas réalisé qu'il était si tard dans l'après-midi.

Je me suis souvenu que plus tôt dans l'été, je l'avais un jour trouvée en train de travailler dans le jardin, toute en sueur et rougie par le soleil. Je l'avais allongée juste à côté sur l'herbe, j'avais plaqué son corps au sol avec mes hanches et j'avais embrassé sa bouche jusqu'à ce qu'elle pousse ces petits gémissements de désir que je pouvais reconnaitre.

- Jess ?

La voix de Theresa a interrompu mes pensées.

- Qu'est-ce que tu fais dans mon jardin ?

- Je réfléchis, ai-je soupiré.

- T'es allée chercher le linge ? m'a-t-elle demandé. Et les courses ?

J'ai fait non de la tête.

- T'es restée assise là toute la journée ?

J'ai hoché la tête.

- Bordel, Jess, a-t-elle grommelé avec colère en repartant. J'aurais bien besoin d'un peu d'aide dans cette maison !

***

Ed et moi, on gardait un œil sur les mecs à côté de nous dans le bar.

- Qu'est-ce que ça fait, Ed ? je lui ai demandé avec empressement.

- C'est pas très différent. Pas encore, en tout cas, a-t-elle dit en haussant les épaules.

Sa voix était plus grave et elle commençait à avoir quelques poils de barbe fins et clairsemés.

- Est-ce que tu réussis à passer[7] ? je lui ai demandé.

Elle a secoué la tête de gauche à droite.

- On ne me prend plus pour une femme. Mais apparemment on ne me prend pas pour un homme non plus. On me voit comme quelque chose entre les deux. Ça fait peur. J'aimerais pouvoir accélérer et arriver direct au moment où on me verra juste comme un homme.

- Mais Ed, les gens ont toujours fait comme si on était moitié femme, moitié homme.

- C’est vrai. Mais maintenant, ils ne savent pas ce que je suis, et ça les rend dingues. Je te le dis, Jess, si ça change pas bientôt, je vais pas réussir à encaisser encore longtemps. J’ai doublé les doses d’hormones juste pour essayer d’en accélérer les effets.

J’ai posé ma main sur son épaule. Deux hommes se sont retournés pour nous regarder. J’ai retiré ma main.

- Et comment Darlene prend tout ça ?

Ed a lentement tourné son visage vers moi. La tristesse qu’il y avait au fond de ses yeux m’a terrifiée.

- On n’en parle pas, a-t-elle répondu.

J’ai secoué la tête, sceptique.

- Vous n’en parlez pas ? Comment est-ce qu’on peut ignorer un truc aussi énorme ? Attends une minute, qu’est-ce que je suis en train de raconter ? On peut pas vraiment dire que Theresa et moi on communique sur ce sujet non plus.

On est restées assises en silence à siroter nos bières. Je me sentais rassurée par sa présence. Le bar a commencé à se remplir d’hommes. Il était temps de partir.

- Tu sais ce que c’est le pire dans le fait de ne pas parler à Theresa ? ai-je dit à Ed en partant. C’est que je n’ai même pas la moindre idée de ce que je veux lui dire.

Theresa était déjà endormie quand je suis rentré à la maison cette nuit-là. J’ai rampé dans le lit et je me suis blotti contre elle.

- Theresa, ai-je murmuré, il y a tellement de choses que j’essaie de te dire, mais je ne sais pas comment faire.

Elle a soupiré dans son sommeil.

- J’ai le sentiment que la prochaine engueulade va me démolir, que je vais en mourir et que ma vie n’aura eu aucun sens. Certains jours, quand tu m’embrasses sur le pas de la porte pour me dire au revoir, ça me met tellement en colère. Tu agis comme si tu étais sure que j’allais rentrer à la maison le soir, alors que j’aimerais que tu me dises au revoir comme s’il y avait un risque qu’on ne se revoie plus jamais.

Je me suis mordu la lèvre inférieure.

- J’ai l’impression que je ne vaux rien. C’est seulement quand tu me montres ton amour que j’ai le sentiment d’avoir une valeur. Et j’ai peur d’être en train de te perdre. Qu’est-ce que je ferais si jamais tu me quittais ?

J’ai essayé de pleurer en silence pour ne pas la réveiller.

- Je suis tellement désolée pour toutes les fois où je me suis conduite comme une abrutie. Je t'aime tellement fort. Peut-être trop fort. S'il te plait, ne me quitte pas, bébé. S'il te plait, ne t'en va pas.

Theresa s'est retournée et a touché mon visage. J'ai essuyé mes larmes.

- Jess, tu as dit quelque chose ?

Sa voix était enrouée par le sommeil.

- Non, chérie.

Je lui ai caressé les cheveux et je l'ai embrassée sur la joue.

- Rendors-toi.

***

Depuis la porte de la cuisine, Theresa me regardait rempoter une phalangère.

- Il y a un pot plus grand sous l'évier, m'a-t-elle rappelé.

J'ai secoué la tête.

- Cette plante préfère quand elle est à l'étroit. Plus il y a de tension sur ses racines, plus elle pousse.

Theresa est venue derrière moi et a passé ses bras autour de ma taille.

- Est-ce que c'est comme ça pour nous aussi, bébé ?

Je n'ai pas répondu. Elle m'a tournée face à elle. Je ne parvenais pas à la regarder dans les yeux.

- Qu'est-ce qu'il y a bébé ? m'a-t-elle demandé avec insistance.

J'ai haussé les épaules.

- Je crois que je n'ai pas les mêmes sentiments que les autres gens, que je ne ressens pas les mêmes émotions. Parfois, tu veux que je te dise comment je me sens et je suis incapable de savoir si je suis comme les autres, à l'intérieur. Peut-être que je n'ai pas de vrais sentiments.

Theresa n'a pas répondu immédiatement. Elle a posé sa tête sur mon épaule et elle m'a attirée contre elle.

- Assieds-toi bébé, a-t-elle dit en soupirant.

Elle a rapproché une autre chaise de cuisine à côté de la mienne.

- Oh, bien sûr que tu as des sentiments, bébé. Je pense que tu peux ressentir l'amour, peut-être même mieux que n'importe qui d'autre.

Elle a pris mes mains dans les siennes.

- Il y a tellement de choses qui se passent dans ton cœur que ça m'effraie parfois. J'ai peur que tu exploses si tu ne trouves pas une sorte de soupape

de sécurité. J'ai l'impression que la colère est un sentiment difficile pour toi. Peut-être que c'est ta propre rage qui te terrifie. Je pense aussi que l'humiliation est un sentiment extrêmement dur à encaisser et à gérer pour n'importe qui, et j'ai l'impression que tu y es beaucoup confrontée.

Je pouvais à peine supporter d'entendre ses mots. Je commençais à avoir chaud et j'avais la tête qui tournait. Theresa m'a attirée contre elle et a effleuré ma joue de ses lèvres.

- Calme toi, chérie, a-t-elle murmuré.

Je me suis écartée brusquement.

- Mais peut-être que j'éprouve pas de sentiments comme les autres gens. Peut-être que la façon dont j'ai grandi m'a changée à l'intérieur. Peut-être que je suis comme cette plante. Mes sentiments ont été tellement étouffés que je me suis développée d'une autre manière.

Theresa a souri en réfléchissant à ce que je venais de dire.

- Oui, peut-être que c'est ce qui te rend si sensible aux sentiments des autres. Tu vois si bien à l'intérieur des gens que parfois, ça me donne l'impression d'être nue en ta présence.

- Pourquoi est-ce qu'il faut que les sentiments aient autant d'importance ? ai-je soupiré.

Theresa a souri de nouveau.

- Tu veux dire *tes* sentiments, bébé. Tu considères toujours les sentiments des autres comme quelque chose de très important. C'est une position difficile pour toi, chérie. Mais ne me laisse pas toute seule dans le brouillard.

- Qu'est-ce que tu veux dire ? ai-je demandé en fronçant les sourcils.

Theresa a pris une voix douce.

- Je veux dire que moi aussi je ressens des choses par rapport à ce qui nous arrive. Et tu es la seule personne avec qui je peux vraiment en parler. Mais parfois, tu n'es pas là pour moi. Tu te rappelles l'année dernière quand on est allées t'acheter un nouveau costume ?

J'ai grimacé en essayant de chasser ce souvenir douloureux. Je ne voulais pas y penser, mais Theresa m'y a forcé.

- Jess, c'était un cauchemar. J'étais là aussi, tu te rappelles ? On s'est toutes les deux senties humiliées. Quand on est rentrées à la maison, je n'avais personne au monde vers qui me tourner pour en parler, à part toi. Mais tu étais déjà toute refermée et éteinte, et je savais que ça prendrait des

jours ou des semaines avant que tu t'ouvres de nouveau. J'avais besoin de toi.

J'ai regardé fixement mes mains jointes sur mes cuisses.

- Tu sais comment je me sens, parfois, Theresa ? Comme si je n'avais absolument rien pour toi. J'aurais envie de te donner tout ce qui est en mon pouvoir, mais j'ai l'impression de ne rien avoir à t'offrir. Je le pense vraiment. C'est toi la plus forte, c'est toi qui fais tout tenir en place, qui nous maintiens à flot. Tout ce que je sais faire, tout ce que je peux faire, c'est te faire l'amour.

Theresa a dénoué mes mains.

- Alors, aime-moi simplement, Jess. Et je t'en prie, ouvre-toi à moi de temps en temps. S'il te plait.

J'ai haussé les épaules.

- J'ai essayé de te dire ce avec quoi je me débats en ce moment, mais tu as refusé d'en parler. Je ne peux pas continuer plus longtemps sans d'abord changer quelque chose.

Theresa a soupiré.

- Je suis une fem, Jess. Je veux être avec une butch. En plus, je commence vraiment à me sentir appartenir au mouvement des femmes, même si tous les aspects de moi-même ne peuvent pas forcément s'y épanouir en même temps. Mais mon monde s'agrandit vraiment.

- Génial, ai-je grommelé. Le mien se rétrécit. Mais les hormones, c'est comme des lunettes adaptées à ma vue. Si j'arrive à le voir à travers ce filtre, il se pourrait bien que mon monde s'élargisse aussi.

Theresa a secoué la tête.

- Je ne veux pas être avec un homme, Jess. Je ne le ferai pas.

- Mais je serai toujours une butch ! ai-je protesté. Même sous hormones.

Ensuite, j'ai dit quelque chose qui me faisait réellement peur mais que j'ai regretté d'avoir formulé à haute voix.

- Peut-être que ça te plairait si j'étais un mec. Ce serait plus facile d'être avec moi.

Theresa s'est enfoncée dans sa chaise. La chaleur de son visage s'est estompée.

- Je mets du rouge à lèvres et des talons hauts, et je marche dans la rue main dans la main avec toi, Jess. C'est ma vie, et je suis sacrément courageuse d'aimer qui j'aime. N'essaie pas de m'enlever qui je suis.

Mon menton s'est mis à trembler.

- Bien, et qu’est-ce que tu penses des choses qui m’éloignent de qui je suis, moi ? Mais putain, qu’est-ce que je vais faire, Theresa ? Dis-moi, qu’est-ce que je peux faire ?

Je suis resté assis, crispé, alors que Theresa m’enveloppait dans ses bras.

- Je ne sais pas Jess, a-t-elle murmuré. Je n’en ai tout simplement plus la moindre idée.

***

Theresa et moi, on est restées assises sur le canapé un long moment sans parler. On était toutes les deux usées et vidées par de longs mois de distance et de piteuses disputes.

- Tu as déjà pris ta décision, n’est-ce pas ? a-t-elle demandé.

Je savais que son ton était plus froid qu’elle ne l’aurait voulu.

J’ai hoché la tête.

- Ouais, et j’ai passé en revue des centaines d’options.

Je n’avais pas voulu paraitre si sarcastique.

- Bon dieu, Theresa, je suis si terrifiée. Je ne veux pas mourir, mais je ne sais pas comment vivre. J’ai vraiment peur.

Theresa m’a tiré vers elle. Elle m’a serré si fort que j’avais du mal à respirer.

- Je ferais n’importe quoi pour être assez forte pour te protéger, a-t-elle dit. Je ferais n’importe quoi juste pour pouvoir te garder en sécurité avec moi.

Elle a posé ses doigts sur mes lèvres pour m’empêcher de parler.

- Peut-être que je comprends ce que tu veux dire. Je crois que je ne veux juste pas admettre que tu as raison.

J’étais soulagée. J’ai essayé de la prendre dans mes bras, mais son corps était inerte. Je me suis écartée pour examiner son visage. Elle n’avait pas encore fini de parler.

- J’ai peur aussi, a-t-elle repris. Si je ne suis pas avec une butch, tout le monde va penser que je suis hétéro. C’est comme si moi aussi j’allais devoir passer, contre mon gré. J’en ai ras-le-bol de ce monde qui présume que je suis hétéro. J’ai travaillé dur pour être perçue comme lesbienne.

On a souri toutes les deux.

- Tu as pris ta décision. Je le sais. Ça ne me surprend pas vraiment. J’ai eu tellement peur pour toi.

Les larmes ont commencé à couler sur son visage. J'ai essayé de les essuyer, mais elle a repoussé mes mains et les a tenues fermement dans les siennes.

- Mais je ne peux pas le faire, Jess. Je ne peux pas arpenter le monde avec toi et faire semblant que tu es un homme. Je ne peux pas être heureuse en me faisant passer pour une femme hétéro. Je ne peux pas vivre comme ce couple dans *Appartement 3-G*[8] qui a trop peur des gens pour leur faire confiance et se faire des amis. Je ne peux pas vivre comme une fugitive avec toi. Je serai incapable d'y survivre, Jess. S'il te plait, essaie de comprendre, mon cœur.

Je me suis écartée d'elle.

- Qu'est-ce que t'es en train de dire ?

Elle s'est contentée de secouer la tête. Je me suis levée lentement.

- Qu'est-ce que tu es en train de dire ? Tu ne vas pas rester avec moi ? Pourquoi ? Ce n'est donc que ça, la force de l'amour que tu me portes ?

Theresa s'est levée et s'est avancée vers moi.

- S'il te plait, bébé. Je ne peux pas. Je ne peux juste pas rester avec toi si tu fais ça.

La rage bouillonnait au fond de ma gorge.

- Mais, si tu m'aimais…

Le visage de Theresa était froid et empli de fureur.

- Ne me dis plus jamais ça.

Mes yeux se sont remplis de larmes de colère.

- Mais, c'est la vérité, non ?

Tout ce que j'avais retenu en moi a fini par déborder et par exploser quand Theresa s'est mise à pleurer. Elle a enfoui sa tête dans mon cou.

- Ça ne veut pas dire que je ne t'aime pas. Je t'aime si fort que je ne sais pas quoi faire. Je ne peux juste pas te suivre là-dedans. J'essaie de te comprendre. Tu ne peux pas essayer de me comprendre aussi ?

J'ai secoué la tête.

- Comment ça se fait que personne ne me laisse jamais le choix dans la vie ? Je ne peux pas continuer à vivre comme ça, mais tu ne passeras pas avec moi la seule porte qui m'est ouverte. Merci beaucoup.

Theresa m'a frappée violemment l'épaule. Je lui ai attrapé les poignets. On a lutté jusqu'à ce qu'on tombe l'une contre l'autre, exténuées. On s'est assises côte à côte sur le canapé.

- Je ne sais pas comment tu pourrais survivre autrement, a-t-elle dit. Mais moi je peux pas le faire.

Ma gorge s'est serrée. J'espérais pouvoir la faire changer d'avis.

- N'essaie pas de me faire changer d'avis, a-t-elle ajouté.

Elle avait toujours su lire dans mes pensées.

- Et je n'essaierai pas de te faire changer d'avis non plus, d'accord ?

Je l'ai regardée, dubitatif.

- Chérie, s'il te plait, ne me quitte pas maintenant. Je suis terrifiée. C'est trop dur. S'il te plait.

Theresa s'est levée brusquement.

- Arrête ça tout de suite, a-t-elle exigé.

Ça lui faisait trop mal. Je me suis rétractée.

Je me suis avancée vers elle et j'ai tourné doucement son visage vers le mien.

- Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? lui ai-je demandé.

- Tu ferais mieux de partir, a-t-elle simplement répondu.

C'était étrange de l'aimer autant et de me sentir en même temps aussi loin d'elle.

- T'es sérieuse ?

Elle a hoché la tête et elle a marché jusqu'à la fenêtre, comme si elle pouvait voir au dehors à travers l'obscurité de la nuit.

- Je vais rassembler toutes les affaires dont tu as besoin. Tes amies viendront t'aider.

Je continuais à croire que tout ceci ne pouvait pas être en train d'arriver.

- S'il te plait, ai-je répété, est-ce qu'on pourrait pas au moins essayer ? J'ai besoin de toi !

- Je ne sais pas quoi faire non plus, a dit Theresa. Il va juste falloir que je trouve mon propre chemin, maintenant. Je sens que je suis en train de sombrer, moi aussi. Mais cette fois-ci, on ne peut pas se secourir l'une l'autre.

J'ai fixé le sol des yeux.

- Et si je ne prenais pas d'hormones et que je n'essayais pas de passer ?

- Eh bien, tu seras sans doute tuée en pleine rue ou bien tu deviendras tellement folle que tu finiras par te flinguer, je ne sais pas.

On est restées debout, sans parler.

- Quand est-ce que tu veux que je m'en aille ?

- Ce soir.

Après avoir dit ça, Theresa s’est effondrée et s’est mise à sangloter. Je l’ai enlacée et je l’ai serrée fort dans mes bras, pour la dernière fois.

Elle avait raison. Une fois qu’on avait toutes les deux compris qu’on ne pouvait plus continuer ensemble, il fallait que je parte. La douleur était déjà trop insupportable. Theresa m’a caressé le visage et a répété :

- Je t’aime tellement.

J’ai hoché la tête en laissant les larmes ruisseler sur mon visage. Je savais que c’était vrai, mais une partie de moi était en rage contre elle, parce qu’elle ne m’aimait pas assez pour qu’on reste ensemble.

Je suis allée dans la chambre pour mettre quelques vêtements dans un sac à dos. Je savais qu’elle emballerait le reste de mes affaires avec précaution.

Theresa m’a raccompagnée jusqu’à notre porte. On ne parvenait pas à ravaler nos larmes, mais on essayait de ne pas s’effondrer complètement.

- Une part de moi veut venir avec toi, a-t-elle dit. Mais si je le faisais, je vivrais ta vie, pas la mienne. Je finirais par t’en vouloir de ma décision.

Elle me caressait le visage tout en parlant. Ça faisait tellement de bien de sentir le bout de ses doigts contre ma peau.

J’ai regardé par terre.

- Il y a tellement de choses que j’aurais aimé te dire. Mais je n’ai jamais pu trouver les mots.

Elle a souri.

- Écris-moi une lettre un jour.

- Je ne saurais pas où l’envoyer.

- Écris-la quand même, a-t-elle dit.

- On en est vraiment là ? C’est fini ? ai-je demandé.

Elle a fait oui de la tête.

On s’est embrassées aussi profondément qu’on a pu. Puis, on s’est détachées l’une de l’autre. J’ai passé la porte et je me suis retourné pour la regarder une dernière fois. Elle a souri, presque comme pour s’excuser. Je lui ai fait un signe de la tête. Elle a refermé la porte.

Soudain, j’ai pensé à plein de choses que j’avais besoin de lui dire, mais je savais qu’elle n’avait pas besoin de les entendre tout de suite. Je suis restée assise sur le palier pendant un bon moment. Mais je me suis dit que Theresa allait peut-être appeler une amie pour la consoler, alors je ne voulais pas être dans nos escaliers quand elle arriverait.

Je suis descendue et j’ai traversé la cour. J’ai retourné une caisse en bois et je me suis assise dessus. Le ciel était noir et constellé d’étoiles. Je me suis sentie seule au monde. J’avais tellement peur que j’avais du mal à respirer. Je n’avais aucune idée de vers où je me dirigeais. Je ne savais pas quoi faire de ma vie. Je ne parvenais même pas à identifier une direction vers laquelle commencer à marcher.

Je suis resté assis sur cette caisse toute la nuit, à regarder vers le ciel. De temps en temps, je pleurais, le reste du temps, j’étais juste assis là. Je m’efforçais de penser à mon avenir, essayant d’imaginer la route qui s’ouvrait devant moi, et cherchant à entrevoir qui j’allais bien pouvoir devenir.

Mais tout ce que je pouvais voir, c’était le ciel nocturne et les étoiles au-dessus de moi.

Notes

[1] « Elle t’aime, ouais, ouais, ouais », 1964.

[2] *7-Eleven *est une enseigne de commerces de proximité ouverts 7 jours sur 7 et 24 heures sur 24, développée principalement en Asie et en Amérique du Nord.

[3] Au début des années 1970, des habitant·e·s de la réserve sioux oglala de Pine Ridge dénoncent la corruption du chef du conseil tribal, la vente des terres de la réserve à des prix bradés aux gouvernements états-uniens successifs et les conditions de vie dans la réserve, l’une des plus pauvres du pays. Après avoir épuisé tous les recours légaux, elles/ils se tournent vers l’*American Indian Movement (AIM)*, organisation militant pour les droits civiques des peuples natifs aux États-Unis. Le 27 février 1973, habitant·e·s et militant·e·s de l’AIM occupent le hameau de Wounded Knee situé dans la réserve, prenant onze otages. Le choix de ce lieu est symbolique, puisqu’il a été le théâtre du massacre de plus de 300 Sioux Lakotas Miniconjou par l’armée états-unienne en 1890, l’un des derniers du génocide. Alors que le FBI commence un siège militaire et menace de donner l’assaut, un soutien important se met en place et la lutte bénéficie d’une forte visibilité médiatique, poussant le gouvernement à renoncer à un

second massacre. Les militant·e·s proclament l'indépendance du territoire, et l'occupation devient un symbole de la lutte contre la gestion états-unienne des réserves indiennes en général. Le 8 mai 1973, après soixante-et-onze jours d'occupation, les militant·e·s annoncent leur reddition et quittent les lieux avant l'arrivée des autorités.

[4] Dans les années 1970, après une période de forte croissance économique, l'inflation, le chômage et les limites de production annoncent une crise économique aux États-Unis comme dans de nombreux pays industrialisés.

[5] Feinberg joue dans ce paragraphe sur le double sens du mot *stone *en anglais, qui signifie *pierre* mais qui fait aussi référence, dans ce contexte, aux *stone butchs*.

[6] « Recommençons ensemble », paroles de la chanson éponyme de Marvin Gaye, 1973.

[7] Le *passing *renvoie à la façon dont une personne trans' est « lue » en terme de genre. *Passer*, c'est être perçu·e par les autres, les inconnu·e·s, comme appartenant au genre de transition (qui n'est pas celui assigné à la naissance). Dans le cas de Ed, il s'agit de *passer* en tant qu'homme. Puisque d'un simple coup d'œil on nous attribue un genre ou l'autre, l'idée de passing repose sur tous les marqueurs du genre : habillement, posture corporelle, gestuelle, tonalité et intonation de la voix, activités et comportements jugés socialement comme masculins ou féminins. Ces marqueurs reflètent les codes sociaux en matière de genre et peuvent donc être vécus comme normatifs. Ils comportent également une part de subjectivité qui fait qu'une personne peut être perçue de genre différent selon son interlocuteur·rice. Pour beaucoup de personnes trans', avoir un passing apporte une sécurité en protégeant des agressions transphobes.

[8] * Apartment 3-G* est une bande dessinée publiée à partir de 1961 sous forme de série dans un journal états-unien, qui raconte l'histoire de trois femmes partageant un appartement (le fameux appartement 3G) à Manhattan.

Chapitre 14

Chapitre 14

Le ciel nocturne a fini par s'éclaircir, passant du noir à l'indigo. J'étais toujours dans notre cour, assise sur la même caisse. Le soleil n'allait plus tarder à se lever. Je ne voulais pas être là au moment où Theresa commencerait sa journée et où le reste du monde allait se mettre en route.

J'ai balancé ma jambe par-dessus ma Norton et je l'ai démarrée au kick. J'ai attaché mon casque et rabattu ma visière pendant que l'engin prenait vie, en rugissant entre mes jambes. C'était là, sur cette moto et sous ce casque, que je trouverais désormais ma mobilité et ma sécurité.

Alors que l'aube commençait à marbrer le ciel, j'ai roulé à travers le dédale des rues silencieuses de la ville. La brume s'accrochait à l'asphalte, suspendue comme de la fumée. Une fine pluie a commencé à tomber. J'ai roulé vers mon propre futur comme s'il ne s'agissait que d'un rêve. La pluie, de plus en plus forte, me bombardait. De l'eau perlait sur mon casque, puis courait en petits ruisseaux vers le bas de ma nuque et trempait ma chemise sous mon blouson en cuir. Mon jean mouillé était froid et rigide sur mes cuisses. Chaque coin de rue était une nouvelle crise existentielle. Tourner à gauche ? Tourner à droite ? Aller tout droit ?

La faim a fini par me tirer hors de la rue et par m'amener jusqu'au supermarché Loblaw's. J'ai appelé chez Jan. Pas de réponse. Je ne voulais pas appeler chez Ed de si bonne heure parce que Darlene dormait sûrement encore.

J'ai rempli un sac en plastique de cerises, et je les ai mangées en arpentant les rayons de long en large. Mon jean me collait aux jambes à chaque mouvement. Je suivais des yeux les allées et venues de femmes qui poussaient des caddies remplis de céréales et d'enfants.

Celles qui me dévisageaient du regard s'assuraient que je remarque bien leur dégout avant de s'éloigner. Je le remarquais.

- Jess ?

La voix m'a fait sursauter. Je me suis retourné et je me suis retrouvé face à une femme qui m'était familière. Un enfant était agrippé à sa jambe. Un autre tenait sa main et me fixait.

- C’est moi, Gloria. Tu te souviens ? On travaillait ensemble à l’imprimerie. Tu bossais là-bas après l’école.

J’ai hoché la tête, mais mon esprit était comme enveloppé dans du coton. J’ai essayé de comprendre ce qu’elle disait à mesure que les mots atteignaient mon cerveau : Gloria était divorcée, le contremaitre l’avait draguée, elle avait démissionné. Et moi, quoi de neuf ?

Sa dernière question m’a surprise. J’ai haussé les épaules.

- Je cherche un endroit où me poser le temps de trouver un boulot et un appart. Au fait, j’ai toujours voulu te remercier de m’avoir donné le nom de ces bars. Ça a changé ma vie.

Gloria a jeté un regard nerveux vers ses enfants.

- Voici Scotty et voilà Kim. Dites bonjour à Jess. Jess et maman travaillaient ensemble, avant.

Scotty s’est caché derrière les jambes de Gloria. Kim a maintenu son regard fixe, la mâchoire pendante. Son regard m’a troublée mais il ne reflétait pas la moindre hostilité. Au contraire, son visage était plein d’émerveillement, comme si j’étais une pluie de feux d’artifice en train d’exploser dans un ciel obscur.

- Tu peux dormir chez nous ce soir, si tu n’as nulle part où aller. Sur le canapé, je veux dire.

Gloria m’a donné son adresse.

- Après 19h30, a-t-elle dit, une fois que j’ai couché les enfants.

Ça laissait beaucoup de temps à tuer.

Je me suis arrêtée pour prendre de l’essence. Une file de voitures serpentait dans tout le pâté de maison. Tout le monde était paniqué par l’annonce d’une pénurie d’essence qui faisait les gros titres des journaux.

- C’est une blague ? me suis-je plaint au pompiste quand j’ai vu le prix du plein.

- C’est pas à moi qu’il faut dire ça. Dites-le aux Arabes. Ils nous tiennent par les couilles.

- Oh, allez, lui ai-je dit en montrant le fleuve. Il y a des pétroliers pleins de carburant ancrés là-bas qui attendent juste que les prix crèvent le plafond.

Je savais ce que je disais. J’avais essayé de passer par l’agence d’intérim pour qu’ils m’envoient là-bas nettoyer les ballasts[1], mais ils avaient dit que c’était un travail d’homme.

Quand je me suis enfin retrouvé sur la I-190 vers le nord, j'ai mis les gaz à fond. J'entendais dans le vrombissement du moteur tout ce que je ressentais à l'intérieur de moi.

En fin d'après-midi, je suis revenue vers la ville. Je me suis arrêtée dans une pizzeria du West Side pour manger des ailes de poulet. Je commençais à m'impatienter au comptoir mais le gars qui était derrière ne semblait pas vouloir me servir. Je me suis retourné pour voir ce qu'il était en train de regarder. C'est là que j'ai vu une table entière de supporters en train de me dévisager.

J'ai tapé un coup sur le comptoir :

- Excusez-moi.

J'ai entendu derrière moi la voix d'un homme :

- Qu'est-ce qu'on a là ?

Il était temps d'y aller.

Un des gars m'a barré l'unique sortie. J'ai réussi à passer en le poussant vraiment fort, puis j'ai couru dehors vers le parking. J'ai bondi sur ma moto, mais il était trop tard. Ils étaient presque sur moi. J'ai sauté de ma moto, qui s'est aussitôt renversée. Je l'ai laissée, couchée sur le bitume, et j'ai couru. Mes poumons me brulaient comme s'ils étaient sur le point d'exploser, mais je n'ai pas arrêté de courir avant d'avoir traversé plusieurs pâtés de maisons. J'ai fini par m'asseoir sous un arbre pour reprendre mon souffle. Je me suis demandé combien de temps j'allais devoir attendre avant de pouvoir retourner chercher ma moto sans prendre de risque.

C'était presque le crépuscule quand j'y suis retournée. Je me suis placé de l'autre côté de la rue, en face du restaurant. Je ne voyais personne à l'intérieur, à part le gars derrière le comptoir. J'ai retrouvé ma Norton sur le parking. Il ne restait pas grand chose sur la moto qui n'ait été écrasé ou tordu. Ils avaient sûrement dû y aller avec un démonte-pneus ou une batte de baseball. Je me suis demandé comment ils s'y étaient pris pour lacérer l'épais pneu en caoutchouc.

Je savais bien que ce n'était qu'une moto, mais j'avais l'impression d'être un fantôme en train de regarder d'en haut son propre corps mutilé sur l'asphalte. Je me suis éloignée de l'épave. On ne pouvait plus rien faire pour elle.

Ça m'a pris une éternité pour aller jusque chez Gloria. À Buffalo, t'avais le temps de mourir avant qu'un bus ne passe. Je ne lui ai pas dit ce qui s'était passé. Il y avait déjà bien assez de malaise entre nous. Je lui ai

demandé si je pouvais utiliser son téléphone. Elle a dit oui, à condition que ça ne soit pas trop long. Elle attendait un coup de fil.

J'ai appelé Edwin. Sa voix semblait creuse et distante. Darlene avait fait ses bagages. Elle était partie.

- Oh merde, je suis tellement désolée, ai-je dit à Ed. Theresa et moi, on a aussi rompu.

On est restées silencieuses. Je n'avais aucun moyen de la rejoindre.

- Tu peux venir me chercher, Ed ?

- Darlene a pris la voiture.

- Elle a pris la voiture ? C'est allé aussi loin que ça ?

Ed avait l'air d'être dans le même état que moi. Engourdie et détachée.

- Non, je la lui ai laissée.

Gloria a attrapé mon regard et a regardé sa montre.

- Ed, j'ai plus de moto. Je te raconterai ce qui s'est passé plus tard. Je te rappelle, OK ? Mais… attends ? Est-ce que ça va ?

Je ne suis pas sure de ce qu'elle a répondu.

Gloria a appelé son amie. Je pouvais l'entendre pleurer à voix basse dans la cuisine, pendant qu'elles parlaient.

Je me suis allongée sur le canapé. J'avais passé une grande partie de ma vie sur le canapé des autres. Jusque-là, je ne m'étais pas vraiment laissée aller à ressentir quoi que ce soit par rapport à ma rupture avec Theresa. J'ai failli éclater en sanglots, mais j'ai contenu mes émotions comme si je serrais mon cœur avec un garrot. Je n'avais aucune intimité ici, ni aucun endroit au monde où j'aurais pu pleurer cette rupture tranquillement. J'ai donc tout refoulé et j'ai pris la seule issue de secours qui s'offrait à moi : dormir.

J'ai été réveillé par le bruit des bagarres d'un dessin animé. Mes yeux me brulaient. Ils étaient tellement enflés qu'ils semblaient impossibles à ouvrir. Kim et Scotty étaient assis par terre, adossés au canapé sur lequel je dormais. Kim a jeté un coup d'œil vers moi, par-dessus son épaule.

- Il est réveillé ? a demandé Scotty.

- Ouais, a répondu Kim, elle est réveillée.

***

- T'es bien mieux sans elle, mon petit, m'a dit Grant. C'était une putain de communiste.

J’ai inspiré profondément.

- Grant, ne fais pas ça. J’aime Theresa. Je suis à fleur de peau, là, et complètement bouleversé. Fais gaffe aux endroits où tu appuies.

Grant a haussé les épaules.

- Bon, maintenant, il faut que tu t’en remettes et que tu passes à autre chose.

La sirène a retenti. Grant et moi, on s’est dirigées vers la cantine en passant entre des palettes sur lesquelles s’entassaient des cartons en piles si hautes qu’elles me rappelaient les dunes du désert.

J’étais content d’avoir du boulot. La récession s’aggravait. Ford, Chrysler et General Motors venaient d’annoncer des licenciements massifs.

C’est Grant qui m’avait rencardée sur ce job régulier en intérim, à l’usine de boites en carton. On s’occupait de tracer et de pré-découper du carton ondulé, des boites à pizza et toutes autres sortes de boites en carton. Le *staccato* infini du poinçon mécanique qui traçait les coupes me faisait mal à la tête.

- Alors, est-ce que tu as un endroit à toi maintenant ? m’a demandé Grant.

J’ai hoché la tête.

- Ouais. Je suis resté chez Gloria pendant un mois. Ça m’a laissé le temps d’économiser assez d’argent.

Grant a souri.

- Elle t’a laissé rester si longtemps ? Peut-être qu’elle t’aime bien.

J’ai secoué la tête.

- Nan, c’est juste que ça tombait bien pour elle aussi. Elle bosse de nuit. Du coup je m’occupais d’emmener les enfants à l’école avec sa voiture et d’aller les rechercher. Comme ça, elle pouvait dormir quand elle rentrait du boulot. Ensuite, j’allais bosser dans l’équipe de l’après-midi. C’était parfait. J’aime bien ses mômes. Ça m’arrive encore de temps en temps de les prendre le weekend.

Grant a souri de toutes ses dents.

- On dirait une vraie petite famille…

- Oh, Grant ! Change de disque ! Ah, d’ailleurs, t’as des nouvelles de Ed ?

On s’est regardées l’une l’autre, surprises. L’espace d’un instant, j’avais complètement oublié la bagarre dans le bar, le jour où Grant avait lâché sur

Ed toute sa rage, sans aucune bonne raison. Je détestais ce côté de Grant, si odieux et mesquin.

Grant m'a regardée me souvenir.

- Ed ne m'a jamais aimée, a-t-elle dit. Elle ne m'aime pas parce que je suis blanche.

J'ai secoué la tête.

- Oh, c'est pas vrai ça, Grant. Elle est en colère contre toi à cause des choses que tu lui as dites, le soir où tu l'as frappée, au bar.

Grant a baissé les yeux.

- Merde, j'ai dit que j'étais désolée.

- Allez, Grant !

J'ai claqué le dessus de la table.

- Et si un gars te traitait de pervers ou de monstre et qu'après il te disait qu'il était désolé d'avoir élevé la voix ? Je pige pas, Grant. Je t'ai observée au boulot, tu es sympa avec tout le monde.

Grant s'est frotté les yeux.

- Bon, des fois ma bouche s'emballe et mes mots vont plus loin que mes pensées. En particulier quand j'ai un peu trop bu.

Elle a haussé les épaules.

- Je suis vraiment une merde, des fois.

Je me suis demandé qui était vraiment Grant, sous toutes ces couches de douleur et de colère.

Grant s'est enfoncée dans sa chaise.

- Est-ce que tu vas vraiment par là ?

Je savais de quoi elle parlait : les hormones.

- Ouais. Je vois pas quoi faire d'autre.

Grant m'a servi du café de son thermos.

- Ce serait beaucoup plus simple si on allait à la clinique de ré-assignation. Là-bas, ils te donnent des hormones gratuitement. Le seul truc, c'est que tu dois faire tout plein de tests, et qu'ils veulent interroger ta famille et tout.

J'ai haussé les épaules.

- Ouais, mais moi je veux juste les hormones. Et la chirurgie.

Les yeux de Grant se sont écarquillés.

- Quelle genre de chirurgie ?

J'ai fait une grimace.

- Quel genre, à ton avis ? Je veux pas continuer à avoir des seins comme ça.

Grant a sifflé tout doucement.

- Comment tu sais que t'es pas transsexuel ? Peut-être que tu devrais aller au programme[2] et te renseigner.

J'ai fait non de la tête.

- J'ai vu des trucs là-dessus à la télé. Je ne me sens pas comme un homme coincé dans un corps de femme. Je me sens coincé tout court.

Grant a pris une gorgée de son café.

- Je sais pas. Peut-être qu'en réalité je suis un homme et que je suis juste née dans le mauvais corps. Ça pourrait expliquer un tas de choses.

- Alors pourquoi, toi, tu vas pas au programme ? lui ai-je demandé.

Elle a souri d'un air mélancolique.

- Et si c'est pas ça ? Et si je me rends compte que je suis quelque chose d'encore pire que ce que je croyais ? Peut-être qu'il vaut mieux ne pas savoir.

J'ai posé ma main sur la sienne en souriant. Elle a balayé la pièce du regard et a enlevé sa main. J'ai soupiré.

- J'ai pas la moindre putain d'idée de ce que je peux bien être. Je veux juste arrêter d'être différente. Il n'y a nulle part où se cacher. Je veux juste que tout arrête d'être aussi douloureux.

La sirène a de nouveau retenti. Grant s'est levée pour retourner travailler.

- J'ai presque réussi à rassembler assez d'argent pour les hormones. Et toi ?

J'ai haussé les épaules.

- Si on arrive à enchainer deux postes de temps en temps, j'aurai bientôt l'argent.

- Je t'attendrai, a dit Grant.

L'espace d'un court instant, ses mains se sont appuyées sur mes épaules.

***

- Est-ce que tu vas m'aider à monter ma station-service Texaco ?

Scotty tenait à la main un sac plein de pièces en plastique colorées. Je me suis affalée sur le tapis et j'ai étalé les pièces.

- Comment tu fais pour savoir où vont les pièces ? a demandé Scotty.

Je lui ai montré le mode d'emploi.

- Grâce à ça. C'est comme une carte. Ça me dit que ça c'est A, que ça c'est B et que les deux vont ensemble.

Sauf que ça ne marchait pas.

- Je veux dire… que ça c'est A… et que peut-être ça c'est B.

Ce n'était pas ça non plus. J'ai continué en silence.

Une pub pour des Pet Rock[3] est apparue à l'écran de la télé. Scotty l'a regardée d'un air affligé.

- J'aimerais bien avoir un Pet Rock.

- Un Pet Rock ? j'ai dit en riant, qu'est-ce que c'est que ça ?

Il a pointé la télé du doigt. Je lui ai ébouriffé les cheveux.

- T'inquiète pas, je vais te trouver un caillou qui sera vraiment bien.

Scotty s'est mis sur le ventre et m'a observé de très près.

- T'es pas censé les coller ensemble avant de savoir exactement où ils vont. Et il faut mettre du papier journal sur le tapis, m'a-t-il averti. Tu sais ce que je serai quand je serai grand ?

J'ai pris dans mes mains une pompe à essence minuscule et un autre truc non-identifié. Pour une raison totalement obscure, les deux allaient ensemble.

- Quoi ?

- Je serai le vent.

Kim a levé les yeux au ciel.

- Il est vraiment bizarre. Il reste assis dehors et attend de sentir le vent.

J'ai souri à Scotty.

- C'est pas bizarre. Si tu grandis et que tu deviens le vent, j'enlèverai mon casque quand je conduirai ma moto et tu pourras souffler dans mes cheveux.

Kim a secoué la tête.

- Ce serait dangereux.

J'ai hoché la tête.

- Ouais, t'as raison. Pourquoi tu ne deviendrais pas plutôt un rayon de soleil, Scotty ? Comme ça tu pourrais me tenir chaud.

Scotty a secoué la tête de gauche à droite d'un air catégorique.

- Non. Je serai le vent.

Kim regardait au loin. Je lui ai demandé :

- Hé, Kim, qu'est-ce que tu veux être quand tu seras grande ?

- Je sais pas, a-t-elle répondu.

- C’est pas grave, t’as pas besoin de savoir maintenant.

Elle a pris un air inquiet.

- Ma mère dit que je serai sûrement quelque chose de spécial quand je serai grande.

J’ai pris sa tête entre mes mains.

- Ça, tu l’es déjà, ai-je dit.

Elle observait mon visage. Petit à petit, son expression a vacillé. Puis son sourire a commencé à grandir jusqu’à ce qu’il remplisse son visage tout entier.

Gloria est rentrée tôt du travail. Elle avait attrapé une grippe intestinale. Elle m’a demandé de passer la nuit chez elle et de déposer les enfants à l’école le lendemain matin. Elle avait vraiment mauvaise mine. Quand je lui ai conseillé d’aller au lit, elle n’a pas protesté.

Quand Scotty a émergé le lendemain matin, on aurait dit qu’il s’était enlisé dans de la glu. Kim a ouvert les yeux, s’est assise raide comme un piquet et m’a fait un câlin.

J’ai fait des pancakes pour le petit-déjeuner. J’ai essayé de dessiner dessus des visages souriants avec des raisins secs, mais quand j’ai retourné les pancakes, les raisins ont coulé dans la pâte.

- Je crois que j’ai trouvé sa bouche, elle sourit ! a annoncé Kim, en picorant son pancake avec sa fourchette.

Scotty a regardé l’assiette de Kim.

- Il sourit pas, c’est son œil, a-t-il dit.

Je me suis entendu rire, un rire qui résonnait comme de l’eau de source en train de bouillonner sous la terre.

- Est-ce que t’es mariée ? m’a demandé Kim.

J’ai regardé la bague en or à mon doigt. Ma gorge s’est serrée.

- Plus maintenant.

Scotty a hoché la tête.

- Ma maman et mon papa sont diborcés.

- Di-vorcés, l’a corrigé Kim. T’étais mariée à qui ?

Est-ce que Gloria allait m’empêcher de voir les enfants si je leur répondais ouvertement ? J’ai pris une profonde inspiration.

- Elle s’appelle Theresa.

Kim a évalué l’information.

- Elle était jolie ?

J’ai souri.

- Très jolie.

Kim a froncé les sourcils.

- Attends un peu. Les filles ne peuvent pas se marier avec d'autres filles.

Du sirop coulait lentement le long du menton de Scotty.

- Si, elles peuvent, a-t-il dit.

J'ai essuyé son menton avec mon pouce.

- Non, elles peuvent pas, crétin, lui a dit Kim.

Elle s'est retournée vers moi.

- Ma maitresse dit que les garçons et les filles se marient ensemble quand ils sont grands.

J'ai regardé ma montre. Il était presque temps de les emmener à l'école.

- Bon, Kim, les maitresses savent des tas de choses, mais elles ne savent pas tout. Finis ton petit-déjeuner.

Kim a poignardé son pancake avec sa fourchette. Elle était en colère parce que je ne lui avais pas vraiment répondu.

J'ai soupiré.

- Tu sais, tout le monde peut tomber amoureux de tout le monde, je lui ai dit. Si un garçon et une fille tombent amoureux, tout le monde est très gentil avec eux. Mais quand une fille tombe amoureuse d'une fille ou un garçon tombe amoureux d'un garçon, certaines personnes se moquent d'eux ou essaient de leur faire du mal. Et tu as raison, Kim. Ils n'ont pas le droit de se marier de la même manière qu'un homme et une femme le peuvent. Mais ça n'empêche qu'ils s'aiment vraiment.

Le front de Kim s'est plissé. Je pouvais voir son esprit travailler pendant qu'elle mâchait.

- Tu l'as déjà embrassée ?

Des signaux d'alarme lumineux se sont mis à clignoter devant mes yeux.

- Hum, oui, bien sûr, ai-je dit aussi naturellement que possible.

- Beuuuurk ! s'est exclamée Kim en laissant tomber sa fourchette. Avec la langue ? J'ai vu papa mettre sa langue dans la bouche de maman une fois. Berk, c'était dégoutant.

J'ai ri.

- Tu n'es jamais obligée d'embrasser quelqu'un comme ça, si tu ne veux pas.

- Je ne le ferai jamais, a déclaré Kim.

- Moi non plus, a ajouté Scotty.

Kim a mangé en silence. Quand elle a levé les yeux, j'ai senti venir la question avant qu'elle ne la pose.

- Est-ce que tu l'aimais ?

Mon menton a tremblé.

- Oui, je l'aime.

- Alors pourquoi vous avez divorcé ?

La question est restée suspendue dans l'air. Je lui ai répondu avec honnêteté :

- Je sais pas, je peux pas expliquer.

Sur la route de l'école, Scotty a dit à voix haute le nom des marques de toutes les voitures qui passaient. Kim m'observait pendant que je conduisais. Elle a continué :

- Elle était gentille ?

J'ai fait oui de la tête.

- Tu crois que tu lui manques ?

J'ai souri.

- J'espère que oui.

Ça a été un soulagement d'arriver devant leur école, de les embrasser et de les prendre dans mes bras pour leur dire au revoir. Aussitôt que j'ai été sûr qu'ils étaient bien en sécurité à l'intérieur, j'ai appuyé mon front contre le volant et j'ai pleuré.

J'avais une voiture, et la journée entière à tuer.

Le Pet Rock de Scotty ! Je voulais aller voir si le muséum d'histoire naturelle avait un magasin de souvenirs où ils vendaient des pierres et des cristaux. Je n'étais jamais allée là-bas auparavant. Un bison géant empaillé m'a regardé quand je suis entré. À l'intérieur du bâtiment, tout avait l'air calme et immobile. J'ai trouvé exactement ce que je cherchais au guichet de la boutique de souvenirs. J'ai choisi une pierre qui faisait la taille du poing de Scotty. Elle était coupée en deux. À l'intérieur, il y avait une petite cavité constellée de cristaux. Certains étaient violets et d'autres blancs comme du lait. C'était une pierre dans laquelle on pouvait facilement se perdre, si on le voulait. Je me suis dit qu'il en aurait envie.

Le cadeau de Kim n'était pas difficile à choisir : une pierre verte, plate et polie, de la taille de ma main, avec des tourbillons blancs comme les courants rapides d'un torrent.

- Vous savez ce que c'est ? ai-je demandé à la jeune femme derrière le comptoir.

Elle a haussé les épaules.

- Je travaille ici, c’est tout.

J’aurais voulu passer toute la journée là-bas. Chaque salle attenante à l’immense hall central était dédiée à une branche différente de la science. L’une d’entre elles s’appelait la Salle de l’Homme -- en l’occurrence, elle incluait aussi les femmes. Il y avait des salles qui révélaient les secrets des atomes, les secrets d’autres univers.

J’aurais aimé pouvoir rester et dévorer tout ce savoir. J’espérais quelque part que ça aurait donné à mes yeux du sens au monde. Mais je sentais ma vessie qui commençait à me faire mal, et les deux WC étaient en plein dans le champ de vision de la femme derrière le guichet. Je n’avais pas la force de gérer ça. J’ai laissé derrière moi les secrets de l’univers, je suis retournée à la voiture et j’ai conduit jusqu’à la maison de Gloria pour utiliser les toilettes en toute intimité.

***

Grant et moi, on était assises dans la voiture, devant le cabinet du docteur.

- J’ai peur, a-t-elle admis.

- Moi aussi.

Je lui ai raconté :

- Quand j’étais môme, j’avais l’impression qu’il n’y avait aucune place pour moi dans le monde. Et c’est comme ça que je me sens, maintenant.

Grant a hoché la tête et a soufflé la fumée de sa cigarette à travers ses dents.

- Je te le dis, gamin, je sais pas ce qui est le pire. Ne jamais savoir ce que ça fait d’être acceptée, ou te faire enlever le peu que t’avais, tu vois ?

Bien sûr que je voyais.

- Allez, on y va, l’ai-je encouragée.

Le nom du médecin était peint sur la porte en verre translucide. Ça avait l’air éteint à l’intérieur.

- Peut-être qu’il n’est pas là, a dit Grant.

J’ai attrapé son bras.

- Je ne te force pas, ai-je dit, mais moi, je ne vois plus d’autre choix.

Grant a pris une grande inspiration. J’ai poussé la porte, c’était ouvert. Il était là. Le Dr. Monroe nous a conduites jusqu’à son bureau privé et nous a

fait signe de nous asseoir. J’ai décliné. J’ai regardé tout autour, sur les murs de son bureau.

- Où sont tous vos diplômes ?

Grant m’a regardée d’un œil mauvais.

Elle s’est adressée au Dr. Monroe.

- Vous vous souvenez de mon appel ?

Il me toisait de haut en bas. Mon dieu, il nous déteste, je me suis dit. Il a humecté ses lèvres.

- Si je me souviens bien, c’était au sujet d’un déséquilibre hormonal que vous partagez toutes les deux[4]…

Qu’est-ce que ce type s’imaginait, qu’on avait des dictaphones sur nous pour enregistrer la conversation ?

- Est-ce que vous avez apporté l’argent ? a-t-il demandé.

Quand on a sorti nos portefeuilles, Monroe a sorti son carnet d’ordonnances.

- Je suppose que vous y avez bien réfléchi, a-t-il dit, comme s’il s’y intéressait vraiment.

On a toutes les deux hoché la tête.

Il nous a montré comment aspirer un millilitre d’hormones masculines dans une seringue et comment la planter dans le muscle de la cuisse.

- Vous vous faites une injection toutes les deux semaines. Des questions ?

- J’ai quelques questions, ai-je dit.

Grant et le docteur ont tous les deux eu l’air surpris.

- Par exemple : combien de temps avant que ça marche ? Et est-ce qu’il y a des effets secondaires ?

Le docteur a roulé un crayon entre son index et son pouce.

- Eh bien, c’est difficile à dire.

- Pourquoi ça ? ai-je voulu savoir.

- Parce que c’est plutôt… expérimental, a t-il hésité. Il se peut que vous fassiez l’expérience d’effets secondaires : chute de cheveux, prise de poids, acné.

Super, je me suis dit, vraiment super…

- Est-ce que c’est dangereux ? ai-je demandé.

Grant s’est penchée en avant pour entendre sa réponse.

Le docteur Monroe a arraché la page du bloc.

- Ce sont seulement des hormones. Votre corps en produit naturellement. Vous en voulez ou pas ? a-t-il demandé en agitant l'ordonnance sous notre nez.

J'ai fait oui de la tête et je l'ai prise. Il en a arraché une deuxième et l'a tendue à Grant. Elle n'avait pas l'air sure, mais elle l'a mise dans sa poche. Le docteur Monroe a compté notre argent, l'a glissé dans le tiroir de son bureau et nous a congédiées.

- Une dernière chose, ai-je dit.

Le docteur a soupiré lourdement.

- J'ai besoin que vous m'envoyiez chez un de vos confrères pour une mastectomie[5].

Il a griffonné sur un bout de papier.

- Deux-mille dollars, m'a-t-il dit, en me tendant un nom et un numéro de téléphone.

C'était fini. On était de retour dans la rue.

J'ai donné à Grant une tape sur l'épaule.

- Allez ! On va à la pharmacie, et après je te paie une bière.

Elle a accepté à contre-cœur.

Au milieu de la journée, on était assises au bar. Le patron avait l'air de nous tolérer à peine. On a chacune posé devant nous sur le comptoir nos gros sacs en papier marron remplis de boites de seringues et d'ampoules d'hormones.

- Deux bières et deux shots, ai-je dit au barman. Sans vouloir faire de jeu de mots[6], ai-je ajouté en aparté à Grant, mais elle n'écoutait pas.

- Qu'est-ce qui se passe, Grant ?

- Toute ma putain de vie est sens dessus dessous, a-t-elle dit.

Je comprenais bien ça.

- C'est un gros truc, ce qu'on est en train de faire, ai-je admis.

Elle a hoché la tête, mais elle avait autre chose à l'esprit.

On a commandé une autre tournée, puis une autre. Grant commençait à s'ouvrir un peu.

- Comment ça va être avec les femmes ? Je veux dire, qui voudra encore sortir avec nous ? J'aurais préféré qu'elle n'ait pas dit ça tout haut.

- J'ai quarante et un ans, elle m'a dit. Ma vie est complètement bousillée. Il ne reste aucune place pour nous. Je sais juste pas quoi faire.

Ses larmes ont commencé à tomber sur le bar. On a toutes les deux regardé autour de nous, pour voir si un des gars avait remarqué qu'elle

pleurait. On a pris nos paquets et on s’est rapidement déplacées vers un box, à l’écart. Grant a éclaté en sanglots silencieux. Ça m’a fait peur de la voir pleurer comme ça.

Je me suis penchée par-dessus la table et je lui ai caressé les cheveux.

- Ça va aller, l’ai-je rassurée.

- Ah ouais ? a-t-elle lancé avec colère. Tu parles ! Pour toi, c’est différent.

- Tu rigoles ? Qu’est-ce qu’il y a de différent pour moi ?

Grant s’est essuyé le nez avec une serviette en papier.

- Y’a des choses que tu ne sais pas sur moi. Des choses que je ne peux dire à personne.

J’ai avalé une gorgée de whisky en jetant la tête en arrière. Ça m’a brulé la gorge et ça m’a réchauffé de partout.

- Grant, ma voix était douce, il n’y a rien que tu ne puisses me dire.

Elle a examiné mon visage.

- Je ne suis pas une vraie butch, a-t-elle dit.

Je l’ai regardée sans comprendre.

- Quoi ?

- Je ne suis pas une vraie butch.

J’ai ri, incrédule.

- Eh ben, tu m’as bien eue jusqu’à maintenant !

Elle a secoué la tête.

- Tu ne me connais pas vraiment.

L’alcool s’est mis à me marteler la tête, comme une tonne de briques. J’aurais aimé ne pas avoir autant bu. Le patron est venu et a commencé à essuyer la table où on était installées.

- C’est l’heure d’y aller.

On a reconnu la haine sur le visage des hommes qui bloquaient la porte qu’on aurait dû prendre pour sortir. Le patron a fait un signe de la tête vers la porte du fond.

- C’est l’heure d’y aller.

On a attrapé nos sacs et on est sorties à toute vitesse par la porte de derrière, jusque dans la voiture de Grant. J’ai verrouillé les portières pendant qu’elle démarrait le véhicule. Plusieurs des hommes se déployaient à travers le parking. L’un d’eux avait un démonte-pneu en fer. Grant a fait crisser les pneus. Elle est montée direct sur le trottoir et s’est retrouvée face à une voiture qui arrivait en sens inverse et qui a fait une embardée avant

d’aller percuter un véhicule garé. Grant est partie à toute allure, jusqu’à ce qu’on soit assez loin pour être en sécurité.

On s’est arrêtées devant chez moi. On a chacune allumé une cigarette. Mes mains tremblaient.

- Merde, Grant. T’as toutes tes chances si tu tentes Indy 500[7]!

Ça ne l’a pas fait sourire. Je savais qu’elle était trop bourrée pour reprendre le volant.

- Monte avec moi, lui ai-je dit. Tu rentreras plus tard.

Grant a fait non de la tête.

- Où est-ce que tu vas aller ? lui ai-je demandé.

Elle a secoué la tête.

- Je ne sais pas.

- Monte avec moi, ai-je insisté, mais je savais que c’était inutile.

D’un mouvement de doigts, Grant a jeté sa cigarette par la fenêtre et a démarré la voiture.

Avant de refermer la portière, je lui ai dit :

- Eh Grant, essaie d’expliquer aux gars de tout à l’heure que t’es pas une butch.

Grant m’a regardé. C’était dur d’affronter la tristesse dans ses yeux. J’ai pointé du doigt le rétroviseur.

- Regarde-toi et dis-moi que t’es pas une butch. Tu es ce que tu es, Grant. Je sais pas ce qu’il te faut de plus comme preuve.

Grant m’a tendu son paquet d’hormones.

- T’es sure ? lui ai-je demandé.

Elle a haussé les épaules.

- Je ne suis sure de rien, là maintenant.

Une fois en haut, j’ai appelé chez Edwin et j’ai laissé le téléphone sonner un long, long moment. J’ai bu une bière, avant de déballer les seringues pour les regarder. Les aiguilles me terrifiaient tellement que je n’arrivais pas à croire que j’étais sur le point de me piquer avec. J’ai examiné les ampoules d’hormones, comme si leur mystère allait se révéler à moi, juste là, sur la table de la cuisine. Mais il ne s’est rien passé.

Je suis allée dans la salle de bain, j’ai enlevé mon pantalon et je l’ai accroché à la porte. Je me suis assis sur la lunette des toilettes et j’ai préparé la seringue. Est-ce que j’allais vraiment faire ça ?

J’ai repensé à une des questions de Grant qui m’avait touchée d’un peu trop près. Est-ce qu’un jour je serai à nouveau allongé dans les bras d’une

femme ? Pendant un court instant, je me suis rappelé le plaisir pur et simple que me procuraient les bras de Theresa quand ils m'enlaçaient. Cette pensée m'a fait me sentir encore plus seule. J'ai eu une montée de colère contre Theresa. Elle ne m'aimait pas assez pour rester lorsque les choses se compliquaient.

Ma vie a défilé dans ma tête comme un film que je ne voulais pas revoir. J'ai repensé à la fois où mes parents m'avaient surprise habillée avec les vêtements de mon père.

Des souvenirs réconfortants m'ont envahi : des amies butchs, des confidentes drag queens, des amantes fems. Mais je ne pouvais pas les rejoindre maintenant. J'étais seul à ce carrefour.

Je n'arrivais pas à me résoudre à enfoncer l'aiguille dans ma cuisse. Puis j'ai revu ma Norton, fracassée en mille morceaux sur le parking de la pizzeria. J'ai planté l'aiguille dans ma cuisse et j'ai injecté le produit. C'était moins dur que ce que j'avais pensé.

J'ai senti monter une vague d'excitation en moi. Je ressentais la possibilité que quelque chose change, qu'un énorme poids me soit enlevé. J'allais peut-être maintenant enfin être moi-même et simplement vivre. J'ai fermé les yeux et j'ai reposé ma tête contre le carrelage du mur.

Après un moment, je me suis levé et j'ai remis mon pantalon. J'ai regardé mon reflet dans le miroir de la salle de bain. C'était toujours moi, en train de me regarder.

***

Pendant les deux premiers mois, il ne s'est rien passé. Ma voix n'est pas devenue plus grave. Je le savais pour sûr car j'avais appelé les renseignements tous les jours et les opérateurs continuaient de m'appeler « m'dame ». Les seuls changements que je pouvais voir n'étaient pas ceux que j'espérais. Ma peau se couvrait de boutons. Mon corps devenait plus rondouillet. Mon humeur faisait des sauts, des vagues et des plongeons. Ce qui allait émerger, quoi que ce soit, n'était pas encore là. Mais ça arrivait.

J'allais bientôt devoir dire au revoir à Kim et Scotty. Gloria ne m'autoriserait jamais à voir les enfants une fois que j'aurais commencé à changer.

Un samedi d'hiver, je me suis arrangé pour les emmener au zoo. Il neigeait si fort que le trajet en bus jusqu'à chez Gloria m'a semblé

interminable.

- Je m’en vais, ai-je dit à Gloria.

- Tu veux encore du café ? a-t-elle demandé.

J’ai recouvert ma tasse de la main en faisant non de la tête.

Gloria s’est assise à côté de moi.

- Tu l’as déjà dit aux enfants ?

J’ai secoué la tête.

- Ces mômes s’imaginent que le soleil se lève et se couche avec toi - je pige pas pourquoi.

Ses mots m’ont blessée.

- On ne peut que m’aimer, Gloria, que veux-tu que je te dise ?

Elle a secoué la tête.

- Fais attention quand tu leur diras, OK ? Ils sont encore tout chamboulés à cause de leur père et moi.

J’ai hoché la tête.

Scotty et Kim se sont pratiquement rentrés dedans en courant dans la cuisine pour venir me dire bonjour. Ils étaient si emmitouflés que je ne pouvais voir que leurs yeux, entre leur bonnet et leur écharpe.

Gloria m’a lancé les clés de sa voiture. Elle avait l’air contrariée.

- Sois prudente en conduisant sur la neige.

Je ne crois pas que c’était ça qui la préoccupait.

- T’inquiète pas pour nous.

Le temps qu’on aille au zoo, la couche de neige s’était épaissie et de gros flocons continuaient à tomber. Il n’y avait pas grand monde dehors, juste quelques parents avec leurs enfants.

- Venez, on fait des anges dans la neige, a suggéré Kim.

- Pas tout de suite, lui ai-je dit. On va éviter de se mouiller avant d’être prêts à repartir.

Je pouvais voir la silhouette d’un aigle royal sur son perchoir. Quand on s’est rapprochées, j’ai réalisé qu’il y avait en fait deux aigles, un mâle et une femelle posés l’un à côté de l’autre. La femelle a piqué vers le sol et a déployé ses puissantes ailes. Elle bondissait et tournoyait dans la neige. Je me suis souvenu que les journaux avaient raconté que son œuf avait éclos la semaine précédente, mais que l’aiglon était mort. Je me suis demandé s’il s’agissait d’une danse funèbre traduisant une douleur amère.

- Qu’est-ce qu’il fait ? m’a demandé Kim.

- Elle joue dans la neige.

Je me suis dit que c'était une réponse aussi bonne qu'une autre.

- C'est l'aigle fille.

- Comment tu le sais ? a-t-elle demandé.

- Parce que les filles sont plus grandes que les garçons.

Les deux gamins ont repéré avant moi les ours polaires et ont couru dans leur direction. La maman ours était dehors avec son ourson. D'après les journaux, l'ourson était né trois mois plus tôt et n'avait pas encore été aperçu hors de la grotte.

- Ouah, se sont extasiés les enfants pendant que l'ourson tombait à la renverse dans une congère.

La mère s'est assise sur son arrière-train. Le petit ours a farfouillé pour trouver sa mamelle et a tété.

- J'ai faim, a annoncé Scotty.

Il n'y avait quasiment personne à l'intérieur de la buvette : deux hommes d'entretien du zoo sirotaient leur café dans un coin. J'ai commandé des hot-dogs et des chocolats chauds.

- Il nous faut des cacahuètes, m'a rappelé Kim, pour les animaux.

- Il me semble qu'on n'est pas censés les nourrir, lui ai-je dit.

- Alors il nous faut des cacahuètes pour nous !

- Et trois paquets de cacahuètes, ai-je ajouté, en direction de l'homme derrière le comptoir.

Il m'a lancé un regard de dégout manifeste. *Oh s'il te plait*, ai-je pensé, *pas devant les gamins.* J'ai préparé la monnaie en avance, histoire d'en finir au plus vite.

Il est revenu avec la nourriture et les boissons dans un carton.

- Ça fera neuf dollars et quatre-vingts cents, monsieur, a-t-il dit avec un sourire satisfait.

J'ai balancé un billet de dix dollars sur le comptoir et j'ai attrapé le carton.

- Gardez la monnaie, m'dame, ai-je répondu. Bon, allez les enfants, vous voulez aller manger sur un banc dans le parc ?

Scotty était d'accord, Kim n'avait pas l'air si sure. J'ai déblayé la neige sur le banc.

- Pourquoi tu l'as appelé m'dame ? m'a demandé Kim.

J'ai haussé les épaules.

- Il a été méchant avec moi.

Elle a insisté.

- Il ne t’aimait pas ?

J’ai secoué la tête.

- Pourquoi ? Comment il peut savoir qu’il ne t’aime pas ?

- Je sais pas. Ça ne t’arrive jamais à l’école de croiser des petites brutes qui sont méchantes avec toi sans raison ?

Elle a hoché la tête.

- Pourquoi il t’a appelé monsieur ? Il sait pas que t’es une fille ?

J’ai soupiré et j’ai remis mon hot-dog dans le carton. La dernière bouchée que j’avais prise faisait comme un nœud collé dans ma gorge. J’ai bu quelques gorgées de chocolat chaud avant de répondre.

- Il savait que j’étais une fille. Mais il s’en est pris à moi parce que je suis différente.

J’ai anticipé sa prochaine question.

- Je ne ressemble pas à ta maman. J’ai l’air différente de beaucoup d’autres filles. Certaines personnes n’aiment pas ça, ils pensent que ce n’est pas bien.

Kim a froncé les sourcils.

- Alors pourquoi tu ne mets pas de robes et tu ne te laisses pas pousser les cheveux, comme les autres filles ?

J’ai souri.

- Tu ne m’aimes pas comme je suis ?

Scotty a levé les yeux vers moi et m’a fait un grand sourire. J’ai essuyé le ketchup de son nez avec mon gant.

- Je ne veux pas changer, ai-je dit. Je pense que les filles et les garçons devraient pouvoir être tout ce qu’ils veulent être sans qu’on s’en prenne à eux.

Kim s’est agenouillée sur le banc, face à moi. Elle a enlevé ses gants et a caressé mes joues. Je me suis demandé si elle pouvait déjà voir de la barbe pousser.

- Qu’est-ce que tu vois ? lui ai-je demandé.

Elle a haussé les épaules et a remis ses gants.

- Tu sais ce qu’on t’a pris pour Noël ? Une radio ! m’a dit Scotty, tout excité.

- Scotty ! la voix de Kim s’est élevée pleine de colère. Tu devais pas le dire. T’as tout gâché.

Les yeux de Scotty se sont remplis de larmes. Je l’ai pris dans mes bras.

- Ça va, c’est bon. Écoutez-moi les gars… heu… les enfants. J’ai quelque chose à vous dire.

Kim s’est assise lourdement, comme si elle avait attendu ce moment. Je les ai tous les deux entourés de mes bras.

- Je dois m’en aller avant Noël. Il faut que je trouve du travail.

Il y a eu un long silence. Scotty a enroulé son bras autour de moi et s’est mis à pleurer.

- Non ! Ne t’en va pas, a-t-il supplié. S’il te plait, je serai gentil. S’il te plait, ne t’en va pas.

J’ai embrassé le haut de la capuche de sa combinaison.

- Oh, Scotty, tu n’as rien fait de mal. Tous les deux vous êtes très, très gentils. C’est pas de votre faute si je m’en vais. Je vous aime tellement tous les deux. Je dois juste trouver du travail.

Kim était assise, les mains sur les genoux. Elle regardait droit devant elle.

- Je vous aime beaucoup, leur ai-je dit à nouveau. Vous allez vraiment me manquer tous les deux.

- Alors pourquoi tu t’en vas ?

La voix de Kim vibrait de colère.

- Pourquoi tu peux pas trouver un travail ici ?

Mon explication ne lui suffisait pas.

- Kim, c’est dangereux pour moi ici, parce que je suis différente.

Son visage s’est adouci, autorisant les larmes à lui monter aux yeux.

- Je vais quelque part où je serai en sécurité.

- Je peux venir avec toi ? a-t-elle demandé.

J’ai attiré Scotty plus près de moi et j’ai tendu le bras vers Kim. Elle ne s’est pas rapprochée mais j’aurais pu jurer qu’elle en avait envie.

- C’est pas vraiment un endroit, là où je vais.

Je me suis demandé jusqu’où les règles implicites m’autorisaient à parler aux enfants.

- Imagine que tu me cherches dans une pièce. Tu regardes partout - dans le placard, sous le lit, derrière la porte -- mais je ne suis pas là.

Scotty a levé les yeux.

- Où t’es alors ? a-t-il demandé.

- Je suis quelque part en sécurité, là où personne ne va regarder. Je suis là haut, près du plafond. Imagine que tu me cherches ici - derrière les

arbres, sous les bancs, derrière la maison de l’éléphant. Où est-ce que je serai en sécurité, d’après toi ?

Les deux enfants se sont regardés et ont secoué la tête.

- Là-haut dans les airs, là où le vent souffle, je leur ai dit. Je serai en sécurité dans le ciel, là où personne n’ira me chercher. Mais je serai toujours dans le coin. Je serai toujours là à veiller sur vous.

Scotty a essuyé les larmes de ses yeux avec ses mitaines.

- Quand je serai le vent, je pourrai venir dans les airs avec toi.

J’ai hoché la tête et je l’ai attiré plus près. Des larmes gouttaient du menton de Kim, mais son visage avait l’air calme.

- Est-ce que tu pourras rentrer et venir nous rendre visite ?

J’ai réfléchi avant de répondre.

- Vous me reverrez, mais pas pendant un moment. Pas avant que ça soit suffisamment sûr pour moi de rentrer.

J’ai pointé du doigt les aigles royaux tout proches.

- Vous savez, il ne reste pas beaucoup d’aigles. La nourriture qu’ils mangent a été complètement empoisonnée par des produits chimiques, et parfois des gens les tuent. Vous savez ce qu’ils ont fait, les aigles ?

Ils ont tous les deux fait non de la tête.

- Ils se sont envolés haut dans les montagnes, tout là-haut, au-dessus des nuages. Et ils vont rester là-haut à voler en cercle dans le vent jusqu’à ce qu’ils puissent à nouveau venir nous rendre visite en toute sécurité.

Kim s’est agenouillée sur le banc et a mis ses gants contre mes joues. Ils étaient froids et mouillés par la neige.

- S’il te plait, emmène-moi avec toi, a-t-elle chuchoté.

Les larmes brulaient mes yeux.

- Je dois me cacher seule, Kim. Et ta maman t’aime très fort. Elle a besoin de toi, elle aussi. Grandis du mieux que tu peux, Kim. Je reviendrai te voir, je te le promets.

La neige tombait si fort qu’elle nous a presque recouverts, sur le banc. Je me suis levé et je nous ai époussetés. J’ai embrassé le nez froid de Scotty avant de resserrer son écharpe autour de son visage. Agenouillée, j’ai attendu que Kim vienne vers moi. Elle s’est jetée dans mes bras tellement fort qu’on a failli tomber à la renverse toutes les deux.

Alors qu’on approchait des aigles, Kim a couru vers eux. Elle s’est arrêtée et les a observés.

- Ils sont heureux, ici ?

J’ai secoué la tête.

- Ils seraient plus heureux là-haut.

J’ai regardé vers le ciel. Des flocons de neige sont tombés sur mes cils et mes joues.

- Est-ce qu’on peut faire des anges dans la neige, maintenant ? a demandé Scotty.

J’ai hoché la tête. Scotty et Kim se sont laissés tomber en arrière dans la neige et ont agité leurs bras et leurs jambes dans tous les sens. Ils criaient tous les deux :

- Regarde-moi, regarde-moi !

J’ai fait une boule de neige et je l’ai roulée jusqu’à ce qu’elle soit grosse comme un rocher.

- Qu’est-ce que tu fais ? a demandé Kim.

Ils se sont rapprochés tous les deux.

- Je fais une bonne-femme de neige, ai-je répondu.

Kim a fait une grimace.

- C’est pas une bonne-femme de neige, c’est un bonhomme de neige, a-t-elle dit en boudant.

- Qu’est-ce que t’en sais ? Tu ne l’as pas encore vue.

Scotty a commencé à rouler un petit tas de neige.

- Je peux aider à la fabriquer ? a-t-il demandé.

J’ai fait oui de la tête et j’ai commencé pour lui une boule de neige à la bonne taille.

Kim a tapé du pied.

- Une bonne-femme de neige, ça n’existe pas. C’est un bonhomme de neige.

J’ai posé la boule de Scotty, qui était plus petite, au-dessus de la première.

- Aidez-moi à faire sa tête !

Kim a eu une montée de colère et a sangloté. J’ai posé ma main sur son épaule.

- T’es contrariée à ce point ?

Elle a hoché la tête et a pleuré. J’ai essuyé son nez qui coulait.

- Ça va aller, a dit Scotty gentiment. On peut dire qu’elle est un bonhomme de neige, d’accord ?

J’ai hoché la tête.

- Aide-nous à faire sa tête, d’accord ?

Kim a reniflé, puis a accepté. On a roulé la tête et je l'ai mise en place. J'ai récupéré des cailloux sous la neige et on les a utilisés pour faire une bouche, un nez et des yeux.

- Il a besoin d'une écharpe, pas vrai ? ai-je demandé.

Ils ont hoché tous les deux la tête. J'ai enlevé mon écharpe et je l'ai mise autour de son cou. J'ai sorti mon paquet de cigarettes.

- Non, ont-ils crié à l'unisson, ne fume pas !

- Ben, j'ai pas de pipe pour le bonhomme de neige. Est-ce que je peux lui mettre une cigarette dans la bouche ?

- Non, ont-ils crié. Il ne fume pas ! Il est intelligent.

J'ai ri.

- D'accord, d'accord. Mais c'est un bonhomme de neige sacrément joli qu'on a fait, vous trouvez pas ?

Scotty a hoché la tête et est tombé par terre.

- Regarde-moi faire un ange dans la neige !

Il a agité frénétiquement ses bras et ses jambes.

- Tu vas bien ? ai-je demandé à Kim.

Elle m'a fait signe que oui. J'ai serré son écharpe pour bien l'ajuster autour de sa nuque.

- Je suis désolée de t'avoir fâchée, je lui ai dit. Je te taquinais juste.

Elle a haussé les épaules.

- Ça me va.

- Je suis quand même désolée.

- Non, m'a-t-elle dit. Je veux dire que ça me va que ce soit une bonne-femme de neige.

J'ai souri.

- Et si on décidait juste que c'est une personne de neige et qu'on l'aime, lui ou elle, comme elle est ?

Kim a hoché la tête sans sourire.

Pendant le long retour à la maison, elle regardait en silence par la vitre de la voiture.

- Est-ce qu'ils ont mangé ? a voulu savoir Gloria.

- Oui.

- C'est l'heure du bain, leur a-t-elle dit.

- Oh, maman, on est trop crevés, a dit Scotty.

Gloria a ri.

- D’accord, petit malin. Mais demain soir, vous prenez tous les deux un bain, et je ne veux rien entendre.

Scotty a souri triomphalement de toutes ses dents.

- Est-ce que Jess peut nous mettre au lit ?

Gloria m’a regardé du coin de l’œil. Je lui ai fait un signe de la tête.

Scotty et Kim se sont mis en pyjama et ont embrassé Gloria pour lui dire bonne nuit. Je les ai bordés l’un et l’autre sous leurs couvertures.

- Tu dois nous lire l’histoire de quand on était des petits enfants, m’a informé Scotty.

J’ai attrapé le livre sur la table de chevet. Kim a montré un marque-page.

- C’est là que Maman s’est arrêtée, a-t-elle dit.

J’ai commencé à lire, d’une voix basse et tranquille.

Où est-ce que je vais ? Je ne sais pas bien.

Scotty a bâillé. J’ai embrassé ses cheveux moites. Un mobile tournait lentement au-dessus de nos têtes, projetant sur les murs des ombres de bateaux en mouvement.

Si tu étais un oiseau, et que tu vivais en l’air,

Ma voix craquait comme celle d’un adolescent. Puis, au fil de ma lecture, elle est un peu descendue dans les graves. Les hormones commençaient à faire effet.

Tu dirais au vent quand il t’emporterait :

« C’est justement là où je voulais aller ! »

Kim me fixait du regard. Son visage était immobile et triste.

- Je ne vais plus jamais te voir, n’est-ce pas ? a-t-elle demandé.

Je me suis approchée de son lit et je l’ai embrassée sur le front.

- Je reviendrai te voir quand ce sera plus sûr. Tu me reverras. Je te le promets. Je t’aime, Kim. Endors-toi, maintenant.

Elle a soupiré en remontant les couvertures sous son menton. J’ai continué à lire jusqu’à ce que sa respiration devienne profonde et régulière.

Qu’est-ce que ça peut bien faire où vont les gens ?

N’importe où, et partout, je ne le sais aucunement.[8]

NOTES

[1]

Un *ballast *est un réservoir rempli d'eau de mer, destiné à lester ou charger un bateau pour la navigation.

[2] Si les opérations chirurgicales de réassignation génitale pour personnes trans' commencent dans les années 1910-1920, les premiers traitements hormonaux débutent eux dans les années 1950-1960. À cette époque quelques médecins (H. Benjamin, J. Money, R. Stoller) théorisent le genre à partir de la médicalisation de l'intersexuation et de la transidentité. S'ouvrent alors des « cliniques d'identité sexuelle » qui déterminent, avec des tests mesurant la masculinité et la féminité, si les personnes sont «réellement» trans' et qui mettent au point des protocoles, ou programmes, de réassignation sexuelle (chirurgie et hormonothérapie).

[3] *Pet rock* : dans les années 1970 aux États-Unis, des cailloux sont commercialisés en tant que « faux animaux de compagnie » pour enfants, sous le nom de Pet Rock, ou « Roche de Compagnie ».

[4] Dans le début des années 1970, les personnes qui ne veulent pas rentrer dans un protocole de réassignation sexuelle tel que proposé par les « cliniques d'identités sexuelles » peuvent trouver des médecins complaisants, par le bouche-à-oreille, qui prescrivent des hormones sous un faux prétexte, moyennant finances.

[5] Une *mastectomie*, ou *mammectomie*, est une opération chirurgicale d'ablation des seins.

[6] En anglais, *injection* peut aussi se dire *shot.*

[7] * Indy 500* : course automobile.

[8] « Spring Morning », poème de Alan Alexander Milne, l'auteur de *Winnie l'ourson*, paru en 1924.

Chapitre 15

Chapitre 15

C’était un matin d’avril où tout changeait brusquement. Les oiseaux chantaient bruyamment devant ma fenêtre depuis l’aube. Je me suis roulé paresseusement dans le lit. Les draps étaient frais et l’air sentait bon.

J’ai cherché une cigarette, mais rien que d’y penser, ça m’a dégouté. J’ai décidé de prendre une longue douche à la place. En me brossant les dents, j’ai jeté un coup d’œil au miroir. J’ai dû regarder une deuxième fois plus attentivement. Un duvet se dessinait sur mes joues. Mon visage paraissait plus fin et plus anguleux. J’ai enlevé mon t-shirt et mon caleçon. Mon corps était fin et musclé. Mes hanches avaient fondu. Je pouvais voir des muscles dont je n’avais jamais soupçonné l’existence au niveau de mes cuisses et de mes bras. Est-ce que les hormones avaient développé mes muscles, ou est-ce qu’elles les avaient juste révélés ?

Mon corps était presque comme je l’avais espéré avant que la puberté ne me surprenne. Presque.

Je me suis rappelé ces filles au lycée qui se plaignaient parce qu’elles avaient des petits seins. J’étais jalouse de leurs poitrines plates. C’était maintenant à ma portée. J’avais économisé mille-six-cents dollars pendant l’hiver pour faire une chirurgie de réduction mammaire.

J’ai pris une douche brulante, je me suis savonnée et j’ai apprécié la sensation de mes mains sur ma peau. Ça faisait si longtemps que je ne me sentais plus chez moi dans mon propre corps. Ça allait bientôt changer.

En me coiffant devant le miroir, je me suis dit que je pourrais peut-être aller chez le coiffeur. Habituellement, c’étaient nos amies qui entretenaient nos bananes -- longues de presque trois centimètres -- dans leurs cuisines.

Pendant l’hiver, j’avais acheté une vieille moto Triumph à un gars du boulot. Je l’ai sortie du garage et j’ai mis un litre tout frais d’essence. J’ai roulé à travers la ville jusqu’à un coiffeur pour hommes, dans un quartier où je ne serais pas obligée de revenir si ça tournait mal.

Le coiffeur m’a souri.

- Je suis à vous dans une minute, m’sieur.

J’ai essayé de cacher mon excitation en feuilletant un exemplaire de *Popular Mechanics[1]. *Je n’avais encore jamais osé m’aventurer dans le territoire des hommes comme ça.

Le coiffeur a fait claquer une grande blouse rouge en l’air.

- Monsieur ?

Il m’a fait signe de m’asseoir dans le fauteuil. Il m’a fait enfiler la blouse rouge et l’a ajustée au niveau de mon cou.

- Je rafraichis la coupe ?

Je me suis regardé dans le miroir.

- Eh bien, je voudrais peut-être quelque chose de différent. Peut-être que c’est le moment de changer.

Le coiffeur a souri.

- C’est comme vous voulez.

- Je ne sais pas. Quelque chose de net.

Il m’a lissé les cheveux en arrière et a pincé les lèvres.

- Qu’est-ce que vous diriez d’une coupe en brosse ?

- Ouais ! Ça changerait.

Le rasoir électrique a vrombi autour de ma banane, de ma nuque à mon front. Des touffes de cheveux sont tombées sur mon nez. Le coiffeur les a balayées avec un blaireau à poils doux. Il m’a coupé les cheveux et les a égalisés jusqu’à former une brosse parfaitement symétrique. D’un coup de brosse, il a soigneusement enlevé les derniers cheveux que j’avais sur moi. J’ai commencé à me lever.

- C’est pas encore fini, m’a-t-il dit.

Il a étalé de la mousse à raser sur mes pattes et sous ma ligne de cheveux. Il a dessiné une ligne nette avec un rasoir. Il a essuyé les dernières traces de mousse sur ma nuque. Juste quand je pensais qu’il avait fini, il a aspergé ses mains d’après-rasage et m’a frictionné les joues. Il a mis de la poudre sur une brosse et l’a passée sur le bas de ma nuque. Il a retiré ma blouse rouge d’un geste théâtral et m’a donné un miroir à main pour que je puisse voir l’arrière de ma tête.

- Qu’est-ce que t’en penses, mon ami ?

Cette fois, je n’ai pas tenté de dissimuler mon excitation. Je passais[2].

C’était maintenant l’heure du test le plus important : les toilettes pour hommes. J’ai fait les cent pas dans un centre commercial jusqu’à ne plus tenir. Je me suis arrêté face aux toilettes pour hommes. Qu’allait-il se passer si j’entrais ? Il fallait bien que je le découvre un jour ou l’autre. J’ai poussé

la porte. Deux hommes étaient debout en train de pisser. Ils m'ont jeté un regard et ont tourné la tête. Il ne s'est rien passé. Il y avait des cabines libres : je me suis enfermée dedans.

On pouvait encore voir mes pieds dépasser si on y faisait attention. Est-ce que ça arrivait aux hommes de s'asseoir pour pisser ? J'ai tiré la chasse pour qu'on ne m'entende pas. J'ai directement senti quelque chose d'humide et froid sur mon cul et derrière mes cuisses. Les toilettes débordaient. J'ai bondi mais il était trop tard. Mon Levi's était trempé. J'ai reboutonné mon jean et je suis sorti en trombe. J'ai traversé la foule de clients et j'ai foncé jusqu'à ma moto.

Tout ce que je voulais, c'était rentrer à la maison, enlever mon jean et me débarrasser de ce sentiment de stupidité sous une bonne douche. Je suis montée sur ma moto et j'ai réfléchi à ce qui était en train de m'arriver. Ça ne s'était pas si mal passé, après tout. Je savais désormais qu'il valait mieux ne pas tirer la chasse sans faire attention à la montée de l'eau. Mais j'ai aussi repensé au moment où j'étais entré dans les toilettes des hommes. Ils m'avaient à peine remarquée.

Si besoin, je pouvais maintenant aller aux toilettes n'importe quand et n'importe où sans pression ni honte. Quel immense soulagement !

***

Au début, tout était amusant. Le monde avait cessé de ressembler à un parcours d'obstacles que je devais affronter. Mais très rapidement, j'ai découvert que passer ne signifiait pas seulement glisser sous la surface. Cela signifiait aussi être enterrée vivante. J'étais toujours moi-même à l'intérieur, prise au piège avec toutes mes blessures et toutes mes peurs. Mais je n'étais plus moi à l'extérieur.

Je me rappelle ce matin où j'ai quitté mon travail, à l'usine de macaronis, juste avant l'aube. J'ai remonté Elmwood pour aller chercher ma moto. Une femme qui marchait sur le trottoir, devant moi, a jeté un coup d'œil nerveux par-dessus son épaule. J'ai ralenti le pas alors qu'elle traversait la rue et s'éloignait rapidement. Elle avait peur de moi. À ce moment-là, j'ai commencé à comprendre que passer changeait à peu près tout.

Deux choses n'avaient pas changé : je devais toujours travailler pour vivre, et je vivais toujours dans la peur. Seulement maintenant, c'était la

peur incessante d’être démasqué. Je n’avais jamais réalisé à quel point Buffalo était une petite ville.

- T’étais où au lycée, Jess ? m’a demandé Eddie après qu’on a eu déchargé les cartons d’un camion.

Est-ce que je devais mentir ou dire la vérité ?

- Benett, ai-je répondu honnêtement.

- Sans blague ! Quand est-ce que t’as eu ton bac ?

Je me suis creusé la tête pour trouver une réponse. J’avais menti dans mon dossier de candidature pour cette place de chauffeur-livreur. J’avais dit que j’avais mon bac.

- Oh, j’ai changé de lycée en terminale.

- Ah bon ? Quand ?

- Oh, je sais pas. Autour de 1965, je crois.

- Sans blague ? Mon beau-frère était à Benett à peu près au même moment. Il s’appelle Bobby. Il jouait au football. Tu le connais ?

Bobby le violeur. J’ai serré les poings et j’ai grincé des dents.

- Non, je ne pense pas.

Eddie a fait un signe de la tête.

- T’as rien perdu. C’était vraiment un connard des fois, si tu veux tout savoir. Ça va ?

- Ouais, je me sens pas très bien, c’est tout.

- OK, assieds-toi une minute, a proposé Eddie.

- Dis, Eddie, je vais courir au magasin chercher un truc dont j’ai besoin.

Et je me suis éloigné. J’ai juste continué à marcher, de plus en plus vite. Je m’enfuyais loin de mon propre passé.

J’imagine que j’aurais pu quitter la ville, mais cette idée me donnait l’impression que c’était comme me jeter dans le vide depuis le rebord du monde. Alors je suis restée. Mais je devais toujours être sur mes gardes en public car j’avais peur de tomber sur quelqu’un qui m’avait connu en tant que femme. Parfois, les gens me voyaient avant que je les remarque, comme le jour où je suis tombé sur Gloria et les enfants qui faisaient des courses en centre ville. J’étais dans une des allées du rayon homme. Gloria m’a reconnu quelques secondes avant que je la voie. Elle en est restée bouche bée. Elle a saisi Kim et Scotty par la main et a essayé de les emmener de force loin de moi. Scotty a eu peur et a pleuré. Kim a crié mon nom.

- Jess ! C’est Jess !

Je me suis approchée de Gloria et j’ai posé la main sur son épaule. Elle l’a repoussée d’un air horrifié et a resserré ses bras autour de Scotty et Kim, comme si elle les protégeait du comte Dracula.

- Gloria, arrête, bon sang. J’essaie juste de survivre, tu comprends ? C’est pas la fin du monde.

- Ne t’approche pas de moi. Qu’est-ce que t’as fait ? m’a-t-elle demandé d’une voix étrangement basse. Qu’est-ce que tu fais ?

- J’essaie de vivre, Gloria. Laisse-moi tranquille, tu veux ?

Kim a tendu les bras vers moi mais Gloria lui a saisi la main et l’a retenue fermement.

- Allez, Kim, Scotty, on y va, a dit Gloria, en les poussant vers la porte. Tu es vraiment malade, tu le sais ça ? Faut vraiment que tu te fasses soigner.

J’ai tourné mes mains vers le ciel, en signe d’exaspération.

- Gloria.

Les gens autour se sont arrêtés pour regarder.

Kim s’est échappée et a couru vers moi à toute allure. Je l’ai attrapée et je l’ai serrée fort contre moi. Elle a murmuré :

- Est-ce que tu m’aimes encore ?

Je l’ai embrassée sur le nez.

- Plus que jamais.

Je l’ai reposée sur le sol et elle est retournée vers Gloria en courant.

- Une ex ? m’a demandé le vendeur.

- Pardon ?

- Une ex-copine ? a-t-il demandé en désignant la porte avec son menton.

- Oui, c’est une ex, ai-je répondu.

***

J’ai fini par obtenir un contrat stable à l’imprimerie, comme apprenti mécanicien. Le type qui m’a fait passer l’entretien m’a regardé de haut en bas très attentivement. Je me suis senti rougir.

- Vous m’avez l’air d’un jeune homme soigné et honnête, a-t-il conclu.

Il n’y avait pas si longtemps, j’étais un monstre.

La bonne nouvelle, c’était que j’avais un travail. Mais je n’avais pas grand chose d’autre à faire, ni personne avec qui passer du temps. C’était la mauvaise nouvelle. Je passais la plus grande partie de mon temps libre à

conduire ma moto. J'ai décidé d'acheter une très belle moto. Un samedi, en début d'après-midi, j'ai roulé jusqu'à l'ouest de la ville pour aller voir une Harley Sportster que j'avais repérée dans le journal. « Demandez Mike » disait l'annonce.

- Vous y connaissez quelque chose en moto ? m'a demandé Mike.

On s'est accroupis près de la moto dans l'allée de son garage.

J'ai dit que oui mais j'avais l'impression de mentir. C'est drôle, il suffit qu'un mec ait une mini Honda 50 pour qu'il parle comme un expert en motos. À l'inverse, une femme peut conduire toute sa vie une Harley toute équipée, mais en fin de compte, elle aura toujours un sentiment d'imposture. Il m'a dit qu'il adorait cette moto et à la manière qu'il avait de la toucher, je savais que c'était vrai. Il détestait devoir la vendre, mais il était tombé amoureux d'une femme qui lui avait demandé de choisir entre elle et sa moto. Il avait pris la bonne décision.

Je lui ai remis une liasse de billets et j'ai mis le moteur en marche.

- Amène-la au Canada, il m'a suggéré. Tu seras de l'autre côté de Peace Bridge en dix minutes. Tu peux pousser le moteur à fond sur ces routes.

J'ai mis mon casque, je l'ai salué d'un signe de la main et je suis parti.

Je me suis arrêtée chez Ted pour manger un hot-dog de trente centimètres. Je me suis assis sur une table de pique-nique, dehors, entouré de mouettes qui attendaient les restes avec impatience.

Je pouvais voir la file des voitures sur Peace Bridge. Combien de centaines de fois j'étais allé au Canada par cette route ? Mais passer en tant qu'homme, ça voulait dire que je ne pouvais pas traverser le pont car je n'avais pas ma fiche de conscription[3].

La guerre du Vietnam venait juste de se terminer officiellement. Ça me semblait fou que les habitants de ce petit pays aient gagné contre toute attente. Peut-être que tous les rassemblements où Theresa était allée avaient aidé. Le président Ford devait amnistier les réfractaires pour qu'ils puissent enfin rentrer chez eux[4].

Mais moi, je ne pouvais toujours pas traverser la frontière. Je n'avais pas de carte d'identité valide en cas de contrôle de la douane. J'ai ouvert mon portefeuille et j'ai regardé ma carte d'identité. Certificat de naissance, permis de conduire. Il y avait clairement marqué « femme » sur tous mes papiers. Comment est-ce que je pouvais avoir une carte d'identité d'homme ? Avoir des papiers d'identité impliquait d'autres papiers d'identité. Je ne pouvais même pas ouvrir un compte courant sans papiers

d’identité. Je ne pouvais même pas envisager d’avoir une carte bancaire. Je me sentais comme une non-personne. Même les hors-la-loi avaient probablement plus de papiers d’identité que moi.

J’ai retourné mon permis de conduire et j’ai regardé la date d’expiration : *juillet 1976*. Il était encore valable quatorze mois. Comment est-ce que je pouvais faire pour renouveler mon permis et remplacer la mention *femme* par *homme *? Qu’est-ce qui m’arriverait si j’étais arrêtée par la police d’État en pleine nuit, sur une route déserte, et que je leur tendais ce permis de conduire ? Mais que se passerait-il si j’étais attrapée sans permis du tout ? Chacune de ces options semblait être un cauchemar. Mais c’était impossible de travailler ou de vivre à Buffalo sans moyen de transport.

J’ai regardé fixement de l’autre côté de la Niagara River[5]. J’avais très envie de lancer ma Harley sur ces routes que je connaissais si bien. J’ai été envahi par un sentiment de claustrophobie. Au moment même où mon univers s’élargissait, il se rétrécissait aussi.

***

Ma barbe poussait de toutes les couleurs : blonde avec des reflets roux, bruns et blancs. Ma vie était un vaste champ de bataille et ma barbe un buisson derrière lequel je pouvais me cacher. Plus personne ne semblait me reconnaitre quand je sortais.

Je détestais mes seins plus que jamais. En les compressant, j’écrasais aussi mes muscles, et ils me faisaient mal. Mais j’avais enfin réussi à mettre de côté deux-mille dollars. J’ai appelé le chirurgien que le Dr. Monroe m’avait conseillé. Je lui ai dit que je voulais avoir un torse plat.

- Oui, oui, a-t-il dit. Une réduction mammaire.

- Est-ce que ça va faire très mal ? Est-ce que je vais devoir arrêter de travailler pendant longtemps ?

- Non, a-t-il répondu. Ce n’est pas une mastectomie totale. On fait une incision et on enlève une partie du tissu adipeux. Même si vous êtes un peu gêné, vous pourrez retourner au travail une semaine ou deux après l’opération.

Je me sentais un peu nauséeux, mais toutes les descriptions chirurgicales me mettaient dans cet état.

- Avez-vous l’argent ? a-t-il demandé.

Je l’avais. J’étais prête. J’ai pris rendez-vous pour l’opération et j’ai quitté mon travail le mardi en faisant croire que j’étais malade.

J’ai passé la nuit de mardi à mercredi étendu sur mon lit à fixer le plafond. J’étais anxieux, mais je n’avais pas peur. J’étais excitée à l’idée de me sentir à nouveau bien dans mon corps. J’aurais aimé que Theresa ait pu m’accompagner si loin. Je regrettais de ne pas avoir eu ne serait-ce qu’une seule nuit pour faire l’amour avec elle, tout en me sentant à l’aise dans mon corps. Theresa. Une fois que je commençais à penser à elle, je n’arrivais plus à penser à autre chose. Je me suis tourné et retourné dans mon lit.

Où que j’aille, je savais que j’y allais seule.

Le matin suivant, je suis arrivée à l’hôpital avant l’heure de mon opération pour remplir les papiers nécessaires.

- Vous avez rendez-vous avec qui ? m’a demandé l’infirmière en souriant.

- Le docteur Constanza.

Son sourire s’est figé.

- Un instant, je vous prie.

Elle est revenue cinq minutes plus tard. Le docteur n’était pas là. Il ne semblait n’avoir pris aucune disposition. Mais elle m’a dit de me rendre au bureau des infirmières, au sixième étage.

Il y avait trois infirmières au bureau du sixième.

- J’ai un rendez-vous pour une opération chirurgicale avec le docteur Constanza.

Les infirmières se sont regardées.

L’une d’elles a poussé un soupir.

- Il n’y a pas de pièce disponible pour vous maintenant. Vous allez devoir vous préparer dans les toilettes.

J’ai hésité.

- Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

- Attendez une minute.

Elle est revenue avec une blouse d’hôpital, un rasoir et de la bétadine.

- Rasez-vous les aisselles, les poils du torse et du pubis avec ceci et ensuite mettez la blouse.

- Les poils du pubis ?

Elle a froncé les sourcils.

- C’est la procédure.

J’espérais qu’ils n’allaient pas se tromper d’opération. Mais j’ai pensé que de toute façon j’allais avoir l’occasion de consulter quelqu’un avant que l’opération ne commence.

- N’entrez pas là ! m’a crié une des infirmières alors que je me dirigeais vers les toilettes des hommes.

Je me tournais vers les toilettes des femmes.

- Non, celles-là non plus ! a renchéri une autre.

Je suis restée clouée sur place. Elles ont trouvé une autre pièce pour moi. Je me suis recouvert de bétadine et j’ai rasé mes aisselles pour la première fois depuis de nombreuses années. Quand j’avais commencé à avoir des poils sous les bras, ma mère avait insisté pour que je les rase régulièrement. Cette fois, ce serait la dernière.

En me rasant la barbe, je me suis promis de prendre bien soin de moi. J’ai juré que quoi qu’il arrive, je ne me laisserais jamais envahir par la folie.

Je me suis assis sur une chaise en attendant l’opération. Deux infirmières parlaient très fort depuis leur bureau. Elles disaient que ça allait mal se passer quand ils se rendraient compte au laboratoire que les tissus qu’on leur avait envoyés étaient sains. Elles disaient que tôt ou tard ça allait se savoir et que ça causerait de sacrés problèmes.

Une infirmière est entrée dans la pièce, elle a souri, puis elle a baissé la tête pudiquement. Elle a désigné le lit d’appoint dans le couloir.

- Je peux pas marcher ? lui ai-je demandé.

Elle a secoué la tête.

Je me suis allongé sur le lit roulant alors qu’elle commençait à le pousser dans le couloir. Je pouvais seulement voir le plafond. Des lumières fortes sont apparues devant mes yeux. J’étais dans la salle d’opération. Des visages recouverts de masques étaient penchés au-dessus de moi. J’espérais qu’ils ne soient pas trop hostiles.

- Lequel d’entre vous est le docteur Constanza ? ai-je demandé.

L’un des masques a répondu :

- Il est en congé, mais ne vous inquiétez pas.

J’ai commencé à protester mais j’ai senti une aiguille percer la peau de mon bras et la pièce a commencé à se dissoudre.

Quand je me suis réveillé, le monde me semblait flou. Je n’arrivais pas à fixer mon attention sur quoi que ce soit. Le mec dans le lit d’à côté me regardait fixement. Les infirmières aussi me fixaient depuis le pas de la porte. J’ai lutté pour reprendre conscience.

Un prêtre est entré dans la chambre.

- Où est-elle ?

Il a regardé autour de lui.

- Qui ? ai-je demandé.

La pièce tournait. Le prêtre s'est approché de mon lit. Il a murmuré :

- Il y a une âme perdue qui a besoin de mon aide.

- Ils viennent juste de la pousser par là, ai-je dit en montrant le couloir du doigt, si vous vous dépêchez vous pouvez peut-être la rattraper.

J'ai essayé de m'asseoir. Une douleur sourde m'a transpercé la poitrine. J'ai appelé les infirmières, qui étaient debout sur le pas de la porte.

- Est-ce que je peux avoir quelque chose contre la douleur ?

Elles se sont éloignées.

L'une des infirmières est revenue.

- Écoutez, a-t-elle dit, je ne comprends rien à tout ça. Mais je peux vous dire que cet hôpital est pour les gens qui sont malades. Les gens comme vous qui font leurs arrangements dans leur coin avec le docteur Constanza, c'est pas mon affaire. Mais ce lit et notre temps, c'est seulement pour les gens malades.

Combien de temps allaient-ils me garder pour que je me remette de l'opération ? Une heure ? Deux ? Je ne voulais pas rester là une minute de plus. Je voulais être en sécurité, chez moi. J'ai basculé mes jambes hors du lit et j'ai essayé de me mettre debout. Lorsque je me suis sentie stable, j'ai enfilé mes habits avec précaution.

L'ascenseur a mis une éternité à arriver. Je suis monté dedans et j'ai appuyé sur le bouton du rez-de-chaussée. La jeune infirmière qui m'avait amené à la salle d'opération a tenu la porte ouverte et m'a mis quelque chose dans la main. C'étaient quatre Darvons[6] emballés dans une serviette en papier.

- Je suis désolée, a-t-elle chuchoté.

J'ai dû marcher longtemps entre l'arrêt de bus et ma maison. Quand je suis enfin arrivée chez moi, j'ai mis la clé dans la serrure mais je me suis rappelé qu'il fallait tirer la porte vers soi en tournant la clé. J'ai fini par réussir à tirer assez fort pour faire tourner la clé et je savais que je m'étais fait un peu mal. Mais j'étais chez moi.

Je me suis étendu sur le lit. La dernière chose dont je me souviens, c'est de m'être demandé quel jour on était.

Quand je me suis réveillé, je n’arrivais pas à savoir où j’étais. Une douleur sourde me lançait dans la poitrine. Je me suis levée avec précaution. J’ai ouvert la porte du placard et j’ai vu mon reflet dans le grand miroir à l’intérieur. Je pouvais dire à la taille de ma barbe que j’avais dormi pendant plusieurs jours. Mon torse était entouré de bandages. Voilà, il était là, le corps que j’avais voulu. Je me suis demandé pourquoi il avait fallu que ce soit si dur.

Je suis entré en titubant dans la cuisine et j’ai descendu un Pepsi. J’ai trouvé un morceau de pizza froide aux pepperonis et une part de gâteau au chocolat dans le frigo. Le petit-déjeuner de rêve de mon enfance.

J’ai appelé chez Edwin. J’étais sous le choc en écoutant l’enregistrement automatique :* Désolé, mais le numéro que vous essayez de joindre n’est plus attribué*. J’ai appelé chez sa sœur. D’une voix tremblante, elle m’a dit :

- Elle s’est flinguée, il y a quelques semaines.

J’ai reposé le téléphone lentement, pour ne pas déranger la mémoire de Ed. « Edwin, Ed » ai-je murmuré comme si elle était endormie dans mes bras et que je pouvais la réveiller.

Je suis retourné dans ma chambre et j’ai perdu conscience. Quand je me suis réveillé, j’ai espéré que la mort de Ed n’était qu’un mauvais rêve. J’ai appelé le contremaitre. Il a gueulé :

- Où est-ce que t’étais passé, mon gars ?

- J’étais malade, très malade.

- Est-ce que t’as un certificat médical ?

Je me suis interrompue et j’ai réfléchi pendant un moment.

- Non, j’ai dit.

- T’es viré, a-t-il grogné.

Et il a raccroché.

J’ai passé plusieurs jours à alterner entre sommeil et éveil. Une douleur lancinante m’a réveillée, mais ce n’était pas à cause de l’opération. C’était une douleur émotionnelle. J’ai changé mes bandages dans la salle de bain. J’avais seulement deux cicatrices qui me traversaient le torse. Avec les points de suture, on aurait dit des voies ferrées. Après un peu plus d’une semaine, ça avait l’air de plutôt bien cicatriser. J’ai mis un t-shirt blanc propre.

Quelque chose m’a poussé vers la cuisine pour boire une bière. Alors que je faisais sauter la capsule, j’ai localisé la cause de la douleur : le

suicide d’Edwin. Je n’arrivais pas à croire qu’elle n’était plus de ce monde. Comment avait-elle pu partir ? Est-ce que je n’avais pas su qu’elle brulait de rage de l’intérieur ? Je me suis rappelée qu’elle m’avait dit qu’elle avait marqué une page du livre qu’elle m’avait donné, qui résumait ce contre quoi elle se battait. Je me suis jeté sur les livres de ma bibliothèque mais je n’arrivais pas à mettre la main sur le mince volume qu’elle m’avait donné. Je l’ai finalement trouvé dans un carton ouvert dans le placard de l’entrée. Je me suis assis sur le sol pour feuilleter le livre. Elle avait annoté la page avec un stylo bleu :

C’est une sensation bizarre, cette conscience dédoublée, ce sentiment de constamment se regarder par les yeux d’un autre… deux âmes, deux pensées, deux luttes irréconciliables ; deux idéaux en guerre dans un seul corps noir, que seule sa force inébranlable prévient de la déchirure.[Z]

J’ai regardé la dédicace, la manière dont elle avait dessiné un cœur sur le *i* de son prénom. La douleur a grondé dans mon corps comme un feu attisé par le vent. J’ai crié fort :

- Ed, s’il te plait, reviens. Donne-moi une autre chance de comprendre. Je serais une meilleure amie si seulement tu revenais.

Silence.

Une bière en a suivi une autre. J’ai fini assez bourré. J’ai fondu en sanglots à cause de la perte d’Edwin. Toutes les larmes que j’avais contenues depuis que j’avais perdu Theresa sont aussi sorties.

Je suis allé faire un tour et j’ai fini dans un bus en direction de la fête foraine. Je voulais gagner un de ces ours en peluche que Theresa avait toujours aimés. Mais d’abord, je me suis dit que j’avais besoin de plus de bière. Alors que je m’avançais vers le snack, les deux femmes derrière le comptoir ont chuchoté quelque chose et ont pouffé de rire.

- Est-ce que je peux vous aider, monsieur ? m’a demandé la femme aux cheveux noirs.

- Une bière.

J’ai sorti mon portefeuille. La femme rousse lui a donné un coup de coude et s’est remise à pouffer.

- Dis-lui.

- Me dire quoi ? ai-je demandé.

- Elle trouve que vous êtes mignon.

La femme aux cheveux noirs l’a poussée.

- C’est pas vrai. Elle est con.

Je suis devenue toute rouge. Je me suis éloigné du stand sans la bière. J'ai senti monter en moi une rage puissante. Pourquoi est-ce que j'étais autant en colère ? C'était ce que je voulais, non ? Être capable d'être moi-même tout en vivant sans peur ? Ça me semblait injuste. Toute ma vie, on avait dit de moi que j'étais tordu et malade. Mais à partir du moment où j'étais un homme, je devenais « mignon ». J'avais l'impression qu'en m'acceptant comme un homme, j'abandonnais à chaque instant la il-elle en moi.

J'étais obsédé par l'idée de gagner cet ours en peluche pour Theresa. Alors que je lançais les balles de baseball sur les poupées rangées sur l'étagère, j'ai senti quelque points de sutures se déchirer sur mon torse. Mais je m'en fichais. J'ai continué à tirer avec frénésie. J'ai continué à poser des pièces sur le comptoir et le type a continué de les prendre. Une petite foule se formait autour de moi. Les prix que je gagnais étaient plus gros à chaque fois, mais il restait quelques poupées que je n'arrivais pas à renverser.

- Désolé mon pote, m'a dit le type derrière le stand.

Ses dents serraient un cigare.

Je lui ai donné cinq dollars.

- Hé ! ai-je lancé vraiment fort. Tu prends ma monnaie, et je vais montrer aux gens qui sont là quelles poupées sont truquées.

Il a fait volte face et m'a donné un énorme nounours rose.

- Je veux le bleu, je lui ai dit.

- Va te faire foutre, il a marmonné.

Mais il me l'a changé.

Ce soir-là, en montant les escaliers de Theresa, j'étais tout excité. Mais au moment de frapper, j'ai pris peur. Une jeune femme avec l'air légèrement butch a ouvert la porte. J'étais plantée là avec le gros nounours bleu dans les bras. Elle a appelé Theresa.

Theresa est sortie sur le palier pour me parler, mais elle a laissé la porte entrouverte.

- Comment ça va ? lui ai-je demandé.

Elle a haussé les épaules. J'ai fait un signe du menton vers l'intérieur.

- T'as une femme de ménage butch ?

C'était mesquin de dire ça. J'étais content qu'elle ne réponde pas. Ensuite, il y a eu un long silence et puis Theresa s'est retournée pour rentrer chez elle.

J’ai murmuré le nom d’Edwin tout haut alors que des larmes coulaient sur mes joues. Theresa a fait volte-face et m’a prise dans ses bras. Elle savait. Elle comprenait. Elle m’a tenue pendant que mes pleurs m’étouffaient. J’ai reniflé et j’ai regardé mes bottes. Elle a regardé mon visage. Il y avait aussi des larmes dans ses yeux. Elle a touché ma barbe de trois jours du bout des doigts. Je ne pouvais pas lire dans ses pensées, je n’avais jamais pu. C’était le moment de partir. Je lui ai demandé :

- Tu travailles ?

- Un peu.

Elle m’a de nouveau caressé la joue et elle a tourné les talons. Je l’ai appelée :

- Theresa.

Elle m’a regardé.

- Est-ce qu’elle s’assoit au milieu des allées, dans ton jardin ?

Theresa a secoué la tête.

- Non, Jess. Tu es la seule.

J’ai levé le gros ours bleu et je lui ai tendu. Elle a souri tristement et a secoué la tête à nouveau. Puis la porte s’est fermée et elle était partie.

J’ai marché quelques rues plus loin jusqu’au supermarché et je suis restée dehors, plantée devant les portes automatiques. Au bout d’un moment, un petit gamin est passé, agrippé à la main de sa mère. Il a fixé l’ours en peluche en s’approchant et quand il est passé à côté de moi, il a tourné la tête pour continuer à le regarder. Sa mère a essayé de le trainer un peu, avant de se retourner pour voir ce qu’il regardait. En montrant l’ours en peluche de la tête, je lui ai demandé :

- Je peux ?

Elle a semblé surprise, mais elle a accepté. J’ai tendu l’ours au garçon.

- Tu prends soin d’elle, promis ?

Il a fait oui de la tête. Ses bras arrivaient à peine à faire le tour de l’animal en peluche.

Sa mère a posé la main sur son épaule.

- Dis merci au gentil monsieur.

NOTES

[1]

* Popular Mechanics *est un magazine états-unien mensuel consacré à la science et à la technologie.

[2] Le *passing *renvoie à la façon dont une personne trans' est « lue » en terme de genre (voir chapitre 13).

[3] La *fiche de conscription* prouve qu'un homme est enregistré auprès de l'administration militaire. Elle est demandée en cas de contrôle pour vérifier que la personne n'a pas été appelée au front -- et n'est donc pas en train de déserter.

[4] Entre 1965 et 1973, plus de 50 000 hommes états-uniens, appelés *réfractaires*, migrent au Canada, pour ne pas participer à la guerre du Vietnam.

[5] La* Niagara River* est la rivière à la frontière entre le Canada et les États-Unis.

[6] * Darvon-N* est un analgésique narcotique.

[7] *Les âmes du peuple noir*, W.E.B. Du Bois, éditions La Découverte, 2007. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Magali Bessone. Le concept de « double conscience » désigne chez Du Bois la dualité de l'identité noire-américaine, tiraillée entre ces deux appartenances.

CHAPITRE 16

CHAPITRE 16

Le soleil pointait à peine à l'horizon. Mon haleine gelait dans ma barbe. Je suis montée avec lassitude dans le bus de l'agence d'intérim.

- Hé, Jesse.

Ben s'est assis à côté de moi et m'a tendu sa grande main calleuse, comme tous les matins. Il aurait pu écraser ma main dans la sienne, mais dans sa poignée de main ferme, je retrouvais toujours sa douceur. J'ai regardé ce grand ours et j'ai souri. J'étais sincèrement content de le voir.

Le froid mordant n'avait pas l'air de l'affecter. Je me suis rappelé pourquoi quand il a sorti une flasque en argent de la poche de sa veste. Il me l'a proposée en premier. J'ai pris une grande gorgée et j'ai toussé en la lui rendant.

- Wild Turkey[1].

Il a souri.

- J'aime bien boire un p'tit coup le matin, pour me mettre en marche.

En fait Ben aimait bien boire des p'tits coups tout au long de la journée, pour se maintenir en marche.

On était garés à côté d'une brasserie. De là où j'étais assise, je pouvais voir à travers la fenêtre du restaurant. Annie, la serveuse qui captait toute mon attention, servait du café et plaisantait avec les hommes au comptoir. Une puissante nostalgie s'est emparée de moi, m'arrachant presque des larmes. Sur le siège de devant, un gars a demandé à son ami :

- T'en prendrais bien un morceau, hein ?

Ben a vu mon mouvement de recul.

- Eh, ferme-la, lui a-t-il dit.

L'homme nous a regardés par-dessus le dossier de son siège.

- Ça te regarde ?

- C'est de ma sœur que tu parles, a répondu Ben en le foudroyant du regard.

- Ah désolé, a dit le gars.

Il m'a regardé, me détaillant avec insistance.

- Je te connais pas de quelque part ?

- T’as déjà bossé au Texas ? je lui ai demandé.

Il a secoué la tête.

- Alors tu ne me connais pas, je lui ai dit.

Le bus s’est remis en route. On se dirigeait vers une usine à Tonawanda. L’agence nous promettait un poste stable avec la possibilité d’une embauche permanente. Ben et moi, on était assis dans un silence confortable. Quand l’ambiance du bus est devenue assez bruyante, je lui ai chuchoté :

- Est-ce qu’Annie est vraiment ta sœur ?

Il a souri et m’a fait un clin d’œil.

- Tu as vraiment travaillé au Texas ?

J’ai souri et je lui ai rendu son clin d’œil.

Quand on s’est approchés de l’usine, j’ai vu des piquets de grève qui barraient l’entrée. Alors j’ai compris : on avait été embauchés pour briser une grève.

- Sales jaunes !

Le cri s’est élevé au moment où on sortait du bus. J’avais du mal à reprendre mon souffle dans l’air glacial.

Ben se tenait à mes côtés.

- Je refuse de prendre part à ça, a-t-il dit.

J’ai entendu une femme gueuler dans un mégaphone.

- On va la tenir cette ligne. On ne va pas laisser passer un seul jaune. Je suis prête à tout pour défendre nos boulots et notre syndicat. Et vous, est-ce que vous êtes prêts ?

Les femmes et les hommes du syndicat ont crié leur accord à l’unisson.

Les flics ont baissé les visières de leurs casques anti-émeutes et ont placé leurs tonfas à l’horizontale sur leur poitrine. Ces matraques étaient au moins aussi grosses et longues que des battes de baseball. Ils étaient prêts à attaquer pour nous permettre de rentrer et briser la grève.

Un autre bus d’intérim est arrivé. Les hommes qui en sont sortis se sont dirigés vers nous. On formait un groupe de soixante hommes. J’ai regardé autour de moi ceux avec qui j’avais fait la route. Le plus âgé a annoncé haut et fort :

- Je refuse de vendre mon âme au diable !

- Eh ben, j’ai besoin d’un job, merde. J’ai une famille à nourrir, a hurlé quelqu’un derrière moi.

- Je ne suis pas un jaune, a gueulé Ben. Je n'ai jamais franchi de piquet de grève de ma vie et je ne le ferai jamais. Et je n'ai aucun respect pour les hommes qui le font.

Il a sorti sa carte de l'UAW[2] de son portefeuille et l'a tenue en l'air pour que les grévistes puissent la voir. D'autres hommes ont sorti leurs cartes du syndicat et les ont levées fièrement, eux aussi. J'ai serré le poing et je l'ai levé en l'air. Les grévistes nous ont acclamés.

Dans les travailleurs temporaires, moins d'une douzaine ont accepté d'être escortés dans l'usine par la police. La plupart des gars sont remontés dans le bus et ont demandé au chauffeur de nous ramener à l'agence. J'ai écouté les hommes parler entre eux pendant le trajet. Cette année du bicentenaire[3] était censée être pleine de patriotisme, mais ce que disaient les gars ressemblait de plus en plus aux discours de Theresa.

- Les temps qui viennent seront durs, je te le dis.

- Ouais, mais tu peux être sûr que les riches vont encore s'enrichir.

- Ce n'était pas juste Nixon[4], c'est tous des escrocs. Ce nouveau marchand de cacahuètes[5] à la Maison Blanche ne va rien changer.

Ils parlaient des licenciements qui avaient brutalement chamboulé leur vie. Harrison, Chevrolet, Anaconda. Quinze, vingt, trente ans d'ancienneté.

- J'ai donné ma vie entière à Chevy, m'a dit Ben. Quand j'ai été viré, je me suis dit que c'était des vacances. Mais pour être honnête, je suis mort de trouille à l'idée de ne jamais y retourner. Ma vie entière est dans cette usine, tu vois ce que je veux dire ?

J'ai fait oui de la tête. Ben m'a donné un coup de coude.

- On sera quand même payés aujourd'hui, pour le boulot de la semaine dernière. Allons encaisser nos chèques au bar et prendre un verre.

J'ai secoué la tête.

- Nan, je ferais mieux de rentrer.

- Merde, Jesse. Tu as tout le temps autre chose à faire. Tu vas prendre un verre avec moi et c'est tout. À moins que tu penses que tu es trop bien pour moi.

J'ai soupiré.

- Juste un verre.

Ben a souri et m'a tapé sur la cuisse.

Quelqu'un avait mis *Stand by your man *au juke-box du bar. J'étais perdu dans mes souvenirs quand Ben m'a parlé de son enfance sans son père.

- Et toi, Jesse ? a-t-il demandé. Tu as grandi avec ton père ?

J’ai hoché la tête.

- Tu étais proche de lui ?

J’ai secoué la tête.

- Non.

- Pourquoi ?

J’ai haussé les épaules.

- Oh, c’est une longue histoire. Je n’aime pas trop parler de ça.

- Où c’est que t’as grandi ? a-t-il demandé en faisant signe à la serveuse d’apporter une nouvelle tournée.

- À différents endroits.

J’avais peur de ne pas réussir à rester aussi évasive à la troisième tournée. La serveuse a apporté deux shooters et deux bières. Ben lui a souri chaleureusement.

- Merci ma belle.

Il s’est retourné vers moi.

- Tu sais, je suis curieux à ton sujet.

Je me suis crispé.

- J’ai parlé de toi à ma femme. Je lui ai dit : « Y’a ce gars que j’aime vraiment bien. »

Il s’est arrêté et a levé la main.

- Ne prends pas ça de travers.

L’espace d’un instant, il a eu peur que je croie qu’il était sexuellement attiré par moi. J’ai balayé cette pensée d’un geste. Il avait du mal à articuler.

- Je lui ai dit qu’à chaque fois que j’essayais d’apprendre à connaitre ce gars, il se fermait comme une huitre. Tu sais ce que ma femme m’a dit ? Elle m’a dit que j’étais pareil avec elle. Elle a dit que c’était exactement de ça qu’elle se plaignait tout le temps.

Ben s’est penché en arrière.

- Est-ce que t’as des ennuis, Jesse ? Parce que si t’en as, tu peux me le dire. Je ne suis pas grand chose dans la vie. Mais je suis un bon mécano et un bon ami. À Chevy, tous mes potes bossaient avec moi. Ces gars me manquent.

J’ai hoché la tête, en pensant à mes vieux amis.

- Est-ce que tu fuis la justice ? a-t-il demandé. Parce que si c’est le cas, je comprends.

Sa voix est retombée.

- Je suis allé en prison, deux ans.

D’un coup, quelque chose a changé en Ben. Son corps tout entier est rentré dans une immobilité qui m’a effrayée, comme la surface lisse d’un lac avant la tempête. Je l’ai senti bouillonner sous la surface. La blessure de Ben était en train de ressurgir au grand jour. J’ai attendu. La douleur émerge toujours à son propre rythme. J’étais assis en silence, mon cœur martelait ma poitrine. C’était peut-être juste mon imagination, ou une tendance à dramatiser qui était produite par le Wild Turkey. Mais quand j’ai regardé Ben, j’ai su que j’avais raison. La tempête s’approchait et il était trop tard pour s’enfuir.

Ben a ouvert son portefeuille et a sorti deux photos.

- Est-ce que je t’ai déjà montré ma femme et ma fille ?

J’ai vu un sourire trisomique délicieusement chaleureux sur le visage de sa fille.

- J’adore cet enfant.

Ses yeux se sont remplis de larmes.

- Elle m’a beaucoup appris.

J’aurais voulu lui demander ce qu’elle lui avait appris mais j’étais encore en train de barricader mes émotions. Il voulait tellement me connaitre, et je ne pouvais pas le laisser faire. Et si je lui faisais confiance et que j’avais tort ?

Ben a posé une petite photo défraichie sur la table, en face de moi. Je l’ai examinée et j’ai ri.

- C’est toi ?

Il a fait oui de la tête, sans sourire. J’ai regardé le jeune Ben, un garçon maigrichon avec de grandes mains, les cheveux tirés en arrière et une veste en cuir déglinguée.

- T’étais motard ?

Il a acquiescé à nouveau.

- Belle moto, ai-je dit en pointant la Harley sur la photo.

Il a souri. Je pouvais sentir la pression monter.

- Quand j’étais jeune, a dit Ben, je croyais que j’étais un dur.

C’est drôle tout ce qu’un homme peut exprimer en quelques mots creux. C’était une manière que les butchs aussi avaient de se dévoiler.

- Et puis je me suis fait arrêter pour un vol de voiture. Tu t’es déjà fait arrêter, Jesse ?

J’ai pris une grande respiration et j’ai secoué la tête pour dire que non. Ben a hoché la tête.

- Je suis allé en maison de redressement un p’tit bout de temps. J’étais un enfant sauvage, j’ai brisé le cœur de ma pauvre mère.

Ben s’est envoyé un autre shooter. La serveuse m’a attrapé des yeux. *Une autre tournée ? *J’ai secoué la tête légèrement.

- J’étais un dur. Tu te dis que la prison c’est rien, que ces matons ne peuvent pas te briser.

Je me suis penchée vers lui. Je savais déjà.

Et puis, soudain, ça y était, dans ses yeux, toute sa honte. Son regard rempli d’eau. J’ai attendu que les larmes coulent le long de ses joues, mais elles ne sont pas descendues. Je voulais le toucher, poser la main sur son bras. Mais j’ai regardé autour de moi les hommes avec qui on travaillait tous les jours et j’ai su que je ne pouvais pas. Je me suis rapproché de Ben. Il m’a regardé dans les yeux.

En silence, sans un mot, ses yeux m’ont raconté ce qui s’était passé en prison. Je n’ai pas détourné le regard. Au lieu de ça, je l’ai laissé se regarder lui-même dans mon propre miroir. Il a vu son reflet dans les yeux d’une femme.

- Je ne l’ai jamais dit à personne, a dit Ben comme si notre conversation s’était faite à voix haute.

À sa manière, il avait fait ce que je n’avais jamais été capable de faire : révéler l’humiliation. Et je voulais lui faire confiance, tout lui raconter. Mais j’avais peur. En même temps, je ne pouvais pas le laisser livré à lui-même.

- Tu sais pourquoi je t’apprécie autant, Ben ?

Ses yeux étaient impatients, comme un enfant qui attend une réponse.

- Je t’apprécie parce que tu es aussi doux que fort.

Ben a rougi et a baissé les yeux.

- Il y a quelque chose en toi, Ben, qui est bon et qui me donne confiance. Et je me demande comment tu es devenu comme ça ? Comment tu es passé de toute cette douleur à l’homme que tu es maintenant ? Qu’est-ce qui a changé pour toi ? Quelles décisions tu as prises ?

Le grand ours a souri timidement. Voilà l’intimité qu’il voulait, l’attention dont il avait besoin. Il s’est penché plus près.

- Quand je suis sorti en liberté conditionnelle, je suis allé travailler dans une station service. Le mécano là-bas, Frank, ce gars a changé ma vie.

La voix de Ben est devenue plus basse.

- Frank se souciait de moi. Il m'a appris à être mécano. Il m'a appris plein de choses. Mais il y a une chose qu'il m'a dite que je n'ai jamais oubliée. Un jour, j'étais sur le point de me barrer. Il y avait ce gars qui était tout le temps en train de me chercher des embrouilles au garage, et je ne pouvais pas me battre avec lui parce que je risquais de retourner en taule. Ça me rendait dingue. Je pétais les plombs, tu vois ?

J'ai hoché la tête.

- Je voulais tuer ce type et me barrer après. Frank le savait. Il m'a poussé contre le mur du garage et il m'a hurlé dessus, pour essayer de m'atteindre.

Ben a ri.

- Si tu avais vu à quel point ce gars était tranquille, tu te rendrais compte de ce que c'était de le voir me hurler dessus comme ça ! Je lui ai dit que je devais prouver que j'étais un homme.

Il a pris une gorgée de bière.

Le côté butch de son histoire m'a fait sourire.

- Qu'est-ce qui s'est passé ?

- Je n'oublierai jamais ce que Frank m'a dit. Il a dit : « Tu es déjà un homme, tu n'as pas à prouver ça. Tu dois juste prouver quel genre d'homme tu veux être. »

Mes yeux se sont remplis de larmes.

La voix de Ben était aussi intime que son sourire.

- Et toi Jesse ? Qu'est-ce qui a fait de toi ce que tu es ? Qu'est-ce que ça a été ta vie ?

S'il y avait eu une justice, je lui aurais raconté toute l'histoire de ma vie. Je lui aurais retourné la confiance qu'il m'avait témoignée. Mais j'avais peur, alors je l'ai trahi.

- Il n'y a pas grand chose à raconter, j'ai dit.

Il a cligné les yeux d'incrédulité. Je voulais qu'il laisse tomber, mais il ne voulait pas. Il était assez courageux pour se briser une nouvelle fois le crâne contre mon mur de brique.

- Jesse, a-t-il chuchoté, raconte-moi quelque chose à propos de toi.

J'étais pétrifiée par la peur, incapable de rassembler mes esprits pour inventer une histoire qui aurait au moins l'air de révéler quelque chose de moi.

- Il n'y a rien à raconter, lui ai-je dit.

J'étais fermé et barricadé. Il était à nu.

La chaleur est partie de son visage et une rage grandissante l'a remplacée. C'était un gars trop doux pour s'attaquer violemment à moi. Comme une butch, il a gardé ça à l'intérieur.

Je me suis levé :

- Je ferais mieux d'y aller.

Il a fait oui de la tête et il a fixé sa bouteille de bière. J'ai laissé ma main un instant sur son épaule. Il ne voulait pas accepter mon réconfort, ni me regarder. Je voulais lui dire : *Ben, je suis désolé de t'avoir blessé. J'ai fait ça parce que j'avais peur. Je ne savais pas que les hommes pouvaient souffrir comme je souffre. S'il te plait, laisse-moi entrer à nouveau.*

Mais bien sûr, je ne l'ai pas dit. À la place j'ai lancé : « À lundi. »

***

La solitude est devenue de plus en plus insupportable. Je mourais d'envie d'être touché. J'avais peur de disparaitre et de cesser d'exister si personne ne le faisait.

Une femme en particulier me faisait tourner la tête tous les matins : Annie, la serveuse du café à côté de mon boulot. Quand elle m'apportait du café, elle ne semblait jamais me remarquer. Mais ensuite, elle captait mon regard et se détournait, et mon attention restait enroulée autour d'elle comme un châle. Elle était aussi dure qu'un gangster. Vraiment, j'aimais bien Annie. Elle traitait chaque client comme un micheton. Elle les travaillait pour un pourboire et ne laissait jamais tomber avant de l'obtenir.

J'étais assis au comptoir et je regardais Annie se détendre avec sa collègue, Frances. Dans le restaurant, les hommes semblaient croire que l'attention des femmes n'existait que pour eux. S'ils avaient vu comment les femmes étaient intimes entre elles, ils auraient été jaloux. Mais ils ne s'en rendaient pas compte. Moi, si.

Annie m'a vu au comptoir.

- Alors, mon cœur, quoi de neuf ce matin ?

J'ai ri.

- Comment tu vas, Annie ?

- Ça ne pourrait pas aller mieux, chéri. Qu'est-ce que tu prends ?

- Du café et des œufs sur le plat.

- C'est parti, a-t-elle dit par-dessus son épaule en s'éloignant de moi d'un bon pas.

Son corps réclamait mon attention.

Frances et Annie se montraient les photos de classe de leurs enfants en attendant les commandes sur le grill.

- Je peux voir ? ai-je demandé à Annie quand elle m'a apporté les œufs.

Elle m'a regardé avec méfiance en me tendant la photo.

- Pourquoi pas.

Quatre rangées de visages d'enfants m'observaient gentiment.

- C'est laquelle ? ai-je demandé.

Annie s'est essuyé les mains sur son tablier et m'a montré sa fille.

- Qu'est-ce qu'elle est grande, je lui ai dit. Elle a tes yeux, à la fois pleins d'intelligence et de colère.

- Où est-ce que tu vois ça ? a demandé Annie en m'arrachant la photo des mains.

Elle est partie, furieuse. Un instant plus tard, elle m'a apporté mon café et l'a posé si brutalement qu'il a débordé de la tasse. Puis elle l'a soulevé, a essuyé le comptoir et l'a renversé une nouvelle fois.

- La prochaine fois que tu veux lire un livre, va dans une putain de bibliothèque.

Elle a tourné les talons. J'ai laissé un pourboire, j'ai payé à la caisse et je suis partie.

Le lendemain, je lui ai apporté une fleur.

- Je suis désolé d'avoir été indiscret, je lui ai dit.

- Ah. Bon, c'est pas un problème que tu sois indiscret, chéri. Mais putain, ne va pas trop vite en besogne, OK ?

- D'accord.

- C'est quoi comme fleur, sinon ?

J'ai souri.

- Une « maman » pour une maman[6].

Elle a froncé les sourcils.

- Oh, j'ai compris.

Annie avait un langage corporel très réservé avec moi. Mais dès qu'elle et Frances se sont retrouvées, elle s'est relâchée. Elles ont chuchoté quelque chose. Frances a senti la fleur et a mis une main sur son cœur. Annie l'a embrassée sur l'épaule.

J'avais envie de passer du temps avec Annie en dehors de son boulot. C'était évident à présent.

Annie m'a apporté un sac en papier blanc.

- Qu’est-ce que c’est ? ai-je demandé.

Elle a haussé les épaules.

- Du café et un gâteau à la cerise.

J’étais embarrassé.

- Je ne l’ai pas commandé.

- Je n’ai pas commandé de fleur non plus, a-t-elle riposté. C’est la maison qui offre ! Il est frais. Le gâteau. Il est frais.

J’ai souri, laissé un pourboire et payé à la caisse pour mon petit-déjeuner. Puis je suis retournée au comptoir et j’ai essayé de capter l’attention d’Annie. Elle m’a fait attendre.

- T’as oublié quoi ? a-t-elle demandé.

- Je voulais savoir si tu…

J’ai hésité. Ça pouvait être une grosse erreur de sortir avec quelqu’un qui connaissait mes collègues. Si elle découvrait tout, ça pouvait vraiment me mettre dans le pétrin et m’obliger à quitter mon travail. Mais j’étais désespérément seul.

- Si je quoi ? a-t-elle dit l’air suspicieuse.

- Si tu voulais sortir avec moi un jour ?

Annie a mis les mains sur les hanches et m’a regardé plusieurs fois de haut en bas.

- Redemande-moi plus tard.

Quelque part, j’ai pensé que c’était bon signe.

Notre flirt a commencé à devenir plus sérieux le lendemain matin. C’était drôle. Ça faisait du bien. Ça m’a rappelé le bon vieux temps entre les fems et les butchs. Mais ce n’était pas entre des femmes. Du moins, ce n’était pas perçu comme ça par le monde autour de nous. Et je n’arrêtais pas de me le rappeler à moi-même : ce n’était pas non plus ce qu’Annie voyait.

Ce qui était incroyable, c’était que cette parade nuptiale pouvait prendre place en public et que tout le monde, collègues comme inconnus, l’encourageait et l’approuvait. Pendant ce temps, Anita Bryant[7] agitait la Bible et provoquait un vrai battage médiatique. Tout ça pour revenir sur un simple décret sur les droits des homosexuels. Je me suis demandé comment les sentiments humains pouvaient être jugés de façons si différentes.

Quand j’ai enfin eu le courage de réinviter Annie à sortir, elle s’est essuyé les mains sur son tablier et a répondu :

- Oui, j’imagine. Pourquoi pas ?

Le vendredi soir, j'ai frappé à sa porte. Elle a mis un long moment à répondre. Je l'ai entendue hurler quelque chose. J'avais une sensation étrange au creux de l'estomac. Annie n'a ouvert la porte qu'à moitié.

- Euh … a-t-elle commencé.

Je pouvais voir une enfant enroulée autour de ses jambes.

- C'est pas grave, l'ai-je interrompue.

Elle voulait annuler. J'ai essayé de cacher ma déception.

- Peut-être une autre fois, ai-je dit.

- Attends.

Elle a ouvert la porte en grand.

- Je veux dire, si tu veux entrer, je pourrais te faire un café, ou autre chose.

Je voulais entrer.

On est restés tous les trois mal à l'aise dans le salon.

- Ma nourrice, bon, c'est la fille de ma sœur en fait, elle est malade, donc j'ai Kathy à la maison ce soir et elle a un peu de fièvre.

J'ai levé la main pour l'arrêter.

- T'inquiète pas, je vois bien que t'es occupée. Détends-toi !

Annie s'est apaisée d'un cran.

- Assieds-toi. Tu veux manger quelque chose ? Je pourrais nous cuisiner quelque chose.

- T'en as pas marre de servir à manger ?

Elle a ri.

- Ça va, ça ne me dérange pas.

- Tu veux que je m'assoie dans la cuisine comme ça tu peux tout faire dans une seule pièce ?

Elle a fait oui de la tête en souriant.

J'avais apporté un petit sac en toile. Je l'ai posé par terre près du canapé, hors de vue. Amener un gode avait peut-être été trop optimiste. Mais là encore, être pris de court pouvait présenter des risques. J'ai essayé de respirer pour relâcher mon anxiété tout en suivant Annie et Kathy dans la cuisine.

- Je peux t'aider ? ai-je proposé.

Elle a eu l'air surprise.

- Nan, ça va.

Kathy lui cramponnait la jambe d'une main et agrippait un lapin en peluche de l'autre. Je lui ai souri.

- Est-ce que ton lapin a de la fièvre, lui aussi ?

Elle a regardé le lapin, puis moi, sans répondre.

- Plus tard, lui ai-je dit, si tu penses que ton lapin a de la fièvre, je prendrai sa température. C'est un lapin fille ou garçon ?

Kathy a tendu le lapin bien haut comme si je pouvais déterminer son sexe.

- Ah, c'est une fille, ai-je présumé.

Elle a levé les yeux vers sa mère.

- Montre-lui ton lapin, l'a encouragée Annie.

Kathy a violemment secoué la tête et s'est cramponnée à sa mère, cherchant sa protection.

- Tu aimes les macaronis au fromage ? a demandé Annie.

Je détestais les macaronis au fromage.

- Ça sera parfait, ai-je répondu.

Annie a servi trois assiettes avec des tranches de jambon, des macaronis au fromage, du maïs et du pain. La première assiette contenait de petites portions de chaque, et on devinait des dessins des Pierrafeu[8] dessous.

- C'est la mienne ? ai-je demandé à Kathy.

Elle a secoué la tête et a serré plus fort son petit lapin.

Annie a posé mon assiette devant moi et s'est assise. Kathy a levé son verre vide. Annie s'est levée d'un coup pour le remplir de lait.

- Tu veux une bière ? a-t-elle demandé pendant que la porte du frigo était ouverte.

- Je veux bien.

- Tu veux un verre ?

J'ai secoué la tête. Elle a souri.

Annie a amené deux bouteilles de bière à table et s'est rassise. On a trinqué avant de boire. Kathy a essayé de faire pareil. Son verre s'est renversé, mettant du lait partout sur la table. Annie a tout de suite essayé d'éponger le lait de mon assiette avec sa serviette. Je me suis levé d'un coup et je suis revenu de l'évier avec une éponge. On a essuyé l'essentiel.

Annie paraissait tendue.

- Ton assiette est complètement foutue.

- Non, ai-je dit, le lait c'est bon pour la santé.

Kathy semblait sur le point de pleurer. Elle a serré son petit lapin plus fort. Je lui ai souri.

- Des fois, quand je renverse quelque chose, je pense que tout le monde va être en colère contre moi, lui ai-je dit. Mais je ne suis pas en colère contre toi.

Kathy a plissé les yeux en m'examinant, exactement comme faisait sa mère.

- Est-ce que tu te sentirais mieux si je renversais ma bière ? lui ai-je demandé.

Kathy a souri et a hoché la tête vivement.

- N'essaie même pas, m'a conseillé Annie, cachant un sourire.

Le reste du repas a été beaucoup plus tranquille. Après le dessert, Kathy m'a fourré son lapin dans les mains.

- Je dois prendre sa température ? ai-je demandé.

Elle a hoché la tête.

- Ce lapinou doit bientôt aller au lit, je lui ai dit, je pense qu'elle a un rhume.

Kathy a pesé l'information et a hoché la tête.

- Est-ce que ton lapinou doit prendre un bain avant ?

Kathy a secoué la tête énergiquement.

- Oh si, elle en a besoin, a ri Annie en attrapant Kathy pour la prendre dans ses bras.

Je finissais la vaisselle quand Annie est arrivée derrière moi. Elle a attrapé un torchon sur la porte du frigo. J'ai lavé les casseroles pendant qu'elle essuyait la vaisselle. C'était bien. Mais plus Annie essuyait, plus elle avait l'air énervée.

- Qu'est-ce qu'il y a ? lui ai-je demandé.

Elle a balancé le torchon et m'a lancé un regard furieux.

- Je ne suis pas une fille facile, tu sais ? Vous les hommes, vous savez qu'une femme avec un enfant s'est déjà faite baiser, alors vous vous imaginez que vous pouvez avoir ce que vous voulez, non ?

J'ai rincé l'éponge sous le robinet et je suis allé vers la table pour l'essuyer.

- J'ai eu ce que je voulais pendant le repas.

Elle a eu l'air choquée.

- Quoi, des macaronis au fromage avec une sauce au lait ?

On a ri tous les deux.

- Je voulais juste passer du temps avec toi en dehors du boulot, tu vois ?

- Pourquoi ?

Elle m’a jaugé de ses yeux vifs, une nouvelle fois.

- Je t’aime bien. Je crois que j’aime vraiment les dures à cuire, et dieu sait que t’en es une.

Elle a secoué la tête.

- J’arrive pas à te cerner.

- Et alors ?

- Et un homme que je n’arrive pas à cerner est un homme dangereux.

Elle s’est rapprochée. Mon corps s’est tourné vers elle. On y était.

- Je ne suis pas dangereux, ai-je promis. Je suis compliqué, mais pas dangereux.

- Qu’est-ce que tu cherches, chéri ?

Annie a doucement fait courir ses doigts dans mes cheveux. Oh, mon dieu, c’était tellement bon.

J’ai soupiré profondément.

- J’ai été blessé. Je ne cherche pas à me marier, et je ne voudrais manquer de respect à personne. J’imagine que je cherche juste un peu de réconfort.

- C’est tout ? a-t-elle voulu savoir. Comme un coup d’un soir ?

J’ai haussé les épaules.

- Je sais pas, lui ai-je répondu honnêtement.

Annie a pesé mes mots avec attention, au regard de ses propres besoins. Elle s’est détournée de moi mais j’ai su au bout d’un moment que je pouvais la toucher. J’ai embrassé sa joue la plus proche. Mes lèvres ont effleuré son oreille et ont voyagé vers sa nuque. J’entendais sa respiration se modifier. Elle s’est tournée et m’a regardée un bon moment avant de m’offrir sa bouche. On s’est embrassés profondément, mais toujours prudemment. Doucement, on a commencé à se rapprocher l’une de l’autre. Je pouvais la sentir guetter mes réactions tout en m’offrant son corps. J’étais doux. J’étais lent. Au fur et à mesure, son corps a senti que mon tempo était légèrement plus lent que le sien. Elle a rougi de chaleur. Elle a appuyé son bassin contre le mien et m’a regardé d’un air interrogateur. On savait toutes les deux que je ne bandais pas.

- Maman ! a appelé Kathy de l’étage.

Annie m’a regardé d’un air désolé. J’ai fait un signe de tête en direction de la voix de Kathy. Annie est partie quelques minutes. Elle est revenue dans la cuisine et a rempli d’eau un verre en plastique Cendrillon.

- J’arrive tout de suite, a-t-elle dit d’une voix rauque.

Je me suis souvenu du sac que j'avais laissé dans l'autre pièce. C'était clairement le moment de le prendre. J'ai attrapé le sac et je suis vite allée à la salle de bain. J'ai verrouillé la porte et enlevé mon pantalon et mon caleçon.

Le harnais et la bite en caoutchouc tenaient parfaitement dans mon slip. J'ai remis mon pantalon et vérifié que j'avais un préservatif dans mon portefeuille. J'ai entendu Annie m'appeler de la cuisine. J'ai tiré la chasse et fait couler l'eau du robinet un instant, et je suis sorti à sa rencontre. J'étais à bout de souffle.

- Qu'est-ce que tu faisais là-dedans, tu courais ? a-t-elle dit en riant.

Ça allait prendre un moment pour que la sensation revienne. J'ai fait courir mes doigts dans ses cheveux.

Elle a fermé les yeux et a ouvert les lèvres. Le téléphone a sonné. On a ri tous les deux.

- Oublie ça, a-t-elle dit.

Ça a continué de sonner. Je l'ai attirée plus près de moi. Elle a collé son bassin contre le mien. Cette fois, elle a souri.

Elle s'est reculée et a scruté mon visage. Je me suis appuyé contre l'évier et j'ai attendu qu'elle vienne vers moi. Puis elle m'a pris par la main et m'a conduite vers sa chambre.

Annie avait peur. Je le sentais. Ce qu'elle ne pouvait pas savoir c'est que j'avais peur moi aussi. Je désirais tellement être dans ses bras que j'étais prête à m'exposer et à risquer l'humiliation.

Elle a allumé la lumière de sa chambre quand on est entrés. Un réservoir de Harley-Davidson était accroché au plafond.

- Tu aimes les motos ? m'a-t-elle demandé.

J'ai fait oui de la tête. J'ai marché vers l'interrupteur et j'ai éteint. Elle est restée debout, mal à l'aise, à côté du lit. Je suis venu derrière elle et j'ai posé mes mains sur ses épaules. J'en ai passé une dans ses cheveux, en lui pinçant la nuque avec les lèvres. J'ai doucement pressé mon bassin contre ses fesses tout en tirant ses épaules en arrière pour pouvoir attraper plus de sa nuque avec ma bouche.

Annie s'est retournée et m'a poussée doucement sur le lit. Elle tremblait.

- T'as peur ? ai-je demandé.

- Va te faire foutre, a-t-elle répondu avec un sourire tordu.

- Tu as déjà été blessée, ai-je pensé à haute voix.

- Quelle femme ne l'a jamais été ? a-t-elle dit d'un ton sec.

J’ai roulé sur le dos et je l’ai tirée vers moi.

- J’aimerais vraiment te faire du bien, ai-je chuchoté. Si tu me faisais assez confiance pour me montrer ce que tu veux.

- C’est quoi ton truc, Monsieur ? a-t-elle grogné. T’as envie de baiser ou pas ?

- On peut. Si t’as envie aussi, ai-je dit. Ou on peut faire autre chose. C’est toi qui vois.

Annie a mis un temps à réagir.

- Comment ça, c’est moi qui vois ?

- C’est ton corps. Qu’est-ce que tu veux ? Je veux dire, tu peux me montrer comment tu as vraiment envie que je te touche. Ou alors tu peux faire semblant d’être excitée, en espérant que je ne jouisse pas trop vite -- mais sans trop trainer non plus.

Annie a secoué la tête et s’est assise droite comme un i.

- Tu me fais flipper, elle a dit.

- Parce que j’ai envie que tu sois vraiment là quand je te touche ?

Elle a hoché la tête.

- Ouais, exactement.

Je me suis allongé sans rien dire.

- Je ne sais pas si je peux, elle a dit.

Je me suis assis et je l’ai prise dans mes bras. « Essaie », ai-je chuchoté pendant que je l’attirais sur moi. Je l’ai faite rouler sur le dos en l’embrassant, longuement et profondément. J’ai déboutonné son chemisier avec des doigts lents et fermes, et j’ai taquiné ses seins un bon moment avant d’approcher ses tétons du bout des doigts. Puis je les ai effleurés légèrement et j’ai senti son corps frissonner. J’ai pris ses tétons un par un dans ma bouche et j’ai joué avec, toujours très doucement. D’une certaine manière, elle me disait avec son corps où, comment et quand la toucher. Quand j’ai frotté l’avant de son jean, j’ai pu sentir son désir monter, mais j’ai pensé qu’elle méritait le luxe d’en avoir vraiment très envie.

Puis, elle a dit quelque chose. Je savais le courage que ça lui demandait.

- J’ai toujours voulu jouir avant de baiser.

De honte, elle a détourné la tête. J’ai embrassé le bout de sa gorge qui restait exposé.

- Tout ce que tu veux, je lui ai dit.

Elle a tourné la tête pour me regarder. Elle avait des larmes dans les yeux.

- Tout ? a-t-elle demandé.

On a commencé à la déshabiller ensemble -- mon besoin, son urgence. J'ai enlevé mon pantalon et ma jolie chemise. Je portais juste un t-shirt blanc et mon slip.

Mes mains ont couru sur ses cuisses et sont remontées vers son entrejambe. Je pouvais sentir sa chaleur et son humidité à travers les sous-vêtements. J'ai commencé à glisser le long de son corps, utilisant mes lèvres et ma langue pour créer de nouvelles zones érogènes partout sur sa cage thoracique et son ventre. Mes doigts avaient attrapé l'élastique de sa culotte et commencé à le descendre sur ses cuisses quand ses mains m'ont stoppé en m'agrippant fermement les oreilles.

Je l'ai regardée d'un air interrogateur.

- Je viens d'avoir mes règles, a-t-elle dit.

J'ai haussé les épaules.

- Et ?

Différentes émotions sont passées sur son visage : incrédulité, colère, soulagement, plaisir. Le plaisir est sans aucun doute celle qui a persisté quand j'ai commencé à stimuler ses cuisses avec ma bouche. En se recentrant sur son propre désir, elle a atteint l'orgasme avec une confiance presque sereine.

Je l'ai serrée plus près de moi pendant que sa respiration ralentissait. Elle a fait courir ses doigts dans mes cheveux, m'a caressé le dos. C'était si bon qu'elle me touche que les larmes me sont montées aux yeux et ont coulé le long de mes joues.

- Qu'est-ce qui se passe, chéri ? a-t-elle demandé d'un air concerné.

J'ai secoué la tête et caché mon visage dans son épaule. Pour l'instant, ses bras me protégeaient de ma propre existence.

Ma bouche était proche de son téton. J'ai senti la respiration d'Annie s'accélérer. Elle a tiré sur mon t-shirt.

- Enlève-le, a-t-elle insisté.

J'ai hésité. Il faisait noir. J'étais au-dessus d'elle. Elle ne pouvait donc pas voir les deux lignes en travers de ma poitrine qui révélaient qu'elle avait été modifiée.

J'ai enlevé mon t-shirt. Annie a fait courir ses ongles de mes épaules vers le bas de mon dos. J'ai frissonné de plaisir. Ses ongles se sont enfoncés plus fort dans ma chair quand elle a bougé son bassin contre le mien. Elle était détendue avec moi, jusqu'au moment où je me suis retrouvée au-

dessus d’elle, prête à la pénétrer. J’ai caressé ses cuisses jusqu’à ce qu’elle me regarde.

- C’est si tu le veux, sinon rien, lui ai-je dit.

- J’ai tellement envie de toi, a-t-elle chuchoté d’une voix rauque.

On a tous les deux gémi légèrement quand elle a dit ça. J’ai doucement tiré mon gode de mon slip dans le noir, craignant d’être découvert. Qu’est-ce qui me faisait croire que ça pouvait marcher ?

J’ai enfilé un préservatif sur mon gode.

- Je ne crois pas que je peux avoir d’autres enfants, m’a-t-elle dit.

- Je ne veux pas prendre le risque, ça me regarde après tout, ai-je dit.

- Et ben, pour une fois ça change ! a-t-elle dit en riant.

En douceur, j’ai poussé le bout de ma bite à l’intérieur d’elle. Annie s’est crispée. J’ai attendu. Puis elle s’est détendue et ses hanches ont commencé à bouger, m’attirant en elle. Je suis rentrée profondément en elle, et je suis restée immobile au-dessus d’elle. Nos corps se sont détendus, emboités l’un dans l’autre. Je n’ai pas bougé avant qu’elle ne le fasse. Je bougeais un tout petit peu moins vite que ce que réclamait son corps. Il en voulait plus.

J’ai senti grandir son orgasme bien avant qu’elle ne jouisse. Quand elle a commencé à jouir, ses mains m’ont agrippé le dos en me griffant. À un moment, elle m’a tiré les cheveux si fort que j’ai crié avec elle. Quand son orgasme a commencé à redescendre, je l’ai suivi doucement. Des cercles sur la surface d’une étendue d’eau. J’ai cherché avec elle un autre orgasme, avant même que celui-là ne soit dissipé. On l’a trouvé ensemble, et plus tard un plus petit.

- Oh, Jesse.

La manière dont elle a soupiré mon nom était tellement belle. Elle a caressé mon dos du bout des doigts, comme une pluie chaude.

J’étais encore tout dur à l’intérieur d’elle. On l’a remarqué en même temps.

- Qu’est ce qui se passe, chéri, t’es coincé ?

- Je peux pas jouir avec une capote, ai-je dit. Laisse-moi l’enlever et je me retirerai avant de jouir, promis.

Elle a détourné la tête.

- J’ai déjà entendu ça.

- Promis, crois-moi.

- Seigneur, aie pitié, c’est les trois mots les plus dangereux qui peuvent sortir de la bouche d’un homme. OK, mon cœur, t’as de la chance que je

pense ne plus pouvoir tomber enceinte.

C’est vrai que j’ai simulé une éjaculation, mais pas mon plaisir. Le corps d’Annie était si bon. Elle m’a embrassé doucement et profondément, a bougé pour moi, m’a donné tout ce qu’une femme peut donner à son amant, et j’étais excité. Au moment où c’est devenu insupportable pour moi d’aller plus loin, je me suis retiré doucement, j’ai écrasé mon bassin contre les draps et j’ai crié.

J’étais allongé à plat-ventre sur le lit, ma tête posée sur son ventre. Ses mains jouaient avec mes cheveux. Elle a fait courir le bout de ses doigts le long de mes épaules, stimulant la surface de ma peau. À cet instant, j’aurais aimé que le temps s’arrête.

On est restés tous les deux sans parler pendant un moment.

- Je dois aller à la salle de bain, ai-je dit.

- Moi aussi, a-t-elle dit en riant.

- Moi d’abord.

Toujours sur le ventre, j’ai rentré mon gode dans mon slip. Je me suis tourné de l’autre côté, j’ai enfilé mon t-shirt et je me suis dirigé vers la salle de bain dans l’obscurité. J’ai verrouillé la porte, sorti mon sac de derrière la baignoire et j’ai remplacé mon gode par une chaussette dans mon slip. Je me suis regardée dans le miroir tout en m’éclaboussant la tête avec de l’eau froide. C’était toujours moi, en train de me regarder.

Ça a frappé à la porte. Je l’ai ouverte. Annie est venue dans mes bras et m’a embrassé profondément. Elle a glissé doucement sa main entre mes cuisses et a serré la chaussette.

- J’ai eu beaucoup de plaisir ce soir, a-t-elle dit, c’était magique.

Mon corps s’est crispé, et elle a retiré sa main.

Je lui ai ébouriffé les cheveux.

- Toute magie n’est qu’illusion, ai-je constaté.

La lumière était allumée quand je suis retourné dans la chambre. Je l’ai éteinte. Annie est revenue et elle s’est assise au bord du lit.

- T’as faim ? elle a demandé.

- Mmm…

Je l’ai tirée au-dessus de moi et je l’ai embrassée jusqu’à ce que je réalise que j’étais en train de faire des promesses que je ne pourrais pas tenir.

- Je suis crevé, ai-je dit, mais j’ai envie de te serrer dans mes bras.

Annie est venue dans mes bras et s’est appuyée contre mon épaule.

- Tu es un homme étrange.

- Qu'est-c'que tu veux dire ?

- Déjà, j'ai jamais rencontré d'homme qui ne soit pas effrayé par un peu de sang féminin. Mais tu sais ce que c'est le plus bizarre avec toi ?

Chaque muscle de mon corps s'est tendu, à part la chaussette. Annie a ri.

- Détends-toi, bébé. Je ne me plains pas. Ce qui m'a vraiment surprise, c'est que tu savais que je devais m'occuper de ma fille et que tu n'as pas réclamé mon attention avant qu'elle aille au lit. Ça, et le fait que même mon ex-mari n'a jamais fait la vaisselle. Et c'était lui qui en salissait le plus.

Annie a secoué la tête.

- Tu ne baises pas comme les autres, non plus.

J'ai roulé sur le ventre, en protection.

Elle m'a massé les épaules.

- Je veux dire, tu prends ton temps, tu vois. C'est comme si tu avais un cerveau dans la bite, au lieu d'une bite dans le cerveau, tu vois ?

On a ri tous les deux et on s'est roulés dans le lit ensemble.

Je me suis endormie, en sécurité dans ses bras.

La première voix que j'ai entendue au réveil était celle de Kathy.

- Est-ce que je peux mettre les dessins animés ?

Annie a marmonné : « Vas-y ». Peu après, elle m'a embrassé dans l'oreille et s'est levée pour préparer le petit-déjeuner. Pendant qu'Annie faisait des pancakes, Kathy s'est assise sur mes genoux et m'a dit tout ce qu'elle pensait de Bip-bip et Coyote[9].

Annie a essayé de cacher son plaisir de nous voir ensemble.

- D'habitude, elle a peur des hommes.

Quand Kathy est sortie, Annie m'a dit :

- Tu es vraiment doué avec elle.

J'ai remarqué quelque chose dans l'attitude d'Annie pendant qu'elle cuisinait.

- T'as quelque chose en tête ?

Elle s'est retournée et s'est essuyée les mains sur son tablier.

- Je sais que c'est dingue de te demander ça.

- Vas-y, ai-je dit.

- Bon, ma sœur se marie demain, et bon, c'est fou, je veux dire je t'en parle au dernier moment, et tu ne t'es engagé à rien hier soir…

- Ouais, d'accord, ai-je dit.

Annie s'est assise sur la chaise à côté de la mienne.

- T’es sûr que ça te va ? a-t-elle demandé.

- Ça me va, tant que les choses sont claires entre nous.

Elle a appuyé le bout de ses doigts contre mes lèvres.

- Des fois, mon cœur demande plus, mais ma tête veut la même chose que toi.

J’ai hoché la tête.

Annie s’est levée et a marché vers le poêle.

- Il y a juste une chose, ai-je ajouté.

Elle ne s’est pas retournée, mais son corps s’est crispé tout entier comme un poing.

- Quoi ? a-t-elle dit par-dessus son épaule.

- Il faudra y aller avec ma Harley. C’est le seul véhicule que j’ai.

Annie a enlevé son tablier, l’a lancé sur l’évier, s’est approchée et s’est assise sur mes genoux. Elle m’a embrassé tout doucement.

- 09h00, elle a dit, sois pas en retard.

Je suis arrivé près de chez elle à 08h30, en fait. J’ai arrêté le moteur quelques rues avant d’arriver et j’ai poussé la moto jusqu’à la maison pour ne pas réveiller tout le voisinage. Je me suis assis sur le perron et j’ai fumé une cigarette, jusqu’à ce que j’entende la porte s’ouvrir et Annie dire :

- Tu rentres ou pas ?

Elle m’a examinée de haut en bas.

- T’es très élégant, chéri.

Elle a eu l’air ravie que je rougisse.

- Je dois finir de m’habiller. J’ai fait du café, a-t-elle crié depuis sa chambre.

- Je vais en prendre, ai-je hurlé en retour, t’en veux ?

Elle est venue à la porte de sa chambre, en retenant les pans arrières de sa robe.

- Ouais.

Elle a souri.

- Tu m’aides avec la fermeture éclair d’abord ?

Je l’ai fait, pendant qu’elle me regardait par-dessus son épaule. J’ai embrassé sa joue. Ses cheveux étaient relevés et tenaient en place avec des pinces. J’ai embrassé le bas de sa nuque.

- Continue comme ça et je ne serai jamais prête, chéri.

Elle s’est éloignée de moi.

J’ai servi deux tasses de café et je les ai amenées dans sa chambre. La porte était entrouverte, mais j’ai frappé sur le cadre.

- Voilà ton café.

Quand elle est sortie quelques instants plus tard, j’ai retenu mon souffle et expiré lentement. Elle a lissé sa robe.

- À quoi je ressemble ?

J’ai soupiré.

- J’ai l’impression d’être mort et d’avoir été emmené au paradis.

Elle a fait une grimace et a levé les bras pour les enrouler autour de ma nuque, mais je me suis écarté et je lui ai tendu un petit bouquet d’orchidées que j’avais acheté la veille.

Elle a cligné des yeux pour éviter de pleurer. Elle semblait en colère.

- Pourquoi tu fais tout ça ? a-t-elle râlé.

J’ai souri à la vue de cette femme pleine de force en face de moi.

Son visage s’est adouci et elle a souri en retour.

- Où est Kathy ?

Elle s’est renfrognée.

- Avec Frances, du restaurant. Il se pourrait que mon ex-mari rôde à ce mariage.

Je n’ai pas compris mais j’ai laissé couler.

C’était une cérémonie traditionnelle à l’église. Je n’étais jamais allé à un mariage avant. Tout le monde dans la salle avait les larmes aux yeux et semblait ému par la cérémonie. La sœur d’Annie devait promettre sincèrement d’obéir à ce gars pour le reste de sa vie avant que le prêtre veuille bien les déclarer mari et femme. J’ai trouvé ça assez moyenâgeux.

La réception se tenait à l’extérieur. Il y avait des tables et des chaises installées sur toute la pelouse. Les boissons et la nourriture étaient servies sous un immense barnum.

Annie m’a présenté à toute sa famille qui avait fait le voyage jusqu’à Buffalo pour le mariage. Elle est restée dans mes bras tout du long. J’ai rencontré la cousine Wilma. Elle a eu un sourire méchant.

- C’est merveilleux d’avoir accepté de venir avec Annie aujourd’hui.

Annie a serré mon bras comme un garrot.

- Tout le plaisir est pour moi.

J’ai posé ma main sur celle d’Annie, qui me coupait la circulation dans le bras. Sans quitter Annie des yeux, j’ai dit à Wilma :

- C’est pas tous les jours qu’une femme aussi belle et forte qu’Annie m’offre sa compagnie.

Wilma a tourné les talons et Annie a gloussé dans mon épaule.

- Va nous chercher une bouteille de champagne, elle a dit.

J’y suis allée.

- Combien de verres, monsieur ? m’a demandé le barman.

- Un seul.

J’ai choisi une petite bouteille de club soda.

- Je peux la prendre ?

Le barman a fait oui de la tête.

- C’est pour quoi ? a voulu savoir Annie.

- Eh, il faut bien que quelqu’un nous ramène à la maison.

À ce moment là, sous la tente, elle m’a embrassé si tendrement que pas un homme ou une femme à portée de vue n’a pu s’empêcher de nous regarder avec envie.

Annie et moi, on a trouvé une place ombragée sous un arbre d’où on pouvait voir toutes les allées et venues. Elle a retiré ses chaussures. J’ai posé ma veste de costard par terre pour qu’elle s’assoie dessus. Annie a secoué la tête :

- On peut dire que ta mère a appris les bonnes manières à son petit garçon.

Elle m’a raconté tous les ragots sur sa famille : qui buvait en cachette, qui frappait ou trompait sa femme, et qui le faisait avec le facteur.

- Ce pédé, a-t-elle dit avec mépris.

J’étais choqué par la haine dans ses yeux. Elle regardait un homme en début de cinquantaine. Il avait un bras autour de l’épaule d’une des nombreuses tantes qui trainaient à la réception. Annie a pesté :

- Qui a laissé rentrer ce tordu ?

- Il est vraiment homo ? lui ai-je demandé.

- Et comment ! Il baise sûrement tous les enfants de la famille.

- Merde, Annie.

Mon sang s’est glacé.

- Comment peux-tu détester quelqu’un juste à cause de qui il aime ?

Elle m’a regardée, choquée.

- Tu aimes les pédés ?

J’ai haussé les épaules.

- On est pas tous pareils, Annie. Et alors ?

Elle a secoué la tête et a craché par terre.

- Je ne laisserai pas un pédé s'approcher de ma fille.

J'ai réfléchi avant de parler.

- Annie, si quelqu'un devait faire du mal à Kathy, ça serait probablement un hétéro, pas un homo.

- Ah ouais ? a-t-elle hurlé.

Annie s'est levée et a agrippé la bouteille de champagne bien serrée contre elle.

- Eh bien je ne laisserai aucun homme bizarre trainer autour de ma fille. J'ai quitté mon propre mari parce que je l'ai attrapé en train d'abuser de Kathy. J'ai essayé de tuer cet homme à mains nues. Aucune espèce de pédé ne s'approche de ma fille, tu comprends ?

J'avais compris que cette conversation ne pouvait pas continuer. Annie a donné un coup de pied dans une touffe d'herbe avec sa ballerine et s'est rassise.

- Et merde, en même temps pourquoi on perd notre temps à parler de ces tordus ?

J'étais impatient de quitter la réception. Annie a fait la route les bras autour de mon cou et le visage contre mon dos. Le temps d'arriver chez elle, ses deux chaussures étaient tombées et le pot d'échappement avait fait un trou dans l'ourlet de sa robe.

- T'inquiète pas, a dit Annie.

Elle était saoule.

Quand on est arrivés sous le porche, elle a mis ses bras autour de moi.

- Tu entres, chéri ?

- Non, j'ai dit, je dois me préparer pour aller bosser demain matin.

Elle a baissé les yeux vers ses pieds nus et les a relevés vers moi.

- Je ne vais plus te revoir, hein ? a-t-elle demandé.

J'ai regardé mes chaussures.

- Je ne crois pas.

Elle a hoché la tête.

- Pourquoi pas ?

La manière dont elle l'a demandé m'a brisé le cœur.

- J'ai peur de tomber amoureux de toi, ai-je dit.

C'était en partie vrai, mais ça ne dévoilait clairement pas toutes mes pensées. C'est une chose, pour le magicien, de révéler les subtilités de l'illusion. C'en est une autre de dire à une femme hétéro que l'homme avec

qui elle a couché est une femme. Ce n'était pas quelque chose dans quoi Annie avait accepté de s'engager. Un jour ou l'autre, ça allait éclater. Et après cet après-midi, j'avais encore plus de raisons de craindre l'explosion.

- C'est quoi le problème avec le fait de tomber amoureux ? C'est quoi le problème avec vous les hommes en fait ? a-t-elle bredouillé.

- J'ai été blessé, Annie. J'ai besoin de temps.

- Merde, je croyais que t'étais différent. Tu n'es pas différent d'un autre mec qui pisse debout.

J'ai haussé les épaules.

- Eh bien, peut-être juste un petit peu différent.

- Dis à cette femme qui t'a blessé que je vais venir la trouver et la mettre en pièces. Elle a tout gâché pour le reste d'entre nous.

Le sourire d'Annie s'est effacé.

- Ça ne sert à rien de rester parler ici, non ? Tu devrais y aller.

J'ai hoché la tête. On s'est regardés un bon moment. J'ai pris les clés dans sa main et j'ai ouvert la porte d'entrée. Je l'ai embrassée légèrement sur la bouche.

- Eh, merci pour ce que t'as dit à Wilma, là-bas.

- Je pensais chacun des mots que j'ai dits.

Elle m'a regardé droit dans les yeux.

- Merci pour tout, chéri.

J'ai souri et je me suis tourné pour partir. Elle est restée sous le porche et m'a regardé démarrer ma moto.

- Eh, a-t-elle hurlé par-dessus le boucan du moteur.

- Quoi ?

J'ai mis la main derrière mon oreille pour entendre.

- Le lapinou.

- Quoi ?

- Le lapinou de Kathy.

J'ai hoché la tête et tendu l'oreille pour entendre ce qu'elle me répétait.

- Le lapinou de Kathy, c'est pas une fille, c'est un garçon !

NOTES

[1] Marque de whisky produit dans le Kentucky.

[2] Fondé en 1935, l'*Union Auto Workers* est l'un des plus importants syndicats des États-Unis, affilié à l'AFL-CIO. Il est notamment à l'origine d'importantes grèves chez General Motors dans les années 1930.

[3] La scène se déroule en 1976, c'est-à-dire 200 ans après la déclaration d'indépendance des États-Unis du 4 juillet 1776.

[4] *Richard Nixon* a été président républicain des États-Unis de 1968 à 1974. Son second mandat est marqué par deux évènements : le premier choc pétrolier qui génère une crise économique d'ampleur mondiale à partir de 1971 ; et le scandale du Watergate, affaire d'espionnage et de pratiques illégales de la Maison Blanche, qui conduit Nixon à démissionner de ses fonctions de président (c'est donc son vice-président qui assure le mandat). En 1976, Jimmy Carter, un démocrate, est élu président des États-Unis.

[5] *Peanut man* dans le texte fait référence aux vendeurs de cacahuètes dans les matchs de baseball. Cette expression signifie que c'est un président comme un autre, comme les vendeurs de cacahuètes qui changent de tête mais vendent tous la même chose.

[6] Dans le texte « *a mum for a mum* ».* Mum* est un mot familier pour *chrysanthème*. Ça veut aussi dire *maman*.

[7] Anita Bryant est une chanteuse de folk connue pour sa campagne à Miami dans les années 1970 pour l'abrogation d'une ordonnance locale interdisant toute discrimination basée sur des critères de préférence sexuelle. L'ordonnance a effectivement été abrogée. Ses propos homophobes ont été à l'origine d'une manifestation homosexuelle à Paris le 7 juin 1977.

[8] Série de dessins animés diffusée aux États-Unis de 1960 à 1966 qui met en scène la famille Pierrafeu et ses aventures à l'âge de pierre, dans une société très proche de celle des États-Unis de la deuxième moitié du 20^e^ siècle.

[9] Personnages de dessins animés états-uniens.

Chapitre 17

Chapitre 17

J’avais des vertiges et la tête qui tournait. Mon estomac était noué. J’étais à deux doigts de vomir mes tripes. Le pire, c’était que je savais que je ne pouvais pas quitter mon poste sur la presse à injection. Si je l’éteignais, le plastique durcirait partout à l’intérieur. Les machines tournaient en continu. Leurs sons répétitifs composaient la musique sur laquelle on travaillait dans le secteur moulage.

J’ai cherché des yeux le contremaitre, mais il n’était pas à mon étage. J’ai essayé de me concentrer sur mon travail. J’ai vérifié le bidon de paillettes de plastique sur l’étagère à ma gauche et j’y ai enfoncé le tuyau d’aspiration un peu plus profondément. Des volutes de vapeur sortaient de la machine pendant qu’elle faisait fondre les paillettes avant de les éjecter en petits morceaux de plastique. Ça puait autant qu’un tuyau de caoutchouc qui brule.

L’esprit est plus fort que la matière. Je me suis efforcé de ne pas penser à la puanteur, à mon estomac, à l’air étouffant et stagnant de l’usine. C’est la matière qui a gagné. J’ai vomi partout sur le côté de la machine et sur le sol en béton graisseux.

Bolt a couru vers moi. C’était le responsable de l’équipe des réglages et de la maintenance. Il a mis sa main sur mon épaule pendant que je régurgitais mon petit-déjeuner. Il m’a rassuré :

- Ça va, ça va aller.

J’étais plus gênée qu’autre chose. J’ai essuyé ma bouche avec le dos de ma main. Bolt a sorti un torchon graisseux de la poche arrière de son bleu de travail et me l’a tendu.

- T’es le troisième gars de cette équipe à vomir.

- Tu penses qu’il fait chaud comment ici, aujourd’hui, Bolt ?

- 43°C.

J’ai sifflé.

- Ça a l’air d’être exactement ça. Comment tu sais ?

Bolt a rigolé.

- Le thermomètre sur le mur de l’atelier d’assemblage. Ça va toi ?

J’ai souri bêtement :

- Ouais.

Vomir avait encore empiré la puanteur.

Bolt m’a donné une petite tape sur l’épaule.

- Y’a pas de honte à vomir. Ça m’arrive tous les samedis soir. J’envoie un gars de la maintenance pour nettoyer ça.

- Hé, Bolt, c’est quoi ces pièces qu’on fabrique ?

- Des trucs pour des ordinateurs, a-t-il répondu en haussant les épaules.

J’ai secoué la tête.

- C’est bizarre de passer la moitié de ma journée à fabriquer quelque chose sans avoir la moindre idée de ce que c’est !

- Tu peux t’estimer heureux que ça ait à voir avec les ordinateurs, a-t-il rigolé. Ça veut sûrement dire qu’on aura encore un boulot pendant un moment !

Il a commencé à partir, puis il a hésité. Il s’est retourné et a mis sa main sur mon épaule.

- Écoute, si t’es intéressé, il y aura bientôt une place qui se libère à l’import-export. Au moins, tu peux respirer là-bas. Ça fait combien de temps que tu bosses là ?

J’ai réfléchi.

- Presque un an. Mais les trois premiers mois j’étais en intérim, donc je sais pas si ça compte.

Bolt a hoché la tête.

- J’ai l’habitude de l’usine. Je vais garder les oreilles grandes ouvertes pour toi.

Il m’a donné une tape sur l’épaule et il est parti.

Quelques minutes plus tard, Jimmy est arrivé pour nettoyer mon vomi. Jimmy était Mohawk. Tous les autres gars de la maintenance et des équipes de réglage étaient blancs.

- Je peux t’aider à nettoyer ça ? lui ai-je demandé. Après tout, c’est mon bordel.

- C’est qu’un boulot, a-t-il répondu en secouant la tête.

- Est-ce que Bolt te laisse réparer les machines ? Ou est-ce que tu fais principalement du ménage ?

Jimmy m’a regardé d’un air suspicieux, puis il a haussé les épaules.

- Bolt est pas un mauvais gars. Il essaie de me donner un boulot décent.

La sonnerie du déjeuner a retenti.

- Je ferais mieux d’éviter de manger ce midi, ai-je dit à Jimmy. Je suis sûr que t’as déjà assez de boulot comme ça !

Il a rigolé.

- L’air ne circule pas ici. Tu devrais sortir et respirer un bon coup.

J’ai pointé pour la pause déjeuner et j’ai commencé à marcher jusqu’au bout du secteur import-export. L’usine était de la taille d’un grand supermarché. Je ne connaissais pas les gars ici. Je n’étais jamais venu là. C’était un autre monde, et en plus j’avais peur de perdre la sécurité que j’avais en bossant tout seul sur une machine. Quand je suis arrivé au service import-export, tous les gars étaient déjà partis déjeuner. Je suis sorti sur le quai de chargement. Il faisait vingt degrés demoins. L’air de l’été était frais.

Je voulais rester dans cette boite. Personne ne me connaissait ici à Towanda, dans cette banlieue de Buffalo. Mais travailler sur cette machine me rendait malade. Peut-être que ça valait le coup de prendre un risque et de tenter d’avoir ce job.

***

Scotty était mon ainé d’au moins trente ans, mais sans lui je n’aurais jamais pu hisser cette dernière caisse ni la charger dans le camion. Après ça, j’avais les bras en compote. Scotty n’était même pas essoufflé.

- Alors, qu’est ce que t’en dis de travailler ici, jeune homme ? m’a demandé Scotty.

- Je peux souffler avant de te répondre ?

- Bien sûr. Tu vas te faire au rythme du boulot. T’es un bosseur, ça sera de plus en plus facile. C’est bientôt l’heure de la pause. Allez viens, on va se laver.

J’ai respiré profondément pendant qu’on se dirigeait tous les deux jusqu’au vestiaire des hommes. Il ressemblait en tout point à celui de l’autre côté de l’usine. Il y avait un énorme évier en béton au milieu de la pièce. Scotty et moi, on a donné chacun une tape sur le distributeur de savon en poudre et on a fait un pas en avant pour appuyer avec nos pieds sur la pompe qui faisait sortir des jets d’eau du robinet.

- T’as déjà un casier ou pas ? m’a demandé Scotty.

J’ai secoué la tête.

- Allez, viens, suis-moi, a-t-il ajouté.

Il a fait taire les plaisanteries dans les vestiaires :

- Il y en a certains d’entre vous qui ont rencontré Jesse ce matin. Il vient juste d’être transféré du département des machines.

À part Scotty et Walter, la plupart des gars ici avait la trentaine. Walter m’a serré la main.

- Eh, fiston. Ça fait longtemps que tu travailles ici ?

J’ai secoué la tête :

- Un an.

Il a rigolé.

- Tu travaillais où avant ?

- Dans l’coin, j’ai dit en haussant les épaules.

Walter et Scotty se sont regardés. J’étais soulagé qu’un des autres gars nous interrompe.

- Je suis Ernie. Lui là, c’est mon pote, Skids. Moi aussi j’étais opérateur avant. J’ai arrêté quand j’ai commencé à cracher du sang.

Skids lui a jeté une serviette.

- Tu crachais du sang parce que tu fumes, crétin.

Ernie a attrapé la tête de Skids dans le creux de son bras et a frotté son poing d’avant en arrière sur son crâne.

Un jeune homme avec une queue de cheval m’a serré la main.

- Je m’appelle Pat.

Ernie a rigolé.

- T’as pas encore rencontré Patty ?

Pat a fait une grimace à Ernie.

- Ta gueule. Je vais te le dire avant eux : je suis objecteur de conscience. Si t’as un problème avec ça, garde-le pour toi.

Skids a brusquement gonflé sa poitrine.

- J’étais au Vietnam. Eh, Jesse ! Tu t’es fait réformer ou t’as combattu ?

J’ai senti le sang me monter à la tête. Je voulais retourner au département moulage, où le niveau de bruit me protégeait des questions inutiles.

- J’y suis pas allé, ai-je marmonné.

Ernie a grogné.

- Un de plus. Qu’est-ce que t’as fait, tu leur as raconté un conte de fée ?

J’ai réfléchi intensément.

- J’ai été réformé. Raison médicale.

Walter nous a interrompus.

- Laisse le gamin tranquille. T’as un casier ? Tiens, prends celui-là.

- Eh, a dit Ernie, tu vas devoir mettre un peu de piment dans ce casier.

Je savais ce que ça voulait dire. Tous les autres gars avaient des posters de pin-ups sur les portes de leur casier.

- Chope-toi un calendrier au restaurant du coin. On y va tous ensemble le jour de paye. Miss Aout va te faire chauffer les couilles. Eh, Walter, tu ferais mieux d'en choper un aussi.

Walter a secoué sa tête tranquillement.

- Y'a des gars qu'ont besoin de photos, et d'autres qui ont le truc en vrai. Pas vrai, Jesse ?

J'ai souri.

- J'ai ramené la pin-up de mon ancien casier.

Ernie m'a tendu deux sparadraps du kit de premiers secours accroché au mur. Je les ai utilisés pour coller une pub de ma vieille Norton arrachée dans un magazine en couleurs.

Pat a sifflé.

- Je préférerais monter celle de Jesse que la tienne, Ernie.

La sonnerie du déjeuner a retenti. J'ai cherché Scotty des yeux, mais il était parti.

- Eh Walter, il est où Scotty ?

Walter a haussé les épaules et a mimé un geste, comme s'il amenait une bouteille à ses lèvres.

- Il traverse une période difficile. Sa femme est en train de mourir d'un cancer. Il traine pas trop quand les gars commencent à parler de chatte.

***

À la fin de l'été, je faisais partie de la bande. En fait, la plupart des matins j'étais même impatiente d'aller au travail parce que c'était mon seul contact humain.

Le vendredi, à l'heure du déjeuner, on était en train de marcher vers un restaurant italien au coin de la rue quand Bolt m'a arrêtée.

- Tu connais quelqu'un qui s'appelle Frankie ?

J'ai senti le sang me monter au visage.

- Il ressemble à quoi ?

Bolt a secoué la tête.

- C'est pas il. C'est une bulldagger. Avant elle travaillait avec toi à l'atelier de reliure. Elle a dit que toi et elle vous aviez participé à la grève.

Elle a dit que t’avais fait beaucoup pour le syndicat.

Frankie avait parlé de moi à Bolt. Elle l’avait fait. Je me suis demandé si je devais démissionner tout de suite. Simplement sortir sur le quai, descendre l’allée et continuer à marcher jusqu’à ma moto.

- Où est-ce que t’as rencontré Frankie ? ai-je demandé.

- Elle était dans la deuxième équipe. À partir de lundi, elle commence en équipe de jour. Elle est opératrice. Elle dit que t’es un bon gars.

J’ai cligné les yeux de surprise.

- Elle a dit ça ?

Bolt a hoché la tête.

- Elle dit que t’es un bon syndicaliste.

J’ai ri de soulagement.

- Comment elle a su que je bossais là ?

- Elle t’a vu quitter le parking. C’est une amie à toi ? m’a demandé Bolt.

- Nan.

J’ai marqué la distance.

- Juste quelqu’un avec qui j’ai bossé.

Mon propre manque de loyauté me rendait malade.

Bolt est parti vers les docks.

- Tu viens déjeuner ?

J’ai secoué la tête.

- J’arrive, vas-y.

C’était un soulagement d’être tout seul. J’ai erré dans l’entrepôt et je me suis assis sur une pile de palettes pour réfléchir à la bombe qu’avait lâchée Bolt.

Frankie allait faire partie de l’équipe de jour. Ça me faisait flipper de penser qu’elle aurait pu m’exposer. Mais apparemment, elle ne l’avait pas fait. Frankie était intelligente. Elle avait dû comprendre tout de suite ce qui se passait.

Un sentiment d’excitation m’a envahi. Travailler avec une autre butch ! Peut-être qu’on pourrait trainer ensemble des fois. Peut-être qu’elle savait où étaient passées certaines de l’ancien groupe. Peut-être qu’elle pourrait me présenter une fem.

- Eh, jeunot, m’a interrompu Scotty.

Il était assis sur le sol, adossé contre les palettes. Il a ouvert une bouteille de Jack Daniel’s et m’en a offert.

- Merci, ai-je dit en prenant une gorgée.

Scotty a amené la bouteille jusqu'à ses lèvres et a avalé trois fois. On était assis en silence.

- T'es marié ? m'a-t-il demandé.

J'ai secoué la tête.

Sa tête est tombée sur son torse.

- Ma femme est vraiment malade.

Il a frotté ses yeux avec ses mains. Son visage s'est éclairé.

- Est-ce que je t'ai déjà montré une photo de ma femme ?

J'ai secoué la tête. Il a sorti un portefeuille au cuir rendu fin et doux par l'usure.

- La voilà. C'est ma femme.

J'ai ri et j'ai sifflé.

- C'est toi ça ?

Il a souri.

- Ouais. Tu crois que je suis né à cet âge-là ? J'ai été un jour un p'tit jeune comme toi. J'avais toute ma vie devant moi.

On a ri tous les deux. Mais quand je l'ai de nouveau regardé, il avait les yeux pleins de larmes. Sa voix était rauque.

- J'aimerais pouvoir partir avant elle. Je sais que c'est horrible à dire. Je veux dire, qui prendrait soin d'elle, tu vois ? Mais des fois je me dis que je ne vais pas pouvoir la laisser quand le moment sera venu.

Sa tête est retombée encore une fois. J'ai tendu le bras et j'ai posé délicatement ma main sur son dos, prêt à la bouger si jamais mon geste l'offensait. Mais ça ne l'a pas gêné.

- T'es jeune, a dit Scotty brusquement. Reste pas coincé dans un job comme ça.

J'ai haussé les épaules.

- Ce boulot m'a l'air plutôt pas mal.

- Je veux parler d'un vrai boulot, a-t-il repris en secouant la tête. J'ai fait vingt ans chez Chevy. J'ai eu ma carte à l'UAW[1], tu veux la voir ? Vingt ans de ma vie dans l'usine et ils m'ont viré. T'imagines ?

- Chevy ? Tu travaillais avec Bolt ?

Scotty a approuvé de la tête.

- Ouais. Mais il n'y était pas depuis aussi longtemps que moi. Il a travaillé chez Harrison pendant un moment. Viré de là-bas aussi.

J'étais intéressée par Bolt.

- Il était dans le même syndicat ?

- Nous tous, les vieux de la vieille, on est à l'UAW, a-t-il dit. Je serai syndiqué jusqu'au jour où ils mettront mon cercueil en terre. Tu dois avoir un syndicat, mon gars. Si t'as pas de syndicat, t'as plutôt intérêt à te battre pour en avoir un.

J'ai ri.

- On risque pas d'en avoir un ici avant un bon moment !

Scotty a haussé les épaules.

- Eh bien, tu peux jamais savoir. Il y a eu des discussions. On a besoin d'un syndicat ici. Je suis trop vieux pour le faire. C'est vous, les jeunes, qui allez devoir vous y coller.

- J'aimerais vraiment qu'on ait un syndicat aussi, ai-je soupiré. Mais je veux juste garder mon travail, Scotty. À ce propos, qu'est-ce que tu penses de Bolt ? Il a l'air d'être un bon gars.

Scotty a agité son doigt sous mon nez.

- Fais attention à Bolt. Il n'est plus vraiment des nôtres maintenant. Il est à moitié chef d'équipe, à moitié réparateur de machines. Souviens-toi bien de ce que je dis : quand le moment viendra de choisir, il ne saura plus de quel côté il est. Tu ne peux pas lui faire confiance.

J'étais déçu par cet avertissement, parce que j'aimais bien Bolt. Mais heureusement pour moi, je ne faisais vraiment confiance à personne.

***

Lundi après-midi, alors que j'étais en train de pointer, j'ai senti une main se poser sur mon épaule. Je me suis retournée vers Frankie.

- Hé !

- Hé, Frankie ! Écoute, on doit parler.

Elle a mis son index sur ses lèvres.

- Ça va, je sais.

Je l'ai suivie dehors jusqu'au parking.

- Je suis vraiment content de te voir et tout, Frankie. C'est juste que j'ai la trouille. Ça se passe bien ici pour moi. Et les journaux parlent d'une autre récession.

Frankie s'est arrêtée de marcher.

- Je comprends, Jess. Tu crois pas que j'ai déjà compris ?

- Comment t'as réussi à survivre aussi longtemps ? lui ai-je demandé.

Elle a haussé les épaules.

- Je vis chez mes parents, là-bas à Tonawanda[2], jusqu'à ce que je puisse économiser assez d'argent pour me prendre un endroit à moi. C'est pas si mal. Les weekends, je vis chez ma copine.

J'ai sifflé :

- T'as une copine ? Veinarde.

Frankie a mimé un baiser. Un klaxon de voiture a retenti.

- Tu la connais, ma copine, Jess. Moi et Johnny, ça fait un an qu'on est ensemble. Comme dans la chanson.[3]

Elle a souri.

Je me suis arrêté net.

- C'est qui Johnny ?

Frankie a soupiré.

- Tu connais Johnny. On travaillait ensemble avant la grève. On était toutes dans la même équipe de softball.

J'ai secoué la tête.

- La seule Johnny dont je me souvienne était une butch et je sais que c'est pas d'elle que tu parles !

J'ai ri.

Frankie a élargi sa posture.

- Si, c'est exactement d'elle que je parle. Elle m'attend dans la voiture là-bas.

J'ai entendu Johnny crier de la voiture.

- Eh, Jess ! Viens voir là !

- Tu déconnes ? ai-je chuchoté à Frankie.

Elle a mis ses mains sur ses hanches.

- C'est mon amoureuse, Jess. Est-ce que j'ai l'air de blaguer ?

Ma bouche est restée grande ouverte. J'ai secoué la tête de gauche à droite.

- Honnêtement, Frankie, je capte pas. Je comprends pas.

Frankie commençait à être agacée.

- T'as pas besoin de comprendre, Jess. Tu dois juste l'accepter. Si tu peux pas, alors passe ton chemin.

C'est exactement ce que j'ai fait. Je ne pouvais pas me faire à cette idée, alors je suis simplement partie.

Ce n'était pas difficile d'éviter Frankie après ça. On travaillait à deux endroits opposés dans l'usine. Je restais en retrait les après-midis. Je ne voulais pas tomber sur l'une d'elles à l'heure du pointage.

Plus je pensais à elles deux, amoureuses, plus ça me contrariait. Je ne pouvais pas m'empêcher de les imaginer en train de s'embrasser. C'était comme deux mecs. Bon, deux mecs gays, ça irait. Mais deux butchs ? Comment pouvaient-elles être attirées l'une par l'autre ? Qui était la fem au lit ?

Je commençais à être obsédé par Frankie et Johnny. Le mercredi matin, j'étais tellement perdu dans mes pensées que je n'avais pas remarqué que Scotty et moi n'étions plus que les deux seuls dans le service. Scotty s'est avancé vers le vestiaire des hommes.

- Tu ferais mieux d'aller là-dedans, a-t-il dit.

- Quoi ?

Il a juste fait un signe de la tête en direction du vestiaire des hommes.

Je ne savais pas à quoi m'attendre quand j'ai ouvert la porte. Le vestiaire était entièrement rempli de gars. Quelques-uns de mon service, d'autres que je ne connaissais pas. Bolt a parlé en premier.

- On t'attendait, a-t-il dit.

J'ai serré les poings. Frankie avait dû parler de moi aux gars, par pure méchanceté. J'aurais dû me douter que je ne pouvais pas lui faire confiance. Peu importe le conflit qu'on avait, ça aurait dû rester entre nous. Je m'occuperais d'elle plus tard. Pour l'instant, j'étais salement en minorité.

Bolt a tendu les mains et s'est dirigé vers moi. Je me suis reculé contre le mur. Le sang battait dans mes tempes. Bolt m'a attrapée par l'épaule. J'ai poussé sa main. J'étais coincé dans le coin.

- Laisse-moi tranquille, ai-je grogné.

Walter est venu vers moi.

- Détends-toi fiston. On veut juste te parler.

- Ouais, à propos de quoi ?

Bolt et Walter se sont regardés et ont reculé.

- À propos du syndicat, a répondu Walter.

J'ai secoué la tête de confusion.

- La femme d'Ernie travaille dans une usine gérée par le syndicat des travailleurs du textile. Elle nous a mis en contact avec un type très bien qui les a aidées. On a besoin de savoir comment tu te positionnes.

J'avais du mal à retrouver mon calme.

- Tu veux dire que c'est une campagne de syndicalisation ?

Bolt a haussé les épaules.

- On n’a fait que parler jusqu’à maintenant. Il faut qu’on trouve un responsable coordinateur syndical et qu’on fasse un appel pour une réunion d’intérêt général. Cette merde ne peut pas continuer comme ça sans finir par exploser.

Ce boulot ne me semblait pas si mal.

- De quel genre de trucs vous voulez vous plaindre ? ai-je demandé.

- Par exemple, qu’on a une paye de merde et qu’ils nous font faire des heures supplémentaires quasiment tous les weekends, a dit Ernie.

J’ai hoché la tête.

- Ouais, mais après on a des jours de congés.

- Bien sûr, parce qu’ils veulent pas nous payer une fois et demi, m’a répondu Skids.

Walter a approuvé.

- Deux personnes peuvent travailler sur la même machine et ne pas être payées pareil. Ça dépend si tu lèches le cul du contremaitre ou pas.

- Les vapeurs sont horribles, a dit Ernie.

- Aucun de nous ne sait ce qu’il inhale. Et il fait tellement chaud qu’il y a des jours où on ne peut pas respirer.

Bolt m’a touché le bras. J’ai fait un bond en arrière. Ça a eu l’air de le blesser.

- Il y a aussi des gros problèmes de sécurité ici. À la maintenance et à la réparation, on voit beaucoup de choses que tu ne vois pas. Les gens ont des accidents : des doigts pris dans des moules, des trucs comme ça. La compagnie essaie de les dissuader de réclamer des indemnités. On leur fait des listes avec les problèmes d’équipement et les managers se contentent de les classer dans la poubelle.

J’ai écouté en hochant la tête. Bolt a haussé les épaules.

- Donc, on doit savoir, Jesse. Comment tu te positionnes ?

J’ai soufflé. Ce travail me convenait bien. J’espérais que ça resterait comme ça. Mais tout changeait tout le temps. J’ai dit aux gars :

- Écoutez, si vous voulez monter un syndicat ici, ça me va.

Bolt s’est rapproché de moi.

- C’est pas assez. On a besoin de toi dans l’organisation du comité.

Je ne voulais pas faire de vagues. Pourquoi est-ce que je ne pourrais pas me contenter de prendre ma carte au syndicat, comme n’importe qui, et continuer à faire mon boulot ?

- Je veux pas être impliqué.

- Écoute, m’a-t-il dit en se penchant vers moi.

J’ai reculé un peu.

- Moi, je me mouille dans cette affaire alors que je ne sais même pas si je pourrais être élu au syndicat, parce que le conseil pourrait me considérer comme un chef d’équipe.

- Vous pouvez compter sur moi en cas d’élection. Mais pas pour militer.

Bolt a secoué la tête.

- C’est pas ce que Frankie m’a dit. Elle a dit que t’avais aidé à gagner la grève.

- Écoute, Bolt, je ne veux pas être impliqué. Je vous soutiendrai tous et je ferai mon travail. Laissez-moi juste tranquille.

Bolt a secoué la tête.

- Je pensais que tu étais différent.

J’ai soupiré.

- Je ne veux pas être différent.

***

En revenant de l’autre côté de l’usine, on a entendu les cris. On a couru sur toute la longueur de l’usine. Au moment où on est arrivé, il ne restait que le sang sur le sol en béton.

- Qui a été blessé ? ai-je demandé à Bolt.

Ses mains calleuses se sont serrées en poings.

- George.

J’ai regardé la flaque de sang sur le sol.

- Est-ce qu’il est mort ?

Bolt a haussé les épaules.

- On ne sait pas encore.

Il a donné un coup de poing sur le manitou à côté de nous.

- J’ai mis cet engin sur la liste moi-même le mois dernier. Les freins étaient morts.

Le surveillant de l’usine a agité les bras.

- Que tout le monde retourne au travail. Ça ne sert à rien de rester autour.

J’ai été surpris que tout le monde reparte travailler. Je m’attendais à moitié à une insurrection. Ce qui a fini par arriver deux semaines plus tard.

L’accident était notre seul sujet de conversation. L’entreprise faisait des tests avec des moules plus grands pour faire des poubelles en plastique.

George avait pour tâche d'utiliser le manitou pour porter le moule jusqu'à la machine d'injection. Alors qu'il se tenait devant le manitou en train d'attacher le moule, les freins avaient lâché. Un des bras du manitou avait transpercé le dos de George, juste au-dessous du poumon.

Une semaine plus tard, la colère se faisait toujours sentir. Walter est arrivé en trombe dans notre service, le mercredi après-midi.

- Est-ce que vous avez entendu ? La direction a écrit un rapport sur George pour l'accident. Ils l'accusent !

Bolt était juste derrière lui.

- Écoutez les gars, on appelle à une réunion vendredi dans les locaux de la VFW[4] en bas de la rue. Un représentant du syndicat des travailleurs du textile va venir pour nous rencontrer. Ils sont allés trop loin ce coup-ci.

Il avait raison.

On a tous pointé à 15h00 le vendredi après-midi. Je ne me suis pas précipité dehors tout de suite. Je ne voulais pas tomber sur Frankie. Je me demandais si elle serait à la réunion.

Quand je suis arrivée au local de la VFW, à 15h45, il y avait là-bas vingt-cinq travailleurs. Tous les services étaient représentés. Un brouhaha d'excitation flottait dans l'air. Les gens agitaient leurs bras et parlaient à cent à l'heure. Bolt a croisé mon regard depuis l'autre côté de la pièce. J'ai hoché la tête et j'ai souri. Frankie était assise à côté de lui. J'ai évité de la regarder. J'étais toujours perturbé d'avoir découvert qu'elle et Johnny étaient ensemble, même si je ne parvenais pas à expliquer pourquoi.

J'ai remarqué que Frankie était en train de chuchoter à l'oreille d'un gars. Quand il s'est retourné, j'ai reconnu Duffy. Quand il m'a vu, le sourire sur son visage m'a rempli de chaleur. Frankie a attrapé son bras et lui a chuchoté autre chose. Je me suis demandé si elle était en train d'expliquer ma situation.

Duffy est venu droit vers moi.

- Jess.

Il a attrapé ma main. Sa poignée de main m'était familière.

- J'ai pensé à toi si souvent. Ça fait combien de temps que tu bosses ici ?

- Plus d'un an.

- On va avoir besoin de ton aide, a-t-il dit en souriant.

J'ai commencé à protester, mais Duffy a remarqué Ernie et Scotty qui amenaient des boissons du bar à la salle de réunion. Il les a salués.

- Laissez l'alcool là-bas. On est sérieux ici.

J’ai tiré sur sa manche.

- Vas-y doucement avec le plus vieux. La boisson c’est son talon d’Achille, mais c’est un bon gars. C’est un ancien de l’UAW. Comme Bolt.

Duffy a hoché la tête.

- Dis-m’en plus sur Bolt.

Deux femmes Noires que je n’ai pas reconnues ont interpellé Duffy.

- Excuse-moi, a commencé l’une d’elles. Je m’appelle Dottie. Je travaille au service assemblage. Ça, c’est mon amie Gladys. Elle travaille là-bas depuis plus longtemps que moi.

Duffy leur a serré la main.

- Combien de personnes de votre service sont ici ?

- Six, a répondu Dottie. Sur vingt de l’équipe de jour. Il y a environ quinze autres personnes dans la deuxième équipe.

Quelqu’un a crié depuis l’autre côté de la pièce.

- Allez, on commence cette réunion.

Une clameur s’est élevée.

Duffy s’est excusé et s’est dirigé vers le devant de la salle.

- J’ai entendu beaucoup de réclamations cet après-midi.

- Ouais !

La discipline s’est rompue. Tout le monde hurlait sur les conditions de travail à l’usine.

Duffy a levé les mains.

- On va s’occuper de chacune de vos plaintes. Je vous le promets. Il n’y en a pas une seule qui n’est pas importante. Mais concentrons-nous d’abord sur les revendications qui nous concernent tous.

Bolt m’a tapé sur l’épaule.

- Viens par là une minute. Je veux te parler.

J’ai commencé à protester.

- Allez, la réunion sera toujours là.

J’ai suivi Bolt au bar.

Il a commandé deux bières et les a payées. Il a levé sa bouteille.

- Au syndicat, a-t-il dit.

J’ai hoché la tête.

- Je vais boire à sa santé.

- Écoute, Jesse. À quel point tu connais ce gars, Duffy ?

J’ai haussé les épaules.

- À ma connaissance, il est bien. J’ai confiance en lui.

- Certains des gars ont entendu des trucs sur lui. Quelqu'un a dit que c'est un communiste.

J'ai ri.

- Il n'est pas communiste. C'est un bon gars.

Bolt a souri et a fait un signe d'approbation.

- D'accord. Du moment que quelqu'un connait ce gars.

- Eh, Bolt. Est-ce que t'as demandé à Duffy si tu serais éligible ou pas pour rejoindre le syndicat ?

Bolt a secoué la tête.

- Je lui demanderai plus tard. Après la réunion.

On a tous les deux entendu un rugissement venant de l'autre pièce.

- Allez, j'ai dit. On y retourne.

Je commençais à me sentir un peu excité.

- Et maintenant, signons les cartes ! a crié Ernie.

Duffy a levé ses deux mains.

- Vous avez cent-vingt personnes dans votre atelier. Il en faudrait trente pour cent, plus un. C'est le strict minimum pour déposer une candidature à l'élection. C'est un tournant important, mais nous avons besoin de plus.

- Mais où sont passés les autres, bordel ? a crié quelqu'un.

Duffy a secoué la tête.

- C'est vraiment un beau résultat pour une première réunion. Mais on a besoin de trouver plus de travailleurs de tous les secteurs réunis.

Bolt a crié :

- On peut compter sur la maintenance et sur la réparation !

- Et à l'assemblage ? a crié Ernie. Ces filles ne seront pas avec nous. Elles ont des maris qui s'occupent d'elles. Merde, j'ai même entendu dire que deux d'entre elles vivent toujours chez leurs parents.

Dottie s'est levée.

- Je suis l'une d'entre elles. Oui, je vis toujours avec mes parents. J'essaie d'élever deux enfants, sans mari. Et Gladys vit avec ses parents parce qu'elle les soutient financièrement et n'a pas les moyens d'avoir son propre logement. Mais on est toutes les deux là. Vous ne connaissez foutrement rien sur notre secteur.

Gladys s'est levée à ses côtés.

- C'est vrai. Nos doigts et nos poignets nous font un mal de chien à force d'ébarber les débords de plastique toute la journée. On gagne à peine notre vie et on doit bosser les weekends. Beaucoup de filles ont un mari qui

ramène aussi un salaire à la maison, c'est vrai. Mais beaucoup d'entre elles sont en colère, elles signeront. Vous verrez.

Duffy leur a souri.

- Les sœurs s'expriment, les gars ! Vous feriez mieux d'écouter.

On était tous d'accord pour clore la réunion et en refaire une la semaine suivante. Mais personne n'avait envie de partir. Nous sommes restés à discuter.

- Eh, Duffy, l'a appelé Bolt. Est-ce que je vais pouvoir faire partie du syndicat ? Je suis responsable au réglage et à l'entretien.

J'aurais voulu pouvoir expliquer à Duffy ce que Bolt valait, mais j'ai vu que Duffy s'en était déjà rendu compte.

- La direction sait que t'es un leader, a-t-il répondu.

J'ai vu Bolt se grandir un peu.

- Mais est-ce que tu recrutes et tu vires ? Est-ce que tu évalues les gars ou est-ce que tu les contrôles ?

Bolt a haussé les épaules.

- C'est un peu vague. Je suis juste le gars qui a le plus d'expérience au réglage et à l'entretien, mais ils me traitent aussi un peu comme un chef d'équipe.

Duffy a hoché la tête.

- L'entreprise va laisser planer le doute sur ta loyauté, histoire de retarder les élections et d'utiliser ce temps-là pour intimider les gens. J'ai l'impression que tu sais déjà de quel côté tu es, mais tu dois faire en sorte que ce soit très clair. Si tu travailles dur pour créer le syndicat, ça sera plus facile d'argumenter pour que tu en fasses partie.

Bolt a serré la main de Duffy.

- Tu penses qu'on va gagner ?

Duffy a souri et a hoché la tête.

- Oui. Mais il va falloir se battre. Nous avons des gens forts dans chaque secteur. Si on en avait plus comme Jess, on gagnerait les yeux fermés. J'ai confiance en Jess. Elle a déjà prouvé qu'elle était à cent pour cent dévouée au syndicat.

Tout s'est déroulé au ralenti. Quand j'ai entendu Duffy dire *elle*, j'ai été saisi d'horreur. Ma mâchoire est tombée. Frankie s'est frappé le front avec la paume de sa main et a secoué la tête. Les gars regardaient Duffy, puis moi, et Duffy encore. Je suis sortie en trombe du local de la VFW et j'ai foncé vers ma moto.

- Jess, attends !

J’ai entendu Duffy crier. Il m’a rattrapée et a pris mon bras. J’ai tiré d’un coup sec.

- Merci beaucoup, Duffy.

Quand j’ai vu les larmes dans ses yeux, ça a encore empiré les choses.

- Je suis tellement désolé, Jess. C’est sorti tout seul. Je ne voulais pas.

J’ai haussé les épaules.

- Ce que tu voulais faire, ça n’a pas la moindre importance. J’ai perdu ce boulot maintenant !

Il a secoué la tête.

- On trouvera une solution, Jess. Tu pourrais rester. Je parlerai aux gars.

J’ai rigolé d’amertume.

- Tu ne comprends pas, hein ? Quelles toilettes penses-tu que je vais utiliser lundi, Duffy ?

Duffy a mis sa main sur mon bras. Je l’ai regardé fixement.

- Jess, je ne ferais jamais rien pour te faire du mal. Tu le sais ?

J’ai repoussé sa main de mon bras.

- Eh bien si, tu l’as fait.

Je me suis tournée et je suis partie.

- Jess, attends.

C’était Frankie.

- Jess, je sais que tu es furieuse. C’était vraiment merdique. Mais c’était une erreur. Il est vraiment désolé.

- Laisse-moi tranquille, Frankie. Toi non plus tu comprends pas.

Frankie a eu l’air sous le choc.

- C’est quoi ton putain de problème avec moi ? Est-ce que tu vas vraiment couper les ponts avec une autre butch juste parce que tu peux pas supporter de savoir par qui je suis attirée ?

J’aurais aimé que quelqu’un me mette une muselière parce que j’étais tellement énervée que je ne pouvais plus contrôler ma bouche.

- Qu’est-ce qui te fait penser que tu es toujours une butch ? lui ai-je demandé sur un ton amer.

Son sourire était cruel. Elle était sur la défensive.

- Et toi, qu’est-ce qui te fait penser que tu es toujours une butch ? a-t-elle rétorqué.

Je me suis retourné et je suis parti en trombe. Une partie de moi espérait que Frankie ou Duffy me retiendrait. Mais ils ne l’ont pas fait.

NOTES

[1] *Union Auto Workers, *syndicat (voir chapitre précédent).

[2] *Tonawanda* est une ville située dans le nord-ouest de l'État de New York, à une quinzaine de kilomètres de Buffalo.

[3] *Frankie and Johnny* est une chanson populaire traditionnelle des États-Unis du début du 20^e^ siècle.

[4] La *Veterans of Foreign Wars of the United States* (VFW) est une organisation officielle de vétérans de l'armée états-unienne.

Chapitre 18

Chapitre 18

La feuille, large et humide, flamboyait des nuances rouges et orange de l'automne. Je l'ai trouvée collée au siège de ma Harley, le samedi matin. Ça me rendait triste quand les feuilles commençaient à tomber. Je voulais un autre départ, une autre chance.

Je détestais l'idée de laisser ma Harley sous la remise pour l'hiver. Je prenais des risques en la conduisant -- ça faisait trois ans que je roulais sans permis -- mais je ne vivais que pour parcourir les routes sur cette moto. C'était ma joie et ma liberté.

Chaque jour, seules deux choses m'importaient : soulever des haltères au centre YMCA[1] d'à côté, et sentir le vent me fouetter, à cheval sur ma moto.

Quand mon réveil sonnait le matin, je me réveillais avec une sensation de terreur et le sentiment d'être tout petit. Je ne parvenais pas à me retrouver dans ma propre vie. Je ne pouvais saisir aucun souvenir de moi-même et je n'avais de place nulle part sauf en moi-même. Alors chaque matin, je m'obligeais à replonger dans la vie. J'étais déjà en tenue de sport quand j'allais à la salle. C'est là que j'emportais ma tension et ma frustration, ma rage et ma crainte. Je mettais tout ça dans la musculation.

Sous le poids du fer froid, je pensais beaucoup à mon corps. J'appréciais le fait de devenir plus fin et plus sec*.* Était-ce un but que le monde m'avait enseigné ? Probablement. Je pensais à mes amantes fem qui déploraient chaque épaisseur et chaque pli de leur corps -- cette belle chair que j'aimais. Mais en me regardant bander mes muscles sous les haltères, je me suis rendu compte que la masse et la forme de mon propre corps me plaisaient. Je me concentrais sur ma discipline et mon endurance. J'essayais de m'aimer du mieux que je pouvais.

J'ai appris que la force, comme la taille, se mesure en fonction de qui se tient à côté de toi. À la salle, j'étais considéré comme un mec squelettique. Cette opinion se lisait sur le visage des hommes aux muscles plus gros que les miens, et faisait écho aux jugements cruels portés sur mon corps et sur

moi-même toute ma vie durant, qui me faisaient souffrir comme des plaies encore ouvertes.

Mais parfois, à la maison, quand je me tenais devant mon propre miroir, je voyais le reflet de quelqu'un de puissant*.* Je ne parvenais cependant pas à m'accrocher à cette image. Elle glissait comme une goutte de mercure sous mon doigt.

C'était peut-être ça la leçon que j'essayais de m'enseigner à chaque répétition : que le pouvoir est plus que la force, au niveau qualitatif. Et que le monde avait tort à mon sujet. J'avais le droit de vivre.

Chaque jour, les hommes autour de moi venaient exercer leurs corps. Moi, je venais exorciser mes démons.

Ce matin-là d'automne, l'euphorie était ma récompense pour ma séance acharnée. C'était samedi. Il n'y avait nulle part où aller, il n'y avait rien à faire. J'ai relevé le col de ma veste en cuir. L'automne était là et l'hiver arrivait juste derrière. Le ciel était couvert. Les nuages étaient bas et formaient un plafond aussi sombre qu'un hématome.

J'ai donné un coup d'accélérateur sans savoir où je me dirigeais. J'avais de l'argent dans mon porte-monnaie et un weekend entier pour rouler aussi loin que me le permettrait mon niveau d'essence. Quand les premières gouttes sont tombées sur mon réservoir, je me suis rangée sur le côté et j'ai enfilé mon équipement. Des éclairs illuminaient le ciel au-dessus du parc. J'adorais les conditions météorologiques spectaculaires. C'était le genre d'excitation qui rendait un jour différent d'un autre.

Les femmes à l'entrée du zoo profitaient du calme de leur journée. Elles m'ont fait signe de rentrer sans payer.

La tête du condor était inclinée en arrière dans le vent, et ses ailes déployées étaient d'une envergure supérieure à ma taille. J'ai ouvert mes propres bras, j'ai tourné mon visage vers le ciel et je me suis mis à rire.

Quand je me suis approché d'elle, la chouette a gonflé son cou blanc comme la neige et s'est mise à souffler comme si elle était hors d'haleine. Je me suis dépêché de passer mon chemin.

Des gouttes de pluie perlaient du bec du faucon à queue rouge. Son aile gauche avait été cisaillée par un coup de feu. Il avait l'air désespérément triste.

L'aigle mâle se tenait en équilibre sur une branche, les plumes lissées par la pluie et le vent. Il bougeait avec le vent, ses ailes étendues comme en plein vol. Ses yeux fixaient le lointain. On ne savait pas où était la limite

entre sa frustration et sa folie. Pendant un court instant, il a détourné son regard et m'a fixé dans l'intensité de son œil doré. Il a de nouveau relevé la tête, et sa nature sauvage s'est mise à briller dans ses yeux au moment où il s'est envolé vers son passé, les ailes déployées.

***

Une fois l'orage passé, j'ai conduit ma moto le long des rues détrempées par la pluie, en proie au désir de tant de choses que je ne pouvais nommer. Il arrivait parfois que des activités banales fassent disparaitre cette sensation. J'ai donc décidé d'aller faire des courses.

Le supermarché était bondé de femmes. À la caisse, le tapis roulant ne fonctionnait pas, alors j'ai poussé la nourriture vers l'avant pendant que la caissière tapait les prix.

- Ça fera vingt-deux dollars quatre-vingts, a-t-elle annoncé.

Je lui ai tendu un billet de vingt, et un autre de dix. Elle m'a tendu le ticket de caisse. Nos regards se sont croisés.

J'ai murmuré son nom à voix haute : « Edna ». C'était bizarre de constater qu'après toutes ces années, je la voyais encore comme l'ex de Butch Jan et j'avais encore l'impression d'être une bébé butch à ses yeux.

Elle a cherché mon regard. Son visage s'est adouci. « Jess. »

La femme derrière moi dans la queue a soupiré lourdement.

- Mon chou, est-ce qu'on pourrait accélérer ?

La dernière fois que j'avais vu Edna, je lui avais dit que j'étais trop jeune pour être le genre de partenaire que j'aurais voulu être pour elle. Maintenant, la vie me donnait une autre chance.

Je l'ai aidée à mettre mes courses en sacs. Aucune de nous ne parlait. J'ai pincé mes lèvres pour m'empêcher de demander : « Est-ce que t'es avec quelqu'un ? » J'ai pensé à une question neutre.

- Est-ce qu'on peut parler ?

La femme derrière moi a claqué une boite de lessive sur le tapis roulant et a demandé à Edna :

- Vous prenez bientôt une pause, ma belle ?

Edna l'a regardée d'un air inexpressif et a hoché la tête.

- Alors pourriez-vous s'il vous plait continuer vos retrouvailles à ce moment-là ? a-t-elle poursuivi.

On a toutes les deux rigolé. Edna a rougi.

- Je débauche à 15h30, a-t-elle précisé.

Il n'était que 14h00.

J'ai fait les cent pas autour de ma Harley, j'ai tourné en moto sur le parking en faisant des figures, j'ai regardé les vitrines des magasins, je me suis arrêtée prendre un café… Il n'était toujours que 15h00.

À 15h30, j'ai tiré ma moto devant le magasin. J'aurais aimé avoir un deuxième casque. Edna a regardé ma Harley de haut en bas et elle a souri : elle avait l'air d'aimer ce qu'elle voyait. Puis elle m'a regardé de la même manière.

- C'est bon de te voir, Jess. Ça fait combien de temps ?

J'aurais pu lui demander quand est-ce qu'elle avait rompu avec Jan, mais je me suis ravisé.

- Eh bien, ma main s'était prise dans cette espèce de truc et on était en grève. Je pense que c'était en 1967, alors ça fait douze ans. J'ai presque trente ans, t'y crois ?

Edna a hoché la tête.

- Ça veut dire que tu as presque l'âge que j'avais quand tu considérais que j'étais une si vieille femme.

J'ai secoué la tête.

- Tu sais que c'est faux Edna. Le problème, c'était que j'étais trop jeune. J'ai jamais pensé que tu étais vieille.

Edna a pris mon visage dans ses mains. J'ai senti mes joues rougir.

- Pardon, a-t-elle dit, c'est moi qui ai peur d'être vieille.

Je lui ai proposé mon casque. Elle a balancé sa jambe par-dessus la moto et s'est installée derrière moi. C'était tellement bon de sentir son corps contre le mien.

- Où est-ce qu'on va ? a-t-elle demandé.

- Je ne sais pas, ai-je répondu.

J'ai appuyé doucement sur l'embrayage.

On a fini au zoo. L'air mouillé par la pluie y était plus frais. On a marché sur un lit de feuilles humides, sous un entrelacement de branches. Je mourais d'envie de lui prendre la main. On a essayé de parler de la pluie et du beau temps, mais rien de ce que l'une ou l'autre disait ne paraissait insignifiant. J'ai essayé d'attendre avant de poser la question coincée dans ma gorge, mais je ne pouvais pas me retenir plus longtemps.

Je me suis tourné vers elle.

- Je ne peux pas faire un pas de plus tant que je ne te pose pas une question.

Elle a secoué timidement la tête.

- Non.

- Non ? Je ne peux pas te poser de question ?

Elle a souri.

- Non, je ne suis avec personne.

Un large sourire a traversé mon visage, puis je l'ai refréné.

- C'est juste que je me demandais.

On est restées debout face à face sous un érable.

- Et toi ? a-t-elle demandé. T'es avec quelqu'un ?

J'ai secoué la tête.

Les graines d'érable tourbillonnaient autour de nous. J'en ai attrapé une dans ma paume.

- On les appelait des hélicoptères, ai-je dit en la laissant tournoyer jusqu'au sol.

Edna a parcouru ma barbe de trois jours du bout de ses doigts. Si seulement je m'étais rasé avant d'aller à la salle de sport. Elle a touché mes lèvres, mes cheveux, mon cou, comme si elle me cherchait avec ses mains.

- Est-ce que j'ai tellement changé ? lui ai-je demandé, craignant sa réponse.

Elle a souri et elle a secoué la tête.

- Non. Quelque part, je ne vois pas comment qui que ce soit sur Terre pourrait penser que t'es un homme, surtout si on regarde dans tes yeux.

Avec une légère pression, elle a tourné mon visage vers le sien. Ses mains se sont ensuite déposées sur mon torse comme les ailes d'un oiseau au repos. Nos visages étaient très proches. Ça me donnait l'impression que ma vie entière se jouait dans ce moment. Si Edna m'avait tourné le dos, je ne sais pas où je serais allé ni comment j'aurais trouvé la force de continuer. Mais elle ne l'a pas fait. Elle a amené ses lèvres près des miennes, elle m'a laissé savourer le moment avant qu'il ne commence, puis elle m'a donné sa bouche. Tout ce que j'avais à offrir était dans ce baiser. Edna tenait le haut de ma nuque dans le creux de ses mains et m'a attiré à elle.

Le baiser a duré jusqu'à ce que j'arrête de redouter sa fin et que je commence à le savourer comme un voyage débutant à peine. Nos lèvres sont restées jointes jusqu'à ce que le vent agite les feuilles au-dessus de nous, nous éclaboussant de pluie froide.

Edna s’est éloignée de moi et a commencé à marcher. Je l’ai rattrapée et j’ai pris sa main. Nos mains collaient tellement bien ensemble que je me suis défaite de ma première couche de solitude.

- T’as faim ? lui ai-je demandé.

Elle s’est arrêtée et s’est à nouveau tournée vers moi.

- Il va bientôt falloir que je rentre, a-t-elle répondu.

Ma déception était perceptible.

- Je suis désolée, a-t-elle continué.

- Je peux te revoir ?

Tous mes espoirs reposaient sur sa réponse.

Elle a hésité et elle a hoché la tête :

- Vendredi soir prochain.

Vendredi ! Aujourd’hui, on était samedi et j’avais eu du mal à tuer une heure et demie en attendant qu’elle sorte du boulot. Edna a secoué une branche au-dessus de nos têtes. Une douche de gouttes de pluie est tombée sur nous.

Pendant que je la conduisais chez elle, ses mains reposaient sur mes épaules et sa joue était appuyée contre mon dos.

- C’est là, m’a t-elle indiqué du doigt.

J’ai ralenti et je me suis garé.

- T’es sure que tu veux qu’on se voie vendredi ?

J’avais besoin d’être rassurée. Edna a caressé mes joues. Je ne sentais pas vraiment le contact de ses doigts sur ma peau -- ma barbe de trois jours était trop rugueuse. Pour la première fois depuis que je m’étais laissé pousser la barbe, je souhaitais qu’elle disparaisse.

Edna a mordillé ma bouche. Elle s’est reculée quand je me suis avancé, puis m’a ramené vers elle comme si elle voulait me dévorer.

- Je suis tellement contente de te voir, Jess !

Elle semblait le penser. J’avais la gorge serrée d’émotions. J’ai avalé ma salive et j’ai hoché la tête.

- Tu me retrouves ici, à 21h00 vendredi ? m’a-t-elle demandé.

J’ai à nouveau hoché la tête et je l’ai regardée marcher du trottoir à son porche. Elle s’est retournée et m’a saluée de la main. Je ne suis pas parti, même après avoir vu sa porte d’entrée se refermer et les lumières s’allumer derrière les rideaux. Une pluie légère m’est tombée dessus. Le vent charriait l’automne et le parfum des feuilles tombées.

Quand le serveur s’est éloigné de notre table, Edna s’est penchée en avant.

- C’est comment de passer ?

J’ai compris qu’elle avait eu envie de me demander ça toute la soirée.

- Toute ma vie, on m’a répété qu’il y avait un vrai problème chez moi, parce que ma façon d’être ne convenait pas à une femme. Mais si je suis un homme, alors je deviens un charmant jeune homme, et ma façon d’être convient à tout le monde.

Edna en attendait plus.

- Y’a un bout qui est sympa. On m’a enfermé dans un carcan tellement étroit, tout le temps où j’étais une il-elle. Ça fait du bien de se sentir libre de faire des petites choses, comme d’aller aux toilettes publiques en paix, ou d’être touché par un barbier. C’est agréable quand des inconnues me sourient ou flirtent avec moi au comptoir d’un fast-food.

Edna a scruté mon visage.

- Alors pourquoi tes yeux sont encore plus tristes que dans mes souvenirs ?

J’ai soupiré :

- Oh, je pense…

Edna m’a interrompue.

- Ce que tu penses m’intéresse, Jess, mais dis-moi plutôt ce que tu ressens.

J’avais oublié combien j’aimais les fems. Une autre butch aurait hoché la tête quand j’ai soupiré, satisfaite que toute l’histoire soit énoncée dans un souffle d’air. Mais Edna voulait des mots.

- Je me sens comme un fantôme, Edna. Comme si j’avais été enterrée vivante. À l’échelle de ma vie, je suis né le jour où j’ai commencé à passer. Je n’ai pas de passé, pas de proches, pas de souvenirs, pas de moi. Personne ne me voit ni ne me parle ni ne me touche vraiment.

Les yeux d’Edna se sont emplis de larmes. Elle s’est penchée en avant et a pris ma main dans la sienne. Le serveur nous a interrompues.

- Un autre café, Monsieur ?

J’ai secoué la tête. Quand le serveur s’est trouvé hors de portée de voix, Edna m’a dit :

- Moi aussi je me sens comme un fantôme, Jess. Est-ce que je dois toujours t’appeler Jess ?

Mon sourire s’est fait timide.

- Parfois, les gens m’appellent Jesse et je ne les corrige pas. Tu peux m’appeler comme tu veux. Essaie juste de te souvenir du bon pronom dans les espaces publics. Ça peut toujours mal tourner.

Edna a soupiré et elle a hoché la tête. J’avais oublié qu’elle avait aussi été l’amante de Rocco.

- Tu savais, Edna ? lui ai-je demandé. Tu savais que je prendrais la même décision que Rocco ?

Edna a secoué la tête.

- Je savais juste que tes options étaient aussi restreintes que les siennes. Mais quand tu étais jeune, j’ai reconnu quelque chose en toi que j’avais vu en Rocco.

J’ai mordillé ma lèvre inférieure, dans l’attente des mots d’une femme qui me connaissait.

- Je ne sais pas comment dire ça. J’ai peur de faire une erreur, a-t-elle hésité.

- Essaie, l’ai-je pressé. S’il te plait, j’ai besoin de l’entendre.

- Je ne crois pas que les fems voient les butchs comme un seul grand groupe. Au bout d’un moment, tu vois combien de manières différentes il y a d’être butch. Tu les vois jeunes et rebelles, tu les vois changer, tu les regardes s’endurcir ou être détruites. Les douces, les amères, les troublées. Toi et Rocco étiez des butchs de granite qui ne pouvaient pas adoucir leurs contours. Ce n’était tout simplement pas dans votre nature.

Edna a pris une bouchée de nourriture. Je voulais qu’elle se dépêche de mâcher et qu’elle continue.

- J’aime toutes les sortes de butchs et toutes leurs manières d’être. J’aime les cœurs des butchs. Mais celles pour lesquelles je m’inquiète le plus, ce sont celles qui ne sont pas dures à l’intérieur.

J’ai froncé les sourcils et j’ai baissé les yeux. Edna s’est penchée en avant.

- Tu vois, je t’ai blessé. Je suis désolée. Toi et Rocco, vous aviez toutes les deux des cœurs magnifiques, si facilement blessés, et je vous aimais pour ça. Mais je ne savais pas combien de temps vous pourriez survivre.

- Je pense beaucoup à elle, lui ai-je répondu.

Elle a regardé fixement son assiette en hochant la tête.

- Moi aussi.

- Je donnerais n’importe quoi pour pouvoir parler à Rocco, ai-je continué, avec l’espoir que Edna sache comment la contacter.

Edna a hoché la tête.

- À qui le dis-tu.

Je me suis laissé aller en arrière sur ma chaise. J'élimais la moquette avec ma chaussure.

- Y'a un million de questions que j'aimerais lui poser.

Edna s'est penchée en avant.

- Qu'est-ce que tu veux savoir de plus ?

J'ai joué avec ma fourchette en haussant les épaules.

- Je ne suis pas sure. Comment survivre à ça, je suppose.

Edna a souri avec douceur.

- Qu'est-ce qui te fait croire que Rocco sait ?

Sa réponse m'a surpris.

- Je ne suis pas comme Rocco, ai-je poursuivi. Elle est comme une légende ou quelque chose comme ça. Elle est tellement forte, tellement sure d'elle. Je ne me sens pas comme ça du tout. Si seulement je pouvais la connaitre.

Edna m'a ôté la fourchette des mains avec douceur et l'a posée sur la nappe. Elle a pressé le bout de ses doigts sur mon avant-bras.

- Les gens se font enterrer sous les légendes. Rocco n'a pas toutes les réponses. Elle a des questions, tout comme toi. Elle essaie de traverser tout ça du mieux qu'elle peut, de la même manière que toi. C'est ce qui vous rend toutes les deux si fortes. Il n'y a qu'une chose que Rocco avait et que tu n'as pas, m'a dit Edna.

Je me suis penchée en avant.

- C'est quoi ?

- Je te montrerai plus tard.

Allait-elle toujours me faire attendre ?

- Edna, où étais-tu passée toutes ces années ? lui ai-je demandé.

Elle a picoré ses lasagnes.

- Quand l'ambiance des bars a changé, j'ai arrêté d'y aller. Les butchs que j'aimais n'étaient plus là. Il y avait surtout des universitaires. J'ai commencé à me sentir gênée de me pointer en jupe, avec du maquillage. On aurait dit que tout le monde dans le bar portait des chemises de flanelle, des jeans et des bottes. Et ça, ce n'est pas moi. Mais je n'avais nulle part ailleurs où aller. Certaines d'entre nous sont allées à un bal sur le campus. Mais on était habillées différemment, on dansait différemment.

Elle a serré son poing avec colère.

- Une des femmes de la soirée s'est moquée de la butch avec qui j'étais, parce qu'elle m'aidait à retirer mon manteau. J'étais tellement furieuse qu'on est parties aussi sec.

J'ai hoché la tête :

- Mon ex-amante, Theresa, travaillait à l'université de Buffalo. Je me revois me mettre en colère et lui dire à quel point je détestais ces femmes parce qu'elles nous rejetaient. Elle avait l'habitude de répondre : « Elles ont raison de vouloir une révolution, mais elles ont tort de penser qu'elles peuvent la faire sans nous. »

Edna a haussé les épaules.

- Je sais que je ne suis pas une femme hétéro, mais les lesbiennes ne m'accepteront pas comme l'une d'entre elles. Je ne sais pas où aller pour trouver les butchs que j'aime ou les autres fems. Je me sens complètement incomprise. Moi aussi j'ai l'impression d'être un fantôme, Jess.

Pendant un long moment, on a tenu une conversation sans mots. À travers cet échange de regards, chacune de nous accueillait l'autre. Le serveur m'a apporté la note d'un geste automatique.

J'ai gloussé. Edna a froncé les sourcils.

- Qu'est ce qui te fait rire ?

- Jusqu'à ce que je te parle ce soir, une partie de moi croyait vraiment que tous les gens que j'avais connus étaient assis quelque part ensemble, dans un bar, en train de passer du bon temps sans moi.

On est revenues chez elle à moto, sans dire un mot. Je voulais la toucher. Je voulais avoir un rôle dans sa vie. Et je brulais de m'endormir, en sécurité, son corps contre le mien.

Je me suis arrêté devant chez elle et je l'ai soulevée par-dessus la moto. Elle a enlevé son casque et m'a fait signe de la suivre. Je suis resté debout dans son salon : j'essayais de la connaitre à travers sa maison. Elle a farfouillé dans toute sa garde-robe.

- Je l'ai trouvée !

Elle est revenue dans la pièce en souriant.

- Il n'y a qu'une chose que Rocco avait et que tu n'as pas. Une veste Armor[2] !

Edna m'a tendu une lourde veste de moto noire avec des zip argentés brillants.

Je l'ai prise dans mes mains. Le cuir était déjà fait, à force d'avoir été porté. Le coude droit était méchamment abimé.

- C’est là qu’elle a ripé quand elle a planté sa Harley sur le chemin du retour de Niagara Falls.

Edna a introduit ses doigts dans la manche.

- Elle aimait cette veste au moins autant que sa moto. Elle l’appelait sa seconde peau.

Le regard d’Edna s’est voilé.

- Elle l’a laissée pour me protéger. C’est ce qu’elle a dit. Mais cette veste faisait tellement partie d’elle que je ne pourrai jamais supporter de la mettre.

J’étais sans voix.

- Essaie-la, m’a pressé Edna en tenant la veste pour que je puisse me glisser dedans.

Elle était lourde. Son poids était rassurant.

- Elle te va à la perfection.

Elle a pressé son poing contre ses lèvres.

J’ai ouvert les bras. Elle a secoué la tête.

- J’ai besoin d’être seule. Je suis désolée. C’est juste que je ne suis pas prête. J’espère que tu comprends.

Je ne comprenais pas. Mais j’avais tellement peur de la perdre que je me suis forcée à sourire et à hocher la tête.

Je suis sorti et je me suis dirigé vers ma Harley. J’ai balancé ma jambe par-dessus la moto. Le rugissement du moteur faisait écho à ma propre puissance.

Je suis partie, l’armure de Rocco sur le dos.

***

- Fais attention ! a crié Edna au moment où l’échelle a glissé.

J’ai attrapé le plateau en métal avant que la peinture ne se renverse.

- Descends de là ! a-t-elle ordonné.

Je suis redescendue et j’ai essuyé mon avant-bras sur mon front. Edna a ri.

- Tu viens juste d’étaler de la peinture sur ton visage. Viens-là.

Elle a tenu mon bras tout en me frottant gentiment le front avec un chiffon. J’ai contracté mes biceps.

- J’ai fait de la muscu, me suis-je vanté.

Edna a réprimé un sourire :

- J’ai remarqué, a-t-elle répondu.

Je n’ai pas dissimulé le mien.

Elle a embrassé mes lèvres.

- Merci de m’aider à peindre mon salon.

J’ai souri et j’ai haussé les épaules.

- À quoi servent les butchs ?

Ces cinq mots contenaient toute ma douleur et ma confusion. Je ne comprenais pas pourquoi, un mois après nos retrouvailles, Edna ne me laissait toujours pas lui faire l’amour.

- Oh non, a-t-elle répondu en secouant lentement la tête. Les butchs sont effectivement merveilleuses pour filer un coup de main. Mais vous n’êtes pas bonnes qu’à ça. Les butchs ont transformé mon univers. Elles m’ont permis de me sentir belle quand le reste du monde me retirait ça. C’est l’amour butch qui m’a permis de tenir.

Mes yeux se sont emplis de larmes de gratitude, mais aussi de frustration de me retenir de la toucher.

Elle a caressé mon visage. Le bout de ses doigts me désirait, mais je n’étais pourtant pas sure que son corps tout entier voulait la même chose.

- Tu es si belle, a-t-elle chuchoté. Canon, j’aurais dû dire, tu es canon.

J’ai ri.

- Oh, là tout de suite, les deux me vont.

Je ne voyais plus rien d’autre que sa bouche, si proche de la mienne que je sentais la chaleur de sa respiration. Je n’avançais toujours pas vers elle. Edna a hésité. J’ai retenu mon souffle dans l’attente qu’elle vienne vers moi, espérant qu’elle le fasse, craignant qu’elle ne le fasse pas. Elle est venue dans mes bras, effrayée mais en m’accordant sa confiance. Je l’ai accueillie dans mon étreinte.

Avec maladresse, Edna a cherché les boutons de ma chemise éclaboussée de peinture. On l’a abandonnée sur le sol du salon. Dans sa chambre, elle a défait la fermeture éclair de mon jean. Ce n’est qu’à ce moment-là que j’ai autorisé ma passion à rencontrer la sienne.

Une fois que ça avait commencé, toutes nos envies se sont déchainées. Elle savait exactement ce qu’elle voulait et elle m’y a emmené. Elle exigeait de moi tout ce que je pouvais donner. Et j’ai donné avec joie, sans restriction. Même quand je touchais son corps avec ma bouche, avec mes mains, avec mes jambes, je savais que ce n’était pas juste du plaisir que j’essayais de lui donner. C’était tout mon amour. Et alors qu’elle alternait

entre me caresser avec ses mains et planter ses ongles dans mon dos, je sentais tout le sien.

J'étais allongée dans ses bras, vêtue uniquement d'un t-shirt et d'un slip. Ses ongles ont glissé le long de mon cou et de mes épaules. Elle a souri d'un air aguicheur. J'avais oublié le plaisir pur et simple des provocations d'une high fem.

Edna s'est rapprochée de moi et m'a tourmenté avec ses ongles et ses lèvres jusqu'à me rendre fou de désir à force d'en vouloir plus. La peur m'a pris à la gorge. Je ne savais plus comment lâcher prise, mais je voulais qu'elle me guide sur cette voie. Ses ongles ont parcouru l'intérieur de ma cuisse.

- J'ai peur, ai-je admis tout haut.

Elle a interrompu ses caresses et s'est allongée immobile dans mes bras. J'ai continué à fixer le plafond bien après qu'elle se soit endormie dans mon étreinte. Je désirais ardemment qu'elle m'amène à dépasser ma propre peur, et je savais maintenant comment le lui demander.

Edna a soupiré de plaisir devant les fleurs que je lui avais amenées.

- Oh, des iris. Elles sont tellement belles.

Je l'ai embrassée sur la joue.

- Elle me font penser à toi.

Edna a vu la carte que j'avais glissée à l'intérieur.

- Attends !

J'ai retenu sa main.

Edna a ri.

- Quel est le problème ? Est-ce que tu as écrit quelque chose que tu n'aurais pas dû ?

Je me suis balancé d'un pied sur l'autre.

- Je t'ai écrit un poème. Je n'ai jamais fait ça avant. Peut-être que tu vas penser que c'est stupide.

Edna a attiré mon visage contre son cou et elle m'a enveloppée de ses bras.

- Chéri, tu as écrit un poème pour moi ? Oh, merci ! Ça signifie tellement pour moi. Je ne suis même pas obligée de le lire si tu ne veux pas.

Les fems peuvent être si habiles avec ce genre de choses. Bien sûr que je voulais qu'elle le lise, surtout depuis qu'elle m'avait donné le choix.

- Oh, d'accord, vas-y ! Lis-le, lui ai-je répondu.

Je me suis préparé mentalement en attendant sa réaction.

Edna m’a surpris en lisant à haute voix. J’ai rougi, mais j’ai aimé entendre sa voix relever et célébrer mes mots :

Tel le jaune des feuilles s’effaçant
Devant la légère persistance du vert,
Tu as touché ma solitude,
Et mes craquantes carapaces brunes
Ont cédé la place à une tendre nouveauté.

Edna a fondu en larmes. Elle m’a embrassé tout le visage jusqu’à ce que mon embarras se dissipe.

- Oh, Jess. Tu as vraiment écrit ça juste pour moi ? C’est beau.

- Edna, ai-je chuchoté dans son oreille, est-ce que c’est ça exprimer ses sentiments ?

Edna s’est penchée en arrière et a gardé mon visage entre ses mains. Sa lèvre inférieure tremblait.

- Oh oui, chéri. C’est exactement ça.

On s’est tenues l’une l’autre et on s’est balancées au rythme d’une musique que nous étions seules à entendre. Elle a pris ma main et m’a emmenée dans sa chambre. Je me suis appliqué à bien lui faire l’amour, mais je n’arrivais pas à lire ses signaux corporels. Tout ce qui arrivait à moi était statique. Impossible de comprendre ce que je faisais mal.

Le mamelon d’Edna s’est resserré comme un bourgeon puis a fleuri dans ma bouche. Je l’ai entendue souffler. Un sanglot a suivi, puis un autre. J’ai amené mon visage près du sien. Elle s’est agrippée à mon t-shirt avec ses deux poings. Son corps tremblait violemment. Elle a enfoui son visage contre mon cou tellement fort que ça m’a fait peur. Je la tenais serrée.

- Je ne peux pas, a-t-elle dit.

- Chhht. Tout va bien.

- Ne sois pas fâchée contre moi, a-t-elle supplié.

- Je ne le suis pas, ai-je chuchoté. Je ne suis pas fâchée contre toi.

Edna n’a pas dit ce qui se passait en elle, et j’avais peur de demander. Si je n’étais pas désirable, je n’étais pas pressé de le découvrir. De plus, j’avais été si désespérément seule pendant si longtemps que le sexe ne m’importait pas autant que cette intimité. J’ai continué à la serrer, m’installant dans le confort simple que sa proximité m’offrait.

On est restées allongées sans parler pendant un long, long moment. J’ai fini par rompre le silence avec une question.

- Tu penses que je suis une femme ?

Edna s’est redressée sur un coude et m’a regardé.

- Toi tu penses quoi ? a-t-elle demandé avec douceur.

- Je ne sais pas, ai-je soupiré. Dans ma vie, il n’y a pas eu beaucoup d’autres femmes auxquelles j’ai pu m’identifier. Mais ce qui est sûr et certain, c’est que je ne me sens pas non plus comme un mec. Je ne sais pas ce que je suis. Ça me donne l’impression d’être folle.

Edna s’est nichée dans le creux de mon épaule.

- Je sais, chérie, vraiment. Je crois que je n’ai jamais eu d’amante butch qui ne se soit pas sentie déchirée de cette manière.

- Oui, ai-je répondu en haussant les épaules, mais c’est différent pour moi parce que je vis en tant qu’homme. Je ne sais même pas si je suis encore butch.

Elle a hoché la tête.

- C’est vrai que Rocco et toi, vous en bavez pour trouver comment être vous-mêmes et continuer à vivre. Mais crois-moi, chérie, tu n’es pas la seule à sentir que tu n’es ni un homme ni une femme.

J’ai soupiré.

- Je n’aime pas le fait de n’être aucun des deux.

Edna a approché son visage du mien.

- Tu es bien plus qu’aucun des deux, bébé. Il y a d’autres manières d’être que ces deux options. Ça ne peut pas être aussi simpliste. Autrement, il n’y aurait pas tant de gens qui ne rentrent pas dans le moule. Tu es magnifique Jess, mais je n’ai pas les mots pour aider les gens à le voir.

- J’aimerais que tout redevienne comme avant, je lui ai dit.

Edna a regardé au loin.

- Moi pas, a-t-elle répondu. Je ne veux pas retourner dans les bars et les bagarres. Je veux juste un endroit pour être avec les gens que j’aime. Je veux être acceptée pour qui je suis, et pas juste dans le monde gay.

Je me suis sentie oubliée dans son idéal.

- Et moi ? Est-ce que moi aussi je peux être acceptée ?

Edna a porté ma main à ses lèvres et m’a embrassé les doigts.

- Je ne suis pas acceptée tant que tu ne l’es pas.

J’ai souri.

- C’est un joli rêve. Comment on fait pour qu’il devienne réel ?

- Je ne sais pas, a-t-elle répondu. C’est ça le problème.

Edna a enroulé sa cuisse autour de mes hanches. Ses lèvres se sont attardées sur mon t-shirt.

- J’aimerais pouvoir te sauver, a-t-elle murmuré, j’aimerais pouvoir être tout ce qui t’a été enlevé.

J’ai ri.

- Sois juste mon amante.

Edna s’est appuyée sur un coude et m’a regardé dans les yeux.

- Tu aimerais que je puisse te sauver, n’est-ce pas ?

- Non, ai-je menti, craignant de la perdre.

Elle s’est assise.

- Je sais que c’est ce que tu veux. Je ne vois pas comment ça pourrait être autrement. Ça me terrifie quand je pense au peu que tu as, et à tout ce dont tu dois avoir besoin. Mais je n’ai pas autant à te donner.

Je me suis retournée et j’ai enlacé sa taille avec mes bras.

- Alors j’essaierai d’avoir besoin de moins.

Elle a attrapé une poignée de mes cheveux, elle a tiré ma tête en arrière jusqu’à ce que je la regarde dans les yeux.

- Oh Jess. Je suis tellement désolée de te blesser. Tu crois que je ne me rends pas compte que ça te fait mal que je ne réussisse pas à te laisser me toucher depuis cette première fois ? Mais je ne sais pas comment te dire que ça n’a rien à voir avec toi.

- Merci beaucoup, ai-je lâché dans un rire amer. Je suis celle dont tu ne veux pas, donc ça a pas mal à voir avec moi. Tout ce que ça veut dire pour moi, c’est qu’il n’y a rien que je puisse y faire.

Edna a posé le bout de son doigt sur mes lèvres pour me faire taire.

- Quelque chose me déchire à l’intérieur, Jess, et je n’arrive pas à l’expliquer.

Je me suis assis avec impatience.

- Alors parle-moi Edna. Je peux aider.

Elle a secoué la tête.

- Tu ne peux rien faire pour ça, mon cœur. Les butchs veulent toujours réparer les endroits qui font mal.

J’ai poussé un soupir.

- Si je ne peux pas te faire l’amour et que je ne peux pas réparer ce qui te fait souffrir, alors où est ma magie de butch ? Qu’est-ce que je peux te donner ?

Edna a souri et est revenue s’installer dans mes bras.

- Donne-moi du temps, a-t-elle dit, et un peu d’espace.

***

Edna a remarqué avant moi les bourgeons des arbres du zoo. Il était devenu rare qu'elle me touche. J'étais jaloux de la manière dont elle les effleurait.

On a acheté des cacahuètes et on a marché sans but. J'ai observé un tigre en cage qui allait et venait de long en large à travers sa minuscule cellule. Il a incliné sa tête et a poussé un rugissement. Edna a observé mon visage.

- Parfois, j'ai l'impression que quand il n'y a personne ici, tu parles à ces animaux et qu'ils te répondent.

- Je pourrais entrer dans ces cages sans aucune crainte, ai-je dit en riant.

Edna a froncé les sourcils :

- Ils pourraient te mettre en pièce sans le vouloir.

J'ai hoché la tête.

- Mais je n'ai pas peur d'eux.

On a marché en silence jusqu'à la mare où barbotaient les canards. Alors qu'on se tenait là sans rien dire, j'ai réalisé que quelque chose était sur le point de se produire. Et rien ne pouvait retarder ce moment.

- Tu sais, a commencé Edna, j'ai passé ma vie à attendre une butch qui arriverait sur son cheval pour me sauver. À chaque fois que je me suis sentie faible, je me suis reposée sur ma butch.

Je faisais craquer les cacahuètes pour les ouvrir, l'une après l'autre, et les jeter aux canards qui se précipitaient dessus. Edna a fixé les oiseaux pendant un long moment sans parler. Elle se pressait contre mon corps. Quand elle a tourné son visage vers le mien, j'ai pu y voir les traînées de larmes.

Je crois que j'ai su à ce moment-là, mais il arrive parfois que la compréhension vienne par vagues successives. J'ai murmuré son prénom à haute voix.

- On peut trouver une solution, je lui ai dit.

Elle a secoué la tête.

- C'est juste que je ne peux pas être avec quelqu'un pour l'instant, Jess. Je ne sais même pas pourquoi. Ça n'a aucun sens. Si les héros existaient, tu serais le mien à coup sûr. Tu es tout ce que j'ai toujours cherché chez une butch. Tu es forte et douce. Tu es à l'écoute, et tu fais tellement d'efforts. Je t'aime tellement, Jess.

Edna a écarté son visage du mien en pleurant. Je ne l'ai pas touchée. J'en brulais d'envie mais je savais qu'il ne fallait pas.

- Tu sais, lui ai-je dit, les moments de ma vie dont je me souviens le plus sont ceux où il s'est passé des trucs que je ne voulais pas qu'il se passe, et que je ne pouvais pas empêcher.

Edna a reniflé et elle a approuvé d'un mouvement de tête.

- Je suis complètement bloquée, Jess. Et je dois trouver un moyen de me sauver moi-même. Tu ne peux pas le faire pour moi. Et je ne sais pas comment m'y prendre. J'ai tellement peur.

Je me suis approchée d'elle, par réflexe. Elle m'a arrêtée à la distance d'un bras, dans un geste doux.

Mes yeux se sont emplis de larmes mais je me suis retenu. J'allais avoir devant moi de nombreuses nuits pour pleurer.

- Pourquoi ? lui ai-je demandé. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu ne veux pas essayer.

Elle a mordu sa lèvre inférieure.

- J'essaie, Jess. J'ai essayé. Mais je ne sais pas ce qui se passe. Je suis simplement aussi seule que toi. J'ai besoin de tellement. C'est ce qui m'effraie. Ça, et aussi à quel point tu as besoin de moi.

- Oh, Edna. Est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire pour t'empêcher de me quitter ? Est-ce qu'il y a quelque chose que je peux faire pour que tu changes d'avis ?

Edna a secoué la tête. Des larmes ont ruisselé sur son visage.

- Oh, Jess. Je t'aime tellement. S'il te plait, crois-moi.

Quand elle est venue dans mes bras pour pleurer, j'ai été soulagé. Puis je me suis rendu compte qu'elle me laissait la serrer pour la dernière fois. Une vague de panique m'a presque submergé. Je pouvais sentir dans mes tripes le souvenir de ce qu'avait été ma vie avant que Edna y revienne.

- Edna, ai-je murmuré.

Elle a fermé mes lèvres du bout de ses doigts.

- Je ne peux pas, a-t-elle dit.

Elle a pris mon visage dans ses mains et a planté son regard dans le mien.

- Qu'est-ce que tu vas faire, Jess ? Oh merde, j'aimerais être assez forte pour nous sauver toutes les deux.

J'ai détourné le regard.

- Ça va aller, me suis-je entendue dire.

On a toutes les deux ri à haute voix.

- C'était vraiment une réplique de butch, non ? ai-je admis.

- Oh oui, vraiment, a-t-elle répondu en riant.

Puis on a repassé la frontière séparant nos rires de nos larmes.

Je me demandais si elle m'aurait quitté s'il y avait eu en moi plus de choses à aimer, ou si seulement j'avais eu moins de besoins.

Edna m'a embrassé sur la bouche. Si j'avais fait un mouvement vers elle, elle se serait reculée. Alors je suis restée parfaitement immobile et son baiser a duré quelques secondes de plus.

Elle s'est redressée.

- Je suis désolée Jess.

Si j'avais eu une chance de la garder dans ma vie en la suppliant, je serais tombé à genoux. Mais je savais qu'elle ne resterait pas.

- Est-ce que je peux te ramener chez toi ? lui ai-je demandé, espérant gagner du temps pour la faire changer d'avis.

Elle a secoué la tête.

Je me suis redressé et j'ai laissé mes lèvres mémoriser son front, ses joues, son menton. J'aimais la façon dont l'âge avait adouci son visage.

- Est-ce que je pourrai te voir de temps en temps ? Te parler ?

Elle a posé une main sur mon torse.

- Un jour peut-être. Mais pas pour l'instant.

Ses lèvres étaient proches des miennes. Je l'ai embrassée de manière hésitante. Elle ne s'est pas détournée de moi. Pendant un court instant, j'ai ressenti son désir, puis elle s'est écartée. J'ai regardé Edna s'en aller loin de moi.

Une par une, j'ai brisé les coquilles de cacahuètes. J'en ai jeté une partie aux canards et j'ai mangé les autres. Je me suis sentie plus seule et effrayée que jamais.

NOTES

[1] Aux États-Unis et au Canada, dès la fin du 19^e^ siècle, les YMCA *(Young Men's Christian Association)*, association chrétienne interconfessionnelle, gèrent des centres où pratiquer une activité sportive et trouver un toit temporaire « pour protéger les hommes vulnérables des dangers de la ville ». Les vestiaires et les dortoirs des

structures YMCA, réservés aux hommes, étaient aussi connus pour être des lieux de sociabilité et de sexualité gay.

[2] Une veste *Armor* est une veste de moto très renforcée, avec protections intégrées.

Chapitre 19

Chapitre 19

On aurait dit un samedi matin comme un autre. Chaque jour était identique au précédent. Les heures s'écoulaient si lentement que je n'avais pas vu les mois se transformer en années.

En me préparant un café, j'ai regardé un geai bleu et un étourneau se battre pour des miettes dans la mangeoire. Ni l'un ni l'autre ne remarquaient le chat au pelage semblable à de la confiture d'orange, tapi en dessous d'eux, prêt à bondir.

J'ai pris mon temps sous la douche. J'essayais de décoller la crasse de l'isolement avec de l'eau chaude et savonneuse. La solitude était devenue un environnement. Elle était l'air que je respirais, la dimension spatiale dans laquelle j'étais enfermée. J'étais sur un bateau, sur une mer mortellement calme, attendant un courant d'air pour gonfler mes voiles.

C'est pourquoi je n'aurais jamais imaginé que ma vie changerait de manière aussi spectaculaire, une fois de plus, ce jour-là. Ça s'est fait très simplement, vraiment. J'ai aspiré un millilitre d'hormones dans une seringue, je l'ai brandie au-dessus de ma cuisse nue, et je me suis arrêtée. Mon bras semblait retenu par une main invisible. J'avais beau essayer, je n'arrivais pas à planter cette seringue dans mon quadriceps, comme je l'avais fait des centaines de fois auparavant.

Je me suis levé et j'ai regardé dans le miroir de la salle de bain. L'intensité de la tristesse que j'ai vue dans mes yeux m'a effrayée. J'ai étalé de la mousse sur ma barbe naissante du matin, je l'ai raclée proprement avec un rasoir et je me suis aspergé le visage d'eau froide. Mes joues avaient encore un aspect rugueux. J'avais beau aimer ma barbe comme une partie intégrante de moi-même, je me sentais emprisonnée derrière elle. Ce que j'ai vu dans le miroir n'était pas un homme, mais je n'arrivais pas à y retrouver la il-elle. Mon visage ne reflétait plus les contrastes de mon genre. Je voyais mon passing, mon image masculine, mais même moi je ne parvenais plus à voir l'être plus complexe qui se cachait sous ma surface.

J'ai regardé loin en arrière et je me suis souvenu de l'enfant qui ne pouvait pas être cataloguée par Sears. Je l'ai vue, face à son propre miroir,

dans le costume de son père, me demander si j'étais la personne qu'elle allait devenir en grandissant. Oui, je lui ai répondu. Et je me suis dit qu'elle était vraiment courageuse d'avoir commencé ce voyage, d'avoir résisté aux jugements écrasants.

Mais qui étais-je maintenant, femme ou homme ? J'avais lutté avec ardeur pendant longtemps pour être incluse comme femme parmi les femmes, mais je m'étais toujours sentie exclue à cause de mes différences. J'avais compté sur mon passing pour me cacher. Mais plus que ça, j'avais espéré qu'il me permettrait d'exprimer cette part de moi-même qui n'avait pas l'air d'être une femme. Cependant, je n'avais pas réussi à explorer le fait d'être une il-elle. J'étais simplement devenu un il, un homme sans passé.

Qui étais-je maintenant ? Une femme ou un homme ? Je ne pourrais jamais répondre à cette question. Pas tant que ces réponses seraient les seules possibles. Pas tant que cette question serait posée.

J'ai songé à cette longue route que j'avais parcourue. Tout du long, c'est à travers mes propres yeux que j'avais regardé le monde. Et tout du long, au fond de moi, je me sentais moi-même. Que se passerait-il si le vrai moi pouvait faire surface, changé par ce voyage ? Qui serais-je ? Tout à coup, j'avais besoin de savoir. Que vaudrait ma vie si je m'arrêtais juste avant de le découvrir ? La peur et l'excitation me prenaient à la gorge. Où est-ce que j'allais, maintenant ? Qui étais-je en train de devenir ? J'étais incapable de répondre à ces questions, mais le simple fait de me les poser annonçait un changement tumultueux, bouillonnant juste sous la surface de ma conscience.

J'ai fouillé mon appartement pour trouver une cigarette, mais quand j'ai attrapé le paquet, j'ai regardé ma main l'écraser.

Cette nuit-là, j'ai rêvé que je me débattais dans une eau trouble et profonde. Mes bras et mes jambes s'agitaient dans tous les sens, se heurtant à la résistance de cette mélasse. J'avais mal aux poumons à force de retenir ma respiration. J'avais désespérément besoin d'air. J'ai commencé à nager lentement vers la surface. La pression sur mon corps s'est relâchée. J'ai senti un velours liquide glisser sur mes mains alors qu'elles fendaient l'eau. Je pouvais voir le ciel, des facettes de lumière miroitant au-dessus de moi. Mes poumons étaient sur le point d'exploser. J'ai brisé la surface de l'eau. J'ai senti le soleil et un courant d'air sur mon visage, chaud et frais à la fois. J'ai entendu le son de mon propre rire.

***

Je crois que j'étais vraiment convaincu qu'une fois l'effet des hormones dissipé, je découvrirais que j'avais bouclé la boucle, et que j'étais rentré chez moi, dans mon propre passé. Mais le voyage n'était pas encore terminé. Je m'en suis rendu compte le jour où j'ai vu Theresa faire ses courses au K-Mart.

Quand je l'ai reconnue, j'ai arrêté de respirer. Elle avait à peine changé. Est-ce qu'elle aurait dit la même chose de moi ? Je me suis caché derrière le rayon des sous-vêtements masculins et je l'ai regardée. Qu'est-ce qu'elle ferait, si je l'appelais ? Je voulais qu'elle me prenne dans ses bras et me ramène à la maison. Après tout, elle m'avait quitté parce que je commençais les hormones, et maintenant, j'avais arrêté. Pourrait-elle m'aimer à nouveau ?

J'ai vu quelqu'une passer son bras autour de Theresa. J'ai tourné dans l'allée centrale pour mieux voir cette femme. C'était la même soft butch[1] qui m'avait ouvert la porte chez Theresa presque dix ans plus tôt -- la même amante. Qu'est-ce que Theresa pouvait bien trouver à cette butch du samedi soir ? C'était tellement plus difficile d'être dans ma peau. J'avais besoin de l'amour de Theresa bien plus qu'elle. Je détestais l'admettre mais elle devait avoir quelque chose de spécial pour que Theresa soit amoureuse d'elle.

J'ai entendu le rire de Theresa, chaleureux et apaisé. Son visage s'est plissé d'affection. C'est là que j'ai su que je n'étais pas en train de rentrer à la maison, que je n'étais pas en train de faire le trajet dans l'autre sens. J'avançais à toute vitesse vers une destination qui m'était invisible. Et si je devais à nouveau un jour me retrouver dans les bras de Theresa, ce serait dans un futur lointain, pas maintenant.

Je suis sortie du magasin avant qu'elles me voient. J'ai pris ma moto et je suis rentré en vitesse chez moi, juste avant de me mettre à pleurer. Je suis resté allongé sur mon lit pendant des heures, jusqu'à ce que cette après-midi pesante se transforme en soirée. Derrière la fenêtre de ma chambre, des feuilles de chêne bruissaient dans le vent et les lampadaires projetaient leurs ombres sur mes murs. Le chant des cigales s'est élevé puis est retombé.

Theresa m'avait demandé de lui envoyer une lettre un jour. Je voulais l'écrire maintenant. Je voulais vraiment déposer sur le pas de sa porte une liasse de phrases enveloppées comme un cadeau. Des mots qui pourraient

éclairer le ciel de la nuit, des mots qui pourraient apaiser et guérir. Mais les mots n'étaient pas encore prêts à sortir.

Durant cette longue nuit, j'ai réalisé que si l'amour avait suffi, je n'aurais sans doute jamais perdu Theresa. Mais je l'avais bel et bien perdue. Je voyais bien qu'on était arrivées à la croisée des chemins. C'était la vérité. Mais ce n'était pas toute la vérité. Je savais aussi que j'avais perdu Theresa petit à petit au cours de notre relation, bien avant qu'on ne se sépare. J'avais été au centre de son monde, et elle était devenue mon monde tout entier. Quand mon univers s'était rétréci, j'avais eu besoin qu'elle soit tout pour moi, et en retour j'aspirais à être tout ce dont elle avait besoin. Nous ne pouvions ni l'une ni l'autre satisfaire de telles attentes.

Et pourtant, comment aurait-il pu en être autrement ? Aurais-je pu, à la fin de la journée, ne pas m'effondrer à genoux en lui demandant d'être mon sanctuaire ? En m'aimant comme elle m'aimait, comment aurait-elle pu refuser ? Les seuls moments où je me sentais acceptée et protégée, c'était quand elle prenait ma tête sur ses genoux et me caressait le visage. De son côté, elle m'avait demandé de mille manières d'admettre mes propres besoins. Je ne sais pas où, à part auprès d'elle, j'aurais pu chercher de la sécurité dans ce monde plein de dangers. Et je ne crois pas que son amour pour moi aurait survécu si j'étais restée barricadée dans ma forteresse. Peut-être que le problème avait été de commencer à croire que son amour pouvait être un rempart, de commencer à le vouloir, à le réclamer. Elle avait peut-être cru qu'en essayant juste un peu plus, elle réussirait à me protéger. Est-ce qu'essuyer le sang sur mon visage tournait en ridicule sa force et sa puissance ? Les choses seraient-elles différentes si on se retrouvait à nouveau dans les bras l'une de l'autre ?

Un jour, je lui dirais ces petites choses que je commençais à comprendre. Mais pour le moment, je pouvais seulement lui écrire sept lignes -- un court poème sorti du cœur serré d'une il-elle :

Particulièrement dans la nuit froide,
Quand les branches feuillues dessinent des motifs sur les murs,
Quand la conscience disparait doucement,
Et laisse place au sommeil qui clapote contre mes rivages,
Dans ce long instant sans contrôle
Les braises du souvenir rougeoient doucement
Et apportent à l'obscurité une teinte différente.

Il ne s'est rien passé quand j'ai arrêté de prendre des hormones. Pendant des mois, je me levais tous les matins et je filais directement vers le miroir, haletant d'impatience. Rien ne changeait. C'était un peu décevant. Il a fallu des heures d'électrolyse[2] pour sentir de nouveau la douceur de mes joues. Un matin, je me suis levée et j'ai trouvé du sang de règles dans mon slip. Je l'ai jeté. Je voulais éviter de prendre le risque que quelqu'un de la blanchisserie se rende compte de la contradiction apparente. Mais le vrai chamboulement avait lieu en moi. Il fallait que je sois honnête avec moi-même. C'était aussi impératif que de respirer. Quand je me suis assis seul et que je me suis demandé ce que je voulais vraiment, la réponse était *du changement.*

Je ne regrettais pas ma décision de prendre des hormones. Je n'aurais pas survécu longtemps sans passing. Et la chirurgie avait été un cadeau à moi-même, comme un retour dans mon propre corps. Mais je ne voulais pas me contenter d'un semblant d'existence, tel un étranger qui éviterait à tout prix de s'engager. Je voulais découvrir qui j'étais, me définir moi-même. Peu importait qui j'étais, je voulais m'y confronter, je voulais me vivre à nouveau. Je voulais être capable de raconter ma vie et de décrire le monde tel que je le voyais.

En même temps, j'avais tellement peur de me montrer au grand jour et de faire face au monde une fois de plus. Je me suis demandé pourquoi il avait fallu que je choisisse les premières années de l'administration Reagan et l'essor de la Moral Majority[3] pour réclamer le droit d'être moi-même. Est-ce qu'ils allaient armer des villageois de torches et de pieux pour me traquer à travers champs ? Est-ce que j'allais me retrouver seule, menottée dans une cellule, sans personne vers qui me tourner si je survivais au cauchemar ? Mais là, j'ai dû admettre que peu importait qui était à la Maison Blanche, ça avait toujours été difficile d'être moi. Entre le marteau et l'enclume, quelque chose me disait que cette vie n'allait pas devenir plus facile. J'avais pourtant déjà traversé beaucoup de choses et je n'avais pas vraiment l'impression que ça pouvait empirer.

Une fois de plus, je ne voyais pas la route qui s'ouvrait devant moi. J'étais encore en train de tracer ma propre trajectoire à travers des eaux inexplorées, en me fiant à des constellations mouvantes. Si seulement il y avait eu quelqu'un quelque part à qui j'aurais pu demander : *Qu'est-ce que je dois faire ?* Mais une telle personne n'existait pas dans mon monde.

Quand il s’agissait de vivre ma vie, j’étais le seul expert, la seule personne vers qui me tourner pour avoir des réponses.

***

J’ai su que j’étais en train de changer quand les gens ont recommencé à me fixer d’un air ébahi. Ça avait pris un an. Mes hanches tendaient les coutures de mes pantalons d’homme. Ma barbe est devenue plus éparse et fine grâce à l’électrolyse. Mon visage s’est adouci. Cependant, les hormones avaient rendu ma voix grave, et elle l’était restée. Et mon torse était encore plat. Mon corps mélangeait des caractéristiques des deux genres, et je n’étais pas la seule à le remarquer.

J’ai dû de nouveau me frayer un chemin parmi des inconnus au regard inquisiteur, hostile, intrigué. Femme ou homme : ils sont indignés que je sème le trouble en eux. La sanction va tomber. À leurs yeux, je ne peux exister qu’en tant qu’« autre » ; c’est la seule possibilité. Je suis différent. Je serai toujours différente. Jamais je ne serai capable de me blottir dans la simplicité de la conformité.

« C’était quoi, ça, bordel !?! » L’homme derrière le comptoir a interpellé un client pendant que je m’en allais. Le pronom a fait écho dans mes oreilles. J’étais de nouveau un *ça*.

Avant, je subissais la répression des inconnus parce que j’étais une femme qui transgressait une frontière interdite. Maintenant, ils étaient incapables de déterminer mon sexe, et c’était inimaginable et terrifiant pour eux. Femmes comme hommes, la terre s’écroulait sous leurs pieds quand je passais à côté d’eux. « C’était quoi, ça, bordel !?! » J’avais oublié à quel point c’était dur à encaisser. Mais je savais que je commençais une nouvelle phase de ma vie. J’étais dévorée par la peur et l’excitation.

Peu de choses me retenaient à Buffalo. Pourtant, j’avais encore peur de partir. J’avais voulu croire que quel que soit le foyer que je cherchais, je le trouverais ici. Mais il était temps d’accepter l’idée qu’il m’attendait peut-être ailleurs. Ou peut-être que j’avais besoin de voyager pour le trouver à l’intérieur de moi-même. Dans tous les cas, il y avait du travail à New York. Le répartiteur de l’agence d’intérim m’avait dit que je pourrais en trouver à Manhattan. Et il disait que les cinémas de Times Square, ouverts 24h/24, étaient les hôtels les moins chers de la ville. Quand je me disais que je

n’avais pas assez d’argent pour bouger, je craignais en fait au fond de moi que New York ne me mâche et ne me recrache.

Ce n’était pourtant pas juste l’espoir d’un boulot stable qui m’attirait là-bas. C’était aussi en partie l’anonymat. Quelque part, ça me semblait plus facile d’être une inconnue dans une ville remplie d’inconnus. Et j’avais l’espoir de trouver là-bas d’autres personnes comme moi. Seule la peur me maintenait à Buffalo.

Un matin, j’ai descendu les marches et j’ai trouvé une flaque d’huile là où j’avais garé ma Harley. Je n’arrivais pas à croire qu’on me l’avait volée. Pendant une heure, j’ai fait le tour du pâté de maison, essayant de me convaincre que j’avais juste oublié où je l’avais laissée. Quand j’ai fini par m’asseoir sur le trottoir et par admettre que ma moto avait disparu, j’ai su qu’il était temps de quitter Buffalo.

***

Quand le train Amtrak[4] a quitté la gare de Buffalo, j’ai eu la sensation d’avoir laissé derrière moi ma propre personne. Je ne savais pas ce qui m’attendait au loin, mais le train fonçait vers cette destination à travers l’obscurité.

Le ciel d’hiver était aussi bleu qu’un rêve d’enfance, et les nuages dessinaient des formes qui n’attendaient que d’être nommées. De nouveaux paysages défilaient devant ma fenêtre. La terre s’est dévoilée : boisée, morne et brute. Une longue route se dessinait devant moi.

- Il y a quelqu’un ici ? m’a demandé une femme.

J’ai fait non de la tête. Elle a mis ses bagages dans le filet au-dessus. Une petite fille cachée entre ses jambes m’a jeté un regard.

- Je suis Joan et voici ma fille Amy.

Amy m’a fixé. J’ai hoché la tête et j’ai souri.

- Je suis Jess.

J’ai tourné la tête et j’ai regardé par la fenêtre. Je voulais qu’on me laisse tranquille pour réfléchir et méditer.

Amy s’est pelotonnée sur les genoux de sa mère.

- Raconte-moi une histoire.

Joan a souri et a appuyé sa tête contre le fauteuil.

- Il était une fois…

Elle a bâti l'histoire d'une petite fille qui voyageait à travers le monde à la recherche d'un sorcier qui lui dirait ce qu'elle était censée faire de sa vie. Mais sur le chemin, la fille s'est retrouvée face à un dragon cracheur de feu qui lui bloquait la route. Elle avait très peur du dragon. « Qu'est-ce que je dois faire ? » a-t-elle crié. Soudain, elle a remarqué un gros bloc de roche en contre-haut, qui tenait en équilibre sur le bord de la falaise. Si elle arrivait à pousser le rocher, il tomberait et tuerait le dragon. Mais comment pouvait-elle monter là-haut ? La petite fille a appelé un aigle. « Frère Aigle, aide-moi à tuer le dragon, s'il te plait ! » Et l'aigle est descendu en piqué pour emmener la fille au-dessus de la falaise. Le dragon a vu le bloc de roche tomber, mais trop tard. Quand le rocher l'a écrasé, le dragon a disparu dans un nuage de fumée. La fille était très contente, mais elle avait peur que toute cette pagaille ne l'ait retardée dans son voyage. Elle craignait de ne jamais trouver le sorcier après ça. Ce soir-là, elle s'est arrêtée pour camper sous un saule pleureur au bord d'une rivière. Elle a commencé un petit feu pour faire cuire ses hot-dogs et elle est retournée chercher plus de bois dans la forêt. En revenant, elle a trouvé le sorcier assis près du feu, en train de griller des marshmallows. Elle savait que c'était le sorcier parce qu'il portait un chapeau haut et pointu avec des étoiles et des lunes dessus. Elle s'est assise et elle lui a demandé : « Monsieur le sorcier, s'il vous plait, dites-moi ce que je dois faire de ma vie. » Le sorcier a souri et lui a répondu : « Ton destin est de tuer un dragon. »

Amy a souri à sa mère et s'est recroquevillée contre sa poitrine.

- Maman, c'est une fille ou un monsieur ? a-t-elle demandé, en levant les yeux vers Joan.

Cette dernière m'a lancé un regard d'excuses et s'est tournée vers Amy :

- C'est Jess.

Quand je me suis levée et que je suis passée devant elles, j'ai demandé à Joan :

- Je vais au wagon restaurant, vous voulez quelque chose ?

Elle a secoué la tête.

J'ai acheté une bouteille de soda et un jeu de cartes, et je me suis assise dans le wagon restaurant pour jouer au solitaire. Quand je suis revenu à ma place, Joan et Amy étaient parties. Elles avaient dû descendre à Rochester. J'ai savouré ma solitude.

Le monde s'est précipité devant ma fenêtre : traces de vermillon, de magenta, de terre de sienne. Des bouleaux argentés et des plaques de neige.

Des feuilles ocres et craquantes encore collées aux branches. Des vagues dorées d'élégantes herbes régnant sur les marais. Des canards marron nageant et plongeant dans des étangs calmes. Le ciel rempli de corbeaux, de faucons et de petits vautours. Des maisons battues par les vents, alignées sur des collines entre des conifères. Des champs en jachère et des silos brillants.

Des communes endormies tournaient leurs dos élimés aux voies de chemin de fer. Des grand-rues de la taille d'un pâté de maison : magasins bon marché, quincailleries, pièces automobiles, gazole, cuisine maison. Des maisons aux couleurs pastels, citron vert, citron jaune et pêche. Des vérandas qui s'affaissaient. Des pickups et des balançoires qui rouillaient dans les jardins. Des trailer parks[5]-- les rêves de mobilité d'hier déshabillés de leurs roues. Des usines abandonnées, aussi familières que le soupir d'une amante. Des rubans de routes, de viaducs et de sentiers nouaient toutes nos vies ensemble comme un paquet cadeau.

J'ai commencé à ressentir le plaisir d'être en apesanteur, entre ici et là.

Mais quelques heures plus tard, la terre a commencé à disparaitre sous le poids de kilomètres et de kilomètres d'usines et de tours d'immeubles. On approchait de New York. Les bâtiments surgissaient, de plus en plus larges, jusqu'à boucher le ciel. Je me suis enfoncé de plus en plus profondément dans une forêt d'immeubles. Certains étaient habités, d'autres abandonnés. Les différences étaient minces : soit des planches soit des tissus fixés à la va-vite sur les fenêtres. Du linge suspendu aux escaliers de secours claquait au vent. Chaque centimètre de mur semblait recouvert de noms peints à la bombe.

Je pouvais sentir le gout de la pauvreté -- une poussière familière entre mes dents.

« C'est Harlem », a dit un homme à son compagnon de route. Harlem ! L'excitation m'a coupé le souffle.

NOTES

[1] Les *soft butchs *sont considérées moins masculines que les stone butchs ou bulldaggers. Une soft butch adopte certains codes de masculinité (vêtements ou coupe de cheveux par exemple), en même

temps que certains codes de féminité (attitude, langage corporel), et peut être perçue comme androgyne.

[2] L'épilation électrique par électrolyse est la plus ancienne méthode d'épilation définitive, aujourd'hui supplantée par l'épilation au laser ou à la lumière pulsée.

[3] Fondée en 1979, la *Moral Majority* est une organisation de la droite chrétienne qui défend des politiques conservatrices, telles que l'interdiction de l'avortement. Elle a pour principe d'appliquer le christianisme et ses valeurs à la vie politique, invitant les bon·ne·s chrétien·ne·s à lutter contre le démon. La *Moral Majority* a soutenu l'élection de Ronald Reagan en 1980, président républicain, presbytérien, anti-communiste notoire et promoteur d'un ultra-libéralisme.

[4] *Amtrak* : entreprise ferroviaire publique états-unienne, qui gère un réseau principalement implanté dans l'Est.

[5] Les* trailer parks* sont des parcs de maisons mobiles (caravane, mobile home, etc.), établis sur des terrains occupés de manière permanente ou semi-permanente. C'est une alternative à la construction développée en Amérique du Nord, qui permet de réduire les couts et de déplacer sa maison en cas de déménagement.

CHAPITRE 20

CHAPITRE 20

Je me tenais immobile devant Grand Central Station[1], le regard tourné vers le ciel. Je me sentais à nouveau comme une enfant, comme si j'étais debout au fond d'un canyon de béton aux parois vertigineuses, dans lequel déferlait un torrent de gens. Des inconnus me bousculaient sur leur passage. *Bouge de là, connard. *Ça m'a rappelé l'effet que ça faisait de grandir dans le monde des adultes, comme s'ils s'étaient tous concertés pour élaborer un plan d'action sans me donner le moindre indice pour le comprendre.

Je me suis frayé un chemin jusqu'au trottoir et j'ai demandé au gars du kiosque à journaux :

- Elle est où la 42^e^ rue ?

- T'es en plein dessus, m'a-t-il répondu sèchement.

- Comment est-ce qu'on trouve un appartement dans cette ville ? lui ai-je demandé.

- Tu veux un appart ? Trouve quelqu'un qui a un HLM et bute-le.

Quand il m'a tendu un exemplaire du *Village Voice*[2] et qu'il a pris mon argent, il ne souriait pas.

Je me suis adossée contre la façade d'un immeuble et j'ai regardé la foule se déverser devant moi. J'ai alors réalisé que pour vivre dans cette ville, il fallait une stratégie. Et je n'en avais pas. J'avais six-cents dollars. Avec ça, il fallait que je trouve un appartement et que je garde assez pour la nourriture et les transports jusqu'à ma première paye.

Heureusement, la 42^e^ rue était effectivement pleine de cinémas ouverts toute la nuit. L'entrée était à trois dollars et on pouvait voir des films de kung-fu s'enchainer sans fin. J'ai choisi un cinéma et je me suis retrouvé dans un monde d'hommes. À l'intérieur, ça sentait le tabac froid et le pétard. Je ne m'étais pas rendu compte que beaucoup de sièges étaient cassés avant de m'asseoir et d'atterrir sur le sol poisseux. Les hommes les plus proches ont jeté un coup d'œil dans ma direction et se sont remis à regarder l'écran.

J’ai adoré les films. Ils avaient l’air d’avoir un thème commun. Un jeune homme fait face à un ennemi puissant. Il n’a pas d’autre choix que de trouver un professeur capable de l’entrainer à la technique du singe, de la mante religieuse, du tigre, de la griffe d’aigle et du scorpion. Mais le coup de théâtre, c’est que le professeur n’est lui-même pas assez fort, ou qu’il meurt avant que le jeune homme soit prêt. Il y avait toujours besoin d’une alliance particulière de compétences et de connaissances pour vaincre l’adversaire. Le héros était honorable : humble, discipliné, et très respectueux avec sa copine, si ce n’est chaste.

Mais à chaque fois qu’une femme apparaissait à l’écran, les hommes autour de moi criaient : « Bouffe-lui la chatte ! Baise-la, cette salope ! » Au début, ça m’a fait peur. Puis, j’ai réalisé qu’à part moi, il n’y avait que des hommes dans le public. À qui pouvaient-ils s’adresser, si ce n’était les uns aux autres ? Chaque mec défoncé qui criait du fond de sa torpeur essayait-il de convaincre son voisin qu’une femme pouvait toujours le faire bander ? Que même si le poids de la rue l’avait écrasé, il était toujours un vrai mec ?

J’avais sans cesse repoussé le moment d’aller aux toilettes, mais au bout d’un certain temps, il a quand même fallu que j’y aille. La puanteur m’a assaillie au moment où j’ai ouvert la porte des toilettes des hommes. Un vieux était assis sur les chiottes, une aiguille plantée dans le bras. Il hochait la tête. Le carrelage était gluant de crasse. Les cabines n’avaient pas de porte. La plupart des chiottes débordaient de merde et de papier toilette.

Je me suis faufilé dans les toilettes des femmes. Elles servaient si peu qu’elles sentaient le renfermé. La porte s’est ouverte juste au moment où je remontais ma braguette.

- Qu’est-ce que tu fais là ? m’a demandé un gars avec un blazer rouge.

J’ai sorti ma voix rauque.

- J’viens de chier. Y a un problème ?

Je l’ai poussé en sortant et je suis retournée à mon siège. Après avoir vu chaque film deux fois, j’ai commencé à somnoler.

Le lendemain matin, j’ai marché en demandant mon chemin à presque tous les gens que je croisais, jusqu’à ce que j’arrive sur le seuil de la première agence immobilière que j’avais trouvée dans le *Voice*.

- Vous n’avez pas quelque chose de moins cher ? ai-je demandé à la femme de l’agence.

- Vous voulez un appartement ou un taudis ? Deux-cent-cinquante dollars, c’est une affaire.

J’y ai réfléchi.

- Je peux emménager quand ?

- Voilà les clés, a-t-elle dit.

J’ai tendu la main pour prendre les clés. Elle les a retenues.

- C’est un mois de loyer, un mois de caution et les frais d’agence. Ça fait sept-cent-cinquante dollars, à payer tout de suite.

- Je n’ai que cinq-cents dollars, lui ai-je répondu en espérant que les cent dollars que j’avais en plus me permettraient de tenir jusqu’à ce que je trouve un travail et que je sois payée.

Elle m’a regardé de haut en bas et m’a tendu la paume de sa main.

- Je prends les cinq-cents dollars maintenant. Il restera les frais d’agence. Vous avez jusqu’à vendredi. Si d’ici là vous ne m’amenez pas l’argent, vous dégagez.

J’ai signé le bail en la remerciant.

Elle aurait pu se passer de me donner les clés. L’appartement n’avait pas de serrure. Il n’avait d’ailleurs pas non plus de four, de frigo, d’eau courante ni même de parquet. J’ai sauté de poutre en poutre avec précaution.

J’ai dévalé les cinq étages en courant et j’ai appelé l’agence.

- C’est insalubre, ai-je dit à la femme.

- C’est pas mon problème, a-t-elle répondu.

- Je veux être remboursé, ai-je repris.

Elle a ri, presque gentiment.

- Vous avez signé un bail, mon chou. Il est à vous pendant trente jours.

- Remboursez-moi ! Il y a bien des lois. Vous ne pouvez pas faire ça, ai-je bafouillé en vain.

Il faisait presque nuit et j’avais froid. Le mec de l’épicerie du coin de la rue m’a donné quelques cartons. J’ai remonté les cinq étages. J’ai coincé un bout de carton dans la porte pour qu’elle reste fermée, et j’ai aplati le reste pour m’en faire un lit. Je suis restée allongée là. Je me sentais tellement stupide. Je n’avais maintenant presque plus d’argent et toujours pas de salaire.

J’ai entendu des bruits de pas dans l’escalier. Je me suis demandé qui ça pouvait être, vu que l’immeuble semblait abandonné. Les pas se sont rapprochés. Ils se sont arrêtés à mon étage et ont repris jusqu’à ma porte. Je me suis tenu immobile, en essayant de retenir ma respiration. Un seul coup dans la porte et cet inconnu saurait que je l’avais juste coincée de l’intérieur. Je suis resté un moment sans faire de bruit, pendant que

quelqu’un se tenait en silence devant ma porte. Puis j’ai entendu les bruits de pas redescendre les escaliers. J’ai bondi et j’ai attrapé mon sac en toile, pressée de sortir de ce dangereux dépotoir. Qu’est-ce qui m’avait fait croire que je pourrais survivre dans cette ville ?

Je n’avais aucune idée d’où passer la nuit, à part dans les cinémas qui projetaient des films de kung-fu. Ça me semblait beaucoup plus sûr qu’un immeuble abandonné. J’ai interpellé un Chinois dans la rue et je lui ai demandé où j’étais.

- Mott Street[3], a-t-il répondu. Où est-ce que vous allez ?

- Times Square, la 42^e^ rue, ai-je soupiré.

Il m’a indiqué la direction d’un geste du bras.

- Ligne A.

Mais où était donc ce foutu métro ? Comment les gens faisaient-ils pour le trouver dans cette ville ? J’ai continué à demander et à demander encore, jusqu’à ce que quelqu’un m’indique un escalier qui descendait sous terre. J’ai acheté un billet et je suis entrée dans l’univers du métro new-yorkais. Rien dans ma vie ne m’avait préparée à ça.

À Buffalo, j’avais toujours eu mon propre véhicule. Même quand je devais prendre le bus, on était toutes assises dans le même sens, en train de rêver. Dans le métro, on était toutes face à face.

La rame était bondée. Je n’avais jamais eu l’occasion d’observer les gens de cette façon. La plupart des voyageurs avaient l’air de dormir debout, les yeux vitreux. Les autres avaient la tête dans un journal ou dans un livre. Puis j’ai soudain réalisé qu’il y avait au moins quelques personnes qui faisaient exactement la même chose que moi. Elles regardaient les gens. Elles me regardaient moi.

La femme assise en face de moi me dévisageait comme si je venais d’une autre planète. Elle a filé un coup de coude à son copain :

- Tu crois que c’est un garçon ou une fille ?

Il m’a regardé de haut en bas.

- Qu’est-ce que j’en sais ?

J’espérais qu’on arriverait bientôt à la 42^e^ rue.

Il m’a demandé :

- Hé, t’es un mec ou quoi ?

Je l’ai fixé d’un air vide.

- Hé, je t’ai posé une putain de question. T’es sourd ou quoi ?

Je n’ai pas répondu. Il s’est levé et s’est dressé au-dessus de moi en se tenant aux poignées. Il s’est penché près de mon visage. Il sentait la bière.

- Je vais te le demander une dernière fois, connard. Qu’est-ce que t’es, putain ?

Le train s’est arrêté à la 42^e^ rue et les portes se sont ouvertes. Il me bloquait le passage.

- Viens, chéri, lui a dit sa copine en le tirant vers elle.

Je me suis levé. On s’est retrouvés face à face. J’ai serré les poings.

- Allez, chéri ! a-t-elle dit pour le calmer. Tu m’as promis que tu ne te battrais pas aujourd’hui.

Ils se sont retournés et sont sortis du train. J’ai décidé de rester dedans.

- Espèce de sale tarlouze, a-t-il lancé.

- Va te faire foutre, lui ai-je répondu en hurlant.

- C’est un mec, a-t-il précisé à sa copine.

Je suis descendue à la station suivante et j’ai longé la 8^e^ avenue pour rejoindre la 42^e^ rue. Si j’arrivais à gagner assez d’argent, je pourrais peut-être retourner à Buffalo. Sur le moment, j’y croyais.

- Tu veux prendre du bon temps, chéri ?

Une femme est descendue du trottoir d’en face et a ouvert son manteau en faux léopard pour me montrer son bustier noir.

- Laisse-moi m’occuper de toi, a-t-elle dit en se mordillant la lèvre et en s’accrochant à mon bras.

Je me suis souvenu de mes premiers pas de bébé butch et de la force que des pros comme elle m’avaient donnée à ce moment-là. À une époque, on était du même côté de la barrière. Mais maintenant, je passais pour un micheton. Je me suis éloignée d’elle, horrifiée.

- Va te faire foutre, m’a-t-elle lancé en crachant sur le trottoir, juste devant moi.

J’ai remarqué une voiture de police, garée en biais au milieu du carrefour. J’ai entendu les sirènes hurler derrière moi.

J’étais près d’un petit groupe de flics. L’un d’entre eux a poussé une drag queen Noire en bas résille contre la voiture de police et lui a menotté les mains dans le dos.

Elle a tourné le visage vers moi. *Aide-moi*, a-t-elle demandé sans un mot.

Je ne sais pas comment, ont répondu mes yeux.

Deux autres flics rôdaient autour d’une drag queen étalée sur l’asphalte. Des bulles de sang s’échappaient d’une large entaille qu’elle avait au front.

L’un d’eux s’est agenouillé à côté d’elle. Sans me quitter des yeux, il s’est approché d’elle pour palper un de ses seins gonflés par les hormones.

- Pouet pouet ! a-t-il rigolé en le pressant.

Je me suis arrêté net, pétrifié, empli de haine. Je ne savais pas comment intervenir, à part en restant là comme témoin. Le flic le plus proche de moi s’est rapproché. Il a amené son visage tout près du mien.

- C’est quoi ton putain de problème ? m’a-t-il demandé.

Il avait mangé de l’ail peu de temps auparavant. Je suis restée immobile, sans rien dire. Il m’a assené un coup dans les côtes avec l’extrémité de sa matraque.

Il m’a demandé :

- T’as envie que je t’embarque ?

L’idée de me faire arrêter toute seule à New York me terrifiait.

- Tu vas me répondre, hein ? Oui ou non ?

J’étais figé. Il a attrapé sa matraque à deux mains et l’a posée à l’horizontale sur ma poitrine.

- Oui ou non, enculé ?

- Non, ai-je répondu dans un souffle.

- Tu veux dire *Non, monsieur*, m’a-t-il corrigé.

J’ai serré les dents. Il m’a regardée dans les yeux.

- Dégage de là ! a-t-il ordonné.

J’ai dévalé la 46^e^ rue jusqu’à ce que je ne puisse plus entendre le son de leurs rires. J’étais à bout de souffle. Un vent glacial provenait de la rivière.

Une jeune enfant se tenait près d’une voiture, côté conducteur. Elle parlait à l’homme au volant. Si elle n’avait pas eu des talons hauts, elle n’aurait pas été assez grande pour le regarder dans les yeux. Elle portait une veste courte et légère et des bas nylon. Elle devait être transie de froid. Je l’ai vue faire le tour de la voiture et monter du côté passager.

Je n’avais nulle part où m’enfuir. J’ai posé le front contre la brique froide de la façade d’un immeuble. Une douleur physique m’a traversé la poitrine pour monter jusque dans ma gorge. J’ai ouvert la bouche pour crier, mais aucun son n’est sorti.

***

Le matin suivant, j'étais déjà en train d'attendre en face de l'agence d'intérim de la 42^e^ rue à l'ouverture. Un homme en veste de sport à carreaux a relu ma candidature avec attention.

- Réformé pour quelle raison ? m'a-t-il demandé.

- Hein ?

- Le service militaire. Tu t'es fait réformer pour quoi ?

J'ai haussé les épaules. Je n'avais pas rempli cette partie du formulaire.

- J'ai pas fait mon service.

Il s'est enfoncé dans sa chaise.

- Et pourquoi pas ?

Je me suis penchée en avant.

- Monsieur, vous avez un travail pour moi ou pas ?

Il a reposé brutalement son stylo.

- T'as ton permis de conduire ?

J'ai hoché la tête.

- Passe-le, m'a-t-il dit.

- Non. Je ne veux surtout pas conduire dans cette ville de fou.

Il a griffonné quelque chose sur un bout de papier.

- T'sais conduire un monte-charge ?

J'ai fait oui de la tête.

- Usine de machines à coudre, a-t-il annoncé. Cariste.

- Ça paie combien ?

Il a souri.

- Quatre-vingts dollars la semaine. On prend quarante dollars cette semaine et la prochaine.

Je me suis penché en avant avec colère.

- Pourquoi ?

- Parce qu'on t'a trouvé le boulot. Tu le veux ou pas ?

J'ai soufflé, la mâchoire serrée.

- Ouais, je vais le prendre.

Il a tout de suite eu l'air de meilleure humeur.

- C'est bien, voici les indications. Écoute, petit, y'a rien de gratuit dans la vie.

Toute la semaine, j'ai vécu de sandwichs au beurre de cacahuète. Le jour de la paye, je me suis fait plaisir à la cafétéria en face de l'usine.

- Du gigot, ai-je indiqué du doigt.

L’homme derrière le comptoir a hoché la tête et a commencé à le découper.

- *Lo mismo*[4], lui a dit la vieille femme à ma gauche.

Mon ventre a gargouillé. La femme m’a souri d’un air complice. Toutes les deux, on dévorait des yeux la viande en train d’être découpée.

Les tranches de viande continuaient à s’empiler dans mon assiette et l’homme en ajoutait encore. La femme a hoché la tête dans ma direction. J’ai haussé les sourcils. Elle a soupiré.

- Les hommes doivent manger plus, a-t-elle dit.

Après le travail, je suis allée à la quincaillerie m’acheter deux solides loquets et deux verrous. Je suis retournée à l’immeuble abandonné de Mott Street, et je les ai posés de façon à pouvoir verrouiller la porte de l’intérieur et de l’extérieur. Puis, je suis allé acheter du contreplaqué pour recouvrir une partie du plancher manquant, et un matelas gonflable bon marché en guise de lit. Lors de ma première nuit à New York, j’avais failli mourir de peur dans cet immeuble. Mais une semaine plus tard, je sentais que j’allais mourir si je n’avais pas quelques nuits d’intimité.

Il n’y avait pas l’eau courante dans l’immeuble. Mais quand l’un des gars du cinéma m’a vu rincer un t-shirt dans le lavabo des toilettes pour hommes, il m’a dit que Grand Central Station était un bien meilleur endroit pour se décrasser.

La journée, je remplissais des missions d’intérimaire, je faisais la plonge et chargeais des camions. Après le travail, j’attendais la fin de l’heure de pointe, je lavais un t--shirt dans les toilettes des hommes de Grand Central Station et je le ramenais à la maison pour le faire sécher. Au petit matin, je retournais à Grand Central Station pour me laver. À cette heure-là, les toilettes des hommes étaient le territoire des mecs sans abri qui, comme moi, luttaient pour s’accrocher aux derniers lambeaux de dignité qui leur restaient. À deux reprises, j’ai soupçonné qu’un homme sans abri emmitouflé dans plusieurs manteaux était en réalité une femme.

Grâce à une deuxième agence d’interim, j’ai décroché un boulot de veilleur de nuit. Au moins, je pouvais aller aux toilettes en privé. Je devais faire une ronde toutes les heures. En mettant un réveil, je pouvais dormir quarante deux minutes par heure.

Travailler jour et nuit me tuait, mais la perspective de gagner assez d’argent pour louer un vrai appartement me motivait.

Comme il faisait de plus en plus froid, j’ai fini par attraper une toux que pastilles et sirops ne suffisaient pas à calmer. Ma gorge était à vif. J’espérais que ça passerait. Plus tôt dans la semaine, un des gars s’était adressé à moi sur le quai de chargement :

- Rentre chez toi, pour l’amour de dieu !

- J’peux pas me le permettre, lui avais-je répondu.

Je brulais de fièvre. Le trottoir tanguait sous mes pieds. Les bâtiments se courbaient au-dessus de moi et me bouchaient le ciel. Le vent transperçait mes vêtements. J’ai fini par arriver jusqu’à mon appartement en m’appuyant sur la rampe d’escalier fragile et en me reposant à chaque palier.

Mon duvet et mon oreiller me tendaient les bras. Dans la chambre, il faisait sombre. Pour la première fois depuis des semaines, j’avais assez chaud. Trop chaud, en vérité. En m’allongeant pour dormir, j’ai cru voir une créature diabolique aux airs de chauve-souris tourner et voler au-dessus de moi, emplissant la chambre du bourdonnement de ses ailes. Le sommeil m’a sauvée de ma terreur. Quand je me suis réveillé, j’ai vu Theresa assise à côté de moi. Mon oreiller était trempé. Sur mes joues, ses mains étaient fraiches. J’avais presque oublié à quel point son sourire était une bénédiction.

- Theresa, ai-je murmuré. Je t’aime tellement. Tu me manques, bébé. Reprends-moi, s’il te plait.

Elle m’a mis la main sur la bouche, pour me faire taire.

-- *Jess, tu dois aller à l’hôpital.*

J’ai secoué la tête.

- Je ne peux pas. Je suis trop malade pour pouvoir me protéger.

Elle m’a apaisé d’une caresse du bout des doigts.

- *C’est le moment, chérie. Tu peux le faire. Je sais que tu en es capable.*

- Theresa, j’ai tellement peur.

Elle a hoché la tête en faisant courir ses doigts dans mes cheveux.

- *Je sais, Jess, je sais.*

J’ai secoué la tête.

- Je ne parle pas juste de l’hôpital. Je ne sais plus comment vivre ma vie. J’ai peur.

Elle a hoché la tête.

- Tu y arrives, Jess. Accroche-toi.

J’ai essayé de me lever sur un coude mais je suis retombé en arrière.

- Je suis si seule, Theresa. Il n'y a aucun endroit où je me sens à ma place. Je ne sais même pas si j'existe encore.

Theresa a essuyé les larmes de mes yeux. J'ai pris sa main dans la mienne.

- S'il te plait, Theresa, reste avec moi. Ne pars pas, s'il te plait. J'ai trop peur.

- *Je suis là, bébé,* m'a-t-elle rassurée. *J'ai toujours été là avec toi.*

J'ai dévalé la pente de l'inconscience.

- Mais ton image s'efface peu à peu, ai-je murmuré.

***

Je me suis forcé à marcher face au vent glacial, sans réussir à aller jusqu'à l'hôpital. Mes jambes n'arrivaient plus à me porter et je me sentais trop faible pour subir un examen médical. Theresa avait surestimé ma force -- aussi bien physique que mentale.

J'ai toussé si violemment que j'ai eu peur de me fêler les côtes. Au loin, le son d'une sirène semblait se tordre comme un caramel mou. Les lumières de la ville étaient éblouissantes. J'errais dans les rues du Lower East Side[5] sans trop savoir comment rentrer à l'appartement.

- Cocaïne ? LSD ? Tu cherches quoi ? m'a murmuré un jeune homme quand je suis passée à côté de lui.

J'ai secoué la tête.

- Je ne sais pas.

Une étincelle a brillé dans ses yeux.

- De quoi t'as besoin ?

J'ai toussé et toussé encore jusqu'à ce que les lumières de la rue tournoient autour de moi.

- Merde, a-t-il dit, t'es malade, hein ?

- C'était juste un mal de gorge mais maintenant j'arrête pas de tousser.

- T'as combien d'argent ? m'a-t-il demandé.

J'ai haussé les épaules.

- T'as vingt dollars ?

J'ai fait oui de la tête.

- Attends ici, m'a-t-il ordonné.

Je suis restée au coin de la rue si longtemps que j'ai fini par oublier pourquoi j'attendais. Il est revenu avec un flacon en verre ambré. Quand

j’ai voulu l’attraper, il l’a éloigné. Je lui ai tendu un billet de vingt dollars.

- Prends-en quatre fois par jour. Tu dois tout prendre, t’as compris ? C’est ce que le mec a dit.

J’ai froncé les sourcils.

- C’est quoi ?

Il a haussé les épaules.

- Des médicaments. Je lui ai dit ce que tu m’as dit. T’as dix dollars de plus ?

- Pourquoi ? lui ai-je demandé.

Ça voulait dire oui.

- J’ai quatre cachets de codéine, là. Ça devrait t’faire arrêter de tousser ou t’faire arrêter d’y penser.

J’ai souri et je lui ai tendu dix dollars de plus.

- Merci, lui ai-je lancé.

Et je le pensais.

Il m’a serré la main.

- Tu vas prendre soin de toi maintenant, OK ?

J’ai acheté deux litres de jus de fruits et j’ai retrouvé mon chemin jusqu’à ce lieu abandonné que j’appelais « maison ». Toutes les deux ou trois heures, quand la toux me réveillait, j’avalais une pilule et un comprimé de codéine et je me rendormais. Quand je me suis réveillée le dimanche matin, mon sac de couchage était trempé. Je me suis assise et me suis frotté les yeux. Je me sentais mieux. La maladie était en train de se dissiper et de me laisser tranquille.

Ici, il fallait payer le loyer à la fin de chaque semaine. J’avais vu un hôtel bon marché à côté des agences d’intérim. Je pouvais louer une chambre à la semaine, le temps d’économiser assez d’argent pour pouvoir me payer un appartement décent, une vraie maison. J’ai regardé autour de moi. Je n’arrivais pas à croire que j’avais vécu dans ce taudis tout un mois durant.

***

- C’est combien ? ai-je demandé au gardien.

- Trois-cent-vingt-cinq par mois avec le chauffage et l’eau chaude. Les toilettes sont dans le couloir. Trois-cent-vingt-cinq de caution.

J’ai hoché la tête. Il y avait une petite chambre, une cuisine et un salon en enfilade. Je lui ai donné les billets, il m’a tendu le bail.

- Attendez, ai-je dit alors qu’il se retournait pour partir, il n’y a pas de baignoire ?

- Là.

Il m’a indiqué une grosse bassine recouverte d’une plaque de métal dans un coin de la cuisine. Cette ville était bizarre.

J’ai refermé la porte de l’appartement et je me suis retourné pour regarder autour de moi. Il y avait besoin de repeindre : jaune pour la cuisine, bleu ciel pour la chambre, blanc crème pour le salon. J’avais également besoin de tapis. Et de vaisselle, de couverts, de casseroles et de poêles. Et de produit nettoyant pour l’évier.

J’ai ouvert mon sac en toile et j’y ai cherché un bloc-note et un stylo pour faire une liste. J’y ai trouvé le chaton en porcelaine que Milli m’avait laissé. Je l’ai posé avec précaution sur le manteau de la cheminée, dans le salon. Sur le rebord de la fenêtre de la cuisine, j’ai installé le vase en verre ambré qui venait de l’ancienne maison que nous partagions avec Theresa. J’ai noté dans un coin de ma tête d’acheter des fleurs. J’ai laissé la bague de mariage que Theresa m’avait achetée sur le dessus de la cheminée.

J’ai décidé d’acheter des rideaux jaunes en calicot pour les fenêtres du salon, comme ceux que Betty avait cousus pour le garage que j’avais transformé en studio. J’ai jeté un coup d’œil à la porte, pour m’assurer une nouvelle fois qu’elle était bien fermée.

J’ai forcé l’ouverture de la fenêtre qui menait à la sortie de secours. De là, je pouvais voir l’East River[6]. Les musiques latinos, émanant des voitures et des fenêtres, se faisaient concurrence dans mes oreilles. Les enfants jouaient dans la rue. Leurs mères leur criaient dessus depuis les fenêtres. Quelle que soit leur langue, leurs avertissements signifiaient tous :*Fais attention *!

De jeunes bourgeons apparaissaient sur les maigres troncs alignés dans la rue. C’était le printemps. J’ai remarqué des mauvaises herbes toutes droites, presque aussi grosses que de jeunes arbres, qui grandissaient entre les bâtiments et sur les terrains vagues. Elles poussaient à travers les fissures dans le ciment, et grandissaient quasiment sans terre ni lumière. Ce spectacle était étrangement rassurant. Je me suis dit que si elles réussissaient à survivre ici, alors moi aussi je pouvais y arriver.

***

Au supermarché, une femme s'est retournée et m'a dévisagé alors que je me grattais l'entrejambe. Au fil des mois, les démangeaisons et les brulures étaient devenues insupportables. Ça n'allait pas partir tout seul. J'avais une infection vaginale. J'avais sans cesse repoussé à plus tard sans jamais m'en occuper, refusant d'admettre que j'avais besoin de voir un médecin. De toutes les parties du corps, pourquoi fallait-il que l'infection se loge précisément à cet endroit-là ? Pourquoi est-ce que ça ne pouvait pas être une infection à l'oreille ?

Sur la porte de mon frigo, il y avait ce prospectus que j'avais décollé d'un lampadaire, avec les coordonnées d'un centre de soins médicaux pour femmes dans mon quartier. Le mercredi soir, j'ai pris mon courage à deux mains et j'y suis allé.

- C'est une clinique pour femmes, a dit la réceptionniste en souriant.

J'ai fait oui de la tête.

- Je sais. J'ai une infection vaginale, ai-je murmuré.

- Une quoi ? a-t-elle demandé.

J'ai pris une profonde inspiration et j'ai parlé d'une voix plus forte.

- Une infection vaginale.

Le calme est tombé sur la salle d'attente bondée. Le silence me sanctionnait. La réceptionniste m'a examinée de la tête aux pieds.

- Vous plaisantez ?

J'ai secoué la tête.

- J'ai une infection vaginale. Je suis venue chercher de l'aide.

La réceptionniste a hoché la tête.

- Asseyez-vous, monsieur.

J'hésitais à m'en aller, mais les démangeaisons et les brulures empiraient de jour en jour. J'ai observé la réceptionniste accueillir la femme arrivée après moi.

- Sortez juste votre dossier et asseyez-vous, a-t-elle dit. Le médecin va bientôt arriver. Vous pouvez vous servir une infusion.

Dans la salle d'attente, tout le monde me dévisageait. J'ai regardé le panneau d'affichage : danses et rituels pour femmes, thérapeutes, masseuses et comptables. De nouveaux symboles : une hache à double tranchant[7], un cercle avec une croix vers le bas[8]. De nouveaux noms : *Goodwomyn*, *Silverwomyn*[9].

Je pouvais les entendre parler de moi à voix haute.

- Il est fou.

- Ben quitte à être fous, qu'ils restent dans leurs propres espaces !

Je me suis assise sur une chaise libre. J'ai remarqué un livre sur l'étagère à côté de moi, intitulé *Notre corps, nous-mêmes*[10]. J'ai noté dans un coin de ma tête d'aller l'acheter dans une librairie.

Une ombre m'est tombée dessus : une femme avec un porte-bloc. Sur son badge était écrit « Roz ». Une fois dans la salle d'examen, Roz a jeté son porte-bloc sur le bureau et a secoué la tête en pointant une chaise.

- Alors, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Je butais sur chaque mot. J'ai essayé de tout lui dire : qui j'étais, d'où je venais.

Roz s'est rassise dans sa chaise et a fait oui de la tête comme si elle comprenait vraiment. Puis elle a dit :

- Je ne sais pas quel est votre problème, mais ici, c'est une clinique pour les femmes qui sont malades. En ce moment même, vous êtes en train de gâcher les ressources prévues pour elles.

- Quoi ?

- Vous pensez peut-être que vous êtes une femme, a continué Roz, mais ça ne veut pas dire que vous en êtes une.

J'ai explosé de colère :

- Allez vous faire foutre, ai-je crié.

Elle s'est inclinée en arrière dans sa chaise avec un petit sourire narquois.

- C'est bien un truc de mec de dire ça.

J'ai senti que mon visage devenait rouge de colère.

- Allez toutes vous faire foutre !

Je me suis levé pour partir.

Une médecin m'a bloqué le passage.

- Qu'est-ce qui se passe, ici ? a-t-elle demandé.

Roz a dû faire un geste dans mon dos. La médecin a hoché la tête.

- Venez avec moi, a-t-elle dit.

Je l'ai suivie dans le hall.

- Qu'est-ce qui se passe ? m'a-t-elle demandé.

- J'ai une infection vaginale, ai-je soupiré.

Elle a scruté mon visage.

- Est-ce que vous avez pris des antibiotiques récemment ?

Je me suis sentie soulagée.

- Peut-être. J'ai pris quelque chose il y a quelques mois pour soigner une mauvaise toux.

Elle a hoché la tête.

- Depuis combien de temps avez-vous cette infection vaginale ?

J'ai haussé les épaules.

- Depuis deux mois.

Elle a écarquillé les yeux.

- Vous avez ça depuis deux mois et vous n'avez rien fait ?

- Hé ben, je pensais que ça passerait.

Elle m'a fait un petit sourire.

- On va regarder ça. Venez avec moi.

Je me suis raidi de peur. Il s'était déjà passé trop de choses depuis mon arrivée. Je ne pouvais pas la laisser me toucher à cet endroit.

- Je ne peux pas, lui ai-je dit. S'il vous plait. Ça a été difficile de faire ça. Je ne peux vraiment pas.

Elle a observé sur mon visage les émotions que je ne pouvais dissimuler.

- Voici une prescription pour du Monistat[11].

Elle a griffonné sur son bloc d'ordonnances.

- Ça devrait arrêter les sensations de démangeaison et de brulure. La prochaine fois que vous prenez des antibiotiques, mangez un yaourt par jour.

Je me suis demandé si elle se moquait de moi, avec cette histoire de yaourt.

- Vous me croyez, n'est ce pas ? lui ai-je demandé.

Elle a haussé les épaules.

- Vous êtes peut-être un homme. Mais si vous êtes une femme, je ne veux pas vous virer d'ici. Ça ne me coute rien de faire une ordonnance. À quand remonte votre dernier frottis ?

Je me suis figée. Elle a insisté :

- Dans les trois dernières années ?

J'ai baissé les yeux mais elle ne voulait pas laisser tomber.

- Cinq, six ans ?

J'ai secoué la tête.

- Je ne sais pas ce que c'est, ai-je admis.

Quand j'ai levé la tête, elle avait les larmes aux yeux.

- Maintenant, je vous crois, a-t-elle dit.

- Pourquoi ? lui ai-je demandé. Il y a plein d'hommes qui ne connaissent pas ce truc non plus, non ?

Elle a hoché la tête.

- Oui, mais ils n'en ont pas honte. Quel est le nom de votre médecin traitant ?

- Je n'en ai pas.

Elle a continué à regarder mon visage d'une façon qui me troublait.

- J'aimerais que vous reveniez pour un examen et un frottis.

- Oui, bien sûr, ai-je menti.

Je doutais de réussir à rassembler assez d'énergie émotionnelle pour supporter une seconde fois la scène de la salle d'attente, à moins d'être vraiment en mauvais état. Et à côté de ça, l'idée qu'une médecin m'écarte les jambes et m'examine me glaçait le sang.

- Merci de m'avoir écouté, lui ai-je dit. Presque plus personne ne m'entend.

Elle a serré mon bras.

- Vous pouvez prendre un rendez-vous au secrétariat en sortant. Essayez de vous en occuper rapidement.

Je pouvais encore sentir sa main sur mon bras après qu'elle soit partie. Soudain, j'ai réalisé que je ne connaissais pas son nom. Je pourrais avoir besoin de revenir un jour. Je suis allée vers le hall pour la chercher. Roz est sortie du cabinet de consultation et m'a bloqué le passage.

- Quel est son nom ? J'ai oublié de lui demander.

La voix de Roz était glaciale.

- Vous avez eu ce que vous vouliez, partez maintenant.

- Vous vous trompez, Roz, l'ai-je corrigée. J'ai eu ce dont j'avais besoin. Vous n'avez aucune idée de tout ce que je voudrais.

***

Chaque fois que je touchais ma paye, j'en utilisais une partie pour l'appartement. J'ai passé un weekend entier à reboucher les fissures des murs et du plafond. J'ai repeint chaque pièce, l'une après l'autre. Les grands coups de pinceau aidaient mon esprit à s'évader.

Un weekend, ma motivation a battu de nouveaux records. J'ai sablé tous les planchers, puis j'ai recouvert l'appartement de polyuréthane[12], du sol

au plafond, jusqu'à devoir sortir de là. Cette nuit-là, j'ai encore dormi au cinéma de la 42^e^ rue, une dernière fois !

Le sol brillait. Ça ajoutait une nouvelle dimension sous les pieds, comme si le plafond avait été surélevé ou que l'appartement était plus grand.

J'ai trouvé un tapis noir du Guatemala au marché aux puces. Il y avait des petites paillettes blanches dessus. Je l'ai déroulé dans mon salon et je me suis reculée pour le regarder. Ça m'a rappelé le ciel nocturne rempli d'étoiles.

Petit à petit, j'ai acheté du mobilier : un canapé solide et un fauteuil, une table de cuisine en acajou et des chaises. À l'armée du salut, j'ai trouvé un lit dont la tête et les pieds arrondis avaient été sculptés dans du cerisier. J'ai craqué pour des draps chez Macy's[13].

Alors que ma maison commençait à ressembler à quelque chose, j'ai tout à coup eu envie de choses qui feraient du bien à mon corps. J'ai jeté mes vieux jeans et j'ai acheté de nouveaux chinos[14], des sous-vêtements, des chemises et deux paires de tennis, pour ne pas être obligée de battre le pavé dans la même paire tous les jours.

J'ai acheté des serviettes douces et épaisses et des sels de bain qui me plaisaient.

Puis un jour, j'ai regardé mon appartement et j'ai réalisé que j'en avais fait un foyer.

NOTES

[1] Gare Centrale de New York.

[2] * Village Voice* : journal hebdomadaire de New York fondé en 1955.

[3] *Mott Street *se trouve à Manhattan et traverse Chinatown et Little Italy. Jess se trouve à environ cinq kilomètres de Times Square.

[4] « La même chose », en espagnol.

[5] *Lower East Side, *quartier de Manhattan.

[6] L'*East River* est un détroit situé dans la ville de New York.

[7] La hache à double tranchant, également appelée *labrys*, est un symbole associé au culte d'une déesse, telle Artémise, Gaïa, Rhéa, etc., et aux Amazones. Il est utilisé dans certaines communautés

lesbiennes et féministes pour représenter le pouvoir du féminin, de la « nature féminine » et des femmes.

[8] Le cercle avec la croix vers le bas est un autre symbole de féminité, associé à Vénus et à l'amour. Il est souvent utilisé pour représenter la femme, et opposé au symbole de l'homme (un cercle avec une flèche vers le haut) associé à Mars et à la guerre. Avec un poing serré dans son cercle, il est l'emblème de nombreux groupes et mouvements féministes.

[9] * Goodwomyn* et *Silverwomyn* sont des termes issus de certains mouvements de femmes et lesbiennes des années 1970. Ils sont composés des adjectifs *good* (bon) et *silver* (d'argent), et du nom *womyn*, ou *women* (femmes). Nous n'avons pas trouvé d'autres occurrences de ces termes dans les outils de recherche à notre disposition. Nous proposons donc des pistes de traduction. *Goodwomyn* pourrait désigner des « femmes accomplies », proches de la nature, de la maternité et d'une féminité dite naturelle. *Silverwomyn* pourrait renvoyer aux « femmes chasseresses et libres », par la figure de Diane, déesse de la chasse, associée à la lune d'argent *(silvery moon)*.

[10] *Our Bodies Ourselves *est un ouvrage féministe publié en 1971 par le Collectif de Boston pour la Santé des Femmes, à partir de leur expérience de groupes de parole et d'auto-examen. Il propose une vision critique de la médecine et encourage les femmes à se réapproprier des savoirs, notamment en matière de gynécologie, de contraception et d'avortement.

[11] *Monistat* est un antifongique utilisé pour traiter les mycoses vaginales, sous forme de crème ou d'ovules.

[12] Les polyuréthanes sont largement utilisés dans les enduits, laques, peintures et vernis que cela soit dans le bâtiment, l'ameublement, la construction automobile ou la protection du bois.

[13] *Macy's *est une chaine de magasins états-unienne basée à New York, qui vend des vêtements et autres accessoires de mode.

[14] Un *chino* est un pantalon en toile de coton, à l'origine de couleur claire, porté par les troupes coloniales britanniques en Inde puis pendant la Seconde Guerre mondiale par l'armée états-unienne. Le vêtement a depuis perdu sa connotation militaire.

CHAPITRE 21

CHAPITRE 21

Ce n’était pas simple de vivre à New York -- parfois j’avais les nerfs à vif* *-- mais je ne m’ennuyais jamais. J’aimais ça. Il se passait toujours quelque chose à Manhattan, en bien ou en mal. Il y avait des choses à faire à peu près à n’importe quelle heure du jour ou de la nuit.

À New York, il y avait une librairie à presque chaque coin de rue. J’y lisais des livres en cachette, jusqu’à ce que je réalise que tout le monde se fichait que je traine là pendant des heures. Je lisais uniquement de la poésie et de la fiction. Je ne voulais pas prendre le risque de découvrir que je n’étais pas assez maline pour comprendre la théorie. Mais j’étais attirée par le rayon *Women’s Studies*[1]. Feuilleter ces livres, c’était comme écouter en cachette ces discussions entre femmes. Mais en fin de compte, je ne comprenais effectivement pas grand chose à la théorie. C’était plutôt comme si je me précipitais dans un bâtiment en flamme pour sauver les idées dont j’avais besoin dans ma vie.

Au début, je sautais tous les passages qui parlaient de droits reproductifs. Je n’avais aucun lien avec mon propre utérus. Mais je me suis souvenu combien Theresa avait été bouleversée, après que j’ai été embarquée à Rochester, parce qu’elle n’arrivait pas à se rappeler la date de ses dernières règles. Je n’avais jamais prêté attention à mon cycle menstruel. Mais Theresa savait que mes règles étaient liées aux siennes. D’un coup, j’ai compris : elle avait eu peur que je sois enceinte. L’idée ne m’avait jamais effleuré l’esprit. Qu’est-ce que j’aurais fait si je m’étais retrouvée enceinte après un viol ?

J’ai arrêté de zapper les passages des livres qui traitaient de comment les femmes contrôlent leurs corps. Peut-être que finalement toutes ces choses qui avaient tant d’importance pour les autres femmes auraient un intérêt pour moi aussi. Peu importait le temps passé à lire dans la librairie, une partie de ma paye partait toujours dans les livres.

J’ai aussi découvert la musique classique. Un matin, sur le chemin du boulot, je me suis arrêtée pour écouter un homme jouer du violoncelle dans

la station de métro. La musique m'a pris aux tripes et m'a cloué sur place. Pendant qu'il jouait, je me suis accroupi contre un pilier près de lui. Pour moi, la musique exprimait des émotions, tout comme la poésie. Quand la foule de l'heure de pointe s'est dispersée, je me suis rendu compte que j'étais en retard au travail.

Le musicien a posé son archet et s'est essuyé le front.

- Qu'est-ce que tu jouais ? je lui ai demandé.

Il a souri.

- Mozart.

J'ai également commencé à fréquenter les magasins de musique. J'ai mis de côté assez d'argent pour acheter une chaine hi-fi. Je suis aussi partie à la découverte du reggae et du merengue, de la charanga et du guaguancó[2], du jazz et du blues. Un après-midi de printemps, je me suis retrouvée à récurer mon appartement en écoutant le *Canon en ré majeur* de Pachelbel[3] à fond la caisse.

J'ai réalisé que j'étais en train de changer autant de l'intérieur que de l'extérieur.

***

Le patron s'est penché sur son bureau.

- Si tu es un syndicaliste de la Local 6[4], tu peux pointer en arrivant, mais tu ne pointeras peut-être pas en repartant.

C'était de l'ironie. Il craignait que le syndicat ne m'ait envoyé pour que je mobilise ses travailleurs. J'avais peur qu'il découvre que je n'avais appris le boulot de typographe que très récemment.

Le contremaitre m'a dirigé vers une machine.

- Ça, c'est le manuel, je n'ai pas le temps de te former maintenant. Commence par composer ce texte. Quand c'est fait, tire-le et donne-le aux correctrices là-bas. Je te montrerai les codes de format plus tard, ou trouve-les toi-même, OK ?

J'ai fait oui de la tête, puis je l'ai retenu :

- Attendez ! Comment je fais pour imprimer ?

Il a secoué la tête d'un air dépité.

- C'est exactement pour ça que t'as un manuel.

De là où je bossais, je pouvais voir quatre femmes travailler dans le bureau de relecture. J'entendais leurs rires, tranquilles et décontractés. Le

contremaitre a passé la tête dans le bureau et a dit quelque chose que je n'ai pas saisi. Elles ont stoppé net leur conversation. Une des femmes a fait oui de la tête. Il est parti. Leurs rires se sont élevés à nouveau.

Je me demandais si les hommes savaient que les femmes parlent différemment quand elles sont juste entre elles. J'imaginais que ça devait être la même chose pour les travailleurs Noirs et Latinos, quand il n'y a pas de blancs autour.

Les femmes se sont rapprochées pour parler à voix basse.

J'ai composé le texte et j'ai cherché la marche à suivre pour imprimer. En réalité, j'avais hâte de passer un moment dans l'espace de relecture - un espace de femmes. Elles se sont arrêtées de parler quand je suis entrée. J'ai tendu l'épreuve.

- Pose ça par là, m'a dit l'une d'entre elles.

Elle a parlé sans me regarder. J'ai soupiré, lâché la copie dans la bannette et je suis sorti. Alors que je m'éloignais, j'ai entendu leur conversation reprendre et leurs rires s'élever une fois encore.

Je n'ai tenu qu'un jour dans cette boite. Mais New York débordait d'imprimeries qui fonctionnaient jour et nuit. Ils cherchaient en permanence à recruter pour la troisième équipe, celle de nuit. Après avoir falsifié mon parcours dans de nombreux ateliers et appris un peu dans chaque, j'ai fini par réaliser que je ne bluffais plus. J'étais devenu typographe.

Ce n'était pas un mauvais rythme de vie. En six ou huit mois, j'avais gagné un max d'argent.

J'aimais le paisible trajet de retour avant l'aube, circuler en sens inverse des trains bondés de l'heure de pointe et des rues noires de monde. Mais il faisait nuit quand je me levais, et à partir de là j'ai eu l'impression d'être une taupe. Juste au moment où je commençais à me dire que j'allais perdre ma santé mentale, l'été est arrivé -- et les licenciements avec. J'avais droit à un maximum d'allocations chômage.

Pendant l'été, j'ai exploré la ville. Mon plus gros problème, c'était la solitude. Je n'ai eu personne à qui parler de toute la période estivale. À l'automne, j'avais hâte de retrouver les conversations sur tout et rien entre collègues.

***

Bill a frappé la table pour marquer le coup. J'ai regardé le journal.

- C’est pas vrai ? m’a-t-il interrogé.

Il s’est penché en avant.

- C’est vraiment bizarre de bosser la nuit dans une usine sans fenêtre. Tu pourrais sortir le matin et apprendre que le cœur d’un réacteur nucléaire est entré en fusion, alors que tu n’en avais même pas entendu parler.

Jim a rigolé.

- Bon, si tu vois le soleil se lever à l’ouest, fais demi-tour et viens nous le dire, OK ?

Il a soupiré et a continué.

- Mais je vois ce que tu veux dire. Je me souviens d’une fois où je suis sorti du boulot à l’aube et y’avait soixante centimètres de neige au sol. Je savais même pas qu’il allait neiger. Ça m’a donné l’impression de rater un truc que tout le reste du monde avait vu, comme si j’étais parti ailleurs.

- C’est comme si on bossait dans un putain de sous-marin ! a ajouté Bill.

Puis Jim a continué.

- Tu sais ce que je déteste le plus ? Je me sens tellement perdu entre les jours. Est-ce qu’on est encore aujourd’hui ou déjà demain ? Quand je me lève dans la nuit pour aller bosser, ma copine me dit « à demain ». Mais pour moi, je vais la voir plus tard dans la journée.

J’ai hoché la tête.

- Je vois exactement ce que tu veux dire. J’ai l’impression de vivre dans la fissure entre aujourd’hui et demain.

Bill s’est exclamé.

- Oooh, j’aime cette image. J’ai le droit de te citer ?

On a tous ri. J’ai dit :

- Tu sais ce que je déteste vraiment avec les trois-huit ? C’est que le monde entier est calé sur le rythme de la première équipe. Quand je sors du boulot, je ne veux pas des œufs au bacon. Je veux un steak et des patates au four. Je veux un diner !

- Ouais, est intervenu Jim. Et je veux aller voir un film !

- Et aller danser avec ma gonzesse dans une boite de nuit assez azimutée pour être ouverte l’après-midi ! a ajouté Bill.

- Et quand j’allume mon poste, ai-je dit, je ne veux pas voir de jeux télévisés ou de feuilletons à l’eau de rose, c’est déprimant.

- Hé toi, a lancé Bill, pourquoi tu viens pas au sport avec nous, le matin ? On va nager directement après le boulot. Ils ont aussi un sauna. On peut te faire rentrer avec un de nos pass.

Ça faisait rêver. Mais j'ai bredouillé une excuse :

- Je n'ai pas de maillot de bain, ni de serviette, ni rien. Peut être une autre fois.

Jim m'a interrompu :

- Ils ont des serviettes là-bas. Et merde, ils diront rien si tu nages à poil.

J'ai secoué la tête.

- Je sens que je n'aurais pas dû mettre un caleçon Pierrafeu aujourd'hui !

Les gars ont ri.

- Une autre fois, mais merci pour la proposition !

Bill a haussé les épaules.

- Fais comme tu veux !

***

Pendant l'été, j'ai fait une liste de projets à mener : intégrer un club de sport, en apprendre plus sur ma tante qui avait été militante syndicaliste et me faire prendre en photo devant le *Stonewall*, le bar où la révolte avait eu lieu en 1969.

Après avoir visité un paquet de salles de sport, j'en ai trouvé une à Chelsea qui semblait convenable. Il y avait principalement des hommes gays, quelques lesbiennes, différentes nationalités. C'était cher, mais l'avantage d'avoir un travail bien payé la majeure partie de l'année, c'était que je pouvais me le permettre.

Ensuite, j'ai cherché des informations à propos de ma tante qui était morte à New York vers 1929. Elle était devenue militante syndicaliste de l'*International Ladies Garment Workers' Union*[5] après la mort de son mari. Mon père était particulièrement fier qu'elle ait eu droit à une chronique nécrologique dans le *New York Times*. Je me rappelais l'avoir vue dans l'album de famille.

J'ai passé deux semaines à éplucher les rubriques nécrologiques à la bibliothèque, mais en vain. J'étais sur le point d'abandonner, quand j'ai décidé d'essayer l'année 1930.

- Aujourd'hui, nous limitons à une demi-heure parce qu'on est débordés, m'a dit la femme derrière le bureau des recherches alors qu'elle me donnait la bobine.

J'ai chargé le microfilm et j'ai vite retrouvé ce mouvement habituel de balayer les titres des yeux. J'ai failli passer ce titre sans réaliser ce qu'il

signifiait : *Après sa mort, on découvre que le majordome était une femme.*

Ma respiration s'est ralentie. J'ai mis une pièce dans la machine et imprimé l'article. J'ai lu chaque mot avec attention. La nécrologie rapportait la mort d'un domestique en 1930. Son corps avait été retrouvé dans une pension. Son nom n'était jamais cité. Rien de plus : pas de journal intime, aucun indice. Mon seul moyen de la connaitre, c'était ces quelques mots sur une page. J'ai fermé les yeux. Je ne saurais jamais les détails de sa vie. Pourtant, je pouvais en sentir la texture du bout des doigts.

À présent, je savais qu'il existait une autre femme dans le monde qui avait pris la même décision difficile que Rocco et moi. Le temps me séparait de ce domestique anonyme. L'espace me séparait de Rocco.

Le gros titre m'a frappé : sa vie réduite à ces onze mots creux. Je me suis demandé si ma vie serait résumée en onze mots, ou en moins que ça. J'ai fixé mon regard sur un point en hauteur, je me sentais vide et tout petit.

La voix de la bibliothécaire m'a tiré de mes pensées :

- Monsieur, votre temps est écoulé.

***

La dernière mission que je m'étais donnée, c'était de me prendre en photo devant le *Stonewall Inn*[6]. Je me souvenais du choc que ça nous avait fait d'entendre parler de la bagarre avec les flics en 1969. Je voulais demander à un passant de me prendre en photo devant. Je me disais qu'un jour, après ma mort, quelqu'un trouverait cette photo et me comprendrait un petit peu mieux.

J'ai interrogé deux hommes gays qui se tenaient adossés à un lampadaire, à Sheridan Square :

- Vous savez où se trouve le bar le* Stonewall* ?

L'un d'eux a désigné une brasserie.

- Avant, c'était un bar.

Je me suis assise avec lassitude sur un banc. Un sans-abri fouillait dans la poubelle à côté. Je l'avais déjà vu avant. Sa jupe aux motifs africains de couleur vive balayait le trottoir. Un tissu fin enveloppait le haut de son corps, jeté sur son épaule à la manière d'un sari est-indien. Il glissait sur le sol avec grâce et dignité. Pendant un moment, il a eu l'air de s'engueuler avec quelqu'un que lui seul pouvait voir. La langue gutturale qu'il parlait était étrangement belle. Personne d'autre sur terre ne comprenait ce

langage. Ses mains s'agitaient autour de son visage pendant qu'il parlait, comme deux oiseaux sombres planant sur des courants d'air chaud.

J'ai fermé les yeux. Le soleil était haut et brillait fort. J'ai essayé de me rappeler ce qu'avait été ma vie à Buffalo. Mon passé ressemblait déjà à un rêve s'estompant au moment du réveil. La vie à New York me propulsait de jour en jour, comme le wagon bringuebalant d'une rame de métro lancée à toute allure. Je n'arrivais pas à me souvenir d'un temps où le monde allait moins vite, et où j'en faisais partie.

Des crissements de pneus m'ont tiré de ma rêverie. Le hurlement d'une femme m'a filé la chair de poule. J'ai couru au coin de la rue.

- Appelez une ambulance ! a-t-elle crié. Vite ! Pour l'amour de Dieu, dépêchez-vous !

L'ambulance pouvait bien prendre son temps.

Je me suis agenouillée près du corps sans vie du sans-abri. Ses mains étaient définitivement immobiles. J'ai essuyé avec mon pouce le filet de sang qui coulait de sa lèvre. Un bruit de gargouillis est sorti de sa bouche, du sang a jailli de ses lèvres et a coulé le long de sa joue. Une mare de sang s'étendait sous sa tête.

J'ai senti une matraque contre mon épaule.

- Sur le trottoir, mon gars, a dit le flic en me poussant.

Sa voiture était arrêtée en plein milieu de la 7^e^ avenue. L'homme du kiosque à journaux est venu regarder le corps.

- Qu'est-ce qu'il porte ? Une jupe ? a-t-il demandé.

- Aucune idée, a dit le flic en haussant les épaules.

La femme sanglotait :

- Ils l'ont heurté délibérément, monsieur l'agent. Ils étaient quatre : deux hommes et deux femmes. Le feu était rouge. Ils ont appuyé sur l'accélérateur et l'ont écrasé. Ils étaient en train de rire.

Les mots déferlaient, ponctués de sanglots.

Elle s'est laissée tomber à genoux et a pleuré.

- Oh mon Dieu !

Elle pleurait de plus en plus fort.

- Oh mon Dieu !

Un homme plus âgé a posé sa sacoche et s'est approché d'elle. Il a demandé :

- Est-ce que ça va ?

- Oh mon dieu !

La voix de la femme s’est perchée dans les aigus.
- Madame, êtes-vous blessée ?
L’homme avait l’air affolé.
- Est-ce que ça va ?
Elle a secoué la tête et s’est balancée d’avant en arrière sur ses genoux.
- Oh mon dieu, répétait-elle, ils étaient en train de rire.
Il lui a tapoté l’épaule et lui a dit d’un ton apaisant :
- Calmez-vous Madame. Ce n’était qu’un clochard.

***

C’était l’une de ces étouffantes nuits d’été new-yorkaises, où le thermomètre affiche quarante foutus degrés. Je me suis déshabillé pour enfiler un pantalon de jogging léger et un t-shirt, et je me suis dirigé vers la salle de sport.

Je n’avais pas l’habitude d’y aller en soirée. Je détestais le troupeau de ceux qui venaient après le boulot et qui faisaient la queue pour les haltères. Mais ce soir-là, j’avais eu une bonne intuition. Les habitants de la ville, épuisés par la chaleur intense, s’orientaient vers les endroits les plus frais. J’avais presque la salle pour moi tout seul. J’ai fait travailler mes muscles jusqu’à ce que je me sente comme une bobine d’acier, et j’ai poussé un gémissement quand le coach a annoncé qu’il était 23h00 -- l’heure de la fermeture.

Bondissant comme une panthère sur le chemin du retour, je n’aurais pas pu me sentir mieux. Alors que je tournais de l’avenue A vers la 4^e^ rue, j’ai vu des lumières rouges scintillantes se refléter sur les immeubles et la foule. Tout le voisinage regardait dans la même direction, cloué sur place. J’ai marché un peu plus lentement. La rue était grasse et brillante. Il n’avait pas plu depuis des semaines. J’ai marché encore plus lentement.

J’ai entendu le feu avant de le voir. Les flammes de l’enfer rugissaient par les fenêtres de mon immeuble et s’élevaient droit vers le ciel. Les étincelles jaillissaient comme une éruption volcanique et se répandaient sur les toits avoisinants. Mes rideaux de coton jaune volaient à travers les fenêtres cassées, comme si une tempête faisait rage dans mon appartement. Une légère marque de brulé est apparue sur chaque rideau, et pouf, ils ont disparu, comme de la barbe-à-papa qui fondrait sous la langue.

L’alliance que Theresa m’avait offerte ! Un instant, je me suis dit de manière irrationnelle que je pourrais retrouver la flaque de métal refroidie et la faire refondre. J’ai imaginé le *boum* du chaton en céramique de Milli. Je me suis représenté l’eau dans le vase ambré sur le rebord de la fenêtre de la cuisine, bouillant furieusement dans la fournaise. J’ai vu une petite flamme lécher la tige de chacun des narcisses du vase jusqu’à ce qu’ils se recroquevillent avant d’exploser dans des jaunes et des orange plus vifs que jamais. J’ai visualisé le petit livre de W.E.B Du Bois que Edwin m’avait donné, en train de se consumer jusqu’à la page sur laquelle elle avait écrit.

Le propriétaire n’aurait-il pas pu nous prévenir qu’il allait cramer l’immeuble ? Tout le monde savait qu’il avait du mal à le vendre. La plupart des immeubles de la zone avaient brulé pendant la décennie de gentrification[7]. Pourquoi ne pas avoir glissé un mot ce matin sous nos portes de cuisine pour nous prévenir d’emmener avec nous les choses auxquelles on tenait le plus ? Il était pourtant capable de nous notifier sur-le-champ chaque augmentation de loyer.

Mon portefeuille ! Je l’avais laissé à la maison en partant pour la salle de sport. Le reste de ma paye était dedans. Plus important encore, la seule photo que j’avais de Theresa y était aussi. J’avais tout perdu. Tout, excepté la veste en cuir de Rocco. Je l’avais déposée au pressing pour faire réparer une fermeture éclair.

- Abuela ! Abuela !

Une femme s’est échappée des bras de ses proches et s’est frayée un chemin à travers la foule jusqu’à l’immeuble en feu. Des amis l’ont maitrisée. Elle luttait pour se libérer.

- Qu’est-ce qu’elle dit ? ai-je demandé au chef des pompiers.

Il a levé les yeux vers le dernier étage.

- Sa grand-mère.

J’ai frissonné. Voulait-il parler de la vieille femme qui ne pouvait jamais sortir de chez elle parce qu’elle vivait au sixième étage ? De temps en temps, elle me demandait en espagnol de lui ramener du pain, du café, du lait ou du sucre, en me montrant les emballages quand je ne comprenais pas.

- Mrs Rodriguez ? ai-je demandé, incrédule.

Le chef a hoché la tête. La jeune femme s’est arrêtée de crier quand elle m’a entendu prononcer le nom de sa grand-mère. Dans ce moment hors du

temps, nos yeux et nos existences se sont liées. Elle a commencé à sangloter de manière incontrôlable. Ses amis l'ont tirée en arrière.

Je me suis tourné, j'ai regardé les flammes balayer chaque étage et je me suis demandé : *Où sont passées mes larmes ? Pourquoi suis-je incapable de pleurer alors que j'en ai besoin ?* Pourtant, je savais que plus tard, le parfum des lilas ou le ronronnement grave d'un violoncelle déclencheraient mes larmes sans prévenir.

Finalement, le ciel noir s'est éclairci par-dessus l'East River. Je me suis assis sur le bord du trottoir, dos à l'immeuble qui se consumait. Une fine brume me tombait dessus : elle sortait d'un minuscule trou dans la lance à incendie qui continuait à balancer de l'eau dans nos appartements. J'étais assise, sans bouger, ne sachant pas vraiment où aller à partir de là.

***

Je recommençais à zéro. Je me suis installée sur un banc à Washington Square Park et j'ai fait l'inventaire de mes possessions : un jogging, un t-shirt et vingt dollars en poche. Tout le reste était caché dans mon appartement. C'était reparti pour les doubles journées de travail et les nuits dans les cinémas de la 42^e^ rue le weekend. Je n'avais pas d'énergie mais je n'avais pas le choix.

Mon cerveau n'arrivait pas complètement à accepter cette perte. Pour un dollar, j'ai acheté un hot-dog et un soda, et j'ai marché dans le parc en mangeant pour me distraire. J'ai été attiré par un groupe de gens qui regardait un jeune homme. Il portait un haut de forme et une queue de pie, et jonglait avec des torches enflammées. C'était le côté cinglé de la vie dans cette ville que j'aimais malgré moi, même si c'était atrocement dur de survivre ici.

- Qui pourrait bien vouloir devenir jongleur ? Je veux dire, quel est l'intérêt ?

La femme à côté de moi posait la question à son compagnon. Ils ont tous les deux secoué la tête avant de s'éloigner.

La joie que j'avais éprouvée en regardant ce jongleur a quitté mon visage. Juste avant qu'elle ne parle, je songeais au fait que ça devait être vraiment merveilleux de développer un talent qu'on pouvait pratiquer seul, juste pour le plaisir de s'épater soi-même.

L’homme à ma droite m’a regardé dans les yeux en inclinant la tête. Son regard m’a mis mal à l’aise. Je voulais m’éloigner de lui. C’était comme s’il était capable de voir toute la gamme d’émotions qui me traversaient. Mais, je ne sais pas comment, il m’a donné envie de le regarder plus attentivement. J’ai vu un homme doux, dont les sentiments, chez lui aussi, se répercutaient sur le visage. C’était comme si on avait une discussion sans mots, pleine d’émotions.

Il a redressé les sourcils, comme une question. J’ai haussé les épaules.

- Des cyniques, j’ai dit en souriant.

Il a secoué la tête et a commencé à exécuter de gracieux mouvements avec les mains : il était sourd. Il a lu sur mon visage que je comprenais. J’ai souri. Il a souri. Puis je me suis sentie coincée. J’ai regardé mes mains pendre le long de mon corps, incapables de s’exprimer. Une fois encore j’étais dépourvu de mots, rêvant d’un langage qui passerait directement d’un cœur à l’autre.

J’ai relevé les paumes et hoché les épaules d’impuissance. Il a dressé un index. Un ? Non. Il disait : attends.

Il a examiné le sol autour de lui et a désigné quelque chose derrière un arbre, hochant la tête avec un sourire. Puis avec trois de ses doigts, il a ramassé un objet imaginaire. Qu’est ce que c’était ? C’était rond. Je pouvais le dire à sa façon de soulever ça avec deux mains pour l’amener vers son visage. Tenant toujours l’objet avec trois doigts, il l’a reculé comme s’il était en train de… jouer au bowling ! Une boule de bowling.

J’ai hoché la tête avec enthousiasme. Il a trouvé une seconde boule sur une branche au-dessus de ma tête. Celle-ci, il l’a placée délicatement sur son pied droit. Il a cherché une troisième des yeux et l’a trouvée. Avec une boule de bowling dans la main droite et une autre en équilibre sur le pied, il s’est délicatement courbé pour hisser la troisième avec sa main libre. Il a chancelé. Allait-il réussir à empêcher la boule de tomber de son pied ? Il a réussi !

J’ai retenu mon souffle quand il a commencé à jongler. Je pouvais voir le poids des boules de bowling et la force nécessaire pour les envoyer toujours plus haut. Son habileté s’accroissait : les boules passaient sous une jambe, derrière son dos et par-dessus ses épaules. Les trois boules ont bondi dans les airs -- et ne sont pas retombées. Il a marqué une pause et a regardé le ciel, se grattant la tête avec perplexité. Soudain, il s’est élancé en avant et en a rattrapée une avec la main gauche, puis il a titubé vers la droite pour en

saisir une autre. La troisième a atterri sur le bout de son pied. En feignant de souffrir le martyre, il a sautillé jusque derrière l'arbre. Caché derrière, il a regardé dans ma direction et m'a fait un clin d'œil.

Ça a été un tel soulagement de rire, non pas en dépit de mon chagrin mais à travers lui. On a ri ensemble. D'un rire profond, venu du ventre. Le genre qui te fait monter les larmes aux yeux. Le genre qui décharge des émotions aussi épaisses que de la boue.

Deux hommes se sont approchés de part et d'autre de lui. Il leur a souri et leurs bras se sont animés dans un tourbillon de mots. Il leur a signalé ma présence et nous nous sommes tous serrés la main.

Avant de se détourner pour partir, il a tendu sa main très lentement pour toucher une larme sur ma joue. Il l'a ramenée vers son propre œil. Puis il s'est éloigné.

Notes

[1] Les* Women's Studies* sont nées suite aux mouvements de libération des femmes des années 1970. Il s'agit d'études interdisciplinaires qui analysent la société à partir d'une perspective féministe.

[2] Le* merengue* est un genre musical et une danse originaire de République Dominicaine. La* charanga* désigne des ensembles de musique traditionnelle cubaine. Le *guaguancó *est une forme de rumba, musique populaire cubaine.

[3] Le* Canon en ré majeur sur une basse obstinée* de Johann Pachelbel fait partie d'une pièce de musique de chambre baroque, écrite vers 1700 pour un effectif de trois violons et une basse continue.

[4] *Local 6* est une section new-yorkaise de l'*International Typographical Union*, responsable en 1963 d'une grève de 113 jours des journaux new-yorkais.

[5] *The International Ladies Garment Workers' Union *a été l'un des premiers syndicats états-uniens composés majoritairement de femmes (notamment immigrées) travaillant dans l'industrie textile. Ce syndicat a mené plusieurs grèves importantes, avec des revendications portant sur les conditions de travail des femmes.

[6]

Le *Stonewall Inn *est un symbole de la naissance des mouvements de libération gay et trans’ (voir note détaillée au chapitre 12).

[7] Sorte d’« embourgeoisement urbain » à l’œuvre depuis des décennies dans de nombreuses grandes villes, on parle de *gentrification* quand des personnes de classes sociales aisées commencent à s’installer en nombre dans un quartier populaire de centre-ville. Cela a pour effet d’augmenter les prix (loyers, commerces de proximité) et donc de pousser les plus pauvres à quitter le quartier, modifiant à terme sa population. Dans les années 1970-1980, la ville de New York fait de grosses économies sur les quartiers les plus pauvres en espérant le départ des habitant·e·s : absence de rénovations, arrêt du ramassage des ordures, etc., ainsi que fermeture de nombreuses casernes de pompiers. En 1976 un décret modifiant le système de prime d’assurance fait exploser le nombre d’incendies volontaires, puisqu’il devient plus rentable pour les propriétaires de bruler leurs immeubles pour toucher l’assurance que de les rénover. Certains incendies sont également causés par des locataires, espérant ainsi être prioritaires en termes de relogement et réussir à quitter des quartiers devenus insalubres. Une bonne partie des immeubles du Bronx a notamment été détruite à cette époque par abandon ou incendie.

Chapitre 22

Chapitre 22

L’incendie ne me laissait plus aucun choix. Comment aurais-je pu baisser les bras ? Capituler était incroyablement plus dangereux que lutter pour survivre.

Les imprimeries n’embauchaient pas avant le début de l’automne, mais je me suis débrouillé pour grappiller du travail par-ci par-là.

Avant septembre, j’avais signé un bail pour un appartement juste au-dessus de Canal Street[1]. C’était un deux-pièces en enfilade, assez grand mais crasseux. Au moment où j’ai emménagé, je n’ai pas eu l’énergie de le nettoyer. Je me suis dit que je le ferais petit à petit. J’ai acheté un matelas gonflable, une couverture et un oreiller. C’était tout ce dont j’avais vraiment besoin dans un appartement. C’était juste un endroit sûr où dormir, rien de plus.

La première nuit, je me suis faufilée vers l’escalier de secours. J’ai pu distinguer quelques arbres verts, le long d’une minuscule bande de terre que les gens d’ici appellent un parc. Les bouchons en direction du pont de Brooklyn avaient diminué. Les notes des mariachis[2] la musique mandarine se mêlaient dans la nuit. Trois petites filles étaient assises sur un escalier de secours de l’autre côté de la rue. Elles se peignaient mutuellement les cheveux en chantant des mélodies pop de Hong Kong. Dans un appartement en dessous, un homme et une femme se disputaient âprement. Je me suis crispé en entendant un bruit de fracas. Le silence qui a suivi était encore plus sinistre. Depuis la fenêtre ouverte du salon de ma voisine de palier, je percevais le bourdonnement régulier d’une machine à coudre.

La faible lueur de la ville adoucissait l’obscurité de la nuit. S’il y avait encore des étoiles dans le ciel, elles m’étaient invisibles.

***

J’ai croisé ma voisine de palier un mois plus tard. Alors que j’étais en train de refermer la porte de mon appartement, elle a ouvert la sienne. J’ai dit bonjour avant même de relever les yeux. Elle n’a pas répondu.

J’ai sursauté en la voyant. De méchantes contusions marquaient la moitié de son visage, comme un arc-en ciel : jaune, rouge et bleu. Ses cheveux étaient outrageusement carmin. Je voyais bien que pour elle, ça n’avait pas été sans difficulté d’être une femme. Ce n’était pas simplement sa pomme d’Adam proéminente ou ses larges mains osseuses. C’était sa manière de baisser les yeux et de s’enfuir précipitamment alors que je lui adressais la parole.

Chaque jour, j’en croisais d’autres comme moi dans cette métropole. On était assez pour fonder notre propre ville. Mais craignant d’attirer l’attention sur nous, notre reconnaissance mutuelle se limitait à un regard furtif. Certes, être seul en public était pénible. Mais être deux, c’était devenir les bêtes d’une foire sans pitié. On n’avait aucun espace à nous pour nous retrouver et partager, pour nous immerger dans les codes et langages qui étaient les nôtres.

Mais à présent, j’avais une voisine qui était différente, comme moi. Ma curiosité pour les sons et les odeurs qui émanaient de son appartement a grandi au fil des semaines. Elle cousait sans relâche. Elle adorait Miles Davis[3]. Et à chaque fois qu’elle ouvrait son four, les arômes les plus alléchants emplissaient la cage d’escalier.

Un samedi après-midi, je l’ai trouvée en train de batailler pour ouvrir la porte de l’immeuble, encombrée de deux énormes sacs de courses. J’ai sorti ma clé.

- Attends, laisse-moi faire.

Elle n’a pas dit merci. Elle s’est dépêchée de monter les escaliers devant moi.

- Est-ce que je peux t’aider à porter tout ça ? ai-je proposé.

- J’ai l’air si faible que ça, selon toi ? a-t-elle demandé.

Je me suis arrêté net dans les escaliers.

- Non. De là où je viens, c’est une simple marque de respect, c’est tout.

Elle a continué à monter les escaliers.

- Eh bien, de là où moi je viens, a-t-elle dit d’une voix plus forte, les hommes ne font pas de cadeaux aux femmes qui prétendent être sans défense.

Quand j’ai entendu la porte de son appartement se refermer, j’ai donné un coup de pied de colère et de frustration dans l’escalier.

J’ai passé la journée assise dans mon appartement à répéter la scène où je me présenterais à elle. Je suis resté un moment devant sa porte à écouter

les sons de la Motown[4] qui sortaient à plein volume de sa chaine hi-fi. Puis, j'ai fini par trouver le courage de frapper. Quelqu'un a baissé le son alors qu'elle entrouvrait la porte. J'ai levé la main pour l'arrêter avant qu'elle ne commence à parler.

- Désolé de te déranger, ai-je dit. Je ne t'ai pas fait très bonne impression tout à l'heure. Je sais que tu penses que je suis un homme, mais ce n'est pas le cas. Je suis une femme.

Elle a soupiré et a décroché la chaine de la porte.

- Écoute, a-t-elle dit en ouvrant un peu plus grand sa porte, la dernière chose dont j'ai besoin, c'est bien d'une crise d'identité de genre sur mon palier. Ici, c'est chez moi, et j'ai des invitées. Alors s'il te plait, je n'ai vraiment pas envie d'être dérangée.

La voix d'une drag queen a résonné à l'intérieur de son appartement.

- Qui c'est, Ruth ? Oh, il est mignon ! Laisse-le entrer.

- Tanya, s'il te plait !

Ruth a fait taire la drag queen d'un regard assassin. Je voyais que quelqu'un d'autre me lorgnait depuis le salon.

Ruth était visiblement agacée de voir la curiosité avec laquelle ses amies et moi nous nous examinions du regard.

- Je ne voudrais pas être malpolie, m'a-t-elle dit, mais je vais être très claire : je suis ici chez moi. Je ne veux pas être dérangée.

J'ai posé la main sur l'encadrement de sa porte.

- Mais j'ai besoin de te parler, ai-je continué.

Elle a regardé ma main d'un air menaçant. Je l'ai retirée.

- Eh bien, pas moi. Excuse-moi.

Elle a fermé la porte.

Je n'avais pas d'autre choix que de me tenir à distance de Ruth, comme elle le voulait.

***

Je grelottais dans ma couverture, sur l'escalier de secours. Je n'avais pas envie que cette journée s'achève. Le thermomètre affichait 24°C, une température inhabituelle en cette fin d'octobre. La petite brise frisquette du soir sentait encore le frais, du moins autant que c'est possible à Manhattan.

Ruth a sorti la tête par la fenêtre de son salon.

- Oh ! s’est-elle exclamée, surprise. Je ne savais pas que tu étais là. Je vais fermer la fenêtre, il fait froid.

J’ai soupiré et j’ai regardé le ciel. Elle a continué, d’une voix plus douce :

- Quelle belle nuit, n’est-ce pas ?

Les nuances de genre dans sa voix étaient complexes, comme dans la mienne.

J’ai souri.

- C’est une lune des moissons qui brille là-haut ce soir[5].

Ruth a ri.

- Qu’est-ce qu’un petit gars de la ville comme toi y connait aux moissons ?

Ses mots et le ton de sa voix m’ont énervé. J’en avais plus qu’assez d’être « l’autre » de tout le monde. Mais une partie de moi avait éperdument besoin de l’amitié de Ruth. J’ai donc pris un instant pour lui répondre, sans colère.

- Je sais ce que ça fait d’être debout au milieu d’un champ, par une nuit noire, sous un milliard d’étoiles, quand seuls les criquets et les cigales troublent le silence.

Ruth a hoché la tête en regardant fixement la lune. J’ai appuyé la mienne contre les briques.

- Et je sais à quoi ressemble une rivière qui bouillonne d’écume dans sa course vers les chutes. Je connais les tons verts et translucides de l’horizon derrière lequel elle s’élance, semblables à ceux d’une bouteille en verre rejetée par les vagues.

Je lui ai souri.

- Et je sais que tes cheveux sont aussi rouges que les sumacs[6] sauvages au début de l’automne.

Ruth m’a regardé avec de grands yeux.

- C’est beau ce que tu dis. Tu es du nord de l’État. Je l’entends à ton accent. Moi aussi.

- Je sais.

L’attitude de Ruth envers moi avait changé du tout au tout. Elle semblait prête à m’entrouvrir sa porte. C’est à ce moment précis que je me suis rendu compte que j’étais encore blessée et furieuse qu’elle m’ait rejetée plus tôt.

- Bonne nuit, lui ai-je lancé avant qu’elle ne puisse rouvrir la bouche.

Et je suis remonté dans mon salon.

J’ai posé la tête contre l’encadrement de la fenêtre et j’ai regardé la lune poursuivre son ascension au-dessus de Manhattan. Je n’aurais jamais pu deviner que Ruth faisait de même à quelques mètres de moi, si je n’avais entendu le craquement d’une allumette et senti la fumée de sa cigarette.

Je ne l’ai pas revue pendant deux ou trois mois. Elle était sûrement partie quelques semaines en vacances car je n’entendais plus sa musique ni sa machine à coudre, et l’odeur de pissotière revenait dans la cage d’escalier.

J’en ai eu assez de dormir sur un matelas gonflable alors j’ai acheté un lit à l’armée du salut. Je me suis également payé une chaine d’occasion qui lisait les cassettes et les disques, et qui était assez déglinguée pour que je ne sois pas affecté si on venait à me la voler.

Un samedi après-midi, après des semaines entières à enchainer les heures supplémentaires, je me suis réveillée tardivement. Mon appartement était si crasseux qu’il me dégoutait. La lumière du jour avait déjà pris une teinte grise quand je me suis enfin emmitouflé pour sortir acheter des produits d’entretien.

Ruth et moi, on a ouvert nos portes au même moment. On a détourné le regard, embarrassées. Je suis restée en retrait pour la laisser passer.

- J’espère que tu ne trouveras pas ça déplacé, m’a-t-elle lancé sur le palier, mais comment s’appelle la musique que tu écoutais hier ? Est-ce que tu t’en souviens ?

- Pourquoi ? lui ai-je demandé du haut de l’escalier. Est-ce que c’est une manière de me dire que c’était trop fort ?

Il y a eu un long silence.

- Non, a-t-elle répondu. Ça m’a plu, c’est tout. Est-ce que ma question te gêne ?

- Si ça ressemblait à de la musique africaine, c’était King Sunny Adé.[7]

- Merci, a-t-elle répondu d’un ton sec.

J’ai entendu la porte de l’immeuble se refermer.

À présent, je savais qu’elle écoutait ma musique tout comme j’écoutais la sienne. Je me suis alors mis à passer des cassettes pour nous deux, en me demandant lesquelles elle préférait. Je m’imaginais que nos vies étaient liées malgré les murs fins et les portes fermées qui nous séparaient physiquement. C’est là que j’ai pris la mesure de mon sentiment de solitude.

Le matin de l’équinoxe de printemps, à l’aube, j’ai monté les escaliers avec lassitude malgré mon impatience de prendre une douche chaude et de

plonger dans un long sommeil. Mais l'arôme puissant de la rhubarbe qui mijotait m'a fait gravir les marches quatre à quatre. L'odeur irrésistible venait de la cuisine de Ruth. J'étais encore une enfant la dernière fois que j'avais senti de la rhubarbe sur le feu. J'ai appuyé la tête contre sa porte. La douce odeur me mettait l'eau à la bouche et éveillait douloureusement mes papilles.

À l'instant où j'ai sorti mes clés, Ruth a ouvert sa porte.

- Pardon, ai-je dit. Je te promets que je ne suis pas en train de t'espionner. Ça fait juste très longtemps que je n'ai pas senti l'odeur de la rhubarbe qui mijote. Ça me rappelle de vieux souvenirs.

Ruth a hoché la tête.

- Je suis en train de faire des tartes. Tu veux un café ?

J'ai hésité. On se tenait raides, l'une en face de l'autre. Mais j'en avais assez qu'on soit autant sur la défensive, si méfiantes l'une envers l'autre. Je lui ai adressé un sourire.

- D'accord, merci. Oh, ça sent tellement bon, ai-je marmonné en entrant dans sa cuisine.

Ruth a souri.

- Eh bien, je t'aurais bien donné une petite tarte pour chez toi, mais c'est pour des amis qui sont à l'hôpital.

J'ai hoché la tête.

- Quand j'étais petite, je mangeais ça comme ça, dans un bol avec du sucre roux.

Ruth a remué la marmite.

- Je suis sure qu'il y en a bien assez pour ça.

Elle a arrêté de s'affairer et elle a enfoui ses mains dans les poches de son tablier à fleurs démodé.

J'ai pointé du doigt l'une des petites aquarelles accrochées au mur de la cuisine.

- Je reconnais les carottes sauvages, mais pas ces fleurs violettes, qu'est-ce que c'est ? ai-je demandé.

- Des asters, a-t-elle répondu. Et ça, ce sont des solidages.

D'habitude, je n'aimais pas les tableaux fleuris. Mais en voyant ceux-là, je me suis souvenu de ce à quoi ressemblent les fleurs.

- Elles sont très belles, ai-je dit.

- Merci.

- C'est toi qui les as peintes ? lui ai-je demandé.

Elle a hoché la tête.

- C’est beau, ai-je commenté, en désignant un mouchoir encadré, brodé de pensées aux couleurs vives. J’ai toujours adoré les pensées, mais en même temps, elles m’ont aussi toujours dérangée, parce que c’est comme ça que les gosses m’appelaient quand j’étais petite[8].

Ruth m’a regardé droit dans les yeux, puis elle est retournée à ses fourneaux.

- C’est presque prêt, a-t-elle dit. Assieds-toi. Tu veux un déca pour pouvoir dormir ? Tu travailles de nuit, n’est-ce pas ?

J’ai hoché la tête en souriant. Comme moi, elle s’était tout de même un peu intéressée à sa voisine.

- Du café normal, ce sera parfait. J’essaie de rester éveillé pour faire le ménage les weekends, mais les couches de crasse se succèdent sans fin.

L’intérieur immaculé de Ruth était une source d’inspiration.

- T’es d’où ? m’a-t-elle demandé.

- De Buffalo.

Elle a souri.

- On est voisines. Tu sais où se trouve le Lac Canandaigua ?

J’ai approuvé de la tête. Il se trouvait à deux heures de route de Buffalo.

- Je suis de Vine Valley, a-t-elle ajouté.

J’ai froncé les sourcils.

- Jamais entendu parler. C’est dans la campagne, une région agricole ?

Ruth a hoché la tête.

- Oh, oui. Dans les vignes.

Alors qu’elle versait le café, j’ai senti l’odeur de cannelle qui s’en échappait.

- Buffalo me manque, ai-je soupiré. Enfin, l’ancienne Buffalo, en tout cas. C’était vraiment une ville ouvrière quand j’étais enfant. Je n’aurais jamais imaginé que les usines fermeraient et que les gens des banlieues pavillonnaires viendraient racheter nos maisons pour une bouchée de pain.

Ruth a hoché la tête en remuant son café.

- Je sais bien. J’ai vu la vie changer à la campagne aussi. Quand les grandes exploitations viticoles ont pris le contrôle des plaines, les petites exploitations familiales sur les collines ont eu du mal à survivre. L’appel des villes a fait miroiter aux gens travail et consommation.

J’ai souri.

- Moi qui ai toujours cru que la vie à la campagne ne changeait pas trop !

Ruth a ri doucement.

- C’est ce que croient les citadins…

- Je sais ce que ça fait de grandir à Buffalo. Mais ça a dû être dur de grandir dans un endroit si petit.

Je me suis demandé si je n’avais pas pris un ton trop intime.

Ruth a soupiré et s’est adossée sur sa chaise.

- Je ne sais pas si c’était dur. Tout ce que je sais, c’est que ce n’était pas facile. Je serais étonnée qu’il y ait plus de deux-cents habitantes dans toute la vallée. Mais d’une certaine manière, je crois que c’est grâce à ça que j’ai survécu. On n’avait aucune aide extérieure pour les vignes, on devait tous se serrer les coudes. Du coup, les anciens liens forgés par l’entraide n’ont pas été complètement brisés. J’avais ma place, là-bas. Mais si je n’étais pas partie, je n’aurais jamais découvert Miles Davis, et mes cheveux seraient peut-être restés bruns comme la terre pour toujours.

Ruth s’est levée et a étalé de la rhubarbe ramollie dans un plat, à la cuillère. Puis elle l’a saupoudrée de sucre roux. J’en ai enfourné une cuillerée dans ma bouche et j’ai soupiré.

- J’avais oublié ce que c’était, le gout.

Elle a froncé les sourcils.

- Qu’est-ce que tu veux dire par là ?

- Eh bien, je mange juste par faim. Du fast food, des plats à emporter. Pour moi, ça n’a pas vraiment de gout. Mais ça, c’est si bon que ça me donne envie de pleurer.

Ruth a hoché la tête sans sourire.

- Je cuisine pour le plaisir. J’aime autant préparer les plats que les manger.

J’ai haussé les épaules.

- Je ne suis pas vraiment assez bien installée pour pouvoir cuisiner.

Elle s’est penchée en avant.

- J’ai une question très indiscrète. Tu n’es pas obligé de répondre, mais pourquoi tu n’as pas de rideaux ?

- Eh bien, mon appartement, c’est juste un endroit pour dormir.

Ruth a secoué la tête.

- Je trouve ça étrange. Moi j’habite vraiment ici.

- C’est différent avec le travail de nuit.

Je me cherchais des excuses.

- Quand je rentre, je m’écroule de sommeil. Et l’été dernier, j’ai tout perdu dans un incendie. Je m’étais vraiment donné du mal pour aménager cet endroit et en faire un foyer. Je ne veux plus me donner cette peine.

Ruth a fait la moue.

- Tu veux dire que si rien ne compte à tes yeux, alors ça veut dire que tu n’as rien à perdre ?

J’ai hoché la tête.

- Oui, voilà, quelque chose comme ça…

Ruth m’a regardé d’un air mélancolique.

- Alors je crois qu’on t’a effectivement déjà tout pris. Tu n’as plus rien à perdre, non ?

Je ne savais pas pourquoi elle avait enfin décidé de m’inviter chez elle, mais tout à coup, je me suis senti mis à nu et vulnérable.

J’ai donc pris une dernière gorgée de café, une dernière bouchée acide de rhubarbe, et je me suis levée pour partir.

- Merci, lui ai-je dit. C’était un vrai plaisir.

Ruth m’a raccompagné à la porte.

- Je vais au marché des producteurs à Union Square aujourd’hui. Je te rapporte quelque chose ?

J’ai secoué la tête en ouvrant la porte de chez moi.

- Non, merci.

Une fois rentrée, j’ai ouvert en grand les fenêtres et j’ai commencé à nettoyer, pris d’une soudaine frénésie de ménage.

Quelques heures plus tard, je récurais la crasse sous mon évier, la musique à plein volume. On a frappé à la porte, j’ai sursauté et je me suis cognée le crâne contre la tuyauterie.

Je me suis frotté rageusement la tête en ouvrant la porte. Ruth m’a tendu une brassée de glaïeuls orange.

- J’ai pensé qu’ils te plairaient. Je t’ai entendue faire le ménage et je me suis dit que ça aiderait peut-être à égayer la pièce après tout ce dur labeur.

J’ai ouvert un peu plus la porte d’entrée.

- Merci. Je crois que je n’ai rien pour les mettre.

Ruth est revenue quelques instants plus tard avec un vase en verre taillé. Elle n’a pas pu dissimuler son horreur à la vue de mon appartement vide. J’ai changé de pied d’appui, mal à l’aise.

- Je n’ai pas eu le temps d’acheter des meubles ni rien.

J’ai mis les fleurs dans le vase et je les ai disposées au milieu du salon vide.

- Elles sont très jolies, Ruth. J’ai déjà offert des fleurs à des femmes, mais aucune femme ne m’en a jamais offert. C’est un beau geste.

Ruth a rougi.

- Les gens ont besoin de fleurs dans la vie.

Elle s’est retournée pour partir, puis s’est arrêtée.

- Tu sais, je ne sais même pas comment tu t’appelles.

- Jess.

Elle a souri.

- J’avais un oncle qui s’appelait Jesse. C’est le diminutif de Jesse ?

J’ai secoué la tête.

- Juste Jess.

- Je te laisse à ton ménage, Jess.

J’ai fait oui de la tête.

- Merci pour les fleurs.

Une fois qu’elle était partie, je me suis remise à frotter. Plusieurs heures plus tard, je me suis assise épuisée sur le sol du salon, à côté des fleurs. Ruth avait peut-être raison : avoir peur de perdre tout ce à quoi j’avais déjà tenu, ça voulait dire que j’avais déjà tout perdu. J’ai de nouveau entendu frapper à la porte, pour la deuxième fois de la journée. C’était Ruth. Elle m’a tendu un ballot de mousseline écrue.

- Ce sont les anciens rideaux de mon salon. Nos fenêtres sont de la même taille, alors je me suis dit que j’allais te les offrir. À toi de voir.

Je suis restée plantée là, à regarder Ruth et son cadeau qu’elle tenait dans ses grandes mains, et je leur ai dit oui à toutes les deux.

Une semaine plus tard, je lui ai rapporté son vase rempli d’iris. Son sourire a été ma récompense.

- Est-ce que tu as un vase ? m’a-t-elle demandé.

J’ai secoué la tête.

- Entre. Tiens, tu aimes ?

Elle m’a tendu un vase en verre bleu cobalt.

- Oh ! Cette couleur est si intense qu’elle m’aspire tout entier, ai-je soupiré. Je peux presque en sentir le gout.

Ruth m’a effleuré la joue du bout des doigts.

- Tu as faim, Jess. Tes sens sont affamés.

J’ai plongé mes yeux dans la profondeur de ce bleu.

- Si je te faisais à manger ce soir, qu'aimerais-tu manger ? Du poisson ?

J'ai ri.

- Ça se mange ça, le poisson ?

Ruth a secoué la tête.

- Oh non, ne me dis pas que tu es un mec du genre steak-frites ?

J'ai baissé les yeux.

- Je ne suis pas un mec, Ruth.

Elle a hoché la tête.

- Eh bien, disons que le sens de ce mot est un peu détourné quand il sort de ma bouche, hein ? Très bien, je vais te faire de la viande rouge. Mais je te préviens, je compte bien diversifier un peu tes gouts.

Quelle merveilleuse proposition ! Mais pourquoi était-elle si gentille avec moi tout à coup ?

Cet après-midi-là, je suis parti m'acheter un nouveau chino et une chemise. Je me suis arrêté au marché des producteurs pour acheter de la gelée de Dentelle-de-la-Reine-Anne[9], juste parce que j'en adorais le nom. J'ai déniché d'énormes myrtilles chez Balducci et une cassette de Miles Davis chez Tower Records qui, j'en étais sûr, manquait à sa collection.

Ruth a ri de plaisir face à cette petite avalanche de cadeaux.

- On mangera ces myrtilles en dessert. Et je crois que j'ajouterai une cuillerée de cette gelée à notre thé. Mais comment as-tu deviné que je voulais la cassette de ce concert ?

J'ai souri timidement.

- Je suis ta voisine.

Ruth a ri.

- Aucun doute là-dessus ! Assieds-toi.

Sa cuisine était un méli-mélo de senteurs. Elle a posé une énorme salade devant moi. Le bol était rempli de haricots d'une variété qui m'était inconnue, et parsemé de fleurs jaunes-orangées. Mes yeux se sont emplis de larmes.

- Ruth, il y a des fleurs dans ma salade.

Elle a souri.

- Ce sont des capucines. Elles sont belles, n'est-ce pas ?

- Je peux les manger ?

Elle a hoché la tête. J'ai secoué la mienne.

- Je déteste l'idée de manger ça. C'est comme détruire une œuvre d'art.

Ruth s'est assise à côté de moi.

- Ça montre bien à quel point tu as été affamé jusqu'ici. Je crois que tu as peur que ce soit la dernière belle chose qui t'arrive, alors tu veux t'y accrocher.

- Comment as-tu deviné ?

Ruth a souri.

- Je suis ta voisine. Cette salade est merveilleuse, Jess. Je l'ai faite exprès pour toi. Mais la suivante sera succulente, elle aussi.

J'ai rougi et j'ai reposé ma fourchette.

- Tu vois, ces moments où tu as des fourmis dans les jambes et que ça fait mal quand la circulation revient ? Je ne sais pas si je veux espérer. Je ne veux pas être de nouveau déçue.

Ruth m'a tapoté le bras.

- Nous deux, on sait déjà tout ce qu'il y a à savoir sur la déception. Alors pas besoin de l'anticiper.

Elle s'est levée et elle a mis la cassette que je lui avais apportée.

Alors que je mangeais ma salade, des larmes ont coulé le long de mes joues sans raison apparente. Ruth a souri.

- C'est du vinaigre balsamique. C'est délicieux, n'est-ce pas ?

Comment pouvais-je expliquer que le gout des capucines et du vinaigre balsamique sur ma langue me fasse pleurer ?

- Désolée, ai-je dit en séchant mes larmes. C'est précisément pour ça que tu ne voulais pas me laisser rentrer chez toi, pas vrai ? Pourquoi tu es si gentille avec moi maintenant ?

Ruth a reposé sa fourchette et a posé sa main sur la mienne.

- Je suis désolée d'avoir été si froide. Je t'avais mal jugé. J'ai cru que tu étais effrayé et perdu, et j'ai eu peur que tu aspires mes forces. Quand tu as pris de la distance, je me suis rendu compte que je n'arrivais pas à te cerner -- ce qui est selon moi une très charmante qualité. Tu semblais finalement beaucoup plus forte et plus calme que ce que j'avais cru au premier abord. Alors j'ai changé d'avis. C'est le droit de toute femme.

Elle a souri.

- Qu'est-ce qui t'a décidée à me laisser enfin entrer chez toi ? ai-je demandé.

Ruth m'a pressé la main.

- La couleur de mes cheveux, c'est ma façon de clamer au monde que je ne me cache pas. C'est une couleur difficile à porter, mais je le fais pour célébrer ma vie et mes décisions. Cette couleur dérange la plupart des gens.

Seule une personne particulièrement extraordinaire pouvait la comparer à celle du sumac.

J’ai ri en mangeant ma salade du bout des lèvres.

- Est-ce que tu sais si je suis un homme ou une femme ?

- Non, a répondu Ruth. Et c’est bien pour ça que j’en sais autant sur toi.

J’ai soupiré :

- T’as cru que j’étais un homme la première fois que tu m’as vu ?

Elle a hoché la tête.

- Oui. J’ai d’abord cru que tu étais un homme hétéro. Ensuite, que tu étais gay. Ça m’a fait un choc de constater que même moi j’ai des préjugés en matière de sexe et de genre. Je me croyais libérée de tout ça.

J’ai souri.

- Je ne voulais pas que tu penses que j’étais un homme. Je voulais que tu voies que je suis bien plus complexe que ça. Je voulais que tu apprécies ce que tu voyais.

Ruth m’a effleuré la joue du bout des doigts. J’ai frémi.

- Eh bien, je n’ai pas tout de suite compris, mais je me suis dit que tu avais l’air intéressant, et que tu étais terriblement mignon et canon.

Même ses mots étaient des cadeaux.

J’ai baissé les yeux pour qu’elle ne voit pas à quel point j’avais faim de son attention.

- Oh, Ruth. J’aimerais tellement qu’on ait nos propres mots pour nous décrire nous-mêmes, pour tisser des liens entre nous.

Ruth s’est levée et a ouvert le grill.

- Je n’ai pas besoin d’une nouvelle étiquette, a-t-elle soupiré. Je suis ce que je suis, rien d’autre. Je m’appelle Ruth. Ma mère s’appelle Ruth Anne, ma grand-mère s’appelait Anne. Voilà qui je suis. Voilà d’où je viens.

J’ai haussé les épaules.

- Moi non plus je ne veux pas d’une nouvelle étiquette. J’aimerais juste qu’on ait des mots assez jolis pour sortir sans aucun autre but que de les crier haut et fort.

Mon regard s’est fixé sur le steak dans l’assiette que Ruth posait sur la table.

- C’est quoi ces trucs dessus qui ressemblent à des brindilles ? lui ai-je demandé.

- De la sauge, a-t-elle répondu.

Armée d’une cuillère, elle a disposé de toutes petites carottes et une citrouille miniature sur mon assiette. Elle a ouvert la porte du four et m’a servi du pain fumant et du beurre doux. Chaque bouchée avait le gout d’une symphonie jouée dans ma bouche.

- Passons maintenant au merveilleux dessert que tu as apporté, a dit Ruth.

Elle a rempli deux bols en faïence de myrtilles, a versé un filet de crème épaisse par-dessus et a saupoudré le tout de sucre.

J’ai cligné des yeux pour chasser mes larmes, et je lui ai serré le bras.

- Ruth…

Les mots sont restés coincés dans ma gorge.

Elle a posé sa main sur la mienne.

- Je sais tout de la faim, de la frustration et de l’envie, Jess.

Elle a levé sa tasse.

- À l’amitié ? a-t-elle demandé.

J’ai trinqué avec elle.

- Oui, ai-je répondu. À notre amitié.

***

Je suis allé acheter des meubles d’occasion. C’était là le premier signe printanier qui prouvait que les neiges fondaient en moi. Ruth semblait plus enthousiaste que moi à la vue du flot constant de livraisons qui arrivaient. Peu à peu, les pièces de mon appartement commençaient à prendre forme. Ruth a accroché le cadre avec son mouchoir brodé de pensées sur le mur de ma cuisine. Elle m’a aussi offert, pour mon lit, l’édredon en patchwork qu’elle avait confectionné avec sa grand-mère.

Mais j’ai vraiment su qu’on était en train de devenir proches quand elle a admis qu’elle avait besoin d’aide pour repeindre son appartement. C’était un plaisir si intense de lire la joie sur son visage pendant que je recouvrais ses murs de nouvelles couleurs. Elle a frénétiquement découpé du papier peint pour recouvrir les étagères alors que la peinture laquée blanche était encore collante sur les placards.

J’aimais les strates complexes de la vie dans cette ville et j’avais hâte d’en explorer tous les recoins avec Ruth. Mais on ne quittait jamais l’immeuble ensemble à cause de ce qu’elle appelait sa théorie géométrique :

deux personnes comme nous en public, ça entrainait plus que le double d'ennuis.

Au lieu de ça, on s'offrait des petits cadeaux rapportés de nos voyages quotidiens. Je lui ai offert du Villa-Lobos, elle m'a offert du Keith Jarrett[10]. Je lui ai apporté des forsythias, elle m'a apporté des impatientes[11]. Et au bout d'un certain temps, on s'est aussi mises à échanger nos larmes et nos frustrations.

- Pourquoi, Ruth ?

Je faisais furieusement les cent pas dans sa cuisine.

- Pourquoi est-ce que les gens se retournent sur notre passage quand on marche dans la rue ? Pourquoi est-ce qu'on nous déteste autant ?

Ruth récurait l'intérieur de son four. Elle s'est interrompue.

- Oh, chéri. On nous a appris à détester les gens qui sont différents. On nous a rentré ça dans le crâne. Ça maintient les uns dressés contre les autres.

Je me suis effondrée sur une chaise.

- Avant, j'avais envie de changer le monde. Maintenant, je veux juste y survivre.

Ruth a ri. Ses gants en caoutchouc ont claqué lorsqu'elle les a retirés.

- Eh bien, n'abandonne pas tout de suite, chérie. Parfois les choses stagnent pendant longtemps, puis tout à coup, elles rattrapent le retard si vite que ça donne le vertige.

J'ai soupiré.

- Quand j'étais petit, je croyais que j'allais faire quelque chose d'important de ma vie, comme explorer l'univers ou soigner des maladies incurables. Je n'aurais jamais imaginé que je passerais une si grande partie de mon temps sur terre à lutter pour savoir quelles toilettes je peux utiliser.

Ruth a hoché la tête.

- J'ai vu des gens risquer leur vie pour avoir le droit de s'asseoir au comptoir d'une cafétéria[12]. Si toi et moi on ne se bat pas pour avoir le droit de vivre, ce sera aux gosses qui viendront après nous de le faire.

J'ai renversé la tête contre le dossier de la chaise de la cuisine et j'ai ri.

- Tu es mon rayon de soleil, Ruth. Tu es la dernière bouteille glacée de coca-cola dans le désert.

Je lui ai décoché un sourire qui l'a manifestement charmée. J'avais oublié que je savais faire ça.

Ce soir-là, on s’est faufilées dehors, sur l’escalier de secours. On s’est assises l’une près de l’autre alors que l’après-midi se muait en soirée.

Je n’avais encore jamais serré dans mes bras de corps plus grand que le mien. En contrebas, la rue avait été barrée pour un festival. Des guirlandes de lampions minuscules pendaient entre des stands de nourriture. Des couples dansaient aux carrefours, au son d’un groupe de mariachis.

- Ruth, si on vivait dans un monde dans lequel on pourrait être qui on voudrait, qu’est-ce que tu ferais de ta vie ?

Ruth a eu un sourire mélancolique.

- Oh, je continuerais à coudre. J’habillerais les gens selon leurs rêves, pour qu’ils puissent marcher fièrement dans la rue. Et je cuisinerais pour tous les gens qui ont un jour connu la faim. Je n’aurais pas peur de sortir de chez moi. Oh, j’aimerais tellement explorer ce monde ! Et toi, Jess ?

J’ai appuyé ma tête contre les briques.

- Je crois que je serais jardinier dans des bois réservés aux enfants. Quand ils passeraient par là, je m’assiérais pour les écouter s’émerveiller et se poser des questions. Et l’océan serait tout proche. J’habiterais dans une petite maison sur la côte. À l’aube, j’enlèverais tous mes habits et j’irais nager. La nuit, je chanterais une chanson qui raconterait comment était la vie avant. Cette chanson serait si triste qu’elle ferait hocher la tête aux adultes et pleurer les enfants. Mais je la chanterais chaque nuit pour que personne ne confonde jamais la nostalgie avec l’envie de revenir en arrière.

Ruth s’est mise à pleurer.

- Oh, Jess. Même dans tes rêves je peux entendre à quel point tu souffres.

J’ai embrassé ses cheveux rouge vif.

- Jess, a-t-elle continué, j’ai grandi en me réfugiant tellement dans une solitude confortable que j’en avais oublié à quel point je me sentais seule au plus profond de moi. J’ai des amies que j’aime, comme Tanya et Esperanza, et les filles du cabaret dont je fais les costumes. Mais je me sens si proche de toi… Je n’arrive pas à l’expliquer.

Je la berçais avec douceur.

- Ruth, si ta vie avait une bande son, elle serait écrite pour quel instrument ?

Elle s’est blottie contre moi.

- Un saxophone soprano.

J’ai souri.

- Parce que c’est si triste ?

Elle a secoué la tête.

- Non, parce que c’est si évocateur. Et toi, quel instrument jouerait ta musique, Jess ?

J’ai soupiré.

- Un violoncelle, je crois.

Ruth m’a serré contre elle.

- Parce que c’est si triste ?

J’ai secoué la tête en regardant la ville en contrebas.

- Non, parce que c’est si compliqué.

NOTES

[1] *Canal Street *est une des artères principales de Chinatown.

[2] *Mariachi* est un terme qui désigne à la fois un type de formation musicale originaire du Mexique, et le style de musique associé. Souvent, un groupe de mariachi traditionnel est constitué de deux trompettes, de deux à quatre violons, d’une vihuela (une sorte de petite guitare), d’une à quatre guitares d’accompagnement, et d’un guitarron (un genre de grosse guitare donnant les basses).

[3] Compositeur et trompettiste, *Miles Davis *est l’un des premiers musiciens noirs reconnu comme une star du jazz aux États-Unis dans les années 1960.

[4] *Motown*, ou *Motown Records*, est une compagnie de disques états-unienne spécialisée dans la soul et le rythm and blues (ou R’n’B). Elle a produit entre autres Diana Ross, The Supremes, Michael Jackson.

[5] La* lune des moissons* est la pleine lune la plus rapprochée de l’équinoxe d’automne. Elle a souvent lieu entre le 20 et le 25 septembre.

[6] Le *sumac* est un arbuste avec des fleurs rouges duquel est extraite l’épice du même nom.

[7] King Sunny Adé est un chanteur nigérian de musique jùjú, qui a commencé sa carrière dans les années 1960.

[8]

En anglais, *pansy* est à la fois une fleur (la pensée) et une insulte adressée aux garçons efféminés. On peut le traduire par *tapette* ou *pédale*.

[9] En anglais *Queen Anne's Lace jelly*, il s'agit d'une gelée de fleur de carottes sauvages.

[10] *Heitor Villa-Lobos* est un compositeur et chef d'orchestre brésilien, auteur de nombreuses symphonies, opéras, ballets, etc. entre les années 1920 et 1950. *Keith Jarret* est un pianiste états-unien abordant différents styles musicaux tels que le gospel, le jazz, le classique et le folk.

[11] Les *forsythias *et les *impatientes* sont des variétés de fleurs ornementales.

[12] Référence aux nombreuses actions de lutte contre la ségrégation raciale aux États-Unis. Voir notamment les notes du chapitre 2.

Chapitre 23

Chapitre 23

J’ai pressé les barquettes de baies de sureau contre ma veste en cuir et j’ai souri, sachant que Ruth serait ravie que j’en aie trouvé en hiver. Pour elle, ces baies avaient un gout rassurant, comme celui d’une saison de sa vie. Je pouvais déjà sentir l’odeur de la tarte au sureau encore chaude. Je me suis penchée au-dessus des rails du métro et j’ai regardé aussi loin que je pouvais. J’avais hâte de rentrer à la maison. Le soleil allait se lever dans quelques heures. La machine à coudre de Ruth serait en train de ronronner. Vivement qu’elle voie les baies de sureau. Son sourire serait mon lever de soleil.

J’ai entendu les trois adolescents avant de les voir. Ils chahutaient bruyamment en sautant par-dessus les tourniquets. Des garçons blancs remontés à bloc par les drogues. Leur première cible a été un vieil homme endormi sur un banc. Ils l’ont secoué, frappé et bousculé, en le balançant brutalement de mains en mains. Ils ont ri quand il a traversé le tourniquet et qu’il est parti en courant.

C’est à ce moment-là que j’ai commis une erreur. J’ai reculé dans la gare pour m’éloigner d’eux. En faisant ça, je m’éloignais aussi de la sortie et de toute possibilité d’obtenir de l’aide. Certaines erreurs dans la vie restent sans conséquence, d’autres vous enseignent une leçon que vous n’oublierez jamais.

Quand j’ai entendu leurs pas se rapprocher, j’ai eu la bonne idée de ne pas me cacher derrière le pilier. Le pire, ça aurait été de leur montrer que j’avais peur. J’ai mis la main dans mon sac pour en sortir une petite poignée de baies de sureau. Leur gout légèrement acidulé a éveillé mes sens. Elles tachaient mes mains de la couleur des batailles que j’avais remportées, et de celles que j’avais perdues. J’ai posé le reste sur le quai. J’aurais tellement aimé que Ruth sache que j’avais trouvé pour elle ces baies de sureau en plein hiver, dans cette ville bétonnée. Je voulais plus de temps avec Ruth. J’aurais aimé l’avoir remerciée d’avoir insufflé un peu de vie en moi.

J’ai placé mes clés de maison entre mes doigts de manière à hérisser mon poing de pointes cuivrées. J’étais piégé entre le bout du quai et les trois

visages qui se rapprochaient de moi. Ils étaient les chasseurs, j'étais la proie. Un court instant avant que ça commence, j'ai maudit Ruth de m'avoir redonné espoir. Puis j'ai tout oublié, sauf ce que j'étais en train d'affronter.

Le chef de la bande s'est avancé. Il a essayé de me toucher le visage.

- Qu'est-ce qu'on a là ? a-t-il demandé, presque poliment.

J'ai bloqué sa main avec la mienne. Il a souri. Ça venait de commencer. Ils ne pouvaient pas voir mon poing hérissé de pointes. Je ne voulais pas montrer à quel point j'étais prête. Ses potes me regardaient et se moquaient. Mais le plus difficile à affronter, c'était son sourire. Il me faisait penser à celui d'un flic, narquois, destiné à me forcer à admettre mon impuissance.

- T'es quoi, toi, bordel ? m'a-t-il demandé d'une voix calme. Je peux pas dire ce que tu es. Peut-être que ce serait à nous de le découvrir, hein les gars ?

Ses sarcasmes et ses menaces me laissaient indifférent, non pas parce que j'y étais insensible mais parce que j'étais prêt à exploser.

J'essayais de ne pas écouter. Ce qu'il disait n'avait aucune importance. Ce que je répondais n'avait aucune importance. Tout ce qui comptait c'était l'action, la façon dont nos corps se tenaient, la juxtaposition de la matière et de l'espace, gorges à nu et rotules à découvert. À l'instant où ça éclaterait, j'aurais une chance de frapper, de changer le rapport de force. Quand un de leurs coups atteindrait mon corps, quand mes yeux seraient remplis de sang, quand je ne pourrais plus respirer, je serais à eux. Je me suis armée de courage en passant ma langue sur les grains de sureau restés coincés entre mes dents. À tout moment, ça allait exploser. À tout moment.

J'ai regardé le chef dans les yeux, refusant de lui montrer ma peur. Bien sûr, on savait tous les deux que j'avais peur. Je n'étais pas prête à mourir. Bien sûr que j'avais peur. Mais ce que je ne lui avais pas encore montré, c'était ma rage. Je ne pourrais sans doute jamais agir sur les puissances qui animaient ces brutes et les lâchaient sur moi. Mais si je devais mourir, j'étais fermement décidé à essayer de les emmener avec moi. Je pouvais sentir une brise sur mon visage. Un métro approchait. Arriverait-il à temps pour me sauver ?

L'attaque a commencé à ce moment-là. Son corps l'a trahi, me montrant son intention de bouger. J'ai balancé mon poing hérissé de pics en un uppercut au menton. Au moment de l'impact, il s'est mordu le bout de la langue. Son sang a aspergé mon visage, et coulé le long de mon poignet quand j'ai brandi mon poing. Le train est entré dans la gare en vrombissant.

Une autre gorge découverte. J'y ai enfoncé mon poing serré, aussi fort que j'ai pu. Malgré le bruit d'enfer du métro, j'ai entendu un gargouillement au moment où j'ai retiré mes clés.

Un poing aussi dur qu'une enclume s'est abattu sur le côté de ma mâchoire. Mon crâne s'est écrasé contre le pilier métallique. J'ai titubé sur le quai en me frottant les yeux pour essuyer ce sang qui n'était pas le mien.

Les portes du métro se sont ouvertes. La foule de l'heure de pointe matinale s'est écartée de moi, horrifiée. Quand les portes se sont refermées, j'ai regardé autour. Ils ne m'avaient pas suivi dans le train. J'ai regardé mes mains tachées de baies de sureau et de sang, en me demandant quelle proportion de ce sang était à moi. Ma tête palpitait de plus en plus intensément. La douleur me transperçait la mâchoire comme une barre de fer -- chaleur ardente, froid glacial. Ma vue se dédoublait, se concentrait puis se brouillait de nouveau. Le bourdonnement dans mes oreilles couvrait le bruit du métro.

Je suis descendu à la 14^e^ rue. C'était Ruth que je voulais voir. Si je devais mourir, je voulais que ce soit dans les bras de quelqu'une qui me comprenne. Mais je savais qu'on risquait de vivre une scène horrible en allant ensemble à l'hôpital. Peut-être que si j'y allais seule et qu'ils ne me faisaient pas enlever mon t-shirt, ils accepteraient de m'aider.

Personne ne m'a remarqué quand j'ai titubé à travers les portes à double battants de l'hôpital Saint Vincent. Puis des mains sont venues m'aider et me guider. Une infirmière m'a dévisagé en me tendant des formulaires. J'ai fait semblant d'être quelqu'un qui avait la sécurité sociale et qui n'avait pas peur d'être recherchée. Combien de temps ça allait leur prendre de vérifier mes mensonges ?

Une autre infirmière m'a allongée, doucement. Un vent violent a soufflé derrière mes yeux. Des médecins et des infirmières se sont penchées par-dessus la table et m'ont dévisagé. Je me suis demandé ce qu'elles voyaient. Le plafond commençait à bouger. On m'emmenait quelque part sur un lit à roulettes. Je me souviens avoir ouvert les yeux et vu un médecin me recoudre la bouche. Je voulais me débattre mais je suis resté immobile. Ma tête me faisait mal.

Quand j'ai rouvert les yeux, il n'y avait plus qu'une infirmière dans la chambre. Elle écrivait sur un porte-bloc. J'ai essayé de m'asseoir. Elle s'est approchée pour m'aider.

- Calmez-vous, a-t-elle murmuré.

Elle a lu la peur dans mes yeux.

- Vous savez où vous êtes? a-t-elle demandé.

J'ai hoché la tête.

- Vous avez alterné entre conscience et inconscience depuis que vous êtes ici. Vous avez la mâchoire cassée. Vous allez boire beaucoup de milkshakes pendant les mois qui viennent. On va bander votre blessure à la tête. Vous avez une commotion cérébrale. Le médecin attend les résultats de la radio. Il voudra peut-être que vous restiez en observation cette nuit.

J'avais l'impression que mon visage et ma tête étaient énormes et gonflés.

Il y avait de la gentillesse dans son sourire.

- Un officier de police va vous aider à faire une déposition.

J'ai écarquillé les yeux, j'avais peur.

- C'est une obligation légale, a t-elle précisé. Restez allongé là, maintenant. N'essayez pas de vous lever. Je reviens dans un moment.

Je me suis levée dès qu'elle est partie. La chambre tournait autour de moi. J'avais du mal à fixer mon regard sur quelque chose. Ma tête ne fonctionnait pas bien.

Ils découvriraient vite que je n'avais pas d'assurance santé. D'un instant à l'autre, un flic allait arriver. Chaque bout d'information que je pourrais donner serait un mensonge. J'étais toujours une hors-la-loi du genre : à chacune de mes rencontres avec la police, je pouvais finir en garde à vue[1]. J'ai paniqué. C'était le moment de m'enfuir. J'ai regardé dans mon portefeuille. J'avais plus qu'assez pour me payer un taxi et rentrer à la maison.

Il y avait une telle confusion dans la salle d'attente des urgences que personne n'a remarqué mon départ. Dehors, le vent glacé sur mon visage enflé m'a fait du bien, mais il m'a aussi donné mal à la tête. J'ai titubé jusqu'au coin de la 14^e^rue et j'ai hélé un taxi. Le chauffeur s'est retourné vers moi.

- Tu vas où, mon pote ?

Je ne pouvais pas répondre. Il a froncé les sourcils.

- Vous allez où, monsieur ?

J'ai remué les mains, en vain.

- Vous êtes saoul ou quoi ?

Ruth. Je voulais rejoindre Ruth. J'ai grimacé pour qu'il puisse voir que mes gencives étaient suturées.

- Putain de merde.

J’ai mimé le geste d’écrire. Il m’a tendu un bloc-note et j’ai inscrit mon adresse. Il m’a regardé dans le rétroviseur en conduisant.

- Qu’est-ce qui s’est passé ?

J’ai haussé les épaules.

- Ah oui. Vous ne pouvez pas parler. J’avais oublié.

Il s’est arrêté devant mon immeuble.

- Ça fera trois dollars quarante, m’a-t-il dit.

Je lui ai donné un billet de cinq en lui faisant signe de garder la monnaie.

Je ne pensais qu’à une chose, c’était les bras de Ruth. Mais quand je me suis retrouvé devant sa porte, j’ai hésité. Même si je l’entendais dans l’appartement, je n’ai pas toqué. J’ai sorti mes propres clés sans faire de bruit. Elles étaient pleines de sang. J’ai calmé ma respiration, j’avais peur de mourir étouffé si je vomissais. Juste après avoir refermé ma porte, j’ai entendu frapper. Je savais que c’était sûrement Ruth. Je suis restée silencieuse et je n’ai pas bougé jusqu’à ce qu’elle s’en aille et qu’elle referme sa porte.

Pourquoi ? Pourquoi est-ce que j’avais d’un coup si peur de la voir ? Par crainte de faire reposer trop de choses sur elle ? Et si je lui en demandais trop ? Et si elle se détournait de moi ? Et si je la perdais ?

Malgré cela, je voulais aller la voir. Je voulais m’agenouiller devant elle, lui demander de me cacher et de me garder avec elle, en sécurité. Et je voulais que son amour me protège du danger. Plus que tout au monde, je voulais que quelqu’un me serre dans ses bras. Mais j’avais tellement peur de demander.

Ma tête me faisait mal, encore et encore. Je ne pouvais pas ouvrir la mâchoire. La panique me brulait la gorge comme de l’acide. Je me sentais claustrophobe, piégé à l’intérieur de mon crâne. Ma tête palpitait et la chambre tanguait comme le palais du rire de Crystal Beach[2]. L’espace d’un instant, l’idée de ne pas réussir à demander ce dont j’avais besoin m’a effrayé plus que celle d’être rejeté. J’ai bataillé maladroitement pour ouvrir le verrou de ma porte. Je l’ai claquée derrière moi avant de me jeter sur celle de Ruth en tambourinant avec mon poing. Si elle ne répondait pas rapidement, je sentais que mon élan de courage allait se dissiper.

Ruth a ouvert la porte. Elle portait un tablier démodé. Elle a ramené en arrière ses cheveux roux, laissant apparaitre un regard terrifié. Mon menton me faisait mal et tremblait. J’ai lutté pour essayer de parler. Elle a vu mes

gencives recousues. Ruth m'a tendu la main, m'a emmené dans la cuisine et m'a fait asseoir. J'ai essayé de prononcer les deux mêmes mots, encore et encore, mais elle ne me comprenait pas.

Elle m'a apporté un bloc-note et un crayon, mais je n'arrivais pas à le tenir dans ma main droite enflée. Elle a pris une vieille plaque de cuisson sur l'égouttoir et a ouvert une boite de Crisco[3]. Ensuite, elle a étalé une épaisse couche de graisse sur l'aluminium et l'a placée sur la table devant moi. Avec mon index gauche, j'ai tracé les deux mots que je ressassais :*Aide-moi ?*

Ruth s'est agenouillée devant moi et a enfoui son visage entre mes cuisses. Elle pleurait avec amertume. J'ai essayé de la consoler en caressant ses cheveux et en lissant le tissu à fleurs qui couvrait ses larges épaules.

- C'est pour ça que je ne voulais pas te laisser entrer dans ma vie, a-t-elle sangloté. Parce que je savais qu'il faudrait que je regarde. Quand c'est moi, je n'ai pas à le voir. Mais à partir du moment où je tiens à toi, je dois regarder les choses en face. Je vois tout ça, même si je ne veux pas.

Ses mots confirmaient ma pire crainte : je lui en avais trop demandé.

Je me suis levée lentement et j'ai titubé jusqu'à la porte. Ruth l'a bloquée avec la main.

- Jess, assieds-toi. Où tu vas ?

Elle s'est essuyé les yeux du revers de la main. Je l'ai regardée calmement, dissimulant ma peur d'être rejeté.

- Mon chou, m'a-t-elle dit en me caressant la joue. Je suis tellement désolée. C'est juste que je refuse que ça tombe sur toi. Allez, mon cœur, s'il te plait. Viens.

Ruth m'a emmenée dans sa chambre. Je me suis protégé les yeux des rayons du soleil qui passaient par la fenêtre. Elle a tiré les stores.

Elle m'a allongé sur son lit. Je pouvais sentir les coins brodés de sa taie d'oreiller contre ma joue. Étendue, j'avais encore plus mal à la tête. Je me suis assise sans savoir pourquoi. Ruth a touché l'arrière de mon crâne. J'ai grimacé de douleur. Elle a regardé sa main, horrifiée. Elle était couverte de sang.

- Jess, a-t-elle murmuré. J'ai peur.

J'ai plissé les yeux, appréhendant une autre réaction de rejet. Ruth a pris ma main et a embrassé chacune de mes articulations meurtries. Je n'avais pas peur de mourir si c'était dans son lit, ma main dans les siennes.

Elle a doucement appuyé ma tête contre elle. Ça faisait mal mais j'avais besoin d'être proche d'elle. Elle s'est mise à parler tout bas, presque à murmurer :

- Une fois, dans un vieux magazine de travestis, j'ai lu qu'à une époque, il y a très très longtemps, les gens comme nous étaient honorés. Si je pouvais, Jess, je te ramènerais là-bas et je te laisserais avec des gens qui prendraient soin de toi autant que moi. Je te saurais aimée et en sécurité.

J'ai essayé de m'asseoir.

- Appuie-toi sur moi, Jess. Il faut que tu te reposes.

J'ai grogné en essayant de poser ma tête sur son sternum. Ruth m'a rehaussée avec des oreillers. Elle s'est ensuite blottie entre mes cuisses et de sa large main, elle a caressé ma poitrine.

- Chut, a-t-elle chuchoté. Je sais que tu as peur, toi aussi, mais ça va aller. Quand ils me blessent à la tête, c'est toujours le pire. J'ai toujours peur de perdre mes pensées, mes souvenirs. J'ai peur de me perdre. C'est comme ça que tu te sens ?

Elle a essuyé les larmes sur mes joues.

J'ai fermé les yeux.

- Essaie de rester réveillé, mon chou, m'a t-elle suppliée. S'il te plait. Ça me fait peur que tu t'endormes maintenant.

J'avais envie de me laisser partir.

- Je vais te raconter des histoires, a-t-elle dit en souriant. Je vais te dire où j'ai grandi. T'es d'accord ?

En un clin d'œil, j'ai retrouvé mes esprits et j'ai hoché la tête. Ruth a posé sa joue contre ma poitrine et m'a serrée fort dans ses bras.

- Oh, Jess. J'aimerais tellement te montrer les vignes. J'aimerais que tu sentes l'odeur du raisin dans l'air de l'automne.

Elle m'a regardée et a souri.

- Un jour, je te ferai une tarte aux raisins. Après ma grand-mère Anne et ma maman, je fais la meilleure tarte aux raisins de la vallée.

L'idée d'une tarte aux raisins ne me disait rien, mais ça n'avait pas beaucoup d'importance à ce moment-là.

Ruth m'hypnotisait avec sa voix.

- J'aimerais tellement pouvoir te montrer tout ça -- comment les collines changent avec les saisons. En hiver, mon oncle Dale pouvait me donner le nom de chaque arbre juste en regardant sa silhouette dans le ciel. Mais c'étaient les vignes qui nous faisaient découvrir le printemps. On n'aurait

peut-être pas remarqué l'odeur de la terre quand elle dégèle si on n'avait pas eu à la travailler. Les hommes taillaient les vignes et nous, on les attachait aux tuteurs. L'époque où les femmes travaillaient ensemble dans les vignes, c'était les meilleurs moments de ma vie, Jess. Je sais que c'était un travail difficile de porter des bacs lourds, pleins de raisins. Mais tout ce dont je me souviens, c'est qu'on parlait et qu'on riait ensemble. Toutes les histoires commençaient par la même phrase : « Tu te rappelles la fois où… »

Ruth m'a jeté un coup d'œil pour s'assurer que j'étais bien réveillé.

- Quand j'avais huit ou neuf ans, mon oncle Dale a voulu m'emmener avec les hommes pour tailler les vignes. Mais ma mère a dit non. Elle, ma tante et ma grand-mère m'ont emmenée travailler avec elles. Elles savaient déjà qui j'étais.

Je me crispais à mesure que la douleur grandissait dans ma tête. Ruth m'a massé la poitrine jusqu'à ce qu'elle s'apaise.

- Je me rappelle que mon oncle Dale disait à ma mère que j'avais besoin d'un homme dans mon entourage. J'étais très jeune quand mon père est mort. Dale passait à la maison pour m'emmener chasser. La plupart du temps, on ne faisait que marcher dans les bois. Il m'a appris à respecter Bare Hill[4], le berceau de la Nation Sénéca. Le gouvernement y a tracé une route, en plein milieu des lieux de sépultures. En tout cas, la façon dont je grandissais avait l'air d'énerver Dale de plus en plus. Il n'y avait clairement rien de masculin chez moi et je crois qu'il pensait que c'était de sa faute. Un jour de printemps, on marchait dans Bare Hill. Les nuages se déplaçaient vite et jetaient au passage une ombre sur la vallée et le lac. Oncle Dale semblait tellement dégouté de moi que je pensais qu'il finirait par arrêter de m'emmener en balade.

Ruth a continué :

- Quand on est arrivés au sommet de la colline, j'ai vu un homme avec de longs cheveux brun chocolat, de la même couleur que le terreau. Un jour, je te montrerai à quoi ressemble la terre qu'on appelle terreau - elle est très fertile et très belle. Là, ils se sont mis à parler tout en restant debout. Puis, Dale a hoché la tête dans ma direction et a dit : « J'essaie d'apprendre à ce garçon à devenir un homme. » Sa voix laissait entendre qu'il avait déjà échoué. J'avais tellement honte d'être là et que cet inconnu découvre, en même temps que moi, la déception dans la voix de mon oncle. Mais cet homme a posé la main sur l'épaule de mon oncle et a dit : « Laisse cet

enfant vivre comme il est. » Au bout d'une minute, Dale a baissé la tête et a acquiescé. Il m'a regardée différemment après ça, comme s'il me voyait pour la première fois.

Ruth pleurait doucement contre mon ventre. J'ai fait courir mes doigts dans ses cheveux.

- Je voulais tellement qu'il m'aime. Et après cela, il m'a aimée. Je savais déjà qu'il tenait à moi. Mais je ne le croyais pas capable d'accepter l'idée que je ne devienne pas un homme. Après ce jour-là, on n'a plus fait semblant de chasser. On allait juste se balader. Il aimait ces collines plus que n'importe qui. J'étais si fière qu'il m'emmène là-haut avec lui.

Elle a attrapé un mouchoir et s'est mouchée.

- Tu veux que je te raconte un truc drôle ?

Elle a souri.

- Des années plus tard, je lui ai rappelé ce jour où on avait rencontré cet homme sur la colline, et oncle Dale a prétendu qu'une telle chose n'était jamais arrivée. Il a dit que ça devait être un des esprits Sénécas qui arpentent ces collines. J'étais incapable de dire si c'était vraiment arrivé ou pas. Ce dont je suis sure, c'est que quelque chose a changé entre Dale et moi ce jour-là. Et je sais que c'était vraiment dur pour lui de l'admettre.

J'ai roulé ma tête doucement sur l'oreiller jusqu'à trouver une position qui ne me fasse pas souffrir. Mes paupières tressautaient.

- Jess, bats-toi pour rester éveillée, mon chou. S'il te plait. Réveille-toi, Jess.

C'est la dernière chose que j'ai entendue avant de perdre connaissance.

Les jours suivants, j'ai navigué entre conscience et inconscience. Une femme est venue dans la chambre avec Ruth. Je sentais leurs mains rassurantes sur moi. Ruth me soutenait pendant que la femme nettoyait une zone très douloureuse sur mon crâne. Quand elle a eu terminé, elle a enveloppé ma tête avec un bandage de gaze. Ruth m'a aidée à m'asseoir et m'a encouragée à boire avec une paille. Je voyais mon sang partout : des traces circulaires essuyées à l'éponge sur le mur et derrière le lit, et des auréoles sur ses beaux oreillers brodés.

Les jours passaient et j'entendais les pleurs de Ruth remplacer le bourdonnement régulier de sa machine à coudre. Même à moitié inconscient, je savais que je lui en demandais trop cette fois-ci. Mon sang imprégnait tout et les taches ne s'effaceraient pas de sa vie.

Un matin, j’ai senti ses lèvres sur mon front et j’ai ouvert les yeux. J’avais oublié ma mâchoire cassée et j’ai essayé de parler. Quand j’ai réalisé que je n’y arrivais pas, je me suis touché le visage. Elle a mis ses mains sur les miennes.

- Ça va, mon chou. Tu vas mieux. Regarde-moi. Laisse-moi voir tes yeux.

Elle tenait ma tête entre ses mains comme si c’était une boule de cristal. En voyant l’expression de son visage, je me suis demandé comment j’avais pu croire qu’il me fallait réclamer son amour.

Elle a baissé les yeux.

- J’ai fait quelque chose d’horrible, Jess. Je voulais juste t’aider. Je me suis permis d’entrer chez toi et j’ai trouvé le nom de l’entreprise où tu travailles sur les talons de chèques qui trainaient sur la table de la cuisine. Je pensais que si je les prévenais que tu étais malade, tu pourrais garder ton travail. Je leur ai dit que tu avais été agressée et que tu serais indisponible pendant une semaine ou deux. Jess, j’ai parlé de toi en disant *elle*. J’ai pas réfléchi. Ils ont entendu. Je suis tellement désolée. Ça veut dire que je t’ai fait perdre ce travail.

Ruth m’a touché le visage.

- J’imagine que tu dois vraiment être fâché contre moi.

J’ai secoué la tête. C’était une erreur, c’est tout. J’ai repensé à Duffy, le syndicaliste qui m’avait fait la même chose. Rétrospectivement, je lui ai pardonné.

J’ai agité la main pour demander quelque chose pour écrire. Ruth est revenue avec un stylo et un papier. Ma main droite était raide et endolorie mais les mots que j’écrivais étaient lisibles. La vie m’offrait une autre chance d’exprimer ce message. Ruth a lu les mots à voix haute :

- *Merci de ton amour.*

Et on a pleuré ensemble.

***

Je suis allé en personne à l’agence intérim des arts graphiques, et j’ai déposé un mot disant que j’étais à la recherche d’un travail. J’ai commencé un nouveau boulot le soir même. C’est à ce moment-là que j’ai réalisé que j’étais devenue typographe qualifiée.

Il restait un mois et demi avant Noël et la troisième équipe avait du mal à gérer la charge de travail que les agences de pub nous envoyaient. J'ai pris toutes les heures supplémentaires qu'ils me proposaient. Je voulais du fric, vite.

La nuit, je vivais dans les chaines de caractères, le visage éclairé par la lumière blafarde de l'écran. La succession des glyphes est devenue ma poésie. Leurs courbes me chantaient une chanson : la mélodie signifiait tout, les mots peu de choses.

À l'aube, je faisais de la musculation dans une salle de sport. Je m'arrêtais seulement quand les pulsations dans ma tête commençaient à m'effrayer. J'ancrais ma volonté de vivre au plus profond de mon corps. Si mes mâchoires serrées retenaient ma colère et ma frustration prisonnières, je hurlais à travers mes muscles. Je me demandais si je n'allais pas exploser de rage. Au début la musculation avait diminué ma tension, mais au bout d'un moment les séances frénétiques ont fini par l'alimenter. J'étais une bombe à retardement, *tic-tac tic-tac*, à quelques secondes de la détonation.

Je ne dormais pas vraiment, seulement quelques heures le matin et en fin d'après-midi. J'avais peur de perdre conscience, peur de ne jamais retrouver le chemin du retour.

Ruth semblait s'inquiéter du temps que je passais en dehors de l'appartement. Je le devinais à son air de soulagement quand je frappais chaque jour à sa porte pour dire bonjour. « Tu vas où ? », soupirait-elle en me servant une boisson protéinée. Je voyais bien qu'elle n'attendait pas de réponse.

Un froid matin de décembre, toute cette agitation intérieure m'a conduite jusqu'à la plage de Far Rockaway[5].

Alors que je marchais le long du rivage, j'ai réalisé que la peur et le silence avaient maintenu mes mâchoires serrées pendant une grande partie de ma vie. Je me suis demandé si le silence avait aussi tué Rocco et le majordome anonyme, un petit peu chaque jour. Qu'est-ce que j'allais dire, quand je finirais par couper les fils qui maintenaient mes mâchoires fermées ?

Deux jours avant le weekend de Noël, le contremaitre de l'équipe de nuit m'a remis le dernier chèque dont j'avais besoin. Le matin suivant, j'irais l'encaisser, je montrerais ma carte d'entreprise et je ressortirais avec tout l'argent qu'il me fallait pour acheter le cadeau de Ruth.

Je me suis faufilée dans le réfectoire, sans pointer en sortant. Je me suis glissé dans le coin entre deux distributeurs automatiques, ma cachette préférée au boulot, et j'ai prudemment posé ma tête contre le mur. Les maux de tête étaient moins intenses, mais ils me faisaient toujours peur.

J'ai entendu Marija et Karen, deux typographes, entrer dans le réfectoire en riant.

- T'as de la monnaie ? a demandé Marija.

Je suis restée assise sans bouger, j'avais peur d'être découverte.

Les mains de Marija avaient toujours attiré mon attention. Certaines personnes trainent leurs mains toute leur vie comme des poids morts, et d'autres parlent avec les leurs. Mais les mains de Marija étaient différentes. Certes, elles communiquaient, mais elles avaient l'air de mener une conversation totalement distincte de celle dans laquelle elle était engagée verbalement. Quand Marija parlait avec d'autres typographes, elle riait nerveusement et se mordait les lèvres. Mais ses mains restaient calmes. Alors que ses mots pouvaient trancher de manière sèche et incisive, ses mains trouvaient les nœuds douloureux dans les épaules ou le cou d'une collègue. J'imaginais ces mains incroyables passer dans mes cheveux, me caresser la nuque.

- J'te dis, c'est glauque la manière dont il me regarde, a dit Marija.

- Qui ? a demandé Karen.

Marija a soupiré.

- Le gars qui parle jamais, Jesse. J'te dis, la manière qu'il a de me fixer, ça me fout les jetons.

- Peut-être qu'il en pince pour toi, a dit Karen en riant.

- Beeeeuh, il me regarde comme un bout de viande ou un truc comme ça.

- Il est inoffensif, a gloussé Karen.

- T'en sais rien, ça pourrait être un psychopathe, a riposté Marija.

- Il est tellement efféminé, il doit être gay, a interrompu Karen.

Je les ai entendues partir.

- J'te le dis, c'est le genre dont il faut se méfier, a conclu Marija.

Je pouvais voir ses mains s'appuyer doucement sur le dos de Karen. J'ai fermé les yeux et j'ai attendu jusqu'à ce que je sois sûr qu'elles étaient parties. Je suis ensuite sorti de l'atelier, en sachant que je n'y retournerais jamais.

Quand je suis rentré, j'ai posé le miroir de la salle de bain contre le canapé et j'ai sorti des ciseaux et une pince à épiler. J'ai bu deux grosses

gorgées de whisky à la paille avant de couper chaque fil qui liait mes gencives entres elles. J'ai retiré chaque morceau d'un coup assuré, comme si j'arrachais de vieux pansements. Ni trop rapide, ni trop lent, juste régulier. Une fois que j'étais sûr d'avoir coupé le dernier point, je me suis rincé la bouche avec du whisky. Puis j'ai bu ce qu'il en restait, pour pouvoir dormir et oublier combien les mots de Marija m'avaient dépouillé de mon humanité.

Quand je me suis réveillée, je suis sortie et j'ai remonté la 34^e^ rue en zigzagant comme une guerrière dans la foule des passants qui faisaient leur shopping. Je savais exactement ce que je cherchais. Sur un bout de papier que j'ai tendu à la vendeuse, j'avais écrit : « la meilleure machine à coudre que vous avez ». J'ai réalisé ensuite que mes mâchoires n'étaient plus lacées. Le silence était devenu une habitude.

Elle m'a montré les modèles d'exposition. Ils se ressemblaient plus ou moins tous, sauf un.

Je ne faisais pas de couture, mais quand elle l'a pointée du doigt, j'ai su que c'était la bonne. Elle scintillait comme une moto. La vendeuse m'a parlé de ses accessoires et de ses capacités infinies. J'ai souri. Je ne comprenais pas un mot de ce qu'elle disait. Je voyais déjà Ruth penchée sur cette magnifique machine, en train de coudre sa magie sur le tissu. Pendant que je payais en liquide, j'ai ressenti de l'excitation, une sensation que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps.

Sous une neige légère, j'ai trimbalé la machine à travers les rues peuplées, avant de héler un taxi.

Aussitôt rentré, j'ai nettoyé mon appartement avec ardeur. Une fois que la maison étincelait, j'ai réalisé que j'étais sale. J'ai pris une longue douche chaude. J'ai laissé l'eau assouplir mes mâchoires, de sorte qu'elles ne claquent pas à chaque fois que j'ouvrais la bouche. Je me suis séchée et j'ai mis un t-shirt blanc propre et un chino kaki. En me passant un coup de peigne, je me suis aperçu dans le miroir de la cuisine. Mes yeux avaient un air si triste que je n'arrivais pas à soutenir mon propre regard. Mon visage semblait beaucoup plus vieux que dans mon souvenir. Du bout des doigts, j'ai parcouru mes muscles qui ondulaient de mes épaules à mes bras, en passant par ma poitrine. Soudain, toutes ces longues heures de musculation me sont apparues comme la preuve de ma volonté de vivre. Je m'étais envoyé un cadeau, un souvenir du corps, un souvenir de moi.

J’ai fait les magasins sur Grand Street pour trouver du papier cadeau chinois fait à la main. Je pointais du doigt ce dont j’avais besoin. Je ne parlais toujours pas.

C’est pour Ruth que j’ai prononcé mes premiers mots. J’ai frappé à sa porte le soir du réveillon de Noël.

- Jess, t’étais où ? J’étais morte de peur. Rentre. Tanya et Esperanza sont là.

Je n’ai pas bronché.

- Ça va ?

Elle avait l’air inquiète. J’ai légèrement bougé les mâchoires.

- Ruth.

Quand elle a entendu ma voix, des larmes lui sont montées aux yeux.

- Merci. Merci pour tout ce que tu as fait pour moi, ai-je dit.

On a pressé nos fronts l’un contre l’autre.

- Je suis désolé. Je sais que je t’en ai énormément demandé.

- Chut, a-t-elle chuchoté.

- Ruth, je t’aime.

- Chhht, je sais. Je t’aime aussi, chérie.

Elle a pris mon visage dans ses mains, puis m’a attirée tout près d’elle. On s’est serré dans les bras comme si on n’allait plus jamais se lâcher.

- Oh ! Moi aussi j’en veux un peu. Viens ici mon joli, a dit Tanya.

Ruth a secoué la tête et a répondu à Tanya en souriant :

- Jess est une B-girl.

Je n’avais pas entendu ce mot depuis des années. *B-girl*, le vieux code que les fems utilisaient en public pour parler des butchs quand elles avaient peur d’être entendues. Il y avait encore tant de choses que j’ignorais à propos de Ruth.

- Oh ! Chérie ! s’est exclamée Tanya.

Elle m’a reluqué des pieds à la tête avec un air satisfait.

- Je pourrais changer de bord pour toi, ma belle !

Ruth m’a présenté à Esperanza.

- *Mucho gusto*[6], a murmuré Esperanza d’une voix aussi trouble que la mienne ou que celle de Ruth.

Esperanza a rougi quand je lui ai baisé la main.

- On est en train de décorer le sapin. Tu veux nous aider ?

Elle m’a tendu des guirlandes.

- J’ai jamais fait ça, ai-je souri timidement.

- T’as jamais décoré de sapin de Noël ? a demandé Esperanza en fronçant les sourcils.

J’ai secoué la tête.

- Tu ne faisais pas Noël quand t’étais petite ?

J’ai secoué la tête de nouveau.

- Trop pauvre ?

J’ai ri. Mes mâchoires ont claqué quand j’ai répondu :

- Trop Juive.

Ruth m’a donné un biscuit qu’elle venait de décorer.

- Il est encore chaud, alors il est moelleux. C’est du pain d’épices. Goute. Juste une bouchée.

J’ai redécouvert le gout.

Ruth a continué :

- On fait des biscuits pour les emmener aux amis qui sont coincés à l’hôpital avec le sida.

Jusque-là, j’avais eu l’impression que cette épidémie n’existait qu’à des millions de kilomètres de moi.

- Je peux venir ?

Ruth a soupiré profondément.

- Oui, si tu veux.

- Ça, c’est le lait de poule[7] de Tanya. Il déchire. Si ça ne te donne pas le gout de la fête, rien ne le fera, m’a dit Tanya en me donnant une tasse.

- Vas-y tranquille avec ça, a repris Ruth en s’essuyant les mains sur son tablier.

Tanya lui a fait une grimace.

- L’écoute pas. C’est pas parce que c’est une pote de Bill W.[8] qu’il faut qu’on traine toutes avec lui, a-t-elle enchainé.

- On va dans un club transformiste ce soir. Tu veux venir ? a demandé Esperanza.

J’ai regardé Ruth. Elle a souri et haussé les épaules.

- Je vais t’apprendre comment on se déhanche sur une piste de danse, chérie, a dit Tanya.

J’ai ri.

- Moi aussi je peux te montrer deux ou trois trucs sur la piste !

- Seigneur, ayez pitié, achevez-moi ! a dit Tanya en s’éventant de sa grande main.

Esperanza a souri.

- Je vais t’apprendre une ancienne danse, le merengue[9], la danse des esclaves.

Je me suis souvenu du cadeau pour Ruth.

- Je reviens tout de suite, ai-je dit.

Quand j’ai trainé le lourd paquet rectangulaire dans le salon, Ruth s’est assise lourdement sur le canapé comme si elle avait été frappée par une mauvaise nouvelle.

- C’est pour toi, ai-je annoncé en souriant.

- Ouvre-le, ma fille, a pressé Tanya.

Ruth s’est mordu la lèvre.

- T’aurais pas dû.

Tout mon amour se dessinait dans mon sourire.

- Oh, chut.

Elle a soupiré, a ouvert le papier cadeau avec soin, l’a plié et posé sur le côté. Quand elle a enlevé le couvercle de la machine à coudre, Ruth a eu un hoquet de surprise. À la manière dont ses doigts parcouraient la machine, je voyais combien ça la rendait heureuse.

- Je te ferai un costume, a-t-elle chuchoté.

- Vraiment ? j’ai demandé avec un grand sourire.

Ruth a hoché la tête et s’est mordu le poing. Puis elle s’est levée et s’est dirigée vers le conifère à moitié décoré.

- Tiens, c’est pour toi, a-t-elle dit en me tendant un paquet plat.

C’était un livre intitulé *Gay American History[10]. *Mes mains tremblaient en le feuilletant. Ruth m’a pris le livre des mains et elle est allée à l’index.

- Écoute, tu te souviens quand je t’ai dit que j’avais lu dans un magazine de travestis que les gens comme nous étaient autrefois honorés ? Regarde tout ce chapitre sur les sociétés Natives*.* Mais, attends, regarde ça aussi.

Elle a tourné les pages.

- Toute cette partie parle de femmes comme toi, qui ont vécu comme hommes.

Les larmes m’ont troublé la vue.

Esperanza a regardé le titre et a secoué la tête.

- J’aimerais qu’on soit pas tout le temps rangées dans la catégorie gay.

Ruth a changé de sujet, comme à son habitude. Elle m’a tendu un paquet emballé dans un papier rouge.

- Ouvre-le.

Dedans, il y avait une aquarelle qui représentait un visage plein d'émotions en train de regarder les étoiles. C'était un visage magnifique, que je n'avais jamais vu. C'était mon visage.

- Fais-moi voir ça, chéri, a dit Tanya en l'attrapant. Oh, Ruth, c'est trop beau. Ça lui ressemble parfaitement.

- Ruth, est-ce que ça me ressemble vraiment ? ai-je demandé en me mordant les lèvres.

Elle a hoché la tête et a souri à travers ses larmes.

- Quand j'ai cru que t'allais peut-être mourir, j'ai commencé à esquisser ton visage. Je voulais qu'il me reste de toi quelque chose de plus que mes souvenirs. Tes yeux étaient clos, mais en fermant les miens, je me rappelais comment leur couleur changeait avec la lumière.

Ruth s'est assise à côté de moi sur le canapé. On s'est prises dans les bras et on s'est balancées un peu. Esperanza et Tanya se sont assises par terre, tout près de nous.

Mon menton tremblait et me faisait mal.

- Vous savez, je leur ai dit, je vous ai cherchées pendant tellement longtemps. J'arrive pas à croire que je vous ai enfin trouvées.

J'ai serré Ruth fort dans mes bras et on a toutes les deux pleuré.

Esperanza a posé sa main sur ma cuisse.

- Tu sais ce que mon prénom veut dire ?

J'ai secoué la tête.

- Non, mais je sais qu'il est joli.

Elle a souri et m'a regardé d'un air sûr et déterminé.

- Esperanza, a-t-elle expliqué, ça signifie espoir.

NOTES

[1] Entre 1848 et 1920, une cinquantaine de villes états-uniennes votent des lois interdisant le travestissement (*cross-dressing*). Certaines d'entre elles sont restées en vigueur jusque dans les années 1980. La criminalisation des pratiques de travestissement participe de la répression de la prostitution, de l'homosexualité, des déviances de genre et des mouvements féministes. Elle s'inscrit plus largement dans des campagnes contre l'indécence morale et l'extension des dispositifs policiers d'identification des individu·e·s. L'une des

manières d’appliquer ces lois est de réprimer toute personne ne portant pas au minimum trois vêtements correspondant à son sexe assigné.

[2] *Crystal Beach Amusement Park* est un parc d’attractions situé dans l’Ontario au Canada. Ouvert de 1888 à 1989, on pouvait y accéder en bateau à vapeur depuis Buffalo et New York.

[3] Marque de matière grasse à base d’huile végétale, populaire aux États-Unis.

[4] Situé dans l’état de New York, *Bare Hill* est un lieu sacré pour les Sénécas car il est considéré comme le lieu de naissance de leur peuple. Durant la guerre d’indépendance (1775-1783), les Six-Nations de la ligue iroquoise (dont les Sénécas) combattent du côté britannique, espérant obtenir le respect de leur territoire par ceux-ci. Les Treize Colonies d’Amérique victorieuses envahissent en 1779 leurs terres ancestrales et les repoussent jusqu’en Ontario, sous les ordres de George Washington, futur premier président des États-Unis. Après de nombreux recours devant le Congrès, les Sénécas n’obtiennent qu’une compensation financière. Bare Hill est aujourd’hui connu pour la richesse de sa biodiversité et pour les activités de randonnée.

[5] * Far Rockaway *est un quartier du Queens à New York, situé sur une péninsule au bord de l’océan.

[6] « Enchantée » en espagnol.

[7] Le lait de poule est une boisson à base de lait, de crème, de sucre et de jaune d’œuf, parfumée à la noix de muscade ou à la cannelle, agrémentée d’une eau-de-vie comme du rhum, du brandy ou du whisky. Elle est souvent associée aux traditions de Noël.

[8] *Bill W.* est l’un des fondateurs des Alcooliques Anonymes. L’expression « être pote de Bill » est une façon de se reconnaitre entre membres des Alcooliques Anonymes.

[9] Né en Haïti, le merengue, comme la plupart des danses caribéennes, s’inspire de danses d’esclaves noir·e·s.

[10] Paru en 1976, *Gay American History: Lesbians and Gay Men in the U.S.A.* (*Histoire des gays en Amérique : lesbiennes et hommes gays aux États-Unis*) est considéré comme un texte fondateur de l’historiographie LGBT.

Chapitre 24

Chapitre 24

C’était le premier jour du printemps, celui où tout le monde dans cette ville s’accorde pour être de bonne humeur en même temps. Un jour où chaque femme, homme et enfant semblait flirter avec ma différence. Je suis allée jeter un œil au marché des producteurs d’Union Square, pour passer le temps. Le soleil plongeait à l’horizon, derrière les immeubles à l’ouest de l’ile. Ruth m’avait fait promettre de ne pas rentrer avant la fin d’après-midi. Il était temps d’aller découvrir ma surprise.

J’ai frappé à la porte de chez moi et j’ai attendu que Ruth m’ouvre. Elle s’est essuyé les mains sur un chiffon et m’a conduit jusqu’à ma chambre. Elle a insisté pour que je ferme les yeux et m’a demandé :

- Tu te souviens que tu m’as dit que je pouvais faire tout ce que je voulais ?

J’ai souri et j’ai hoché la tête.

- OK, ouvre les yeux.

J’ai regardé autour de moi, puis vers le plafond. C’était là.

Je me suis assise sur le lit et je me suis laissée tomber en arrière pour regarder le plafond. Ruth l’avait peint avec un noir de velours et de minuscules points qui représentaient des constellations que je reconnaissais. Sur les côtés, l’obscurité s’adoucissait pour laisser place à des teintes plus lumineuses. Je pouvais voir la silhouette des arbres se détacher du ciel.

Ruth s’est étendue à mes côtés.

- Tu aimes ?

- C’est tout simplement fantastique ! J’arrive pas à croire que tu m’offres le ciel pour que je dorme dessous. Mais je ne saurais pas dire si c’est l’aube ou le crépuscule que tu as peint.

Elle a souri en regardant le plafond.

- Aucun des deux. Les deux. Est-ce que ça te perturbe ?

J’ai hoché la tête doucement.

- Ouais, c’est bizarre, mais d’une certaine manière ça me perturbe.

- Je m’y attendais. C’est une partie de moi que je dois apprendre à accepter. J’ai pensé que peut-être toi aussi tu avais besoin de faire ça.

J’ai soupiré.

- Ça m’ennuie vraiment de pas réussir à savoir si ce que tu as peint représente le fait d’être le jour ou bien le fait d’être la nuit.

Ruth a roulé vers moi et a posé la main sur mon torse.

- Ça ne sera jamais le jour ou la nuit, Jess. Ça restera toujours ce moment de possibilités infinies qui les relie.

Le visage de Ruth était très proche du mien. On a pris conscience de la symétrie de nos respirations. Elle a doucement fait glisser sa main le long de mon corps, depuis mon torse jusqu’à mon ventre. Elle a baissé ses yeux. J’ai répondu à sa question muette :

- J’ai peur.

- Pourquoi ? Parce que je ne suis ni le jour ni la nuit ?

Je me suis frotté les yeux. Je savais que j’allais la perdre si je n’étais pas honnête, mais en l’étant je prenais aussi le risque de la perdre.

- Oui, je lui ai dit, c’est en partie pour ça. Tu te souviens de ta théorie géométrique ? Qu’à deux, on a plus que le double de problèmes ?

Ruth a roulé sur le dos.

- Je ne suis pas en train de suggérer qu’on le fasse dans la rue.

J’ai levé les yeux vers le ciel peint sur mon plafond.

- Tu sais ce que je veux dire. Mais ce n’est qu’une partie du truc. Si je dois vraiment être honnête, c’est parce que ça me fait peur de ne pas être avec quelqu’un qui est soit le jour, soit la nuit. Je crois que j’avais l’impression que les fems avec qui j’étais m’aidaient à m’ancrer. De tout ce que j’ai vécu, c’est ce qui se rapprochait le plus de la normalité.

Ruth s’est lovée dans mes bras.

- Tu étais son aube ou son crépuscule ?

J’ai souri avec tristesse.

- Au début, j’étais son aube. À la fin, j’étais devenue sa pénombre.

On a soupiré toutes les deux.

- Tu veux une autre vérité, Ruth ? Il y a un endroit quelque part à l’intérieur de moi que personne n’a jamais atteint. J’ai peur que tu me touches à cet endroit. Et j’ai peur que tu ne le fasses pas. Mes amantes fems me connaissaient bien, mais elles n’ont jamais franchi ces limites en moi. Elles ont essayé de me faire traverser les frontières en m’attirant dans leurs bras, mais elles ne sont jamais venues me chercher de l’autre côté. Tu es pile à cet endroit avec moi. Il n’y a nulle part où je peux me cacher. Ça me fout la trouille.

Ruth a souri d’un air triste :

- C’est drôle, non ? C’est exactement pour ça que j’aimerais faire l’amour avec toi.

On est restées allongées tranquillement. J’ai embrassé ses cheveux.

- Oh, Ruth, ça fait bien longtemps que je n’ai pas eu à m’aventurer en terrain sexuel avec qui que ce soit. Je ne sais même pas quel genre d’amant je suis aujourd’hui. Mais maintenant, j’ai la trouille que tu me quittes. Est-ce qu’on pourrait pas réfléchir à tout ça au fur et à mesure ? S’il te plait, reste avec moi. J’ai tellement besoin de toi.

Ruth s’est redressée sur un coude et m’a embrassé sur les lèvres.

- Moi aussi j’ai besoin de toi.

J’ai pris une de ses mains, m’émerveillant de combien la mienne paraissait petite dans la sienne. Elle a baissé les yeux alors que j’embrassais chacune des jointures de ses doigts.

- J’ai pas mal réfléchi à ma vie depuis qu’on m’a pété la mâchoire. Je me souviens d’un texte que j’ai lu à propos de guerriers qui, avant de se lancer dans une bataille, reconnaissaient qu’« aujourd’hui est un beau jour pour mourir ».

Ruth a souri.

- C’est une pensée courageuse, mais je ne veux pas mourir.

J’ai hoché la tête.

- Au début, je pensais que ça voulait dire me résigner à mourir. Mais maintenant, je crois plutôt que ça signifie affronter ma propre vie au moment même où j’affronte mes ennemis. C’est peut-être ça, la clé pour se battre sans avoir peur, pour survivre. Il y a plein de choses que j’ai laissées en plan dans ma vie. Ça accentue ma peur de mourir. Dans une bataille, c’est ça qui me retient.

Ruth a froncé les sourcils.

- Quoi, par exemple ?

- J’ai toujours voulu laisser quelque chose d’important derrière moi. Tu te souviens du livre d’histoire que tu m’as offert pour Noël ?

Elle a hoché la tête.

- Je suis allée à la bibliothèque, à la recherche de notre histoire. J’ai trouvé des tonnes de trucs dans des livres d’anthropologie. Des tonnes, Ruth. On n’a pas toujours été détestés. Comment ça se fait qu’on n’a pas grandi en sachant ça ?

Ruth s’est relevée sur son coude et a examiné mon visage pendant que je parlais.

- Ça a changé ma façon de penser. J’ai grandi en croyant que les choses avaient toujours été comme elles sont aujourd’hui -- alors à quoi bon se fatiguer à essayer de changer le monde ? Mais le simple fait de savoir que ça n’a pas toujours été comme ça, même si c’était il y a des lustres, ça me donne le sentiment que les choses pourraient changer à nouveau. Même si je ne vis pas assez longtemps pour le voir. Au boulot, quand tous les autres étaient en train de manger, j’ai tapé à la machine toute cette histoire que j’avais collectée. J’ai essayé de lui donner autant d’importance que ce qu’elle avait pour moi. Voilà ce que je veux laisser derrière moi, Ruth. L’histoire de ce chemin ancestral sur lequel nous marchons. Je veux que ça nous aide à rétablir notre dignité.

Ruth a posé ma main contre ses lèvres.

- Mais je veux plus que ça, Ruth. Il y a des choses dans ma vie que j’ai eu peur d’affronter. C’est peut-être pas grand-chose, mais ça entrave mon amour-propre. Tu te souviens quand je t’ai parlé de Butch Al ? Je veux découvrir ce qui lui est vraiment arrivé. Et il y a cette butch que j’ai dénigrée un jour parce que je n’arrivais pas à me faire à l’idée qu’elle était attirée par d’autres butchs. Pour moi, être butch ça voulait automatiquement dire être attirée par des fems, de la même manière que je croyais qu’être travesti impliquait d’être gay.

Ruth a souri.

- C’est une confusion compréhensible. Tu trainais dans les bars gays.

J’ai hoché la tête.

- Ouais, mais je voulais toujours qu’on se ressemble toutes, entre personnes différentes. J’arrive pas à croire que j’ai rejeté une amie butch parce qu’elle avait choisi une amante butch. Je veux dire à Frankie que je suis désolé.

Ruth m’a embrassé sur la joue.

- Autre chose ?

J’ai hoché la tête.

- Ouais, il y a deux petits gamins, Kim et Scotty. Je leur ai promis que je reviendrais les trouver un jour. Oh, et il y a encore un dernier truc que j’ai besoin de faire.

Ruth a fait courir ses doigts dans mes cheveux.

- Quoi ?

Je me suis étendue sur le dos et j'ai contemplé l'univers au plafond.

- Je veux écrire une lettre à Theresa, une femme que je porte encore dans mon cœur. On s'est séparées d'une manière vraiment dure. Je veux enfin trouver les mots, même si elle ne les lira jamais.

Je sentais que mes paupières étaient lourdes. Ruth s'est lovée contre moi pendant que je baillais. Elle m'a rassuré :

- Tu trouveras les mots.

J'ai soupiré.

- Je dois d'abord laisser remonter mes propres souvenirs. Je les ai enfouis au loin quelque part, parce qu'ils me faisaient mal. Maintenant, il faut que je me rappelle où je les ai laissés.

La brise qui passait par la fenêtre m'a fait frissonner. J'ai tiré le couvre-lit brodé au-dessus de nous deux et je me suis pelotonné contre Ruth. Je la sentais chaude et réconfortante à côté de moi. Elle a demandé :

- Fatiguée ?

J'ai hoché la tête.

- Reste un peu avec moi, Ruth, tu veux bien ?

Elle a hoché la tête. J'ai enfoui ma tête dans son cou.

Elle m'a ébouriffé les cheveux et embrassé le front.

- Dors, maintenant, mon doux drag king.

***

J'ai failli raccrocher en entendant la voix de Frankie à l'autre bout du téléphone.

- C'est moi, Jess. Tu te souviens de moi, Frankie ?

C'est tout ce qui m'est venu.

Il y a eu un long silence.

- Jess ? Merde, c'est vraiment toi ? Ça fait un sacré bout de temps.

Je me suis éclairci la voix.

- Ouais, ça date. Écoute, Frankie, je voudrais vraiment te parler. Si tu veux pas, je comprendrai. Mais je te dois des excuses, depuis trop longtemps déjà. J'aimerais te les faire de vive voix, si tu veux bien qu'on se voie. Je vis à New York maintenant, mais je pourrais venir à Buffalo.

Il y a eu un autre long silence.

- Tu sais quoi, Jess ? Je suis toujours furieuse contre toi, mais pas autant que tu le redoutes. Et je vais te dire autre chose. Ça signifie beaucoup pour

moi que tu m'appelles pour dire ça. Je serai à Manhattan le 15, au Labor College[1]. On pourrait se retrouver pour un verre au Duchess autour de 23h00.

J'ai marqué un temps d'arrêt.

- C'est le bar lesbien sur Sheridan Square ?

- Ouais.

- Ben, je sais pas si elles me laisseront entrer. Ça te va si on se retrouve devant le bar ?

- Bien sûr, a dit Frankie, on se voit là-bas.

Quand ce soir-là a fini par arriver, j'ai fait les cent pas sous un réverbère devant le bar, en me rongeant l'ongle du pouce. J'ai vu Frankie arriver depuis l'autre côté de la rue. On est restées plantées l'une en face de l'autre, mal à l'aise. Aucune de nous deux ne savait par où commencer. Je lui ai tendu la main. Elle l'a serrée. Dans sa poignée de main, j'ai retrouvé notre passé commun.

J'avais oublié à quel point j'aimais les butchs, jusqu'à ce que je la voie devant moi avec sa posture à la fois pleine de défi et de défense, une main enfoncée dans la poche de son pantalon, la tête inclinée sur le côté.

Je ne sais pas ce qui m'a le plus frappée : ce qui avait changé chez elle, ou son exacte ressemblance avec le souvenir que j'avais d'elle. Étrange de voir des petites rides sur ce visage adolescent plein de taches de rousseur, et des cheveux gris au milieu de ceux qui étaient toujours roux et raides.

- C'est bon de te voir, Frankie.

Elle a frotté son pied par terre.

- C'est bon de te voir aussi.

J'ai essayé d'empêcher ma lèvre inférieure de trembler.

- Ce que je veux dire, c'est pas seulement que c'est chouette de te voir. Il suffit que je te regarde pour que toute une partie de ma vie revienne, une partie dont j'ai vraiment besoin en ce moment. C'est vraiment bon de te voir.

J'ai ouvert les bras et on s'est serrées fort, puis on s'est chahutées, se bousculant pour rire. Je l'ai attrapée par la nuque, elle m'a donné un coup de poing dans l'épaule.

- Jess, peu importe ce qui s'est passé, on vient de la même école. Tu comptes toujours pour moi, a dit Frankie.

J'ai pensé que c'était vraiment généreux de me dire ça.

- Tu vois encore des gens de l'ancienne bande ? je lui ai demandé.

Elle a hoché la tête.

- Je vois beaucoup Grant.

- Et Theresa ?

J’ai retenu mon souffle. Frankie a secoué la tête.

- Tu te souviens de Butch Jan ? Elle tient un magasin de fleurs sur Elmwood Avenue avec sa copine. Ça s’appelle Blue Violets. Je crois que je vois personne d’autre, à part Duffy. Tu te souviens de Duffy, le syndicaliste ?

J’ai souri.

- Ouais, je me souviens de Duffy.

Frankie s’est penchée en avant.

- Tu peux pas savoir à quel point il était désolé d’avoir foutu en l’air ton boulot. Il a vraiment pas fait exprès, Jess.

J’ai hoché la tête.

- Ouais, je sais. Je veux bien son numéro, si tu l’as. J’aimerais bien lui parler à lui aussi.

Frankie a hoché la tête.

Il y a eu un silence timide.

- Frankie, je suis désolée. Je me suis toujours crue ouverte d’esprit. Mais le jour où je me suis heurtée à mes propres peurs, j’ai essayé de me distancier de toi. J’ai grandi un peu depuis. Je peux pas retirer ce que j’ai fait, mais je suis vraiment désolée.

Frankie a fait un geste du pouce vers le Duchess.

- Tu ne sais pas si elles vont te laisser entrer là-dedans ? Eh bien, à notre époque, j’avais peur que mes propres amies me claquent la porte au nez si je leur laissais voir mes attirances. C’est horrible de ressentir ça. Je suis désolée que ça t’arrive aujourd’hui. Merde, Jess, ce qui m’a fait le plus mal c’est que j’avais du respect pour toi. J’aurais voulu que toi aussi tu me respectes.

J’ai essuyé les larmes de mes yeux.

- Oui, tu méritais ce respect. Allez, viens, on va sur les quais, ai-je dit en la prenant par les épaules.

On a lentement descendu Christopher Street vers l’Hudson River.

- Tu sais Frankie, quand on était plus jeunes, je croyais que j’avais compris. Je me disais : je suis une butch parce que j’aime les fems. C’était vraiment quelque chose de beau. Et personne ne rendait jamais hommage à

notre amour. Toi, tu m'as fait peur. J'ai eu l'impression que tu me retirais ça.

Frankie a secoué la tête.

- Je ne t'enlevais rien du tout. Comment tu crois que je me suis sentie quand tu m'as dit que j'étais pas une vraie butch, parce que je couchais avec d'autres butchs ? Tu me confisquais qui j'étais. Bordel Jess, quand je sors dans la rue, les mecs cherchent la merde avec moi. Ils ont pas besoin de preuve pour voir que je suis une butch. Comment ça se fait que j'ai dû te le prouver à toi ?

J'ai secoué la tête.

- T'as pas à le faire.

J'ai passé un bras autour de ses épaules. On a traversé la West Side Highway[2] et on a marché jusqu'au bout de la jetée. La pleine lune illuminait les nuages. La lumière miroitait dans l'eau noire.

La voix de Frankie s'est abaissée :

- Jess, c'est qui la première vieille bull qui t'as prise sous son aile ?

J'ai souri en pensant à elle :

- Butch Al, de Niagara Falls.

- Moi, c'était Grant, a-t-elle dit.

- Grant ?

Je me souvenais de Grant comme d'une personne à l'alcool mauvais, qui aurait pu s'en prendre à n'importe qui.

Frankie m'a regardé.

- Grant représentait tout pour moi. Elle m'a appris que je suis comme je suis et que je n'ai rien à prouver. C'était un concept vraiment libérateur pour une bébé butch.

J'ai souri doucement.

- J'ai jamais vu Grant comme quelqu'un de très libéré. On ne l'était pas plus qu'elle, du reste.

Frankie a hoché la tête.

- Grant n'a jamais appliqué sa propre sagesse à elle-même. Elle est prisonnière de sa honte, mais elle a toujours voulu que nous les jeunes, on ne finisse pas comme elle. Elle ne draguait les bébés butchs que quand elle était complètement bourrée. Mais j'ai jamais eu l'impression qu'on la rendait vraiment heureuse. Je crois qu'elle a quelque part un désir secret qui la fait crever de trouille.

J'ai froncé les sourcils.

- Comme quoi ?

Frankie a haussé les épaules.

- Je pense qu'elle est terrorisée par quelque chose en elle, qu'elle considère comme tordu. Peut-être qu'elle fantasme d'être avec des vieilles bulls puissantes, ou des hommes, ou quoi. Pauvre Grant. Si seulement elle m'avait laissée l'atteindre. Je l'aime tellement, cette vieille bulldagger.

On est restées assises en silence, à écouter les vagues clapoter contre les pilotis en-dessous de nous. Frankie a soupiré.

- Tu sais, Jess, je n'ai appris à m'aimer que lorsque je me suis laissée aller à aimer d'autres butchs.

J'ai ri.

- Je sais pas pourquoi, mais j'ai cette image de toi qui couchait avec une nouvelle fem toutes les semaines !

Frankie a hoché la tête sans sourire.

- Je pensais que c'était ça que je devais faire. Dans ma tête, j'interrogeais chacune d'elles : *Est-ce que tu pourrais m'aimer ? Est-ce que tu m'aimes ? Est-ce que je suis digne d'amour ?* Et bien sûr, dès l'instant où elles s'intéressaient vraiment à moi, je savais que je serais incapable de les croire, alors je passais à la suivante. Mon dieu, j'étais merdique avec les fems !

Frankie a regardé au loin, au-dessus de l'eau.

- C'est seulement quand j'ai fini par admettre que c'était des mains de butchs que je voulais sentir sur mon corps que tout a changé pour moi. Plus j'ai vu ce que j'aimais chez les autres butchs, plus j'ai commencé à m'accepter. Tu sais ce qui me fait fondre, Jess ?

J'ai secoué la tête en souriant.

- Une vieille bull avec les cheveux gris, un sourire insolent et des yeux tristes. Le genre de butch avec les bras aussi gros que ta cuisse, tu vois ? C'est dans ces bras-là que j'ai envie d'être tenue.

J'ai fait courir mes doigts sur le bois noir près de ma jambe.

- Moi aussi je les aime tellement. Mais ce qui me fait craquer, c'est les high fems. C'est drôle, peu importe qu'elles soient femmes ou hommes, c'est toujours des high fems qui me font tourner la tête et qui rendent mes mains moites.

Frankie a posé une main sur mon bras.

- Toi et moi, on doit forger une définition de « butch » qui ne me laisse pas sur la touche. Ça me rend malade d'entendre le mot « butch » utilisé

pour parler d'agressivité sexuelle ou de courage. Si c'est ça que « butch » veut dire, qu'est-ce que ça implique pour la définition de « fem » qu'on met en face ?

J'ai secoué la tête.

- Je n'y ai jamais réfléchi comme ça. Mais je dois avouer que quand tu m'as dit pour toi et Johnny, la première chose que je me suis demandé, c'était : qui fait la fem au lit ?

Frankie s'est penchée en arrière.

- Aucune de nous. Ce que tu voulais dire, c'est qui baise et qui est baisée ? Qui pilote la baise ? Et ça, ça n'a rien à voir avec le fait d'être butch ou fem, Jess.

Frankie s'est rapprochée de moi et m'a touché l'épaule. Je me suis crispée.

- Détends-toi, a-t-elle chuchoté, je suis pas en train de te draguer, Jess.

- Je suis désolé. J'ai pas vraiment l'habitude qu'on me touche.

Elle a massé mes épaules, malaxant ma douleur.

- Tu sais, je dois t'avouer quelque chose. J'avais le béguin pour toi à l'époque.

J'ai ri nerveusement.

- Et merde, je commençais à peine à me détendre avec toi !

Elle m'a donné une tape amicale dans le dos.

- Tu t'en remettras !

Elle m'a frotté la nuque.

- T'étais comme une putain de légende quand t'as commencé à passer. C'est comment, Jess ?

J'ai haussé les épaules.

- Je sais pas. Je suis passé au travers en me contentant d'essayer de survivre, mais ça m'a pas beaucoup laissé le loisir d'y réfléchir.

- Est-ce que je suis si différente de toi ? a-t-elle demandé, murmurant à voix haute ce qu'elle pensait tout bas.

- C'est à toi de voir. Pour moi, on est toujours de la même famille.

Un navire de croisière est passé et les rires des gens sur le pont ont flotté sur l'eau jusqu'à nous. J'étais là, assise face au New Jersey, avec les mains de Frankie sur mes épaules.

- T'es encore avec Johnny ?

J'ai senti son corps s'affaisser contre le mien.

- C'est dur pour deux butchs, Jess. C'est vraiment dur.

J’ai soupiré et j’ai hoché la tête.

- Eh, Frankie, quand deux butchs sont ensemble, comme amantes je veux dire, est-ce qu’elles parlent de leurs sentiments ?

- Des sentiments ? Qu’est-ce que c’est ?

On a gloussé toutes les deux, d’un rire détendu et chaleureux. On a ri de plus en plus fort, jusqu’à ce que les larmes nous coulent le long des joues. Pour la première fois depuis qu’elle avait commencé à me toucher, j’ai relâché mon corps contre le sien. Je me suis autorisé à savourer la force de ses bras autour de moi.

J’ai chuchoté :

- Tu sais, Frankie. Il y a des choses qui me sont arrivées parce que je suis une il-elle et dont je n’ai jamais parlé avec une fem. Je n’ai jamais trouvé les mots.

Frankie a hoché la tête.

- Tu n’as pas besoin de mots avec moi, Jess. Je sais.

J’ai secoué la tête :

- Mais j’ai besoin de mots, moi, Frankie. Des fois, j’ai l’impression que je vais m’étouffer avec ce que je ressens. J’ai besoin de parler et je n’ai aucune idée de comment faire. Les fems ont toujours essayé de m’apprendre à parler de mes sentiments, mais c’était avec leurs mots à elles. J’avais besoin de mes propres mots -- des mots de butchs pour parler de sentiments de butchs.

Frankie m’a serré plus fort. J’ai senti les larmes me monter aux yeux.

- J’ai l’impression d’être complètement saturée par toute cette crasse toxique, Frankie. Mais j’arrive pas à m’entendre dire ces mots haut et fort. Je n’ai pas le langage pour ça.

Frankie a ouvert ses bras plus grand, m’attirant plus profondément dans son étreinte. J’ai posé ma tête sur son bras. Elle m’a offert un refuge, de la même façon que j’avais tenu Butch Al dans une cellule des années plus tôt.

- Frankie, je n’ai pas de mots pour dire les sentiments qui me déchirent. À quoi pourraient ressembler nos mots ?

J’ai regardé vers le ciel avant de rajouter :

- Au tonnerre, peut-être.

Frankie a appuyé ses lèvres contre mes cheveux.

- Ouais, au tonnerre. Et à la nostalgie.

J’ai souri en embrassant le muscle saillant de son biceps.

- Nostalgie, ai-je répété doucement, que c’est beau d’entendre une butch dire ce mot à voix haute.

NOTES

[1] *National Labor College* : centre de formation politique et laboratoire d’études sur le travail fondé en 1969 par l’AFL-CIO, pour les syndicalistes et leurs familles.

[2] Voie rapide dans l’ouest de New York.

Chapitre 25

Chapitre 25

- Toi tu fais ton voyage à Buffalo, et moi je vais dans ma famille de mon côté, a insisté Ruth.

- Mais pourquoi ?

Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi elle avait refusé la proposition d'Esperanza de nous prêter sa voiture.

- Tu as dit que tu n'étais pas retournée dans ta famille depuis la mort de ta grand-mère. T'as pas arrêté de dire qu'il faudrait que tu passes les voir. Ça me permettrait de voir d'où tu viens. Je veux voir le lac, les collines et les vignobles dont tu m'as tant parlé.

Ruth a soupiré.

- Pour toi, c'est une jolie excursion. Mais moi, je me suis barrée pour sauver ma peau. C'est pas facile pour moi d'y retourner. Je veux le faire seule.

J'ai secoué la tête.

- Je te déposerai juste avant de reprendre la Thruway[1] vers Buffalo. Il n'y a que deux heures de route entre là où tu vas et là où je vais, et je ne peux pas conduire sans permis. On pourrait passer pour un joli petit couple marié.

Ruth a fait la grimace.

- Jess, tu comprends pas. Tu peux pas juste conduire jusqu'à la maison de quelqu'un, la déposer et reprendre ta route. Il faudra que je te présente. Ils te proposeront un café.

J'ai commencé à me renfrogner.

- Ça va, j'ai compris.

La colère de Ruth a éclaté.

- Non, tu ne comprends pas. Ce n'est pas parce que j'ai honte de toi.

Sa voix est retombée.

- J'ai honte d'eux, des fois.

J'ai commencé à protester mais elle a levé une main pour m'arrêter.

- De toute façon, c’est une impasse. Si tu les aimes bien, je serai en colère contre toi parce que tu ne comprendras pas pourquoi c’était aussi dur pour moi de grandir avec eux. Et si tu ne les aimes pas, je t’en voudrai de ne pas voir leur valeur.

J’ai haussé les épaules.

- OK, je vois bien que c’est compliqué, je laisse tomber. En tout cas moi j’y vais, à Buffalo. J’ai des histoires à régler et des souvenirs à retrouver.

Même si je n’en ai plus reparlé, on savait toutes les deux que je n’avais pas laissé tomber. Je n’arrêtais pas de repousser mon voyage, en partie parce que je savais que ça pourrait être douloureux, mais aussi et surtout parce que j’espérais encore que Ruth viendrait avec moi.

Début septembre, j’ai demandé à Esperanza si je pouvais lui emprunter sa voiture pour faire le voyage. Ruth s’est affairée dans la cuisine, en faisant semblant de ne pas nous entendre.

Quelques jours avant de partir, j’ai apporté à Ruth un litre et demi de cidre chaud. Elle s’est assise à côté de moi sur une chaise de la cuisine, les yeux fixés sur sa tasse.

- Quand je me fais tabasser, a-t-elle commencé d’une voix calme, c’est toujours pire quand c’est visible. Ça veut dire que d’autres personnes peuvent voir que j’ai été blessée. C’est humiliant pour moi.

J’ai attendu qu’elle continue.

- Ma famille, c’est pas des gens mauvais. Je les aime davantage depuis que je suis partie. Ils m’aiment de la meilleure façon qu’ils connaissent. Je suis de la famille. Mais c’est dur, et je ne veux pas que quelqu’un d’extérieur voie ça. J’imagine qu’ils sauraient te faire bon accueil, en tant qu’invitée, mais je n’en suis pas sure. S’ils n’étaient pas aimables avec toi, je les détesterais pour ça. Ils ne sont pas cruels. Mais c’est un gros risque pour moi, parce que je ne pourrai jamais leur pardonner s’ils te blessent.

J’ai touillé mon cidre avec un bâton de cannelle.

- Quand est-ce qu’on part, Ruth ?

Elle a eu l’air surprise.

- J’ai jamais dit qu’on y allait.

J’ai souri et hoché la tête.

- Si, tu l’as fait, chérie. Ni toi ni moi on ne se débat autant avec des trucs qu’on n’est pas prêtes à affronter.

Ruth a soupiré et m’a caressé la main.

- Jeudi.

***

On a le monde entier pour pisser ! Ça a été notre devise pendant notre voyage vers le nord de l'État. On a emporté plein de papier pour ne pas avoir à prendre le risque de s'arrêter dans des toilettes. On a quitté la ville bien avant l'aube pour entamer notre excursion de six heures. Quand le soleil a commencé à briller, j'étais tellement contente qu'on fasse ce voyage difficile ensemble.

Ruth avait préparé des sandwichs au munster avec des tomates séchées et de la roquette dans du pain frais. On a bu des litres de thé glacé. *On a le monde entier pour pisser !* s'exclamait-on en riant.

Le visage de Ruth s'est détendu au fur et à mesure que je conduisais. Elle annonçait le nom de toutes les belles plantes sauvages. Toute l'anxiété de Manhattan s'est fondue dans la distance qui s'étalait derrière nous. La tension à venir était à des centaines de kilomètres devant nous. Quelque part entre ici et là, on s'est une nouvelle fois rencontrées pour de vrai, Ruth et moi.

Quand on a finalement bifurqué de la Thruway en direction du lac Canandaigua, Ruth semblait visiblement excitée.

- Tu vois ?

Elle a montré du doigt un lotissement de plusieurs immeubles d'appartements.

- Avant, c'était le Roseland Amusement Park[2]. Arrête-toi. Laisse-moi conduire, maintenant.

Ruth connaissait ces routes comme les veines de ses mains.

On est passées devant des champs de tournesols.

- C'est nouveau, ils ne cultivaient pas ça quand je vivais ici.

J'ai reconnu les solidages et les asters violets que Ruth avait immortalisées dans ses aquarelles.

Elle s'est arrêtée près du lac et s'est garée dans un espace pas plus grand que la largeur de trois voitures.

- Je n'arrivais jamais à savoir si ce lac reflétait mes changements d'humeur, ou si mes humeurs reflétaient les changements du lac. Il n'y a pas un mètre carré autour de ce lac qui ne soit pas privé maintenant, à part deux petits coins comme celui-ci et le lopin derrière le magasin général. Ils clôturent même les collines, maintenant.

Elle a mis le contact et est repartie en marche arrière.

- Les touristes ont tué mon père.

Sa voix était éteinte et froide.

- Un couple en voiture s'est arrêté dans un virage en épingle pour regarder un cerf. Mon père a fait une embardée pour les éviter. Il est sorti de la route juste ici.

On a continué de rouler en silence.

- Je hais les touristes. Le seul problème, c'est que ma mère en est une.

Je n'ai rien dit. Ruth savait ce qu'elle voulait dire et ce qu'elle voulait taire.

- Bien sûr, ma mère était locataire. Sa famille, c'était pas des yuppies[3]. Elle est tombée amoureuse de mon père avant la fin de l'été. Mais qui aimait cet homme savait qu'il ne quitterait jamais cette vallée. Lui et mon oncle Dale entendaient les collines les appeler comme des amantes.

Elle a souri.

- C'est drôle, ma mère était une fille de la ville, mais après la mort de mon père, elle est restée ici dans ces collines qu'il aimait. Je suis comme lui. Mon cœur appartient à ces collines, mais je suis partie pour la ville.

On s'est arrêtées devant une petite maison en lisière de forêt. Quand Ruth a éteint le moteur, un golden retriever a aboyé en griffant la moustiquaire de la porte d'entrée.

- On est chez Dale.

Elle m'a tendu un bout de papier.

- Là-dessus, il y a les indications pour venir me chercher chez ma mère.

J'ai hoché la tête. On est restées assises dans la voiture jusqu'à ce que quelqu'un remarque notre arrivée.

- Robbie !

J'ai entendu Dale appeler Ruth.

- Robbie, t'es de retour à la maison !

Ruth a soupiré. On est toutes les deux sorties de la voiture. J'ai observé comment leurs corps s'assemblaient dans leur embrassade, comment leurs mains connaissaient le dos et les épaules de l'autre. Ruth s'est reculée.

- Dale, voici mon amie, Jess. Elle vit à Manhattan, elle aussi.

Le chien a sauté et m'a léché le visage. Dale a tiré sur son collier.

- Bone, lâche-le. C'est quoi ces manières ?

Dale m'a serré la main. Dans sa douce étreinte, sa main était dure et calleuse.

- Vous voulez du café ? Je viens d'en faire.

Mes yeux se sont éclairés. Ruth a secoué la tête.

- Tu ferais mieux d'y aller, elle m'a dit. Tu crois que tu vas retrouver ta route jusqu'à la Thruway ?

J'ai ri.

- Je suis le lac et je prends à gauche aux tournesols !

- T'es sûr que tu veux pas rentrer et te reposer un petit moment ? a demandé Dale.

J'ai regardé Ruth. Son visage était résolument impassible.

- Merci Dale, mais j'ai encore un bon bout de route à faire. Je vais à Buffalo. On se recroisera peut-être quand je reviendrai chercher Ruth.

Je me suis figé. Est-ce que j'avais fait une erreur en l'appelant Ruth ?

Dale a hoché la tête.

- Eh bien, fais en sorte de venir à l'heure du diner, dans ce cas. Je te ferai mes célèbres beignets de courgettes. Je les fais vraiment bien, Robbie te le confirmera. Elles sont terribles les courgettes de mon jardin, cette année.

Ruth a soupiré. J'ai pris ça comme un signal pour que je parte. Je suis retourné dans la voiture et j'ai démarré. Dale tenait toujours le collier de Bone quand il a agité son autre main pour me saluer. Ruth m'a regardé, les yeux pleins d'émotions.

***

Les rues de Buffalo m'étaient aussi familières que mon reflet dans le miroir.

Je me suis arrêtée face à l'immeuble où Theresa et moi avions vécu. Son nom n'était plus sur la boite aux lettres. J'ai contourné le bâtiment, m'attendant presque à tomber nez à nez avec la jeune moi assise sur une caisse en plastique, les yeux obstinément levés au ciel, tentant d'y entrevoir son propre avenir. Et maintenant j'étais là, à me chercher dans le passé.

Un souvenir m'a assaillie tout à coup : la douleur dans les yeux de Theresa, la nuit où j'avais été arrêtée à Rochester. J'ai mis les mains sur mon visage pour ne pas voir ça, mais l'image était derrière mes yeux. Laisse-la venir, je me suis dit. Tu l'as à l'intérieur, de toute façon. Laisse-la sortir.

J'ai marché jusqu'à une cabine téléphonique et j'ai appelé les renseignements. Je voulais tenir la promesse que j'avais faite à Kim et Scotty de revenir les voir. Je me souvenais que Kim avait été profondément

secouée par mon arrivée, et que c'était elle qui avait été la plus affectée par mon départ. Est-ce qu'elle se souviendrait de moi ? Et Scotty ? Était-il devenu le vent ? Je n'arrivais pas à trouver leurs noms dans l'annuaire. Ils vivaient peut-être encore chez Gloria. Son numéro était répertorié.

Gloria n'a pas réussi à me remettre.

- Jess Goldberg, j'ai répété. On a travaillé ensemble à l'imprimerie. Tu m'as hébergée chez toi. Je suis de retour en ville pour un jour ou deux, et je voulais voir Kim et Scotty.

Il y a eu un long, long silence. Quand Gloria a parlé, sa voix était un souffle rauque.

- Tu vas laisser mes enfants tranquilles. Tu m'entends ?

Puis j'ai entendu la tonalité dans le téléphone. J'ai regardé le combiné, abasourdi. J'ai lentement commencé à réaliser que Gloria avait le pouvoir de m'empêcher de retrouver les enfants. J'ai rappelé. Elle m'a de nouveau raccroché au nez. J'ai frappé la vitre de la cabine téléphonique du plat de la main, encore et encore, jusqu'à ce que ça me fasse mal et que ça me brule. Puis, j'ai donné un coup de pied dans la vitre aussi fort que j'ai pu. Une patrouille de police est apparue au coin de la rue.

- Qu'est-ce qui se passe ? m'a demandé un des flics.

J'ai pris une grande inspiration.

- Désolé, j'ai juste perdu de l'argent dedans.

- Reste tranquille, fiston. C'est seulement quelques centimes.

Il m'a salué de la main et il est parti. Quand il a été hors de vue, j'ai recommencé à donner des coups de pied dans la vitre, encore et encore. Je me suis juré que je trouverais Kim et Scotty, même si pour l'instant je ne savais pas comment.

L'opérateur m'a donné l'adresse et le numéro de téléphone du magasin de Butch Jan sur Elmwood Avenue. Une cloche a tinté quand j'ai ouvert la porte du fleuriste. J'ai reconnu le parfum des roses et du lys.

- Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Un visage familier a levé les yeux vers moi. On s'est toutes les deux raidies, pétrifiées.

- Edna.

J'ai murmuré son nom à voix haute. Son visage s'est figé. Je n'arrivais pas à comprendre ce qu'elle faisait là à travailler derrière ce comptoir. Puis je me suis souvenu qu'elle avait été l'amante de Jan. Elles devaient de nouveau être ensemble.

Ce n’était pas juste ! Je pouvais comprendre que Edna m’ait quittée parce qu’elle ne pouvait être avec personne. Mais alors, comment pouvait-elle être avec Jan ? Des questions m’ont brulé le visage : est-ce qu’elle touchait Jan ? Est-ce que j’étais la seule dont elle ne voulait pas ? Comment ça se faisait que tous les autres finissaient par avoir droit à leur ils-vécurent-heureux-jusqu’à-la-fin-des-temps ?

Ça m’a fait tellement mal de la voir dans cet endroit que j’ai eu envie de partir en courant, de remonter dans la voiture et de m’en aller. Mais j’ai découvert une grande part de dignité en moi, dans ma manière de me tenir et de murmurer d’une voix douce et ferme :

- Salut, Edna.

Elle a contourné le comptoir et s’est dirigée vers moi. Mon corps s’est raidi sans le vouloir. Elle s’est arrêtée.

- Jess, j’ai pensé à toi si souvent.

J’ai senti ma colère monter pour empêcher ses mots de pénétrer mes défenses.

- Je suis venue voir Jan. Elle est là ?

Edna s’est mordu la lèvre inférieure.

- Elle est dans la serre, derrière.

Le téléphone a sonné. J’ai saisi l’occasion de partir quand Edna a répondu. Je me suis adossée aux briques froides de l’autre côté de la porte. J’aurais cru que la douleur me ferait exploser, éclaboussant les murs du magasin, mais ça n’a pas été le cas. Ça m’a juste fait mal. Vraiment mal.

Est-ce que Jan savait que Edna et moi avions été amantes ? Je le saurais vite.

La serre ressemblait à une maison de poupée pour adulte, un univers en soi. L’humidité embuait les vitres à l’intérieur. J’ai ouvert la porte et j’ai enjambé le seuil. Mes bottes se sont enfoncées dans la paille humide qui jonchait le sol. J’ai inspiré profondément et j’ai respiré la bonne odeur de terre mouillée.

Jan était penchée au-dessus d’une caisse de violettes. J’ai reconnu ses épaules larges et musclées. Ses cheveux avaient viré à l’argenté. Elle s’est relevée et m’a regardé. Ses lunettes étaient posées sur le haut de son crâne. Elle les a fait glisser sur son nez.

- Est-ce que je deviens trop vieille pour me fier à mes propres yeux ? a-t-elle demandé. C’est vraiment toi, Jess ?

Elle s’est essuyée les mains sur une serviette et m’a accueillie dans ses bras. Elle m’a ébouriffé les cheveux et m’a embrassé la tête pendant que je pleurais.

- J’ai pensé à toi si souvent, a-t-elle chuchoté.

Ma lèvre a tremblé.

- Je ne pensais pas vraiment que j’existais dans d’autres souvenirs que les miens.

Jan m’a tapoté la joue.

- Je ne pourrai jamais t’oublier. T’étais une des bébés butchs avec qui je pensais vieillir. Tu es là pour combien de temps ? Tu vis où ? Comment t’as trouvé cet endroit ?

- Manhattan, ai-je répondu. Frankie m’a parlé de ton magasin. Il y a quelque chose que je dois découvrir pendant que je suis ici, si j’y arrive. Je veux savoir ce qui est arrivé à Butch Al. Je veux savoir si elle est encore en vie.

Jan s’est frotté le visage et a inspiré profondément.

- Eh ben, si y’a bien quelqu’un qui peut trouver quelque chose, c’est Edna. Tu l’as vue ?

J’ai observé le visage de Jan, puis j’ai hoché la tête.

- Edna est encore en contact avec Lydia, dont la butch a travaillé à l’usine automobile avec Al pendant un bon moment.

Ma voix a trahi mon émotion.

- Tu penses que Lydia sait ?

Jan a haussé les épaules.

- Elle pourrait. Et Edna sait comment la trouver.

J’ai pris une grande respiration.

- Tu pourrais demander à Edna de se renseigner ?

J’ai regardé le visage de Jan quand elle a répondu :

- Bien sûr, avec plaisir.

C’est là que j’ai su avec certitude qu’elle n’était pas au courant que Edna et moi avions été amantes.

- Tu sais quoi, a dit Jan en souriant, on pourrait aller boire un verre toutes ensemble ce soir. Qu’est-ce que t’en dis ?

Ça semblait atrocement douloureux, et inévitable. J’ai hoché la tête.

- Peut-être que Frankie voudrait venir aussi ?

Jan m’a tapé sur l’épaule.

- Bonne idée.

Elle m’a écrit l’adresse du bar.

Quand Jan a ouvert la porte de la serre, l’air frais m’a surpris. Son pick-up était garé dans le garage derrière le magasin. À côté, il y avait sa vieille Triumph. Jan a suivi mon regard vers la moto.

- Je ne l’ai pas conduite depuis un moment, mais je continue à la faire tourner. Tu veux l’utiliser pendant que t’es là ?

J’ai souri et hoché la tête vigoureusement. Ça faisait des années que je n’avais pas enfourché une moto. Jan a eu un grand sourire quand la moto a toussoté au démarrage. Elle m’a serré l’épaule.

- Rien que de te regarder, c’est un régal. C’est bon de te voir, gamine.

J’ai attendu qu’elle retourne à l’intérieur du magasin avant de murmurer à voix haute :

- Je ne suis plus une gamine.

***

On s’est retrouvées ce soir-là dans un bar ouvrier de la banlieue de Buffalo. Ça faisait longtemps que je n’avais pas été dans un bar avec des lesbiennes. Il était tôt, ce n’était pas encore bondé. Il y avait environ vingt ou trente femmes dans la première salle. Je me suis dit qu’elles iraient bientôt dans la salle du fond pour danser. Était-ce mon imagination ou est-ce que quelques-unes des jeunes étaient butchs, et quelques-unes fems ?

Quand je suis entrée, elles se sont toutes tournées vers moi, puis elles se sont regardées les unes les autres, mais personne ne m’a arrêtée. J’ai jeté un coup d’œil dans la salle du fond, en espérant que Edna soit venue sans Jan. Jan était là. Elles étaient assises à une table avec Frankie et Grant. Quand je me suis approché de la table, Jan s’est levée.

- Jess !

J’en ai déduit qu’elle n’était toujours pas au courant. Pour la forme, j’ai fait une bise à Edna, qui a baissé les yeux. Frankie et moi, on s’est prises dans les bras. Grant m’a serré la main.

- Eh ben, j’en crois pas mes yeux. Regardez qui est là !

- Qu’est-ce que vous buvez ? a-t-elle demandé en faisant signe à la serveuse.

- Juste une ginger ale[4] pour moi, j’ai dit.

Je voulais garder les idées claires, en particulier avec Edna à la table.

- On est plus assez bien pour te payer un verre maintenant ? m’a provoqué Grant.

- Un whisky, a interrompu Frankie. Pur. Enfin façon de parler[5].

- Et deux bières, ajouta Jan. Ça te va, chérie ?

Edna a hoché la tête en fixant ses genoux.

On s’est toutes assises dans un silence inconfortable.

Jan m’a mis au courant de la discussion en cours.

- On parlait de ce que sont devenues toutes les butchs et les fems de l’époque.

- Je pense qu’on est entrées dans la clandestinité, en quelque sorte, ai-je dit calmement.

J’avais la tête ailleurs, plongée dans la conversation que Edna et moi aurions dû avoir. J’ai continué :

- En attendant un moment où ça sera plus sûr pour nous de vivre au grand jour.

Grant a soupiré amèrement.

- Mais y’a certaines de ces gamines, tu comprends même pas ce qu’elles sont, avec leurs putains de cheveux verts et d’épingles à nourrice plein la gueule !

On a toutes soupiré ensemble.

- Franchement, Grant, ai-je dit en haussant les épaules, on s’en fout, non ?

- C’est pas normal, c’est tout, a-t-elle dit en tapant du plat de la main sur la table.

J’ai ri, ce qui l’a énervée encore plus.

- Grant, on disait la même chose de nous !

- Ouais mais c’est pas pareil, a dit Grant avec un geste de dédain.

Je me suis penché vers elle.

- Tu sais, Grant, il y a beaucoup de choses que je n’arrivais pas à accepter quand j’étais plus jeune, comme le fait qu’il y a plein de manières différentes d’être butch.

J’ai regardé son visage changer d’expression. J’ai entendu Frankie prendre une grande inspiration.

- Mais maintenant, j’essaie d’accepter les gens comme ils sont.

Pour changer de sujet, Jan s’est penchée vers moi et a caressé la manche de mon blouson en cuir.

- Joli, elle a dit.

Edna m’a lancé un regard inquiet. J’ai tâté le cuir doux et usé de l’armure de Rocco.

- Merci, ai-je répondu de manière à clore le sujet.

Edna a expiré de soulagement.

- En tout cas, je suis bien contente de pas avoir pris ces hormones, moi, a annoncé Grant.

J’ai contracté les mâchoires, broyant ma paille en plastique.

- Pourquoi ça, Grant ? ai-je dit, prête à en découdre.

- Eh ben, t’es un peu coincée, maintenant, pas vrai ? Je veux dire, t’es ni une butch ni un mec. T’as juste l’air d’un mec.

Autour de la table, tout le monde s’est raidi mais personne n’a rien dit. J’ai plié la paille pour en faire un anneau.

- Fais gaffe, Grant, l’ai-je prévenue. C’est ton reflet que tu regardes.

Grant a ri.

- J’suis pas comme toi. J’ai pas fait le changement.

Ma colère était disproportionnée au vu de la situation. Je pouvais la sentir, amère sur ma langue. Je me suis penchée en avant. Tout le monde retenait son souffle. Ma voix était basse et menaçante.

- Jusqu’où tu te sens d’aller, Grant ? Combien de toi-même es-tu prête à renier pour te distancier de moi ?

Son visage l’a trahie. Pendant un instant, elle avait senti mon pouvoir et ça l’avait titillé. Je le savais, je pouvais le lire dans ses yeux. Je connaissais un secret sur les désirs de Grant et je voulais m’en saisir comme d’une arme. Je voulais que le fait d’être butch soit une quantité et non pas une qualité, pour pouvoir être plus butch qu’elle.

Elle a remué sa boisson avec son doigt. Son visage a viré au rouge. Edna et Jan baissaient les yeux. Je pouvais sentir Frankie me supplier en silence d’épargner Grant.

Je me suis concentrée de nouveau sur Grant et j’ai vu une butch blessée, conservée dans l’alcool. Je sentais sa honte comme de la transpiration. Je me suis souvenu de sa manière de contraindre les hommes à la respecter, dans les usines. Mais lentement, sa conviction dans le fait qu’elle méritait ce respect s’était érodée. Et tout à coup, mes propres mots ont résonné dans mes oreilles : *Combien de moi-même étais-je prêt à renier pour me distancier d’elle ?*

- Tu sais ce dont je me rappelle, Grant ?

Tout le monde a levé les yeux vers moi.

- Je me souviens quand on déchargeait des surgelés sur les quais près du lac.

J’ai jeté un coup d’œil à Edna. Le léger sourire sur ses lèvres était pour moi un cadeau.

Grant a hoché la tête.

- Ouais, c’était le bon vieux temps, pas vrai ?

J’ai secoué la tête.

- Des fois, c’était un cauchemar. Je ne voudrais clairement pas retourner en arrière, pendant les descentes dans les bars et les bastons de gens bourrés. C’était le bon vieux temps, mais seulement parce que je n’ai pas à le revivre.

Grant s’est penchée en avant.

- Tu ne voudrais pas revenir à cette période ?

J’ai ri.

- On me mettrait un flingue sur la tempe que je voudrais toujours pas. Le seul truc qui me manque c’est notre manière de nous serrer les coudes, d’essayer d’être une famille les unes pour les autres. Et c’est ce qu’on pourrait faire là maintenant.

Il était temps de changer de sujet. J’ai lancé un regard à Edna.

- Est-ce que Jan t’a dit que je cherchais à savoir ce que Al était devenue ?

Edna a levé les yeux vers Jan, pas vers moi. Jan a baissé les yeux.

- C’était peut-être pas une si bonne idée, gamine.

Edna a vu la colère flamboyer dans mes yeux.

- Elle est encore en vie ? ai-je demandé.

Silence. J’ai pris une grande inspiration et je me suis adressé à Jan avec des mots qui étaient en réalité destinés à Edna.

- Tu sais à quel point je tenais à Al. Si j’avais su que je risquais de ne plus jamais la voir, il y a des tas de choses que je lui aurais dites. Quand j’étais jeune, je croyais que j’avais une éternité devant moi. J’en suis revenue. Si elle est encore en vie, je veux la voir.

Edna a fixé sa bouteille de bière, l’air impassible. J’avais tellement peur d’exploser de colère que je me suis levé et je suis parti en trombe dans les toilettes des femmes, sans réaliser depuis combien de temps une telle chose ne m’était pas arrivée. Je me suis aspergé la figure d’eau froide.

Ça m’a surpris de voir Edna entrer.

- Je suis désolée, a-t-elle dit d’une voix douce, je sais que tu m’en veux salement.

On savait toutes les deux qu'elle ne parlait pas uniquement de Al, mais je refusais de l'admettre.

- Bon sang, Edna ! Je m'en fous si Al est dans le couloir de la mort, ou si elle est mariée, mère de famille et porte des talons hauts. Je l'aime et je veux la voir.

Mes dents se sont serrées.

- Je veux juste dire au revoir. C'est si dur à comprendre ?

Edna a secoué la tête.

- Non. C'est juste dur à faire.

Elle a levé le bras comme si j'étais un chien qui pourrait la mordre.

- S'il te plait, Jess. Ne m'en veux pas. C'est juste que c'est mieux de ne pas remuer certaines choses.

- J'ai pas besoin de toi pour prendre des leçons de vie !

J'ai essayé d'adoucir ma voix.

- Écoute, Edna. Il y a des choses qui me rongent plus que la douleur, comme le fait de me sentir tout le temps si impuissante. Je voulais retrouver Theresa, mais personne n'est foutu de me dire où elle est passée. Il y a des années, j'ai promis à une petite fille que je reviendrais, et sa mère refuse tout net de me dire où elle est. Et maintenant, tu me dis que Al est en vie mais que je ne peux pas la voir.

Edna m'a tourné le dos pendant que je poursuivais :

- Je vais te dire ce que j'ai déjà appris de cette visite, Edna. Je suis capable d'affronter beaucoup plus de douleur que ce que je pensais. Mais je ne sais pas quoi faire de toute cette frustration. Je veux trouver Butch Al.

- Ce n'est pas une bonne idée.

Edna a dit ça tellement simplement, comme si le sujet était clos.

- Comment oses-tu ? lui ai-je hurlé dessus. Tu n'as aucun droit de me cacher cette information !

Jan a ouvert la porte des toilettes. Frankie et Grant sont arrivées derrière elle.

- Tout va bien, ici ? a demandé Jan en fronçant les sourcils.

Edna et moi, on continuait de se toiser d'un regard furieux.

Grant a essayé de prendre les choses en main.

- Allez, on les laisse tranquilles, a-t-elle dit en tirant Jan par la manche.

Jan s'est dégagée le bras d'un coup sec.

- Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Elle commençait à comprendre.

Je n’ai pas lâché Edna des yeux. Ma voix était glaciale d’ironie.

- C’est maintenant que tu te décides à me protéger, Edna ? C’est maintenant que tu veux me sauver ?

- Va te faire foutre, Jess, a murmuré Edna. Va te faire foutre. Al est à l’asile.

J’ai écarquillé les yeux.

- Sur Elmwood Avenue ? Elle est si près que ça ?

- Va te faire foutre, a répété Edna en sortant en trombe des toilettes.

Frankie et Grant nous ont laissées seules, Jan et moi, face à face.

- Gamine, je crois que tu ferais mieux de partir tout de suite, a marmonné Jan entre ses dents serrées.

- Je ne suis plus une gamine, lui ai-je répondu en la bousculant pour sortir.

***

En prenant brusquement les virages de la voie rapide, je me sentais connectée à la Triumph. Une puissance oubliée vibrait en moi. Cette exaltation s’est évanouie à l’instant où j’ai coupé le moteur sur le parking de l’asile. J’ai retiré mon casque et j’ai levé les yeux vers le bâtiment médiéval. Toutes les fenêtres étaient quadrillées de barres de fer. Un frisson glacial m’a parcouru. Mais ma volonté de voir Al était plus forte que mon envie de m’enfuir.

J’avais passé une longue nuit blanche sur la banquette arrière de la voiture d’Esperanza, garée dans la rue en face de la boutique de Jan et Edna. J’avais pensé toute la nuit à ce que je voulais dire à Al. Mais en prenant l’entrée des visiteurs, j’ai paniqué parce que je n’arrivais pas à me remémorer ce que j’avais voulu lui dire. J’en revenais toujours à deux choses simples que je ne lui avais jamais dites à voix haute :* Merci* et *Je t’aime*.

Quand la porte de l’ascenseur s’est ouverte, j’ai essayé de me rappeler l’étage que m’avait indiqué le surveillant. *Sixième étage.* C’était écrit en gras sur le grand badge « visiteur » en plastique qu’on m’avait donné à un moment au cours de la procédure.

- Vous êtes de la famille ?

J’ai cligné des yeux. C’est à moi qu’on posait la question. J’étais au poste des infirmières. Il était temps de me concentrer.

- Son neveu, ai-je répondu.

Elle a regardé des dossiers que je ne voyais pas.

- Hmmm, a-t-elle dit.

- Je n'ai pas vu ma tante depuis longtemps, elle est en forme ? ai-je demandé nerveusement pour faire la conversation.

L'infirmière m'a regardée par-dessus ses lunettes.

- Enfin, je veux dire…

J'ai arrêté de parler.

- J'ai bien peur qu'elle soit en thérapie, a dit l'infirmière pour clore la conversation. Je ne sais pas qui a pris votre rendez-vous, mais ça ne sera pas possible aujourd'hui.

Le rouge m'est monté aux joues.

- Il faut que je la voie aujourd'hui.

L'infirmière a enlevé ses lunettes et a appuyé une branche près de ses lèvres.

- Et pourquoi donc ?

Pendant un instant, j'ai eu peur qu'ils aient le pouvoir de me garder là, moi aussi, s'ils venaient à réaliser à quel point j'étais contrariée.

- J'ai pris un vol jusqu'ici, juste pour cette visite. Ça a été convenu avec sa famille, ma famille. Je dois reprendre l'avion pour rentrer travailler. Je n'ai pas vu ma tante depuis longtemps. J'ai peur qu'elle meure avant que je ne l'aie revue. Alors vous comprenez, c'est vraiment important pour moi.

L'infirmière était déconcertée. Elle s'est mise à chercher quelqu'un du regard.

- Est-ce que je ne pourrais pas attendre pendant qu'elle est en thérapie ? Ça prendrait combien de temps ? Une heure ? Cinquante minutes ?

- Elle est en kinésithérapie, Monsieur… Euhh…

Elle regardait le dossier médical de Al et s'interrogeait sur ma relation à elle, j'en étais sûr.

- Attendez ici, s'il vous plait, m'a-t-elle dit en m'indiquant une rangée de chaises.

Je me suis assise nerveusement. Est-ce qu'elle savait que je n'étais pas son neveu, est-ce qu'elle allait appeler la famille ? Est-ce que le travestissement était encore puni par la loi ? Est-ce qu'ils pouvaient faire usage de la force pour me garder ici ? Je sentais leur pouvoir sur moi. Plus que tout, ils avaient le pouvoir de m'empêcher de voir Al. Une heure est

passée. J’ai remarqué l’infirmière qui chuchotait quelque chose à un docteur. Je voulais sortir de là, mais je ne voulais pas partir sans Al.

- Monsieur… Euhh…

L’infirmière se tenait devant moi. Je me suis levé d’un bond. Elle a tourné les talons sans un mot et s’est éloignée. J’ai foncé pour la rattraper. Une fois arrivée dans une salle de séjour, elle s’est arrêtée et a pointé du doigt une rangée de fenêtres.

J’ai regardé dans cette direction.

- Ah, vous avez dit en kinésithérapie ? Est-ce que c’est pour ça que Al… Tata est là ?

- Elle a eu une attaque pendant son séjour ici. Elle a perdu l’usage d’un de ses bras et d’une de ses jambes.

- Est-ce qu’elle peut marcher ?

L’infirmière a repoussé ses lunettes sur l’arête de son nez, signalant que la conversation touchait à sa fin.

- Elle ne fait rien. Elle reste assise et regarde dans le vide. Je doute qu’elle vous reconnaisse, a-t-elle dit par-dessus son épaule en s’éloignant.

Elle m’a laissé plantée là, morte de trouille.

Les rais de lumière entre les barreaux illuminaient des particules de poussière qui tourbillonnaient comme une tempête de neige. Une dizaine de patients étaient dans la salle de séjour. Quelques-uns se parlaient à eux-mêmes.

- Jeune homme, tu n’aurais pas dû venir, m’a réprimandé une vieille femme.

Son doigt noueux pointé vers mon nez soulignait ses propos.

- Ça n’apportera rien de bon ! Je te l’ai déjà dit. Je te l’ai répété encore et encore ! Je te l’ai dit, je te l’ai dit !

Elle était vieille et vraiment très belle, non pas malgré son âge, mais en raison de son âge. J’ai souri et je suis passé calmement devant elle, en espérant qu’elle n’était pas un Oracle.

Ce n’était pas difficile de reconnaitre Butch Al. Elle était assise en face des fenêtres, affalée dans le fauteuil. Elle regardait à travers, ou peut-être qu’elle fixait les fenêtres elles-mêmes, je n’aurais pas su le dire. Elle portait une blouse d’hôpital et des pantoufles. Un de ses bras était maintenu par une attelle en plastique. En me rapprochant, j’ai vu qu’il était attaché au fauteuil par une bande de drap.

- Elle ne parle pas aux mortels, a dit l'Oracle derrière moi. Elle écoute des voix que tu n'entends pas. Elle ne peut pas t'entendre.

J'ai souri par-dessus mon épaule.

- Ça va aller, l'ai-je rassurée, je suis un fantôme.

La vieille femme s'est rapprochée et a scruté mon visage.

- Ça alors, que je sois bénie ! s'est-elle exclamée en se signant.

- C'est un fantôme en chair et en os, a-t-elle annoncé aux patients qui n'avaient pas l'air de l'écouter.

J'ai rapproché une chaise de celle de Al. D'une certaine manière, elle avait énormément changé. Presque tous ses cheveux étaient blancs et plus longs que je ne les avais jamais vus. Dans le temps, je me serais moqué d'elle parce qu'elle ressemblait à Prince Vaillant[6]. Bien sûr, si on avait été dans le temps, elle aurait été se faire couper les cheveux.

Je me suis assise à côté d'elle. Le visage de Al m'a rappelé le lit asséché d'une rivière, creusé par des courants taris. Ses joues avaient l'air si douces que j'ai dû me retenir de les caresser. À la fixer de si près, je me suis sentie intrusive. Je me suis donc assis de nouveau dans le fauteuil. D'un autre côté, Al avait à peine changé. Tout en elle me semblait familier et réconfortant.

J'ai regardé par la fenêtre. Je voulais voir ce qu'elle voyait, et lui donner le temps de sentir ma présence. Un mur en brique avec des barreaux aux fenêtres bouchait la moitié de la vue. L'autre partie donnait sur le parking. En me penchant en avant, je pouvais voir la moto de Jan. J'ai pensé un instant que Al avait dû me voir arriver et qu'elle savait, d'une manière ou d'une autre, que c'était moi. Bien sûr, c'était dans mon imagination.

Derrière le parking, il y avait une bande de gazon et quelques arbres. Des mouettes tournoyaient dans tous les sens dans le ciel lointain. Je me suis imprégnée de tout ça comme si j'avais regardé cette vue pendant des années et que je n'avais plus aucun espoir de voir un autre paysage à l'horizon. C'est à ce moment que j'ai su que je voyais exactement ce que voyait Al.

- Y'a pas grand chose à regarder, hein ? ai-je dit à voix haute, presque pour moi-même.

Al m'a lancé un regard, l'espace d'un instant. Ses yeux étaient vitreux comme si elle souffrait d'une cataracte émotionnelle. Puis elle s'est remise à regarder par la fenêtre.

J’ai mis les pieds sur le rebord de la fenêtre et je me suis appuyée en arrière.

- Jeune homme, ne faites pas ça, s’il vous plait, m’a réprimandé une infirmière.

Je me suis redressé sur mon siège, contrarié. Al m’a de nouveau lancé un coup d’œil puis a regardé ailleurs. Pendant un instant, j’ai cru que je l’avais vue sourire, mais j’avais tort.

Al était enfermée dans une forteresse. Je ne savais pas comment escalader ses murs. Je me suis souvenue d’un conte de fée où le prince charmant devait escalader une montagne de glace pour libérer la femme qu’il aimait. Je n’arrivais pas à me rappeler comment il y était parvenu.

J’avais lu quelque part que les personnes dans le coma peuvent t’entendre. Je savais bien qu’elle n’était pas dans le coma, mais je me suis dit que ça ne pouvait pas faire de mal de lui parler.

J’avais presque l’impression que toutes ces années ne s’étaient pas écoulées. Si je parvenais à trouver les bons mots, on pourrait juste reprendre la conversation qu’on avait interrompue un quart de siècle auparavant.

- Al, j’ai dit doucement.

J’ai regardé autour de moi, mais personne à part l’Oracle ne faisait attention à nous.

- Al, c’est moi, Jess. Peut-être que tu me reconnais pas, mais peut-être que si tu me regardais, tu me reconnaitrais.

Al n’a pas bougé, mais pour pouvoir me concentrer sur ce que j’avais à lui dire, j’ai fait comme si elle s’était rapprochée et qu’elle écoutait.

- Il y a des choses que j’aurais dû te dire, Al, mais j’ai toujours cru que je te reverrais. Tu sais, c’est comme ça les gosses, ils croient que rien ne s’arrêtera jamais.

J’ai cru que Al hochait la tête. C’était peut-être mon imagination. J’ai tout doucement mis ma main sur son bras et j’ai longuement regardé son profil, avec intensité. Quelques minutes plus tard, elle s’est tournée et m’a regardé, puis a détourné le regard. Dans ce bref instant, je l’ai vue jeter un coup d’œil au-dessus du mur derrière lequel elle était retranchée.

- Al, ai-je essayé de dire, mais je me suis étranglée avec mes mots.

J’ai posé mon front sur son bras et j’ai pleuré. Je n’arrivais plus à me maintenir droite. J’ai ravalé mes larmes et je me suis essuyé les yeux. J’ai fouillé dans mes poches à la recherche d’un kleenex. J’en ai vu un

apparaitre devant mon nez, tendu brusquement par l'Oracle. J'ai hoché la tête pour la remercier.

- Butch Al, ai-je dit doucement, si tu peux m'entendre, s'il te plait, hoche juste la tête, cligne des yeux, fais quelque chose.

Elle s'est tournée et m'a regardé.

- Al, ai-je dit avec un sourire.

Sa main s'est refermée sur mon bras comme des griffes. Son visage s'est tordu de colère.

- Ne me ramène pas en arrière, a-t-elle grogné.

- Enfuis-toi, maintenant ! m'a avertie l'Oracle.

- Non, ai-je dit.

Je pouvais entendre la peur dans ma voix. Je ne fuirais pas Al. J'étais prêt à affronter n'importe quoi. Cet instant était tout ce que j'avais avec elle, et ça allait être le dernier.

- Ne me ramène pas, a répété Al.

Ses ongles sont entrés dans la chair de mon bras. J'ai essayé de me calmer.

D'un coup, j'ai compris ce qu'elle était en train de dire et j'ai eu honte. Comment Al avait-elle survécu ? En oubliant, en plongeant dans le sommeil, en s'en allant ! Elle était entrée en clandestinité. Elle s'était cachée pour se mettre en sécurité exactement comme je l'avais fait.

J'ai affronté son regard. Ses yeux étaient d'acier mais ils se remplissaient de larmes. Tout comme les miens. J'ai posé ma main libre sur ses doigts, doucement, et ils ont commencé à se détendre.

- Je suis désolée, ai-je dit, pardonne-moi, Al. C'était égoïste. Jusqu'à maintenant, je ne m'étais pas rendu compte que je faisais ça pour moi. Je n'avais pas réfléchi à ce que ça te ferait. Les gens ont essayé de me le dire, mais je n'ai pas écouté.

Je me suis couvert le visage avec les mains.

- Retourne là où tu vas pour être tranquille, je ne t'embêterai plus. Je suis désolée.

- C'est bon, gamine, a dit la voix familière d'une vieille amie. Ça va.

J'ai levé les yeux et j'ai vu Butch Al me sourire. Les larmes ont coulé le long de mes joues. Elle les a essuyées d'une main. Je pouvais sentir l'effort qu'elle devait fournir pour lever le bras.

- T'as l'air en forme, a-t-elle dit. Est-ce que quelqu'un d'autre peut te voir, ou c'est juste moi ?

- Je suis réelle, mais il n’y a que toi qui peux me voir.

Al a regardé au-dessus de ma tête puis elle a baissé ses yeux vers les miens.

- T’as l’air jeune, elle m’a dit.

J’ai souri :

- Je vais avoir quarante ans dans quelques années, si je joue les bonnes cartes.

Al a hoché la tête et s’est tournée vers la fenêtre.

- Ça me rappelle le bon vieux temps.

Elle se souvenait !

Un nuage orageux, chargé d’émotions est passé sur son visage. Elle s’est tournée vers moi avec colère.

- Ne remue pas le passé. Ne me ramène pas, je suis morte.

Je me suis écarté d’elle, puis je me suis forcé à me rapprocher de nouveau.

- T’es pas morte, Al. T’as juste été salement blessée. Tu t’es bien battue pendant longtemps, mais ils t’ont fait très mal. T’as été géniale.

Elle a tourné la tête vers moi et l’a laissée tomber. Ses mains m’ont agrippé le bras :

- C’est juste que je ne pouvais pas, c’est que… Je…

Je pris un ton grave, doux comme celui d’une amante.

- T’inquiète pas, tout va bien. Tu t’es tellement bien battue que maintenant t’as besoin de te reposer. Tout va bien, Al.

Elle a posé la main sur ma tête. Sous son poids, je me sentais comme un enfant.

- C’est Jackie qui t’a coupé les cheveux ?

J’ai hésité un instant, puis j’ai souri et j’ai hoché la tête.

Al m’a serré le bras.

- Gamine, dis-lui que je suis désolée.

J’ai posé la main sur les siennes.

- Jackie m’a dit qu’elle n’était pas fâchée, Al.

Elle a scruté mon visage pour vérifier que c’était vrai.

- C’est vrai, ai-je menti, elle te dit de ne pas t’en faire. Elle t’aime, Al. Il n’y a pas un jour qui passe sans qu’elle pense à toi, tout comme moi.

Al a souri et m’a tapoté la joue.

- Al, j’ai dit.

Mais son esprit était parti, comme un coup de vent qui claque une porte.

- Al ?

Elle regardait par la fenêtre. Sa température corporelle est redescendue de quelques degrés.

- Elle est partie, a dit l'Oracle.

- Al, ai-je dit en lui secouant le bras légèrement. Al, s'il te plait, ne pars pas. Pas déjà, s'il te plait, donne-moi juste une minute de plus.

Je me suis détesté de faire ça. Juste quelques instants plus tôt, j'avais juré que je la laisserais repartir en paix, et maintenant j'étais de nouveau en train d'essayer de la ramener. Ma lèvre a commencé à trembler, puis ça a été mon menton tout entier. Ma mâchoire me faisait mal. J'avais eu une deuxième chance dans ma vie de lui dire que je l'aimais, et je l'avais laissée passer exactement comme quand j'étais ado. Et comme une enfant, je ne voulais pas partir avant qu'elle m'ait rassuré en me disant qu'elle m'aimait aussi. Je me suis approchée et j'ai entouré son cou de mes bras.

- Je suis désolé, ai-je dit. Je vais te laisser, Al.

Les larmes ne voulaient pas s'arrêter.

- C'est juste que j'ai fait toute cette route, après toutes ces années, pour te dire à quel point je t'aime. Et maintenant c'est trop tard. Je voulais te remercier. Si tu n'avais pas été là, je n'aurais jamais su que j'avais le droit d'être moi-même. Tu m'en as assez appris pour me maintenir en vie toutes ces années. Il n'y a pas un jour qui passe sans que je te sois reconnaissante pour tout ce que tu m'as donné. Tu as été tellement importante dans ma vie, Al. J'ai toujours voulu devenir quelqu'un qui te rendrait fière. Al, je t'aimais déjà à l'époque, et je t'aime encore maintenant.

J'ai essuyé les larmes sur mon bras à deux reprises avant de réaliser qu'elles ne venaient pas de mes yeux.

- Je te l'ai dit, t'aurais pas dû venir, a chuchoté l'Oracle par-dessus mon épaule.

- Non, c'était important de venir, j'ai répondu.

Je me suis levée et j'ai passé les bras autour de Al, encore une fois. Je l'ai embrassée doucement sur le haut de la tête et j'ai laissé mes lèvres s'attarder sur ses cheveux.

- Je t'aime, Butch Al, ai-je chuchoté.

L'infirmière me regardait depuis le pas de la porte. Je me suis redressé pour partir.

L'Oracle s'est signée.

- Dieu vous bénisse, a-t-elle dit en me regardant et en secouant la tête.

Tout doucement, j’ai pris sa main dans les miennes et je l’ai embrassée légèrement. Elle a baissé les yeux et elle a rougi.

- Au revoir, Grand-mère, ai-je répondu. Merci de m’avoir laissé venir.

***

J’ai poussé la Triumph dans l’allée derrière Blue Violets. J’ai trouvé Jan et Edna à l’intérieur de la boutique. Elles avaient toutes les deux un air sinistre. Edna évitait de croiser mon regard et Jan bouillonnait. Je suis allé dehors derrière la serre et j’ai attendu que Jan me suive. Elle est restée à un mètre de moi, les poings serrés sur sa taille.

- Putain, mais pourquoi tu m’as rien dit ? m’a-t-elle interpellé.

- C’était pas à moi de le faire, ai-je dit en haussant les épaules. Je ne voulais pas m’immiscer entre vous deux.

Jan s’est approchée.

- T’y arriverais pas, même si tu voulais.

La mâchoire serrée, j’ai inspiré entre mes dents.

- Je le sais bien, figure-toi. Je n’ai pas pu retenir Edna. Mais est-ce que je vais te perdre, toi aussi ? Je ne t’ai rien fait, à toi. C’est pas juste.

- Juste ?

Jan a secoué la tête.

- Ça n’a pas à être juste. J’ai le droit d’être en colère.

- Non, t’as pas le droit, lui ai-je crié. Toi, t’es celle qui l’a. Toutes les deux, vous êtes ensemble. C’est moi qui ai le droit d’être blessée.

- T’es venue baiser ma copine dans mon dos ! a gueulé Jan.

- Quoi ?

Je me suis frappé la cuisse.

- Tu rigoles ?! Ça faisait douze ans que vous n’étiez plus ensemble, toi et Edna !

De toute évidence, Jan ne voyait pas la logique. J’ai souri.

- Qu’est-ce qui te fait rire ? a-t-elle demandé.

J’ai haussé les épaules.

- T’es en colère contre moi parce que je suis sortie avec Edna douze ans après que vous ayez rompu. Je suis en colère contre Edna parce qu’elle s’est remise avec toi presque une décennie après qu’elle et moi on ait arrêté de se voir. Tu sais ce que je pense ?

Jan a donné un coup de pied dans le ciment.

- J’en ai pas grand-chose à foutre de ce que tu penses.

J’ai haussé les épaules.

- Je vais te le dire quand même. Je pense qu’il n’y a pas assez d’amour pour tout le monde. Et je vais te dire ce que je pense d’autre. Nous toutes, ça fait un sacré bout de temps qu’on se connait. On a réellement besoin les unes des autres, même si on est vraiment en colère là maintenant.

Ma voix s’est adoucie.

- Je vais parler pour moi. J’ai vraiment besoin de toi, Jan. Je ne t’ai pas trahie. J’ai toujours été ton amie.

Jan a secoué la tête.

- Laisse couler pour le moment, c’est tout. Mais me dis pas que j’ai pas le droit de ressentir ce que je ressens.

J’ai haussé les épaules.

- J’ai juste peur de te perdre. Et si je laissais passer un peu de temps puis que j’essayais de rassembler assez de courage pour t’appeler ? Qu’est-ce que t’en dirais ? Est-ce que tu me reparlerais ?

Jan a soupiré.

- Laisse faire le temps.

Je lui ai jeté les clés de la moto et je me suis tournée pour partir.

- Tu l’as vue ? a lancé Jan dans mon dos.

- Ouais.

- Elle t’a reconnue ?

J’ai hoché la tête.

- C’était dur ?

Je pouvais sentir la tristesse dans mon sourire.

- Ça aurait été dur de toute façon. J’ai déjà eu du mal à supporter la simple idée que des inconnus la touchent et contrôlent son corps. Ça m’a vraiment fait très peur. Quand j’étais gosse, je regardais Al et je voyais en elle celle que j’allais devenir. Je l’ai regardée aujourd’hui et je me suis dit que c’était peut-être mon avenir à moi aussi.

Jan a haussé les épaules.

- Tu peux pas savoir ce qui t’attend au bout de la route.

Ma voix est descendue d’un ton.

- J’ai aussi pensé au suicide d’Edwin. J’étais persuadée que Ed serait toujours là. Puis elle s’est flinguée. Soudainement, j’ai voulu une deuxième chance. Mais c’était trop tard, elle était partie. Alors je l’ai enterrée dans ma

mémoire parce que ça faisait trop mal. Peut-être que là aussi j'avais peur que son suicide reflète mon avenir.

Je me suis frotté le visage.

- Je dois y aller, Jan.

Elle a hoché la tête et elle m'a tourné le dos pour retourner à l'intérieur.

- Jan. Dis au revoir de ma part à Edna. Tu veux bien ?

Jan m'a répondu par-dessus son épaule.

- Pousse pas trop, gamine.

***

Je me suis arrêté sur le gravier en face de la maison de la mère de Ruth, et j'ai attendu dans la voiture jusqu'à ce que quelqu'un vienne à la porte. La brume drapait les collines. La surface du lac Canandaigua reflétait un bleu éclatant. J'ai entendu la porte d'entrée s'ouvrir. Patsy Cline était en train de chanter. *Crazy for thinking that my love could hold you*[7].

Ruth m'a appelé.

- Viens à l'intérieur, chérie.

Elle avait l'air plus heureuse et plus détendue que la dernière fois que je l'avais vue.

Ruth m'a présenté à sa mère -- Ruth Anne -- et à sa tante Hazel. Elles venaient tout juste de finir leurs conserves de tomates. Elles portaient toutes les trois le même genre de tablier à fleurs. Quand je suis entrée, elles étaient en train de rire à gorge déployée. Hazel a essuyé des larmes de ses yeux.

- On était juste en train de se raconter des vieilles histoires.

- Viens t'asseoir dans la cuisine, mon petit. T'as mangé ? Est-ce que je peux te faire quelque chose ? m'a demandé la mère de Ruth.

J'ai jeté un coup d'œil à Ruth. Elle a souri et elle a hoché la tête.

- Oui, m'dame. Ce serait vraiment très gentil de votre part.

- Appelle-moi Anne. Tout le monde m'appelle par le nom de ma mère. Qu'est-ce que tu dirais d'une grosse part de tarte au sureau ?

- Oh oui. Volontiers !

Anne a posé une énorme part de tarte devant moi.

- Mange tout, maintenant. T'es en pleine croissance, mon garçon.

Ruth m'a regardée d'un air anxieux. Des yeux, je lui ai dit que ça ne faisait rien.

- Maman, Jess est mon amie de New York dont je t'ai parlé. Avant, elle vivait à Buffalo.

Hazel a roulé des yeux.

- Les filles, je sais pas comment vous faites pour vivre à New York avec tous ces…

- Tante Hazel !

Ruth l'a coupée en plein milieu de sa phrase.

- Je voulais rien dire de mal, a dit Hazel. Je pense juste que…

Anne l'a interrompue :

- Hazel, mange ta tarte.

J'ai levé les yeux au ciel de plaisir.

- C'est vous qui avez fait cette tarte ?

Hazel a souri.

- Anne fait la meilleure tarte au sureau de toute la vallée. Demande à qui tu veux. T'as déjà mangé une tarte aussi bonne ?

Ruth a baissé les yeux.

- Et ben, ai-je dit, j'ai déjà mangé la tarte au sureau de Ruth.

J'ai regardé autour de moi nerveusement pour voir si je n'avais pas agacé quelqu'une en utilisant le nom par lequel je connaissais mon amie. Ruth a haussé les épaules.

- Il faut bien dire, m'dame, je peux sentir la tradition familiale dans la tarte de votre enfant.

- Hou ! Jolie, la pirouette, a dit Anne en souriant, pendant que je dévorais la tarte.

Hazel s'est tordue de rire.

- Anne, tu te souviens de la fois où tu as tué ton premier cerf ?

Hazel a commencé à raconter l'histoire :

- C'était une fille de la ville quand elle a épousé mon frère Cody. Le premier hiver qu'elle a passé ici, elle était quasiment bonne à rien. Ça remonte à cinquante ans, maintenant. Alors, un matin au petit-déjeuner, mon frère lui dit qu'il va aller chasser. Il lui dit que la viande de cerf les aiderait à tenir pendant l'hiver et que tôt ou tard, elle allait devoir apprendre à la préparer. Je lui avais dit que je lui montrerais comment faire. Mais c'était une tête de mule. Elle a dit à Cody : « C'est moi qui vais aller tuer ce satané cerf, c'est la partie facile. Toi, tu t'occupes de le préparer ! » Bon, mon frère a juste rigolé, et il est monté se raser.

Anne a repris l'histoire en cours :

- Alors, j’étais en train de faire la vaisselle, juste ici.

Elle a montré l’endroit du doigt.

- J’étais en train de me demander dans quoi je m’étais fourrée en me mariant avec cet homme, pour commencer. Bref, je regarde par la fenêtre de la cuisine et là, je vois ce cerf dans la clairière dehors. J’y ai même pas réfléchi une seconde. J’ai attrapé un des flingues de Cody et j’ai tué le cerf. J’ai couru dehors et j’ai commencé à le trainer par les bois. C’était lourd, mais j’étais tellement en rogne contre Cody que j’avais la force d’un taureau. Il redescend quelques minutes plus tard et il y a un cerf sur le sol de la cuisine. Je lui ai dit : « Maintenant, c’est toi qui nettoies ce putain de truc. »

Je savais que les rires avaient résonné dans la cuisine comme ça pendant tout le weekend.

- Ah, j’aurais tellement aimé avoir un appareil photo pour te montrer la tête de Cody. Je la revois encore aujourd’hui, s’est esclaffée Anne.

Son sourire a vacillé.

- J’aurais aimé que tu puisses le rencontrer, elle m’a dit. Je pense que tu l’aurais beaucoup aimé. C’était vraiment un homme bien.

Elle a soupiré.

- Tu reveux de la tarte ?

J’ai hoché la tête vigoureusement. Ruth a secoué la sienne.

- Tu vas vomir violet partout dans la voiture.

Anne a mis les mains sur les hanches.

- Ce garçon ne va pas quitter la vallée sans avoir gouté ma tarte aux raisins.

J’ai levé les mains en signe de rémission.

- Oui, m’dame.

- Voilà qui est mieux, a-t-elle dit en posant devant moi une part encore plus grosse.

Anne, Hazel et Ruth m’ont observé gouter la première bouchée. Je me suis frappé la poitrine.

- Je dois sans doute être morte et montée au paradis ! C’est la meilleure tarte que j’ai jamais mangée de toute ma vie !

Anne rayonnait de plaisir.

- Robbie, tu vas emmener quelques-unes de mes tartes avec toi.

Ruth a haussé les épaules.

- Je lui cuisinerai mes propres tartes, maman. Je monte faire mes bagages. Après, on va devoir y aller.

Anne lui a crié dans les escaliers :

- Chérie, regarde dans mon coffre en cèdre. Il y a le tablier de ta grand-mère dedans. Tu voudras sans doute le prendre avec toi.

Hazel est sortie chercher du bois à l'arrière. Anne s'est levée de sa chaise avec difficulté.

- C'est pas facile de vieillir, m'a-t-elle dit.

Je me suis levée avec elle.

- J'ai justement pensé à ça, ces derniers temps. Pour vous dire la vérité, je ne m'attendais pas à vivre aussi longtemps.

Anne est venue près de moi.

- Ça viendra bien assez vite. Mais t'as tout le reste de ta vie devant toi. Perds pas ton temps à te faire du souci pour ça.

Son sourire s'est effacé.

- T'es un glaneur aussi, n'est-ce pas ? Tout comme mon Robbie. Tu sais ce que c'est qu'un glaneur ?

J'ai secoué la tête.

- Quand le paysan a fini sa récolte, il laisse les glaneurs ramasser les restes qu'ils trouvent. Je voulais plus que ça pour mon enfant. J'imagine que tu mérites plus que ça, toi aussi.

J'ai haussé les épaules.

- Eh bien, on fait ça avec toute notre dignité. Et Robbie -- Ruth -- elle est vraiment aimée par ses amis à New York.

Anne a hoché la tête sans sourire.

- Elle est vraiment aimée ici aussi. Les gens ne la comprennent peut-être pas, et ils ne savent peut-être pas toujours quoi dire, mais ils savent qu'elle est des nôtres.

Ruth est redescendue.

- T'es prête, Jess ?

Hazel et Anne se sont agitées autour de Ruth, la prenant dans leurs bras et l'embrassant.

Anne m'a appelé.

- Allez, Jess, viens ici.

Elle a passé ses bras autour de moi. Le contact physique était quelque chose que je n'avais jamais pu prendre pour acquis.

- Tu reviens quand tu veux, tu m’entends ? Et je te referai une tarte aux raisins à te couper le souffle.

- Merci, ai-je dit en rougissant.

- Prends bien soin de mon enfant, a-t-elle chuchoté.

Je lui ai serré l’épaule.

- Oui, m’dame.

Ruth et moi avons roulé en silence à travers les collines couvertes de vignes. Je sentais l’odeur du raisin. Pour Ruth, c’était le parfum de la maison.

- Tu veux que je prenne le relai pour conduire, Jess ? a-t-elle demandé l’air endormie.

- Ouais, bientôt, je crois.

- Alors je vais avoir besoin de café. On aurait dû remplir le thermos avant de partir.

Je l’ai regardée nerveusement.

- Tu penses qu’on devrait prendre le risque de s’arrêter à un restaurant ?

Elle s’est redressée et a soupiré.

- On a besoin de café. Arrête-toi à ce snack. Vivons dangereusement.

J’ai rigolé.

- Ouais, comme si c’était pas déjà le cas !

Personne n’a fait attention à nous dans le snack. Des hommes avec des chemises en flanelle et des casquettes trucker[8] se racontaient leurs histoires, assis dans les box et aux tables. La serveuse avait l’air lasse. On est restées face à la caisse, prêtes à payer, pressées de partir avant qu’il n’y ait de problème. Un homme est sorti de la cuisine. Il faisait moins d’un mètre de haut. Il a grimpé sur un tabouret derrière le comptoir pour nous encaisser. Il a regardé le visage de Ruth, puis le mien. Son air s’est adouci. Ruth et moi, on s’est regardées timidement, puis on lui a souri. Il nous a répondu d’un large sourire.

- Comment se passe votre voyage, les filles ?

Ruth et moi, on s’est regardées avec de grands yeux et on a eu un petit rire. Je me suis penchée en avant.

- Ça a été un voyage incroyable. Et apparemment, on y a survécu. Jusqu’à maintenant, en tout cas. Et le tien ?

Son sourire était une succession d’expressions.

- Ça s’est pas passé comme je l’avais imaginé, mais ça a fait de moi quelqu’un avec qui je peux vivre.

Ruth lui a serré la main.

- T’es du coin, toi aussi ?

Il a hoché la tête.

- Je suis né et j’ai grandi ici. Je m’appelle Carlin.

Ruth a souri.

- Je suis de Vine Valley. Je m’appelle Ruth. Jess vient de Buffalo. On rentre à New York.

Ses yeux se sont illuminés.

- J’ai envie de partir d’ici. J’aimerais aller dans une grande ville où il n’y a jamais de temps mort.

Ruth a ri.

- Alors Manhattan est faite pour toi.

- Viens avec nous, je lui ai dit. Allez ! On monte tous ensemble dans la voiture et on y va.

Carlin a secoué la tête tristement.

- Il y a une partie de moi qui aimerait être le genre de personne à pouvoir faire ça. Mais il y a des gens que j’aime ici. Je vais devoir me libérer plus lentement que ça.

Ruth a gribouillé son nom et son numéro au dos d’une serviette.

- Appelle-nous. Viens nous rendre visite. On te montrera pourquoi on aime New York.

J’ai hoché la tête.

- On te montrera aussi pourquoi on la déteste.

Il s’est rapproché.

- Vous êtes vraiment sérieuses, les filles ?

Je me suis inclinée de sorte que mon front touche pratiquement le sien.

- La vie est trop courte pour être hypocrites.

Carlin m’a tapoté la joue.

- Qu’est-ce que vous diriez d’une bonne tarte aux pêches toutes fraiches pour la route ? Helen, apporte-moi la tarte, s’il te plait.

Au moment où Carlin et Ruth se sont dit au revoir, j’ai pu voir à quel point sa toute petite main à lui était belle quand il a serré sa très grande main à elle. On s’est fait nos adieux.

Ruth et moi, on est retournées à la voiture. Je nous ai servi une tasse de café chacune.

- Tu crois qu’on aura des nouvelles de Carlin ?

Elle a hoché la tête.

- Je veux bien parier que oui.

Ruth a posé sa main sur mon bras.

- Comment c'était, Buffalo ? Est-ce que t'as trouvé ce que tu cherchais ?

J'ai soupiré.

- Je sais pas. À chaque fois que je vais chercher quelque chose, je trouve quelque chose d'autre. Je te raconterai le voyage plus tard. Mais là, je suis trop fatiguée pour démêler tout ça. Et toi ?

Ruth a soupiré.

- C'était un patchwork.

Elle s'est appuyée en arrière et m'a embrassé sur la joue. Je me suis senti rougir.

- C'est bien de se souvenir d'où on vient. Mais maintenant, je suis prête à rentrer à la maison, a-t-elle dit.

Elle m'a serré la main.

- Allez, Jess. On rentre à la maison.

NOTES

[1] Autoroute de l'État de New York.

[2] Situé à Canandaigua, le* Roseland Amusement Park *est un des plus importants parcs d'attraction des États-Unis, fermé en 1985.

[3] Raccourci pour *Young Urban Professionnel*, y*uppies* désigne les jeunes cadres, ingénieurs, travailleurs de la haute finance vivant au centre ville des métropoles ; et symbolisant l'argent, la réussite et le système capitaliste.

[4] * Ginger ale* : boisson à base de gingembre, sans alcool.

[5] *Straight up* en anglais*.* Leslie Feinberg joue ici sur le double sens du mot *straight,* qui signifie à la fois* pur *pour un whisky et *hétéro.*

[6] *Prince Vaillant* : personnage aux cheveux mi-longs d'une bande dessinée historique du même nom, dont l'action se passe au Moyen-Âge, diffusée dans les journaux aux États-Unis depuis les années 1930.

[7] « Folle de penser que mon amour pouvait te retenir », paroles de la chanson* Crazy*, 1965.

[8]

Casquette de baseball avec visière courbée et rigide, elle symbolise la casquette populaire états-unienne.

CHAPITRE 26

CHAPITRE 26

Alors que je grimpais les marches du métro de Christopher Street, j'ai entendu les mots *lesbienne* et *gay* prononcés dans un micro. Quand j'ai atteint le niveau de la rue, je me suis retrouvé au milieu d'un rassemblement. Une centaine de personnes écoutait des prises de parole.

J'avais déjà vu des manifestations gays auparavant. Je m'étais toujours arrêtée pour les regarder en restant de l'autre côté de la rue, fière que ce jeune mouvement n'ait pas été réexpédié violemment dans le placard. Mais je finissais toujours par tourner les talons, m'en sentant exclu, et isolé. Cette fois-ci, une voix m'a arrêté sur mon chemin. C'était un jeune homme qui avait pris le micro. D'une voix forte et tremblante d'émotion, il décrivait comment il avait été contraint et forcé de regarder un gang battre son amant à mort à coup de battes de baseball.

- Je l'ai regardé mourir là, sur le trottoir, a-t-il raconté en pleurant, et je n'ai pas pu le sauver. Il faut qu'on fasse quelque chose, ça ne peut pas continuer comme ça.

Il a tendu le micro à une femme dont les cheveux étaient enveloppés dans un éclatant tissu africain. Elle a encouragé d'autres personnes à monter et à parler.

Une jeune femme de la foule est venue sur scène. Sa voix était à peine perceptible, même avec le micro :

- Il y avait ces mecs dans mon quartier, dans le Queens… Ils nous gueulaient souvent des trucs à ma compagne et à moi. Une nuit, je les ai entendus derrière moi. J'étais seule. Ils m'ont trainée dans le parking derrière la quincaillerie et m'ont violée. Je n'ai rien pu faire pour les arrêter.

Des larmes incontrôlables ont ruisselé le long de mes joues. L'homme à côté de moi a posé sa main sur mon épaule. Ses yeux étaient également emplis de larmes.

- Je n'ai jamais raconté à ma compagne ce qui s'était passé, a-t-elle murmuré dans le micro. Si je lui avais dit, j'aurais eu l'impression qu'ils nous avaient violées toutes les deux.

***

Alors qu'elle descendait de l'estrade, j'ai pensé : c'est ça le courage. Ce n'est pas seulement survivre au cauchemar, c'est en faire quelque chose après. C'est être assez forte pour en parler à d'autres personnes. C'est essayer de s'organiser pour changer les choses.

Et soudain, mon propre silence m'a rendu malade à un tel point qu'il me fallait absolument prendre la parole moi aussi. Ce n'était pas tant quelque chose de précis qui me brulait les lèvres. Je ne savais même pas ce qui allait sortir. J'avais seulement besoin, pour une fois, d'ouvrir la bouche et du plus profond de ma gorge, sentir ma propre voix. Et j'avais peur de ne plus jamais trouver le courage de le faire si je laissais passer ce moment.

Je me suis rapprochée de la scène. J'étais à deux doigts de trouver ma voix. La femme qui animait m'a regardée.

- Tu veux parler ? m'a-t-elle demandé.

J'ai hoché la tête, prise de vertige à cause de l'anxiété.

- Allez monte, frère, m'a-t-elle encouragée.

Mes jambes arrivaient à peine à me porter sur scène. J'ai regardé les centaines de visages tournés vers moi.

- Je ne suis pas un homme gay.

J'ai été surpris d'entendre ma propre voix amplifiée.

- Je suis une butch, une il-elle. Je ne sais pas si les gens qui nous haïssent nous appellent encore comme ça. Mais à lui seul, ce qualificatif a forgé mes années d'adolescence.

Tout le monde s'est tu alors que je parlais. Je savais qu'ils écoutaient. Je savais qu'ils m'avaient entendu. J'ai remarqué une fem qui semblait avoir mon âge, debout vers l'arrière de la foule. Elle hochait la tête pendant que je parlais, comme si elle me reconnaissait. Ses yeux étaient pleins de la chaleur des souvenirs.

- Je sais ce que c'est que d'être blessée, ai-je continué. Mais je n'ai pas l'habitude d'en parler. Et je sais riposter, mais je sais surtout comment le faire seule. C'est une façon difficile de se battre, parce qu'en général je suis en infériorité numérique. Donc en général, je perds.

Sur les côtés de la manifestation, une drag queen plus âgée a lentement agité la main au-dessus de sa tête, en guise de témoignage silencieux.

- J'observe les manifestations et les rassemblements depuis l'autre côté de la rue. Une part de moi se sent très proche de vous toutes, mais je ne sais

pas si je suis la bienvenue à vos côtés. Beaucoup d'entre nous sont à l'extérieur de ces mouvements, mais ne veulent pas y rester. On est traqués et tabassés. On est en train de crever là-dehors. On a besoin de vous, mais vous avez aussi besoin de nous. Je ne sais pas ce qu'il faudrait pour changer vraiment le monde. Mais ne pourrions-nous pas nous rassembler et tenter de chercher ensemble ? Ne pourrions-nous pas élargir le *nous* ? N'y a-t-il pas un moyen de nous aider les unes et les autres à mener nos batailles respectives, afin qu'on arrête d'être seules ?

Comme chaque personne qui trouvait le courage de parler, j'ai eu droit à un tonnerre d'applaudissements. Ils résonnaient en moi comme une réponse : oui, c'était encore possible d'avoir de l'espoir. Ce rassemblement ne changeait pas la face du monde, mais j'y avais vu des gens se parler et s'écouter les uns les autres.

Quand j'ai tendu le micro à la femme qui animait, elle a mis son bras autour de moi.

- Bravo, ma sœur, m'a-t-elle chuchoté à l'oreille.

Personne ne m'avait jamais appelé comme ça auparavant.

J'ai descendu les marches et je me suis faufilé à travers la foule. Des mains se tendaient, serraient la mienne ou me tapaient sur l'épaule. Un jeune homme gay qui distribuait des tracts m'a souri et m'a salué d'un hochement de tête.

- C'était vraiment courageux de monter là-haut pour dire ça !

J'ai rigolé :

- T'imagines pas à quel point !

Il m'a tendu un tract qui appelait à une manifestation pour dénoncer la négligence du gouvernement face à l'épidémie de sida.

J'ai entendu quelqu'un dans mon dos :

- Attends ! a dit la voix.

Une jeune butch m'a tendu la main. Elle me rappelait tellement ma vieille amie Edwin que pendant une demi-seconde j'ai pensé que Ed était revenue à la vie pour me donner une seconde chance dans notre amitié.

- Je m'appelle Bernice. J'ai beaucoup aimé ce que tu as dit.

Je lui ai serré la main et j'ai découvert sa force dans l'assurance de sa poigne.

- Ça fait un moment que t'es dehors, hein ? m'a-t-elle demandé.

Je ne comprenais pas si elle voulait savoir si ça faisait longtemps que j'étais sortie du placard, ou si ça faisait longtemps que j'étais là, à observer

le mouvement gay de l'extérieur. C'était vrai dans les deux cas.

- Y'a des soirées lesbiennes au Community Center[1], le troisième samedi de chaque mois. Je pourrais te présenter certaines de mes amies. Peut-être qu'on pourrait discuter.

J'ai haussé les épaules.

- Je ne sais pas si je peux supporter d'avoir à justifier ma présence dans une soirée entre femmes.

Bernice a haussé les épaules à son tour.

- On pourrait te retrouver dehors et y aller toutes ensemble. C'est mon amie qui sera à la porte. Personne ne t'embêtera si on est ensemble. C'est un peu de ça que tu parlais, non ?

J'ai rigolé.

- Je ne m'attendais pas vraiment à ce que ça arrive aussi rapidement !

Bernice se balançait d'un pied sur l'autre.

- Alors qu'est-ce que t'en dis ? Tu veux venir ?

J'ai hoché la tête.

- Oui. J'ai peur, mais je veux venir.

- Cool, a-t-elle répondu. Voilà mon numéro, appelle-moi.

J'ai grimpé sur le bord d'une poubelle et j'ai balayé la foule du regard à la recherche de la fem qui m'avait reconnu des yeux.

Elle était partie.

Je me suis empressé de rentrer à la maison et j'ai monté les marches deux par deux en courant.

- Ruth !

J'ai frappé à sa porte.

- Ouvre !

Elle avait l'air inquiète.

- Jess, qu'est-ce qu'il y a ?

- J'ai pris la parole, Ruth. Il y avait ce rassemblement à Sheridan Square et ils laissaient les gens monter et parler. Et je l'ai fait. J'ai parlé, Ruth. Devant des centaines de personnes. J'aurais aimé que tu sois là. J'aurais aimé que tu m'entendes.

Ruth m'a entouré de ses bras et a soupiré.

- Je t'ai souvent entendue, chérie, m'a-t-elle chuchoté à l'oreille. Une fois que tu romps le silence, ça ne s'arrête plus.

- Je peux utiliser ton téléphone ?

Elle a haussé les épaules.

- Bien sûr.

Je savais exactement qui je voulais voir. J'ai appelé le bureau syndical de la 17^e^ rue et j'ai demandé à parler à Duffy. J'ai immédiatement reconnu sa voix. Elle m'était familière. Ça m'a réconforté.

- Duffy, c'est moi Jess, Jess Goldberg.

- Jess ?

Il a prononcé mon nom dans un souffle.

- Oh Jess, ça fait longtemps que je voulais te faire des excuses sans réussir à les sortir de ma bouche. Peux-tu me pardonner de t'avoir mise en danger au boulot comme je l'ai fait ?

J'ai souri.

- Oh, je t'ai pardonné il y a longtemps ! Mais aujourd'hui je suis super excité. J'ai envie de te parler. Je veux te voir là maintenant tout de suite !

Duffy a rigolé.

- Où es-tu ? Comment as-tu su où me trouver ?

- Je vis ici. Frankie m'a dit où tu travaillais.

- Combien de temps ça te prendrait pour venir ici ? a-t-il demandé.

J'ai regardé ma montre.

- Quinze minutes chrono.

- Il y a un restaurant sur la 16^e^, sur le côté ouest de Union Square. Je te retrouve là-bas.

***

Je m'étais déjà demandé si on allait se reconnaitre tous les deux, Duffy et moi. Évidemment qu'on s'est reconnus. Il m'a remarquée dès qu'il est entré dans le restaurant. Je me suis levée quand il s'est approché de la table.

- Jess, a-t-il commencé.

Il m'a serré la main. Ses yeux se sont immédiatement remplis de larmes.

- Jess, ça fait des années que je veux te dire à quel point je suis désolé.

- Ça va, Duffy, je sais que tu l'as pas fait exprès. C'était juste une erreur.

Il a baissé la tête.

- Je peux avoir une autre chance ? a-t-il demandé.

J'ai rigolé.

- Pour le moment, tu es encore loin de les avoir toutes épuisées !

Il a baissé les yeux.

- Je crois que de toutes ces années où j'ai milité au syndicat, ça a sans doute été la plus grosse erreur que j'ai faite. Et la seule chose à laquelle je pensais, c'était à ce que ça t'avait couté. J'aurais fait n'importe quoi pour te rendre la vie plus facile, Jess. Et j'ai tellement merdé. Je suis désolé.

J'ai souri.

- Tu sais, il y a cette personne que j'aime et qui s'appelle Ruth. Elle est différente, comme moi. Un jour, j'ai été tabassé et elle a appelé à mon travail pour dire que j'étais malade. Et merde, elle a fait exactement la même chose que toi. C'est vrai, j'étais vraiment furieuse contre toi à l'époque. Mais même à ce moment-là, je savais que tu étais toujours de mon côté. Y'avait pas tellement de gens sur qui je pouvais compter pour me soutenir, mais j'ai toujours su que tu en faisais partie. Et puis, qu'est-ce que tu dis des erreurs que moi j'ai faites et que t'as laissé couler ?

Duffy a souri et s'est mordu la lèvre.

- Merci, Jess. Tu me laisses m'en tirer vraiment facilement.

J'ai rigolé.

- Eh bien, tu as toujours été un bon ami.

Il a rougi.

- Assieds-toi, Duffy.

On a rattrapé le temps perdu en retraçant rapidement les grandes lignes de nos vies.

- Pendant la chasse aux communistes, ils m'ont viré de l'imprimerie où on travaillait[2], a expliqué Duffy. J'ai fait une sorte de dépression nerveuse, je buvais trop. Puis j'ai arrêté de boire et j'ai eu ce boulot au syndicat. J'y travaille toujours.

Je lui ai raconté que j'avais arrêté de prendre des hormones, que j'avais déménagé à New York et que j'étais maintenant typographe.

- Non syndiquée ? m'a-t-il demandé.

J'ai hoché la tête.

- Ouais. Quand les ordinateurs sont arrivés sur le marché, les patrons ont tout de suite vu comment ça allait transformer la vieille industrie de fabrication des caractères d'imprimerie en plomb. Du coup, ils ont embauché toutes les personnes que les anciens syndicats de l'artisanat n'avaient pas jugé utile d'encarter. C'est comme ça qu'ils ont poignardé dans le dos la Locale 6.[3]

Il m'a regardé droit dans les yeux d'une manière qui m'a mis mal à l'aise.

- Ça a été vraiment dur pour toi Jess, n’est-ce pas ?

J’ai haussé les épaules en hochant la tête.

- Ça se voit à ton visage, a-t-il dit. T’as l’air moins effrayée, mais plus abimée.

C’était bizarre qu’il me connaisse si bien.

J’ai changé de sujet.

- Il m’est arrivé quelque chose d’incroyable aujourd’hui, Duffy. Je me suis tenue devant tout un rassemblement et j’ai parlé au micro. J’avais envie de leur raconter comment c’était dans les usines. Et de leur expliquer comment, quand un accord est presque signé, les managers redoublent d’efforts pour essayer de diviser tout le monde. Je ne savais pas s’ils comprendraient vraiment ce que je voulais dire si je leur disais qu’il y avait besoin d’absolument tout le monde pour gagner une grève.

Duffy a souri.

- Ouais et de nos jours il faut plus d’un seul syndicat pour gagner.

J’ai soupiré.

- Je suis venu te demander si tu crois que c’est possible de changer le monde. Ou est-ce que tu penses que nos luttes seront toujours défensives ?

Il a hoché la tête très lentement.

- Ouais Jess, je crois vraiment qu’on peut changer le monde. Il change tout le temps, sauf que la plupart du temps il devient pire. Mais je ne suis pas seulement un optimiste. Je pense que les conditions ne vont plus nous laisser d’autre choix que de nous battre pour changer les choses.

Il a souri quand j’ai tapé du poing sur la table.

- J’ai envie de comprendre le changement. Je ne veux pas me contenter de le subir. J’ai l’impression d’être en train de me réveiller. Je veux connaitre l’histoire. J’ai plein de nouvelles informations sur les gens comme moi qui ont vécu à travers différentes époques, mais je ne sais rien de ces époques.

Duffy s’est penché sur la table.

- Ça, c’est la Jess dont je me souviens ! Celle qui a soif de changement, celle qui est prête à entrer dans la bataille !

J’ai rigolé. Il a continué :

- Alors, Jess, pourquoi n’envisagerais-tu pas de venir travailler avec moi comme déléguée syndicale ?

- Quoi ? ai-je hurlé.

Il a levé ses deux mains devant lui en guise de bouclier.

- Penses-y, juste. T’as toujours été une syndicaliste. Je sais que ça pourrait être compliqué, mais ta vie a toujours été compliquée. Je sais que ça pourrait être dur pour toi d’être syndiquée ouvertement en tant que femme. Mais peut-être que ça marcherait. Je protégerai tes arrières tout du long. Et il y en a d’autres qui en feraient de même je pense. Et si c’est trop difficile, alors t’auras qu’à me dire comment tu veux t’y prendre et je te promets de ne pas tout faire foirer.

Duffy s’est appuyé sur la table avec la paume de sa main.

- T’as une force que t’as à peine utilisée jusque-là. Mais tu peux pas le faire seule. Je crois sincèrement qu’il y a des gens prêts à te soutenir, maintenant. Je crois qu’on peut leur faire comprendre.

J’ai soupiré doucement.

- Je ne sais pas, Duffy. Toutes ces histoires d’espoir, c’est plutôt nouveau pour moi. J’ai un peu peur d’avoir trop d’attentes d’un coup.

Il a secoué la tête.

- Je ne dis pas qu’on verra une sorte de paradis de notre vivant. Mais le simple fait de se battre pour le changement, ça nous rend plus fort. Et ne rien espérer, ça te tuera à coup sûr. Essaie, Jess. Tu te demandes déjà si le monde peut changer. Essaie d’imaginer un monde dans lequel ça vaudrait le coup de vivre et demande-toi ensuite si ça ne vaut pas la peine de se battre pour ça. Tu viens de trop loin pour abandonner tout espoir, Jess.

- Wow…

C’est tout ce que j’ai réussi à dire.

- Il faut que je réfléchisse à tout ça.

Il a souri.

- Prends ton temps. Essaie juste d’y penser. Il faut que je retourne au boulot. Si t’es libre demain soir, je t’invite à diner. Il faut qu’on continue cette discussion.

- Laisse-moi vérifier mon emploi du temps.

J’ai fermé les yeux très fort, puis je les ai réouverts.

- Ouaip. Je suis libre. C’est noté.

Duffy m’a tendu un livre intitulé *Labour’s Untold Story*[4]. Je l’ai ouvert. À l’intérieur de la couverture, il avait écrit : « À Jess, avec de grands espoirs. »

- C’est un livre que j’ai toujours voulu te donner, a-t-il expliqué. Par chance, je l’avais dans le tiroir de mon bureau quand t’as appelé.

J’ai repensé à l’autobiographie de *Mother Jones* qu’il m’avait offerte des années auparavant, dédicacée de la même manière.

- Est-ce que ça veut dire que j’ai droit à une autre chance ? ai-je demandé.

Il a souri chaleureusement.

- T’as pas encore commencé à les épuiser, Jess.

On s’est levés et on s’est serré la main. Il s’est retourné pour s’en aller.

- Hé Duffy, un jour je t’ai posé une question et tu n’y as jamais répondu. Est-ce que t’es un communiste ?

Duffy s’est retourné lentement.

- Je ne sais pas ce que ce mot veut dire pour toi, donc je ne sais pas ce qu’un oui de ma part signifierait. Qu’est-ce que tu dirais qu’on s’assoie autour d’un diner et que je te raconte comment je vois le monde et comment j’envisage ma place dedans ?

J’ai hoché la tête.

- Ça marche.

***

Il faisait chaud ce soir-là. Presque trop lourd pour dormir. La pression et l’humidité de l’air rendaient la respiration difficile. Le tonnerre grondait au loin. Je pensais à la façon dont ma vie était en train de changer. Dans ses détails, mais aussi dans ses grands axes.

Puis, j’ai pensé à Theresa. Je n’avais jamais écrit cette lettre qu’elle m’avait demandée. Est-ce que je pourrai l’écrire un jour ? Qu’est-ce que j’y dirai ? Où pourrai-je l’envoyer ?

La pluie battante cognait contre mes fenêtres. Pendant que je m’endormais en pensant à la lettre, des éclairs striaient le ciel. Cette nuit-là, j’ai fait ce rêve :

Je marchais à travers un vaste champ. Des hommes, des femmes et des enfants étaient debout sur le bord du champ. Ils me regardaient en souriant et en hochant la tête. Je me dirigeais vers une petite hutte ronde près de la lisière de la forêt. J’avais le sentiment d’être déjà venue dans cet endroit auparavant.

À l’intérieur, il y avait des gens qui étaient différents comme moi. On pouvait toutes voir nos propres reflets dans les visages de celles et ceux qui étaient assis dans ce cercle. J’ai regardé autour de moi. C’était difficile de

dire qui était une femme, qui était un homme. Leurs visages dégageaient une beauté différente de celle que j'avais vue célébrée à la télé ou dans les magazines en grandissant. C'est une beauté avec laquelle on ne nait pas, mais qu'on se bat pour construire, au prix de grands sacrifices.

Je me sentais fier d'être assis parmi elles. J'étais fière d'être l'une d'entre eux.

Un feu brulait au centre de notre rassemblement. Une des ainées a retenu mon attention. Je ne savais pas si elle était née homme ou femme. Elle tenait un objet en l'air. J'ai compris que j'étais censé accepter l'existence de cet objet. J'ai regardé de plus près. C'était l'anneau que m'avaient offert les femmes Dineh quand j'étais enfant.

J'ai ressenti le besoin de bondir pour supplier que l'anneau me soit rendu. J'ai retenu cette impulsion.

Elle a pointé du doigt le cercle formé par l'anneau sur le sol. J'ai hoché la tête, prenant conscience que l'ombre existait autant que l'anneau. Elle a souri, puis elle a agité sa main dans l'espace formé entre l'anneau et son ombre. Et cette distance, n'avait-elle pas une existence, elle aussi ? Elle a désigné le cercle qu'on formait. J'ai regardé les visages autour de moi. J'ai suivi l'ombre de sa main sur le mur de la hutte, voyant pour la première fois les ombres qui nous entouraient.

Elle m'a ramené au présent. Mon esprit a glissé en arrière vers le passé, puis en avant vers le futur. Ne sont-ils pas connectés ? a-t-elle demandé sans un mot.

J'ai senti ma vie entière faire une boucle parfaite. Grandir en étant si différente, me révéler en tant que butch, passer en tant qu'homme, puis revenir à la même question qui avait façonné toute ma vie : femme ou homme ?

***

Le bruit d'une dispute de rue, née de la misère, m'a tiré du sommeil. Je n'avais pas envie de revenir dans ce monde. J'ai lutté pour retourner dans le rêve, mais j'étais déjà entièrement réveillée. C'était presque l'aube. J'ai déverrouillé la fenêtre de la chambre et je me suis glissé dehors par la sortie de secours. L'air frais était agréable. J'ai fermé les yeux.

Je me suis souvenue de la nuit où Theresa et moi avions rompu. Je me suis rappelé comment j'avais plongé mon regard dans le ciel de la nuit,

cherchant à entrevoir mon propre futur. Si je pouvais envoyer un message dans le passé à cette jeune butch assise sur une caisse de lait, ce serait celui-là : ma voisine, Ruth, m'a demandé récemment si je prendrais les mêmes décisions si toute ma vie était à refaire. « Oui », ai-je répondu sans équivoque, « oui ».

Je regrette tellement qu'il ait fallu que ce soit si dur. Mais qui serais-je si je n'avais pas marché le long de ce chemin ? À cet instant, je me sentais au centre de ma propre vie. Le rêve se tressait encore comme des herbes sacrées[5] dans ma mémoire.

Je me suis souvenue de l'invitation de Duffy. *Imagine un monde dans lequel ça vaudrait le coup de vivre, un monde pour lequel ça vaudrait la peine de se battre*. J'ai fermé les yeux et j'ai laissé jaillir mes espoirs.

J'ai entendu des battements d'ailes à proximité. J'ai ouvert les yeux. Sur un toit à côté, un jeune homme libérait ses pigeons, comme des rêves s'évanouissant dans l'aube.

Notes

[1] Centre communautaire LGBT.

[2] Entre 1950 et 1954, en pleine période de guerre froide, une véritable chasse aux communistes sévit aux États-Unis, sur l'initiative du sénateur Joseph McCarthy. Durant quatre années, des catégories entières de la population font l'objet de dénonciations et d'arrestations, notamment d'éventuel·le·s agent·e·s, militant·e·s ou sympathisant·e·s communistes, considéré·e·s comme ennemi·e·s potentiel·le·s de l'État.

[3] Jusque dans les années 1960 les typographes, travaillant avec des caractères de plomb, étaient des travailleur·euse·s qualifié·e·s, organisé·e·s en syndicats d'artisans. Mais le développement de la composition sur ordinateurs modifie considérablement les conditions et l'organisation du travail dans les imprimeries, créant des tâches parcellisées effectuées par des travailleurs·euse·s pour la plupart non qualifié·e·s. Les patrons profitent de cette transition pour affaiblir les syndicats existants et créer de la division entre les différentes générations de typographes.

[4] Publié en 1955, *Labour's Untold Story: The Adventure Story of the Battles, Betrayals and Victories of American Working Men and Women* est un livre écrit par Richard O' Boyer et Herbert M. Morais, dressant l'histoire des syndicats de leur première apparition dans les années 1850 jusqu'aux années 1950.

[5] L'herbe sacrée (*sweetgrass*) est tressée pour faire un encens utilisé par les natif·ve·s nord-américain·e·s pour ses propriétés médicinales et spirituelles.

NOTES DE L'AUTEUR·E POUR L'ÉDITION ANNIVERSAIRE DES 20 ANS DE STONE BUTCH BLUES

Leslie avait espéré pouvoir écrire une introduction à cette nouvelle édition anniversaire des 20 ans de Stone Butch Blues. Mais avant d'y parvenir, elle a été hospitalisée à domicile. Les notes qui suivent sont un mélange de ce que Leslie avait déjà écrit et de ce que j'ai tapé, assise à son chevet pendant qu'elle continuait à travailler. Au sujet de ces notes, Leslie m'a dit : « c'était le mieux que je pouvais faire ».

Le 15 novembre 2014, Leslie est morte à la maison. Pour plus de détails sur sa santé, allez voir ses notes de recherches sur l'épidémie de Lyme et d'autres maladies qui y sont liées : "Casualty of an undeclared war", sur http://www.transgenderwarrior.org[1].

Vous pouvez aussi lire un bref récit de sa vie que nous avons écrit ensemble, sur : https://www.workers.org/2014/11/18/leslie-feinberg/[2].

-- Minnie Bruce Pratt

NOTES DE L'AUTEUR·E

Stone Butch Blues

Édition 20^e^ anniversaire -- Automne 2013

J'avais espéré écrire une introduction pour replacer le roman dans le contexte historique et social de la seconde moitié du 20^e^ siècle. Quand il est question de politique, le contexte fait tout. Et *Stone Butch Blues* est un discours éminemment politique, ancré dans son époque et rédigé par un·e communiste blanc·he et syndicaliste de terrain.

Cependant, je suis si malade qu'au moment de cette publication je suis seulement capable d'écrire ces trois brèves notes.

Au sujet du langage

L'utilisation du terme « transgenre » a changé au cours des deux décennies qui se sont écoulées depuis que j'ai écrit *Stone Butch Blues*.

Depuis cette époque, le terme « genre » est de plus en plus utilisé pour parler de sexe, plus que d'expression de genre. Ce roman défend un autre point de vue.

En raison de la maladie, j'ai été coupé·e des débats sur le langage depuis quasiment dix ans.

Alors, tout ce que je peux dire, c'est que tout comme les avions, les trains ou les voitures, les mêmes véhicules technologiques que sont les hormones et la chirurgie peuvent embarquer les gens pour différents voyages au cours de leur vie. Ces voyages peuvent différer s'ils vivent une/des oppression/s basée/s sur le sexe / la bicatégorisation de sexe, sur l'expression de genre / l'expression personnelle, sur la sexualité, la nationalité, le statut d'immigrant·e, l'état de santé, de validité ou de handicap, et/ou l'exploitation économique de leur travail.

Je suis d'accord avec CeCe McDonald, quand elle écrit depuis une cellule de prison :

« Pour atteindre notre but, nous devons promouvoir la justice raciale, sociale et économique pour la jeunesse trans, ainsi que la liberté d'autodéterminer son identité et son expression de genre. »

16 novembre 2012 *-- *http://supportcece.wordpress.com/

Au sujet des pronoms

Je respecte le pronom de toute personne, en tant que part importante de son humanité et de son individualité. L'usage de mon propre pronom a été complexifié par le chevauchement des oppressions.

Mais ces dernières années, je me suis autant senti·e proche du pronom *nous* que des pronoms *il*, *elle*, et *iel*.

J'introduis ici des liens vers deux articles que j'ai écrits après *Stone Butch Blues* au sujet du pronom *nous*[3]:

- "Many Histories Converged at Stonewall: Lavender & Red 71"
- "Honoring LeTeisha Green"

> *November 12, 2009***Honoring LaTeisha Green I was able to attend the powerful memorial for LaTeisha Green here in Syracuse tonight despite fever, thanks to the sensitivity of the event organizers and supporters. Health update, with thanks to all who are asking: I gained double digit pounds on an anti-wasting med. I haven't been able to…* *Continue reading "Honoring LeTeisha Green*

Au sujet des modifications

Tout ce qui existe est susceptible de changer et de se développer.

Cette nouvelle édition anniversaire des 20 ans de *Stone Butch Blues* est aussi proche que possible de l'originale.

Mais les technologies qui ont produit la première édition étaient trop vieilles pour être réutilisées pour réimprimer la version d'origine. Il a donc fallu retranscrire le roman afin de créer un nouveau manuscrit numérique. Il a été recopié à partir du livre imprimé, puis relu et corrigé de nombreuses fois.

J'ai écrit ce roman sur un ordinateur portable que j'avais emprunté, m'y consacrant le soir en sortant du travail. Juste avant qu'il parte à l'impression, on m'a demandé d'en couper un tiers, et je n'avais pas l'expérience de l'édition que j'ai aujourd'hui.

Pendant vingt ans, coquilles, oublis et autres petites erreurs ont constellé le texte, m'obligeant à m'interrompre, quand je le lisais en public, pour dire haut et fort : «* Ça*, c'était une erreur ! » Cette nouvelle édition m'a permis de réparer ces erreurs.

Alors que ma vue se dégradait et que je devenais trop malade pour pouvoir relire le roman, Minnie Bruce et la correctrice Becca Shaw Glaser ont parcouru le livre, trouvé des questions et me les ont soumises. C'est moi qui ai pris toutes les décisions concernant les erreurs trouvées dans l'original.

Mon approche de l'édition, de la révision et de la réédition -- qu'il s'agisse de mon propre travail ou de celui d'autres personnes -- a toujours été pleine de respect pour le texte original. J'ai porté la même éthique pour cette nouvelle édition de *Stone Butch Blues*.

Si elle n'avait pas été abimée, je ne l'aurais pas réparée. Je ne suis pas de l'école de George Lucas, qui révise *Star Wars* pour changer qui tire le

premier[4].

La poète/écrivaine Audre Lorde a selon moi résumé de la manière la plus significative la déontologie de la modification, lorsqu'elle a dit que le but d'une révision était de rendre une œuvre « plus proche de ce qu'elle doit être, afin qu'elle puisse réaliser le travail émotionnel qui lui incombe ».

Notes

[1] « Victime d'une guerre non-déclarée ». L'introduction de ce dossier est traduite dans la présente édition française.

[2] Ce texte est également traduit en annexe de la présente édition française.

[3] Ces deux articles sont traduits en annexe de cette édition française.

[4] George Lucas est le réalisateur des films *Star Wars*. Lors de la sortie d'une version remastérisée d'un film de la saga en 1997, une scène a été légèrement modifiée, déclenchant une vive polémique chez les fans. Dans la version originale de 1977, c'était Han Solo qui ouvrait le feu dans un bar, alors que dans la nouvelle version c'est son adversaire qui tire en premier.

POSTFACE DE L’AUTEUR·E : EXTRAITS

STONE BUTCH BLUES

Édition du 10^e^ anniversaire -- 2003

Pour ce dixième anniversaire de la publication de *Stone Butch Blues*, je viens tout juste de finir de relire le roman pour la première fois. Ça vous parait bizarre ?

J’ai écrit ce récit de l’intérieur, immergé·e dans ses profondeurs, tracté·e par son courant. Lorsque j’ai tenu ce livre entre mes mains, les mots imprimés m’ont parus semblables à la vague trace d’un animal dans un paysage régulier ; une piste froide que je n’arrivais pas à suivre.

Aujourd’hui, dix ans plus tard, je suis surpris·e et étonné·e de redécouvrir les personnages que j’ai créé·e·s, et qui ont elleux-mêmes développé leurs vies imaginaires, indépendamment de la mienne, comme des enfants qui grandissent. J’ai découvert un cheminement différent de mon histoire personnelle, pourtant marqué par l’intime familiarité avec ma propre expérience de vie. J’ai repéré la théorie -- dans sa forme vivante -- dans les mouvements et les interconnections. Pas difficile à comprendre, mais difficile à vivre.

Et j’ai senti la chaleur de ce feu impossible à éteindre qu’est la résistance à l’oppression.

Tout comme ma propre vie, ce roman dépasse les catégorisations faciles. Si vous avez trouvé *Stone Butch Blues* dans une librairie ou dans une bibliothèque, dans quelle catégorie était-il rangé ? Fiction lesbienne ? *Gender studies* ? Tout comme *Le Puits de solitude* de Radclyffe/John Hall[1], ce livre est à la fois un roman lesbien et un roman transgenre -- faisant de « trans » un verbe autant qu’un adjectif.

« Est-ce que c’est de la fiction ? » -- on me le demande souvent. Est-ce que c’est vrai ? Est-ce que c’est réel ? Oh, c’est tout ce qu’il y a de plus réel. Tellement réel que ça saigne. Et pourtant c’est un rappel : ne jamais sous-estimer le pouvoir de la fiction pour dire la vérité.

Quand *Stone Butch Blues* a été publié, je pensais garder les cartons de livres dans mon placard, pour les distribuer aux personnes prêtes à le lire. Mais ce livre, comme le mouvement social auquel il était inextricablement lié, a pulvérisé la porte du placard, l'arrachant de ses gonds.

Depuis lors, j'ai reçu le cadeau de milliers de lettres, e-mails et coups de téléphone ; des émotions sincères partagées par des personnes que j'avais rencontrées dans des rassemblements, meetings, universités. J'ai été interpellé·e par des inconnu·e·s, dans des endroits tels qu'une station-service de l'Iowa rural ou un centre commercial à Jersey City. Pour la majeure partie, leurs combats ne semblaient pas liés d'une quelconque manière aux oppressions basées sur la sexualité, le genre, ou le sexe. Mais ils/elles ont pris le temps et le soin de m'expliquer l'impact de ce livre sur leur idées, sur leurs décisions, sur leurs actions.

Des gens ayant vécu des vies très différentes m'ont généreusement rapporté les points communs avec leurs propres luttes qu'elles/ils avaient trouvé dans ces pages -- le gout de la bile, le brasier de la rage -- transsexuel·le·s hommes et femmes, travesti·e·s hétérosexuel·le·s et femmes à barbe, personnes intersexes et androgynes, personnes bi-genres et tri-genres, et beaucoup d'autres identités délicatement définies et exprimées.

Peut-être que ce qui a le plus résonné en moi a été d'apprendre que des copies de *Stone Butch Blues* circulaient en prison, d'une cellule à l'autre, jusqu'à en être abimées et finir en lambeaux.

Ce livre a voyagé dans des régions que je n'ai encore jamais vues. Des lettres et des e-mails me sont parvenus depuis le bout de l'Amérique du Sud jusqu'aux confins éloignés du Nord ; de l'Afrique à l'Asie. Le roman est traduit en néerlandais et en allemand. L'édition en chinois, avec une préface que j'ai écrite pour les lecteur·rice·s de là-bas, a été publiée en feuilleton dans un des plus grands quotidiens de Taïwan, et sa lecture recommandée autant aux adolescent·e·s qu'aux adultes. Et d'autres traductions sont en cours.

Est-ce que publier ce roman a changé ma vie ? Oui. Et non. Ça n'a pas altéré la trajectoire de mon existence. Alors que je finissais d'écrire *Stone Butch Blues*, j'avais déjà vécu trente ans dans le tourbillon de l'aile gauche de la libération LGBT. J'étais un·e activiste révolutionnaire depuis plus de vingt ans ; journaliste hebdomadaire et co-rédactrice·eur en chef du journal *Workers World*[2]. J'avais combattu les guerres d'agression[3] du Pentagone.

Soutenu l'autodétermination des Palestinien·ne·s. Œuvré à défendre les prisonnier·e·s politiques tels que Mumia Abu-Jamal[4] et Leonard Peltier[5]. Été l'un·e des organisatrice·eur·s de la Marche contre le Racisme de Boston, en 1974[6]. Voyagé dans tout le pays en 1984 pour parler de la crise du sida. Je m'étais mobilisé·e pour contrer les nazis et le Ku Klux Klan, pour protéger les droits reproductifs des femmes, et j'avais contribué à rendre les meetings et manifestations plus accessibles pour les Sourd·e·s et les activistes handis…

Je laisse aux historien·ne·s[7] le soin d'analyser les changements de la décennie écoulée depuis la rédaction de ce roman, et de replacer la publication de *Stone Butch Blues* au cœur des efforts sociaux et politiques, immenses et tenaces, pour combattre les injustices de la société.

Mais avec ce roman, j'ai planté un drapeau : je suis là -- y a-t-il d'autres personnes qui veulent discuter de ces importantes problématiques ? J'ai écrit ça, non pas comme une expression artistique individuelle « élitiste », mais comme un tract imprimé par un·e syndicaliste prolétaire -- comme un appel à l'action. Quand, lors de ma première lecture publique dans une librairie, quelqu'un·e m'a demandé de dédicacer une copie du livre pour un·e ami·e trop timide pour adresser la parole à un·e auteur·e publié·e, ça m'a brisé le cœur. J'ai travaillé toute ma vie à mettre en avant l'organisation collective, et non pas à mettre en avant des personnes…

Stone Butch Blues est un pont pour la mémoire. L'immense dégât humain de l'épidémie du sida, et de l'oppression dans son ensemble, a créé un gouffre béant : quasiment des générations entières disparues. En conséquence, l'histoire des mouvements sociaux et de leurs enseignements est intermittente.

Retrouver notre mémoire collective est en soi un acte de lutte. Cela permet aux flots générationnels de la rivière agitée qu'est notre mouvement de s'écouler ensemble -- dans l'imposant grondement de nos eaux. Et le cours de notre mouvement n'est pas canalisé dans ses berges comme celui de la Hudson River[8] -- c'est à nous de le déterminer. De Selma[9] à Stonewall[10] en passant par Seattle[11], celles et ceux qui croient en la liberté ne se reposeront pas avant d'avoir gagné toute les batailles.

J'écris ces mots alors que les Pride déferlent sur juin 2003. En quelle année sommes-nous, quand vous lisez ces lignes ? Qu'est-ce qui a été gagné ? Qu'est-ce qui a été perdu ? Je ne peux pas le voir d'ici, je ne peux pas prévoir. Mais je sais cela : vous êtes en train de vivre les répercussions

des positions prises par notre mouvement, et des combats que nous menons aujourd'hui. Le présent et le passé sont la trajectoire du futur. Mais l'arc de l'histoire ne se plie pas automatiquement vers la justice. Comme l'a noté le grand abolitionniste Frederick Douglass[12] : sans lutte il n'y a pas de progrès.

C'est pour cela que les personnages de *Stone Butch Blues* se battent. Et le dernier chapitre de cette saga de la lutte n'a pas encore été écrit.

***

1975. Comme pour Mumia Abu-Jamal, une mobilisation internationale importante réclame la libération de Leonard Peltier.

Notes

[1] Radclyffe/John Hall (1880-1943) est un·e écrivain·e anglais·e. Portant des vêtements masculins et se faisant appeler John à certains moments de sa vie, il/elle a vécu ouvertement en couple avec plusieurs femmes. Paru en 1928, *Le Puits de solitude* raconte l'histoire d'une personne assignée femme mais élevée comme un « garçon manqué », qui découvre son homosexualité. Le roman a fait scandale à sa parution et a été interdit en Angleterre. Il s'achève sur ces mots : « Reconnaissez-nous, oh Dieu, devant le monde entier ! Concédez-nous, à nous aussi, le droit à l'existence ! »

[2] Journal hebdomadaire publié par le *Workers World Party*, un parti politique communiste états-unien. Il défend les droits de tous les peuples opprimés et le droit à l'autodétermination, y compris au sein des États-Unis. Il défend également -- et depuis longtemps -- les droits LGBT.

[3] L'expression *war of aggression* renvoie à des conflits militaires menés sans l'excuse de devoir se défendre (guerre du Viet-Nam ou guerre du Golfe par exemple).

[4] *Mumia Abu-Jamal*, journaliste, écrivain et militant pour les droits des Afro-états-unien·ne·s, a été condamné à mort en 1982 pour le meurtre d'un policier. Bien qu'il ait été établi que des pressions

policières avaient été exercées lors du procès, et que Mumia Abu-Jamal était une cible du FBI en raison de son activisme, la justice américaine refuse toujours de ré-ouvrir le procès sur le fond, et sa peine a été commuée en prison à perpétuité.

[5] *Leonard Peltier* est un militant natif-états-unien, membre de *l'American Indian Movement*, condamné sans preuve à la prison à perpétuité pour le meurtre de deux agents du FBI en

[6] Bien que la ségrégation scolaire soit proclamée anti-constitutionnelle depuis 1954, elle est encore largement pratiquée. Dans les années 1970, le *busing* est mis en place à Boston. Il s'agit d'un transfert automatique des élèves, d'une école à l'autre, pour assurer une meilleure mixité raciale. Des transports en bus sont organisés pour permettre aux élèves de rejoindre leur école. Des groupes réactionnaires se montent, s'opposant à ces mesures avec hostilité. C'est dans ce contexte qu'une manifestation d'ampleur contre le racisme est organisée le 14 décembre 1974.

[7] Dans le texte en anglais, Leslie Feinberg fait un jeu de mots en écrivant « *historians, herstorians and hirstorians* ». Les premières lettres du terme *history*, qui veut dire *histoire*, sont les mêmes que celles du pronom personnel masculin *his* (et renvoient implicitement à l'histoire du point de vue masculin). Feinberg reprend la modification *herstory* créée par les féministes dans les années 1970 à partir du pronom personnel féminin *her *; et rajoute *hirstory* à partir du pronom neutre *hir* fabriqué par les militant·e·s transgenres et intersexes refusant de se positionner selon la dualité masculin/féminin.

[8] La *Hudson River* est un fleuve traversant l'État de New York.

[9] *Selma* est une ville d'Alabama, connue pour avoir été le départ de trois marches pour les droits civiques en 1965.

[10] Le *Stonewall Inn* est un bar de New York, théâtre des émeutes de 1969 symbolisant la naissance du mouvement de libération gay aux États-Unis.

[11] En 1999, d'importantes manifestations ont lieu à Seattle, contre un sommet de l'OMC (Organisation Mondiale du Commerce). C'est la première fois que des manifestations arrivent à bloquer un sommet international.

[12] Frederick Douglass (1817-1895) est un militant abolitionniste états-unien, ancien esclave. Orateur reconnu, il est l’auteur de cette phrase célèbre : « *whitout struggle there is no progress *».

VOLONTÉS & DROITS DE L’AUTEUR·E

J’ai dû me battre pour récupérer mes droits sur *Stone Butch Blues*. Quand la première éditrice est entrée en procédure de faillite, j’ai dû dépenser des milliers de dollars de salaire en frais de justice pour récupérer les droits de ce roman, ainsi que ceux du recueil de poésies de Minnie Bruce Pratt, *Crime Against Nature.* Bien que très malade, j’ai à nouveau récupéré mes droits au printemps 2012.

Une bonne fois pour toutes, par la loi et par mon travail, je détiens les droits d’auteur·e sur *Stone Butch Blues*. Ce roman n’est représenté par aucune agence littéraire. Je détiens aussi tous les droits numériques.

Je reçois de nombreux messages de lecteur·ice·s, de professeur·e·s, de libraires, d’éditeur·ice·s et de traductrice·eur·s qui me demandent : où peut-on commander des exemplaires de *Stone Butch Blues ?* Comment obtenir les autorisations pour une réédition, ou une traduction, etc. ?

[Celleux qui sont en quête de contrats commerciaux sont coriaces, et parfois ils/elles n’acceptent pas que « non » soit une réponse. Je suis trop malade pour répondre aux questions de contrats ou d’autorisations. J’ai donc retiré *Stone Butch Blues* du marché capitaliste. Je ne signerai aucun nouveau contrat commercial pour ce roman, pas plus que je ne renouvellerai ceux qui arrivent à expiration.]{style=“text-decoration:underline;”}

S’il vous plait, arrêtez le démarchage commercial et les demandes d’autorisations !

J’ai écrit ce qui suit au sujet des droits d’auteur·e et de mes volontés, de la manière la plus claire qui me soit possible, pour répondre aux questions auxquelles je suis le plus souvent confronté·e dans les demandes individuelles.

Je restitue ce roman aux travailleur·euse·s et aux opprimé·e·s du monde entier.

Les mouvements révolutionnaires et anti-capitalistes pour la justice sociale et économique ont tellement apporté à ma vie. Je restitue ce roman

aux travailleur·euse·s et aux opprimé·e·s du monde entier, comme un infime cadeau fait-main, avec toutes ses imperfections.

J'ai décidé de conserver l'intégralité des droits d'auteur·e pour *Stone Butch Blues*, plutôt que de mettre cette édition du 20^e^ anniversaire sous licence *Creative Commons*[1].

Ce n'est pas parce que je vénère la propriété privée, mais plutôt parce que je veux protéger mon travail de l'exploitation commerciale par des entreprises.

Le marxisme ne s'est jamais positionné contre la propriété privée ou la possession personnelle du produit de son propre travail. En fait, le marxisme dit que chacun·e devrait y avoir accès. Mais qu'au lieu de ça, ce sont les 1% des banques et des entreprises qui se sont emparées de l'énorme appareil de production et de distribution construit par les ouvrier·ère·s, comme s'il leur appartenait. Et qui prétendent le posséder dans sa totalité.

En tant que communiste, je suis pour l'abolition de la propriété de ces 1% qui confisque l'appareil de production bâti par la société.

Les travailleur·euse·s et les opprimé·e·s, qui font déjà tourner le monde au quotidien, sont capables de gérer l'appareil productif pour enclencher les réparations historiques qui n'ont que trop tardé et pour satisfaire les besoins et les volontés des 99%.

Même si *Stone Butch Blues* est une fiction, ce roman raconte la vérité. Mais les titres de propriété capitalistes qui disent que les 1% possèdent tout ce qui a été produit par le travail collectif, que ce soit par l'esclavage ou par le salariat, ces titres-là *sont* des fictions et doivent être détruits.

Et le jour où ces titres de propriété de papier auront été réduits en cendres, il n'y aura plus besoin de protéger *Stone Butch Blues* contre l'exploitation commerciale.

Vivement ce jour !

La loi enferme l'homme ou la femme
Qui vole une oie aux communaux
Mais laisse libres les pires crapules
Qui volent les communaux à l'oie.
La loi exige que nous soyons puni·e·s
quand nous prenons ce qui n'est pas à nous
mais laisse tranquilles seigneurs et dames
qui prennent ce qui est à toi et à moi.
La loi enferme l'homme ou la femme

Qui vole une oie sur les communaux
Mais les oies manqueront toujours à la communauté
Jusqu'à ce qu'elles viennent reprendre ce qui leur revient.

(Chant populaire de protestation contre l'appropriation par la classe capitaliste anglaise des terres communes, entre la fin du 17^e^ siècle et le début du 18^e^ siècle.)

***

Droits d'auteur·e

Pour l'heure, j'énonce ici mes droits d'auteur·e sur *Stone Butch Blues*, à l'occasion de cette édition du 20^e^ anniversaire :

Aucune autorisation, aucun contrat, aucune utilisation commerciale, aucun usage dérivé, aucun droit numérique

Aucun usage dérivé

Aucune adaptation :

Ne prétendez pas que vous m'honorez en m'expliquant que vous saurez raconter cette histoire mieux que je ne l'ai fait.

Pas de version cinématographique :

J'ai brièvement travaillé sur une version film de *Stone Butch Blues* jusqu'à ce que je découvre dans une brochure que le/la producteur·rice essayait de lever des fonds en vendant aux investisseur·euse·s un fantasme sexuel : une invitation à regarder des butchs être violées par la police. J'ai demandé à ce qu'aucun film ne soit fait, car je crois qu'aucun film ne peut rendre fidèlement l'intention du livre.

Aucune autorisation pour des usages dérivés :

Une dessinatrice a essayé de faire un livre à partir de ses esquisses de BD de *Stone Butch Blues*. Elle m'a contacté·e à ce propos et j'ai refusé de lui donner l'autorisation. Elle a ensuite mis sa version de *Stone Butch Blues* sur internet.

Sa couverture représentait un couple butch/fem interracial en train de danser un slow, une butch blanche et une fem Afro-Américaine avec un gardenia dans les cheveux.

C'était l'imaginaire de l'artiste. Ce couple et cette scène n'existent nulle part dans *Stone Butch Blues*.

J'ai demandé à plusieurs reprises à l'artiste de retirer sa BD d'internet, mais il m'a fallu de nombreux efforts et beaucoup d'insistance pour obtenir le retrait de ce travail dérivé. Je ne lui avais jamais donné d'autorisation pour l'usage dérivé/digital de *Stone Butch Blues.*

Le respect commence en demandant l'autorisation, puis en la recevant. Non, je ne donne pas mon accord, pour aucune utilisation dérivée de *Stone Butch Blues*, et pas seulement en raison de ma maladie.

Quand j'étais enfant, j'ai fabriqué mon propre récepteur radio à partir d'un morceau de bois, de canettes de jus d'orange et de quelques fils et transistors. C'est ainsi que j'ai découvert le monde des fictions narratives que je ne pouvais pas voir, contrairement aux films et à la télé. Ces histoires, je pouvais seulement les entendre et imaginer dans mon esprit à quoi pouvaient ressembler les personnages.

C'est de cette façon-là que j'ai écrit *Stone Butch Blues*. Beaucoup de gens disent qu'il est cinématographique, mais ils/elles le voient projeté sur l'écran de leur propre imagination.

J'ai fait un choix en écrivant *Stone Butch Blues*. Un choix basé sur ma colère de voir tant d'auteur·e·s blanc·he·s considérer la blanchité comme une évidence, et décrire leurs personnages uniquement lorsqu'ils/elles sont racisé·e·s. Un choix basé sur ma colère contre les auteur·e·s pour qui la minceur est la référence, et qui précisent uniquement la grosseur lorsque leurs personnages sont gros. Contre les auteur·e·s qui considèrent implicitement que leurs personnages sont valides ou n'ont aucun handicap, mais qui leur collent une étiquette dans le cas contraire.

J'ai décidé que je ne ferai pas ça. Dans *Stone Butch Blues*, on découvre les personnages à travers leurs réactions au racisme et aux autres violences et préjugés. Je ne nomme pas qui sont les personnages. Je ne le dis pas, je le montre.

Cela implique que les différentes personnes qui lisent ce livre auront différentes images quant aux gabarits, silhouettes, capacités et autres des personnages. Et en tant que lecteur·ice·s, tou·te·s ont un point de vue valable.

Mais pour les artistes qui souhaitent produire une œuvre dérivée à partir d'une histoire que j'ai écrite, cela signifie qu'ils/elles partent de leurs représentations personnelles de qui est Noir·e ou blanc·he, gros·se ou mince, valide ou handicapé·e. Et ces artistes figent leur propre regard pour toujours, comme s'il s'agissait de la vérité de *Stone Butch Blues*, valable en tous temps et pour tou·te·s les lecteur·ice·s. C'est leur imagination réécrivant le livre en entier, pour tou·te·s les lecteur·ice·s.

Je ne donne pas d'autorisation pour que *Stone Butch Blues* soit réécrit à partir de l'imagination de quelqu'un·e d'autre.

En tant que communiste blanc·he, je suis responsable des forces et des faiblesses du livre.

Stone Butch Blues n'est pas simplement un roman « prolétaire ». C'est un roman qui incarne la lutte des classes.

Aucun droit numérique. Je suis solidaire du syndicat !

Je ne cède pas de droits numériques.

Stone Butch Blues vit en version numérique à l'adresse suivante : lesliefeinberg.net

Merci de ne pas retirer *Stone Butch Blues* de la page où il se trouve. Merci de ne pas republier ailleurs le livre, ou des parties du livre. En tant qu'auteur·e, j'ai toujours conservé mes droits numériques. Mon syndicat *(National Writers Union/UAW Local 1981)* m'a appris à me battre pour ces droits dans les contrats d'édition. Je me joins au syndicat pour défendre les droits numériques des travailleur·euse·s.

Ci-dessous un extrait de la Déclaration des droits de la *National Writers Union* :

http://www.nwubook.org/DBOR.pdf

Cette déclaration des droits a été proposée en février 2008 par Susan E. Davis, Charlotte Dennett, Bruce Hartford, Timothy Sheard.

Adoptée par le comité exécutif national en février 2008.

Préambule ajouté en août 2008.

Préambule

Nous vivons une période de profondes mutations de l'industrie de l'édition -- mutations qui menacent directement les moyens de subsistance des auteur·e·s. La technologie numérique et la diffusion par internet ont permis le développement des copies instantanées. Avec elles, les auteur·e·s voient leurs œuvres reproduites sans leur accord (voire sans qu'ils/elles ne le sachent), puis lancées sur le marché sans contreparties. C'est une violation de la Constitution des États-Unis, qui confère aux créateur·ice·s la propriété de leurs œuvres, et les protège contre la violation du copyright. Alors que les éditeur·rice·s de logiciels comme Google et Microsoft claironnent l'importance de rendre les œuvres accessibles instantanément, et en général gratuitement pour les consommateur·rice·s (tout en étant extrêmement rentable pour les géants de l'Internet), les auteur·e·s subissent une dévaluation de leur travail, et leur profession se réduit à celle de « fournisseur·euse·s de contenus. »

En réponse à cette dégradation de nos droits d'auteur·e·s et à la dévalorisation de notre profession comme créateur·ice·s, nous, auteur·e·s indépendant·e·s de la National Writers Union*, avons écrit une déclaration des droits numériques. C'est un moyen de sensibiliser d'autres auteur·e·s, ainsi que le public dans son ensemble, à l'importance de préserver l'acquis le plus essentiel des auteur·e·s : notre copyright.*

Déclaration des droits numériques

Les auteur·e·s freelance publié·e·s aux États-Unis possèdent la propriété exclusive de leur travail, en accord avec le principe historique du copyright établi dans l'Article 1, Paragraphe 8, de la Constitution des États-Unis. Cette propriété autorise l'auteur·e à mettre sous licence ou à céder différents types de droits (numériques, géographiques, en langues étrangères, et autres). Une seule exception existe, lorsqu'un·e auteur·e signe un contrat de travail à la commande. Dans un tel cas, en contrepartie d'une juste rétribution, c'est l'éditeur·rice qui détient le travail, et non pas l'auteur·e.

Quand des auteur·e·s publient leurs œuvres sur Internet, ils/elles conservent la protection de leurs droits d'auteur·e·s et leur propriété exclusive sur les contenus. La reproduction et la diffusion électroniques du document, ou d'une partie significative du document, n'abrogent pas la propriété intellectuelle de l'auteur·e. Les contenus accessibles sans frais sur internet sont néanmoins toujours protégés par le copyright.

Quand les éditeur·rice·s numériques copient ou éditent en version électronique sur internet tout ou partie d'une œuvre pour en tirer profit et sans permission de l'auteur, en violation de la loi constitutionnelle, les auteur·e·s ont le droit d'exiger réparation pour cette violation de leur copyright et le vol de leur propriété intellectuelle.

Quand les auteur·e·s découvrent qu'un·e éditeur·rice numérique a reproduit illégalement tout ou partie de leur œuvre, quelle qu'en soit l'origine, ils/elles ont le droit d'exiger que cesse immédiatement l'infraction, que le contenu soit retiré de l'affichage ou de la vente dans un délai de 48 heures, et/ou que leur soit payé le préjudice et/ou une rémunération négociée sur la base des tarifs standards pour l'usage passé et/ou actuel.

NOTES

[1] *Creative Commons* est un ensemble de licences créé pour favoriser la libre circulation des œuvres. Elles permettent aux auteur·e·s de choisir ce qu'elles/ils veulent autoriser ou non : production dérivée, usage commercial, modifications, etc.